



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY

Dr. Arthur Purdy Stout

20 Feb. 1914

W. S. G. 100
100

M É M O I R E S

C O N C E R N A N T

LES CHINOIS.

T O M E T R E I Z I E M E.

Memoires
BEA-

Explication de la Planche premiere.

LES figures A. A. A. sont la représentation des trois Dragons, symboles des qualités que doit avoir un Empereur de la Chine, auquel on donne le glorieux titre de *Fils du Ciel*, parce qu'on le regarde comme tenant la place du Ciel pour le gouvernement de la Terre.

Le Dragon est connu depuis le tems de *Fou-hi*, puisque le Dragon-cheval, dont je parlerai bientôt, donna occasion à ce Fondateur de l'Empire chinois, d'appeller ses Magistrats du nom de *Dragons*. Il a les cornes de Cerf, les oreilles du Bœuf, la tête du Chameau, le col du Serpent, les pieds du Tigre, les serres de l'Aigle ou de l'Épervier & les écailles de Poisson. Il est regardé comme le reptile par excellence, mais comme un reptile aérien, ne faisant son séjour que dans le plus haut des airs, d'où il descend pourtant quelquefois pour s'approcher de la terre, dans le cas où il faut qu'il arrive quelque chose d'extraordinaire. Le Caractere chinois qui le désigne, est *Loung*.

Tout ce qui remplit le fond de la Planche est nuage. Les nuages, disent les Chinois, étoient autrefois de toutes couleurs, & beaucoup plus brillans qu'ils ne le sont aujourd'hui. *Hoang-ty* les donna pour emblèmes, aux Magistrats en particulier qui présidoient aux Saisons. Les Magistrats du Printems furent appelés *Nuages verts*; ceux de l'Été, *Nuages rouges*; ceux de l'Automne, *Nuages blancs*; ceux de l'Hiver, *Nuages noirs* & ceux du milieu, *Nuages jaunes*.

La figure B. représente le *Ki-lin*. Ce quadrupede se montre rarement; on le voit, dit *Lou-ché*, sous les Rois qui se distinguent par leur humanité. Suivant la description qu'en fait *Tchou-ssé*, le *Ki-lin* a le corps du Daim, la queue du Bœuf, & la corne du pied comme celle du Cheval; il n'a qu'une corne sur la tête, & au bout de cette corne il y a de la chair. *Tchou-ssé* ne parle là que du *Ki-lin* qui apparut du tems de *Yao*. Il est parlé aussi d'un *Ki-lin*, sous le regne de *Hoang-ty*. En général le *Ki-lin* est regardé par les Chinois, comme un quadrupede extraordinaire, qui ne fait son apparition que sous les bons Rois. On le décrit différemment; mais dans les différentes descriptions qu'on en a faites, on ne manque pas de dire qu'il n'a qu'une corne, dont la pointe est de

308 * EXPLICATION DES PLANCHES.

chair, pour faire voir, que même en se défendant, il est incapable de nuire. Son corps, dit-on, est couvert d'écailles, sur lesquelles brillent les cinq couleurs. Il est si doux & si compatissant, que, s'il se trouve des insectes sur sa route, il se détourne pour ne pas les écraser en marchant. La figure sous laquelle on le peint le plus communément est celle qu'on voit ici. L'idée d'un *Ki-lin* est aussi ancienne que la Monarchie.

La figure C. représente le *Foung-hoang*. De toute antiquité les Chinois se sont formé l'idée d'un oiseau merveilleux, unique en son espèce, dont le plumage renferme les cinq couleurs d'où dérivent toutes les autres, dont le chant exprime les cinq tons & les plus brillantes modulations de la Musique, qui a la tête du Coq, le col du Serpent, le dos de la Tortue, les nuances particulières du Dragon, la queue du Poisson, & qui ressemble à l'Oie pardevant, & au *Ki-lin* parderrière. Lorsqu'il vole, tous les autres oiseaux lui font cortège. Il apparut sous le règne de *Hoang-ty*, & on suppose qu'il se montre encore toutes les fois qu'il y a sur la terre des Souverains d'un mérite extraordinaire.

La figure D. représente le *Koui* ou la Tortue. On trouve dans la Géographie orientale, citée dans la glose de l'Histoire, sous la cinquième année du règne de *Yao*, que du tems de ce Prince, des Ambassadeurs, venus avec des Interpretes, d'un Royaume du Midi, auquel on donne le nom de *Y*, prirent une grande Tortue, laquelle, suivant les apparences, existoit depuis près de mille ans. Sa circonférence étoit de plus de trois pieds; sur son dos étoit écrite en lettres *Ko-teou*, (c'est-à-dire en forme de tetards), l'Histoire du Monde, depuis son commencement jusques alors. *Yao* la transcrivit & la garda soigneusement sous le titre de *Koui-ly-chou* (ce qui veut dire, Livre qui contient ce qui étoit sur la Tortue, &c.)

Depuis ce tems-là les Chinois ont regardé la Tortue comme un animal mystérieux, qui pouvoit non-seulement leur apprendre les choses passées, mais encore leur faire trouver la connoissance anticipée des événemens. C'est pourquoi ils s'en servent dans la divination, & en font la base de la loi des Sorts, &c.

Les neuf figures qu'on voit au milieu de cette Planche, représentent

EXPLICATION DES PLANCHES. 308 **

neuf vases appelés *Ting*, que le grand *Yu* fit jeter en fonte pour l'instruction des Peuples. Ces *Ting* ont été inventés par *Hoang-ty*. *Hoang-ty*, dit le *Ouai-ki*, cité dans la glose de l'Histoire sous le regne de *Hoang-ty*, fit creuser une mine de cuivre, qui étoit au midi de la montagne de *Cheou-chan*. De cette mine fondue, il fit trois *Ting*; & après que les trois *Ting* furent achevés, il mourut.

Depuis le grand *Yu* jusqu'au tems des *Tcheou*, les *Ting* furent regardés par les Chinois, comme ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'Empire. Les Empereurs se transmirent les *Ting* comme une marque de succession légitime.

Explication de la seconde Planche.

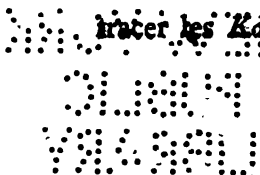
CETTE Planche représente le Chaos, & *Pan-kou*; le premier des hommes qui le débrouille. Telles sont les idées que plusieurs Chinois se forment sur le commencement du Monde. On voit par-là qu'ils croient la matière éternelle. D'autres, & c'est le plus grand nombre de leurs Philosophes, veulent que tout se soit formé par les opérations de *Tay-ki*, de l'*Yn* & de l'*Yang*.

Explication de la Planche troisieme.

ON voit dans cette Planche, *Fou-hi* qui vient de tracer les huit *Koua*, après en avoir pris l'idée sur les figures *Ho-tou* & *Lo-chou*, qu'il aperçut sur le Dragon-cheval, & sur la Tortue. Le Dragon-cheval sortit de la riviere *Meng-ho*, & la Tortue de la riviere *Lo-ho*.

Le Dragon-cheval est un animal amphibie, mystérieux, produit par la substance du Ciel & de la Terre. Il avoit le corps du Cheval & les écailles du Dragon. Il étoit haut de sept pieds cinq pouces, & avoit quelque ressemblance avec le Chameau; mais il avoit des nageoires ou des especes d'ailes. Il marchoit sur les eaux sans enfoncer. Lorsque *Fou-hi* siégeoit sur son trône, il portoit sur ses reins l'image du Dragon-cheval. C'est ainsi qu'en parle *Koung-ngan-koue*, dont les paroles sont citées dans la glose de l'Histoire sous le regne de *Fou-hi*.

La Tortue que *Fou-hi* vit sortir de la riviere *Lo-ho*, étoit marquée d'une façon singuliere qui le frappa. Ces marques & les combinaisons qu'elles gardoient entre elles, lui fournirent l'idée d'une écriture dont il voulut laisser le modèle à la postérité. Il commença par tracer les *Koua*, & des *Koua* il forma les Lettres.



M É M O I R E S
C O N C E R N A N T
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,
LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.
D E S C H I N O I S;
PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

T O M E T R E I Z I E M E.



A P A R I S,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinnet, vis-à-vis la rue
Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. D C C. L X X X V I I I.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

659358

AVERTISSEMENT

A V E R T I S S E M E N T.

I. **LE XII^e** Tome de ces Mémoires a été consacré presque entier à la Vie de Confucius, dont nous sommes redevables à M. Amiot. Il nous restoit à faire connoître les principaux Disciples de ce Philosophe à jamais célèbre : c'est le sujet de la première pièce [a] du XIII^e Volume que nous publions aujourd'hui ; & nous la devons encore à ce savant & laborieux Correspondant, dont les utiles travaux ne cessent d'enrichir notre Recueil.

II. Nous lui devons aussi le morceau suivant, dont l'utilité nous a paru telle que nous avons cru devoir saisir l'occasion de le placer ici. C'est une Grammaire de la Langue Tartare-Manchou [b], Langue jusqu'ici absolument ignorée en Europe, & dont la connoissance peut suffire pour ouvrir tous les trésors de la Littérature de Chine, puisqu'on a traduit en Tartare-Manchou tous les bons Livres écrits en Chinois.

Il y a long-tems que M. Amiot avoit promis cette Grammaire [c], & même un Dictionnaire

[a] Page 1.

[b] Page 39.

[c] Préface de l'Eloge de la ville

de Moukden. Paris, 1770. Voyez aussi la Lettre de M. Amiot, T. XI de ce Recueil, pag. 416.

Tartare-Mantchou-François. Nous l'exhortâmes alors à se hâter de faire à la France, sa Patrie, un si précieux présent ; il vient de combler nos vœux en nous faisant passer ces deux Ouvrages. Nous donnons ici le premier ; & nous nous faisons un grand plaisir d'annoncer qu'on s'occupe actuellement de l'impression du second, à la tête duquel on placera un Syllabaire qui apprendra la forme & la valeur des caractères Tartares-Mantchoux. Au moyen de ces secours réunis, on pourra désormais entendre les Livres écrits en cette Langue, dont il y a plus de deux cens Manuscrits dans la Bibliothèque du Roi [a], où ils n'ont été jusqu'à présent qu'un objet de curiosité stérile. Un Ministre, zélé protecteur des Lettres & de ceux qui les cultivent, a fait graver les poinçons, & fondre les caractères nécessaires pour l'impression de ce Dictionnaire ; & il a confié le soin de l'Edition à un jeune Littérateur [b], qui a déjà donné des preuves de son goût & de ses talens pour les Langues Orientales. L'impression est commencée ; & il y a lieu d'espérer qu'elle fera

[a] Voyez le Catalogue de Mss. *Vie de Tamerlan*, composée d'après les meilleurs Auteurs Orientaux. Il a aussi traduit du Persan page 432.

[b] M. Langlès, auteur d'une *les Institutions Politiques & Militaires*,

achevée dans le cours de l'année prochaine [a].

III. Nous sommes encore redevables à M. Amiot de la troisième Pièce [b] du nouveau Volume que nous offrons au Public. Elle est considérable par l'étendue & l'importance de l'objet. C'est un Abrégé de l'Histoire Universelle de l'Empire Chinois, composé d'après la grande Histoire de cet Empire, imprimée à Péking par les ordres & sous le nom de l'Empereur régnant. Il est fait mention de cet Abrégé, dans une note d'un autre Ouvrage de notre savant Auteur, sur l'antiquité des Chinois, imprimée dans le second Volume de notre Recueil [c]. L'Abrégé dont il s'agit, avoit été adressé dès 1769 à M. Bignon, pour lors Bibliothécaire du Roi. C'étoit le tems où la grande Histoire de Chine venoit de paroître. « Cet Ouvrage (disoit M. Amiot à M. » Bignon), tombé nouvellement du savant pin- » ceau de notre Empereur, ou, pour parler plus » juste, mis au jour sous son auguste nom, fait » sous ses ordres, vu & approuvé par tout » ce qu'il y a de plus habile dans l'Empire, m'a » fait naître l'envie de vous entretenir de ce qui » en fait l'objet, & de le mettre sous vos yeux,

écrites par ce Prince lui-même,
Paris, 1787, in-8.

[b] page 74.

[c] page 8.

[a] Chez Didot l'aîné, in-4. 2 v.

» de maniere à ne pas rebuter votre attention ».

A la tête de cet Abrégé , M. Amiot a placé un Discours sur l'ancienne Histoire de la Chine. Ce Discours est cité quelquefois dans un Mémoire que le même Auteur a écrit sur ce même sujet en 1773 , & que nous avons imprimé dans notre second Volume [a]. M. Amiot divise en trois parties l'Abrégé dont nous parlons. La première a pour objet les tems fabuleux jusqu'à *Fou-hi*, fondateur de la Monarchie chinoise, 3461 ans avant J. C. La seconde, les tems incertains, jusqu'au regne de *Hoang-ty*, dont la soixante-unième année répond à l'an 2637 avant notre Ere. La troisième, les tems certains, depuis cette dernière époque, jusqu'à nos jours : mais nous n'avons pu jusqu'ici recouvrer cette partie entière ; & ce que nous en publions, se termine à la fin du regne de *Chun*, & au commencement de celui du grand *Yu*.

IV. Le savant Missionnaire avoit joint à ce morceau, trois Dessins qui y sont relatifs, & que nous avons fait graver. Nous les donnons [b] avec les curieuses explications dont il les a accompagnées.

V. Après ces Ouvrages de M. Amiot , nous

[a] page 208.

[b] Page 308 * & suiv.

A V E R T I S S E M E N T.

plaçons divers Mémoires ou Notices que nous avoit envoyés M. Cibot, dont nous regrettons la perte depuis plusieurs années. Il nous reste de lui plusieurs autres écrits, dont quelques-uns font d'une grande étendue, & dont nous nous proposons de faire usage dans la suite de ce Recueil. Ceux que nous publions aujourd'hui, sont au nombre de huit.

1°. Un Essai plein de recherches sur la longue vie des Hommes de l'antiquité, spécialement à la Chine [a].

2°. Une Notice sur les Abeilles domestiques ou sauvages qui se trouvent en Chine; sur le miel & la cire qu'elles produisent; sur l'usage qu'on fait de la cire chez les Chinois; & sur la maniere dont ils la blanchissent [b].

3°. Deux Notices sur les pierres d'Yu, pierres plus dures & plus pesantes que le marbre, susceptibles d'un plus beau poli, tellement sonores qu'elles servent d'instrumens de musique, & tellement précieuses, qu'on en fait des bijoux qui tiennent le premier rang après les pierreries & les perles [c].

4°. Une Notice sur le *Lieou-li*, ou tuiles vernissées, espece de fayance grossiere, mais qui, par

[a] Page 309.
[b] Page 376.

[c] Pages 389 & 392.

l'éclat de ses couleurs , donne un air de magnificence aux bâtimens qu'elle couvre [a].

5°. Une Notice sur les Hirondelles , dans laquelle on trouve des faits qui prouvent que , du moins en Chine , elles passent dans le creux des rochers & dans les cavernes , le tems où elles disparoissent aux yeux [b].

6°. Une Notice sur le Cerf. Cet animal , connu & prisé en Chine de toute antiquité , y differe assez des Cerfs d'Europe , principalement par sa couleur. D'ailleurs la Médecine chinoise en fait grand usage , surtout de son sang [c].

7°. Une Notice sur les Cigales : on en distingue six especes. M. Cibot raconte plaisamment comment cet insecte devint à Péking un objet de mode , auquel le Gouvernement même s'intéressa. On créa une charge , avec appointemens , qui obligeoit celui qui en étoit revêtu , de fournir à la Cour , chaque année , une certaine quantité de Cigales vivantes , de toutes couleurs & de toutes tailles. On en portoit avec soi dans des cages , on les peignoit sur les meubles , sur les habits ; on les imitoit dans les parures & dans les coëffures des femmes , &c.

[a] Page 396.
[b] Page 398.

[c] Page 402.

Mais cette mode ne subsiste plus [a]. On peut se souvenir qu'il exista autrefois dans Athènes ancienne, une mode à-peu-près semblable : les Athéniennes portoient des Cigales dans leurs cheveux.

8°. Enfin nous ajoutons à tout cela une Traduction en François de quelques Poésies chinoises, que M. Cibot nous avoit autrefois envoyée ; & que nous avons jusqu'ici différé de publier [b].

VI. Diverses Lettres de nos Correspondans remplissent le reste de ce Volume. Il y en a cinq de M. Amiot, toutes intéressantes, & dont plusieurs sont très-étendues. Ne pouvant ici en spécifier tous les objets, nous nous contenterons d'indiquer les principaux.

La première [c] rapporte divers traits qui peignent cette haute sagesse & cette bonté touchante, avec lesquelles *Kien-long* gouverne son vaste Empire.

La seconde [d] expose les soins bienfaisans de cet Empereur, qui fait occuper sans cesse à des Ouvrages utiles, une multitude immense, réduite à n'avoir d'autre ressource pour vivre, que le travail de ses mains. On y parle de l'attention particulière que ce Prince donne à l'Edition de la Collection

[a] Page 409.

[b] Page 516.

[c] 20 Mai 1786, page 417.

[d] 14 Septembre 1786, page

générale des Ouvrages chinois, dont il a ordonné l'impression. On y verra avec intérêt la complaisance avec laquelle il a bien voulu rassurer ceux de ses sujets qui sont accoutumés à s'effrayer des Eclipses, que le Peuple, en Chine, regarde encore comme étant de mauvais augure. Il s'agissoit d'une Eclipsé qui doit arriver le premier jour de l'an 1795, jour où l'Empereur, parvenu à la soixantième année de son regne, avoit résolu d'abdiquer. Pour éviter le présage défavorable, quoique frivole, qu'on pourroit tirer de cette Eclipsé, il a déclaré publiquement qu'il reculera d'un an son abdication [a]. Toujours rempli de l'idée de cette abdication, il en a réglé dès-à-présent le cérémonial. Ce n'est cependant pas qu'il s'y sente contraint par le dépérissement de ses forces; il soutient encore les mêmes travaux, les mêmes exercices qui l'occupoient dans la vigueur de l'âge. Cette Lettre en donne des preuves. Nous y renvoyons nos Lecteurs, & nous n'en citerons qu'un trait : il est relatif aux principes pleins de sagesse de l'administration de *Kien-long*.

On lui avoit adressé une Supplique pour qu'il ordonnât de chasser les troupes de Chanteurs & de Comédiens qui inondoient la ville & les faubourgs

[a] L'Empereur aura alors quatre-vingt-six ans.

de Péking, au détriment des bonnes mœurs. D'après l'avis des principaux Magistrats des grands Tribunaux, il répondit qu'il falloit au Peuple quelque amusement qui lui fît oublier sa misère, qu'ainsi on ne devoit pas proscrire les Comédiens & les Chanteurs; mais qu'on devoit veiller à ce qu'ils respectassent les mœurs, & les punir sévèrement s'ils y manquoient.

L'extrait d'une troisième Lettre de M. Amiot [a] contient des réponses à quelques questions que nous lui avons adressées, à la prière d'un Médecin de Paris, sur les progrès des Médecins chinois dans la connoissance du pouls.

Dans l'extrait d'une quatrième Lettre [b], on s'occupe encore d'objets relatifs à la Médecine; on y parle de divers spécifiques, & il s'y agit de nouveau du sang de Cerf, pris comme remède, dont M. Cibot a dit quelque chose dans sa sixième Notice citée ci-dessus, & dont il a traité plus au long dans sa Notice *sur le sang de Cerf*, imprimée dans ce Recueil, T. VIII, pag. 271.

Enfin l'extrait d'une cinquième Lettre [c], fait connoître un Instrument de musique particulier

[a] 20 Septembre 1786, p. 507. [c] Premier Octobre 1786, p.
[b] 29 Septembre 1786, p. 535. 511.

x *A V E R T I S S E M E N T.*

aux Chinois, nommé *Yun-lo*, & le bâton de *vieillesse* que l'Empereur envoie aux Vieillards comme un titre d'honneur pour eux & leur famille.

Il nous reste à parler d'une Lettre que M. Grammont, Missionnaire en Chine, nous a écrite de Canton, le 20 Janvier de cette année [a]. Elle contient la traduction du Placard affiché à Canton par ordre du Commandant, au sujet des deux Chinois qui furent tués malheureusement il y a environ trois ans, d'un coup de canon tiré par un Bâtiment anglois, & dont on a beaucoup parlé en Europe. On voit dans ce placard quels sont les principes du Gouvernement chinois sur la punition des meurtres involontaires.

VIII. L'impression de ce Volume étoit achevée ; lorsque nous avons reçu un nouvel Ouvrage de M. Amiot, infiniment curieux & fort étendu. C'est une Histoire des divers Etats qui ont été tributaires de l'Empire chinois. Nous nous proposons de le faire entrer dans le XIV^e Volume que nous allons mettre sous presse ; & nous y joindrons diverses Lettres intéressantes, que nous venons aussi de recevoir de nos savans Missionnaires ; mais nous nous empressons de publier ici une Lettre que M.

Bourgeois, l'un d'eux, vient de nous adresser de Péking, au sujet de l'inondation de l'île Formose. Ce désastre étoit détaillé dans un Rescrit de l'Empereur, imprimé dans la Gazette de Péking, dont M. Amiot nous envoyoit la traduction [a]. On a voulu en France elever des doutes sur la vérité de cet événement. Ces doutes ne provenoient que des mauvaises nouvelles qui sortent ordinairement de Canton, où l'on est très-peu instruit des affaires intérieures de l'Empire. C'est ce que nous mande M. Amiot, que nous en avons informé, & ce que M. Bourgeois nous certifie de son côté, comme on le verra dans l'endroit de sa Lettre que nous allons transcrire.

[a] Voyez Tome X, page 139 & suiv.



EXTRAIT D'UNE LETTRE
DE M. BOURGEOIS, MISSIONNAIRE;

Ecrit de Péking le 27 Novembre 1786.

... **J**E viens d'apprendre qu'on veut faire passer pour un faux bruit, ce qu'on a mandé de Péking, touchant le désastre de l'île Formose.

Je ne suis pas l'Auteur de la relation qu'on en a donnée en Europe, ainsi j'en parlerai d'une manière plus désintéressée, & uniquement pour soutenir la vérité.

J'étois ici depuis une douzaine d'années quand la chose arriva, & par conséquent assez au fait de la façon dont se traitent les grandes affaires dans cet Empire. Le premier bruit qui se répandit du désastre de l'île Formose, porta l'effroi par-tout; on ne parloit rien moins que de submersion totale de l'île. Ce premier bruit étoit véritablement exagéré: aussi l'on suspendit son jugement, jusqu'à ce que les circonstances de l'événement fussent consignées dans les Gazettes de l'Empire. Peu après, selon les formes ordinaires, les Mandarins des lieux firent *Tseou* à l'Empereur; c'est-à-dire, qu'ils lui adressèrent un acte juridique, dans lequel ils informèrent Sa Majesté, dans le plus grand détail, de tout ce qui s'étoit passé à Formose, du moment auquel avoient commencé le tremblement de terre & le débordement des eaux de la mer, de leur durée, de leurs effets, du nombre des *Sien* ou Bailliages qui avoient été culbutés, des dégâts faits au port, du nombre des barques & vaisseaux qui avoient été engloutis, &c.

L'Empereur donna aussi-tôt des ordres pour voler au secours

EXTRAIT D'UNE LETTRE, &c. *xiij.*

de Formose. Il chargea le Vice-roi du *Fou-kien*, d'y passer en personne, & de soulager le plutôt possible cette foule de malheureux qui avoient tout perdu dans cet affreux désastre. Le Vice-roi rendit compte à l'Empereur, de l'état de Formose, des secours qu'il lui avoit procurés & de ce qu'il falloit encore faire pour le soulagement de ses Peuples.

L'Empereur donna une nouvel Edit en faveur des habitans de Formose ; & comme le *Tsong-tou* ou Vice-roi du *Fou-kien*, avoit accusé quelques Mandarins de négligence à secourir les Peuples, ou de peu de soin dans le tems du désastre, il parut un autre Edit de l'Empereur qui ordonna d'informe en regle contre eux. L'information faite, Sa Majesté fit publier un Edit qui les condamna. Pendant toute l'année. l'affaire fut suivie, & il en étoit question souvent dans les Gazettes de l'Empire. Tous les actes emanés des Tribunaux & de l'Empereur y sont encore consignés ; & je pourrai bien les extraire pour les envoyer en Europe.

Si un fait aussi attesté n'est pas vrai il faut douter de tout. Quel intérêt d'ailleurs pouvoient avoir les Mandarins de Formose, pour se jouer de l'Empereur, & pour en imposer à tout l'Empire ? L'argent qui est sorti des trésors n'a pas été livré à leur discrétion ; il a fallu que son emploi fût vérifié sur les lieux, & que les comptes passassent devant deux grands Tribunaux de Péking, celui des Ministres & celui de la Trésorerie. Au contraire, de peur de mécontenter l'Empereur, les Mandarins font ordinairement le mal plus petit qu'il n'est. Dans un incendie, s'il y a eu cent maisons de brûlées, ils n'en accusent que dix. Dans une Province où il y aura eu disette, si ensuite la moisson est comme deux, ils écrivent à l'Empereur qu'elle est comme cinq : c'est une chose de style. Tout le monde fait à quoi s'en tenir, & l'Empereur lui-même fait voir

xiv EXTRAIT D'UNE LETTRE, &c.

souvent qu'il n'est pas dupe. Mais que dans une affaire qui doit faire du bruit dans tout l'Empire, les Mandarins qui sont surveillans les uns des autres, s'accordent pour tromper; que les Censeurs de l'Empire se taisent; que le grand Mandarin appelé *Tsao*, chargé par l'Empereur de visiter chaque année une ou deux Provinces, ait prévariqué: c'est ce qu'on ne peut pas croire, c'est ce que je n'ai jamais vu. Je sais que le *Ne-koung*, son Ministre & son favori, ayant été envoyé contre les *Miao-tsé*, il y a trente ans, eut la témérité d'écrire à l'Empereur qu'il avoit remporté des victoires, & c'étoit une fausseté; mais elle fut découverte aussi-tôt, & le favori eut la tête tranchée.

On dit qu'un Missionnaire caché dans le *Fou-kien*, n'a rien su de ce désastre: je le crois. De qui l'auroit-il su? Des Chrétiens qui l'accompagnent, & qui le conduisent d'un village à un autre pour visiter sa mission? Les pauvres gens s'embarrassent peu de ce qu'on dit; ils pensent à vivre, & rien de plus.

On cite encore un Vaisseau hollandois qui a dû être dans les parages de Formose dans le tems du désordre. Il aura mal calculé. Un fait si solennellement attesté, ne peut être faux.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

- I. *Arrêt de la vie des principaux d'entre les Disciples de Koug-tse, qu'on a jugé dignes d'avoir part aux hommages qu'on rend aux Sages de la Nation, par M. Amiot. Page 1*
- II. *Grammaire Tartare-Mantchou, par le même. 39*
- III. *Abrégé chronologique de l'Histoire universelle de l'Empire Chinois, par le même. 74*
- IV. *Essai sur la longue vie des Hommes dans l'Antiquité, spécialement à la Chine, par feu M. Cibot. 309*
- V. *Notice sur les Abeilles & la Cire, par le même. 376*
- VI. *Première Notice sur les Pierres de Yu, par le même. 389*
- VII. *Seconde Notice sur les pierres de Yu, par le même. 392*
- VIII. *Notice sur le Lieou-li, ou Tuiles chinoises vernissées, par le même. 396*
- IX. *Notice sur l'Hirondelle, par le même. 398*
- X. *Notice sur le Cerf, par le même. 402*
- XI. *Notice sur la Cigale, par le même. 409*
- XII. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, écrite de Péking le 20 Mai 1786. 417*
- XIII. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, écrite de Péking le 14 Septembre 1786. 459*
- XIV. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, écrite de Péking le 20 Septembre 1786. 507*
- XV. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, écrite de Péking le premier Octobre 1786. 511*
- XVI. *Extrait d'une Lettre de M. de Grammont, Missionnaire, écrite de Canton le 20 Janvier 1787. 513*

xvj TABLE DES PIÈCES, &c.

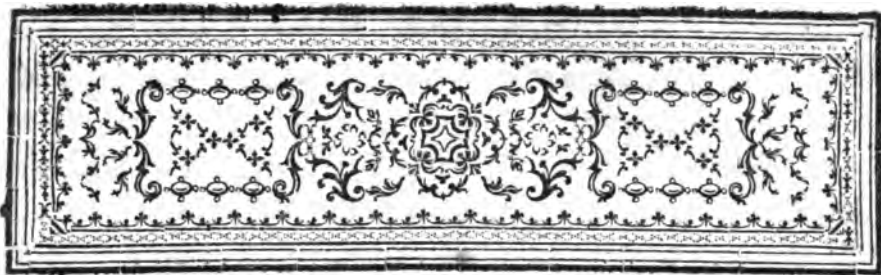
XVII. *Traduction de quelques Pièces de Poésies chinoise, par
feu M. Cibot, Missionnaire.* 516

XVIII. *Extrait d'une Lettre de M. Amiot, Missionnaire,
écrite de Peking le 29 Septembre 1786.* 535

XIX. *Extrait d'une Lettre de M. Bourgeois, écrite de Péking
le 26 Novembre 1786, au sujet de l'inondation de l'isle
de Formose. (A la suite de l'avertissement).* page xij

Fin de la Table.

MÉMOIRES



M É M O I R E S

C O N C E R N A N T

L E S C H I N O I S.

A B R É G É D E L A V I E

DES principaux d'entre les Disciples de Koung-Tsé, qu'on a jugés dignes d'avoir part aux hommages qu'on rend aux Sages de la Nation.

TCHÉ-CHENG, SIEN-CHE, KOUNG-TSÉE,

C'est-à-dire : le Sage par excellence, l'ancien maître Koung-tsé.

JE n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit de lui, en écrivant sa vie. *Voy. Tome XII, pag. 1 & suiv.*

L'épithète *Tché* ajoutée à *Cheng*, désigne la supériorité, la prééminence. C'est aussi la marque du superlatif. Ainsi on peut traduire *Tché-cheng* par *très-sage*, ou, si l'on veut, par *très-saint*.

Le caractère *Cheng* est employé dans nos livres de Religion pour exprimer la Sainteté. Nous n'en avons pas trouvé, qui
Tome XIII. A

2 ABRÉGÉ DE LA VIE

rendît mieux l'idée que nous nous formons de la qualité qui fait les Saints. Il est composé d'un *Ouang*, qui signifie *Roi* ; d'un *eulh*, qui signifie *oreille*, & d'un *keou*, qui signifie *bouche*. L'oreille & la bouche sont placées au-dessus du *Roi*, & ces trois caractères joints ensemble, en composent un seul qu'on nomme *cheng*, & qui désigne la vertu portée à son plus haut point.

F O U - C H E N G - Y E N - T S É E ,

C'est-à-dire : *Yen-tsée*, le suppléant du Sage par excellence, ou le coadjuteur du très-saint.

YEN-TSÉE, ou autrement *Yen-hoei*, surnommé *Tsée-yuen* ; étoit du royaume de *Lou*, aujourd'hui la province du *Chan-tong*. On n'est pas d'accord sur l'année de sa naissance ; les uns le font naître trente-six ans avant *Confucius*, & les autres ne lui donnent que trente ans moins que son maître. Il étoit d'une famille pauvre, mais noble, puisqu'elle tiroit son origine d'un ancien roi de *Tchou*, nommé *Lou-siu*, en faveur duquel *Ou-ouang*, devenu maître de l'Empire, vers l'an avant J. C. 1122, érigea en souveraineté le pays de *Tchou*.

Un des descendants de *Lou-siu*, qui portoit le nom de *Y-fou-yen*, est le chef de la branche d'où sortoit *Yen-hoei*. Ce *Y-fou-yen* vint s'établir dans le *Lou*, où sa famille prit le nom de *Yen*, qu'elle conserva depuis. Plusieurs de ce nom exercèrent les emplois les plus distingués, jusqu'à *Yen-ou-yeou*, qui se maria avec *Kiang-ché*, dont il eut le sage *Yen-hoei*, à l'éducation duquel il donna tous ses soins. *Yen-hoei* se mit de bonne heure sous la discipline de *Koung-tsée*, des leçons duquel il profita plus qu'aucun autre. C'est le témoignage que son maître lui-même a rendu de lui dans plus d'une occasion. *Yen-*

DES PRINCIP. DISCIPL. DE KOUNG-TSÉE. 3

hoei, disoit KOUNG-tsée , *a beaucoup d'esprit & de savoir ; il surpasse tous mes autres disciples en science & en vertu. Il se couche tard , il se leve de grand matin , & il n'est pas un seul moment oisif. La lecture des Anciens fait en partie ses délices. Il est d'ailleurs d'une contenance grave , modeste , & réservé dans ses discours ; il cherche à connoître ses défauts , & travaille sincèrement à s'en corriger ; chaque jour il avance dans la voie de la vertu. Un Roi qui l'auroit pour Ministre , & qui se conduiroit par ses conseils , seroit le meilleur des Rois , & son royaume seroit le plus florissant & le mieux réglé de tous les royaumes.*

J'ai déjà dit que Yen-hoei n'étoit rien moins que riche ; son maître , qui connoissoit ses talens , eût désiré qu'il obtînt quelque emploi dans la Magistrature. Il l'exhorta plusieurs fois à se mettre sur les rangs. *Mon cher Yen-hoei , lui dit-il un jour , vous êtes d'une ancienne Maison : plusieurs de vos Ancêtres ont été décorés des premières dignités , & ont vécu dans l'opulence & dans l'eclat. Vous êtes aujourd'hui dans un état qui n'est pas éloigné de celui de l'indigence : postulez quelqu'une de ces charges où vous puissiez trouver de quoi vivre un peu plus à l'aise que vous ne faites. Il n'en est aucune que vous ne puissiez remplir avec honneur , & qu'il ne vous soit facile d'obtenir , pour peu de mouvement que vous vous donniez pour cela.*

Maître , lui répondit Yen-hoei , *non loin de la ville où j'ai pris naissance , j'ai cinquante arpens de terre , j'en ai quarante autres dans l'enceinte de la ville. Les premiers me donnent suffisamment de quoi pourvoir à ma nourriture , & je reçois des autres de quoi m'habiller & me loger. Tout mon tems est à moi , & je l'emploie à étudier les Sciences & la Sagesse. Je ne quitte l'étude qu'autant que je le veux , & personne ne vient me détourner. Quand je veux me délasser ou me récréer , je joue du kin ; mon cœur ne desire rien davantage , il n'a pas d'autres*

besoins, & je suis content de ma pauvreté. Si je possédois des richesses, il est à craindre que, quelque considérables qu'elles fussent, je ne voulusse en avoir encore de nouvelles. Si j'étois élevé aux dignités & aux honneurs, il est à craindre que je ne voulusse m'élever encore plus haut. Quand même j'aurois tout à la fois les dignités, les honneurs & les richesses, à quoi me serviroit tout cela, si j'étois hors d'état de me distinguer par ma capacité; si je n'avois ni les vertus ni les talens nécessaires pour me faire estimer?

Sage Yen-hoei, lui répondit Koung-tsée, vous êtes plus heureux dans votre pauvreté, que si vous étiez dans l'abondance de tout. Vous méritez plus de respect & de vénération que si vous étiez Roi. Vous savez remplir vos devoirs, vous ne portez envie à personne : qui pourroit troubler votre bonheur?

J'ai déjà fait mention dans la vie de Koung-tsée de quelques traits qui ont rapport à Yen-hoei, & à quelques autres Disciples. Je ne craindrai pas de les répéter quand l'occasion se présentera de les mettre à leur place naturelle.

Koung-tsée ayant conduit un jour trois de ses Disciples, savoir, Tsée-lou, Tsée-koung & Yen-hoei, sur la montagne Noun-chang, regarda en soupirant, les quatre parties du monde; puis adressant la parole à ses trois Disciples, il leur dit : « la guerre est allumée de tous côtés; les hommes cherchent à se détruire les uns les autres; qui pourroit remédier à tant de maux, & que faudroit-il faire pour cela? Que chacun de vous me dise naturellement ce qu'il pense. Je vous dirai à mon tour, ce que je pense moi-même de vos réponses ».

Tsée-lou parla le premier, & dit : « avec des étendards rouges, qui fussent aussi brillans que le Soleil, & des drapeaux, dont la blancheur imitât l'éclat de la Lune; avec des armes, dont le bruit & le fracas fussent tels que le bruit

DES PRINCIP. DISCIPL. DE KOUNG-TSÉE. 5

« & le fracas du tonnerre, un bon Général, à la tête d'une
» armée choisie, pourroit faire rentrer dans leurs devoirs ceux
» qui s'en écartent, dompter les rebelles, vaincre les ennemis
» & pacifier l'Univers. Peut-être en viendrois-je à bout moi-
» même, si quelque grand Prince vouloit m'en donner la com-
» mission. Je ne vois pas d'autre moyen pour le présent, vu
» les circonstances ».

Vous êtes un brave, répondit Koung-tsée.

Tsée-koung parla ensuite, & dit : « pour moi je pense
» tout différemment, & voici, à mon avis, ce qu'il y auroit
» à faire, & ce que je ferois pour réussir, si j'avois le
» choix des moyens. J'assemblerois les troupes des royaumes
» de *Tsi* & de *Tchou*, qui sont sur le point de s'entre-dé-
» truire ; je les conduirois dans une vaste plaine, & là,
» en présence des deux armées, j'eleverois la voix ; & après
» leur avoir prouvé qu'il est de leur avantage commun de vivre
» en paix, je les prierois de me mettre au fait de leurs griefs
» respectifs & de leurs mutuelles prétentions. Je balancerois
» avec la plus exacte impartialité les raisons bonnes & mauvaises
» des deux partis ; & après les avoir fait convenir de leur droit
» & de leur tort, je leur ferois mettre bas les armes & je cimén-
» terois entre eux une paix des plus durables. Voilà, ce me
» semble, le plus sûr moyen de venir à bout de quelque chose ;
» c'est le seul du moins que je me sens en état d'employer ».

Vous êtes un Orateur, répondit Koung-tsée.

C'étoit le tour de *Yen-hoei*. Il se tut par modestie. *Pourquoi donc, mon cher Yen-hoei*, lui dit Koung-tsée, *ne dites-vous pas votre sentiment comme les autres ?* Je n'oserois, répondit *Yen-hoei* ; *ce que je pense est si différent de ce qu'ont avancé les deux autres qui viennent de parler, que j'ai tout lieu de croire qu'il ne vaut pas la peine d'être rapporté.*

Dites toujours, repliqua Koung-tée, *je suis bien aise de savoir ce que vous pensez.*

« Puisque vous le souhaitez, reprit Yen-hoei, je vous expose-
» ferai ce que j'ai dans l'ame. J'ai oui dire que le *hiun* & le
» *yeou* ne pouvoient pas être plantés dans un même terrain à
» côté l'un de l'autre, parce que l'une de ces plantes est extrê-
» mement puante, & que l'autre au contraire répand la plus
» suave odeur. *Yao* & *Kie* n'auroient pas pu gouverner l'Em-
» pire en même tems, parce que l'un ne se conduisoit que selon
» les principes d'une vertu éclairée, & que l'autre, entraîné par
» le torrent des vices, se livroit à tous les excès. Le vice & la
» vertu ne pouvant subsister ensemble; je voudrois, si cela
» étoit possible dans le tems où nous vivons, qu'il se trouvât
» quelque grand Prince qui fût tel que le sage *Yao*, & qu'il
» tombât dans l'esprit de ce Prince, de jeter les yeux sur moi
» pour l'aider dans le gouvernement de ses peuples. Toute
» mon occupation seroit alors d'inspirer à chacun l'amour du
» devoir, de faire fleurir la vertu, les rites & la musique; &
» quand j'aurois obtenu l'accomplissement de mes desirs, j'au-
» rois pour fruit de mes travaux, la douce satisfaction de voir
» régner dans l'Empire & dans tous les Royaumes voisins, une
» paix constante & inaltérable; dans chaque famille la concorde
» & l'union; & dans tous les Etats, la candeur, la probité &
» l'amour du bien public. Alors je diminuerois le nombre des
» loix, & de ceux qui sont préposés pour les faire observer;
» je licenciérois la milice; les épées, les piques, les javelots
» désormais inutiles, me serviroient à faire des instrumens ru-
» raux; les chevaux, les bœufs & les autres bêtes de somme,
» ne seroient plus employés à porter des bagages militaires,
» ils pâtureroient tranquillement dans les prairies quand ils
» ne seroient pas employés aux travaux de la campagne, &

DES PRINCIP. DISCIP. DE KOUNG-TSÉE.

« aux autres usages auxquels ils sont propres. Il ne seroit pas
» nécessaire d'enfermer les villes entre de forts remparts, ni
» d'environner les murs de fossés ; il ne seroit pas nécessaire de
» faire valoir le bon droit devant des Magistrats. Ainsi *Tsée-*
» *lou*, & *Tsée-koung*, n'ayant plus occasion de faire briller,
» l'un sa bravoure & l'autre son éloquence, profiteroient tran-
» quillement des avantages communs, & se réjouiroient avec
» moi de voir revenir sur la terre les heureux tems de nos L'é-
» gislateurs ».

Koung-tsée approuva avec éloge tout ce que venoit de dire son Disciple favori. *Il n'y a que Yen-hoei*, dit-il, *qui soit capable d'exécuter un projet si bien formé. Yen-hoei*, lui répondit avec modestie : *Maître, vos éloges elargissent mon cœur, & éclairent mon entendement. Ne vous enorgueillez pas cependant*, lui repliqua *Koung-tsée* ; *ce que vous avez dit est bien, mais on pourroit encore y ajouter.*

Dans une autre occasion, *Yen-hoei* dit à *Koung-tsée* :
« Maître je ne fais ce que c'est ; mais je me trouve tout ex-
» traordinaire. Actuellement que je vous parle, je ne fais, ni
» où je suis, ni avec qui je suis. Mes bras & mes jambes ne
» me paroissent d'aucun usage ; mon entendement ne m'est
» d'aucun secours pour comprendre ce que l'on dit, ou ce
» que je lis ; mon esprit est hors de mon corps ; tout l'univers
» semble renfermé dans mon cœur, & je ne pense qu'à faire
» du bien aux hommes. Tout ce que vous venez de dire, lui
» répondit *Koung-tsée*, ne me surprend pas de votre part.
» Vous êtes un Sage, oui, vous êtes un vrai sage. Je suis votre
» Maître ; mais je devrois prendre des leçons de vous ».

A l'âge de 29 ans *Yen-hoei* avoit les cheveux tout blancs, à l'âge de 32 ans il mourut, regretté sincèrement de tous ceux qui l'avoient connu, de *Koung-tsée* sur-tout, qui, mieux que

tous les autres , avoit apprécié son mérite , & avoit connu sa vertu. Il le pleura le reste de ses jours , & on l'entendoit souvent exhiler sa douleur par ces mots : *le ciel m'a esusé en m'enlevant ce cher Disciple.*

Le corps de *Yen-hoei* fut enterré au pied de la montagne *Fang-chan* , du côté du midi. Il avoit épousé une femme du pays de *Soung* , appelée *Tay-che* , dont il eut un fils qui porta le nom de *Yen-sin*.

Voilà à-peu-près de quoi pouvoir se former une idée de ce Sage. Ceux qui voudront en savoir davantage pourront consulter le *Lun-yu* , & les autres ouvrages , dont on trouve le précis dans ce qui a été écrit sur la Chine.

Je n'ajoute point ici les eloges qui ont été donnés à ce Sage par les Empereurs , les Ministres & les Savans de différens siècles jusqu'à nos jours. On n'y trouve que la même pensée exprimée différemment ; & cette pensée se réduit à dire que *Yen-hoei* étoit parvenu au faite de la sagesse , & digne par-là d'avoir son nom placé à côté de celui de *Koung-tsé* , son maître , dans les fastes de l'immortalité,

T S O U N G - C H E N G , T S E N G - T S É E ,

C'est-à-dire , Tseng-tsée , Propagateur de la Sainteté.

TCHENG-TSÉE , dont le nom étoit *Chen* , & le surnom *Tsien-yu* , naquit à *Kia-hiang-hien* , ville du troisième ordre dans le district de *Yen-tcheou-fou* , de la province du *Chan-tong* d'aujourd'hui , lorsque *Koung-tsé* comptoit la quarante-sixième de son âge. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude , & acquit en peu de tems toutes les connoissances qui ne sortent pas de la sphere du commun des hommes. Il voulut aller plus loin , & se

se mit sous la discipline de *Koung-tsée*. Il fut l'un des Disciples les plus affidés de ce Sage, & celui de tous qui comprit le mieux sa doctrine. Il l'interrogeoit souvent sur différens articles des *King* & l'ancienne Histoire, sur les Cérémonies & sur les *Lu*; & pour ne pas oublier les réponses qu'il en recevoit, il les mettoit en écrit, pour l'interroger de nouveau sur les mêmes articles, supposé qu'il se présentât dans la suite quelques difficultés à résoudre. Ce fut en suivant cette méthode qu'il vint à bout de pénétrer dans tout ce qu'il y avoit de plus profond dans la Doctrine des anciens Législateurs de la Nation, qu'il se remplit de celle de son Maître, & qu'il se mit en état de la transmettre à la postérité.

Après la mort de *Koung-tsée*, il forma des Disciples, en prenant pour modèle celui sur lequel il avoit lui-même été formé. Il s'attacha plus particulièrement à *Tsée-sée*, pour tâcher de faire revivre dans sa personne le Sage par excellence, dont il voulut qu'il perpétuât la Doctrine, en même temps qu'il en perpétuerait la race. Ce fut en effet par le petit-fils de *Koung-tsée*, que les livres de la piété filiale & du juste milieu qu'il faut tenir en toutes choses, c'est-à-dire, que le *Ta-hio* & le *Tchoung-young* reçurent l'arrangement dans lequel nous les avons, & ce degré de clarté qui a fait jusqu'ici l'admiration de tous les Gens de lettres.

Tseng-tsée se distingua par la vertu de la piété filiale, dont il donna de si beaux préceptes dans le *Hiao-king*. Son plus grand mérite, aux yeux de la postérité, est d'avoir conservé le souvenir des maximes de son Maître, & d'avoir eu *Tsée-sée* pour Disciple. On lui fait honneur encore d'un désintéressement à toute épreuve, & du mépris des honneurs. Il vécut pauvre, & refusa plusieurs fois d'être Mandarin. On ne fait point à

quel âge il mourut. Plusieurs Empereurs, & les Savans les plus distingués , ont fait de lui les plus beaux eloges.

C H O U - C H E N G , T S É E - S É E ,

. *C'est-à-dire , Tsée-sée , Interprete de la Sainteté.*

J'AI déjà dit , en parlant de *Confucius* , que ce Sage n'eut qu'un fils , que ce fils fut nommé *Koung-ly* , & surnommé *Pé-yu* , parce que le jour qu'il vint au monde , *Tchao-koung* , qui étoit alors sur le trône de *Lou* , fit présent à son pere , en signe de réjouissance , d'un *Pé-yu* , poisson qui ressemble à celui qu'on appelle *Ly-yu* , & que nous nommons *Carpe* en françois. De *Koung-ly Pé-yu* , vint *Koung-ki* , surnommé *Tsée-sée*.

Tsée-sée perdit son père de très-bonne heure , & fut élevé par *Koung-tsée* son aïeul , pendant tout le tems de sa premiere jeunesse. Après la mort de *Koung-tsée* , il s'attacha à *Tseng-tsée* le plus habile de ses Disciples , & apprit de lui tout ce que ce grand homme avoit enseigné lui-même durant le cours d'une longue vie.

Dès sa plus tendre enfance , *Tsée-sée* donna des marques non equivoques , que la sagesse seroit le but auquel seul il viseroit , & qu'il feroit tous ses efforts pour l'atteindre. Par les questions qu'il faisoit à *Koung-tsée* , & auxquelles *Koung-tsée* ne dédaignoit pas de répondre sérieusement , on l'auroit déjà pris pour un petit Philosophe. *Il y a des choses vraies ; il y en a de fausses ; comment faut-il s'y prendre pour les distinguer ? ... D'où vient cette différence qu'on remarque entre les quadrupedes ? ... Pourquoi tous les oiseaux ne se ressemblent-ils pas ? ..*

Comment peut-il se faire que les astres que nous voyons dans le ciel, ne soient pas toujours à la même place ?... C'est à quoi je pense souvent, sans pouvoir m'en rendre raison ? Ayez la bonté de m'en instruire. Telles étoient les demandes qu'il faisoit dans un âge où les autres enfans ne cherchent qu'à s'amuser. A toutes ces questions son sage aïeul lui faisoit toujours la même réponse : « Ce que vous demandez-là , mon fils, lui disoit-il, a de » grandes difficultés ; & ces difficultés sont encore hors de » votre portée. Je veux vous apprendre quelque chose de plus » nécessaire pour vous , & que vous comprendrez plus aisé- » ment. Appliquez-vous à connoître votre propre cœur , » cherchez à y démêler ce qui s'y passe , en faisant attention » à ce que vous aimez & à ce que vous haïssez. Quand vous » découvrirez que votre inclination vous porte à quelque chose » de contraire à votre devoir , ne la suivez pas , & faites vos » efforts pour la vaincre. Si vous en agissez ainsi, vous ac- » querez peu-à-peu la sagesse ; & quand une fois vous aurez » obtenu ce don précieux , il n'est rien que vous ne foyez en » état d'apprendre. Vous connoîtrez quels sont les ordres du » ciel ; & vous les suivrez ; votre esprit s'ouvrira , & vous » pourrez acquérir des connoissances sur les astres , sur l'o- » rigine des coutumes , sur la différence des animaux , & sur » le principe des choses : mais , je vous le répète , connoissez » auparavant votre propre cœur , & tâchez de le bien régler ». Ces réponses & quelques autres semblables revenoient à toutes les questions que *Tsée-sée* faisoit à son aïeul. On juge bien qu'un enfant qui cherchoit ainsi à s'instruire , ne pouvoit manquer de s'adonner de bonne heure à l'étude de la philosophie ; aussi , dès qu'il eut acquis quelque connoissance dans les lettres , il se rendit très-assidu aux conférences qui se tenoient dans la maison paternelle , tant que vécut son aïeul.

Après la mort de *Koung-tsée*, il s'attacha à *Tseng-tsée* pour achever de se perfectionner. Il étudia avec ardeur tous les livres de l'Antiquité ; & fit de si grands progrès dans ses études, qu'il auroit remplacé dignement son illustre aïeul, si un tel homme avoit pu être remplacé.

Les Historiens ne disent rien de particulier sur ce qui regarde sa personne ; ils rapportent quelques-unes de ses maximes, renfermées dans les réponses qu'il fit en différentes occasions. Je vais extraire celles qui me paroîtront devoir être rapportées, comme étant plus propres que les autres à le faire connoître & à l'apprécier.

Le Roi de *Lou*, dit un jour à *Tsée-tsée* : « vous n'êtes occupé » du matin au soir qu'à faire du bien, toute votre conduite » est un tissu de bonnes actions ; vous méritez sans contredit les » plus beaux eloges : mais j'ai oui dire , & *Hiuen-tsée* lui-même » me l'a confirmé, j'ai oui dire que vous souhaitiez que votre » mérite fût inconnu , & que vous vous affligiez lorsqu'on » vous louoit le moins du monde ; dites-moi naturellement ce » qui en est ».

« *Hiuen-tsée* & tous ceux qui vous ont parlé comme lui , » dit *Tsée-tsée* , se trompent : quand je fais le bien , je suis bien » aise qu'on le sache ; je suis charmé qu'on m'en donne des » eloges , parce que je suis persuadé que ces eloges sont un » moyen pour m'engager à mieux faire , & un aiguillon pour » exciter les autres à m'imiter. Je craindrois bien plutôt qu'il » n'arrivât le contraire de ce que vous dites ; car si je » fais le bien & qu'on l'ignore , il peut arriver qu'on parle » mal de moi , & qu'on m'attribue de mauvaises qualités » & des défauts que je n'eus jamais. Comment empêcher » la calomnie ? Comment l'arrêter ? Comment obvier à cette » foule de maux qui en sont la suite , & comme l'effet néces-

» faire ? Ainsi je pense qu'un homme qui s'étudie à bien faire,
 » ne doit point se cacher. Je crois que quand on fait bien,
 » on doit être charmé de n'être pas frustré des justes éloges
 » qu'on mérite. Je dis plus : celui qui ne veut aucun témoin
 » de ses bonnes actions, s'approprie un bien qui appartient au
 » public : & ce bien, c'est le bon exemple, ce sont tous les
 » avantages qui peuvent résulter de ce bon exemple. Ne vou-
 » loir point être loué lorsqu'on mérite de l'être, ce n'est pas
 » assez estimer la vertu ; c'est s'exposer de gaieté de cœur à
 » la perdre. J'ajoute que quiconque en agit ainsi mérite le
 » nom d'insensé, plutôt que celui de Sage ».

Un autre jour le même Prince demanda à *Tsée-sée*, ce
 qu'il y avoit à faire pour rendre son Royaume florissant,
 & pour l'agrandir aux dépens de ceux de ses ennemis
 ou de ses envieux qui seroient assez téméraires pour venir
 l'attaquer, dans le dessein d'envahir quelques-unes de ses
 possessions.

« Vous viendrez à bout de l'un & de l'autre, lui répondit
 » *Tsée-sée*, si vous suivez l'exemple de ceux de vos prédéces-
 » seurs qui ont aimé la vertu & qui l'ont pratiquée ; si comme
 » un *Tcheou-koung* & un *Pé-kin*, vous chérissiez vos sujets
 » comme un père chérit ses enfans ; si vous mettez vos soins
 » à les instruire de leurs devoirs respectifs ; si les récompenses
 » sont distribuées à ceux qui les méritent & toujours à propos
 » & avec libéralité ; si vous avez egard à la vertu & à la ca-
 » pacité, quand il s'agira de donner les charges & les em-
 » plois ; mais sur-tout si vous faites en sorte qu'on vous serve
 » par amour plutôt que par crainte ».

Dans une autre occasion le Roi dit à *Tsée-sée* : « je connois
 » tout le mérite de *Koung-y-tien* ; je sais que c'est un homme
 » d'une droiture à toute épreuve, & d'une éminente vertu.

» La Doctrine des Anciens lui est parfaitement connue, & il
 » pratique avec exactitude tout ce qu'elle prescrit. Il n'est
 » personne qui ne parle avec éloge de ses talens & de sa con-
 » duite ; en un mot c'est un vrai Sage que je suis fâché d'avoir
 » laissé si long-tems dans l'obscurité. Je veux le produire au
 » grand jour, & lui donner une des premières charges de
 » mon Royaume. Faites-lui savoir mes intentions, & dites-lui
 » de se tenir prêt à venir partager avec moi tout le poids du
 » gouvernement ».

« J'obéirai, seigneur, puisque vous l'ordonnez, répondit
 » *Tsé-tsé* ; mais auparavant, permettez-moi de vous repré-
 » senter que vous ne prenez pas le moyen de vous servir avec
 » avantage de *Koung-y-tsen*. C'est un Philosophe qui est au-
 » dessus de tous les honneurs & de toutes les dignités dont
 » vous pourriez le combler. C'est un homme désintéressé, qui
 » est plein de mépris pour les richesses. La plus vile nour-
 » riture, & le plus petit logement suffisent pour lui, & con-
 » tentent toute son ambition. Appelez-le auprès de votre per-
 » sonne, à la bonne heure ; mais que ce ne soit que pour le con-
 » sulter & pour profiter de ses avis. Alors vous aurez ce que
 » vous desirez, le plaisir de satisfaire à ce que vous devez à un
 » Sage, & la consolation de voir dans peu changer de face
 » tout votre Royaume. Elever un Sage aux plus hautes di-
 » gnités, c'est chercher à le séduire ; lui donner des richesses,
 » c'est le tromper ; le combler tout-à-la-fois d'honneurs & de
 » richesses, c'est vouloir en être trompé ».

Tsé-tsé s'entretenant avec le Roi de *Lou* sur l'article des
 Cérémonies, le Roi lui dit : « nous lisons dans le livre des
 » Rites, qu'anciennement, lorsque quelqu'un avoit exercé
 » quelque emploi dans un Royaume étranger, il regardoit
 » jusqu'à la fin de ses jours, & quelque part qu'il fût, ce Roi

» qu'il avoit servi, comme son propre Souverain ; & après
 » l'avoir pleuré, quand il apprenoit sa mort, il prenoit le
 » deuil, comme il l'eût fait s'il s'étoit trouvé dans ses Etats
 » revêtu de quelque dignité ou y exerçant quelque emploi :
 » doit-on faire la même chose aujourd'hui ? »

« Non, Prince, répondit *Tsé-sée*. Les anciens Rois vivoient
 » entre eux, comme s'ils avoient été freres ; ils traitoient les
 » Etrangers avec honneur & avec bonté ; ils ne les distinguoient
 » pas de leurs propres sujets. S'ils vouloient rester dans leurs
 » Etats, ils tâchoient de les employer suivant leurs talens ; ils
 » ne rebutoient pas ceux dont ils ne croyoient pas pouvoir
 » se servir ; ils leur faisoient gré de leur bonne volonté, &
 » n'avoient que de bons procédés à leur égard. Ainsi ceux
 » qu'ils avoient employés, devoient porter le deuil de leur
 » mort, par reconnoissance & par justice, en quelque lieu du
 » monde qu'ils se trouvaient dans la suite ; il ne doit pas en
 » être de même aujourd'hui, parce que les Rois d'à présent
 » ne sont pas comme ceux d'autrefois. Ils ne veulent auprès
 » de leurs personnes que des flatteurs & des complaisans ; ils
 » ne veulent être servis que par des hommes qui soient les vils
 » instrumens de leurs caprices. En un mot, ils traitent comme
 » des esclaves ou des enfans, ceux qu'ils admettent à leur
 » service, & rebutent avec hauteur & dédain, ceux dont ils ne
 » veulent pas. Pourquoi garderoit-on à leur égard la même
 » coutume qu'on observoit à l'égard des Anciens ? C'est bien
 » assez que leurs Ministres ne les trahissent pas : c'est bien assez
 » quand ceux qui ont servi chez eux ne cherchent pas à leur
 » nuire : pourquoi prendroient-ils le deuil en apprenant leur
 » mort ? &c... »

Tsé-sée étant allé dans les Etats de *Ouei*, le Souverain de
 ce Royaume le reçut avec des grands honneurs, & lui donna

toutes les démonstrations de bienveillance & même de respect auxquelles un Sage peut s'attendre. Il le fit loger dans son propre palais, l'admit en sa présence aussi-tôt qu'on le lui eut annoncé; & lui dit en le recevant, ces paroles pleines d'honnêteté : « *Tsée-sée*, vous êtes un Sage du Royaume de » *Lou*; c'est un puissant Royaume que le Royaume de *Lou*, » & je fais qu'on y fait très-grand cas de votre mérite. Pour- » quoi en êtes-vous sorti pour venir dans mes Etats? Ne seriez- » vous pas infiniment mieux dans votre patrie? C'est sans » doute ma bonne fortune qui vous amène ici. J'en profiterai » pour mon avantage personnel, & pour celui de tous mes » sujets ».

« Seigneur, lui répondit *Tsée-sée*, je connois trop jusqu'où » je puis aller, pour croire que je puisse être de quelque uti- » lité auprès de votre personne. Je suis hors d'état de vous » procurer les richesses: vous en avez en abondance; d'ail- » leurs, je ne crois pas que ce soit un bien pour celui qui les » possède, & je suis moi-même très-pauvre. Peut-être pour- » rois-je vous donner des conseils; mais je n'oserois m'y ex- » poser. Je vous connois & je me connois moi-même. Il seroit » à craindre que, si mon sentiment ne s'accordoit pas avec le » vôtre, vous ne fîssiez aucun cas de ce que je pourrois » vous dire, & que rebuté du peu d'égard que vous mon- » treriez pour ce que je vous dirois, je ne prisse bientôt le » parti du silence, & de vous laisser agir à votre gré. Le » seul endroit par où je puis dès-à-présent vous être d'une » utilité réelle, c'est de vous indiquer un Sage qui possède » au plus haut degré toutes les qualités qui le rendent propre » à vous aider dans le gouvernement, & sur lequel vous » pourrez vous décharger en toute sûreté de l'administration » des affaires.

« Un

« Un tel homme est ce qu'il me faut , repliqua le Roi ; il
 » vaudra mieux pour moi que l'abondance des richesses , &
 » les plus précieux trésors. Il y a bien long-tems que je soupire
 » après la possession d'un Sage. Hâtez-vous de m'indiquer celui
 » que vous avez en vue , afin que je l'invite au plutôt à venir
 » m'éclairer de ses lumières , & m'aider de ses conseils ».

« Je crains fort , reprit *Tsée-sée* , que le Sage que vous pa-
 » roissez tant désirer , ne soit bientôt l'homme le plus inutile
 » de votre Cour. Vous êtes trop aisément d'accord de tout ce
 » qu'on vous dit , pour croire que ce que vous dites parte du
 » cœur , & soit en tout point sincère. J'ai toujours oui dire qu'il
 » n'y avoit pas beaucoup à compter sur la droiture de ceux qui
 » sont ainsi complaisans. Je prévois que vous laisseriez parler
 » tout à son aise celui qui vous donneroit des avis , & que vous
 » ne les suivriez qu'autant qu'ils s'accorderoient avec votre
 » façon de penser. Dans ce cas , que deviendra le Sage ? Ou
 » il vous quittera de lui-même ; ou vous le renverrez honteu-
 » sement , s'il persiste à être sincère à votre égard ».

« Dépouillez-vous de votre prévention , dit le Roi , & ne
 » craignez rien de pareil de ma part. Je vous déclare que je
 » veux sincèrement me servir du Sage que vous me proposerez ,
 » & me conduire en tout suivant ses conseils ».

« Cela étant , poursuivit *Tsée-sée* , je n'hésite plus à vous
 » faire connoître celui que je regarde comme le plus propre à
 » vous être utile. A l'orient de votre Capitale , dans un lieu
 » éloigné du tumulte , il est un homme dont la sagesse & la
 » vertu sont à l'épreuve de tout. Ses lumières & ses talens sont
 » encore inconnus au commun de ses compatriotes ; mais je
 » vous suis garant qu'il n'y a pas son pareil dans tous vos États.
 » Son nom est *Ly-yn* ».

« *Ly-yn*, interrompit le Roi : je n'ai point encore entendu
 » ce nom. De quelle maison est-il ? Quel est son pere » ?

« Son pere, dit *Tsée-sée*, doit vous être également inconnu.
 » Il cultive la terre ; ce n'est qu'un simple laboureur ».

A ces mots le Roi sourit, & d'un ton qui sentoît la raillerie,
 il dit à *Tsée-sée* : « Un bon Laboureur est un homme utile ; si
 » les terres de mon Domaine ne sont pas bien cultivées, j'en
 » donnerai l'inspection au Sage que vous me proposez, &
 » sûrement il aura la préférence sur tout autre en votre confi-
 » dération. Pour ce qui est de le charger du soin des affaires,
 » je n'oserois, persuadé que je suis qu'un homme qui a vécu
 » isolé, n'y est point propre. La Cour n'est pas un lieu où
 » le fils d'un Laboureur, & le Laboureur lui-même puisse
 » exercer ses talens ».

« Tout fils de Laboureur qu'il est, repliqua *Tsée-sée*, quelle
 » qu'ait été l'éducation qu'il a reçue, *Ly-yn* est un grand per-
 » sonnage. Il a tout ce qu'il faut pour faire un grand Magistrat ;
 » il peut instruire & gouverner le peuple, il peut contenir les
 » Grands dans les bornes du devoir, il peut être un excellent
 » Ministre. S'il est en état de vous bien servir, que vous im-
 » porte qu'il soit fils d'un Laboureur ? *Ou-ouang* & *Tcheou-*
 » *koung*, ne descendoient-ils pas originairement d'un Labou-
 » reur ? Quel est aujourd'hui le Souverain qui ne voulût
 » pas le grand *Ou-ouang* pour ancêtre ? Quel est le Ministre
 » d'Etat qu'on puisse comparer au sage *Tcheou-koung* ?
 » Qui mieux que cet homme illustre a gouverné l'Empire ?
 » Les réglemens qu'il fit pendant la minorité de *Tcheng-*
 » *ouang*, son neveu, ont toujours été regardés comme le fruit
 » de la plus haute sagesse, comme des chefs-d'œuvre en leur
 » genre. Non, Seigneur, ce n'est point la condition qui donne

« le génie , le mérite ou les talens ; c'est la nature , c'est l'ap-
 « plication , c'est la vertu qui rendent un homme supérieur à
 « un autre homme. La nature donne le génie , l'application le
 « développe , la vertu en tire le parti qu'il faut. En un mot ,
 « un Sage , de quelque race qu'il soit , est un Sage ; il peut
 « vous servir utilement , pourquoi vous informer de sa con-
 « dition » ?

Le Roi ne repliqua point , & parla d'autre chose.

Après quelque tems de séjour dans le royaume de *Ouei* ,
Tsée-sée revint dans sa patrie. Le fils du Roi s'entretenant un
 jour avec lui , lui dit : « Sage *Tsée-sée* , vous êtes , à mon avis ,
 « l'homme le plus illustre qui soit sur la terre , vous êtes petit-
 « fils du grand *Koung-tsé* , & vous ressemblez à votre aïeul.
 « Tous les Lettrés du monde vous doivent leurs hommages ,
 « & tous les Souverains leur reconnoissance. Que ne puis-je
 « être ce que vous êtes , ou tout au moins vous ressembler. » !

« Prince , interrompit *Tsée-sée* , n'en dites pas davantage : je
 « ne saurois tenir à des eloges dont je ne suis pas digne. D'ail-
 « leurs il ne seroit pas possible d'effectuer vos desirs , quand
 « même ils seroient sinceres. Vous ne pouvez ni être ce que
 « je suis , ni me ressembler. Vous êtes fait pour commander ,
 « & moi pour obéir. Je ne veux ni honneurs ni richesses ; &
 « vous jouissez des uns par état , & vous recherchez les autres
 « par nécessité , ou par bien-séance. Je suis très-attentif à ne
 « rien faire qui ait la moindre apparence de mal , je me nourris
 « de la doctrine la plus pure & la plus relevée , & je cherche
 « dans toutes les occasions à faire ce qu'il y a de mieux ; com-
 « ment pourriez-vous me ressembler ? Vous êtes dans des dis-
 « tractions continuelles , vous avez des Domestiques à entre-
 « tenir , des Ministres à écouter , des Courtisans à voir , des
 « ennemis à combattre , un Royaume à défendre ; en un mot ,

» tout ce que vous êtes obligé de faire par votre état, est
 » incompatible avec le genre de vie que je mène ; comment,
 » encore une fois , pourriez-vous me ressembler ? Ce n'est point
 » un simple Philosophe que vous devez prendre pour votre
 » modèle , ce sont les sages Empereurs , ce sont de grands
 » Rois que vous devez vous forcer d'imiter , &c. »

Après la mort de son mari , la mere de *Tsée-sée* se remaria à un homme du Royaume de *Ouei* ; & c'est dans cette terre étrangère qu'elle mourut. *Tsée-sée* ayant appris sa mort , se transporta dans la salle où l'on a coutume de faire les cérémonies respectueuses en l'honneur des Ancêtres , en tems déterminés , & là , devant la tablette de *Koung-tsée* son aïeul , il pleura celle qui lui avoit donné la vie. Ses Disciples l'ayant aperçu , en furent surpris , & même scandalisés. « Maître ,
 » lui dirent-ils , ce que vous faites en l'honneur de votre mere ,
 » n'est-il pas formellement contraire à nos rites ? Cette femme
 » ayant passé dans un autre lit , n'est plus censée de votre
 » famille ; elle est de la famille de celui chez qui elle est entrée ; pourquoi la pleurez-vous dans la salle de vos Ancêtres ? »

« J'ai tort , répondit *Tsée-sée* , en vérité j'ai tort. J'irai désormais pleurer ma mere dans un autre lieu »

Tseng-tsée s'entretenant un jour avec *Tsée-sée* , lui dit :
 « lorsque mon pere mourut , je fus sept jours entiers sans
 » prendre aucune nourriture. J'en fis de même à la mort de
 » ma mere : qu'en pensez-vous ? n'est-ce pas garder à la rigueur
 » les anciens rites ? »

« Passer sept jours entiers sans boire ni manger , répondit
 » *Tsée-sée* , est véritablement une coutume observée par nos
 » Anciens , & consacrée dans notre cérémonial. La rigueur de
 » ce deuil étoit proportionnée à la force de ceux qui

« devoient l'observer. Mais à vous dire naturellement ce que je
 » pense , il n'est pas fait pour les hommes de nos jours , & je
 » crois que c'est une témérité de vouloir faire aujourd'hui ce
 » qu'on faisoit alors. Le Sage doit se contenter en pareille
 » occasion de trois jours d'abstinence. Il est dit dans le *Tan-*
 » *koung* : *après la mort de son pere & de sa mere , un fils qui a*
 » *la piété filiale gravée dans le cœur , doit se priver de toute*
 » *nourriture , jusqu'à ce que la foiblesse l'ait mis au point de ne*
 » *pouvoir marcher sans bâton.* Dans le tems où nous sommes ,
 » trois jours suffissent pour nous rendre ainsi foibles ».

Le Roi de *Lou* , de l'avis de son Conseil , avoit résolu de
 mettre *Tsée-sée* au nombre de ses Ministres. Un vieux Philo-
 sophe qui en fut informé , se rendit chez le petit-fils de *Koung-*
tsée , pour le féliciter & pour le pressentir. « Le Roi , lui dit-il ,
 » veut vous élever à la dignité de premier Ministre. Le choix
 » qu'il fait de vous pour un emploi aussi important que celui
 » de gouverner son royaume sous son nom , est une preuve de
 » son discernement ; mais , vous ne l'ignorez pas , les Rois n'ont
 » pas des inclinations bien constantes , ils se dégoûteront de-
 » main de ce qu'ils recherchent aujourd'hui avec le plus d'ar-
 » deur. Le changement ne leur coûte rien. D'ailleurs ils ne
 » font aucune difficulté de surcharger de travail un homme
 » qui a des talens & un vrai mérite. S'il succombe sous le faix ,
 » c'est tant pis pour lui ; ils l'emploient à tout , & selon eux , il
 » doit être propre à tout. Ministre , Négociateur , Général
 » d'armée , Magistrat , tout doit être du ressort d'un Sage qui
 » est en faveur. Vous croyez-vous en état de faire un person-
 » nage si varié ? Nous sommes Philosophes l'un & l'autre ,
 » je vous parle avec franchise , répondez-moi de même , &
 » dites naturellement ce que vous pensez ».

« Voici en deux mots , & tout simplement ce que je pense ,

» lui répondit *Tsé-tse*. Si, lorsque je serai en place, le Roi
 » me croit sincèrement attaché à sa personne & plein de
 » zèle pour son service ; s'il se conduit suivant les avis que je
 » lui donnerai, tant pour sa conduite particulière que pour le
 » gouvernement général de ses Etats, je le servirai de mon
 » mieux avec toute l'application dont je suis capable, & avec
 » une fidélité à l'épreuve de tout ; mais seulement dans ce qui
 » concernera la doctrine, les mœurs & le gouvernement. Pour
 » ce qui est de me mettre à la tête des troupes, & m'aller
 » battre contre ses ennemis, au risque de me faire tuer, c'est,
 » je vous l'avoue, ce que je ne ferai jamais ».

» Cette manière de servir son Prince, interrompit le vieux
 » Docteur, est assez singulière ; tout au moins elle est com-
 » mode. Il paroît que votre Philosophie ne vous a pas encore
 » dépouillé de tout sentiment d'orgueil ».

» Qu'on dise de moi que je suis orgueilleux, repliqua *Tsé-
 » tse*, peu m'importe. Si mon Prince veut écouter mes avis,
 » s'il me croit nécessaire à son service, tant pour lui inspirer
 » la bonne doctrine, que pour le bien conduire dans le gou-
 » vernement de son Royaume, il doit être bien aisé que je
 » travaille à ma conservation. Pourquoi m'exposerois-je à per-
 » dre la vie ; & en perdant la vie, à le priver d'un sujet qu'il
 » regarderoit comme son soutien, & comme le soutien de
 » l'Etat ? Si au contraire le Roi méprise mes conseils pour se
 » conduire en tout suivant ses caprices ou sa volonté ; s'il n'a
 » aucun égard aux principes de la morale & de la politique
 » que je lui suggérerois, il ne mérite pas que je le serve au
 » prix de mon sang, dans une guerre dont le motif, qui me
 » seroit inconnu, seroit peut-être contraire à la justice ou à la
 » probité, & dont les suites seroient très-certainement funestes à
 » quelques milliers d'hommes ».

« Votre maxime n'est pas bonne , reprit vivement le vieux
 » Philosophe. Vous êtes trop peu accommodant , pour pou-
 » voir remplir le premier poste de l'Etat. Il faut se plier quel-
 » quefois au caractère & aux volontés des autres , fussent-elles
 » des caprices. Les dents sont dures , elles tombent cepen-
 » dant , elles se brisent contre une résistance plus forte qu'elles.
 » La langue au contraire , qui est molle & flexible , ne sauroit se
 » briser : elle reste toujours ».

« Cela étant , dit *Tsée-sée* , je ne saurois ressembler à la lan-
 » gue. Ainsi je renonce aux dignités , s'il faut les acquérir à ce
 » prix ».

Tsée-sée disoit un jour à son fils *Tsée-chang* : « vous ne
 » devez pas chercher les richesses & les honneurs ; vous tra-
 » vailleriez à votre perte en travaillant à les acquérir. Mais
 » vous devez vous appliquer constamment à purger votre cœur
 » de toutes les imperfections. Ceux qui sont élevés en dignité ,
 » & les riches , n'ont de brillant que l'extérieur. De beaux habits ,
 » une nourriture délicate , des appartemens bien meublés , un
 » nombreux domestique , sont en vérité bien peu de chose. Le
 » cœur humain ne sauroit s'en contenter ; il ne peut être satisfait
 » que par la vertu ; & la vertu ne s'acquiert que par des efforts
 » continuels , pour extirper jusqu'à la racine des vices aux-
 » quels l'homme n'est malheureusement que trop enclin. Mon
 » fils , travaillez à vous corriger de vos défauts. C'est là , plus
 » utile de toutes les leçons que je puisse vous donner. Tâchez
 » de la retenir & d'en profiter ».

Tsée-sée a composé le *Tchoung-young* , ainsi que je l'ai dit en
 parlant de *Tseng-tsé*. Cet Ouvrage avoit quarante-neuf Cha-
 pitres quand il sortit de ses mains. Il y a dans le *Ly-ki* , sept
 Chapitres ou articles qui sont entièrement de lui. A l'exemple
 de son Aïeul , il eut des Disciples , auxquels il transmit la

Doctrine des Anciens. L'histoire dit qu'il est mort à l'âge de soixante-deux ans.

Ce que je viens de rapporter de *Tsê-sê*, est tiré d'un livre dans lequel on explique tout ce dont il est parlé dans les *Séechou*. Ce livre a pour titre : *Séechou, jin, ou-kao*. Il est estimé des Gens de Lettres.

Y A - C H I N G , M O N G - T S É E ,

C'est-à-dire, *Mong-tsée*, le second des Saints, ou le Sage qui vient immédiatement après *Koung-tsée*, qui est appelé le Sage par excellence.

J'AI envoyé ci-devant le portrait & l'abrégé de la vie de ce Sage. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit alors. Voyez tome III, page 45. Les quatre Sages dont j'ai parlé après *Koung-tsée*, c'est-à-dire, *Yen-tsée*, *Tsê-tsée*, *Tseng-tsée* & *Mong-tsée*, sont les seuls qui, dans le *Ouen-miao*, ou dans la salle où l'on honore les Sages, ont le titre de *Cheng*, qu'on rend communément en françois par le mot de *Saint*. Ces quatre personnages sont aux deux côtés de *Koung-tsée*, dans le fond de la salle. Les autres Disciples sont sur les deux côtés de la salle, rangés par ordre, non d'ancienneté, mais de mérite. Ainsi ceux dont la science & la vertu ont été reconnues approcher de plus près de la science & de la vertu de *Koung-tsée*, sont placés plus près. Tous ont les titres de *hien* qui signifie *immortel*, *homme qui est au-dessus des hommes ordinaires par sa science & par ses vertus*, &c. ; & de *Tsée* qui signifie *Sage*, *Philosophe*, &c. On ajoute au titre de *hien*, l'épithète *sien*, qui signifie *ancien des tems antérieurs*, &c. Tous les autres titres dont ils ont été décorés en différens tems, ont été réduits à ce peu de mots, *Sage des tems antérieurs*.

antérieurs, ou ancien Sage, ou si l'on veut, Philosophe dont la doctrine fut la même que celle des Anciens, & qui, par sa vertu, a égalé les anciens Sages.

Il n'est guere intéressant pour l'Europe de connoître ces Sages ; ils sont en trop grand nombre pour que j'entreprenne leur histoire, qui d'ailleurs ne pourroit être que d'une uniformité affommante par le détail des mêmes faits & des vertus toujours semblables. Je terminerai cet Ouvrage par un précis de l'histoire du plus singulier des Disciples de *Koung-tsée*.

SIEN-HIEN, TCHOUNG-TSÉE,

C'est-à-dire, Tchoung-tsée, ancien Sage.

TCHOUNG-TSÉE, autrement dit *Tchoung-yeou*, & plus connu encore sous le nom de *Tsée-lou*, étoit du royaume de *Lou*. C'étoit l'homme de son tems le plus robuste & le plus fort ; il se plaisoit à faire montre de sa force dans toutes les occasions. Il n'avoit pas beaucoup d'esprit ; mais il avoit beaucoup de droiture & de sincérité. Il embrassa de bonne heure le parti des armes, comme celui qui lui convenoit le mieux & pour lequel il avoit naturellement du talent. Ayant oui parler de *Koung-tsée*, dont on faisoit le plus bel éloge, en disant de lui qu'il possédoit la sagesse dans un degré eminent ; & qu'il enseignoit à ceux qui s'attachoient à lui l'art de devenir Sage, il eut envie de le voir, pour juger par lui-même de ce qui en étoit. Il va se présenter à lui en équipage de guerrier, & lui demande tout en l'abordant, s'il veut l'admettre pour quelque tems, au nombre de ses Disciples.

Koung-tsée le reçut avec bonté, lui parla avec douceur, & lui inspira dans cette première conversation le desir d'apprendre à devenir sage. Quelques jours après, *Tsée-lou* vint

se présenter pour la seconde fois , & offrit à *Koung-tsé* , des faisans, en signe d'amitié & d'un entier dévouement à ses ordres, comme s'il eût été déjà au nombre de ses Disciples. *Koung-tsé* accepta son présent, lui fut bon gré de sa bonne volonté, & lui permit de le suivre. Il eut plus d'une occasion de se convaincre de sa droiture, de sa probité, & en particulier de son exactitude à tenir ce qu'il avoit promis. Il le regarda toujours comme un homme sur lequel il pouvoit compter, & lui donna sa confiance. *Depuis que j'ai Tsée-lou pour Disciple, disoit-il quelquefois, personne n'ose me dire une parole de mépris. De mon côté je me crois à l'abri de toute insulte, & je ne crains ni voleurs, ni brigands, ni aucune sorte de malfaiteurs.*

De part & d'autre, l'avantage, quant à l'extérieur, étoit à-peu-près le même; car depuis que *Tsée-lou* se fut déclaré Disciple de *Koung-tsé*, on commença à avoir pour lui cette considération qui vient de l'estime. Ci-devant il n'étoit que craint. Sa force extraordinaire, son habileté à manier les armes, l'avoient rendu la terreur de tous ceux dont il étoit connu; mais cette terreur fut changée en respect, dès qu'on fut qu'il s'étoit mis sous la discipline de *Koung-tsé*, & qu'il vouloit s'appliquer sérieusement à l'étude de la sagesse.

Tsée-lou avoit bien le desir de devenir Sage; mais il ne se soucioit en aucune maniere de devenir savant. *Les lettres & l'art dont je fais profession sont incompatibles,* répondit-il à son Maître, qui l'exhortoit à les étudier. *A quoi me serviroient-elles? Quel avantage peuvent-elles procurer à un homme qui voudroit avoir sans cesse l'épée au poing pour exterminer les brigands & les ennemis de son Roi?*

« N'est-il pas vrai, lui repliqua *Koung-tsé*, que tous les hommes ont des défauts, qui plus qui moins, & que sur cet article vous ne différez pas des autres hommes? si de nous-

» mêmes nous ne connoissons pas nos défauts, qui osera
 » prendre sur foi de nous les faire connoître ? Comment tra-
 » vaillerons-nous à nous en corriger, si nous les ignorons ? Si
 » personne ne nous instruit, comment pourrons-nous acquérir
 » la vertu ? Les Lettres sont pour nous de sages admoniteurs,
 » qui ne craignent pas de nous avertir & de nous reprendre, &
 » contre lesquels nous ne saurions nous fâcher ; ce sont des
 » maîtres que nous pouvons avoir continuellement avec nous,
 » pour nous apprendre tout ce qu'il faut que nous sachions.
 » Celui qui monte un cheval fougueux, met tous ses soins à
 » le dompter : celui qui veut acquérir la sagesse, doit s'appli-
 » quer à dompter la fougue de ses passions. Un Soldat qui
 » s'exerce à tirer de la fleche, vise droit au but, & tâche de
 » l'atteindre : celui qui vise à la sagesse, doit diriger vers elle
 » toutes ses actions. Les Lettres enseignent comment il faut
 » s'y prendre pour en venir à bout. Un Menuisier fait des
 » marques qui le dirigent, lorsqu'il travaille quelque piece de
 » bois : celui qui veut suivre le sentier qui conduit à la sagesse,
 » doit avoir des signaux auxquels il puisse reconnoître qu'il est
 » dans le bon chemin : les Lettres le conduiront pas-à-pas dans
 » la véritable route. Mon cher *Tsê-lou*, si vous ne modérez pas
 » un peu cette ardeur guerriere qui vous dévore, il est à crain-
 » dre que vous ne vous laissiez dominer par les mouvemens
 » impétueux d'une colere aveugle, que vous ne vous engagiez
 » dans de mauvaises querelles, & que vous ne veniez à vous
 » battre hors des tems d'une juste guerre. Vous vaincrez vos
 » adversaires, je le veux bien : mais ceux-ci vaincus, vous en
 » susciteront une infinité d'autres, contre lesquels il faudra
 » vous battre encore, & vous n'aurez pas un seul jour de
 » tranquillité. Ainsi à force d'attaquer & de vous défendre,
 » vous périrez infailliblement.

« Croyez-moi : donnez-vous tout entier , du moins pour
 » quelque tems , à l'étude des lettres ; n'ayez pas honte
 » de commencer par où commencent les enfans. Vous vous
 » ferez gré dans la suite d'avoir fait ce à quoi je vous exhorte
 » aujourd'hui. Tout âge est l'âge d'apprendre ».

« Maître , lui répondit *Tsé-lou* , sur la montagne voisine ,
 » du côté du midi , il y a une forêt de bambous. Tous ces
 » bambous viennent droits , & ne se courbent pas d'eux-
 » mêmes : on s'en sert néanmoins à tel usage qu'on veut. C'est
 » en les coupant , en les taillant , en les pliant , qu'on leur
 » fait prendre toutes sortes de formes. Il en fera de même
 » de *Tsé-lou*. Il est droit & uni. Coupez , taillez , pliez , vous
 » en ferez ce que vous voudrez. Il n'est pas nécessaire pour
 » cela qu'il apprenne les Lettres.

« Vos dispositions sont excellentes , repliqua *Koung-tsé* ;
 » mais observez , je vous prie , qu'un tuyau de bambou , qui ,
 » à l'un de ses bouts , est armé d'un fer , & qui , à l'autre bout ,
 » est muni de plumes , est appelé trait ou fleche : mais sans
 » fer ni plumes , ce tuyau portera-t-il le nom de trait ou de
 » fleche » ?

« Vous avez raison , dit *Tsé-lou* : j'étudierai les Lettres ;
 » mais auparavant j'ai quelques arrangemens à prendre avec
 » ma famille , après quoi je me donnerai très-sérieusement à
 » l'étude. Je vais chez moi pour peu de tems ; à mon retour je
 » serai tout à vous. Ayez la bonté de me donner , avant mon
 » départ , quelques bons avis , dont je puisse faire usage en
 » attendant ».

« Retenez le peu que je vais vous dire , répondit *Koung-
 » tsé* : on n'est vertueux qu'autant qu'on fait des efforts , & le
 » mérite ne s'acquiert pas sans peine. Observez-vous vous-
 » même ; & ne cherchez pas à vous faire illusion sur vos

» défauts : vous vous tromperiez vous-même. Celui qui cherche
 » à se tromper n'est pas fort éloigné de vouloir tromper les
 » autres. Soyez toujours sincère. Celui qui manque de sincé-
 » rité n'a la confiance de personne. Aimez vos semblables ;
 » & vous en ferez aimé. Respectez-vous vous-même ; & les
 » autres vous respecteront. Je ne vous en dis pas davantage ,
 » & je crois que cela suffit ».

« Maître , dit *Tsée-lou* , vous pouvez être assuré que vos
 » paroles seront gravées dans mon cœur d'une manière ineffa-
 » çable , &c. » Après avoir mis ordre à ses affaires domesti-
 » ques , *Tsée-lou* revint auprès de son Maître , ainsi qu'il l'a-
 » voit promis ; mais il se contenta d'écouter ses instructions ,
 » de l'interroger , & de faire quelques efforts pour comprendre
 » & retenir ses réponses , dans la disposition sincère d'en profiter.
 » Pour ce qui est d'étudier les Lettres , il ne put jamais s'y réso-
 » dre , persuadé que ce seroit un tems perdu pour lui. « Mon
 » cher *Tsée-lou* , lui dit un jour *Koung-tsée* , vous desirez d'ac-
 » quérir la sagesse , afin de vous rendre semblable aux ver-
 » tueux personnages de l'Antiquité ; mais les anciens Sages ai-
 » moient l'étude , s'y appliquoient , & acquéroient par ce moyen
 » les connoissances qui leur manquoient , & qui pourtant leur
 » étoient nécessaires pour parvenir au but qu'ils se propo-
 » soient. Faites-en de même ».

Tsée-lou à ces mots fort brusquement de la place qu'il occu-
 » poit , s'avance au milieu de la salle , tire son épée , & se met
 » à escrimer de son mieux , comme s'il eût fait assaut avec quel-
 » que dangereux ennemi. Quand il eut fini : « Maître , dit-il à
 » *Koung-tsée* , les anciens Sages favoient-ils se servir ainsi des
 » armes ? Pouvoient-ils parer tout leur corps des atteintes du
 » fer ennemi , & porter en même tems des coups difficiles à
 » parer » ?

« Les anciens Sages, lui répondit *Koung-tsé*, en lui sou-
 » riant avec bonté, n'avoient pas besoin de faire usage des
 » armes; la vertu étoit leur principale défense, & tous les
 » hommes leur servoient de bouclier. Si quelquefois il se trou-
 » voit des hommes assez méchans pour chercher à leur nuire,
 » ils tâchoient de les gagner par de bons offices. Loin de
 » courir après eux pour les mettre à mort ou pour les châtier,
 » ils attendoient que revenus de leurs préventions, ils recon-
 » nussent leur injustice. Ils leur pardonnoient alors sincère-
 » ment, & n'oublioient rien pour leur inspirer des sentimens
 » honnêtes. Il arrivoit rarement que ce moyen ne leur réussît
 » pas. Cela ne vaut-il pas mieux que de battre, au risque de
 » se faire tuer? Il n'appartient qu'à des Barbares sans
 » culture, de faire usage des armes à tout propos. Il ne
 » doit pas en être ainsi chez les Nations civilisées. On n'y
 » doit prendre les armes que par les ordres du Souverain, pour
 » s'en servir contre les ennemis de l'Etat. Les particuliers n'ont
 » point d'ennemis. Ceux qui leur font du mal, ou leur nuisent
 » de quelque manière que ce puisse être, sont les ennemis des
 » loix & des Magistrats qui sont préposés pour les faire observer.
 » Ainsi, c'est aux Magistrats seuls qu'appartient le droit de les
 » châtier.

« Jusqu'à présent, interrompit *Tsé-lou*, je n'avois pas en-
 » tendu de pareils discours. Vos maximes sont très-bonnes. Je
 » vous prie de m'instruire de la même façon toutes les fois
 » que je serai auprès de vous. Je vous donne ma parole
 » que je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me
 » direz ».

Tsé-lou, ainsi que je l'ai dit plus haut, étoit homme de
 guerre. Il fut promu à un grade supérieur, lorsque *Ki-che*
 fut mis à la tête du gouvernement. Un jour de grande céré-

monie, se trouvant dans l'antichambre de ce Ministre avec plusieurs autres Mandarins, tant de lettres que d'armes, il entendit des murmures de la part de presque tous ceux qui étoient là à attendre. Il leur demanda pourquoi ils murmuroient ainsi. On lui répondit que c'étoit de l'orgueil & de l'inexactitude de *Ki-che* qu'on étoit mécontent, & qu'il n'y avoit pas grand mal d'exhaler ce mécontentement par quelques murmures. On ajouta que ce même *Ki-che* n'étoit point observateur des rites; qu'il ne faisoit pas les offrandes trois fois par jour, comme il étoit du devoir de sa charge; que lorsqu'il devoit offrir publiquement aux esprits, il étoit très-rare qu'il ne se fit point attendre; qu'il lui arrivoit même de ne faire cette cérémonie qu'à la hâte & sans respect, parce qu'il différoit jusqu'à la nuit. « Aujourd'hui même, continua-t-on, nous sommes ici depuis plusieurs heures, & qui fait » si nous n'attendrons pas jusqu'au soir? Est-ce ainsi que doit » se conduire un homme en place, & n'est-on pas en droit de » murmurer contre lui, & de le regarder comme un homme » qui renverse l'ordre, tandis qu'il devoit employer l'autorité » qu'il a en main pour le faire observer » ?

« Vous avez raison, dit *Tsée-lou* » : puis, sans trop délibérer, il pénètre jusques dans l'appartement de *Ki-che*; & d'un ton qui étoit un peu au-dessus de la fermeté, il lui dit : « Seigneur, tout est prêt pour la cérémonie à laquelle vous » devez présider; tout le monde est à vous attendre, à mur- » murer & à se plaindre de votre peu d'exactitude, & de » votre manque de respect pour les usages : suivez moi ».

Le Ministre, sans repliquer un seul mot, suivit *Tsée-lou* & se rendit dans le lieu où il étoit attendu. Cette petite aventure ayant été rapportée à *Koung-tsée* par quelques-uns de ses Disciples : « dites, après cela, leur répondit-il, que *Tsée-*

« *lou* n'a pas du zèle pour les cérémonies. Il a un zèle plus efficace qu'aucun de vous. Il les observe suivant sa portée ; & il fait les faire observer par ceux même qui sont les plus négligens à s'acquitter de ce devoir ».

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit dans la vie de *Koung-tsé*, en parlant des instructions qu'il donna à son Disciple, lorsqu'il eut obtenu le gouvernement de la ville & du pays de *Lou*, non plus que du magnifique éloge qu'il fit de lui lorsqu'il l'alla visiter dans le lieu de son gouvernement. Je terminerai ce qui regarde cet homme sincère par quelques traits qui acheveront de le faire connoître.

Tsé-lou eut plusieurs emplois considérables dans les différens petits Royaumes qui partageoient alors la Chine. Il finit par être officier général dans le royaume de *Ouei* ; mais ce fut dans un tems trop critique pour un homme d'un génie tel que le sien. Aussi *Koung-tsé* en témoigna son mécontentement dès que la nouvelle lui en fut annoncée. Peu de tems auparavant, il avoit eu une conversation avec son Disciple, dans laquelle il lui avoit paru qu'il étoit disposé à renoncer au métier de la guerre. « Maître, lui avoit-il dit, un homme qui est chargé d'un pesant fardeau, ne sauroit faire un long trajet qu'avec beaucoup de peine. Dans l'extrême lassitude où il se trouve de tems en tems, il ne cherche point de lieux commodes pour se reposer ; le premier qu'il rencontre lui est bon. Il me paroît que c'est ainsi que je dois désormais me conduire. Qu'en pensez-vous ? Je pense que vous ferez bien, lui avoit répondu *Koung-tsé* ».

Il lui avoit dit, dans une autre circonstance, qu'il étoit las du commerce du monde, & qu'il étoit également dégoûté des honneurs & des richesses. « Lorsque j'étois jeune (ce sont les paroles qu'on rapporte de lui), je ne me nourrissois que des
» mets

« mets les plus communs , j'allois moi-même acheter du riz ,
 « & je le chargeois sur mes épaules pour l'apporter à la maison.
 « Je faisois jusqu'à cent lys de chemin pour l'avoir à meilleur
 « marché. Mon plus grand plaisir en arrivant , étoit de faire
 « hommage à mes parents de ce que je venois d'apporter.
 « C'est-là tout ce que je pouvois faire alors pour leur témoi-
 « gner mon amour , mon respect & ma reconnoissance. Après
 « leur mort j'allai brusquer fortune. Je me rendis au royaume
 « de *Tchou* , où j'obtins un emploi considérable ; j'avois alors
 « dix millé mesures de riz , & jusqu'à cent charriots à ma suite ,
 « on préparoit les chemins par où je devois passer , ma table
 « étoit servie de quantité de mets exquis & de toutes les
 « especes. J'avois un regret amer en pensant que ceux qui
 « m'avoient donné la vie n'étoient plus. Je rappellois dans
 « mon souvenir les poissons secs , les herbes salées dont j'as-
 « saisonnois le riz commun qui étoit leur nourriture ordinaire.
 « J'aurois voulu pouvoir les rappeler à la vie , pour m'ac-
 « quitter à leur egard de tous les devoirs d'un bon fils. Mais ,
 « regrets superflus ! ils ne sont plus en état de jouir de mes ri-
 « cheffes , c'est là le sujet de ma peine de chaque jour. Ah !
 « s'ils m'avoient vu dans la position où je me trouve !.... Soyez
 « tranquille , interrompit *Koung-tsée* , vous avez fait à leur
 « egard tout ce qui étoit en votre pouvoir , en les servant
 « avec respect & affection suivant vos forces & vos facultés ,
 « quand ils jouissoient de la vie ; vous pensez souvent à
 « eux depuis qu'ils sont morts , & vous avez du regret de
 « n'avoir pas été mieux en état de les servir ; que faut-il da-
 « vantage pour être un bon fils ? Encore une fois , soyez tran-
 « quille. Vous avez la piété filiale au degré qu'il faut ».

De pareilles dispositions de la part de *Tsée-lou* , sembloient indiquer qu'il alloit désormais renoncer aux armes , pour se

donner tout entier à l'étude de la sagesse. Il n'en étoit rien cependant ; & malgré les représentations qu'on lui put faire , il partit pour le royaume de *Ouei*. « J'en suis fâché , répondit » *Koung-tsé* , à ceux qui lui annoncèrent son départ. Tout » est en trouble dans le Royaume. Le légitime Souverain a » été obligé de chercher à mettre ses jours en sûreté par une » prompte fuite ; le Ministre *Koung-ly* , de concert avec *Kouei-* » *kouei* , fils de *Ling-koung* , trament une révolution. *Tsé-lou* » ne pourra pas dissimuler , & il périra ».

L'événement ne justifia que trop le pressentiment de *Koung-tsé* , lorsque le Roi de *Ouei* prit la fuite pour éviter de tomber entre les mains des rebelles. *Tsé-lou* , à qui ce Prince avoit déjà donné un emploi considérable dans les troupes , étoit absent de la Capitale. Il apprit que la révolution étoit faite , & que le royaume de *Ouei* avoit changé de Maître. Il voulut s'assurer par lui-même de la vérité du fait , & se mit en chemin pour se rendre à la Cour. Il étoit sur le point d'entrer dans la ville , lorsqu'on en ferma les portes. Il rencontra par hasard *Tsé-kao* , l'un des Disciples de *Koung-tsé* , qui , l'ayant reconnu , lui dit d'un air triste : « Où allez-vous , *Tsé-lou* ? » tout est dans le plus grand désordre dans la ville. *Kouei-* » *kouei* est sur le trône , & le perfide *Koung-ly* regne sous » son nom. Pour moi , je me retire pour n'être pas témoin de » toutes les horreurs qui vont se commettre. Faites-en de même , » & rendons-nous ensemble dans des lieux où la vertu soit plus » respectée. Le Ciel semble vouloir vous y engager en per- » mettant qu'on ait fermé les portes d'une ville où il ne veut » pas que vous fassiez votre séjour. Encore une fois , retirons- » nous , & ne courons pas les risques d'être les victimes des » méchans : suivez-moi ».

« Je ne saurois faire ce que vous me proposez , répondit

« *Tsée-lou*, l'honneur me le défend. J'ai un emploi qui m'at-
 « tache au royaume de *Ouei*, & à la personne du Prince;
 « je ne dois abandonner ni l'un, ni l'autre. Dussé-je périr,
 « j'irai au secours de *Tchou-koung-tche*, que je regarde comme
 « mon légitime Souverain, & je ferai mon possible pour le
 « rétablir ». En finissant ces mots il s'avance vers la porte,
 appelle l'Officier de garde, se nomme & fait instance pour
 entrer. On l'introduit, & sans s'arrêter un seul moment, il va
 tout droit au Palais royal demander audience. L'Usurpateur étoit
 alors sur une terrasse avec le ministre *Koung-ly*: d'aussi loin
 qu'il apperçut *Tsée-lou*: « qui vous a mandé, lui dit-il? pour-
 « quoi quitter votre poste sans congé? Retournez prompte-
 « ment sur vos pas, sous peine d'être puni comme un sujet
 « désobéissant ».

« Je le veux bien, répondit *Tsée-lou*; mais il faut que j'em-
 « mene avec moi le traître *Koung-ly*, seul auteur de tous les
 « troubles. Ce n'est que par les conseils de ce scélérat, que
 « vous avez usurpé le trône; c'est ce scélérat qui doit périr
 « seul. Après sa mort tout rentrera dans l'ordre, vous ren-
 « trerez en vous-même, & vous n'hésitez pas à exécuter les
 « dernières volontés de *Ling-koung* votre pere, qui a dési-
 « gné pour son successeur votre fils, en vous excluant positi-
 « vement du trône. Il a eu ses raisons; & ces raisons, quelles
 « qu'elles soient, vous devez les respecter. Ne doutez pas que
 « *Tchou-koung-tche*, votre fils, n'ait encore la piété filiale
 « gravée dans le cœur. Après vous avoir pardonné comme
 « Souverain, il ne vous regardera plus que comme son pere,
 « & n'aura rien de plus pressé que de vous donner toutes les
 « marques de respect, de tendresse & de reconnoissance qui
 « vous sont dues en cette qualité. Livrez-moi le traître, le re-
 « belle *Koung-ly* ».

A ces mots l'Usurpateur & son Ministre ne purent retenir les mouvemens d'indignation dont ils étoient agités. L'Usurpateur ne craignit pas de s'avilir, en lançant contre l'Officier qui lui représentoit son devoir, & lui reprochoit son crime, la première pierre qui se rencontra sous sa main. Cette pierre lancée avec toute la force de la fureur, donna contre l'extrémité du casque (ou de la coëffure, qui étoit alors le distinctif des gens de guerre) de *Tsée-lou*, & la rompit. Au désespoir d'un tel affront, *Tsée-lou* dit en soupirant : *le Sage peut bien souffrir la mort ; mais il ne lui est pas permis de dissimuler un affront, quand cet affront le déshonore. Mourons plutôt que de vivre déshonoré.* A l'instant il ôte son casque ; & avec les cordons qui le tenoient attaché sur sa tête, il s'étrangla.

Ainsi finit le plus ignorant des Disciples de *Koung-tsé*. Il fut le seul qui ne voulut pas cultiver les Lettres. Son Maître sembla rejeter sur sa simplicité, ce qu'il auroit regardé comme très-condamnable dans tout autre : je veux dire l'action par laquelle il termina sa vie ; car aussi-tôt qu'il en fut instruit, il se rendit dans la capitale du royaume de *Ouei*, chez les parens de son Disciple mort, rassembla tous ceux de la famille, & leurs amis ; & sans craindre le ressentiment de *Koung-ly*, il fit en présence de tout le monde les cérémonies funebres devant le cercueil. Il est bon de se rappeler ici que les Chinois, sur-tout ceux qui sont au-dessus du commun, gardent long-tems les morts avant de les porter au lieu de la sépulture. Le moins c'est ce qu'ils appellent l'espace de trois *tsi*. Un *tsi* est l'espace de sept jours. Ainsi trois *tsi* sont vingt-un jours. Il y a des cérémonies particulières pour chacun de ces *tsi*.

Après avoir fait tout ce qui étoit d'usage, *Koung-tsé* s'informa plus particulièrement de toutes les circonstances de la

mort de son Disciple ; & après qu'on l'eut satisfait en lui disant la chose telle que je viens de la raconter : *mais pour-quoi* , dit-il , *Tsée-lou étant mort depuis tant de jours , son corps n'a-t-il encore aucune marque de corruption ? C'est que je l'ai salé* , répondit un de ceux qui étoient présens. *Ajoutez encore un peu de sel* , repliqua KOUNG-TSÉE , *afin qu'il dure plus long-tems.*

Tout ce qui a rapport aux grands hommes , à ceux surtout qui ont vécu dans les tems reculés , qui ont instruit leurs contemporains , ou travaillé pour l'instruction de la postérité , mérite d'être recueilli ; tout en est précieux , parce que tout sert à les faire connoître. C'est en les suivant dans le cours de leur vie privée ; c'est en entendant leurs discours familiers , qu'on peut les juger équitablement.

Leurs belles actions , celles qui ont eu quelque éclat , ne les montrent que par leur bon côté ; leurs actions ordinaires , celles qui n'ont eu pour témoins qu'un petit nombre de personnes , & pour objet que ce qui paroît minutie , les dévoilent entièrement pour les montrer tels qu'ils sont. Un Philosophe , ou un homme affiché pour tel , soutiendra son personnage , dans tout ce qui sera pour le grand jour ; mais dans son domestique , ou parmi ses amis , ses foiblesses & ses défauts perceront à travers ses belles qualités.

Sur ce principe , je n'ai pas craint de rapporter des détails où se trouvent pêle-mêle de grandes & de petites choses , des maximes sublimes & des documens triviaux , des pensées fines & des réflexions très-communes , des paroles assaisonnées de quelque agrément , & des discours ennuyeux. Ceux qui ne lisent que pour s'amuser , ne trouveront pas dans ce que je viens d'exposer , de quoi remplir leur objet & se satisfaire ; mais ceux qui dans leurs lectures de délassement ,

comme dans celles qui méritent par elles-mêmes d'occuper sérieusement , n'ont d'autre objet que la recherche du vrai , me sauront quelque gré peut-être de les avoir mis en état de pouvoir apprécier, par eux-mêmes, le plus célèbre , comme le plus sensé de tous les Philosophes qui ont éclairé ces vastes régions de l'Orient, & les Disciples qu'il a formés.



GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

LES Mantchoux réduisent leurs lettres, ou plutôt les élémens de leurs lettres, à douze classes de monosyllabes, dont ils forment tous les sons de leur langue, par les différentes combinaisons sur lesquelles ils les rangent. Ces douze classes sont fixées par les terminaïsons qui sont aussi au nombre de douze.

1 ^{re}	terminaïson, a, e, i, o bref, ou, o long.	finales
2 ^{de}	ai, ei, iei, oi bref, oui, oi long.	I
3 ^e	ar, er, ir, or bref, our, or long.	R
4 ^e	an, en, in, on bref, oun, on long.	N
5 ^e	ang, eng, ing, ong bref, oung, onglong.	NG
6 ^e	ak, ek, ik, ok, bref, ouk, ok long.	K
7 ^e	as, es, is, os bref, ous, os long.	S
8 ^e	at, et, it, ot bref, out, ot long.	T
9 ^e	ap, ep, ip, op bref, oup, op long.	P
10 ^e	ao, eo, io, oo bref, ouo, ouoo long.	O
11 ^e	al, el, il, ol bref, oul, ol long.	L
12 ^e	am, em, im, om bref, oum, om long.	M

Ces douze terminaïsons sont précédées des lettres initiales dans l'ordre suivant... a, e, i, o, ou... na, ne, ni, no, nou... ka aspiré, ka doux, ha gutturale... pa, pe, pi, po, pou, aspirés & pa, pe, pi, po, pou, d'un ton uni, que je désignerai dans l'alphabet par *accent doux*, ou simplement *doux*... fa, fe, fi, fo, fou... cha, che, chi, cho, chou... ta aspiré, ta doux, te aspiré, te doux, ti aspiré, ti doux, to aspiré, to doux, tou aspiré, tou doux... la, le, li, lo, lou... ma, me, mi, mo, mou... tcha, tche, tchi, tcho, tchou, d'un ton uni, & qui dans plusieurs mots, au lieu de *tch* se prononce comme *ts*. tcha, tche, tchi, tchou aspirés. ya, ye... fa, fe, fi, fo, fou... oua, oue, oui.

40 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

Je n'ai pas répété la lettre initiale *k*, qui revient après le *tch*, & qui commence par *ké* aspiré, *ké* doux, *hé* gutturale; vient ensuite *ki*, *ki*, *hi*, *ko*, *kou*, *hou*, &c. qui se trouvent de suite dans le dictionnaire (1); ainsi les lettres initiales des mots Mantchoux se réduisent aux cinq voyelles & aux consonnes, *n*, *k*, *p*, *f*, *t*, *l*, *m*, *tch*, *y*, *f*. A ces initiales, les Mantchoux en ont ajouté successivement quelques autres pour exprimer les sons de la langue Chinoise, qu'ils n'avoient pas originairement dans leur propre langue, tels sont *kâ*, *dzâ*, ou *tâ*, *jo*, *tché*, *fê*, *jê*. Ces lettres ne sont distinguées que par l'addition de quelques traits à la lettre originale.

La manière de prononcer les mots du Mantchou, n'est pas toujours conforme à celle dont ils sont écrits. Il en est de cette langue à-peu-près comme de la langue française, dans laquelle bien des lettres ne se font pas sentir, ou se prononcent si légèrement, qu'on ne sauroit les distinguer. L'usage en apprend plus sur cela que tous les préceptes ou règles qu'on pourroit en donner. J'ajouterai seulement ici que le *k* a fort souvent le son du *g*, sur-tout au milieu & à la fin des mots. On écrit par ex. *ake*, *moniteur*, & l'on prononce *ague*; on écrit *kourkou*, *animal*, & l'on prononce *kourgou*, &c.

Le *tcha* a quelquefois le son du *dja*, le *tché* le son du *dze*, &c. Le *t*, lorsqu'il n'est point aspiré, a le plus souvent le son du *d* au milieu & à la fin des mots. L'*s* a souvent le son du *z*, la syllabe *si* se prononce presque toujours au milieu & à la fin des mots, comme nous prononçons *che* dans les mots *chemin*, *cheval*, &c. On écrit par ex. *oumési*, & l'on prononce *oumeche*. L'*f* se prononce quelquefois comme l'*v* consonne; on écrit par ex. *oforo*, & l'on prononce *ovoro*. L'*h*,

(1) L'Auteur entend par-là le Dictionnaire *Tartare-françois*, qu'il nous a fait passer, & que nous nous proposons de publier incessamment.

est

GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU. 41

est généralement aspiré ; mais d'une manière plus douce , au milieu des mots , qu'au commencement & à la fin.

Comme la prosodie d'une langue a beaucoup d'affinité avec la prononciation , puisqu'elle est proprement l'art de prononcer correctement , & que deux ou trois règles suffisent pour fixer celle de la langue des Mantchoux , je vais les donner ici , pour n'être pas obligé d'en parler ailleurs.

PREMIERE REGLE. Dans tous les mots de deux ou de plusieurs syllabes , la pénultième est toujours brève , qu'elle soit entre deux consonnes ou non ; les mots *atchike* , *matchike* , *sampime* & tous les composés de *pime* , sont exceptés.

SECONDE. Il y a plusieurs mots où quelques syllabes s'élident , ou se prononcent si rapidement , qu'on n'en entend qu'une des deux , par ex. *Tofohoun* exactement prononcé , ne fait entendre que *tofhoun* , quinze.

TROISIEME. Le *p* qui constitue la dernière syllabe des verbes , tant actifs que passifs , se prononce toujours comme un *b* , *pantchimpi* par ex. , doit être prononcé *pantchimbi* ; *pantchipoumpi* doit être prononcé *pantchiboumbi* , & ainsi des autres , c'est-à-dire de tous les Verbes ; car tous sont terminés en *pi*.

Des Noms.

Les Noms , tant adjectifs que substantifs , n'ont aucune terminaison particulière. Il y a seulement trois choses à considérer , savoir , le genre , le nombre & le cas

Les Mantchoux ne mettent aucune différence entre les genres. Le même adjectif se joindra également , sans changer de terminaison , au masculin , au féminin & au neutre. On dit par ex. , *sain haha* , un bon homme ; *sain hehe* , une bonne femme ; *sain morin* , un bon cheval ; *sain tchaka* , une bonne chose.

42 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

Les noms passent, en général, du singulier au pluriel, en prenant après eux quelque une des particules suivantes, *sa*, *se*, *fi*, (*fi* se prononce comme nous prononçons en françois *che* dans *chemin*) & *te* qu'on prononce comme *de*. On dit *entouri*, un esprit; on dira *Entourisa*, les Esprits; *Hafan*, un Mandarin; *Hafasa*, les Mandarins; *Hehe*, une femme; *Hehesi*, qu'on prononce *heheche*, les femmes; *Teou*, un frere cadet. *Teoute*, qu'on prononce *teoude*, les freres cadets, &c.

Outre les particules *sa*, *se*, *fi*, *te*, qu'on emploie pour désigner le pluriel, il y en a quelques autres que l'on n'emploie que pour désigner la multitude en général, telles que *sei*, *ourse*, *tome*. La particule *sei* ne s'emploie que lorsqu'on parle des êtres raisonnables; par ex. *Nialma sei kemou outou kiforempi*, tout le monde le dit ainsi.

La particule *ourse* ne s'emploie que pour les hommes, & seulement en l'ajoutant à l'adjectif séparé de son substantif, lequel alors est sous-entendu, par exemple *sain ourse*, les bons, &c. Le mot *ourse* répond à notre maniere de parler, *ceux qui*, par ex. *Quarki kourountchi ichihe ourse*, ceux qui sont venus des royaumes Occidentaux, &c.

La particule *tome* s'applique indifféremment aux choses animées & inanimées, par ex. *Nialma tome kemou sampi*, tout le monde le sait; *kourkou* (on prononce *kourgou*) *tome kemou fekfihe* (on prononce *fekchehe*) tous les animaux prirent la fuite; *moro tome kemou sain*, toutes les tasses sont bonnes, &c.

La particule *tcherki*, désigne en général la multitude, ou le total d'une même espece; par ex. *kourkou tcherki komso*, ces animaux sont rares, c'est comme nous dirions: les animaux de cette espece sont en petit nombre; ou si l'on veut parler de tous les animaux en général, l'on dira: *kourkou tcherki laptou*, la classe des animaux est nombreuse, ou bien, les especes d'ani-

GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU. 43

maux sont en grand nombre. On dit aussi cette espèce d'hommes, scherki nialma ; cette classe de Mandarins, Hafan scherki ; cette espèce de chose, tchaka tcherki, &c.

Des Nombres.

LES nombres primitifs s'expriment en Mantchou par un seul mot jusqu'à 10 inclusivement ; mais depuis 10 jusqu'à 20, ils sont composés des neuf premiers, joints à celui qui exprime 10, à l'exception du nombre 15, qui est exprimé par un seul mot. En jettant un coup-d'œil sur la liste que je vais donner, on se mettra au fait de la manière dont les Mantchoux expriment tous les nombres.

¹Emou, ²ichouo, ³ilan, ⁴touin, ⁵sountcha, ⁶ningoun, ⁷nadan,
⁸tchakoun, ⁹ouiun, ¹⁰ichouan, ¹¹tchouan-emou, ¹²tchouan-ichouo,
¹³tchouan-ilan, ¹⁴tchouan-touin, ¹⁵tosohoum, ¹⁶tchouan-ningoun,
¹⁷tchouan-nadan, ¹⁸tchouan-tchakoun, ¹⁹tchouan-ouiun. ²⁰Orin,
²¹orin-emou, ²²orin-ichouo, &c. ³⁰Koujen, ³¹koujen-emou, ³²koujen-
⁴⁰ichouo, &c. ⁴¹Teihi, ⁴²teihi-emou, ⁵⁰teihi-ichouo, &c. ⁵¹Sousai,
⁵²sousai-emou, ⁶⁰sousai-ichouo, &c. ⁶¹Ningtchou, ⁶²ningtchou-emou,
⁷⁰Ningtchou-ichouo, &c. ⁷¹Nadanichou, ⁷²nadanichou-emou, na-
⁸⁰dantchou-ichouo, &c. ⁸¹Tchakountchou, ⁸²tchakountchou-emou,
⁹⁰tchakountchou-ichouo, &c. ⁹¹Ouiuntchou, ⁹²ouiuntchou-emou,
¹⁰⁰ouiuntchou-ichouo, &c. ²⁰⁰Tangou, ¹⁰⁰⁰tchouo-tangou, &c. ²⁰⁰⁰Mingan,
²⁰⁰⁰tchouo-mingan, &c. ¹⁰⁰⁰⁰Toumen, ²⁰⁰⁰⁰tchouo-toumen, &c.

44 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

Les nombres ordinaux qui désignent l'ordre & le rang s'expriment en Mantchou, comme ci-après :

^{1^{er}} Outchou, ^{2^d} tchai, ^{3^e} ilatchi, ^{4^e} touitchi, ^{5^e} sountchatchi, ^{6^e} ningouitchi, ^{7^e} nadatchi, ^{8^e} ichakoutchi, ^{9^e} ouiutchi, ^{10^e} ichouantchi, ^{11^e} ichouan-emoutchi, ^{12^e} ichouan-ichouotchi, ^{13^e} ichouan-ilatchi, ^{14^e} ichouan-touitchi, ^{15^e} tofohoutchi, qu'on prononce tofhoutchi, & ainsi des autres, en ajoutant toujours *ichi* à la fin du nombre primitif, par ex. *Orin* exprime le nombre de 20, *orintchi* exprimera le 20^e en nombre. *Tangou* exprime le nombre de 100, *tangouitchi*, exprimera le 100^e.

Le mot *emke*, qui signifie *un seul*, signifie *tous* lorsqu'il est redoublé, par ex. : *emke ichihe*, il est venu *seul* ; en disant *emke-emke ichihe*, on exprimera qu'*ils sont tous venus*, ou plus exactement, qu'*ils sont venus l'un après l'autre*. Le mot *meni* redoublé, a à-peu-près la même signification, mais on ne s'en sert que dans les phrases où il est parlé de quelqu'être raisonnable, qui est sous-entendu, ou dont on suppose avoir déjà parlé, &c.

Des degrés de Comparaison.

LES Adjectifs n'admettent aucun degré de comparaison ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point d'inflexion particulière qui détermine le comparatif & le superlatif ; ils sont toujours les mêmes, tant pour l'un que pour l'autre : mais comme en françois nous avons *plus* pour le comparatif, & *très* pour le superlatif, de même les Mantchoux ont la particule *ichi* qu'ils placent pour le comparatif, après le premier membre de la comparaison. Par ex. : *la langue Mantchou est plus facile que la*

GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU. 45

langue Chinoise, on dira *Mantchou kifoun-tchi*, *nikan kifoun manga*, ce qui signifie à la lettre *plus que la langue Mantchou*, la langue Chinoise est difficile. On peut aussi mettre la particule *tchi* à la fin du second membre en disant *Mantchou kifoun*, *nikan kifoun-tchi tcha*. On se sert quelquefois du mot *keli*, & plus rarement du mot *tabali* : alors on met l'adjectif à l'ablatif avec la particule *tchi*. Par ex. : *cet homme est meilleur que cet autre*, *ere nialma-tchi*, *keli sain*, ce qui signifie proprement, cet homme est encore meilleur que cet autre ; & si l'on dit *ere nialma*, *tere nialma-tchi tabali sain*, cela signifiera littéralement, cet homme est bon par-dessus cet autre, &c.

Le superlatif est désigné par une particule qu'on met après l'adjectif. Nous l'exprimons en François par la particule *très*, les Mantchoux l'expriment par la particule *oumefi*, qu'ils prononcent *oumeche*. Par ex. : *cet homme est très-éclairé*, *ere nialma oumefi ketouken*. Ils se servent encore d'une autre particule pour exprimer cette espèce de superlatif que nous exprimons en François par le devant *plus*. Par ex. : *le plus grand des Magistrats l'a ainsi déterminé*, *outchoui amban outou Toktobouha*, ce qui signifie proprement : *le Magistrat de la tête*, qui est à la tête des autres, *le premier des Magistrats*. Dans ce cas & dans tous les autres l'adjectif est après la particule du superlatif. (*Outchoui*, est le génitif d'*outchou*, qui signifie à la fois *tête* & *premier*.)

Des Cas.

LES Cas dans la langue Mantchou, sont comme dans la langue Française, c'est-à-dire, qu'ils ne diffèrent entre eux que par certaines particules qu'on leur joint & qu'on place immédiatement après les noms. Ainsi le génitif est exprimé par la particule *i*, après une voyelle, & par *ni*, après une consonne ;

46 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

par ex. *Apka-i etchen*, le Maître du ciel, *Apka-i etchen-ni tatchihien*, la doctrine du Maître du ciel. D'où l'on voit que dans la construction Mantchou, le génitif va toujours devant, comme dans le latin. *Apka-i etchen*, *cæli Dominus*; *Apka-i etchen-ni tatchihien*, *cæli Domini doctrina*, &c.

Pour le Datif, les Mantchoux emploient la particule *te* qu'ils prononcent *de*; la particule *pe* qu'ils prononcent *be* pour l'accusatif, le vocatif est toujours semblable au nominatif; & pour l'ablatif ils ont plusieurs particules qu'ils emploient suivant le sens: 1°. ils emploient *ichi* toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer la séparation, l'ablation, la distance, la différence; par ex.: il est parti de cet endroit, *tere pa-tchi tchouraka*; il y a loin de cet endroit à cet autre, *ere pa-tchi tere pa-de istala sandalabouhengue koro*, &c. 2°. Ils emploient *te* quand il faut exprimer le passif, ou la *passion* de l'un par l'autre, soit que la proposition dont il s'agit ait la terminaison passive ou non, par ex. *ehe nialma-te ouabouha*, il a été tué par un méchant homme; *pi ini kala-te alime kaiha*, je l'ai reçu de sa main, &c. 3°. Ils emploient la particule *i* ou *ni* pour exprimer la manière ou l'instrument, l'affection ou l'acte de la volonté ou de l'entendement: 4°. Ils mettent la particule *te* aux futurs des verbes pour exprimer l'ablatif absolu des Latins; mais alors le pronom qui sert de nominatif, comme *vous*, *lui*, *moi*, demeure le même & ne prend rien après soi, par ex. *pi oupa-te kenere-te*, c'est-à-dire, *moi allant dans cet endroit*, &c. 5°. Si l'ablatif absolu a la terminaison passive, en particulier du participe passé, on ajoute le mot *mangi*.

Il est fort d'usage chez les Mantchoux d'employer au lieu des noms, les futurs ou les préterits des verbes en leur donnant les terminaisons *ranke*, *renke*, *ronke*, *rounke*, pour les futurs; & *henke*, *honke*, *hounke* pour les préterits. Un peu de lecture

GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU. 47

fournira des exemples de tout cela ; car il n'est presque aucune page de quelque livre Mantchou que ce soit, où il ne s'en trouve quelqu'un.

Des Pronoms.

LES Pronoms primitifs, *je, vous, il, &c.* se déclinent à-peu-près comme en François, c'est-à-dire, que pour leurs cas, ils prennent quelque une des particules suivantes, *ni, te, pe, tchi,* au moyen desquelles on les distingue. Ces pronoms primitifs sont *pi, je, ou, moi; si, toi, vous; i, il ou, lui; ere, celui-ci; ere, celui-là.* On les décline de la manière suivante.

Pronoms de la première personne.

SINGULIER.

PLURIEL.

Nom. <i>Pi,</i>	moi.	Nom. <i>Pe,</i>	nous.
Gén. <i>Mini,</i>	de moi.	Gén. <i>Meni,</i>	de nous.
Dat. <i>Minte,</i>	à moi.	Dat. <i>Mente,</i>	à nous.
Acc. <i>Mimpe,</i>	moï.	Acc. <i>Mempe,</i>	nous.
Abl. { <i>Mintchi &</i> ,	de moi.	Abl. { <i>Mentchi &</i> ,	de nous.
<i>minte,</i>	ou, par moi.	<i>Mente,</i>	par nous.

Pronoms de la seconde Personne.

SINGULIER.

PLURIEL.

Nom. <i>Si,</i>	toi.	Nom. <i>Soue,</i>	vous.
Gén. <i>Sini,</i>	de toi.	Gén. <i>Soueni,</i>	de vous.
Dat. <i>Sinte,</i>	à toi.	Dat. <i>Souente,</i>	à vous.
Acc. <i>Simpe,</i>	toi.	Acc. <i>Souenpe,</i>	vous.
Abl. { <i>Sintchi &</i> ,	de toi.	Abl. { <i>Souentchi &</i> ,	de vous.
<i>sinte,</i>	par toi.	<i>Souente,</i>	par vous.

Pronoms de la troisième personne.

SINGULIER.

PLURIEL.

Nom. <i>i,</i>	lui.	Nom. <i>Tché,</i>	eux.
----------------	------	-------------------	------

48 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

Gen. <i>Ini</i> , de lui.	Gén. <i>Tchéni</i> , d'eux.
Dat. <i>Inte</i> , à lui.	Dat. <i>Tchente</i> , à eux.
Acc. <i>Impe</i> , lui.	Acc. <i>Tchempe</i> , eux.
Abl. { <i>Intchi</i> &, de lui; <i>inte</i> , par lui.	Abl. { <i>Tchenetchi</i> &, d'eux. <i>tchente</i> , ou par eux.

SINGULIER.

PLURIEL.

Nominatif. <i>Ere</i> , celui-ci; <i>tere</i> , celui-là.	Nominatif. <i>Ese</i> , ceux-ci, <i>tese</i> , ceux-là.
Génitif. <i>Erei</i> , de celui-ci; <i>terei</i> , de celui-là.	Genitif. <i>Esei</i> , de ceux-ci, <i>tesei</i> , de ceux-là.
Datif. <i>Ede</i> ou <i>erete</i> , à celui-ci; <i>ete</i> ou <i>terete</i> , à celui-là.	Datif. <i>Esete</i> , à ceux-ci, <i>tesete</i> , à ceux-là.
Accusatif. <i>Erepe</i> , celui-ci, <i>terepe</i> , celui-là.	Accusatif. <i>Esepe</i> , ceux-ci, <i>tesepe</i> , ceux-là.
Ablatif. <i>Eretchi</i> ou <i>ete</i> , de celui-ci; <i>teretchi</i> ou <i>ete</i> , de celui-là, par celui-là.	Ablatif. <i>Esetchi</i> , ou <i>esete</i> , de ceux-ci, ou, par ceux-ci, <i>tesetchi</i> , ou <i>tesete</i> , de ceux-là, par ceux-là.

J'ai déjà dit dans quelles occasions il falloit employer pour l'ablatif la particule *tchi* ou la particule *te*. Il est à remarquer encore, qu'en parlant des choses qui nous appartiennent, ou auxquelles nous avons quelque rapport, ou qui nous sont communes avec ceux à qui nous parlons, il faut alors se servir du mot *moufe* en nous nommant, & ce *moufe* se décline en y ajoutant les particules *i*, *te*, *pe*, *tchi* ou *te*, comme ci-après : *moufe*, nous; *moufei*, de nous; *moufete*, à nous; *moufesepe*, nous; *moufsetchi* ou *moufsete*, de nous, ou, par nous. Si au contraire ceux à qui nous parlons n'ont aucun rapport aux choses dont nous faisons mention, on se sert du mot *pe* pour exprimer *nous*, & l'on suit pour les cas le pluriel du pronom *pi*, comme ci-dessus. Par ex., si j'ai à parler de ma famille, de ma compagnie, de mon tribunal, de ma patrie, &c. Avec ceux qui sont de la même famille,

famille , de la même compagnie , du même tribunal , &c... Toutes les fois que j'aurai à exprimer *nous* , je dirai *moufe* & non pas *pe*. Par ex. qu'un Mantchou dise à un autre Mantchou : *notre coutume est* , &c. il se servira du mot *moufe*. Qu'il dise la même chose à un Chinois , il se servira du mot *pe* , en le mettant au cas que la phrase exige. Ainsi en parlant au Mantchou , il dira *moufe-i koli outou* ; & en parlant au Chinois , il dira *me-ni koli outou*.

Lorsqu'on ajoute quelque titre à la première ou seconde personne , ou quand on y ajoute le nom propre , par ex. *moi* , *un tel* , *je pense* , &c. *Vous* , *Monsieur* , &c. on met la première ou seconde personne , comme si la première ou seconde personne ne faisoit qu'un même mot avec le titre ou le nom , par ex. *moi-votre serviteur* , *je suis allé* , &c. *aha pi kenehe* , &c. *Vous* , *Monsieur* , *que dites-vous ?* *ake si ai sempa* , &c. On ajoute , assez ordinairement quelque titre à la première & seconde personne. Par ex. *moi un tel Mandarin dans le tribunal des crimes* , *Peitere ichournan-ni hafan pi* , &c. *Quand êtes-vous arrivé ?* *Sini ouefihoun peie atangi tchihe ?* c'est-à-dire , votre précieuse personne , quand est-elle arrivée ?

Le pronom réciproque , joint à *peie* , qui signifie *personne* , ne se décline pas , on ne décline que *peie*. On dit *ma personne* , *mini peie* , c'est-à-dire , la personne de *moi* , *fini peie* , la personne de *vous* , *ini peie* , la personne de *lui* ; *mini* , *fini* , *ini* , restent les mêmes dans tous les cas. Ainsi on dira au datif *mini peietete* , à l'accusatif *mini peiepe* , à l'ablatif *mini peietchi* , &c. Il en est de même pour le pluriel.

On joint aux adjectifs & aux pronoms la particule terminative *ningue* , qui est relative aux substantifs précédens , soit qu'ils soient au singulier , soit qu'ils soient au pluriel. Par ex. dans les phrases précédentes on aura parlé de chevaux , & un

50 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

peu après on dit que ces chevaux sont bons ou mauvais, on n'exprimera pas l'adjectif *bon* par *sain* seul, mais par *sainningue*, ni l'adjectif *mauvais* simplement par *ehe*, mais par *eheuningue*, &c.

La particule *ningue* se met aussi après les génitifs des pronoms *pi* moi, *si* vous, *i* lui : ainsi l'on dira *miningue*, de moi ; *siningue*, de vous ; *iningue*, de lui ; ce qui revient au *meus*, *tuus*, &c. des Latins.

Des Verbes.

LES Mantchoux, ainsi que les autres Nations, ont nécessairement dans leur langue des verbes qui ont la signification active, passive & neutre : mais ils n'ont qu'une même terminaison pour tous leurs verbes ; & cette terminaison est en *mpi*. On en comprend la signification par le contexte de la phrase, ou par certaines particules qu'on leur joint.

La terminaison des verbes Mantchoux est la même au singulier qu'au pluriel ; & il n'y a aucune différence entre la terminaison des personnes, qui ne se distinguent que par les pronoms *moi*, *vous*, *il* ; *nous*, *vous*, *ils*, &c. Ces pronoms sont quelquefois exprimés, & quelquefois sous-entendus. On dit par ex. *pi kofimpi*, qu'on prononce *kojembi*, *si kofimpi*, *i kofimpi*, &c. Il faut excepter quelques personnes de l'impératif & de l'optatif, dont je parlerai ci-après.

Du Verbe actif.

PAR verbe actif, j'entends un verbe qui a la signification active. Il y a cinq conjugaisons de verbes qu'on peut distinguer aisément en faisant attention aux cinq voyelles ; car toutes les conjugaisons des verbes Mantchoux, se terminant

comme je l'ai dit en *mpi*, elles ne different entre elles que par la voyelle qui est immédiatement avant *mpi*. Ainsi la premiere conjugaison est *ampi*, comme *paitalampi*, employer ; la seconde est en *empi*, comme *kenempi*, aller ; la troisieme est en *impi*, comme *kosimpi*, aimer ; la quatrieme est en *ompi*, comme *potompi*, compter ; & la cinquieme est en *oumpi*, comme *ouchoumpi*, porter compassion, compatir, &c. Dans le langage on peut ne pas prononcer le *p*, & dire simplement *paitalami*, *kenemi*, &c.

Outre la signification active qui s'exprime par les verbes tels que je viens de les assigner, il faut encore en observer deux autres. La premiere, lorsque la chose qui est exprimée par le verbe, se fait *par la personne même* du verbe ; la seconde lorsque la chose qui est exprimée par le verbe se fait *par les ordres* ou *à la persuasion* de la personne du verbe. Dans ce dernier cas tous les verbes, tant actifs que passifs & neutres, changent leurs terminaisons *pi* en *poumpi*, par ex. *houlampi*, je récite *houla-poumpi*, j'ordonne de réciter ; *oueilempi*, je fais ; *oueilepoumpi*, j'ordonne de faire, je fais faire ; *kosimpi*, j'aime ; *kosipoumpi*, j'ordonne d'aimer ; *chompi*, je racle ; *chopoumpi*, j'ordonne de racler ; *poumpi*, je donne ; *poupoumpi*, j'ordonne de donner, je fais donner, &c.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que du présent des verbes qui est le même pour toutes les personnes, tant au singulier qu'au pluriel. Je dois dire quelque chose des autres tems.

Les verbes Mantchoux ont trois tems principaux ; savoir, le présent, le parfait & le futur. Le présent est toujours terminé en *mpi* ou *poumpi* ; le parfait se termine en *ha*, *he*, *ho* en aspirant fortement la lettre *h*, & quelquefois en *ka* & en *ke* aspirés. La voyelle qui est devant *ha*, *he*, *ho*, *ka*, *ke*, est le caractéristique de la conjugaison, c'est-à-dire, qu'elle dénote de quelle

52 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

conjugaison est le prétérit. L'on peut dire la même chose des futurs qui sont toujours terminés en *ra*, *re*, *ro*, d'où l'on voit que le parfait & le futur sont formés du présent, en changeant *mpi* en *ha*, *he*, *ho*, *ka*, *ke* pour le parfait ; & en *ra*, *re*, *ro*, pour le futur.

Le parfait de la première conjugaison est en *ha*, ou *ka* ; celui de la seconde en *he*, à l'exception de quelques-uns qui sont en *ke* ; celui de la troisième est aussi en *he* ; celui de la quatrième est en *ho* ; celui de la cinquième est encore en *he*, quelques-uns exceptés qui sont en *ha*.

A la fin des prétérits on ajoute le verbe auxiliaire *pi*, être, pour exprimer le complément de l'action. Par ex. *houlahapi*, j'ai récité, j'ai lu à haute voix, *oueilehepi*, j'ai fait, &c.

La terminaison des futurs est comme celle des prétérits, en changeant *ha*, *he*, *ho*, en *ra*, *re*, *ro*. Par ex. *houlampi*, je lis ; *houlaha*, j'ai lu ; *houlara*, je lirai ; *oueilempi*, je fais ; *oueilehe*, j'ai fait ; *oueilere*, je ferai ; *potombi*, je compte ; *potoko*, j'ai compté ; *potoro*, je compterai. Il est à remarquer qu'on se sert souvent du présent au lieu du futur, sur-tout quand il y a un tems déterminé, comme demain, après-demain, dans quelques jours, par ex. je viendrai demain sans faute, *ichimari ourounakou ichimbi* : c'est comme si nous disions en françois, demain sans faute je viens, &c. Dans les autres phrases le sens fait connoître quand le verbe a la signification future ou quand il l'a présente.

Des terminaisons du prétérit & du futur se forment d'autres terminaisons en changeant *ha*, *he*, *ho*, du prétérit en *hangue*, *hengue*, *hongue*, & *ra*, *re*, *ro*, du futur en *rangue*, *rengue*, *rongue*, par ex. *houlaha* se change en *houlahangue*, *oueilehe* en *oueilehengue*, *potoko* en *potahongue*, &c. *houlara* se change en *hoularangue*, *oueilere* en *oueilerengue*, *potoro* en *potorongue*.

Je dirai après, quand & comment il faut faire usage de ces terminaisons.

Pour exprimer le sens négatif des verbes, on leur ajoute la particule *akou*, par laquelle on les termine. Par ex. j'ai lu, *hou-laha*; je n'ai pas lu, *houlahakou*; j'ai fait, *oueilehe*; je n'ai pas fait, *oueilehe akou*. On supprime le plus souvent la voyelle *a* d'*akou* & l'on dit *houlahakou*, *oueilehekou*, en l'écrivant & le prononçant comme un seul mot. Il est très-ordinaire, pour le sens négatif, de changer les terminaisons, *ha*, *he*, *ho*, *ka*, *ke* & *ra*, *re*, *ro*, en *akoungue*. On dira par ex. *houlahakoungue*, *oueilehekoungue*, &c. *hoularakoungue*, *oueilerakoungue*, &c.

On se sert de la terminaison *hangue* pour les préterits toutes les fois que le verbe n'est pas à la fin du sens total de la phrase & de la terminaison *rangue*, &c. pour le présent, lorsque le verbe ne termine pas la phrase, & qu'il y a encore quelque chose à dire pour la finir. Lorsqu'on veut s'en servir pour terminer le sens d'une phrase, on y ajoute le verbe *sehapi*, comme si l'on disoit, *cela est ainsi*. Ce verbe *sehapi* se met à la fin de toutes les phrases où il y a quelqu'une des terminaisons dont nous venons de parler. Par ex. *un tel a dit qu'à telle heure le vent souffloit du côté de l'ouest*, *tere nialma hentouhengue*, *tere erinde edoun ouargui patchi taka sehapi*, &c. Ce mot *sehapi* sert de finale toutes les fois que quelqu'un a dit, fait, entendu, &c. quelque chose; lorsque cette chose n'est pas exprimée, qu'elle est sous-entendue, ou qu'on en a déjà parlé dans les phrases précédentes; mais dans le discours ordinaire, on le supprime pour abrégé.

L'imparfait de l'indicatif se forme du présent en ajoutant *he* à la finale *mpi*: par ex. *kosimpi*, j'aime; *kosimpihe*, j'aimois; *kenempi*, je vais; *kenempihe*, j'allois. Pour le sens

54 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

négatif ; on ajoute la particule négative *akou* , &c.

Pour exprimer le desir , l'affection , la volonté de faire quelque chose , au lieu de mettre le verbe qui suit à l'infinitif , on change simplement la terminaison *mpi* de l'indicatif en *ki* , & on y ajoute les mots *feme pihe* , pour la premiere personne , & les mots *sehe pihe* pour les autres personnes. Par ex. je voulois faire cela , *pi erepe oueileki femè pihe* ; vous vouliez faire cela , *si erepe oueileki sehe pihe*. Pour le sens négatif , on ajoute la particule négative *akou* placée avant *pihe*. Par ex. je ne voulois pas faire cela , *erepe oueileki , tere koumin minte akou pihe* ; ce qui signifie mot pour mot , *faire cela , cette intention dans moi n'étoit pas* , &c. C'est la seule formule pour exprimer le sens négatif.

Le plus-que-parfait se forme du parfait , en y ajoutant le mot *pihepi*. Par ex. *oueilehe* , j'ai fait , on dira pour le plus-que-parfait *oueilehe pihepi* , j'avois fait , & pour le sens négatif , *oueilehe akou* , je n'ai pas fait , on dira *oueilehe akou pihepi* , je n'avois pas fait , &c.

L'impératif pour la seconde personne se forme du présent de l'indicatif en ôtant la finale *mpi*. Par ex. *kenempi* , je vais , *kene* , va ; *Kisourembi* , je parle ; *kisoure* , parle ; *houlambi* , je lis ; *houla* , lis , &c. Il paroît que dans les verbes Mantchoux , l'impératif est la racine d'où les autres Mœufs & leurs tems sont formés ; car dans leurs Dictionnaires on trouve d'abord l'impératif & ensuite le présent. La troisieme personne se forme en ajoutant à la seconde le mot *kini*. Par ex. *kene* , va ; *kene-keni* , qu'il aille , &c. Il faut en excepter quelques verbes anomaux , comme *ichimpi* & ses composés dont la seconde personne de l'impératif ne suit pas la règle ordinaire ; ainsi au lieu de dire *tchi* , viens , on dira , *tchou*. *Alanichimpi* , je viens avertir ; *alantchou* , viens avertir , &c. La troisieme personne

suit la regle ordinaire. Le verbe *paimpi* ne fait point à la seconde personne de l'impératif *pai*, mais *païsou*; *kaimpi* fait *kaisou*, mais à la troisième personne on dira *paikini*, *kaikini*.

Lorsqu'on parle avec ses supérieurs ou avec ses égaux, on ajoute le mot *ki*, qui signifie *je vous invite*. Par ex. le verbe *tempi*, qui signifie *s'affeoir*, en ôtant pour l'impératif la finale *mpi*, ainsi que je l'ai dit plus haut, laisse *te*, *affieds-toi*. En parlant à un inférieur ou à un domestique, en lui ordonnant de *s'affeoir*, on dira simplement *te*, *affieds-toi*; mais en parlant à une personne honorable, on ajoutera *ki* à *te*, & l'on dira *teki*, *je vous invite à vous affeoir*. Il y a outre cela une manière honnête de parler à ses inférieurs, laquelle consiste à changer le *ki* final, dont je viens de parler en *kina*, *tekina*, *asseyez-vous*. Pour ce qui est du sens négatif, on prend pour la seconde personne de l'impératif, le futur de l'indicatif en le faisant précéder de la particule négative *oume*. Ainsi *kene*, *va*; *keneki*, *je vous invite à aller*; *oume kenere*, *n'allez pas*, &c.

L'optatif convient avec l'impératif, en ce qu'ils expriment l'un & l'autre un acte de la volonté; mais l'un commande & l'autre souhaite. La particule *ki* est le signe de la volonté. *Ki* est pour la première personne, *kini* pour la seconde & aussi pour la troisième; en y ajoutant le verbe auxiliaire *sempi*. On se sert aussi du mot *pahatchi*, qui revient à l'*utinam* des Latins.

La première personne de l'optatif présent se forme de la seconde personne de l'impératif en y ajoutant *ki*, & le verbe *sempi*, dont on fait constamment la finale pour formule de l'optatif. La seconde & troisième personne se forme de la troisième de l'impératif, en y ajoutant simplement *sempi*. Par ex. plutôt à Dieu que j'aie, *pi keneki sempi*, ou bien *pi pahatchi keneki sempi*; plutôt à Dieu que tu aies, *sinpe kene-*

56 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

kini sempi, ou bien *pahatchi Sinpe kenekini sempi*; plutôt à Dieu qu'il aille, *pahatchi terepe kenekini sempi*; plutôt à Dieu que nous allions, *pahatchi moufe keneki sempi*; plutôt à Dieu que vous alliez, *pahatchi souempe kenekini sempi*; plutôt à Dieu qu'ils aillent, *pahatchi tesepe kenekini sempi*. Il est à remarquer, qu'excepté la première personne, les autres sont à l'accusatif, parce que le sens est, *je voudrais, je souhaiterois que vous allassiez, qu'ils allassent*; mais si le sens étoit, *vous souhaitez, ou ils souhaitent d'aller*, on diroit alors *si, tu; tere, il; soue, vous; au pluriel, tché, ils, pahatchi keneki sempi*.

Cette même différence se trouve dans le sens négatif: par ex. plutôt à Dieu que je n'aille point, *pi pahatchi kenerakou oki sempi*, c'est comme si l'on disoit, *je voudrais devenir n'altant pas*: dans la seconde & troisième personne, on dira: *pahatchi kenerakou okini sempi*. Dans quelque personne que ce soit, on dira au pluriel *pahatchi kenerakou oki sempi*; toutes les fois que le sens sera par ex. *vous souhaitez, ils souhaitent*, ce qui peut s'appliquer à tous les tems de l'optatif. On peut expliquer d'une manière plus élégante le sens négatif de quelque verbe que ce soit, en se servant du verbe *nakampi* qui signifie *s'abstenir, cesser, &c.* Ainsi lorsqu'on parle dans le sens négatif, le verbe qui est affecté par la négation se met au futur avec l'article *pe* de l'accusatif, en ajoutant le verbe *nakampi* à la fin. Par ex. plutôt à Dieu que je n'aille pas, *pi kenerepe nakaki sempi*; plutôt à Dieu que tu n'aies pas, *pi sinpe kenerepe nakakini sempi*, &c.

L'imparfait de l'optatif ne diffère du présent que par quelques particules de temps d'où l'on conclut le sens, en observant de mettre le nominatif *pi, moi, je*, quoiqu'il soit question de la seconde ou troisième personne; parce que c'est comme si l'on disoit, *je souhaite que vous vous absteniez, qu'ils s'abstiennent d'aller,*

d'aller, *pi simbe kenerebe nakakini sempi*. Il faut remarquer que les formules prohibitives de l'impératif se mettent au futur de l'indicatif avec l'article *pe*, en y ajoutant le verbe *nakampi* dans la terminaison qui convient à la personne. Par ex. n'allez pas, *kenerepe naka*; qu'ils n'aillent pas, *kenerepe nakakini*. Les personnes, quand on les exprime, se mettent au nominatif, *si kenerepe naka*, &c.

Le Prétérit parfait, plût à Dieu que je fusse allé, *pahatchi keneki sehapi*; plût à Dieu que je ne fusse pas allé, *pahatchi kenerepe nakaki sehapi*; plût à Dieu que tu fusse allé, *pahatchi simpe keneki sehapi*; plût à Dieu que tu ne fusse pas allé, *pahatchi simpe kenerepe nakakini sehapi*. Au pluriel on dit *keneki* à la première personne en changeant le pronom *pi* moi, en *moufe* nous. Les autres personnes ont la terminaison en *kini*, & le pronom se met à l'accusatif avec la particule *pe*: ce qui a lieu aussi pour le tems suivant.

Le plus-que-parfait se forme du présent en changeant *sempi* en *sempihe*. Par ex. plût à Dieu que je fusse allé, *pahatchi keneki sempihe*; plût à Dieu que tu fusses ou qu'il fût allé, *pahatchi simpe* ou *terepe kenekini sempihe*. Dans le sens négatif, plût à Dieu que je ne fusse pas allé, *pahatchi kenerepe nakaki sempihe*; plût à Dieu que tu ne fusses pas, ou qu'il ne fût pas allé, *pahatchi simpe* ou *terepe kenerepe nakaki sempihe*. Le futur est comme le présent.

Le mode Subjonctif ou Conjonctif signifie par lui-même un sens incomplet, auquel on doit joindre nécessairement quelque préposition pour avoir le sens complet. Les particules qui désignent le sens incomplet, sont *si*, *quoique*, *lorsque*, *puisque*, *quand*, *après que*, &c. Comme ces particules indiquent des variations particulières dans le verbe, je parlerai de chacune en particulier.

58 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

La conjonction conditionnelle *si*, s'exprime en Mantchou par *aikapate*, qu'on prononce *aikambabe*. On rend la conjonction *puisque*, par *tetentere*, ou bien par *tahame*, qui signifie proprement *en conséquence, conséquemment*, & le verbe qui précède est pris substantivement, & mis au parfait ou au futur de l'indicatif, avec la particule *pe* de l'accusatif. Par ex. *quoique vous alliez, si kenere-pe tahame*, ce qui signifie à la lettre, conséquemment à votre allée, d'où l'on voit qu'il doit suivre nécessairement quelque chose. Pour le parfait, on dit *si kenehe-pe tahame*, c'est-à-dire, en conséquence de ce que vous êtes allé.

Tetentere est employé principalement lorsqu'on dispute, qu'on confirme, qu'on approuve quelque chose, qu'on reprend, &c. On le place après le verbe qu'on doit terminer en *tchi*. Par ex. *puisque vous le savez clairement, pourquoi avez-vous agi de la sorte? Si ketouken saha pitchi tetentere, ainou outou iapouhapi?*

La conjonction *quoique* s'exprime en Mantchou par *outou*, & se met avant le verbe qui est au subjonctif, & qu'on termine en *tchi* en y ajoutant la particule *pe*; par ex. *quoique j'aille, pi outou kenetchipe*, &c.

Les adverbes de tems, tels que *quand*, *lorsque*, *après que*, & autres semblables, veulent après eux les articles qui sont exprimés dans la signification de ces mêmes tems, comme on le verra ci-après.

Le présent du subjonctif avec les particules *si*, *quoique*, *puisque*, se forme du présent de l'indicatif en changeant la finale *mpi* en *tchi*. Par ex. *kenempi*, est le présent de l'indicatif; *kenetchi*, est le présent du subjonctif, & ainsi des autres auxquels, comme il a été dit plus haut, on joint *tetentere*. Par ex. *quoique j'aille, kenetchi tetentere*. Si avant le verbe on met *aikapate*, alors le sens sera : *si je vais*, & l'on dira *aikapate*

kenetchi. Pour dire *quoique j'aïlle*, on se servira de la particule *outou* qu'on placera au commencement, & l'on ajoutera au verbe la particule *pe*, *outou kenetchipe*. Pour le sens négatif: par ex. si je ne vais pas, on dira *aikapate kenerakou otchi*. Quoique je n'aïlle pas, *outou kenerakou otchipe*; puisque je ne vais pas, *pi kenerakou otchi tetentere*, ou bien, *pi kenerakou pe tahame*.

L'imparfait s'exprime ou par le présent ou par le parfait, en ajoutant les mots qui expriment le tems où la chose s'est passée. Par ex. *hier, l'année dernière, &c. alors, avant tel tems, &c.*

Le prétérit parfait se forme du parfait de l'indicatif, auquel on ajoute *pitchi*. Par ex. si je suis allé, *aikapate kenehe pitchi*; puisque je suis allé, *kenehe pitchi tetentere*, ou bien *kenehepe tahame*; quoique je sois allé, *outou kenehe pitchipe*. Pour le sens négatif on ajoute la particule négative *akou*, de la manière qui suit: *aikapate kenehe akou pitchi*, si je ne suis pas allé; *outou kenehe akou pitchipe*, quoique je ne sois pas allé; *kenehe akou pitchi tetentere*, puisque je ne suis pas allé; ou bien *kenehe akoupe tahame*.

La particule *quoique*, qui est fort usitée au plus-que-parfait, est exprimée par le parfait de l'indicatif, auquel on ajoute le mot *feme*; & cela pour toutes les personnes & pour tous les nombres. En général le plus-que-parfait ne diffère du parfait qu'en mettant le mot *pihe* avant *pitchi*. Par ex. s'il est allé, *aikapate kenehe pitchi*; s'il étoit allé, *aikapate kenehe pihe pitchi*; *outou kenehe pihe pitchipe*; *kenehe pihepe tahame*, &c. Mais la particule la plus usitée pour exprimer *quoique*, est *feme*, qu'on met simplement après le parfait de l'indicatif. Par ex. quoique je fusse allé, *outou kenehe feme*, & pour le négatif, quoique je ne fusse pas allé, *outou kenehe fere akou*, &c.

Le futur mêlé de prétérît, se forme du prétérît de l'indicatif, en y ajoutant la particule *te*, ou le mot *mangki*, qui se prononce comme nous prononçons en françois *gni* dans *magnifique*. Par ex. si je dois aller, *aikapate kenehete*, ou bien *aikapate kenehe mangki*; quoique je doive aller, *outou kenehete*, ou bien *outou kenehe mangki*. Pour le sens négatif, si je ne dois pas aller, *aikapate kenerakou ohote*, ou bien *aikapate kenerakou oho mangki*, &c. Quoique je n'irai point, *outou kenerakou ohote*, ou bien *outou kenerakou oho mangki*, &c.

Le subjonctif avec les particules *quand*, *après que* & autres semblables, forme son présent du futur de l'indicatif, en y ajoutant simplement *te*, ou bien de l'infinitif en y ajoutant *ohote*. Par ex. quand je vais, *pi kenerete*, ou bien *pi keneme ohote*; quand je ne vais pas, *pi kenerakou ohote*, &c.

L'imparfait se forme aussi du futur de l'indicatif, auquel on ajoute *tchakate*, & de l'infinitif en y ajoutant *ohote* ou *pifirete*. Par ex. quand j'allois, *pi kenerete tchakate*, ou bien *pi keneme pifirete*. Avant d'aller, *pi kenere ongolo*; après être allé, *pi kenere amala*. Lorsque je n'allois pas, *pi kenerakou tchakate*; comme je ne pouvois pas aller, *pi kenerakou pifirete*, &c.

Le prétérît parfait est formé du prétérît de l'indicatif, en y ajoutant une des particules suivantes, *mangki*, *fonte*, *ongolo*, *amala* & autres semblables. Par ex. comme je fus allé, *kenehe mangki*, ou bien *kenehe fonte*; après que je fus allé, *kenehe amala*; avant que je fusse allé, *kenehe ongolo*. Pour le sens négatif, on s'exprime de la manière suivante : comme je n'allois point, *kenehe akou oho mangki*; comme je ne suis pas encore allé, *kenere ouente te*.

Le plus-que-parfait se forme du prétérît précédent, auquel on ajoute simplement *pihe*. Ainsi au lieu de dire, par ex. *pi*

kenehe fonte , on dira *pi kenehe pihe fonte* ; & pour le sens négatif , au lieu de *pihe* on dira *pisire* : par ex. quoique je ne fusse pas encore allé , *pi kenerakou pisire ouentete* , ou simplement *kenerakou pisire ouente* , &c.

*Le futur mêlé de prétérît , se forme du prétérît de l'indicatif , en y ajoutant la particule *te* , ou bien *oho mangki*. Quand je serai allé , *kenehete* , ou bien *kenehe oho mangki*. Pour le sens négatif , on dira *kenehe ouente te* , ou bien *kenerakou oho mangki* , &c.

L'infinitif se forme de l'indicatif en changeant la finale *mpi* du présent en *me*. Par ex. *houlampi* , je récite , on dira *houlame* , réciter ; *oueilempi* , je fais ; *oueileme* , faire ; *kenempi* , je vais ; *keneme* , aller , &c.

Le participe se forme du présent de l'infinitif , en changeant la finale *me* en *fi* : par ex. *keneme* , aller ; *kenefi* , allant. Cependant les Mantchoux se servent assez souvent du présent de l'infinitif dans le sens & au lieu du participe. Ils emploient le futur de l'indicatif dans les cas où les Latins emploient le gérondif en *di* : par ex. *le tems d'aller* , on dira en Mantchou *kènere erin*. Pour exprimer le gérondif en *do* , ils ajoutent la particule *té* au futur de l'indicatif. Par ex. en allant , *kenerete* ; en faisant , *oueilerete* , &c. ; mais si par le gérondif on veut exprimer la cause de quelque effet , dont on parle immédiatement après , alors ce gérondif en *do* se forme du parfait de l'indicatif , en y ajoutant la lettre *i*. Par ex. en étudiant constamment , il a acquis de la science , *pithe houlahai* , *pahafi tatchiha* , ou bien *pithe houlame kenehei pahafi tatchimpi*.

La terminaison du gérondif en *dum* est la même que celle du gérondif en *do* ; c'est-à-dire , qu'il se forme du futur de l'indicatif , auquel on ajoute la particule *te* ; mais il faut remarquer que les adjectifs qui expriment quelque relation à faire quelque chose , se mettent après le gérondif. Par ex.

62 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

Ce bois est propre pour les édifices , *ere mo pope oueilerete sain*.

Du Verbe passif.

Le verbe passif se forme du présent de l'indicatif actif, en changeant *mpi* en *poumpi* ; & la particule Françoisse *par* , se rend en Mantchou par la particule *te* , qui se met après le nom ou le pronom. Par ex. cet homme a été tué par l'ennemi, *tere nialma patate ouapoumpi*. Les Mantchoux expriment souvent le verbe passif par deux verbes actifs qu'ils joignent ensemble, & qui ne font qu'un même sens. Ces deux verbes sont *alime* & *kaimpi* ; & alors le verbe qui a la signification & la terminaison passive se met au futur de l'indicatif actif, auquel on ajoute la particule *pe* ; & le cas de la personne se met au génitif. Par ex. il a été frappé par un méchant homme : on dira , *ere (ille) ehe nialmai (mali hominis) tantarape* (verberationem , ou plus à la lettre verberare) *alime kaiha* (accepit).

Les verbes qui ont la terminaison en *poumpi* se conjuguent de la même manière, pour tous les tems & pour tous les modes, que les verbes actifs. Le verbe *alime* reste toujours tel qu'il est, sans changer ; mais on conjugue le verbe *kaimpi* à l'ordinaire.

Des Verbes auxiliaires.

Les Verbes auxiliaires, ceux du moins dont on fait le plus d'usage, sont au nombre de quatre : savoir , *pi* ou *pimpi*, *sempi*, *ompi* & *pahampi*.

Le Verbe *pi* ou *pimpi*, se conjugue comme les verbes actifs, à l'exception de quelques petits changemens , comme on verra par ce qui suit.

Le présent de l'indicatif est toujours *pi*, pour toutes les.

personnes & les nombres ; car *pimpi* n'est presque point en usage pour le présent. C'est cependant de *pimpi* que se forment tous les autres tems, même des autres modes, de la même manière que dans les verbes actifs. Le prétérit parfait *pihe*, j'ai été ; *pihe akou*, je n'ai pas été. Plus-que-parfait, *pihe pi*, j'avois été ; *pihe akoupi*, je n'avois pas été. Futur, *pisire*, je serai ; *pisirakou*, je ne serai pas.

Impératif, *pisou*, soyez, ou, que vous soyez ; *pikini*, qu'il soit ; *oume pisire*, que vous ne soyez pas, qu'il ne soit pas.

Opratif présent & imparfait : plutôt à Dieu que je sois, que je fusse, *pahatchi piki sempi* ; que tu sois, que tu fusses, *simpe pikini sempi*, &c. Comme dans les verbes actifs. Pour le sens négatif, plutôt à Dieu que je ne sois, *pahatchi pisire nakaki sempi* ; que tu ne sois, ne fusses, *simpe pisire nakakini sempi*. Parfait, plutôt à Dieu avoir été, *pahatchi piki sehépi* ; n'avoir pas été, *piserepe nakaki sehépi*. Pour la seconde & troisième personne, *pahatchi simpe* ou *terepe pikini sehépi* ; & pour le sens négatif, *pahatchi simpe* ou *terepe nakaki sehépi*. Plus-que-parfait, plutôt à Dieu que j'eusse été, *pahatchi piki sempihe* ; que je n'eusse pas été, *pisirepe nakaki sempihe*. Pour la seconde & troisième personne, *pahatchi simpe* ou *terebe nakakini sempihe*.

Premier subjonctif présent, si je suis, *aikapate pitchi* ; quoique je sois, *outou pitchipe*, ou bien *pitchi tetentere*, ou bien *pisirepe tahame*, comme je suis, lorsque je suis. Pour le sens négatif on ajoute le mot *akou*, de la manière suivante. *Aikapate akou pitchi* ; *outou akoupe pitchipe* ; *akou pitchi tetentere*, ou bien *pisirakoupe tahame*. L'imparfait est comme le présent.

Le parfait, si j'ai été, *aikapate pihe pitchi* ; quoique j'aie été, *outou pihe pitchipe* ; comme j'ai été, *pihe pitchi tetentere*, ou bien *pihepe tahame*. Pour le sens négatif, *aikapate pihe akoutchi* ; *outou pihe akoutchipe*, *pihe akoutchi* ou *pihe akoupe tahame*.

64 GRAMMAIRE TARTARE-MANT-CHOU.

Plus-que-parfait : si j'eusse été, *aikapate pihe pitchi* ; quoique j'eusse été, *outou pihe pitchipe*, & plus élégamment *outou pitchi seme* ; comme j'eusse été, *pitchi tetentere* ou *pisfirepe tahame*. Pour le sens négatif, si je n'eusse pas été, *aikapate akoupihe pitchi* ; quoique je n'eusse pas été, *pihe akou pitchi tetentere*.

Futur mêlé de prétérit : si je serai, *aikapate pihete* ; quoique je serai, *outou pihete* ; si je ne serai, *aikapate pifirakou ohote* ; quoique je ne serai pas, *outou pifirakou ohote*.

Second subjonctif avec les particules de tems, quand, après que, &c. Présent : quand je suis, *pisfirete* ; quand je ne suis pas, *pifirakou ohote*. Imparfait : quand j'étois, *pisfire tchakate*, ou bien *pisfire fonte* ; quand je n'étois pas, *pifirakou tchakate* ; avant que je fusse, *pisfire ongolo* ; après que je fus, *pisfire amala*. Parfait : quand j'ai été, *pihe fonte* ; quand je n'ai pas été, *pihe akou fonte*, ou *akou pihe fonte* ; avant que je fusse, *pihe ongolo* ; après que j'eus été, *pihe amala* ; comme je n'étois pas encore, *pisfire ouentete*. Le plus-que-parfait est le même que le parfait. Futur mêlé de prétérit : quand je serai, *pihete* ; quand je ne serai pas, *pisfire akou ohote*. Infinitif présent, *pime*, être, ou étant.

Pipoumpi est un verbe composé de *pimpi*. Il se conjugue comme les autres verbes dont il est parlé ci-dessus, & signifie ordonner que telle chose se fasse, que tel homme reste, s'arrête, demeure, &c. Par ex. Faites rester cet homme à la maison, *tere mialma pe pote pipou* ; ne le laissez pas à la maison, *pote pipourakou*, ou bien, *pote ouble pipoure*.

Du Verbe auxiliaire Sempi.

Le Verbe *Sempi*, pris séparément, signifie dire, répéter ; penser, juger, &c. & se conjugue comme les autres verbes actifs, excepté pour l'impératif qui ne paroît pas être d'usage ;
pris

pris comme verbe auxiliaire , il signifie ordonner , faire en sorte que , &c. & alors il est pris à-peu-près dans le même sens que le verbe *poumpi*. Le verbe dont il est l'auxiliaire & auquel il se joint , reste à l'impératif ; & tout le composé se conjugue comme les autres verbes. Par ex. *houlampi* est le verbe simple , qui fait à l'impératif *houla* ; ainsi le composé sera *houla sempi* ; *houlambi* , signifie appeler quelqu'un à haute voix , &c. *Houlasempi* signifiera ordonner d'appeler , faire appeler , &c. Il est pris encore dans le sens passif , mais rarement ; & alors il signifie être appelé. Comme ce verbe est d'un très-grand usage , je vais ajouter les principaux de ses tems.

Présent , *houla sempi* ; imparfait , *houla sempihe* ; parfait , *houla sehe* , ou *houla sehepi* ; Plus-que-parfait , *houla seme pihe* ; futur , *houla sere* ; le sens de ce verbe est *j'ordonne* , &c. *d'appeler* ; ou mieux , & plus à la lettre , *qu'on l'appelle* , *dis-je* , *disois-je* , *ai-je dit* , *avois-je dit* , *dirai-je*. Impératif , *houla se* , qu'il soit appelé ; *houla sekini* , qu'ils soient appelés. Optatif présent & imparfait , plutôt à Dieu que je te fasse appeler , &c. *pahatchi houlasekini sempi* ; que vous le fassiez appeler , *pahatchi simpe houlakini sempi*. Parfait , plutôt à Dieu qu'il fût appelé , *pahatchi houla sekini sempihe*. Plus-que-parfait , plutôt à Dieu qu'il eût été appelé , *pahatchi houla sekini sehe pihepi*.

Subjonctif présent & imparfait ; si j'ordonne qu'il soit appelé , *aikapate houla setchi* ; si je n'ordonne pas qu'il soit appelé , *aikapate houla serakou oichi*. Parfait , quoique j'aie ordonné qu'il fût appelé , *houla sehe pihe pitchi tetentere*. Futur mêlé de prétérit : si je dois ordonner qu'il soit appelé , *aikapate houla sehete*. Infinitif , ordonner qu'on appelle , *houla seme*. Le reste comme dans les verbes actifs.

Du Verbe auxiliaire Ompi.

Le Verbe *ompi* a à-peu-près la même signification que les verbes françois *être*, *pouvoir*, &c. Il est distingué du verbe *moutempi*, qui signifie aussi *pouvoir*, mais dans un autre sens; car *moutempi* signifie la puissance effective, ou les forces de pouvoir faire quelque chose, au lieu que *ompi* signifie la permission, la convenance de faire quelque chose, &c. De plus, suivant les mœurs & les tems, il change de signification. Il faut remarquer que le verbe qui est immédiatement avant *ompi* est toujours terminé en *tchi*, ce qui se fait en changeant la terminaison du présent *mpi* en *tchi*, ce qui s'observe aussi pour le verbe *atchampi* qui signifie une espèce de nécessité ou de devoir. Par ex. je puis faire, ou il convient de faire, on dira en Mantchou *oueiletchi ompi*; il faut faire, *oueiletchi atchampi*. Indicatif présent, je puis, cela convient, *ompi*; je ne puis pas, cela ne convient pas, *otchorakou*.

Imparfait, je pouvois, cela convenoit, *ompihe*. Il ne convenoit pas, *otchorakou pihe*. Parfait, il a été convenable, *ohopi*: pour le sens négatif *oho akou*, il n'a pas été à propos, &c. Plus-que-parfait, il avoit été convenable, il avoit été à propos, &c. *oho pihe pi*. Il n'avoit pas été convenable, &c. *oho akou pihebi*. Futur, il fera à propos, il pourra se faire, &c. *otchoro*, pour le sens négatif, il ne sera pas à propos, *otchorakou*.

Impératif, *oso*, soyez, qu'il soit: *okini*, qu'ils soient; *ouma otchero* ne soyez pas, qu'il ne soit pas, qu'ils ne soient pas. Remarquez que ce verbe n'a la signification de notre verbe françois *être*, que lorsqu'il est joint à quelque adjectif: par ex. soyez bon, *sain oso*. Cependant *otchoro* & *okini*, sont pris plus souvent pour le verbe *être*: par ex. c'est le temps de la

chaleur, *halhoun otchoro erin*, ce qui signifie à la lettre *erin* le tems, *otchoro* d'être, *halhoun*, chaud. Pour mieux connoître le sens de ce verbe, il faut ajouter à l'impératif & à l'optatif un adjectif avec lequel on le conjuguera.

Optatif présent & imparfait, plutôt à Dieu que je sois, ou que je devienne bon, *pahatchi sain oki sempi*. Pour le sens négatif, il faut ajouter *akou*. Par ex. plutôt à Dieu que je n'aille pas, *pahatchi kenerakou otchi sempi*, ce qui signifie à la lettre, *plût à Dieu devenir n'allant pas*. Pour les autres personnes, il suit la règle commune.

Parfait : plutôt à Dieu avoir été bon, *pahatchi sain oki seme sehépi* ; plutôt à Dieu n'être pas allé, *pahatchi kenerakou oki sehépi* ; plutôt à Dieu que vous ayez été bon, *pahatchi simpe sain okini sehépi*. Plus-que-parfait, plutôt à Dieu que j'eusse été bon, *pahatchi sain oki seme pihepi* ; que vous eussiez été bon, *pahatchi simpe sain okini seme pihepi* ; que je ne fusse pas allé, *kenerakou oki seme pihepi* ; que vous ne fussiez pas allé, *simpe kenerakou okini seme pihepi*.

Subjonctif présent & imparfait, si j'étois bon, si je n'étois pas méchant, *aikapate sain otchi*, *ehé akou otchi*. Parfait, s'il a été bon, *aikapate sain oho pitchi* ; s'il a consenti, *aikapate oho pitchi* ; s'il n'a pas consenti, *aikapate oho akou pitchi*. Plus-que-parfait, s'il eût été bon, *aikapate sain oho pihe pitchi* ; s'il n'eût pas été méchant, *aikapate ehé akou pihe pitchi* ; s'il eût consenti, *aikapate oho pihe pitchi* ; s'il n'eût pas consenti, *aikapate oho akou pihe pitchi*. Futur mêlé de prétérit, s'il doit être bon, *aikapate sain oho sehete*, ou bien, *aikapate sain oho mangki* ; s'il n'a pas à être bon, *aikapate ehé akou oho Mangki*.

Autre subjonctif avec les particules *quand*, *lorsque*, *avant que*, *après que*.

68 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

Présent, quand il est en charge, *hasan ohote* ; quand il n'est pas en charge, *hasan akou ohote*. Imparfait, lorsqu'il étoit en charge, *hasan otchoro ichakate* ; lorsqu'il n'étoit pas en charge, *hasan akou otchoro ichakate*, ou bien *otchoro ouente*, ou *otchoro ouentete*. Parfait, quand il a été en charge, *hasan, oho fonte*, ou bien *hasan oho mangki* ; quand il n'a pas été en charge, *hasan akou oho fonte*, ou bien *hasan akou oho mangki*. Plus-que-parfait, quand il eût été Mandarin, *hasan oho pihe fonte* ; quand il n'eût pas été en charge, *hasan akou pihe fonte* ; avant qu'il eût été en charge, *hasan oho pihe ongolo* ; après qu'il eût été en charge, *hasan oho pihe amala*. Futur mêlé de prétérit : quand, ou lorsque j'aurai été en charge, *hasan oho sehete*, ou bien, *hasan oho mangki* ; lorsque je ne serai pas en charge, *hasan akou oho sehete*, ou bien, *hasan akou oho mangki*.

Infinitif présent, être en charge, *hasan ome*. Participe, étant en charge, *hasan ôfi*. Le gérondif en *di*, s'exprime par le futur de l'indicatif : par ex. le tems où il fait froid, *peikoun otchoro erin*. Les autres gérondifs ne sont pas d'usage.

Du Verbe auxiliaire Pahampi.

Le Verbe *pahampi* signifie proprement *obtenir, avoir, acquérir*, &c. & dans ce sens il se conjugue comme les autres verbes actifs. Souvent il signifie *pouvoir*. Par ex. je ne puis faire cela, &c ; & il a cette signification particulièrement lorsqu'il est au participe. C'est dans ce sens qu'il est verbe auxiliaire. Alors on le met devant le verbe, & il reste sans changer, pour tous les tems, mœurs & personnes, excepté à l'optatif où la terminaison est en *tchi* au lieu de *fi*. Par ex. je fais cela, *pahafi sampi* ; je ne fais pas cela, *pahafi sarakou*. Je n'ai

pas pu aller , *pahafi kenehe akou* : si je puis venir , *aikapate pahafi tchitchi* : si je ne puis pas venir , *aikapate pahafi tchiterakou otchipe* : si j'avois pu venir , *aikapate pahafi tchihe pihe pitchi* : si je n'avois pas pu venir , *aikapate pahafi tchihe akou pihe pitchi* ; si je puis venir , *aikapate pahafi tchitchi* ; si je ne puis pas venir , *aikapate pahafi tchiterakou otchipe* ; si j'avois pu venir , *aikapate pahafi tchihe pihe pitchi* ; si je n'avois pas pu venir , *aikapate pahafi tchihe akou pihe pitchi* ; si je puis venir , *aikapate pahafi tchihete* ; si je ne saurois venir , *aikapate pahafi tchiterakou ohote*. L'usage en apprendra plus que tout ce qu'on pourroit dire. Comme la conjugaison des Verbes est ce qu'il y a de plus difficile dans la langue des Mantchoux , il n'y a rien de mieux à faire , pour se mettre ces conjugaisons dans la tête , que de conjuguer un ou deux de ces Verbes , & de les écrire à part.

De la Syntaxe.

En parlant des principales parties du discours dans les articles précédens , j'ai employé quelques exemples par lesquels on pouvoit connoître la méthode d'arrangement , ou la syntaxe de la langue Mantchou ; mais comme ce n'est qu'en passant que j'en ai parlé , & seulement à l'occasion de quelques termes particuliers , je vais la réduire , autant qu'il me sera possible , à des règles générales.

Syntaxe des Noms.

LES noms adjectifs & les pronoms se placent d'ordinaire avant leurs substantifs : par ex. *fain nialma* , un bon homme ; *fain morin* , un bon cheval ; *mini ama* , mon pere ; *mini enie* , ma mere , ou plus à la lettre , le pere de moi , la mere de moi , &c.

70 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

Lorsqu'il y a deux noms de suite dont l'un est au génitif, celui qui est au génitif passe toujours avant l'autre. Par ex. le maître du ciel, *apkai echen*; l'usage du pays, *pai koli*. L'article *i* ou *ni* qui est l'article propre du génitif, est toujours après son régime avec lequel il se joint le plus souvent pour ne former qu'un seul mot, comme dans *apkai*, du ciel; *fini*, de vous, &c. J'ai déjà dit qu'on se servoit de l'article *i* après les génitifs qui finissent par une voyelle, & de l'article *ni* après ceux qui finissent par une consonne.

Quelque verbe que ce soit peut être pris comme substantif avec la terminaison du futur ou du prétérit, avec laquelle on met l'article du cas, suivant que le sens l'exige, tout comme s'ils étoient en effet des noms : par ex. Qui a déterminé la vie ou la mort de l'homme ? *Nialmai pantchire poutcherepe Quo tokopouhapi* ? L'article *pe* qui est celui de l'accusatif est placé, comme l'on voit, après le second des deux futurs *pantchire*, *poutchere*.

Le nom *pa*, qui signifie proprement pays, lieu, &c. est fort en usage dans la Langue Mantchou ; il en est à-peu-près de ce mot, comme dans la Langue Françoisse du mot *cela*. Par ex. Je n'ai jamais pensé cela, *ere emou pape*, *oumai kounihe akoupi*. Il est en usage encore dans toutes les occasions où nous dirions en François, *c'est que*, *ce n'est pas que*, *avoir lieu*, &c. Par ex. C'est que j'avois beaucoup à lui dire, *inte alahangue laprou pa pihe* ; je n'ai pas de quoi parler, *kisourere pa akou*. Les noms qui sont dans les cas qu'exigent les verbes auxquels ils sont joints, se mettent avant les verbes eux-mêmes. Par ex. Le pere aime le fils, *ama kupe kosimpi*. La particule *akou*, qui signifie la négation, se met toujours après le verbe qu'elle affecte. Par ex. Je ne vais pas, *kenerakou* ; & lorsqu'il y a plusieurs verbes,

elle se joint au verbe principal. Par ex. Comme il ne vouloit pas entendre , *tonchirakou* , *otchoro ichakate* ; il n'a pas pu aller , *pahafi kenerakou* , &c.

Du Relatif Qui.

Dans la Langue Mantchou , les relatifs *qui* , *que* , &c. ne s'expriment pas autrement qu'en les plaçant entre le nominatif & le verbe. Par ex. Le livre que vous avez fait , *fini pantchi-pouha pishe* , ce qui signifie à la lettre : *le livre fait par vous* , d'où l'on voit que la phrase prend alors le sens passif. Il est à remarquer que le verbe est alors au prétérit ou au futur ; souvent même il change la terminaison du prétérit & du futur en *hangke* , *hengke* , *hongke* , pour le prétérit ; & en *rangke* , *rengke* , *rongke* , pour le futur. Par ex. Ce que vous dites est très-bien , *fini hentou hengke oumesî inou* ; ce qui veut dire à la lettre , *voire discours est très-bien*.

Syntaxe des Verbes.

On met le verbe au participe qui se termine en *fi* , lorsqu'il se trouve dans la phrase plusieurs membres ou propositions qui ont chacune un sens particulier , ou qui rendent incomplet le sens total de la phrase ; quelquefois on met ce verbe , surtout après la dernière proposition , à l'infinitif terminé en *me* ; & cet infinitif a alors le sens du participe. Enfin le verbe final , qui termine le sens , se met au présent , au futur , ou au parfait , suivant que le cas l'exige , comme on va le voir dans cet exemple. Lorsque mon frere prit le grade de Docteur , il se rendit à la Cour pour chercher & trouver son maître ; & quand il fut vis-à-vis de lui , il attendit long-tems & ne dit rien , *mini teou tfinche pahafi* , *kemoun heichente kenefi* , *ini*

72 GRAMMAIRE TARTARE-MANTCHOU.

sefou paime aichanafi pakichilame tefi kouitame oumai kifourehe akoupi.

Lorsqu'on rapporte la cause pour laquelle on a fait ou on fait quelque chose, on se sert de la terminaison passive *hangke*, *hengke*, *hongke*. Par ex. Un pere châtie son fils, parce qu'il l'aime, *ama kupe tantarangke*, *kosirengke kai*. La raison pour laquelle il a donné de l'argent à son fils, c'est pour l'engager à se corriger de ses défauts, *ama kute mongounpe pouhengke*, *entepoukoupe halakini sehengke*. Il est à remarquer que lorsqu'il y a deux propositions, dont l'une exprime l'effet & l'autre la cause, celle qui exprime l'effet se met la première.

Syntaxe du Verbe auxiliaire Seme.

Le verbe *Seme* equivaut au *que* entre deux verbes, c'est-à-dire qu'il joint deux ou plusieurs propositions d'une même phrase : par ex. Un tel m'a dit que vous étiez allé, *simpe kenehe seme*, *tere minte alahapi*. On voit par cet exemple, que le verbe *seme* se met après le verbe de la seconde proposition, laquelle dans la construction Mantchou se place avant la première. Autre exemple : l'Empereur m'a ordonné de lui présenter une supplique sur cette affaire, *ere emou pape ouesimpou seme hese minte ouasimpouhapi*. De même, il m'a défendu de le faire savoir aux autres, *koua nialmate oume tontchipoure seme safoulahapi*. Dans ces exemples, comme dans tous les autres qu'on pourroit apporter, le verbe *seme* equivaut à notre façon de parler, *dit-il*, *c'est ainsi qu'il a dit*, & autres semblables. Par l'explication littérale du dernier exemple que je viens de citer, on jugera de l'usage du verbe *seme*. Il m'a défendu de le faire savoir aux autres, *koua nialmate oume tontchipoure seme safoulahapi* ; explication littérale : *koua aliis*, *nialmate hominibus*,
oume

oume ne , tontchipoura reveles , feme inquit , safoulahapi prohibuit ; ce qui revient à cette phrase françoise , que les autres ne le sachent point , c'est ce qu'il a défendu.

Lorsqu'on passe du premier sens complet à un autre différent ; on se sert communément du verbe transitif *sefi* ou *sere tchakate* qu'on met à la fin du premier sens complet ; & alors le *sefi* a le sens de *a-t-il dit* ; & le *sere tchakate* , celui de *les choses étant ainsi*.

Pour ce qui est de cette façon de parler : *quand je devrois mourir* , par ex. elle se change en cette autre : *je meurs plutôt que de* , &c. Je mourrois plutôt que de pécher contre la raison , *poutchetchi , poutchere tapala , toro kienpe ainaha seme foutararakou*. A la lettre *poutchetchi* , s'il faut mourir , *poutchere tapala* , je mourrai soit ; *ainaha seme* , mais certainement ; *toro kienpe foutararakou* , je ne transgresserai pas les loix de la raison.

Voilà à-peu-près ce qu'il y a de plus essentiel à savoir sur la Langue des Mantchoux. Si l'on est au fait des regles dont je viens de parler dans cet écrit , il n'est aucun livre Mantchou qu'on ne puisse lire , & dont on ne comprenne le sens. Un peu de lecture & quelques traductions , donneront l'intelligence de ce qui peut m'avoir échappé ; car il s'en faut bien que j'aie tout dit. Ce seroit un grand avantage pour la république des Lettres , si quelques-uns de ces Savans qu'aucun travail ne rebute , s'adonnoient à l'étude d'une Langue qui leur donneroît une entrée facile pour pouvoir pénétrer , sans aucun secours étranger , dans le labyrinthe de la Langue chinoise , où se trouvent les plus anciens monumens littéraires qui soient dans l'Univers.

ABRÉGÉ ⁽¹⁾ CHRONOLOGIQUE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'EMPIRE CHINOIS,

Par M. AMIOT.

PREMIERE PARTIE. Temps mythologiques ou fabuleux, & regardés comme tels par le corps des Lettrés, qui sont les Savans de la Nation.

SECONDE PARTIE. Temps douteux ou incertains, depuis Fou-hy, fondateur de la Monarchie, jusqu'à Hoang-ty, qui en est proprement le Législateur.

TROISIEME PARTIE. Temps historiques, ou certains, depuis la 62^e année du regne de Hoang-ty, jusqu'à la 35^e année de Kien-long; c'est-à-dire, depuis l'an 2637 avant J. C. jusqu'à l'an 1770 de notre ere vulgaire.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

UN Ouvrage très-simple; mais qui ne peut être que le fruit d'une profonde érudition, vient de paroître (2) sous le nom auguste du savant Empereur de Chine. C'est une table chronologique de tous les Souverains, qui, depuis *Hoang-ty*, ont occupé le trône Chinois, ce trône illustre que les Tartares-Mantchoux remplissent aujourd'hui si dignement. La succession de chaque Empereur y est assignée à l'année précise où

(1) Voyez ce que nous avons dit de ce morceau, dans la Préface de ce volume. Voyez aussi la Dissertation sur l'antiquité des Chinois,

tome II de ce Recueil, & la note qui est au bas de la p. 8 de ce même tome.

(2) M. Amiot écrivoit cela en 1769.

elle s'est faite , & où elle a été reconnue universellement dans tout l'Empire. Les noms qui ont été donnés aux années de différens regnes , depuis que la coutume de donner aux années des noms particuliers qui les désignent s'est introduite à la Chine, y sont marqués avec la dernière exactitude ; & au moyen d'une période de 180 ans, qu'on appelle *San-yuen* ou *Tri-cycle*, l'ordre des cycles y coule sans interruption, & sans être sujet à l'inconvénient de ne pouvoir constater certaines époques, lorsqu'elles datent d'un regne dont la durée excède celle du cycle même.

Tel est l'Ouvrage que le Monarque Tartare-Chinois, Prince non moins habile dans les Lettres que dans la science du Gouvernement, vient de faire imprimer dans son propre Palais, après lui avoir fait subir tous les examens juridiques des différentes Académies ou Tribunaux littéraires de la Capitale. On n'y lit, il est vrai, que des noms & des dates ; mais ce sont des dates sûres & des noms placés à propos. C'est un flambeau, à la lueur duquel on peut se conduire sûrement dans les routes difficiles de l'Histoire la plus étendue qui soit dans l'Univers.

Pour se conformer aux intentions du grand Prince dont le zèle éclairé enrichit de jour en jour la Littérature chinoise, & pour ne pas exposer mal-à-propos son nom & sa réputation à la dérision ou aux critiques bien fondées des Savans à venir, les Savans d'aujourd'hui, je veux dire ceux sur lesquels on s'est déchargé du soin des recherches, ceux qui les ont approfondies & discutées, les Censeurs, qui les ont appréciées, les Grands des deux Nations (Tartare & Chinoise) qui en ont autorisé les résultats, n'ont rien admis dont on ne pût constater la vérité par des monumens, ou dont on ne pût conclure la certitude par le calcul. Ils ont fixé, d'un commun accord, les points les plus litigieux de leur Histoire ; ils ont relégué,

dans la classe des problèmes qui restent à résoudre, tout ce qui concerne l'Histoire de *Fou-hi* & des Princes intermédiaires qu'on fait régner jusqu'à *Hoang-ty*; ils n'ont pas même daigné s'occuper de ce qui précède les tems de celui qu'ils regardent comme leur véritable Législateur. Pour empêcher, je ne dis pas la saine critique, mais la vétilleuse chicane, de vouloir renouveler des discussions qui deviendroient peut-être interminables, ils ont livré les 60 premières années du regne de *Hoang-ty* lui-même, pour servir d'aliment à l'inquiétude & aux disputes des Lettrés subalternes; mais ils ont déterminé sans détour, que la chaîne des cycles pouvant s'étendre, sans interruption, jusqu'à la 61^e année de l'Empire de *Hoang-ty*; c'étoit cette année même qu'il falloit fixer pour première époque de la chronologie. Ainsi depuis l'année courante (1769), qui est la 34^e du règne de *Kien-long* jusqu'à la 2637^e avant l'Ere chrétienne qui répond exactement à la 61^e du regne de *Hoang-ty*, on peut sans crainte de s'égarer, suivre un des plus beaux sentiers de l'histoire, pendant l'espace de 4406 ans.

Si jamais Nation a mérité créance sur le jugement qu'elle porte de ses propres fastes, c'est sans contredire la Nation chinoise, quand elle s'est expliquée par l'organe de ses Savans; mais plus particulièrement encore quand aux Savans Chinois, se sont joints d'autres Savans d'une Nation différente, sous l'autorité d'un Prince savant lui-même, & qui n'est pas Chinois. Quel intérêt commun pourroit les porter à n'être pas de bonne-foi? Par quel motif cette Nation, qui fait assez peu de cas de toutes les autres, pour dédaigner d'en être connue, & à qui son propre suffrage tient lieu de celui de tout l'Univers, voudroit-elle altérer la vérité, en s'arrogant une antiquité qu'elle n'auroit pas, ou en retranchant de son antiquité réelle

des années qu'on ne fauroit lui disputer ? Par quel motif un Prince Tartare , aussi jaloux de sa réputation littéraire , que de la gloire de ses armes ; par quel motif les Tartares , ses sujets les plus affidés , non moins jaloux de tout ce qui peut illustrer leur Maître , leur Nation , & leurs noms , auroient-ils pu condescendre à des falsifications qui ne les intéressent en rien , & dont il ne pourroit leur revenir que la honte de les avoir permises ? Si l'on vouloit révoquer en doute ce que les uns & les autres nous donnent pour certain , après de mûres délibérations , & les discussions les plus exactes , il ne seroit pas aisé de trouver des raisons plausibles pour pouvoir le faire avec quelque espece d'équité.

Les commencemens de presque toutes les Histoires sont remplis de fables , il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai qu'après les fables viennent les faits historiques , & certaines époques qui servent à en constater la certitude : or , ces faits historiques remontant à plus de trois mille ans avant l'Ere chrétienne , il faut nécessairement que le Déluge universel soit arrivé quelques siècles plutôt , pour laisser aux hommes le tems de multiplier , de s'étendre , de bâtir des villes & de fonder des Royaumes. En suivant le calcul des *Septante* , on peut donner à l'Empire de Babylone une durée de deux mille deux cens cinquante ans pour les quatre Dynasties des Chaldéens , des Arabes , des Assyriens & des Mèdes qui l'ont successivement occupé ; on peut compter 387 ans entre les Chaldéens & Nemrod , & 538 ans depuis l'extinction des Mèdes par Cyrus ; jusqu'à l'Ere chrétienne. De cette sorte , sans être contraint à des systèmes fondés , tout au plus , sur des vraisemblances , sans être obligé de faire régner en même tems , dans des endroits différens , plusieurs Princes que l'Histoire nous dit s'être succédés les uns aux autres dans le gouvernement d'un même

Empire; on ne remontera pour la fondation du royaume de Babylone, qu'à l'an 3175 avant J. C. 541 ans après le Déluge universel (1).

En suivant le calcul des *Septante*, on peut conserver aux Egyptiens leurs trente Dynasties, avec le nombre des Princes qu'ils assignent à chacune; & faire régner leur Menès 658 ans après le Déluge, la 3058^e année avant l'Ere chrétienne. On pourroit même, s'il en étoit besoin, admettre les dix Princes Chinois prédécesseurs de *Hoang-ty*, & fixer l'époque de la fondation de l'Empire de la Chine par *Fou-hi*, à la 254^e année après le Déluge, 3462 ans avant J. C. Mais nous n'avons pas besoin pour la Chine d'un si grand espace de tems; & si je le prends ici, ce n'est que par supposition, pour faire voir que quand même la partie de l'Histoire chinoise; depuis la 61^e année du regne de *Hoang-ty* jusqu'à la première de celui de *Fou-hi* qu'on regarde comme douteuse quant à sa durée de 825 ans, seroit revêtue de toute la certitude & de toute l'authenticité qu'ils accordent aux autres parties de la même Histoire, on n'en pourroit tirer aucune conséquence qui ne pût être admise par tout Chrétien ou tout bon Catholique.

Tout Chrétien, tout bon Catholique peut admettre sans inconvénient, une chronologie qui ne contredit en rien les monumens sacrés ou les dogmes incontestables de la sainte Religion

(1) La 538^e avant l'Ere chrétienne, Cyrus détruisit l'Empire des Mèdes à Babylone. Les Mèdes avoient occupé cet Empire pendant 350 ans; ils avoient remplacé les Assyriens, qui avoient régné 1460 ans; les Assyriens succédèrent aux Arabes, qui n'avoient régné que 285 ans; & les Arabes, aux Chaldéens qui en avoient régné 225. Supposons que depuis Evé-

choüs, premier Roi des Chaldeens, jusqu'à Nemrod, fondateur ou usurpateur de Babylone, il y ait un espace de 385 ans, ou de 387 en comptant les 2 années extrêmes, & additionnons toutes ces sommes; nous trouverons que l'Empire Babylonien ne remonte, dans sa plus haute antiquité, qu'à la 3175^e année avant J. C. & la 541^e après le Déluge,

qu'il professe. Tout bon Critique peut , sans manquer aux regles de son art , adopter une chronologie qui n'a rien que de conforme à la saine raison , & qui est etayée de toutes les preuves qui suffisent pour produire une certitude morale dans l'esprit de quiconque sera sans préjugés. Détruisons, s'il se peut, les préjugés, nous n'aurons pas de peine à établir les preuves. *L'abbé Renaudot*, dit M. de Fourmont, *redoutoit jusqu'au nom de la Chine : sans examen , il en traitoit toute l'Histoire de fables , &c.* Moins timide que l'abbé Renaudot, & sans redouter , comme lui, *jusqu'au nom de la Chine* , l'Auteur de la troisieme dissertation insérée dans le troisieme tome de *l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences*, porte un jugement presque aussi rigoureux sur l'Histoire de cette célèbre Nation⁽¹⁾. Voici comment il s'exprime. La citation est un peu longue, mais elle est nécessaire.

« Quel fonds peut-on faire sur la certitude chronologique chinoise pour les premiers tems, lorsqu'on voit ces Peuples
 » avouer unanimement qu'un de leurs plus grands Monarques,
 » ennemi par intérêt des traditions anciennes & de ceux qui
 » pouvoient les savoir, fit brûler tous les livres qui ne traitoient
 » ni d'Agriculture , ni de Médecine , ni de Divination ; anéantit
 » tous les monumens ; & s'attacha , pendant plusieurs années, à
 » détruire tout ce qui pouvoit rappeler la connoissance destems
 » antérieurs à son regne ? Quarante ans environ après sa mort ,
 » on voulut rétablir les monumens historiques. Pour cet effet
 » on recueillit, dit-on , *les oui-dire des vieillards* ; on déterra,
 » ajoute-t-on , quelques fragmens des livres échappés à l'incendie général. On rejoignit comme l'on put , ces différens
 » lambeaux ; & du tout on tâcha d'en composer une Histoire
 » suivie. Ce ne fut néanmoins que plus de 150 ans après la

(1) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, troisieme dissertation , pag. 293, tome III.

» destruction de tous les monumens , c'est-à-dire, l'an 37 avant
 » J. C. qu'on vit paroître un corps complet de l'ancienne His-
 » toire. L'Auteur même *Sée-ma-tsien* , qui la composa , eut la
 » bonne-foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de re-
 » monter avec certitude 800 ans au-delà des tems auxquels il
 » écrivit.

» Tel est l'aveu unanime que font les Chinois. Je laisse à
 » juger , après un pareil fait , de la certitude de leur ancienne
 » Histoire. Aussi éprouve-t-on , lorsqu'on veut la traiter , des
 » difficultés & des contradictions insurmontables. Les différences
 » qu'on remarque dans les époques principales , prouvent que
 » l'Histoire des Chinois n'a aucune supériorité ni aucun avantage
 » sur les autres Histoires profanes. Il y regne une incertitude
 » semblable à celle que les Chronologistes éprouvent dans
 » leurs recherches sur l'Histoire des Babyloniens , des Egyptiens,
 » & sur celle des premiers Rois de la Grece. D'ailleurs elle est
 » également dénuée de faits , de circonstances & de détails.

» A l'égard des observations astronomiques , dont on a cher-
 » ché à étayer les prétendues Antiquités Chinoises , il y a long-
 » tems que le célèbre Cassini & plusieurs autres Ecrivains de
 » mérite , en ont assez dit pour décréditer tout cet appareil vi-
 » siblement inséré après coup. La supposition même est si sen-
 » sible qu'elle a été apperçue par quelques Lettrés , malgré le
 » peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On peut
 » assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant J. C. leur His-
 » toire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu perpétuel de
 » fables & de contradictions ; c'est un chaos monstrueux dont on
 » ne sauroit rien extraire de suivi & de raisonnable ».

Voilà en effet une assertion bien hardie ; mais est-elle
 bien fondée ? C'est ce que nous dira M. Fourmont. Je
 vais transcrire quelques-unes de ses réflexions , telles que

je les trouve dans son Ouvrage sur les Histoires des anciens Peuples (1). « Un vieux Lettré, descendant de Confucius, » trouva dans une muraille un *chou-king* à moitié moisi, & sur » cela on bâtit un système. *Le Chou-king est de tous les kings* » celui où il y a le plus, de faits de l'ancienne Histoire rapportés ; » car le *Ché-king*, livre poétique, ne nous en montre dans ses » odes qu'un petit nombre, encore souvent ne sont-ce que des » allusions dont l'explication reste à deviner ; & c'est sur des » monumens si abrégés que l'on a composé les annales. Qui nous » a donc forgé une chimère si folle ? Et comment des gens d'es- » prit se sont-ils persuadés, ou que sous *Ché-hoang-ty*, toutes » les archives avoient été brûlées (événement impossible par » cent raisons toutes plus fortes les unes que les autres), ou » que les *king*, livres de morale & dans lesquels assurément » l'on n'a affaire que de quelques exemples, exemples même » que l'on tiroit des annales d'alors, comme cela est sensible à » tout Critique ; comment (on ne sauroit trop le répéter), » a-t-on cru si légèrement que les *King*, livres de morale, » avoient été le fondement des mêmes annales, pendant qu'au » contraire ils les supposent par-tout, & qu'à proprement parler » ils n'en sont que des extraits fort minces ?

» Difons donc plutôt, & ce fera le dénouement de cette » fable, chaque partie de la littérature a ses tems ; chaque » siècle a ses modes, & le siècle philosophique a toujours di- » minué l'erudition. Celui de S. Thomas ou de la scholastique » en général, étoit-il fort amateur d'Histoire ou de monumens » authentiques ? Celui de Platon & d'Aristote l'étoit-il ? Or, » tel a été à la Chine le tems de Confucius. Eblouis de la » beauté & des charmes de la philosophie prêchée par les » Sectes d'*Yang*, de *Lao-kiun*, de Confucius ; devenus cher-

(1) Tome II, chap. 21.

82 ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

» cheurs & raisonneurs éternels ; les Chinois d'alors s'occu-
 » poient , non à apprendre , non à travailler sur leurs anciens
 » Auteurs , mais à politiquer sur le présent ; à le comparer à un
 » passé , selon eux , plus sage & plus estimable ; à donner leurs
 » conjectures sur un avenir qu'ils se représentoient malheureux.
 » Pouvoient-ils plaire à *Hoang-ty* , usurpateur des petits
 » royaumes , jusques-là , sinon tranquilles , au moins libres ?
 » Combien trouva-t-il de Lettrés , jaloux des droits des Rois
 » vassaux , leurs maîtres , déchirant sans cesse dans leurs écrits
 » *Hoang-ty* , & lui répétant toujours les noms illustres des Em-
 » pereurs *Yao* , *Chun* , *Ouen-ouang* , &c. ? Ils l'avoient tellement
 » irrité que , transporté de fureur , il avoit pris la résolution de
 » brûler tous leurs livres , & qu'il en donna l'edit. On ne doit
 » pas même douter qu'il ne s'en soit brûlé plusieurs , mais tous ,
 » mais les annales , mais les archives ? Folie de le penser ; il
 » n'en vouloit qu'à ces Philosophes moralistes ; & son fils , bien
 » plus avisé que lui , pour cela même le traita d'insensé : mais
 » revenons. Parce que les noms de quelques Empereurs , par
 » exemple de *Ty-kou* , de *Tchoan-hiu* , & sur-tout des Empe-
 » reurs suivans , dont parlent ici les annales , ne se trouvent
 » point dans les *Sée-chou* , ne seroit-ce pas être bien simple
 » que d'en nier l'existence ? On y cite , non les Empereurs , ni
 » leur histoire en général , mais les Empereurs illustres par leurs
 » vertus , & non les autres ; quelquefois les plus décriés , mais
 » pour marquer leurs désastres & ses causes ».

Ce qu'on vient de lire du docte Académicien , peut servir
 de réponse générale aux difficultés qu'on fait communément
 contre la certitude de la Chronologie chinoise pour les pre-
 miers tems. Je dois dire quelque chose de plus particulier , &
 je vais le faire en reprenant , article par article , tout ce qui est
 en caractères italiques ; dans le fragment que j'ai cité.

1^o. *Les Chinois n'avouent point unanimement que Tsin-che-hoang soit un des plus grands Monarques qu'ils aient eu.* Ils ont la bonne-foi de convenir de quelques belles qualités qu'il avoit; mais ils le regardent en même tems comme un monstre d'orgueil & de cruauté, & ils en disent la raison: *C'étoit un monstre d'orgueil*, disent-ils, parce qu'il se préféroit ouvertement à tous les Souverains qui avoient été avant lui; parce qu'il disoit que sa race ne périroit point, & qu'elle durerait autant qu'il y auroit des Chinois dans le monde; parce qu'il ne voulut pas qu'on lui donnât d'autre nom que celui d'Empereur par excellence, *Hoang-ty* (1). C'étoit un monstre de cruauté, ajoutent-ils, parce qu'il fit périr sans raison, sans prétexte même, un très-grand nombre d'hommes qui n'avoient d'autre crime que celui d'avoir su se distinguer du commun par leurs vertus & par leur savoir.

Voilà sur quel pied les Chinois regardent leur *Tsin-ché-hoang*, ce destructeur barbare de tout ce qu'ils avoient de plus précieux dans leur Empire. Il n'est jamais venu dans la pensée d'aucun d'eux de le comparer aux grands Empereurs *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tcheng-tang*, *Ouen-ouang* & autres dont ils ne cessent de répéter l'éloge & de vive voix & par écrit.

2^o. Ce ne fut point pour en composer une histoire suivie qu'ils recueillirent les oui-dire des vieillards, & qu'ils rejoignirent les différens lambeaux de livres échappés à l'incendie général. Ils interrogèrent les vieillards, ou, pour mieux dire, ils leur firent réciter ce qu'ils avoient appris par cœur dans leurs plus tendres années; & ce qu'ils avoient appris par cœur, regardoit en particulier les *King* & les abrégés d'histoire réduits en sommaires, comme on l'a pratiqué de tout tems à la Chine, & comme on l'y pratique encore aujourd'hui dans les lieux destinés

(1) Ou, le premier des Empereurs *Ché-hoang-ty*.

à l'instruction de la jeunesse. *Ils rejoignirent*, il est vrai, les différens lambeaux de livres échappés à l'incendie général ; mais ce ne fut qu'après les avoir confrontés avec ce qu'ils avoient d'ailleurs ; avec les monumens qu'ils regardoient déjà comme authentiques ; avec ce qu'ils lisoient dans les livres qui n'avoient pas péri ; avec ce qui leur avoit été présenté par les différens particuliers ; avec les Mémoires domestiques de ceux qui, ayant eu quelque emploi ou quelque charge dans l'épée ou dans la Magistrature, avoient déposé dans le sein de leurs familles, pour leur propre gloire & pour celle de leurs descendans, les *expéditions* qui en constatoient les époques & la réalité ; avec les inscriptions gravées sur les tombeaux ; avec les dates de ces titres honorifiques, que les Empereurs ont données de tout tems aux personnages illustres de l'un & de l'autre sexe ; avec tout ce qu'on avoit pu trouver dans les Archives des Villes, des Bourgs, des Temples & des Tribunaux ; avec... Eh ! pourquoi ne le dirai-je pas ? Oui, avec les Chançons même qui avoient cours parmi le Peuple (1). On

(1) *Quang-ché-yun*, abrégiateur d'Histoire, dit que du tems de Yao, les enfans chantoient une chanson dont voici le sens : *si nous avons de quoi vivre, si nous sommes vêtus, c'est à notre Empereur que nous en sommes redevables ; mais nous pouvons, mais nous savons honorer Yao.* Le même Abrégiateur cite une autre chanson, qui, du tems de Yao, avoit cours parmi les Laboureurs ; en voici le sens : *Dès que le Soleil se leve, je me mets au travail ; quand le Soleil se couche, je vais prendre mon repos ; quand j'ai soif, l'eau que je puis moi-même que sert de boisson ; quand j'ai faim, les grains*

que ma propre main a semés & recueillis, sont ma nourriture : que l'Empereur fasse ce qu'il lui plaira, je n'en suis pas en peine, il ne sauroit rien faire que de bien.

Chun, dit le même Auteur, savoit jouer du *Kên* à neuf cordes. Il en jouoit souvent en chantant des paroles de sa composition ; les voici : *le vent du midi apporte la chaleur, & dissipe la tristesse ; qu'il en soit de même de Chun : qu'il fasse la joie & la consolation de son Peuple. Le vent du midi fait pousser les grains qui sont l'espérance du Peuple ; comme lui sois, Chun, l'espérance & la richesse de ses sujets.*

en conserve encore qu'on dit avoir été faites du tems d'*Yao* & de *Chun*. Elles ne marquent aucune époque à la vérité; mais elles sont un témoignage non suspect de la croyance immémoriale où l'on est à la Chine, de l'existence de ces grands personnages, & du degré d'estime que l'on a pour leur vertu.

Je ne dois pas oublier de faire mention ici de ces vases antiques connus sous le nom de *Ting*, qu'on conservoit en chaque Province, dans le lieu où le principal Mandarin faisoit sa résidence. Ces *Ting* étoient comme autant de livres dans lesquels on voyoit tout ce qui concernoit la Province particulière dont chacun d'eux étoit comme la représentation. On y voyoit sa situation, son étendue, ses bornes, ses villes, ses villages, ses montagnes, ses rivières, ses revenus, ce qu'elle produisoit, son commerce, ce que l'Empereur en devoit retirer, ses usages, comment & par qui ils avoient été établis, sous quels Princes on y avoit fait des augmentations & des changemens. Ces *Ting*, dit l'Historien que j'ai cité plus haut, *servoient pour l'instruction des Magistrats & du Peuple, & furent très-utiles à la postérité*. Combien d'autres monumens n'ont-ils pas fourni des lumières à ceux qui travailloient les premiers aux établissemens de l'Histoire après que la paix eut été rendue aux Lettres? *Sé-ma-tsien* n'en a pas fait le détail, parce qu'il lui eût fallu faire des volumes aussi nombreux que ceux de son Histoire, s'il avoit voulu parler de tout; mais il en a assez dit pour mériter qu'on l'en croye sur sa parole, quand il avance qu'il n'a travaillé que d'après les mémoires & les monumens qui lui ont paru les plus sûrs, parmi ceux-là même qui lui paroissent sûrs. La bonne-foi avec laquelle il avoue qu'il ne lui avoit pas été possible de remonter avec certitude 800 ans au-delà du tems auquel il écrivoit, est une preuve convaincante qu'il n'a pas

voulu en imposer , & qu'il a écrit son Histoire , non en Roman-
cier , mais en Critique. Du reste il ne faut pas s'y mépren-
dre : cet aveu ne dit pas ce qu'on lui fait dire , & c'est faute
de l'avoir compris , qu'une foule d'Auteurs Européens , qui se
sont copiés les uns les autres , ont osé assurer que *l'Histoire des
Chinois n'a aucune supériorité ni aucun avantage sur les autres
histoires profanes*. L'incertitude , dont parle *Sé-ma-tsien* , ne
regarde en aucune façon les faits historiques qu'il rapporte ,
puisqu'en les rapportant , il les donne comme sûrs. Elle ne re-
garde pas la suite chronologique des Empereurs qui ont régné
depuis *Hoang-ty* , puisqu'il affirme qu'elle est incontestable.
Elle ne regarde pas les années de leurs regnes prises en général
& dans leur totalité , puisqu'il en déduit la somme par des con-
séquences tirées de plusieurs époques qu'il regardoit comme
certaines , & d'une foule de circonstances qui , combinées en-
semble , lui paroissent équivaloir à des époques. Il s'est trompé
cependant pour la fixation de la première année de *Hoang-ty*
comme Empereur ; il s'est trompé encore pour la fixation de
la première année du regne de *Yao* , & pour la durée des
regnes des trois premières Dynasties : mais ces erreurs vien-
nent , si je puis m'exprimer ainsi , de son trop de critique. Il
craignoit d'exposer sa réputation ; il craignoit les satyres des
Lettres ses contemporains , sur lesquels lui & son pere *Sé-ma-
tan* avoient eu la préférence pour l'emploi d'Historien de l'Em-
pire dont l'un & l'autre furent revêtus. Il ne voulut rien dire
qu'il ne fût en état de justifier par des preuves solides ; &
comme il n'avoit pas alors les mémoires & les monumens que
Pan-kou , *Sé-ma-koang* , *Tchou-hi* & plusieurs autres ont ac-
quis après lui , il n'a pu faire usage que de ceux dont il étoit
dépôtair. On comprend aisément que dans la position où il
se trouvoit , les peines & les embarras se multiplioient à chaque

instant. On comprend que plus il avançoit, en remontant vers les premiers tems de la Monarchie, plus les difficultés devenoient épineuses, & qu'elles devoient augmenter à proportion que les secours devenoient plus rares. S'il n'avoit eu à répondre de son travail qu'au Prince qui l'en avoit chargé, qu'à la Cour qui l'y encourageoit, qu'à l'Académie ou tribunal d'Histoire, dont il étoit le chef, il n'eût pas été si timide. Les applaudissemens que le commun des Citoyens, entraîné par des suffrages respectables, eût infailliblement donnés à ses succès, l'eussent enhardi à se décider dans le doute, & à oser prendre sur lui d'admettre certaines époques, de l'existence & de la vérité desquelles il étoit convaincu, quoiqu'il ne lui fût pas possible alors de fournir les preuves qui pussent en démontrer l'authenticité. Mais il avoit à craindre les jaloux, les critiques, & cette foule des Lettrés, sans nom comme sans emploi, qui ne manquent jamais de s'inscrire en faux contre le mérite connu, sur-tout s'il est récompensé; il voyoit des traits sans nombre, trempés dans un fiel plus ou moins amer, prêts à être décochés contre lui, pour peu qu'il se fût écarté du sentier de l'évidence ou de celui qu'éclaire le flambeau de la critique. Je conclus de tout cela que *Sé-ma-tien*, en rétablissant l'Histoire, a usé d'une extrême réserve; qu'il s'est conduit en oritique un peu outré dans l'emploi qu'il a fait des matériaux; que la crainte des libelles lui a fait rejeter bien des choses qu'il croyoit sûres, mais dont il ne lui étoit pas possible de prouver alors la certitude de manière à dissiper les doutes. J'ajoute que l'aveu qu'il a, dit-on, la bonne-foi de faire, ne retombe que sur les années cycliques, dont il n'a pas pu déterminer la suite avec certitude 800 ans au-delà du tems auquel il écrivoit. Mais ce qu'il n'a pas pu faire, d'autres l'ont fait après lui, parce qu'après lui on a eu bien des secours qu'il ne lui

avoit pas été possible d'avoir ; parce qu'après lui on a eu le loisir de discuter les faits, de les combiner avec telles & telles époques, avec telles & telles circonstances ; parce qu'après lui enfin, on a fait des découvertes en fait de mémoires & de monumens, & qu'on a acquis des lumières qui ont facilité l'arrangement des cycles. On-en a poussé l'étendue, d'abord jusqu'à Yao ; & de nos jours, par les soins infatigables du premier corps des Lettrés de ce vaste Empire, sous la protection du grand Prince qui le gouverne, jusqu'à la 61^e année du regne de Hoang-ty.

3^o. Tout ce que le célèbre Cassini & plusieurs autres Ecrivains de mérite ont dit pour décréditer les observations astronomiques sur lesquelles on a établi les preuves des Antiquités Chinoises, ne prouve absolument rien. Le calcul de Cassini est très-bien fait, mais il pose sur un fondement ruineux. Ce grand Astronome suppose que, selon l'Histoire Chinoise, le Solstice d'Été fut observé sous le regne de Yao au premier degré de la constellation-hiu, qui présentement (en 1628) commence vers le dix-huitième d'Aquarius ; de sorte que depuis ce tems le Solstice s'est éloigné de plus de quarante-huit degrés de son premier lieu d'où il conclut, comme on peut le voir dans ses réflexions sur la Chronologie Chinoise (1), que la vingtième année du regne de Yao répond à la 1852^e avant l'Ere chrétienne, & non pas à la 2347^e, comme l'assure le P. Martini, d'après l'Histoire Chinoise. Ce qui fait une différence de près de cinq siècles, entre cette époque tirée de l'Histoire Chinoise, & la même époque tirée du mouvement des étoiles fixes.

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie royale des Sciences depuis 1666 jusqu'à 1699, tome VIII, depuis la page 300 jusqu'à la page 311. On ne sera pas fâché de

lire en entier tout ce qu'a dit M. Cassini pour faire naître des doutes sur la certitude de la Chronologie Chinoise.

La même différence se trouve encore par l'examen de l'observation des cinq planetes dans la constellation *che*. La *Chronologie chinoise* met cette conjonction entre l'an 2513 & l'an 2435 avant la naissance de J. C. & le calcul l'a donnée à M. Cassini l'année 2012 avant l'Ere chrétienne. Il y aura donc une différence de cinq siècles entre le tems marqué par cette *Chronologie*, & le vrai tems. Ainsi l'époque Chinoise sera plus récente de cinq siècles que les *Historiens chinois* ne la supposent. Or, quelle foi peut-on ajouter à une Histoire si manifestement convaincue de fausseté? On est en droit de conclure, que tout ce qu'on y lit des premiers tems, est ou fabuleux ou supposé, & ne mérite aucune croyance. On est en droit de conclure qu'une éclipse solaire de l'an 1255 que le *Chou-king*, dit être arrivée sous le regne de *Tchoang-kang*, quatrième Empereur de la Dynastie des *Hia*, est une éclipse qu'on a insérée après coup dans cet ancien livre, puisqu'il est impossible qu'elle ait pu avoir été observée sous un Prince qui régnoit près de deux cents ans après *Yao*, lequel, par une démonstration tirée d'un calcul astronomique, n'a commencé son regne que 283 ans après l'éclipse.

On ne dira pas que j'affoiblis l'objection, ou que j'elude la difficulté. Il s'agit de répondre d'une manière satisfaisante, & qui puisse dissiper tous les nuages dont on ne cesse d'obscurcir une chronologie qui entraîne par sa certitude les suffrages de tous ceux qui sont instruits des véritables fondemens sur lesquels elle pose. Pour première & unique réponse à tout ce que j'ai rapporté du grand Cassini, je rappellerai l'Histoire de la *Dent d'or*.

Les raisons que quelques Physiciens trouverent pour expliquer comment une pareille dent avoit été produite, & avoit pris peu-à-peu son accroissement dans la bouche du jeune

homme, parurent d'abord, sinon fort solides, du moins fort plausibles. On s'avisa ensuite de faire des recherches pour s'assurer de la vérité du fait : on trouva qu'il n'avoit jamais existé, & que la Dent d'or n'étoit qu'une fable. On finit par où on auroit dû commencer; & les ingénieuses explications des Physiciens, furent pour cette fois de reste.

Il en est ainsi des calculs du grand Astronome que j'ai cité; avec cette différence néanmoins que Cassini, n'ayant pas pu vérifier par lui-même l'Histoire chinoise, a été obligé de s'en rapporter au témoignage des Auteurs Européens supposés instruits. Il n'est responsable que de ses calculs & des conséquences qu'il en tire. C'est sur le P. Martini que retombe la faute d'avoir fait dire à l'Histoire chinoise ce qu'elle ne dit pas, parce qu'il a confondu dans son abrégé, le texte avec la glose, & qu'à l'exemple de certains Abréviateurs chinois, il a fait de l'un & de l'autre, un tout qu'il a appelé *Abrégé de l'Histoire Chinoise*. Comme c'est ici un point essentiel, parce que c'est de ce point bien discuté, que dépend le degré de certitude que l'on doit accorder à l'Histoire chinoise, je vais rapporter le texte & la glose sur ce qui regarde la *pretendue conjonction des cinq planetes* sous Tchouan-hiu, & la *pretendue observation du Solstice d'Hiver* sous Yao. Je traduirai le tout, aussi fidèlement & aussi littéralement qu'il me sera possible.

Tchouan-hiu *marqua les changemens qu'il falloit faire au calcul & aux observations. Il assigna la Lune Yn pour le commencement du Calendrier* (1). Voilà exactement ce que dit sur l'Astronomie, le véritable texte de l'Histoire, en parlant de

(1) Ces paroles sont traduites d'après l'Histoire la plus authentique : elle porte le titre de *Tsê-tché, Toug-kien, Kang-mou, Tsién-pien*. Voyez dans cette Histoire, ce qui est dit sous le regne de Tchouan-hiu. La Lune Yn occupe le troisième rang dans l'ordre du cycle.

Tchouan-hiu. Tout le reste est ajouté par les faiseurs de *Kangkien*, qui se sont copiés les uns les autres, & qui pour remplir les vuides de ces anciens tems, nous ont donné pour l'Histoire, les explications arbitraires des commentateurs. Il n'y a de la véritable Histoire, que le peu de paroles que je viens de citer. Voici présentement ce que dit cette glose, confondue avec le texte par la plupart des Auteurs.

Il est dit dans le Ché-ki (1) : la Terre étant simplement Yin, est placée fixement dans le milieu : le Ciel étant Yang, surnage par dessus, l'environne, & tourne continuellement autour d'elle. Mais comme il ne présente que des images confuses, l'Empereur en fit une représentation, sur laquelle il assigna un point par où on compteroit son commencement. Il y distingua avec exactitude les pleins & les vuides, ce qui monte & ce qui descend (2). Cette année, le commencement du Printemps fut compté pour le premier jour de la première Lune. Les cinq Planètes s'étant réunies dans le Ciel, passèrent dans la constellation Yng-ché. Tout ce qui étoit gelé, commençoit à peine à fondre, les insectes cachés revenoient de leur engourdissement, le Coq avoit à peine chanté pour la troisième fois, les Quadrupèdes & les Volatiles, toute la nature étoient dans un parfait accord. C'est pour cette raison que l'Empereur prit ce tems pour en faire le principe de son Calendrier.

A la simple lecture de ce passage, on doit juger, ce me

(1) *Ché-ki* signifie proprement *Mémoires du tems*. Ces sortes d'Ouvrages ont chez les Chinois à-peu-près le même degré d'autorité qu'ont chez nous les livres publiés sous le nom d'Anecdotes; c'est au Lecteur judicieux à y distinguer ce qui est dit avec fondement d'avec ce qu'on y avance d'après des

bruits populaires ou d'après les systèmes des politiques. L'Histoire de *Sé-ma-tfien* est appelée *Ché-ki* : c'est le *Ché-ki* par excellence.

(2) Tout cela veut dire, ce me semble, qu'il fit voir une sphère pour représenter le Ciel & son mouvement.

semble, que ce n'est là que l'exposition d'une chose idéale; que ce n'est qu'une époque fictive de quelques Astronomes postérieurs, qui, ignorant le véritable mouvement des fixes, auront calculé, suivant une méthode fautive, & auront eu pour résultat la prétendue conjonction des cinq Planètes dans la constellation *Yng-che*. On peut voir sur cela ce que dit le P. Gaubil dans son *Astronomie chinoise* (1). Il me suffit qu'il n'en soit fait aucune mention, ni dans les *King*, ni dans le texte de l'Histoire, ni dans aucun ancien livre réputé pour être authentique, pour être en droit de la rejeter, & de dire que c'est bâtir en l'air que de s'en servir pour établir quelque chose pour ou contre la Chronologie chinoise. Examinons de la même manière l'Histoire & sa glose sur la *prétendue observation du Solstice d'Hiver dans la constellation Hiu, sous le regne de Yao* (2). Mais auparavant, je crois qu'il n'est pas hors de propos de rappeler en général l'origine de la diversité des opinions, qui, faisant vivre ce Prince tantôt plutôt, tantôt plus tard, ont répandu sur toute la suite de la Chronologie des nuages, à travers lesquels ceux qui ont la vue un peu foible ne sauroient percer jusqu'au vrai. Ce ne sont cependant que des nuages composés de la vapeur la plus légère : un souffle suffira pour les dissiper.

L'Histoire chinoise a toujours regardé le regne de *Yao* comme une époque incontestable, parce qu'elle a pour garant un livre sacré de la Nation, un des plus anciens livres, le

(1) Histoire abrégée de l'Astronomie chinoise, page 148, &c. tome II, & pag. 9, &c. du tome III; *item*, page 46 du même tome.

(2) On peut consulter le même Ouvrage du P. Gaubil, sur tout ce qui regarde l'Astronomie chi-

noise. Comme les réflexions qu'il fait sur les deux points dont il est ici question, ne sont pas de suite dans son *Astronomie chinoise*, je me dispense de citer les pages, parce qu'il y en auroit trop à citer.

Chou-king. Aucun Auteur ne l'a jamais révoqué en doute ; mais le point sur lequel les Auteurs n'ont pas toujours été d'accord , est celui qu'on doit assigner pour le commencement de ce regne. Les sentimens ont été partagés , parce que chacun s'est fait une regle de direction à sa mode , & que cette regle a presque toujours été fondée sur quelque supposition astronomique , en conséquence de laquelle on a remonté plus ou moins haut , on s'est écarté plus ou moins du vrai , suivant les connoissances plus ou moins exactes , plus ou moins sûres que l'on a eues des mouvemens célestes.

Les sentimens ont dû nécessairement varier tant qu'on a pris des époques fictives pour des époques réelles , & qu'on a employé des élémens différens pour les calculer. Les Auteurs chinois les plus sensés se sont toujours déclarés contre une pareille pratique , & l'ont condamnée. *Laissons-là le Ciel* , ont-ils dit aux calculateurs , *quand il s'agit de la Terre , & ne rangeons pas les anciens tems , comme vous rangez votre Calendrier. Servez-vous de vos regles & de vos calculs pour prédire l'avenir , à la bonne heure ; nos successeurs jugeront par l'événement , si les principes sur lesquels vous avez opéré valent mieux que ceux de vos devanciers , sont plus solides que ceux dont vous voyez aujourd'hui la fausseté. Vous avez été contraint de les rejeter pour leur en substituer d'autres ; que nos Descendans rejettent peut-être à leur tour... Les faits , les monumens , les King , l'Histoire , voilà quelles doivent être nos regles. Consultons-les , examinons-les , comparons-les , & jugeons.*

Ce conseil est très-sage , il faut le suivre : cherchons donc si quelques faits , si quelques monumens attestent que le *Solstice d'Hiver* a été observé la vingtième année du regne de Yao , au premier degré de la constellation Hiu. Il ne s'en trouve aucun.

Voyons s'il en est parlé dans les *King* ou dans la véritable Histoire. Les *King* & l'Histoire ne le disent point ainsi. Tout ce qui est dans l'Histoire, tout ce qui est dans les *King*, en fait d'Astronomie, sous le regne de *Yao*, est ou plus général, ou exprimé différemment qu'on ne l'a vu dans les paroles du P. Martini, qui ont servi de fondement à la décision du célèbre Astronome dont on voudroit faire valoir l'autorité contre l'Histoire même & les *King*. Je commence par le *Chou-king*: voici ce qu'on y lit, article *Yao-tien*.

Yao chargea les Astronomes Hi, Ho, du soin de calculer & d'observer : il leur ordonna d'instruire le peuple de la connoissance des tems... Il donna pour partage à Hi-tchoung de demeurer à Yu-y, qu'on nomme aussi Yang-kou, pour observer avec attention le lever du Soleil, & déterminer exactement le point du Ciel, où commence la partie orientale. Ayant pris la rencontre de l'Etoile Niao avec le milieu du jour, il fit déterminer le milieu du Printems (1). Il plaça Hi-chou à Nan-kiao, qu'on nomme aussi Ming-tou, pour y remarquer les différens changemens qui arrivoient dans la partie méridionale; il lui enjoignit de prendre avec soin la hauteur & la rencontre de l'Etoile Ho dans le plus long jour, & fit déterminer le milieu de l'Eté (2). Il plaça Ho-tchoung, à l'Occident, dans un lieu

(1) *Yang-kou* est ce qu'on appelle *Ye-pen* ou le Japon. L'Etoile *Niao* est le phénix. L'Equinoxe du Printems est appelée le milieu du Printems, parce que les Chinois divisent chaque Saison en trois parties, qu'ils appellent le commencement, le milieu & la fin.

(2) J'ai traduit le plus à la lettre qu'il m'a été possible, d'après la version Tartare que l'Empereur vient de faire paroître tout récem-

ment. On ne peut douter qu'il n'ait pris le vrai sens du texte. Je trouve que l'Etoile *Ho* est la même que celle qu'on appelle *Sin*, du moins c'est le nom que lui donne l'Empereur dans sa Traduction, en l'appellant *Sintoupi oufih* (stella cordis). Je trouve dans le P. Noel (pag. 62 *varia ad Astronomiam sinicam spectantia*); je trouve, dis-je, que l'Etoile *Sin* est la cinquième des sept constellations que les Chi-

nommé Mei-kou , pour y observer avec attention le coucher du Soleil , & déterminer exactement le point où finit la partie occidentale. Ayant pris la rencontre de l'Etoile Hiu avec le milieu de la nuit , il fit déterminer le milieu de l'Automne (1). Il plaça Ho-chou du côté du Septentrion , dans le lieu appelé Yeou-tou ; pour y remarquer les différens changemens qui arrivoient dans la partie du Nord. Ayant pris , avec soin , la rencontre de l'Etoile Mao , dans le jour le plus court , il en fit le milieu de l'Hiver (2). Yao dit ensuite à ses Astronomes : dans une révolution entière , on compte trois cens soixante-six jours ; en ajoutant une Lune intercalaire , on réglera les quatre Saisons & les années seront complètes , &c.

Si du Chou-king nous passons à l'Histoire , nous y trouverons encore moins de détails. Tout ce que dit l'Histoire en fait d'Astronomie , sous le regne de Yao , se réduit à ce peu de mots.

Première année du regne de Yao... L'Empereur charge les Astronomes Hi & Ho , du soin de calculer & d'observer , & d'instruire le Peuple de la connoissance des tems.

noïs comptent entre l'Orient & le Midi , & qu'elle répond au cœur du Scorpion de notre Zodiaque. Par le milieu de l'Été , il faut entendre le Solstice d'Été.

(1) Hiu est l'Etoile qui est sur l'épaule gauche d'Aquarius , suivant le catalogue du P. Martini. L'Empereur , dans sa Traduction , lui donne le nom de *Kingueri oufiha* ; c'est celle que le P. Noël place la première après la main qui verse l'eau , ou , comme il dit , *prima à manu in effusione aquæ*. C'est la quatrième des sept constellations que les Chinois placent entre le Septentrion & l'Orient. Par le mi-

lieu de l'Automne , il faut entendre l'Equinoxe d'Automne.

(2) L'Etoile Mao est la plus brillante des trois Occidentales des Pléiades , dans la constellation du Taureau. Par le milieu de l'Hiver , il faut entendre le Solstice d'Hiver.

Hi-tchoung , Hi-chou , Ho-tchoung & Ho-chou sont quatre Astronomes , dont les deux premiers sont de la famille des Hi , & les deux derniers de la famille des Ho. Ces deux familles avoient soin de ce qui regardoit l'Astronomie , depuis le tems de Tchoan-hiu , comme on le verra dans un moment.

Seconde année... Il ordonna aux mêmes Astronomes Hi & Ho, de composer des règles pour l'intercalation des Lunes ; de déterminer exactement les quatre Saisons, & de rendre l'année complete. Tel est en général le sens des paroles du Chou-king, article Yao-tien (1).

Le sage Historien dont je viens de traduire les propres paroles, pour ne pas s'exposer à mal interpréter le texte du *Chou-king*, comme ont fait presque tous les Auteurs qui vivoient sous la Dynastie des *Tang* & sous celle des *Soung* (2), n'a pas osé prendre sur lui d'en dire davantage ; mais au bas du texte, il cite en petits caractères, ce qui lui a paru mériter quelque attention, sur ce qu'on a imaginé pour expliquer ce qui s'étoit fait sous *Yao*. Il n'est pas nécessaire que j'affigne ici le degré d'autorité qu'on doit donner à des explications purement conjecturales, fondées sur des principes démontrés faux. Je vais cependant en citer quelques-unes.

Il est dit dans le *Toung-tché*, que « les *San-miao* & les « *Kieou-ly* s'étant révoltés, *Yao* les vainquit aux environs de « *Tan-choui*, & qu'il soumit ensuite les *Man* du Midi (3) : il « n'oublia pas les Astronomes *Tchoung* & *Ly*, ni leurs anciens « services (4). Il laissa à leurs descendants tous les privilèges dont

(1) *Tsê-tché*, *Toung-kien*, *Kan-mou*, *Tsien-pien*, tome II, règne de *Yao*, première & seconde années.

(2) Les Auteurs des *Tang* ont écrit dans le septième siècle ; & ceux des *Soung* dans le dixième & le onzième.

(3) Les *San-miao* étoient en général les Peuples qui habitoient les montagnes. Les *Man* étoient les Peuples qui habitoient le *Kiang-*

nan, le *Kiang-fi*, ou, pour mieux dire, la plupart des Provinces qui sont au-delà du *Ho-nan*, du côté du midi. On les appelle encore aujourd'hui du nom de *Nan-man-tse* ou *Man* du midi.

(4) Les Astronomes *Tchoung* & *Ly*, sont ceux qui travaillèrent au Calendrier sous le règne de *Tchouan-hiu*. Il paroît que *Hi* & *Ho*, leurs descendants, étoient du nombre des révoltés, & qu'en

« ils jouissoient. Leurs noms étoient *Hi* & *Ho*. Dès-lors le soin
 « de tout ce qui concernoit l'Astronomie leur fut confié. *Hi-*
 « *ichoung* fut placé à *Yu-y*, pour y observer la partie orien-
 « tale du Ciel, & déterminer l'équinoxe du Printems. *Hi-chou*
 « fut placé à *Nan-kiao*, pour y observer les différens Méri-
 « diens & déterminer le Solstice d'Eté. *Ho-ichoung* fut placé
 « à *Mei-kou*, pour y observer tout ce qui se passoit dans le
 « Ciel du côté de l'Occident, & déterminer l'Equinoxe d'Au-
 « tomne; & *Ho-chou* fut placé à *Cho-fang*, pour-y observer
 « tous les changemens qui arrivoient du côté du Nord, & dé-
 « terminer le Solstice d'Hiver. C'est ainsi que sous ce grand
 « Prince on pourvut à l'Astronomie, on travailla à régler les
 « quatre Saisons de l'année, à connoître leurs différentes tem-
 « pératures, à se mettre au fait du véritable cours du Soleil &
 « des autres Astres; & tout cela se fit pour què les hommes
 « & les animaux pussent plus aisément pourvoir à leur subsis-
 « tance, vaquer au travail, & se livrer au repos dans les tems
 « toujours convenables, &c.

« *Tchou-tsée* dit : à examiner la chose, je pense que du tems
 « de *Yao*, le Solstice d'Hiver étoit à l'Etoile *Hiu* : c'est-à-dire,
 « que le Soleil étoit à l'Etoile *Hiu* (apparemment au moment
 « du Solstice), & se trouva le soir (du même jour) à l'Etoile
 « *Mao* dans le milieu de la constellation (1). Le Soleil, lors
 « du Solstice, se trouve à présent dans l'Etoile *Teou*, & le

considération de leurs ancêtres, *Yao* voulut bien oublier leurs fautes, & les laisser en possession de leurs emplois; car il est dit ailleurs que l'emploi d'Astronome étoit héréditaire dans ces deux familles. Il leur assigna de nouveau ce à quoi ils devoient s'occuper, comme on l'a vu dans le texte.

(1) *Tchou-tsée* est le même que le fameux *Tchou-hi*. Il explique sa pensée suivant le système des Astronomes de son tems, qui, à l'imitation de ceux des *Tang*, supposoient le commencement du Zodiaque à un des degrés de la constellation *Hiu*.

» foir dans l'Etoile *Pi*, au milieu de la constellation, &c. »

Je m'arrête là, parce que le reste ne fait qu'expliquer la pensée de *Tchou-ise* par des hypothèses plus fausses, ou au moins aussi fausses que celles qu'on veut détruire. Le P. Gaubil en parle dans son *Astronomie Chinoise*, je vais transcrire le peu qu'il en dit (1).

« L'an de J. C. 1024, les Astronomes des *Soung* supposoient
 » qu'au Solstice d'Hiver, le Soleil répondoit au cinquième
 » degré de la constellation *Teou*. Entre cette année 1024, &
 » les premières années du règne de *Yao*, ils supposoient un in-
 » tervalle de 3361 années. Ils supposoient encore que pendant
 » cet espace de tems, les fixes avoient avancé de quarante-deux
 » degrés & demi, d'où ils concluoient qu'au tems de *Yao*, le
 » Solstice d'Hiver étoit au premier degré de la constellation *Hin*;
 » l'Equinoxe d'Automne, au dixième degré de la constellation
 » *Ty*; le Solstice d'Été, au quatorzième degré de la constel-
 » lation *Licou*; & l'Equinoxe du Printems, au douzième degré
 » de la constellation *Ouei*. Ils divisoient le degré en dix mille
 » parties, & ils disoient que, par an, les fixes parcouroient
 » dans le ciel cent vingt-huit de ces parties. Les figures qui re-
 » présentent ces positions & qui sont tirées des systèmes des
 » Astronomes des *Soung*, se voient dans plusieurs éditions
 » anciennes du *Chou-king*; & c'est ce qui trompa autrefois le
 » P. Martini, qui, prenant le calcul des *Soung* pour l'observation
 » de *Yao*, dit que ce Prince observa le Solstice d'Hiver au pre-
 » mier degré de *Hiu* ».

Il faut cependant rendre justice au P. Martini. Il ne fait que rapporter le sentiment de quelques Auteurs chinois. Il parle en

(1) Gaubil, Histoire abrégée de l'Astronomie chinoise, tome II, pages 102 & 103.

général du résultat du calcul des *Soung*, dont il tire lui-même la conséquence sans approuver ni désapprouver ce que disent les Astronomes chinois (1) dont il rapporte le système, comme on peut s'en convaincre par les paroles même du P. Martini que j'ai citées. Quoi qu'il en soit, il suffit que l'observation du Solstice d'Hiver, sous *Yao*, ne soit pas telle qu'on la rapporte dans ce qui a servi de fondement au calcul de l'Astronome françois, pour être en droit de la rejeter, & avec elle, toutes les conséquences qu'on en a tirées, ou qu'on peut en tirer. On ne lit dans l'Histoire authentique & dans les *King*, que ce que j'en ai extrait. Si l'on veut calculer d'après ce que disent l'Histoire & les *King*, il faut calculer en même tems les deux Equinoxes & les deux Solstices de la manière dont ils sont énoncés; il faut calculer les quatre étoiles *Niao*, *Ho*, *Hiu* & *Mao*, suivant la position indiquée. Mais qui pourra nous assurer que ces étoiles sont les mêmes que celles qui portent aujourd'hui les mêmes noms?

(1) *Idem* (Yao) Syderum contemplatione se cum primis oblectans anni dimensionem nonnullis erroribus obnoxiam restituit, mensum quoque intercalarem & abundantes ad debitum ordinem redegit. Ad quod efficiendum duorum virorum opera usus est in eâ facultate præsentium quorum unus *Hius* & alter *Hous* nominabatur.... ut verò ad solsticum redeamus, aiunt *sinici scriptores* illud iis temporibus circa primum gradum constellationis *Hiu* observatum, quæ modo initium circa decimum octavum gradum Aquarii sumit. Quæ ratio, si est approbanda, solsticum ultra quadraginta & octo gradus ab ortu suo interea deflexisse necessum. Certè, quidam ex iis qui li-

brum Chou-king interpretati sunt, affirmare non dubitat imperante China Ungo (c'est apparemment *Tchen-tsoung*) à *Sungæ familiâ*, anno post Christum natum millesimo quinto solsticum a superiori observatione jam quadraginta duobus gradibus, ab annis ter mille, trecentis quadraginta duobus mutasse. Prima enim illius observatio fuit annis ante Christum, bis mille trecentis triginta septem. Martini *Sinicæ Historiæ*, lib. primus, pag. 38 de l'Edit. de Blaeu, 1699, à Amsterdam.

Si au lieu de aiunt *sinici scriptores*, le P. Martini avoit dit aiunt, nonnulli *sinici scriptores*, sa phrase auroit été plus conforme à l'Histoire,

Embarras, dont il n'est pas possible de se tirer, sans avoir recours à des suppositions que tout critique se gardera bien d'admettre.

Sans pousser plus loin un raisonnement qui devient inutile, parce que les fondemens sur lesquels il porte sont réduits à rien, je conclus que c'est en vain que pour donner atteinte à l'authenticité de la Chronologie chinoise, on a eu recours aux preuves tirées d'un calcul astronomique, qui suppose comme réel, ce qui n'est qu'idéal ou systématique. Si dans deux ou trois mille ans d'ici, après bien des révolutions arrivées sur la terre, après la perte de la plupart des livres & des monumens, quelque Astronome s'avisait de vouloir déterminer le tems où a vécu Louis XIV, en prenant pour époque la position & l'aspect des Astres, tels qu'ils sont marqués dans l'Astrologie françoise de Jean-Baptiste Morin, ou tels qu'on les voit dans une médaille, où les circonstances de la naissance de ce Prince sont marquées par un grand cercle divisé en douze parties qui représentent les douze maisons célestes & la disposition des planètes, il est certain que le résultat de ses opérations ne s'accorderoit pas avec la vérité; & qu'il trouveroit une différence considérable entre l'époque de la naissance de Louis-le-Grand, telle que la lui donneroit son calcul, & la même époque, telle qu'il la liroit dans quelque fragment de la véritable Histoire de France, que je suppose avoir échappé aux injures du tems. Les Critiques qui travailleroient alors à débrouiller le chaos de la Chronologie, ne manqueroient pas de se servir de l'autorité de cet Astronome, pour jeter au moins des soupçons sur la certitude de la Chronologie françoise; mais ils la regarderoient infailliblement comme fabuleuse, si quelques glosateurs & quelques fabricateurs d'Histoires anciennes, avoient dit, d'après le Dominicain Thomas Campanella, que lors de cette

naissance, le Soleil s'étoit approché de la terre de cinquante-cinq mille lieues (1). Quelle foi, diroient-ils, peut-on ajouter à une Histoire qui rapporte des absurdités pareilles ?

Ce qu'on diroit alors, fort mal-à-propos, de l'Histoire de France, on le dit tous les jours, avec aussi peu de fondement, de l'Histoire chinoise, parce qu'on confond ce qui n'est que systématique ou conjectural, avec ce qui est purement historique. Les premiers siècles de l'Histoire de la Chine, sont comme autant de pièces d'un canevas plus ou moins serré sur lequel on a brodé différemment sous les différentes Dynasties, à mesure qu'on a cru reconnoître les anciennes traces d'un dessein plus qu'à demi effacé. Examinons nous-mêmes le canevas, tâchons d'y découvrir ce que nous cherchons ; mais laissons-là la broderie, elle ne serviroit qu'à mettre de la confusion dans nos idées, & à nous faire perdre de vue les fils qui pourroient nous diriger.

Ce canevas, que nous devons examiner, est en particulier le *Chou-king* lui-même. Parmi les points antiques que l'on y reconnoît encore, il en est un qui, par sa nature, par la manière dont il est tracé, par ce qui le précède, par ce qui l'accompagne, par ce qui le suit, suffiroit seul pour constater l'antiquité de la Chronologie chinoise, dans le cas même où tous les autres monumens viendroient à nous manquer ; c'est la fameuse Eclipse du Soleil, arrivée au commencement du règne de *Tchoung-kang*. Elle est annoncée dans un livre dont personne n'a jamais révoqué en doute l'antiquité, la sincérité, l'authenticité, & qui, depuis plus de trois mille ans, passe chez les Chinois pour un livre sacré ; elle y est annoncée, non pas comme devant arriver, non pas précisément comme une Eclipse, mais

(1) Voyez l'Histoire du règne de Emblèmes, &c. recueillis par le Louis-le-Grand par les Médailles, P. Ménéstrier, nouv. edit. p. 4.

comme un fait ; elle y est annoncée sans apprêt, sans échafaudage scientifique, avec la même simplicité qu'on y annonce les évènements les plus ordinaires. Ce n'est point un Astronome qui prédit une Eclipsé ; c'est un Historien qui raconte qu'il y en a eu une qu'on avoit manqué de prédire. Ce n'est pas les opérations bonnes ou mauvaises d'un calculateur qu'on y fait valoir & qu'on y censure ; c'est la négligence dans les personnes en place, qu'on y met en contraste avec les loix. On y nomme les coupables, on fait mention de la faute, on parle du genre de peine qu'elle mérite, on cite la loi qui l'inflige, on décrit les moyens que l'on employa pour pouvoir la mettre à exécution. Ce lambeau d'Histoire est trop décifif, & par-là même trop précieux, pour ne pas le rapporter en entier. Le voici d'après l'original, éclairci dans l'élégante Traduction qu'en a faite depuis peu dans sa langue naturelle, le grand Prince qui gouverne aujourd'hui la Chine.

« L'Empereur *Tchoung-kang* étoit à peine possesseur du trône qui domine sur tout ce qui est entre les quatre Mers (1), qu'il

(1) C'est ainsi que les Chinois s'expriment pour désigner leur Empire. Ils l'appellent indifféremment *le Royaume du milieu*, *le Royaume qui domine sur-tout ce qui est entre les quatre Mers*, *le Tien-hia*, c'est-à-dire, *ce qui est sous le Ciel*, &c. Pour bien entendre ce Chapitre du *Chou-king*, intitulé *Yn-tcheng* (expédition de *Yn*), il faut être au fait des chapitres précédens. Je vais les rédiger, quant à l'essentiel de ce qui regarde le sujet présent.

Tchoung-kang étoit frère de l'Empereur *Tay-kang*, fils de *Ty-ki*, & petit-fils du grand *Yu*, fondateur de la Dynastie *Hia*, *Tay-kang*

étoit un Prince indigne de gouverner. Parmi les Ministres qui gouvernoient sous son nom, il y en avoit un qui s'appelloit *Y*, & qui, à la dignité de Ministre, joignoit celle de Généralissime des armées de l'Empire : ainsi tout lui étoit soumis, & il pouvoit tout. Il se servit de son pouvoir pour perdre son Maître. *Tay-kang* faisoit des absences fréquentes & longues. Ses parties de plaisir, hors de la Capitale, lui furent funestes. La dernière qu'il fit ayant été de cent jours, laissa à son Ministre tout le tems de former une conjuration & de l'exécuter. Le mécontentement

- » donna au Prince *Yn* le commandement général des troupes.
- » Les Astronomes *Hi & Ho*, loin de remplir les devoirs
- » de leurs charges, dans les villes où ils faisoient leur séjour (1),

étant général, il ne lui fut pas difficile de persuader à la multitude que *Tay-kang* ne méritoit pas de régner. Il auroit bien voulu pouvoir lui persuader de l'élire lui-même en sa place ; mais il désespéra d'en venir à bout tant qu'il y auroit encore des Princes du sang du grand *Yu*. Il mit pour cette fois des bornes à son ambition ; mais il ne perdit pas le desir de la satisfaire aussi-tôt qu'il le pourroit sans péril. Il fit proclamer *Tchoung-kang*, se saisit de la personne de *Tay-kang*, qu'il tint renfermé dans une étroite prison, & continua de gouverner l'Empire sous le nom de *Tchoung-kang*, comme il avoit fait ci-devant sous le nom de *Tay-kang*. Le nouvel Empereur, qui, lorsqu'il n'étoit que simple particulier, avoit pénétré les mauvais desseins du Ministre, dissimula dans les commencemens, pour ne pas s'exposer à subir le même sort que son frere. Il savoit que son Ministre avoit des intelligences secrètes avec la plupart des Gouverneurs de Province, & en particulier avec *Hi & Ho*, qui exerçoient une espèce de souveraineté dans les villes qu'on leur avoit données pour apanage, à condition qu'ils observeroient les Astres, & qu'ils feroient le Calendrier. *Tchoung-kang* n'attendoit qu'une occasion favorable pour pouvoir perdre avec justice, aux yeux de ses sujets, tous ceux

qu'il croyoit portés à tramer quelque rébellion. Sous prétexte de soulager son Ministre, il lui ôta l'emploi de Généralissime des Armées, qu'il donna au Prince *Yn* dont il étoit sûr : & sous prétexte de faire exécuter les anciennes loix, il punit très-rigoureusement la négligence des deux Astronomes, dès qu'il les eut mis hors d'état de pouvoir être secourus par le Généralissime. Ce point d'Histoire sert à éclaircir ce qu'il pourroit y avoir d'obscur dans le chapitre du *Chou-king* que j'interprète.

(1) Les villes où commandoient *Hi & Ho*, ne devoient pas être éloignées de la Capitale. Elles sont désignées par *villes murées*. J'ai déjà dit que *Yao*, après avoir vaincu les rebelles de son tems, avoit pardonné aux Astronomes *Hi & Ho*, en considération des services que leurs Ancêtres avoient rendus, sous le regne de *Tchoan-hiu*. Il est à présumer que les *Hi & Ho*, dont il est parlé sous *Tchoung-kang*, ne sont pas les mêmes que ceux dont il est parlé sous le regne de *Yao*. S'ils étoient les mêmes, il faudroit qu'ils eussent vécu près de deux siècles dans l'exercice du même emploi, ce qui n'est pas vraisemblable.

Il me semble qu'après avoir lu les deux notes précédentes, on ne doit pas être surpris de lire que *l'Empereur fut obligé d'envoyer une armée contre deux Astronomes*,

» y menoient une vie honteuse , en se livrant sans cesse aux
 » plus crians excès de vin. Le Prince *Kn* eut ordre d'aller
 » les châtier ; il se mit à la tête de ses troupes & leur parla
 » ainsi :

Vous tous qui êtes soumis à mes ordres , écoutez-moi. L'homme vertueux a de la prévoyance ; celui qui est éclairé ne s'écarte point de ce qui est établi. Les anciens Rois étoient attentifs aux ordres du Ciel qu'ils tâchoient de suivre. Ceux qui étoient élevés à la dignité de Grands , gardoient exactement la loi , & la faisoient garder aux autres. Les Mandarins de tous les ordres , portant leur part du fardeau du gouvernement , faisoient briller toutes leurs lumières pour éclairer leur Maître commun.

Chaque année , dans le courant de la première Lune du Printems , l'Admoniteur public (1) , tenant une clochette en main , parcouroit les rues , en disant : Magistrats , Maîtres , soyez exacts à remplir vos devoirs respectifs. Artisans , faites en sorte que les ouvrages de vos différentes Professions soient toujours faits avec soin. Si quelqu'un se néglige , il y a des loix dans l'Empire , suivant lesquelles il sera puni. Tel étoit autrefois l'usage , tel il est encore aujourd'hui. Cependant les Astronomes *Hi & Ho* , étouffant en eux tout sentiment de vertu , se gorgent sans cesse de vin , & se portent à toutes sortes d'excès. Loin de nous donner des connoissances exactes de l'arrangement du Ciel , ils en renversent l'ordre par leur faux calculs , ou ne daignent pas nous en instruire , quoique ce soit la plus essentielle de leurs obligations. Le premier jour de la dernière Lune d'Automne , l'ombre de la Lune ayant obscurci le Soleil , qui étoit alors dans la constellation

(1) Le mot *Admoniteur* m'a paru plus honnête que celui de *Crieur* , dont j'aurois pu me servir,

Fang (1), l'Aveugle a frappé le tambour (2) ; les Mandarins troublés sont montés à cheval, & tout le monde a été dans la consternation. Les seuls Hi & Ho, semblables à des statues, n'ont rien entendu, n'ont rien su de ce qui se passoit. Leur négligence à prévoir ce qui doit arriver dans le ciel, les a rendus coupables d'un crime que nos anciens Rois ont jugé digne de mort. La loi dit : Si elle (l'Eclipse) arrive sans qu'on l'ait prévue, qu'on mette à mort sans rémission, celui qui devoit l'annoncer ; si elle n'arrive pas dans le tems qu'on l'a prédite, qu'on mette à mort, sans rémission, celui qui l'a mal annoncée.

L'intention que j'ai eue en vous rassemblant, est de faire exécuter la loi qui nous a été donnée par ordre du Ciel. Officiers, Soldats, soutenez avec vigueur les intérêts du Prince ; secondez-moi de toutes vos forces, & rendez au fils du Ciel (3) une obéissance digne de la majesté qui l'environne. Lorsque le feu a pris sur le sommet de la montagne de Koun, il exerce sa violence sur les pierres même de Yu (4). Si les dépositaires des volontés du Ciel viennent à perdre leur vertu, la Majesté offensée doit être à leur égard plus terrible que le feu. Faites périr les chefs ; mais épargnez le grand nombre. Pardonnez à tous ceux qui se soumettront ; mais faites-leur entendre que ce n'est qu'à condition qu'ils changeront de conduite. Il y a toujours de l'avantage à faire céder la tendresse naturelle, à l'hon-

(1) Voyez dans l'Astronomie Chinoise du P. Gaubil, tome II, pag. 140, &c. la dissertation sur l'Eclipse dont il s'agit ici. Le texte du Chou-king n'y est pas traduit à la lettre ; le sens y est rendu.

(2) L'usage de faire battre le tambour par un Aveugle, est un

des plus anciens qu'il y ait à la Chine.

(3) Les Chinois ont donné de tout tems à leur Empereur le nom de *Fils du Ciel*.

(4) La pierre de Yu est une espèce de pierre précieuse, la plus dure qu'on connoisse.

neur : il n'y a aucun mérite à faire céder l'honneur à ce qu'on aime naturellement. Soldats , Officiers , n'oubliez pas ce que je viens de dire , & agissez en conséquence.

Tel est le fameux Chapitre du *Chou-king* dans lequel l'observation de la plus ancienne Eclipsé solaire qu'on connoisse, est si bien désignée. Je l'ai traduit en entier aussi littéralement qu'il m'a été possible , afin qu'on fût mieux en état de juger s'il a l'air d'une *pièce supposée & insérée après coup* , & s'il est rempli de tant d'absurdités , comme le dit M. Freret (1) , apparemment d'après quelque autre ; car il n'étoit pas en état de lire par lui-même les livres Chinois. Il me semble que quiconque fera de bonne-foi , doit convenir que tout y paroît vrai , parce que tout y est dit avec un naturel & une simplicité , dont les imposteurs sont incapables ; parce que tout s'y rapporte exactement à l'Histoire , & que tout y est conforme aux mœurs & aux usages de ces tems reculés. D'ailleurs jamais son authenticité n'a été révoquée en doute ; & jamais Auteur Chinois de quelque nom dans l'Empire des Lettres , n'a osé regarder comme suspect le moindre fragment de ceux qui composent aujourd'hui le *Chou-king*. Si *Sée-ma-tsien* , & quelques abrégiateurs d'Histoire qui ont écrit peu de tems après lui , ne sont pas entrés dans un certain détail sur ce qui regarde cette expédition , & sur le motif ou le prétexte qui y donna lieu , ce n'est pas qu'ils la regardassent comme absurde ; c'est uniquement parce qu'ils n'ont pas jugé à propos de transcrire mot à mot tout ce qu'on peut lire dans le *Chou-king* lui-même. Ils

(1) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres , tome X , pag. 395 , 396 , &c. Si M. Freret , mieux instruit , n'eût changé dans la suite de sentiment , je releverois ici tout ce qu'il dit sur ce Chapitre du *Chou-*

king. Cela m'écarteroit trop de mon sujet. Voyez le tome XVI , pag. 243 des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. M. Freret y rétracte positivement ce qu'il avoit dit dans le tome X.

ont dit tout simplement : *dès que Tchoung-kang fut monté sur le trône , il donna à Yn , Prince du titre de Heou , la charge de Généralissime de ses troupes. Dans ce tems-là les Astronomes Hi & Ho négligeoient entièrement leurs devoirs , parce qu'ils étoient adonnés au vin. Il arriva une Eclipsé de Soleil qu'ils n'avoient pas annoncée ; l'Empereur envoya le Généralissime à la tête des Troupes pour les châtier.*

Ce court exposé suffit sans doute pour des Lecteurs chinois , qui savent en gros l'Histoire de leur pays. Il remplit par conséquent les objets que se sont proposés les Historiens , lorsqu'ils l'ont écrit. Ils ne pouvoient pas en dire davantage , sans être obligés d'entrer dans des discussions embarrassantes , dont ils n'eussent pas pu se tirer. Ils ont laissé aux Commentateurs & aux Critiques le soin de déterminer quelle est l'année précise , parmi les treize qu'on compte pour être du regne de *Tchoung-kang* , où l'événement en question a pu avoir lieu , ce qui renferme plus de difficultés qu'on ne le croiroit d'abord ; car , premièrement , il falloit , par un calcul rétrograde , vérifier l'Eclipsé : or , il est certain que du tems de *Sée-ma-tien* , & plusieurs siècles encore après lui , on n'étoit pas en état de le faire. Il falloit , en second lieu , décider si l'année de l'expédition militaire contre les deux Astronomes , est la même que celle où arriva l'Eclipsé : en ce cas l'armée ne devoit pas être bien nombreuse , & on seroit en droit de conclure qu'elle ne consistoit que dans les troupes de la Capitale & de ses environs. Il falloit , en troisième lieu , fixer la première année du regne de *Tchoung-kang* , comme maître absolu de tout ce qui est renfermé entre les quatre mers , & distinguer son regne effectif d'avec son regne dénommatif , si je peux parler ainsi ; afin d'expliquer les paroles du *Chou-king* , selon leur véritable sens , &c.

Toutes ces difficultés , & plusieurs autres encore dont je ne

parle pas ici , parce qu'elles ne font rien à l'objet , n'embarrafferent pas peu les premiers Historiens qui écrivoient après l'incendie des livres. Peut-être ne regardoient-ils pas alors cette observation comme devant servir un jour à constater leur Chronologie ; c'est cependant ce qui est arrivé. Elle fait aujourd'hui époque , & est comme un point fixe sur lequel on peut appuyer avec solidité l'antiquité de la Monarchie chinoise. Il n'en est pas d'une Eclipsé ainsi désignée , comme d'un autre fait purement historique. Qu'un Auteur , par exemple , nous dise que l'Empereur *Yao* a vécu tant d'années , en a régné tant , & qu'il est mort dans telle ou telle circonstance ; que sous le regne de *Tay-kang* il y a eu des troubles dans l'Empire ; qu'un Ministre rebelle détrôna son légitime Souverain , & autres choses semblables : si cet Auteur n'est contredit par aucun autre , & si d'ailleurs je n'ai aucune raison de suspecter sa bonne-foi , je dois l'en croire sur sa parole. Mais quand ce même Auteur , sur le même ton dont il a rapporté tout ce qui précède , dit que *Tchoung-kang* , fils de l'Empereur *Ki* & petit-fils du grand *Yu* , fondateur de la Dynastie *Hia* étoit à peine monté sur le trône dont on avoit fait descendre *Tay-kang* , son frere , qu'il fut obligé de faire *revivre une ancienne loi* , qui portoit peine de mort contre les Astronomes paresseux ou ignorans , lorsque leur paresse ou leur ignorance troubloient le bon ordre dans l'exercice de leur emploi ; s'il ajoute , qu'en vertu de cette loi , cet Empereur envoya des troupes contre les deux *Seigneurs* ou petits Princes (1) , qui , de son tems , étoient chargés du Calendrier de l'Empire , parce qu'ils avoient manqué de prédire une Eclipsé solaire , arrivée le

(1) Les Astronomes chargés du Calendrier sous *Tchoung-kang* , étoient *Seigneurs* ou Princes de la ville respective où ils faisoient leur séjour.

premier jour de la dernière Lune d'Automne, le Soleil & la Lune se trouvant en conjonction dans la constellation *Fang* : frappé des dernières paroles de son récit, parce qu'elles m'annoncent un fait de la vérité duquel je puis m'assurer par moi-même, je me mets en état de le vérifier. Ce fait une fois vérifié, tous les autres faits qui s'y rapportent, se trouvent par-là même vérifiés aussi.

Je parcours donc dans l'Histoire Chinoise, tout ce qui regarde la succession immédiate des Empereurs ; je fais l'addition des différens nombres qui composent la durée de leurs différens regnes ; je cherche quelques époques, dont personne ne révoque en doute la certitude ; je les combine entre elles ; j'examine les différens résultats, & j'adopte celui qui me paroît le plus approcher du vrai, & qui est le plus généralement suivi. Par ce résultat il est constant que *Tchoung-kang* est quatrième Empereur de la Dynastie des *Hia*, que son regne a été de treize ans, & qu'il commença l'an avant J. C. 2159, & finit par conséquent l'an 2146.

Il s'agit de savoir, 1°. si dans quelqu'une de ces treize années il y a eu une Eclipsé solaire ; 2°. si cette Eclipsé est arrivée dans la saison indiquée ; 3°. si elle a pu être observée à la Chine dans le lieu où étoit alors la Cour ; 4°. si, lors de la conjonction, le Soleil étoit ou dans la constellation *Fang*, ou près de cette constellation.

Après avoir fait toutes les perquisitions nécessaires, j'apprends que les Empereurs de la Dynastie *Hia*, tenoient leur Cour dans la Province du *Chan-si* ; que *Ngan-y* est le nom de la ville où demuroit *Tay-kang*, lorsqu'on le fit descendre du trône pour y placer *Tchoung-kang*, son frere ; que cette ville, plus occidentale que Péking de cinq degrés, est par la latitude de trente-cinq degrés & environ sept minutes.

J'apprends que la constellation que les anciens Chinois appelloient du nom de *Fang*, étant la même que celle qui porte aujourd'hui le même nom, étoit composée autrefois, comme elle l'est aujourd'hui, des étoiles de la tête du Scorpion, marquées B. D. II. E. dans Bayer. J'apprends que du tems de la Dynastie *Hia*, la neuvième Lune étoit celle durant le cours de laquelle le Soleil entroit dans le signe du Scorpion. J'apprends que les Chinois ne calculoient anciennement que les mouvemens moyens, & qu'ils rapportoient le lieu des constellations à l'équateur & non à l'écliptique. J'apprends enfin que leurs calculs n'étoient fondés que sur des observations faites sans trop de précision & le plus souvent à la simple vue; d'où je conclus que je dois me contenter de tout résultat qui, dans la vérification, ne me donneroit qu'un simple à-peu-près.

Avec ces connoissances préliminaires, je prends les tables de Halley, & je calcule. Mon calcul fini, je trouve que, dans le courant de l'année 2155 ans avant J. C., qui est la cinquième du règne de *Tchoung-kang*, il y a eu une Éclipse solaire, que cette Éclipse est arrivée le 12 d'Octobre; qu'elle a été visible à *Ngan-y-hien*, où l'on comptoit alors sept heures; trente minutes 14 secondes; qu'elle est arrivée au jour précis marqué dans le *Chou-king*, c'est-à-dire, le premier jour de la dernière Lune d'Automne, puisque ce jour répond exactement au 12 d'Octobre; que lors de la conjonction, le Soleil étoit à-peu-près dans la constellation *Fang*, n'étant éloigné que d'environ trois degrés de l'Etoile II du front du Scorpion: il ne m'en faut pas davantage pour être convaincu que c'est véritablement là l'Éclipse dont l'ancien monument historique des Chinois fait mention. Elle est arrivée dans une des années que l'Histoire marque parmi celles de *Tchoung-kang*; elle est revêtue de toutes les circonstances qui sont indiquées dans le *Chou-king*;

elle est de nature à n'avoir pas pu être calculée, après l'incendie de *Tsin-ché-hoang*, lorsqu'on travailla au recouvrement des livres. Elle mérite donc toute sorte de croyance; elle doit faire époque, & une époque d'autant plus sûre, que nous sommes toujours à portée de la vérifier, que nous l'avons en effet vérifiée, & que tout le monde peut la vérifier aussi.

C'est envain que M. Freret met en usage toute sa science Chinoise, pour concilier plusieurs époques entre elles, afin de pouvoir fixer l'an 2136 avant J. C. pour la soixante-dixième année du règne de *Yao*, & rapprocher à proportion les règnes des autres Princes jusqu'à *Tchoung-kang*, dont la sixième année, suivant ce célèbre Critique, répondrait alors à l'an 2007 avant l'Ere chrétienne; d'où il conclut que l'Eclipse dont il est parlé dans le *Chou-king*, n'est pas celle de l'an 2155, mais celle qui arriva le 24 Septembre de l'an 2007 avant J. C.

Tout ce que dit M. Freret, tombe de soi-même vis-à-vis des paroles du *Chou-king*. Tous les raisonnemens qu'il fait ne concluent rien, parce qu'ils n'appuient que sur des fondemens ruineux, parce qu'ils n'ont que de fausses suppositions pour principes, parce qu'ils ne détruisent pas ce qu'ils devroient détruire, parce qu'enfin ils tendent à affaiblir un système, qui, de l'aveu des meilleurs Critiques chinois, est inadmissible.

1°. Les paroles du *Chou-king*, qui désignent l'Eclipse, n'ont besoin d'aucune supposition, d'aucune addition, d'aucune interprétation forcée, pour pouvoir être appliquée à l'Eclipse de l'an 2155 avant J. C. & elles ont besoin de tout cela pour être appliquées à l'Eclipse de l'an 2007, & à toute autre qu'on pourroit trouver avoir eu lieu avant ou après cette époque: ce qui forme un très-fort préjugé, pour ne pas dire une démonstration en faveur de la première. Les doutes que

le P. Gaubil semble former sur cela , s'évanouissent quand on les examine de près. *L'Eclipse solaire du Chou-king (dit-il) rapportée par Confucius sous Tchoung-kang, & trouvée selon les règles du calcul Chinois & Européen, au 12 Octobre, à la Chine, l'an 2155 avant J. C. est une très-grande preuve contre la chronologie du Tchou-chou. Mais dans le fond ce n'est pas une démonstration absolue: car, 1°. il faudroit savoir démonstrativement, si la neuvième Lune d'alors étoit la neuvième Lune d'aujourd'hui.* Je réponds au P. Gaubil, qu'il n'est pas nécessaire de savoir ni démonstrativement, ni autrement, *si la neuvième Lune d'alors étoit la neuvième Lune d'aujourd'hui*, parce que la Lune où arriva l'Eclipse n'est point désignée dans le *Chou-king* par un nombre ordinal, mais seulement par le caractère *ki*, lesquels s'emploie pour désigner en général la dernière Lune de chacune des quatre saisons. Ainsi *Ki-tsieou-yué*, comme il y a dans le texte, ne signifie pas la neuvième Lune d'Automne, mais la dernière Lune d'Automne, ou la Lune qui termine l'Automne. Ce qui suffit pour dissiper tous les doutes; car de quelque manière qu'on comptât les Lunes sous la Dynastie *Hia*, le Printemps désigné comme Printemps, & l'Automne désigné comme Automne, étoient alors comme aujourd'hui, le Printemps & l'Automne: 2°. continue le P. Gaubil, *il faudroit savoir démonstrativement si la constellation Fang d'alors est celle d'aujourd'hui, & si elle avoit la même étendue.* Je réponds encore qu'il n'est pas nécessaire de savoir tout cela, lorsqu'il ne s'agit d'une Eclipse, que comme d'un fait historique, telle que celle dont il est parlé dans le *Chou-king*. J'ajoute que si la démonstration est nécessaire, elle se déduit de la vérification même de l'Eclipse. Il suffit que l'Historien dise: *sous tel regne, tel jour de telle Lune, de telle année, il y eut Eclipse de Soleil.* C'est à l'Astronome qui vérifie l'Eclipse, à assigner le lieu de la conjonction, le tems

précis

précis où elle s'est faite , la quantité , & toutes les circonstances qui peuvent être soumises au calcul. La vérification faite , je conclus ainsi : le calcul me donne une Eclipsé visible à la Chine l'an 2155 avant J. C. qui est une des années du regne de *Tchoung-kang*. Donc c'est l'Eclipsé dont parle le *Chou-king*. Le calcul me donne pour le tems de cette Eclipsé le 12 Octobre , & il se trouve que le 12 Octobre répond au premier de la neuvième Lune , dans la supposition que les Lunes eussent dans le Calendrier d'alors , le même arrangement qu'elles ont dans le Calendrier d'aujourd'hui ; il se trouve aussi que le 12 Octobre de la même année est le premier de la dernière Lune d'Automne : donc la neuvième Lune & la dernière Lune d'Automne , ne sont qu'une & même Lune sous deux noms différens , &c.

J'ai cru devoir répondre en passant à ces deux prétendues difficultés , qu'un Auteur moderne a fait valoir sous l'autorité du P. Gaubil (1). Je reviens à M. Freret.

(1) Gaubil , *Histoire abrégée de l'Astronomie Chinoise* , tome II , p. 43. *Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens* , traduit de l'Anglois de Warbuton , tome II , pages 485 , 486 , &c. Je dois dire ici qu'il ne faut pas prendre pour le sentiment du P. Gaubil , ce qu'il dit dans un endroit de ses Ouvrages , plutôt que dans un autre ; car il lui arrive quelquefois de dire les deux contradictoires. En voici la raison. Le P. Gaubil n'étoit pas un homme à épouser un système. Quand il trouvoit quelque chose pour , il l'écrivait & l'envoyoit en France à ses Correspondans. Quand il trouvoit quelque chose contre , il l'écrivait de même , & l'envoyoit également

à ses Correspondans qui en faisoient tel usage qu'ils jugeoient à propos. Il me souvient de lui avoir représenté quelquefois , qu'il devoit relire avec plus d'attention les Ouvrages qu'il envoyoit en France , afin de les rendre un peu plus suivis , & un peu mieux faits qu'ils n'étoient. Il me répondoit alors : *ils raccommoieront tout en France , beaucoup mieux que je ne pourrois le faire ici. Tout ce que nous pouvons faire , c'est de leur envoyer des matériaux , c'est à eux de les employer. Ils ont plus de secours que nous.* Ainsi , comme le dit M. Freret , les répétitions , contradictions , &c. ne doivent pas lui être imputées.

J'ai dit en second lieu que les raisonnemens de ce célèbre Critique ne concluent rien contre la fixation de l'Eclipsé du *Chou-king* à l'an avant J. C. 2155, parce qu'ils n'appuyent que sur des fondemens ruineux ; parce qu'ils ont de fausses suppositions pour principes , &c. Un des fondemens qui sert de principal appui au système que M. Freret veut faire valoir , est que *sur la soixante-dixieme année du regne de Yao , le Chou-king marque la premiere Lune du Printems du caractère Tcheng , qui signifie la premiere Lune de l'année civile , & que la glose marque la deuxième Lune de la note cyclique Sin-tcheou*, qui est celle d'un des jours de cette seconde Lune (1). Sans entrer dans un détail qu'il faut lire tout au long dans l'Ouvrage même de ce célèbre Ecrivain , je dirai seulement que ce qu'il fait dire au *Chou-king*, ne se trouve pas dans le texte du *Chou-king*. Ici , comme dans bien d'autres endroits , on a confondu le texte avec la glose. Si l'on a à bâtir un système sur ce qui se trouve dans le *Chou-king*, il faut prendre les paroles même du texte , & non les explications arbitraires des commentateurs.

Dans le texte du *Chou-king*, chapitre *Yao-tien*, il n'est parlé de la soixante-dixieme année du regne de *Yao*, qu'à l'occasion du successeur que ce Prince ordonne qu'on lui cherche ; & cette année n'est désignée par aucun caractère cyclique, non plus que les Lunes & les jours dont elle est composée. *Voici la soixante-dixieme année que je suis sur le trône*, dit *Yao* à ses Ministres, *il est tems que je me décharge sur quelqu'un du fardeau du Gouvernement*. Ce fut alors qu'on lui désigna le fils de *Kou-seou*, le sage *Chun*, qu'il agréa, auquel il donna ses deux filles en mariage , & qu'il associa à l'Empire.

(1) Voyez le dix-huitieme tome des Mémoires de l'Académie des Belle-Lettres , p. 253 , 254 , &c.

Dans un autre texte du *Chou-king* (chapitre *Chun-tien*, dans lequel, après un court éloge de *Yao*, on fait, en forme de récapitulation, le détail des principaux usages de ce Prince lorsqu'il étoit sur le trône) il est dit : le *premier jour de la nouvelle Lune*, il se rendoit au *Miao de Ouen-tsou*, &c. Tout ce qui est rapporté sous cette première Lune, regarde des usages religieux. C'est-là que le caractère *Tcheng* est joint à celui de *Yue* pour désigner la *première Lune de l'année civile*; cependant le caractère qui exprime le Printemps ne s'y trouve point : il n'y a précisément que les quatre caractères suivans, *Tcheng*, *Yue*, *Chang*, *Ge*, c'est-à-dire le premier jour de la première Lune. La deuxième Lune de l'année, continue le texte, *soui*, *eulh*, *yué*, &c. Que le commentateur désigne comme il lui plaira, & cette Lune & quelqu'un des jours qui la composent, il ne fera jamais vrai de dire que la note cyclique qu'il aura ajoutée, soit réputée comme étant dans le *Chou-king*. C'est cependant sur une pareille supposition que M. Freret se croit fondé d'ajouter un cycle entier, c'est-à-dire, l'espace de soixante années, pour en conclure que la soixante-dixième année du règne de *Yao* répond à l'an 2136 avant J. C.

J'ai dit en troisième lieu que les raisonnemens de M. Freret ne détruisoient pas ce qu'ils devoient détruire. L'Histoire authentique de l'Empire, d'accord sur ce point avec le plus grand nombre des Auteurs, & avec les plus célèbres Critiques, donne l'Eclipse du Soleil arrivée l'an 2155 avant J. C. pour celle dont il est parlé dans le *Chou-king*, sous le règne de *Tchoung-kang* : elle trouve que c'est la seule Eclipse qui ait les caractéristiques désignés dans le *Chou-king*. Elle explique tout naturellement, tout simplement, le passage de ce livre classique où il en est fait mention. Elle suit en cela l'ordre chronologique le plus suivi & le mieux établi; elle n'est point obligée à

des interprétations forcées , à des suppositions , à des additions ; & en combinant cette Eclipsé avec les Eclipses du *Ché-king* , & du *Tchun-tseou* les plus détaillées & les mieux vérifiées , & avec la durée des regnes intermédiaires , tout s'accorde , tout est bien déduit , tout est conséquent. C'est à faire voir la fausseté de tout cela , que le Critique françois auroit dû s'attacher , avant d'entreprendre d'établir un système , qui , de l'aveu des meilleurs Critiques chinois , est inadmissible ; & c'est ce qu'il n'a pas fait.

Ce système , pour l'établissement duquel M. Freret a déployé toute l'étendue de son génie , & mis à profit toutes ses recherches , est celui du *Tchou-chou* , ou livre de bambou , ainsi appelé , parce qu'il étoit écrit sur des planchettes de bambou , lorsque l'an de J. C. 285 , on le trouva dans un tombeau près de *Ouei-hoei-fou* de la Province du *Ho-nan*. Pour savoir le degré d'autorité qu'on doit donner à un pareil livre , il faut le connoître. Voici en peu de mots de quoi pouvoir au moins s'en former une idée.

Il paroît que le *Tchou-chou* est l'ouvrage de quelque particulier qui avoit rédigé les annales pour son usage propre , & qui avoit fait sa rédaction sur différens Auteurs , sans faire trop attention aux contradictions qui pouvoient s'y rencontrer. Cet Ouvrage est certainement fait du tems de la Dynastie des *Tcheou* , par conséquent avant l'incendie ordonné par *Tsin-che-hoang*. Il étoit écrit en caractères anciens nommés *Ko-teou* , dont les uns étoient mal formés , les autres à demi-effacés , & tous très-difficiles à lire. Il y avoit grand nombre de lacunes : & dans ce qu'on put déchiffrer , on y reconnut évidemment des fables , des fausses dates , de faux énoncés , & plusieurs résultats de faux calculs. *Ou-ty* , premier Empereur des *Tsin* Occidentaux , sous le regne duquel on fit la découverte de ce

livre , crut d'abord avoir fait l'acquisition de quelque monument précieux. Il le fit examiner avec soin , & ordonner qu'on en fit usage pour corriger les erreurs qui pouvoient s'être glissées dans l'Histoire. Les Savans qui furent chargés de ce pénible travail, firent de leur mieux pour se conformer aux intentions de ce Prince ; mais malgré leur bonne volonté, l'autorité de *Sée-ma-sien* fut d'un plus grand poids dans leur esprit que celle du *Tchou-chou* , dans lequel ils apperçurent plusieurs articles directement opposés à ce qu'on lisoit dans les *King*. Ils prirent le parti d'en faire un Ouvrage à part, dont chacun pourroit profiter suivant ses lumières. Ce fut alors , à ce que prétendent quelques Critiques chinois, qu'on ajouta aux années, les caractères cycliques, qui n'étoient point dans l'original. Quoi qu'il en soit, on démontre par ces caractères mêmes, que cet Ouvrage n'est propre qu'à induire en erreur ceux qui voudroient s'y attacher scrupuleusement. C'est ce dont conviennent unanimement & les Critiques & les Historiens & ceux mêmes qui sont le plus attachés au *Tchou-chou*. C'est pour cette raison qu'on y a fait des corrections & des additions, au moyen desquelles on a cru qu'il pouvoit passer. Les uns ont ajouté cinquante-neuf ans, les autres deux cycles, & les autres trois cycles entiers, c'est-à-dire, cent quatre-vingts ans. Il est certain que cet Ouvrage n'est pas tel aujourd'hui qu'il étoit autrefois lorsqu'on en fit la découverte. Les variantes qu'on trouve dans les exemplaires imprimés sous différentes Dynasties ne nous permettent pas d'en douter. Par exemple, vers l'an 584 de J. C. les Astronomes qui écrivirent sur la fin de la Dynastie des *Tchen*, & au commencement de celle des *Soui*, citoient le *Tchou-chou*, & désignoient, d'après ce livre, la première année du regne de *Yao*, par les caractères cycliques *Ping-ise* ; cependant ils plaçoient cette même année à l'an avant J. C. 2325 : & cette année,

suivant le *Tchou-chou* d'aujourd'hui, ne répond qu'à l'an 2145, en conservant les mêmes caractères cycliques *Ping-tsé*, ce qui fait une différence de cent quatre-vingts années, ou de trois cycles entiers. De même vers l'an de J. C. 721, le fameux Astronome *Y-hang* citoit le *Tchou-chou*, & désignoit d'après ce livre, la première année du règne de *Tcheng-tang* par les caractères cycliques *Kouei-hai*, & la première année du règne de *Tay-kia*, par les caractères *Sin-tsé*. Cependant ce même Auteur fait répondre la première année du règne de *Tcheng-tang* à l'an avant J. C. 1738, & la première année du règne de *Tay-kia* à l'an 1720. Or dans le *Tchou-chou* tel qu'on l'a aujourd'hui, la première année de *Tcheng-kang*, avec les caractères cycliques *Kouei-hai*, répond à l'an 1558, & la première année de *Tay-kia*, avec les caractères cycliques *Sin-tsé*, répond à l'an 1540, ce qui fait entre le *Tchou-chou* d'autrefois, & le *Tchou-chou* tel qu'on l'a aujourd'hui, une différence de trois cycles entiers, ou de cent quatre-vingts ans.

Je ne disconviens pas que la méthode employée par M. Freret, pour transposer l'Eclipse du *Chou-king*, de l'an 2155 à l'an 2007, ne soit très-ingénieuse. Plus d'un Auteur chinois l'avoit employée avant lui & avec aussi peu de succès; parce que, comme lui, les Auteurs avoient pris des suppositions pour des principes, & des vraisemblances pour des vérités. Il seroit à souhaiter que les Savans qui ont travaillé sur la Chronologie chinoise, n'eussent pas supposé la dénomination des années des Lunes & des jours, par les caractères cycliques, comme un moyen sûr de fixer ou de vérifier les anciennes dates. Ce moyen seroit infailible, si cette dénomination avoit toujours eu lieu de la même manière & sans interruption; si la ressemblance de certains caractères entre eux n'avoit pas fait prendre

quelquefois les uns pour les autres ; si lorsqu'on a recouvré les anciens livres & les anciens monumens , on n'avoit jamais substitué en place d'un caractère effacé , un caractère qu'on croyoit être le même , quoiqu'il ne le fût pas en effet. Comment pouvoir s'assurer de tout cela pour les tems reculés , quand on voit les plus habiles Critiques n'être pas d'accord entre eux sur ce point ? Il seroit à souhaiter que les mêmes Savans n'eussent pas regardé les preuves Astronomiques , comme étant les seules dont ils devoient faire usage , pour trouver la vérité qu'ils cherchoient. Ils auroient dû ne les faire servir que pour confirmer des vérités déjà trouvées par les monumens & par l'Histoire. Ils auroient dû ne pas regarder la fixation des Solstices , des Equinoxes , & des différentes Saisons de l'année , comme étant le résultat de plusieurs observations faites avec cette précision qu'on exige aujourd'hui , & dont nos seuls Astronomes Européens sont capables. Ils auroient dû savoir au contraire , que les Chinois se sont toujours contentés d'un *Ta-kai* , ainsi qu'ils s'expriment , c'est-à-dire d'un *à-peu-près* ; & ils auroient conclu qu'un *à-peu-près* , après un grand nombre de siècles , ne pouvant pas , s'il est isolé , être fixé lui-même par le calcul , ne pouvoit pas être pris pour fixer les autres époques. Il seroit à souhaiter enfin , que , lorsqu'on a voulu se prévaloir de l'autorité des anciens livres Chinois , on eût fait des citations plus exactes , en distinguant le texte d'avec la glose , & en ne donnant pas l'un pour l'autre , comme on l'a presque toujours fait.

Tenons-nous-en donc à celui des systèmes chronologiques qui a été adopté par le corps de Nation , comme étant le résultat des discussions exactes de ses Tribunaux littéraires , sous l'autorité d'un Prince qui leur a ouvert ses Cabinets & ses Bibliothèques , & qui leur a fourni les secours dans tous les genres dont ils pouvoient avoir besoin.

Je n'ignore pas que les époques les mieux établies, sont encore pleines de difficultés; mais ce sont des difficultés qu'on peut résoudre. Je fais qu'il se trouvera toujours des obscurités qui en cacheront l'entière évidence; mais ce sont des obscurités qu'on peut rendre transparentes, jusqu'à faire voir le jour au travers. Je fais qu'on ne manquera jamais de raisons ou de prétextes, pour se croire en droit d'en soupçonner la certitude; mais on peut détruire ces prétextes, on peut démontrer le peu de solidité & l'insuffisance de ces raisons. Je ne crains pas de le dire: toutes ces difficultés, toutes ces obscurités, toutes ces raisons, tous ces prétextes doivent disparaître, dès-là qu'on a le suffrage unanime du corps des Savans. Les sentimens particuliers de quelques Lettrés, quelque bien fondés qu'ils nous paroissent, ne méritent pas la préférence sur celui de la Nation entière, quand la Nation ne se décide elle-même que d'après l'autorité de ceux qui sont réputés les plus habiles. Toutes choses étant d'ailleurs égales, la présomption sera toujours pour le plus grand nombre (1). Or ce n'est qu'après une décision juridique de la part

(1) Quoique le grand nombre assure, par exemple, que l'Eclipse solaire, dont il est parlé dans le *Chou-king*, sous *Tchoung-kang*, est celle qui arriva l'an 2155 avant J. C. quelques Auteurs, par un calcul rétrograde, fondé sur de faux principes, l'ont trouvée à des années où elle n'a pu arriver. M. Freret lui-même s'efforce de prouver que l'Eclipse de 2155 n'est point celle dont parle le *Chou-king*, parce qu'elle n'est pas de nature à avoir pu effrayer le Peuple, &c. Si M. Freret avait fait attention à l'idée que les Chinois ont attachée de tout tems à une Eclipsé de Soleil, il auroit su que le seul nom d'*Eclipsé solaire* suffit pour consterner les esprits. Cet Aveugle qui frappe sur le tambour, ces Mandarins en habit de cérémonie qui montent à cheval, comme dans le tems de quelque calamité publique, tout cela frappe, saisit, entraîne l'imagination, & suffit de reste pour porter la frayeur dans des esprits déjà prévenus qu'une Eclipsé ne présage rien de bon. Je crois avoir répondu aux autres objections de ce célèbre Critique, à celles du moins qui auroient pu former quelques difficultés réelles.

du corps des Savans , décision que le Prince a munie du sceau de son autorité , & qu'il a fait intimer aux Tribunaux d'Astronomie , d'Histoire & de Littérature. Ce n'est que conformément au sentiment du plus grand nombre de ceux qui composent la classe immense de ces sortes de Lettrés qui , pour être sans emploi , ne sont pas pour cela sans science , & qui , pour s'être arrêtés sur le premier des degrés littéraires , n'en sont pas moins parvenus quelquefois jusqu'au faite de l'érudition : ce n'est par conséquent que d'après la Nation entière qu'on s'est déterminé à fixer la certitude de la Chronologie chinoise à la soixante-unième année du regne de *Hoang-ty* , laquelle , comme je l'ai dit , répond exactement à l'an 2637 avant l'Ere chrétienne.

On a prétendu que *les Chinois sont une colonie Egyptienne ; que les premiers Empereurs de la Chine sont les anciens Rois de Thebes ; que les caractères chinois ne sont que des especes de monogrammes formés des lettres Egyptiennes & Phéniciennes.*

Ces mots auroient besoin de quelque explication. On auroit dû assigner l'espece des lettres Egyptiennes & Phéniciennes dont on prétend que les caractères Chinois ont été formés. Avant l'invention des Lettres , les Egyptiens avoient déjà des caractères , & ces caractères étoient de plusieurs especes. Il y avoit les caractères symboliques , les hiéroglyphiques propres , les hiéroglyphiques symboliques , les hiéroglyphiques abrégés , autrement dits hiéroglyphiques , les hiéroglyphiques curiologiques , les hiéroglyphiques tropiques , quelques autres encore qui n'étoient point formés avec des lettres d'un alphabet , mais qui rendoient le sens de l'Ecrivain , les premiers par des énigmes allégoriques , & les autres par une peinture , ou une imitation plus ou moins approchante de la chose qu'on vouloit désigner. Les caractères alphabétiques , tant sacrés que vulgaires , ainsi que l'écriture courante , ne furent trouvés que

long-tems après ; & ce fut la nécessité de communiquer ses pensées sans ambiguïté , & de se faire entendre sans risque , qui les fit imaginer. Je ne saurois me persuader que ce fut à ces derniers qu'on eût voulu comparer l'ancienne Ecriture chinoise , dont la date remonte jusqu'au tems même de *Hoang-ty* , qui n'est postérieur que d'environ trois siècles aux fondateurs des royaumes de Thebes dans la haute Egypte , & de Tanis ou Héliopolis dans la basse : ce ne peut être qu'aux symboliques & aux hiéroglyphiques , parce qu'ils sont les seuls qui puissent prêter au parallèle.

Je ne disconviens pas que chez les deux Nations , chinoise & égyptienne , il n'y ait une foule de caractères qui se ressemblent. Dans la confrontation que j'en ai faite , j'en ai trouvé moi-même un assez bon nombre de tout-à-fait semblables : mais rien ne m'a surpris en cela , & je n'en ai pas conclu que les Chinois les avoient pris des Egyptiens , ni les Egyptiens des Chinois. L'idée toute naturelle de représenter les choses dont on veut parler , en traçant les principaux traits qui en peignent l'image , ou en les désignant par quelqu'un de leurs attributs , s'est présentée également à l'esprit des uns & des autres ; & les uns & les autres en ont fait usage , sans avoir entre eux aucune communication. Les Perses , les Scythes , les Indiens , les Mexicains eux-mêmes , qui sont un Peuple très-moderne en comparaison des autres que je viens de nommer , se sont servis de figures & de hiéroglyphes pour manifester leurs pensées , lorsqu'ils avoient des choses matérielles à exprimer. Dira-t-on de ces derniers sur-tout , qu'ils ont été chercher leurs figures & leurs hiéroglyphes en Egypte , ou qu'une Colonie égyptienne est venue en Amérique pour les apporter ? « *Un pareil concours , dit un Auteur moderne , dans la maniere de conserver les pensées , ne peut être regardé jamais comme une suite , soit de l'imi-*

tation , soit de quelque événement imprévu ou du hasard ; mais doit être considéré comme la voix unanime de la nature parlant aux conceptions grossières des hommes , &c. (1). Cela doit s'entendre des caractères symboliques & hiéroglyphiques propres. Pour ce qui est des hiéroglyphiques abrégés , autrement dits hiéroglyphiques , il y entre nécessairement de l'art & du choix. Si ceux de cette espèce qui furent inventés chez les Egyptiens , ressembloient aux anciens caractères chinois , & si les uns & les autres désignaient précisément les mêmes choses , & avoient été employés par les deux Peuples de la même façon , alors , je l'avoue , on pourroit conclure légitimement que les deux Nations ont eu de la communication entre elles , & qu'elles se sont transmis l'une à l'autre la méthode de manifester leurs pensées par des signes. Mais il s'en faut bien qu'on puisse reconnoître l'identité ou la ressemblance que j'indique. Pour nous en convaincre , il suffit de jeter un coup-d'œil sur les méthodes égyptienne & chinoise pour la formation des caractères , & pour les idées qu'ils pouvoient exprimer.

Chez les Egyptiens , la méthode des hiéroglyphes consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose , à la chose même ; à faire qu'une chose tînt la place d'une autre , & la représentât , quand il y avoit dans la chose qui représentoit , quelque ressemblance ou analogie délicate avec la représentée , tirée soit des observations de la nature soit des traditions superstitieuses qui avoient cours parmi eux. Ainsi la toute science de Dieu étoit représentée par un œil placé d'une manière éminente , l'Univers par un serpent roulé en forme de cercle ; le

(1) Essai sur les Hiéroglyphes chinois de M. Warburton , tome I , des Egyptiens , traduit de l'Anglois page 46.

lever du Soleil , par deux yeux de Crocodile ; une Veuve qui ne s'étoit point remariée , par un pigeon noir ; une personne obligée au secret , par une sauterelle , &c. (1).

Chez les Chinois , la méthode des caractères hiéroglyphiques étoit plus générale , & pouvoit s'appliquer à tout : on ne s'en servoit jamais pour cacher des mystères au Peuple ; on les employoit indifféremment pour le sacré , comme pour le profane ; pour expliquer les choses naturelles & qui tombent sous les sens , comme pour manifester les idées simples & tout ce qui étoit du ressort de l'entendement. Jugeons-en par ce qu'en dit un Auteur qui vivoit sous la Dynastie des *Tang* (2). *Le Ciel , la Terre , les Montagnes & les Rivières ont fourni des modèles pour la représentation des angles , du rond , de ce qui est immobile , & de ce qui est dans un mouvement continu.*

Le Soleil , la Lune & les Étoiles ont servi de prototypes pour désigner tout ce qui a de l'éclat , tout ce qui est poli , tout ce qui est tissé avec art , tout ce qui est travaillé avec industrie.

On a trouvé dans les arbres , dans les nuages , dans les plantes , de quoi pouvoir représenter les couleurs , l'extension , l'accroissement , & les différentes manières de publier ce qu'on veut que personne n'ignore.

On a choisi les poissons , les insectes , les volatiles & les quadrupèdes , comme des signaux suffisans pour reconnoître tout ce qui a rapport aux différentes manières de se mouvoir , à l'agilité , & à la lenteur , à la diligence & à la paresse.

C'est ainsi qu'au moyen des choses les plus ordinaires , de celles que tout le monde est à portée de voir , les Sages de l'An-

(1) *Essai sur les Hiéroglyphes* , commencé son règne l'an 618
tome I. après J. C. & a été entièrement

(2) Cet Auteur se nommoit *Ly-yang-ping*, La Dynastie des *Tang* a
éteinte l'an 907 de l'Ere chrétienne.

riquisé, & ceux qui ont marché sur leurs traces, ont trouvé l'art de donner une figure aux choses purement intellectuelles, de représenter ce qui ne sauroit tomber sous les sens, & de mettre sous les yeux toutes les productions naturelles, ainsi que la manière d'opérer des trois principes actifs, le Ciel, la Terre & l'homme. C'est ainsi que le pinceau, dirigé successivement par des mains intelligentes, a pu perfectionner, a pu varier à son gré ce que les anciens Sages n'avoient fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher (1).

A l'autorité de *Ly-yang-ping*, joignons celle des savans Éditeurs du Poème de Sa Majesté impériale (2). Voici comment ils s'expriment.

« Nous pensons avec toute la modestie qui nous convient, »
 « que les Caractères qui nous viennent par *Tché-tcheou*, ont »
 « une origine très-ancienne ; & que c'est par une tradition im- »
 « mémoriale, que de génération en génération ils sont enfin »
 « parvenus jusqu'à nous.

« *Fou-hi* en formant les figures qu'on appelle *Koua*, a fait »
 « naître l'idée de la composition des Caractères dont on se »
 « servit d'abord pour exprimer les choses les plus essentielles ; »
 « & *Tsang-kié*, par les six différentes espèces de signes dont il »
 « enrichit cette première invention, l'a rendue d'un usage plus »
 « facile & plus étendu. Ceux qui vinrent après, faisant atten- »
 « tion à ce qu'avoient fait leurs devanciers, s'appliquant sans »
 « cesse à pénétrer leurs idées, à les développer, à les embellir, »
 « à les étendre, vinrent à bout par d'heureuses combinaisons, »
 « de perfectionner peu-à-peu un art auquel nous sommes »
 « redevables de nos plus belles connoissances. C'est par les.

(1) J'ai tiré cette citation d'un ouvrage mis à la suite du Poème de l'Empereur, écrit de soixante-quatre manières différentes, je l'ai

envoyé à la Bibliothèque du Roi.
 (2) Voyez à la fin de la traduction du Poème que je viens de citer.

« Lettres que nous avons connu les Lettres même , leur origine ,
 « leur variété , leur progression , & leurs différens usages. Les
 « premières & les mieux faites qu'on ait trouvées étoient gra-
 « vées sur le fer & sur la pierre (1) ».

On voit par tout ce que je viens de rapporter , que les Chinois ont employé pour la composition de leurs caractères , qui sont de véritables hiéroglyphes abrégés , une méthode qui n'est certainement pas celle des Egyptiens. Le choix des objets pour l'application de la méthode , je veux dire , le choix des symboles , diffère encore plus chez les deux Nations , que la

(1) Pour savoir ce que les Chinois pensent de l'origine de leurs caractères , il faut lire ce qu'ils rapportent à la fin de chaque volume des trente-deux qui contiennent le Poème de l'Empereur , pour célébrer *Moukden* sa Patrie. Je dirai seulement ici en passant , que les six différentes espèces de signes déterminés par *Tsang-kié* , consistent dans les six préceptes sous lesquels il renferma tout l'art de composer les caractères. Quelques nœuds formés sur une corde , étoient la seule manière d'écrire avant *Fou-hi*. Ce sage Prince inventa des caractères auxquels il donna des noms particuliers... *Tsang-kié* , renferma dans six préceptes , tout l'art de les composer. Le premier précepte disoit que les caractères devoient ressembler à-peu-près aux choses qu'on vouloit désigner ; mais comme il y a une multitude presque infinie de choses , & que parmi ces choses il s'en trouve qui ont du rapport entre elles , par le second précepte , un même caractè-

tere avoit deux sens différens , & par conséquent deux significations. Par le troisième précepte , certains caractères furent affectés à certains sujets particuliers. Le quatrième précepte consistoit dans l'assemblage de plusieurs caractères simples pour en former un seul. Le cinquième précepte mettoit une différence entre les caractères composés des mêmes caractères simples ; par exemple , lorsque tel caractère simple étoit placé à la droite de tel autre , sa signification étoit différente de celle qu'il avoit , lorsqu'il étoit placé à gauche , dessus , ou dessous. Par le sixième précepte , la manière d'assembler les différens traits pour former les caractères , fut déterminée.

Il y en a qui prétendent que *Tsang-kié* inventa six sortes de signes , dont chacune faisoit une espèce d'écriture ; mais comme tout ce qu'on dit là-dessus n'a rien d'aussi certain que ce qui est rapporté dans l'Ouvrage que j'ai cité plus haut , j'y renvoie le Lecteur.

méthode elle-même. Je reprends les exemples que j'ai déjà cités pour en servir de preuves. *Les Egyptiens représentoient la toute science de Dieu, par un œil placé d'une manière eminente.* Les Chinois n'ont jamais eu de caractère propre pour exprimer cet attribut de la Divinité. On leur dispute même une connoissance de l'Être suprême, assez exacte pour qu'ils aient pu se former une idée de *la toute science.* Dans la supposition qu'ils aient connu Dieu, ils ne l'ont désigné que par les deux caractères de *Chang-ti*, de *Hoang-tien*, de *Lao-tien*, ou par le seul caractère de *Tien*. Or, de tous ces caractères, il n'y a que le seul *Hoang* où il y ait un œil placé d'une manière eminente (1) ; & ce *Hoang* n'a jamais été employé pour signifier la science.

Les Egyptiens ont représenté l'Univers par un serpent roulé en forme de cercle, & les Chinois le représentent par un caractère composé de trois croix posant sur une ligne horizontale (2), ou jointe par une transversale commune ; & ce caractère est appelé *Ché*, qui signifie *dix*.

(1) *Hoang*, dans son acception primitive, a pu signifier *Roi par excellence*, *Souverain qui a l'œil ouvert sur les Rois*. Il est composé d'un *pe*, qui signifie *pur*, *clair*, *brillant*, &c. & d'un *Ouang*, qui signifie *roi souverain*. Ainsi *Hoang* doit signifier *Souverain qui brille au-dessus des Souverains*. Dans les anciens caractères qui exprimoient *Hoang*, on voit un homme désigné par la lettre *Jin*, au-dessus des Rois désignés par la lettre *Ouang* ; ou un maître, désigné par la lettre *Tchou*, placé sur un autre maître, désigné pareillement par la terre *Tchou*. Le dernier est composé d'un soleil placé sur la terre, c'est-à-dire d'un

ge placé sur un *Tou*. Je crois que les Chinois n'ont prétendu désigner par-là que leur Empereur, qu'ils ont toujours regardé comme le maître de l'Univers. Quoi qu'il en soit, le caractère *Hoang* n'exprime que la prééminence.

(2) Anciennement on écrivoit ce mot de quatorze manières. Ces quatorze caractères se lisent *ché*, & signifient le monde moral & physique. Ils sont composés du complément des nombres primitifs répété trois fois, & varié. L'appelle le nombre dix le complément des nombres primitifs. La répétition du dixième désigne l'universalité.

Chez les Egyptiens, le lever du Soleil étoit désigné par deux yeux de Crocodile ; & chez les Chinois, par un caractère représentant un Soleil placé sur les Etoiles (1), ou un Soleil sur l'Horison (2).

Les Egyptiens désignoient une Veuve qui ne s'étoit point remariée, par un pigeon noir ; & les Chinois la désignent par un caractère composé d'un *Tay*, qui signifie le mal en tant qu'il est opposé au bien, d'un *Ho*, qui signifie flamme, & d'un *Tao*, qui exprime un couteau pointu à deux tranchans (3).

(1) *Chen*, ou *Tchen* moderne. Il est composé d'un *gé*, Soleil, & d'un *Tchen*, qui signifie proprement lieu du Ciel où il n'y a point d'étoiles. On le prend aussi pour signifier les étoiles en général. En caractères anciens le *Chen* ou *Tchen* est représenté de sept manières, qui toutes désignent le lever du Soleil.

(2) *Tan* moderne. Il est composé d'un *gé* Soleil, placé sur une ligne horizontale. Le *Tan* est exprimé en caractères anciens, qui sont de six sortes. Tous ces caractères désignent, comme les précédens, le lever du Soleil. Les Chinois désignent encore le lever du Soleil par le caractère *Yang*, composé de trois caractères, dont deux sont *gé* Soleil, & le troisième *nghou*, particule négative, qui sert à représenter les ténèbres que le Soleil vient de dissiper en sortant peu-à-peu de l'horison sur lequel il paroît enfin tout entier.

(3) On ne sauroit désigner plus noblement une femme qui a perdu son mari, qu'en analysant le caractère *Lié*, qui signifie en général mérite infigne, assemblage d'un grand

nombre d'actions méritoires non communes, un feu violent, majesté, vassal fidèle, & enfin veuve qui demeure fidèle à son mari. *Lié* est composé d'un *Tay*, qui signifie mal. C'est assurément un grand mal à une femme que celui d'être privée de la moitié d'elle-même. Le caractère tiré du caractère *Niu*, qui signifie femme, & placé au-dessus des traits *Si*, qui désignent le tems des ténèbres ou le soir, lui change la dénomination, & le fait nommer *Tay*, mal, en tant qu'il est opposé au bien. Ce mal augmente par le voisinage toujours présent d'un glaive à deux tranchans, désigné par le caractère *Tao*. Il devient très-violent par l'action des flammes qui agissent sur lui, & qui sont désignées par le caractère *Ho*. L'explication morale du caractère *Lié* se réduit à ceci : l'état de viduité est un état pénible pour une femme qui veut en remplir exactement tous les devoirs. Les joies de ce monde ne sont plus pour elle ; mais les mérites qu'elle acquiert en y renonçant, la couvrent d'une gloire immortelle, &c.

Les

Les Egyptiens *représentent une Sauterelle*, pour désigner une personne obligée au secret ; & les Chinois désignent une personne obligée au secret, par différens caractères qui n'ont rien de commun avec la Sauterelle, qui n'ont pas même le plus petit rapport avec cet insecte. Un simple coup-d'œil suffit pour s'en convaincre (1).

Dans ce petit nombre d'exemples pris au hasard, on n'a pu découvrir, ce me semble, aucune analogie entre les hiéroglyphes des Egyptiens, & les caractères hiéroglyphiques des Chinois. On ne découvreroit rien davantage, quand même, après avoir dépouillé les Dictionnaires de ceux-ci, & mis à contribution tous les monumens qui nous restent encore de ceux-là, on pousseroit le parallele aussi loin qu'il peut aller. Il ne faut pas se laisser éblouir par la ressemblance, quant à la figure, entre un assez bon nombre de caractères Chinois & de hiéroglyphes Egyptiens. L'illusion se dissipera par l'observation suivante.

Sur la fin du siècle dernier, les Chinois, en réformant leur Astronomie, adopterent tout ce qu'il y a d'essentiel dans celle d'Europe, & en combinant leur maniere avec la nôtre, il en est résulté une méthode qui n'est ni purement Chinoise, ni purement Européenne ; mais qui, participant des deux, peut être prise pour l'une ou pour l'autre, selon le point de vue

(1) Les différens caractères dont les Chinois se servent pour désigner une personne obligée au secret, sont *Man*, *Han*, *Yn*. Le dessus du *Man* moderne désigne les herbes en général, le dessous *Yn* désigne la pluie, & le caractère *Mou*, qui est à côté, désigne les yeux. L'assemblage de ces trois différens caractères, se lit *man*, qui signifie

cachez, se rendre impénétrable, &c. Le *Han* moderne est composé d'un *Yn*, qui signifie homme ; d'un *Ling*, qui signifie ordre ; d'un *Keon*, qui signifie bouche, & le total se lit *Han*, qui signifie *contenir sans laisser échapper, comme les cadavres dans la bouche desquels on enferme une perle, ou telle autre chose précieuse.*

sous lequel on voudra bien l'envisager. Ce qu'ils ont fait pour l'Astronomie, ils l'ont fait aussi pour la Musique; & l'on trouve dans un même Ouvrage, les *Lu*, les *Tiao*, les *Tons-koung*, *Chang*, *Kio*, *Tché*, *Yu*, le *Pien-koung* & le *Pien-tché*, tels qu'ils les ont eus depuis l'antiquité la plus reculée, joints avec les regles de l'harmonie telles que nous les avons dans notre Europe, avec nos modulations & nos notes, avec nos dièzes & nos bémols.

Supposons maintenant que dans deux ou trois mille ans d'ici, nos neveux, à la quarantième ou cinquantième génération, aient parmi eux des Savans du premier ordre qui s'adonnent à l'étude de l'Antiquité; & que parmi ces Savans, il s'en trouve un petit nombre qui s'attache de prédilection aux Antiquités étrangères. Supposons encore que par laps de tems, & à la suite d'une foule de révolutions que la Chine aura éprouvées, le plus grand nombre de livres qu'elle possède à présent, vienne à s'égarer ou à être entièrement perdu. Il n'est pas douteux que les Chinois qui cultiveront les Lettres, ne fassent tous leurs efforts pour rétablir leur Littérature, tout au moins quant aux articles les plus importans. Ils fouilleront dans toutes leurs archives, ils dépouilleront tous les anciens monumens qui subsisteront encore parmi eux; ils compareront entre eux tous les lambeaux épars çà & là dans différens livres; ils supputeront la durée des regnes de leurs Empereurs, en rappelant à des calculs exacts, des Eclipses qu'ils sauront être arrivées de leur tems, mais dont il ne leur restera que des énoncés informes; ils feront en un mot, tout ce qui a été fait par leurs ancêtres après l'incendie de *Tsin-ché-hoang*. On verra paroître quantité d'ouvrages qui porteront l'empreinte de la science plus ou moins sûre, des discussions plus ou moins exactes, des préjugés plus ou moins forts, des passions plus ou moins vives des

différens Auteurs qui les auront composés. Les uns feront leur Nation plus ancienne qu'elle ne l'est, & les autres la feront plus moderne. Chacun etayera son sentiment de quelques preuves; & ces preuves lui paroîtront autant de démonstrations auxquelles il ne sauroit être permis de se refuser. Les sentimens resteront ainsi partagés, jusqu'à ce que les Tribunaux littéraires, après avoir examiné toutes les raisons, après avoir vérifié toutes les preuves, se détermineront enfin à prendre un parti, qui sera celui qu'ils croiront approcher le plus de la vérité.

Nos savans Européens d'alors, François, Anglois, Allemands & autres, qui, sans savoir la Langue des Chinois, auront lu des Mémoires sur la Chine, composés dans leurs pays respectifs d'après quelques relations de Voyageurs, ou sur des Traductions infidelles faites elles-mêmes sur d'autres Traductions peu exactes, qui n'auront eu entre les mains, de véritablement authentiques, que quelques lambeaux décousus & quelques fragmens sans suite, envoyés à différentes reprises par des personnes différentes, & dans des tems éloignés les uns des autres; nos savans Européens, dis-je, exerceront leur critique conformément au système particulier qu'ils voudront faire valoir.

« La Nation chinoise, dira l'un d'eux, n'a aucune prérogative
 » sur les autres Nations de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique.
 » Au-dessus du seizième siècle de l'Ere chrétienne, on ne trouve
 » aucun monument qui puisse constater son antiquité. Les
 » Chinois sont, à n'en pouvoir douter, une colonie d'Européens
 » qui est venue s'établir dans leur pays, vers le tems où Louis-
 » le-Grand étoit sur le trône de la France: cela est démontré
 » par la comparaison de certaines méthodes dont ils faisoient
 » usage dans leur Astronomie & dans leur Musique, avec
 » celles que nos Européens employoient dans le même tems.
 » Le savant M*** a trouvé que les Chinois se servoient des sinus,

» tangentes & sécantes comme nos Européens d'alors , &
 » qu'ils avoient comme eux l'usage des logarithmes. Or on
 » fait que les tables des sinus , tangentes & sécantes ont été in-
 » ventées dans le quinzième siècle par *Muller*, dit autrement
 » *Regiomontan*. On fait aussi que ce n'est qu'au commencement
 » du dix-septième siècle que les logarithmes ont été mis au
 » grand jour par un Baron Ecoffois, nommé *Jean Néper*. Com-
 » ment auroit-il pu arriver que les Chinois & les Européens
 » eussent eu les mêmes vues dans le même genre ? Il est clair
 » comme le jour , que l'un de ces deux Peuples est entré l'un
 » sur l'autre. Si quelqu'un en doutoit , il n'auroit , pour dissiper
 » entièrement tous ses doutes , qu'à confronter les Tables que
 » nos anciens Européens du dix-septième siècle désignoient
 » sous le nom général de Tables d'*Ulaq* , avec les Tables chi-
 » noises de ce tems-là. C'est précisément le même ordre , c'est
 » la même forme , ce sont les mêmes usages ; il n'y a entre
 » elles aucune différence , ce sont les mêmes Tables : qu'on
 » de plus frappant ? Cependant , ce n'est pas tout encore.

» Parmi un fatras énorme de Musique , purement Chinoise ,
 » on a déterré plusieurs volumes qui paroissent avoir été
 » composés dans le dix-septième siècle. On y voit des lignes
 » parallèles , divisées de cinq en cinq , sur lesquelles on a
 » marqué des notes tout-à-fait semblables à celles dont les
 » Musiciens d'Europe se servoient alors. On y distingue
 » les rondes , les blanches , les noires , les croches & les
 » doubles-croches , faites précisément de la même façon
 » qu'on les faisoit alors en Europe. Les noms même qu'on
 » assignoit aux différens tons , paroissent évidemment avoir
 » été pris dans une même source ; car celui , par exemple ,
 » que les Chinois appelloient *ou-te* , n'est , à n'en pouvoir
 » douter , que l'*ut* des Européens , prononcé *out* ; le *la*

» de ceux-là est sûrement le *ré* de ceux-ci ; & ainsi des
 » autres.

» On fait que les Chinois, n'ayant point alors d'alphabet,
 » désignoient, comme ils pouvoient, par une simple approxima-
 » tion, celle de nos lettres dont le son pur semble être exclus de
 » leur Langue. Il est certain qu'il n'y a aucun mot dans la Langue
 » chinoise, dont le son commence par un *u* simple, & se termine
 » par un *i*, comme dans *ui* prononcé à la françoise. Il a fallu par
 » conséquent employer deux caracteres qui, prononcés rapide-
 » ment, fussent entendre à-peu-près le même son. Il est certain
 » encore que le son de la lettre *r*, étant banni de cette même
 » Langue, on a dû l'exprimer par celui de *l* qui en approche
 » le plus. Ainsi le caractere *lé* a été mis pour désigner *ré*, &c.

» Outre l'identité dans la dénomination des tons, dans la
 » figure des notes, & dans la plupart des autres signes musicaux,
 » on voit dans l'ouvrage cité, les deux retracordes disjoints,
 » *ut, ré, mi, fa, & sol, la, si, ut*, former l'échelle entière, *ut*,
 » *ré, mi, fa, sol, la, si, ut*, telle qu'elle fut inventée en Eu-
 » rope dans le seizieme ou dix-septieme siecle ; car avant ce
 » tems-là, on n'avoit d'autre échelle pour les tons que la
 » gamme de *Gui d'Arezzo*.

» De ce que les Chinois ont eu dans leur Astronomie &
 » dans leur Musique certaines regles & certaines formules
 » purement Européennes, il suit évidemment qu'ils ne sont
 » que des Européens transplantés ; & de ce que l'antiquité,
 » ou, pour mieux dire, l'invention de ces regles & de ces
 » formules, ne remonte pas au-dessus du seizieme siecle, il
 » suit encore plus évidemment que la transplantation n'a pu
 » se faire avant cette époque. Qu'on efface donc des annales
 » si vantées de ce vaste Empire, tout ce qui est avant le regne
 » des Tartares-Mantchoux. La véritable Histoire chinoise com-

» mence à la Dynastie des *Tay-tsing*: *Chun-tse*, *Kang-hi*, *Yong-tcheng*, *Kien-long*, voilà les premiers Empereurs de la Chine.
 » Tous ceux qu'on nous dit les avoir précédés, sont des Princes Européens, dont on a estropié ou déguisé les noms ».

Si, quand nos Savans arriere-petits neveux raisonneront ainsi, il se trouvoit alors parmi eux quelqu'un qui fût instruit sur la Chine, à-peu-près comme le commun de ceux qui lisent, peut l'être aujourd'hui parmi nous, il leur diroit: « per-mettez-moi de vous tirer de l'erreur où vous êtes, en vous disant en peu de mots de quoi il s'agit. Voici le fait tel qu'il est arrivé.

» Quelques Européens, membres d'un Corps dont l'objet étoit de faire connoître le vrai Dieu, & d'établir son culte dans tout l'Univers, allèrent jusqu'à la Chine; ils y entrèrent à travers des obstacles sans nombre, qui sembloient devoir la leur rendre inaccessible; & malgré l'injuste mépris & la prévention aveugle dont on s'y nourrissoit contre tout ce qui est étranger aux coutumes & aux mœurs anciennes de la Nation, ils s'y firent bientôt respecter par leur vertu, estimer par leur doctrine, rechercher par leurs talens. Habiles dans les Sciences & dans les Arts, ils s'en servirent comme de moyens propres à se faire écouter, lorsqu'ils annonçoient une Religion qui exigeoit de si grands changemens dans le culte, dans les mœurs, & dans ces coutumes même qu'on étoit si jaloux de conserver. Ils se lièrent bientôt avec quelques Savans de l'ordre de ceux qui, courant encore la carrière, n'ont d'autre occupation que celle de leurs études. Ces Savans, sans emploi, les introduisirent chez d'autres Savans qui étoient Mandarins, & Grands de l'Empire; & ceux-ci les proposèrent à la Cour, comme des hommes qu'on pouvoit employer utilement, comme des Sages qui pouvoient

» contribuer à la splendeur du *Royaume du milieu*. L'occasion
 » de mettre en usage ce qu'ils savoient , ne tarda pas à se
 » présenter.

» Il y avoit déjà du tems que le Calendrier chinois n'étoit
 » point exact. Les erreurs des Tables astronomiques, quoique
 » légères en apparence , & presque imperceptibles d'une année
 » à l'autre, s'étoient tellement accumulées , que dans la plu-
 » part des phénomènes célestes , il y avoit toujours de la diffé-
 » rence entre les résultats du calcul & l'événement ; l'ordre des
 » saisons ne répondoit pas avec la précision qu'il falloit à celui
 » des Lunes prises numériquement dans l'usage ordinaire de
 » la vie civile. Les corrections qu'on avoit tentées plus d'une
 » fois , n'avoient pas eu le succès qu'on en avoit fait espérer,
 » & le mal paroïssoit sans remède. On s'adressa aux deux ou
 » trois Européens qui étoient alors à la Cour , & on leur de-
 » manda s'ils ne savoient aucun moyen d'*accorder le Ciel avec*
 » *la Terre*. Ils répondirent qu'ils en savoient , & qu'ils pou-
 » voient en employer plus d'un. Nous pouvons aussi , ajoute-
 » rent-ils , prouver en général la certitude de nos méthodes &
 » de nos calculs , par des expériences dont tout le monde peut
 » être juge. Qu'on nous détermine la longueur d'un style ,
 » qu'on nous assigne un jour , qu'on nous mette dans tel
 » lieu qu'on voudra , pourvu qu'il soit exposé aux rayons du
 » soleil, nous calculerons & nous marquerons exactement
 » le point précis que touchera l'ombre la plus courte du style
 » dans le jour indiqué. La proposition fut acceptée , & l'Em-
 » pereur , à la tête de ses Grands, voulut être lui-même le
 » témoin & le juge de la capacité de ces Etrangers.

» Le Prince qui régnoit alors sur la Chine, étoit un de ces
 » hommes extraordinaires qui reconnoissent le mérite quelque
 » part qu'il se trouve , qui savent l'apprécier & l'employer à

» propos, & qui possèdent sur-tout l'art de l'encourager & de
 » lui faire prendre toute son étendue, en le récompensant à
 » mesure qu'il se développe. Le grand *Kang-hi* (car c'est ainsi
 » qu'on appelloit communément ce grand Prince), ne dédai-
 » gna pas de s'occuper d'une opération de gnomonique, avec
 » la même application & la même ardeur qu'il avoit accou-
 » tumé d'employer lorsqu'il régloit les plus importantes affaires
 » de ses vastes Etats. Il entra dans tous les détails, il fit exa-
 » miner en sa présence tous les calculs, tant Chinois qu'Eu-
 » ropéens; il vit de ses propres yeux la différence des résul-
 » tats; il se fit expliquer d'où pouvoit venir cette différence :
 » & après qu'on lui eut dit que c'étoit des élémens même que
 » dépend la certitude de la plupart des prédictions astrono-
 » miques dont on décore le Calendrier, il se transporta dans
 » l'endroit qui avoit été préparé pour l'expérience, moins
 » pour satisfaire son empressement naturel, que pour em-
 » pêcher que de pauvres Etrangers, qu'il savoit n'être pas
 » vus de bon œil par les zélateurs outrés des anciens usages,
 » ne vinssent à échouer par l'effet de quelque bas artifice em-
 » ployé par l'envie, ou qu'on ne lui en imposât sur leur compte
 » par des rapports peu conformes à la vérité. L'événement
 » s'étant trouvé tel que les Européens l'avoient prédit, c'est-
 » à-dire, l'ombre du style, après avoir passé les limites que les
 » Calculateurs chinois lui avoient prescrites pour le *non plus*
 » *ultra* de son accourcissement de ce jour-là, & étant arrivée,
 » en s'approchant encore du centre, jusqu'au point précis que
 » les Européens lui avoient assigné, l'Empereur, les Grands &
 » toute la Cour en témoignèrent leur satisfaction, applaudi-
 » rent au succès, & le couronnerent. Il fut décidé dès-lors que
 » la méthode d'Europe auroit lieu dans l'Empire, & qu'on s'en
 » serviroit désormais pour remédier aux dérangemens du
 » Calendrier,

» Calendrier. On confia aux deux ou trois Européens, dont la
 » capacité venoit d'être reconnue, le soin de réformer dans
 » l'Astronomie chinoise, tout ce qui méritoit de l'être; on leur
 » donna pour adjoints les plus habiles d'entre les Chinois; &
 » tous ensemble, ils travaillèrent à ce grand Ouvrage, dans
 » lequel ils firent entrer & les inventions modernes des Euro-
 » péens, & tout ce que la Chine, depuis les siècles les plus
 » reculés, avoit eu de mieux en ce genre. De-là viennent ces
 » fragmens qui vous ont fait conclure que les Chinois étoient
 » une Nation européenne, dont la transmigration ne remontoit
 » pas au-dessus du seizième siècle.

» Vous avez tiré la même conséquence des fragmens sur la
 » Musique que vous avez vus, mais c'est avec aussi peu de raison.
 » Ces fragmens sur la Musique ont la même origine que les
 » fragmens sur l'Astronomie; & c'est le même petit nombre
 » d'Européens, qui, après avoir travaillé sur l'Astronomie, tra-
 » vailla aussi sur la Musique dans le même goût, & avec un
 » succès égal. Le grand Prince, sous le regne duquel tout cela
 » se fit, admettoit chaque jour en sa présence & dans sa fami-
 » liarité la plus intime, des hommes auxquels il croyoit être
 » redevable de l'immortalité de son nom. Il leur fit entendre
 » un jour une Symphonie chinoise, c'est-à-dire, un air chinois
 » joué à l'unisson par plusieurs instrumens à la fois, & il leur
 » demanda si en Europe il y avoit d'aussi bonne Musique, &
 » des Joueurs d'instrumens qui l'exécutassent avec autant de
 » précision que ceux qui venoient de frapper leurs oreilles par
 » les doux sons des leurs. Celui d'entre eux qui savoit la Mu-
 » sique, lui répondit que Sa Majesté pourroit en juger elle-
 » même, si elle agréoit qu'il exerçât en sa présence un talent
 » qui lui servoit quelquefois de distraction dans le cours de ses
 » occupations les plus sérieuses.

» Curieux de tout ce qui pouvoit lui apprendre quelque
 » chose en fait de nouveauté , l'Empereur y consentit avec
 » plaisir , & donna ses ordres pour qu'on apportât sur le champ
 » celui des instrumens à l'Européenne dont cet Etranger sa-
 » voit faire usage. En attendant , les Musiciens chinois conti-
 » nuerent leur symphonie ; & le Musicien Européen , après
 » avoir tracé sur son *album* quelques lignes paralleles , la notoit
 » à mesure , afin de pouvoir la jouer ensuite avec autant de
 » facilité que s'il l'eût apprise par cœur. Cette maniere de re-
 » présenter une pièce de Musique , inconnue jusqu'alors , frappa
 » les yeux du Monarque ; mais il fut ravi d'admiration , lorsqu'à
 » l'arrivée de l'instrument , il l'entendit exécuter avec les mêmes
 » pauses , les mêmes cadences , les mêmes agrémens , en un mot
 » de la même maniere que venoient de le faire ses Musiciens. *La*
 » *Dynastie Tay-tsing* , dit-il , *sera recommandable dans les siècles*
 » *à venir par son Astronomie ; qu'elle le soit aussi par la Musique.*
 » *Que les plus experts d'entre les Musiciens chinois se joignent*
 » *aux Européens , pour composer ensemble un Traité complet de*
 » *Musique , avec des élémens qui soient fondés sur les meilleures*
 » *regles.* Il fut obéi , & il en résulta un Ouvrage dans lequel les
 » notions modernes des Européens d'alors furent combinées
 » avec les notions antiques des Chinois. De-là viennent encore
 » ces fragmens sur la Musique , qui vous ont fait croire
 » que les Chinois étoient une Colonie européenne , dont la
 » transmigration n'avoit pu avoir lieu que vers le seizieme
 » siècle. Les Anecdotes que je viens de vous rapporter
 » sont sûres , elles sont tirées des Mémoires authentiques
 » en langue originale que j'ai eus entre les mains , & qui
 » existent encore ».

Ce que cet homme instruit diroit à nos arriere-petits-ne-
 veux , dans la supposition qui vient d'être faite , ne pourrions-

nous pas le dire , avec les exceptions convenables , à nos Savans contemporains ? Voici , ce me semble , comment on pourroit raisonner avec eux.

« Vous dites que parmi les anciens caractères chinois , il y
 » en a qui ressemblent parfaitement aux hiéroglyphes des
 » Egyptiens ; nous n'en disconvenons pas. Nous vous accor-
 » dons même que , sur le total des anciens caractères chinois ,
 » il y en a un dixieme qui tire son origine des hiéroglyphes
 » égyptiens ; & nous en concluons , si cela vous fait plaisir ,
 » que les Chinois sont des plagiaires , qui se sont approprié les
 » Ouvrages des autres , ou des imitateurs serviles , qui n'ont
 » fait que très-peu de changemens aux inventions déjà trou-
 » vées. Fouillons maintenant ensemble , sans aucune préven-
 » tion , dans ce qui nous reste des anciennes Histoires chinoise
 » & égyptienne , pour tâcher de débrouiller l'époque de ce
 » plagiat , ou de cette imitation servile.

« Les fragmens de l'Histoire des Egyptiens nous représen-
 » tent ce Peuple comme étant déjà très-habile dans l'art de
 » la navigation , du tems du grand Sésostris , dont le regne a
 » commencé vers l'an 1626 avant l'Ere chrétienne. Les mêmes
 » fragmens nous assurent que ce Prince avoit des flottes pour
 » le Commerce maritime , & des Armées navales pour les sou-
 » tenir ou les protéger. Ils ajoutent qu'il poussa ses conquêtes
 » fort loin , & que d'intervalle en intervalle , il faisoit dresser
 » des colonnes sur lesquelles il mettoit des inscriptions qui attes-
 » toient ses victoires.

« Les fragmens de l'ancienne Histoire chinoise nous appren-
 » nent que vers le même tems régnoit à la Chine un Prince
 » qui réunissoit en sa personne toutes les vertus qui font le grand
 » Souverain , & qui le rendent digne de commander aux
 » hommes. Ce Prince est connu sous le nom de *Tay-ou* & sous

» celui de *Tchoung-tfoung*. C'est le septieme Empereur de la
 » Dynastie des *Chang*. Il monta sur le trône l'an avant J. C.
 » 1637, & régna soixante-treize ans. Il fut donc contempo-
 » rain de Sésostris. Sa vertu, dit l'Historien, & ses grandes
 » qualités lui attirerent les respects & l'admiration non-seule-
 » ment des petits Souverains voisins de ces Etats, ou feuda-
 » taires de son Empire, mais encore de ceux des pays très-
 » étrangers à la Chine. Les Ambassadeurs de soixante-seize
 » Royaumes différens, se rendirent à sa Cour avec des inter-
 » pretes pour se faire entendre : car leur langage n'avoit rien
 » qui ressemblât à celui qu'on parloit alors chez nous (1).

» En rapprochant ces faits tirés des Historiens des deux Na-
 » tions, il peut nous être permis de donner un libre cours à
 » nos conjectures. N'en faisons que de raisonnables ; si nous ne
 » devinons pas, du moins nous approcherons du vrai.

» Il peut se faire que quelqu'une des cent voix de la Renommée
 » ait porté jusqu'aux oreilles de Sésostris, le nom d'un grand Prince
 » qui régnoit dans un grand pays fort éloigné du sien ; qu'elle
 » lui ait dit que ce même Prince se soumettoit plus de sujets
 » par l'éclat de ses vertus, que lui Sésostris ne s'en soumettoit
 » par la force de ses armes ; & que les régions sur lesquelles il

(1) Voy. l'Histoire chinoise sous
 la troisieme année de *Tay-ou*, dans
 le *Tsè-tché-toung-kien-kan-mou*. Le
 texte dit : « *Tay-ou*, troisieme an-
 » née. Tous les Princes feudataires
 » ou Gouverneurs de Provinces se
 » rendirent à la Cour ». La glose
 ajoute : « il est dit dans le *Kia-yu*,
 » que *Tay-ou*, un des Rois de la
 » Dynastie *Chang*, après s'être ré-
 » formé, imita par sa sage con-
 » duite toutes les vertus des Prin-
 » ces ses ancêtres & ses prédé-

» cesseurs.... Ceux des pays éloi-
 » gnés qui aimoient la vertu, pri-
 » rent avec eux des interpretes, &
 » se rendirent à sa Cour. Parmi ceux
 » qui vinrent, on en compta de
 » seize Royaumes différens. Il est
 » dit dans le *Ché-ki*... ceux des pays
 » éloignés ayant pris avec eux des
 » interpretes, vinrent à la Cour. Ils
 » étoient de soixante-seize Royau-
 » mes différens ». Les autres His-
 » toriens & Abréviateurs disent de
 » même.

» dominoit , renfermoient des richesses immenses , & tout ce
 » qui peut contribuer aux besoins de la vie & à ses agrémens.
 » N'est-il pas possible que sur de telles connoissances , le Con-
 » quérant égyptien ait envoyé des Ambassadeurs au Monarque
 » chinois , pour ouvrir un commerce entre les deux Nations ;
 » que ces Ambassadeurs aient eu à leur suite un ou plusieurs na-
 » vires chargés de marchandises , dont les noms & les usages
 » étoient désignés par des hiéroglyphes ? On peut croire que les
 » Chinois en recevant ces marchandises , qui n'étoient pas toutes
 » étrangères pour eux , furent charmés de voir que celles qu'ils
 » connoissoient déjà , fussent désignées d'une manière assez ex-
 » pressive , pour mériter une attention particulière. On peut
 » s'imaginer qu'ils firent cette attention ; & que lorsqu'ils don-
 » nerent eux-mêmes des marchandises en échange , ils ne dé-
 » daignerent pas de les désigner de la même façon pour être
 » mieux entendus. Cette façon aura subsisté pendant quelque
 » tems sous une dénomination étrangère ; mais par l'habitude
 » d'être employée , elle aura bientôt acquis droit de bour-
 » geoisie ; & enfin lorsque par laps de tems , tous les caractères
 » auront été confondus , on leur aura donné à tous une même
 » origine.

» On peut ajouter que ces Ambassadeurs , que nous suppo-
 » sons avoir été envoyés par Sésostris , étoient munis de quel-
 » ques présens pour être offerts à l'Empereur chinois , ou tout
 » au moins de lettres de créance pour constater leur mission.
 » Ces lettres de créance , écrites pareillement en caractères
 » hiéroglyphiques , auront pu piquer la curiosité de l'Empereur
 » qui aura voulu voir ces caractères , & qui , après les avoir vus ,
 » aura ordonné aux Lettrés de sa Cour d'en faire de semblables ,
 » ou d'adopter ceux qui étoient déjà faits. Il n'y a rien là , ce
 » me semble , que de très-vraisemblable , & qui n'explique très-

» naturellement comment il est arrivé que parmi les anciens
 » caractères, il s'en trouva de tout-à-fait semblables aux hiéroglyphes des Egyptiens, sans que pour cela, une des deux Nations ait été entée sur l'autre ».

On prétend que l'ancienne Histoire d'Egypte, transportée à la Chine par une Colonie égyptienne qui vint s'y établir vers l'an 1122, a été entée sur la véritable Histoire chinoise, qui ne commence ainsi qu'aux *Tcheou*, & on le prouve par la comparaison des noms Chinois & Egyptiens. L'analyse du caractère *Yu*, donne les caractères Phéniciens qui font *Men* ou *Menès*; celle du caractère *Ki*, donne *Athot*; on trouve *Dabiès* dans le caractère chinois *Kang*, & *Phenphot* dans le caractère *Tchoung*.

Je ne fais pas ce que les caractères *Men* ou *Menès* peuvent signifier en Langue phénicienne; mais je fais que le caractère *Yu* en Langue chinoise, tel qu'il est écrit pour désigner le fondateur de la dynastie *Hia*, signifie que ce Prince a occupé le trône, non par droit de conquête ou de succession, mais parce qu'on l'a invité à y monter, parce qu'on le lui a cédé volontairement & de plein gré, comme étant une récompense due à ses mérites, & la seule qui pût en quelque sorte les contrebalancer. Je fais de plus que *Yu* n'est pas le nom sous lequel il étoit connu pendant sa jeunesse: son nom, dit l'Histoire, étoit *Ouen-ming*, & son surnom *Sée* (1). *Yu* n'est donc pas un nom propre, c'est un titre honorifique qu'on donna au fils de *Kouen*, parce qu'il avoit employé treize années d'un travail continuel pour l'écoulement des eaux qui inondèrent la Chine sous le regne de *Yao*, &c. (2).

(1) Voyez l'Histoire *Tsê-tché-soung-kien-kan-mou-tsien-pian*, & les *Kang-kien*, sous le regne de *Yu*.

(2) *Yu-tché*, *Cheou-tchan* (ou *Tchen*) *Tcheng-koung-tche-ouei*, c'est-à-dire *Yu*, ou le caractère *Yu*,

Je ne fais point la généalogie de *Menès* ; j'ignore toutes les actions de sa vie privée , comment il fut placé sur le trône , ce qu'il fit de remarquable , quelle fut la durée de sa vie , & comment il la perdit. Je ne vois par-tout , sur ce qui le regarde , que des *on dit* , *l'on croit* , *il est probable* , *il est vraisemblable* , & d'autres expressions pareilles qui , en n'affirmant rien , me laissent toujours dans le doute & dans la perplexité. Il n'en est pas ainsi lorsque je veux m'instruire de ce qui regarde le grand *Yu*. L'Histoire , les *King*, tous les monumens me disent qu'il étoit descendant de *Hoang-ty* à la quatrième génération , que son pere s'appelloit *Kouen* ou *Pé-kouen* , ce même *Kouen* qui fut choisi par *Yao* pour travailler à réparer les ravages qu'avoient faits les eaux , & qui fut mis à mort pour s'être négligé dans l'exercice d'un emploi si important ; que *Kouen* descendoit de *Tchoan-yu* , & *Tchoan-yu* de *Tchang-y* , fils de *Hoang-ty* , & de la principale de ses épouses.

Si dans quelques fragmens d'Histoire sur les Egyptiens , on trouve en général , & d'une manière fort douteuse , que *Menès* fit bâtir Memphis , qu'il arrêta le Nil près de cette ville par une grande chaussée , & qu'il fit prendre à ce fleuve un cours différent de celui qu'il avoit ; on trouve dans l'Histoire authentique de la Chine , dans les anciens monumens & dans les *King* , tout le détail des travaux du grand *Yu*. On y lit qu'il fut chargé de la même commission que son pere , mais qu'il n'imita pas sa paresse & sa pusillanimité ; qu'à la vérité il fut

expliqué dans le sens propre, signifie : celui qui a reçu la récompense due à ses mérites , en occupant le trône qu'on lui a volontairement cédé. Ce qui fait allusion à la ma-

nière dont il a été fait Empereur. Voyez l'explication du *San-ssé-king* Chinoise & Tartare , faite sous *Yong-tcheng* , tome II , pag. 6 , folio 3.

treize ans entiers à l'exécuter, mais qu'au moyen des peines incroyables qu'il se donna, il en vint enfin heureusement à bout; qu'il creusa neuf canaux pour ouvrir une communication entre les endroits qui étoient alors les plus habités, & qui sont *Yang-tcheou* & *King-tcheou* au Midi; *Yu-tcheou*, *Tsing-tcheou* & *Yen-tcheou* à l'Orient; *Young-tcheou* & *Yeou-tcheou* au Nord; & enfin *Ki-tcheou* & *Leang-tcheou*, au Sud-Est. Ce sont ces mêmes canaux qui servirent ensuite de lit aux rivières connues sous les noms de *Jao-choui*, *He-choui*, *Han-choui*, *Kiang-choui*, *Ho-choui*, *Yun-choui*, *Hoai-choui*, *Tsi-choui*, & *Lo-choui*. Des témoins irrécusables m'ont assuré que dans plusieurs des endroits que je viens de nommer, on peut encore aujourd'hui se convaincre par le témoignage de ses propres yeux, de la vérité de ce qu'attestent les anciens monumens. Si l'on est fondé à en dire autant des canaux que fit creuser Ménès pour contenir & partager les eaux du Nil, la ressemblance entre les Ouvrages de ces deux Princes, aura, je l'avoue, quelque chose de frappant; mais elle ne fera jamais que *Yu* soit le même que *Ménès*; à moins qu'on ne trouve réuni dans la personne de *Ménès*, ce que l'Histoire chinoise raconte de celle de *Yu*,

Elle dit par exemple que *Yu* étoit recommandable par sa piété; qu'il sacrifioit au Ciel en lui immolant des victimes de couleur noire; que lorsqu'il faisoit cette cérémonie religieuse, lui & tous ses assistans étoient vêtus de noir, & n'employoient que des vases & des ustensiles de même couleur; qu'il étoit assidu & infatigable au travail, puisqu'il fut treize ans entiers sans prendre aucun repos, sans même entrer chez lui, quoique dans ses différens voyages il ait passé plusieurs fois devant la porte de sa maison. *Il ne daigna pas y entrer*, dit un Auteur chinois, *de crainte que la tranquillité domestique ne lui inspirât*
du

du dégoût pour la rigueur du travail dont il s'occupoit. Tous les Mémoires qui ont échappé aux injures du tems, nous représentent le prince *Yu* comme un Prince doux, compatissant, humain, s'informant par lui-même des besoins de son Peuple pour y pourvoir efficacement, aimant ses sujets, comme un pere rendre aime ses enfans, les instruisant sans cesse de leurs devoirs, les exhortant à les remplir, & leur en donnant l'exemple par la fidélité & l'exactitude avec lesquelles il remplissoit lui-même les siens. Du reste, ce ne sont pas là des éloges qui aient pu être dictés par l'intérêt, la basse flatterie & l'adulation. Celles des actions de cet excellent Prince, qui ont passé jusqu'à la postérité, prouvent évidemment qu'ils ne sont que les expressions fidelles du vrai. Je vais en rapporter quelques-uns pour empêcher qu'on ne me soupçonne de donner moi-même dans les excès d'une aveugle prévention.

Pour se rendre accessible à tous ses sujets, de quelque condition & de quelque qualité qu'ils fussent, *Yu* imagina de faire placer à une des portes de son Palais cinq instrumens bruyans, de différens genres, à chacun desquels il assigna la nature des affaires pour lesquelles on devoit le frapper, afin que le son en vînt jusqu'à lui. Ces instrumens sont une grosse cloche, un tambour, un *King*, une cloche de moindre grosseur que la première, & un *Tao*, ou espèce de petit tambour. Il fit afficher un édit (1), par lequel il manifesta ses intentions en ces termes.

« Ceux qui auront des instructions particulieres à me donner,
 » ou qui voudront en recevoir de moi sur ce qui regarde la
 » doctrine & les mœurs, frapperont sur le tambour. Ceux qui
 » auront à se plaindre de quelque injustice qu'ils auront reçue

(1) Pour expliquer le vrai sens l'explication qu'en donnent les
 de cet Edit, je me suis servi de Commentateurs les plus suivis.

» personnellement, ou qui voudront m'avertir en général que la
 » justice n'a pas un libre cours ; frapperont sur la grosse cloche.
 » La petite cloche doit servir pour ceux qui auront des affaires
 » particulières à me communiquer. Quand on aura à me parler
 » des misères publiques ou particulières, on fera entendre le son
 » du *King*. On me fera savoir par le son du *Tao*, qu'on ne veut
 » porter qu'à mon propre tribunal l'accusation de quelque crime.
 » Qu'on suive exactement ces instructions, je serai très-exact
 » moi-même à donner les audiences qu'on me demandera ».

Ce ne fut point là un de ces projets stériles, qui se bornent
 à une magnifique spéculation. Ce fut un projet qui eut lieu,
 qui s'exécuta avec simplicité de la part du Peuple, & avec
 une fidélité inviolable de la part du Souverain. Le maître ab-
 solu d'un des plus vastes Etats qu'il y eût alors dans l'Univers,
 entendant jusqu'à dix fois différentes le son de quelqu'un de
 ces instrumens, dont il avoit assigné l'usage, interrompit un
 jour jusqu'à dix fois le même repas, pour aller au lieu de l'au-
 dience écouter ce qu'on avoit à lui dire ; & jusqu'à trois fois,
 dans une même matinée, pour ne pas faire attendre ceux qui
 avoient à lui parler, il se rendit auprès d'eux, nouant promp-
 tement sur sa tête, ses cheveux qui n'étoient encore qu'à
 demi-peignés.

Un jour qu'il étoit sorti de son Palais, il rencontra par ha-
 sard un criminel qu'on conduisoit au supplice. Cette vue l'at-
 tendrit jusqu'aux larmes, & elles tombèrent en abondance de
 ses yeux. Il descendit de son char, pour interroger lui-même le
 criminel. Les Grands de sa suite, le voyant ainsi attendri,
 lui dirent : « Prince, cet homme est un méchant qui est indi-
 » gne de votre compassion, puisqu'il est indigne de jouir de la
 » vie. C'est précisément-là ce qui m'afflige, répondit *Yu* ; le
 » tems de mon regne touche à celui des regnes de *Yao* & de

» *Chun* ; j'ai vécu moi-même sous ces deux sages Princes : je
 » n'ai pas oui dire qu'il y eût alors des coupables de l'espece
 » de celui-ci. Les sujets se modèlent pour l'ordinaire sur ceux
 » qui les gouvernent. Les sujets de *Yao* & de *Chun* étoient
 » vertueux & bons , parce que *Yao* & *Chun* étoient vertueux
 » & bons ; mais à présent qu'il y a des méchans dans l'Empire ,
 » & , pour ainsi dire , sous mes yeux , n'est-ce pas peut-être
 » parce que je suis moi-même méchant » ? Tels sont les traits
 par lesquels l'Histoire chinoise caractérise le fondateur des *Hia*.
 Si les fragmens Egyptiens en disent autant de leur Menès , il
 pourroit se faire alors que *Menès* & *Yu* fussent un même
 Prince sous deux noms différens.

J'ignore quels sont les traits & les caractères Phéniciens qui
 composent le nom du successeur de Menès ; mais je fais que
 le caractère Chinois , qui désigne le nom du successeur de
Yu , est *Ki*. Il y a bien loin , ce me semble , de *Ki* à *Jadaa* ,
Athot ou *Athoes*. D'ailleurs *Ki* est un mot significatif , qui ex-
 prime ce qu'a fait de plus particulier le Prince qui le portoit.
 Il signifie *enseigner* , *instruire* , *manifeste une Doctrine* , &c. Or
Ki n'a guere fait autre chose , pendant les neuf années de
 son regne , qu'enseigner , publier , manifester la doctrine ,
 les maximes & les bons réglemens du grand *Yu* son pere.

J'ignore ce que peut signifier en Langue phénicienne le
 mot *Diabiès* ; celui de *Jabia* , dont il est dérivé , ne m'est pas
 plus connu. J'ignore encore pourquoi un pareil nom a été
 donné à ce quatrième Roi des Thébains , & je ne crois pas
 qu'il fût possible de m'en instruire. Mais je suis instruit de toute
 la signification du nom de *Tay-kang* , qu'a porté le troisième
 Empereur de la Dynastie des *Hia*. Je fais que *Kang* désigne
 en général le repos , la tranquillité , l'abondance , &c. & que
 par *Tay* l'on entend pour l'ordinaire ce qui est au-dessus , ce

qui domine, grand, &c. A m'en tenir à l'explication littérale de ces deux caracteres qui présentent un très-bon sens, je croirois d'abord que *Tay-kang* étoit un bon Prince, sous lequel la paix, la tranquillité & l'abondance de toutes choses régnoient dans l'Empire; mais comme l'Histoire me dit le contraire, en me représentant ce même *Tay-kang* comme un Prince sous lequel tout étoit en désordre, comme un Prince paresseux, indolent, éloigné des affaires jusqu'à laisser les rênes du Gouvernement entre les mains de ceux qui le trahissoient & qui tramoient sous ses yeux la révolte qui le fit descendre du trône; je réforme mon jugement, & je conclus, ou que ce Prince prit par vanité le titre de *Tay-kang*, ou qu'on le lui donna par dérision, dans le même sens & pour les mêmes raisons que les Grecs ont donné le titre de *Philadelphe* à celui des Ptolomées qui fit mourir ses freres.

J'ignore enfin ce que signifie le mot de *Phenphos*, si c'est un adjectif ou un substantif, si c'est un nom propre ou une simple epithete; mais je n'ai pas le moindre doute sur la signification du mot *Tchoung*, & je sais qu'il signifie là, le *second*, celui qui est entre deux, parce qu'il y a eu trois Empereurs chinois de la Dynastie *Hia* qui ont porté le nom de *Kang*, & que celui-ci est précisément entre les deux autres, ou le second des trois. Le premier s'appelloit *Tay-kang*; il étoit fils de *Ki* & petit-fils de *Yu*. C'est le même dont j'ai déjà expliqué le nom: le second s'appelle *Tchoung-kang*, il fut substitué à son frere *Tay-kang* pour gouverner l'Empire; & le troisieme fils de *Ty-siang* & petit-fils de *Tchoung-kang*, est appelé dans l'Histoire, du nom de *Chao-kang*, qui signifie le moindre, le plus jeune, le dernier des *Kang*. Cela revient aux expressions de *major*, *minor* & *minimus*, dont on se sert au College lorsqu'il y a dans une même classe trois Ecoliers qui portent le

même nom. Ainsi, malgré les peines qu'on s'est données pour trouver *Phenphos* dans le caractère chinois *Tchoung*, le caractère *Tchoung* ainsi isolé ne signifie rien par lui-même; joint au caractère *Kang*, il signifiera *Kang* le second.

De tout ce que je viens de dire, on peut conclure évidemment, ce me semble, que *Yu* n'est rien moins que *Mendès*, que *Ki* n'est point *Athot*, que *Tay-kang* n'est point *Dabiès*, ni *Tchoung-kang*, *Phenphos*.

Je dois démontrer à présent, que le fondateur de la Dynastie des *Tcheou*, que le fameux *Ou-ouang*, ce chef prétendu d'une prétendue Colonie égyptienne, étoit un vrai Chinois, & un Chinois de la véritable & ancienne Chine, qui se mit à la tête d'autres Chinois, pour ôter l'Empire à un Prince que ses vices, sa cruauté, & la haine de tous ses sujets qui en fut la suite, rendoient incapable de le gouverner plus long-tems, ainsi que s'expriment les Historiens que je ne fais que copier ici.

Le premier & le plus grand principe en fait d'Histoire, dit M. Fourmont (1), *c'est de s'en tenir aux faits & aux généalogies rapportés par les Auteurs du pays*. J'adopte ce grand principe, & je vais le mettre en pratique dans ce qui suit. Le récit en sera sans doute ennuyeux, mais le résultat aura de quoi satisfaire. La vérité est par elle-même si précieuse, qu'on ne doit pas craindre de l'acheter au moyen d'un peu d'ennui.

Ou-ouang, ainsi que l'affurent tous les Auteurs du pays, tiroit son origine de *Kiang-yuen*, épouse principale de l'Empereur *Ty-kou*, autrement dit *Kao-sin-tché*, petit-fils de *Chao-hao*, lequel étoit lui-même fils de *Hoang-ty*.

(1) Fourmont, *Réflexions critiques*, &c. tome II, liv. 3, chap. 7, pag. 93.

Kiang-yuen ayant conçu d'une manière extraordinaire , dont ce n'est pas ici le lieu de parler , mit au monde un fils qu'elle fit exposer dès qu'il fut né , pour ne pas effuyer apparemment les reproches qu'on étoit en droit de lui faire sur sa naissance ; mais ce fils ayant été conservé d'une manière non moins extraordinaire , elle le reprit & lui donna le nom de *Ki* , c'est-à-dire *enfant abandonné*. Je passe sous silence tout le détail de son éducation , de ses vertus , & de ce qu'il fit dans sa vie privée. Dans la suite des tems , son mérite ayant percé jusqu'à *Yao* , ce Prince lui donna une inspection générale sur les Bergers & les Laboureurs du pays , dont il le constitua le chef & comme le Souverain. La fertilité des campagnes & l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie , furent la suite & les fruits de sa bonne administration. Le sage *Yao* , persuadé qu'un homme tel que *Ki* , étoit né pour le bonheur de ses semblables , voulut le mettre plus à portée de faire des heureux. Il lui donna le pays de *Tay* (1) , dans le *Chan-fi* , à titre de Principauté. *Ki* prit alors le nom *Heou-tchi* , & gouverna son Peuple avec une sagesse & une droiture qui ont rendu son nom recommandable à toute la postérité ; car jusqu'au tems où nous sommes , un des plus beaux éloges qu'on ait cru donner aux Souverains qui ont fondé des Dynasties , c'est de les comparer à *Heou-tchi*.

Le fils , le petit-fils , & l'arrière-petit-fils de *Heou-tchi* , gouvernerent successivement la Principauté de *Tay*. Le premier s'appelloit *Pou-kou* , le second *Kiu* , & le troisième *Koung-lieou*. On remarque à l'occasion de ce dernier , que ce fut un Prince dont la vertu eut tant d'éclat , que les Peuples

(1) La Principauté de *Tay* , dans le *Chan-fi* , étoit où est aujourd'hui *Si-gan-fou*.

venoient en foule se ranger sous son obéissance. Ce qui fut en partie cause qu'il quitta *Tay* pour aller s'établir à *Pin* (1), qu'il choisit pour être le lieu de sa Cour. C'est sur-tout ce *Koung-lieou* que les Poètes chinois célèbrent avec le plus d'emphase, parce qu'ils le regardent comme la première source de la grandeur des *Tcheou*. Après la mort de *Koung-lieou*, son fils *King-tsié* lui succéda, & fut appelé le Prince de *Pin*. Ceux de ses descendants qui de père en fils gouvernerent successivement ce petit Etat, sont *Hoang-pou*, *Tcha-fou*, *Houiyu*, *Koung-fei*, *Kao-yu*, *Ya-yu*, *Koung-chou-tsou*, & le célèbre *Kou-koung-tan-fou*. Celui-ci quitta *Pin*, & transporta sa Cour au pays de *Ki* (2). Ce fut là qu'il prit le nom de *Tcheou*, nom qui resta à sa famille, & sous lequel seulement elle est désignée aujourd'hui. Les Auteurs chinois ne tarissent pas sur les louanges qu'ils donnent à *Kou-koung-tan-fou*. « Ce Prince » illustre, disent-ils, fut suscité du Ciel pour le bonheur des » hommes. Heureux les Peuples qui ont vécu sous son regne, » heureux encore ceux qui vivoient aujourd'hui sous un Prince » qui lui ressembleroit ! Le bruit de ses vertus & de ses belles » qualités se répandit au loin, & l'on venoit de toutes parts » pour vivre sous ses loix, &c.

Kou-koung-tan-fou eut de *Tay-kiang*, sa vertueuse épouse, trois fils, dont l'aîné s'appelloit *Tay-pe*, le second *Yu-tchoung*, ou autrement *Tchoung-young*, & le troisième *Ki-li*. Quoique le plus jeune des trois, *Ki-li* fut destiné de bonne heure à succéder à son père, on lui fit épouser la fille du Prince de *Tché*.

(1) La Principauté de *Pin*, dans le *Chan-fi*, étoit où est aujourd'hui *Pin-tcheou*.

(2) Le pays de *Ki* étoit près de *Si-gan-fou* ; & l'endroit où *Kou-*

koung-tan-fou tint sa Cour ; est le même, à ce qu'on prétend, que celui où est aujourd'hui la Ville du troisième ordre nommée *Ki-chang-hien*.

Le nom de ce Prince étoit *Jin-ché*, & celui de sa fille *Tay-jin* (1). De ce mariage sortit le fameux *Tchang*, si connu dans la suite sous le nom de *Ouen-ouang*, qui fut pere de ce même *Ou-ouang*, qu'on fait Egyptien, & chef d'une Colonie égyptienne qu'on prétend être venue à la Chine vers l'an avant J. C. 1122.

Si malgré une généalogie aussi bien suivie que celle qu'on vient de voir, il pouvoit rester encore quelques doutes sur l'origine du Fondateur de la troisième Dynastie des Empereurs chinois, les détails que je vais ajouter suffiront de reste pour les dissiper.

« *Kou-koung-tan-fou*, disent les Auteurs chinois, donna la
 » préférence à *Ki-li* sur ses deux aînés, non pas parce que
 » ceux-ci lui avoient donné quelques sujets de mécontente-
 » ment, comme l'ont écrit sans raison quelques Glossateurs;
 » mais seulement parce qu'il vit qu'il étoit plus en état de gou-
 » verner que ses frères. Les belles qualités qu'il voyoit chaque
 » jour se développer dans ce fils bien-aimé, lui firent conce-
 » voir les espérances les plus flatteuses sur la haute destinée qui
 » l'attendoit. Il le maria avec la princesse *Tay-jin*, la plus ver-
 » tueuse des personnes de son sexe qui fussent alors. Cette femme
 » incomparable, disent les mêmes Auteurs, étant devenue
 » enceinte, préserva tous ses sens de tout ce qui étoit capable
 » de les souiller. Ses yeux n'envifagerent aucun objet qui ne
 » fût empreint du caractère de l'innocence; ses oreilles n'en-
 » tendirent aucun son qui ne fût honnête; & sa bouche ne
 » proféra aucune parole qui ne tendît à la vertu. C'est ainsi

(1) *Tay-jin*, dont il est fait une mention si honorable dans l'histoire des Femmes illustres, n'étoit que la seconde fille de *Jin-ché*,

Prince de *Tché*. Voyez l'Histoire Chinoise sous le regne de *Tsou-kià*, vingt-septième année.

» qu'elle

» qu'elle commença l'éducation du fils qu'elle portoit dans son
 » sein : c'est ainsi qu'avant d'être né , le grand *Ouen-ouang* re-
 » cevoit ces leçons de sagesse , qui en ont fait un Prince accom-
 » pli , &c. Témoin d'une pareille conduite , *Kou-koung-tan-*
 » *fou* attendoit avec impatience le moment auquel on lui an-
 » nonceroit la naissance d'un petit-fils. Ce moment arriva
 » enfin ; ce fut alors que dans les transports de sa joie , il dit
 » ces paroles remarquables : *Voilà mon successeur , voilà*
 » *le fondement solide sur lequel va s'élever la grandeur des*
 » *Tcheou* (1). Ses deux fils aînés *Tay-pe* & *Yu-young* furent
 » instruits du discours qu'avoit tenu leur pere , ils savoient
 » d'ailleurs sa prédilection pour *Ki-li* ; ils prirent le parti de céder
 » de bonne grace ce qu'ils n'auroient pu disputer qu'avec les
 » plus grands inconvéniens , & en pure perte. Tant que *Kou-*
 » *koung-tan-fou* fut en santé , ils restèrent auprès de lui , & con-
 » tinuerent à le servir comme à l'ordinaire ; mais dès qu'ils vi-
 » rent que sa fin approchoit , ils se retirèrent , sous prétexte
 » d'aller chercher des herbes médicinales sur la montagne de
 » *Heng-chan*. Ils se rendirent à *King-man* , où l'on prétend
 » qu'ils vécurent inconnus , après s'être déguisés en coupant
 » leurs cheveux & en marquant la peau de leurs corps de diffé-
 » rentes couleurs. Cependant le sentiment le plus suivi est qu'ils
 » renoncèrent volontairement à la succession de leur pere ; &
 » qu'avant de monter sur le trône , *Ki-li* lui-même fit inviter
 » jusqu'à trois fois *Tay-pe* , son aîné , de venir remplir une place
 » que les droits de sa naissance sembloient lui destiner ; mais
 » que *Tay-pe* refusa constamment , disant que la volonté du
 » Ciel étoit que *Ki-li* fût le successeur de *Kou-koung-tan-fou* ».

(1) Voyez dans *Tsê-tché-toung-kién-kan-mou* , toute la glose qui est sous la vingt-huitième année du règne de *Tsou-kia*. On ne peut rien voir de plus détaillé.

Ki-li succéda donc à son père, & prit le nom de *Ouang-ki*. Il gouverna avec une sagesse admirable; & après sa mort, il eut pour successeur *Tchang*, dit autrement *Si-pe* & *Ouen-ouang*.

Ouen-ouang se distingua par l'exercice de toutes les vertus qui font les bons Souverains : « il nourrissoit les pauvres, » il avoit un soin particulier des vieillards, il consolait les affligés, il employoit les sages, il répandoit à pleines mains les bienfaits. Il n'est pas jusqu'aux morts eux-mêmes à qui il ne voulût faire du bien (1), & à qui il en fit en effet en procurant à leurs dépouilles une sépulture honorable ». Le mérite d'un tel Prince ne pouvoit être longtemps caché entre les limites de ses Etats; ceux des Etats voisins en furent bientôt instruits, & vinrent en foule se soumettre à son obéissance. *Pe-y* & *Chou-tsi*, fils du Prince de *Kou-tchou*, abandonnerent les droits qu'ils pouvoient avoir à l'héritage de leur père, pour pouvoir admirer de près *Ouen-ouang*, en vivant sous lui, comme simples particuliers. Parmi les autres Seigneurs qui se rendirent à sa Cour, on nomme en particulier *Tay-tien*, *Houng-yao*, *San-y-cheng*, *Yu-sée* & *Sin-kia* (2).

Dira-t-on, que ce sont là tout autant d'Egyptiens? Si l'on veut faire l'analyse des caractères dont tous ces noms sont composés, on les trouvera dans l'Histoire sous les années du règne du vingt-septième Empereur de la Dynastie des *Chang*; on les trouvera dans les Commentaires des *King*, & en parti-

(1) On en voit un trait remarquable dans la glose de l'Histoire sous la douzième année du règne de *Ty-y*. Il seroit trop long de le rapporter ici.

(2) On lit dans la glose de la même douzième année du règne

de *Ty-y*, que *Sin-kia* étoit un des Grands de l'Empire, qui ne prit sur lui d'aller offrir ses services aux *Tcheou*, qu'après avoir averti son Maître de changer de conduite à différentes reprises, jusqu'au nombre de soixante-seize fois, &c.

culier du *Chou-king* & du *Ché-king* ; on les trouvera dans les Ouvrages des Philosophes , dans ceux des Poètes , dans l'*Y-tzoung-tche* , & enfin dans presque tous les livres qui parlent de l'Antiquité. On trouvera dans ces mêmes livres , qu'après avoir été déclaré héritier présomptif du petit Etat dont son pere étoit Souverain, *Ouen-ouang* se choisit une épouse digne de lui , dans la famille du Roi de *Yeou-sin-ché* , & que cette Princesse s'appelloit *Tay-sée* , avant qu'on lui eût donné le titre honorable de *Ouen-mou*. On trouvera que c'est en particulier pour son mariage , que le même *Ouen-ouang* composa ces pièces de Poésie , si connues sous les titres de *Koân-tsiu* , de *Kou-tan* , de *Kiuen-eulh* , de *Kieou-mou* , & de *Tchoung-sée* ; Poésies qu'on a chantées encore bien des siècles après lui dans l'intérieur du Palais des maîtres de l'Empire , autant pour l'instruction que pour le divertissement des personnes du sexe qui l'habitoient ; Poésies , en un mot , que le grave Confucius jugea dignes de passer à la postérité , en les consignant dans la collection authentique qu'il fit des pièces de l'ancien *Ché-king* (1). L'on trouvera encore que cette épouse chérie fut mere de dix garçons , dont l'aîné de tous , nommé *Pe-y-kao* , mourut jeune (2) , & que le Prince qu'on appelloit *Fa* , fut ce Prince illustre , célèbre à jamais sous le nom de *Ou-ouang* , qui fonda la

(1) Confucius entreprit de purger le *Ché-king* , parce qu'on y avoit inséré quantité de Pièces apochryphes , & quelques-unes qui n'étoient pas dans toute la décence qu'exigent les mœurs publiques. Il voulut que celles de *Ouen-ouang* fussent conservées précieusement , parce qu'elles renfermoient , selon lui , les leçons les plus utiles pour les épouses & les mères de famille.

(2) Quelques Auteurs chinois prétendent que *Pe-y-kao* , choqué de la préférence qu'on donnoit à son cadet , se retira de lui-même avec ceux qui voulurent bien le suivre , & alla fonder les Etats de *Yut* & de *Hou* au-delà du fleuve *Yang-tsé-kiang* , près des limites de *Sé-tchouen* ; cela ne fait rien à notre objet.

troisième Dynastie des Empereurs chinois, dite autrement la Dynastie des *Tcheou* ; que les huit autres, dont les noms sont *Koan-chau-fien*, *Tcheou-koung-tan*, *Tsai-chou-tou*, *Tsao-chou-tchen-tou*, *Tcheng-chou-ou*, *Ho-chou-tchou*, *Kang-chou-fang* & *Tan-ki*, eurent pour apanage les Etats de *Teng*, de *Mao*, de *Kao*, de *Young*, de *Pi*, de *Yuen*, de *Faung* & de *Siun*.

L'on trouvera enfin que *Pé-ta*, *Pé-kou*, *Tchoung-tou*, *Tchoung-hou*, *Chou-yé*, *Chou-hia*, *Ki-foui*, & *Ki-oua* sont les huit Sages auxquels *Ouen-ouang* donna sa confiance pour l'administration des affaires. Je pourrois, s'il en étoit besoin, faire un volume entier des particularités seules qui ont rapport à ce grand Prince, ou de simples anecdotes qui n'entrent que comme des hors-d'œuvre dans l'histoire même de sa vie privée. Mais ce que je viens de dire suffit de reste pour constater l'origine chinoise du fondateur des *Tcheou*, son séjour à la Chine, & sa succession à l'héritage de ses peres, dans cette petite partie de Chine dont il jouissoit, comme eux, à titre de Principauté.

Qu'on analyse tous les caractères qui composent les différens noms que je viens de citer ; qu'on fasse tous ses efforts pour reconnoître quelques Princes collatéraux des Rois de Thèbes dans les premiers, & quelques Sages ou quelques Magistrats de la haute Egypte dans les seconds. Si l'on en vient à bout, ce que je ne crois pas possible, il restera encore plus d'une comparaison essentielle à faire : celle, par exemple, de leurs actions, qui sont dignes de quelque remarque, & qui, par-là même n'ont pu échapper aux recherches des Historiens ; celle de leur conduite publique ; celle des tems où ils ont vécu ; celle enfin des lieux où les uns & les autres ont coulé leurs jours. Nous avons sur tout cela des notions suffisantes dans les Monumens chinois ; si les Monumens égyptiens nous

en fournissent autant de leur part , nous pourrons alors entreprendre le parallele avec quelque espérance de succès.

« Mais , dit-on , l'on voit dans le fondateur de la troisieme
 » Dynastie , un Empereur agir comme un conquérant , diviser
 » les Provinces , donner des Souverainetés à ses Capitaines &
 » à ses amis.... On voit ses Généraux s'établir dans les Pro-
 » vinces , rassembler les Peuples , & les soumettre à l'ordre.
 » Ne reconnoît-on pas à ces traits l'origine & la formation d'un
 » Empire ? D'ailleurs les Chinois conviennent eux-mêmes qu'il
 » y a des Peuples à l'Occident & au-delà de la mer Caspienne
 » qui ont une même origine qu'eux.

« Après qu'on a déjà reconnu quelques traits de ressemblance
 » entre certains caracteres hiéroglyphiques , qui paroissent
 » avoir été communs aux Egyptiens & aux Chinois ; après
 » que par l'analyse il a été trouvé que les noms de quelques-
 » uns des Empereurs chinois , tels que *Yu* , *Ki* & les autres ,
 » étoient *Méuds* , *Athoës* & leurs successeurs , noms qui très-
 » certainement sont Egyptiens , n'est-on pas en droit de con-
 » clure que ces *Peuples occidentaux* ne sont autres que les Egy-
 » ptiens ? Et par une extension de privilège , ne peut-on pas
 » inférer , soupçonner ou conclure encore que ce sont ces
 » mêmes Egyptiens qui , vers l'an 1122 avant J. C. , envoyèrent
 » une Colonie du côté de l'Orient ; que cette Colonie ,
 » qui avoit pour chef le fameux *Ou-ouang* , vint jusqu'à la
 » Chine , la subjuga , rassembla les Sauvages qui en étoient
 » les habitans , leur donna des loix , des mœurs ; une religion ,
 » en un mot tous les principaux usages du pays qu'elle avoit
 » elle-même quitté » ? On ne dira certainement pas que
 j'élude les difficultés , ou que j'affoiblis les preuves. Pour
 répondre à ces raisonnemens , il faut que je fasse encore quelques
 excursions dans l'Histoire.

Le fondateur de la troisième Dynastie chinoise *se conduisit en conquérant* ; rien n'est plus vrai. C'est précisément de la conduite qu'il tint , après qu'il se fut rendu maître de l'Empire , qu'on doit conclure que *Ou-ouang* étoit Chinois , & un Chinois instruit à fond des coutumes de son pays , qui , sachant l'histoire de sa Nation , voulut marcher sur les traces de tout ce qu'il y avoit eu de plus illustre parmi ses prédécesseurs. Le sage *Yao* , le grand *Yu* , le pieux *Tcheng-tang* furent en particulier ses modèles. A l'exemple de ces grands Princes , il rétablit celles des anciennes cérémonies dont l'impiété & la mollesse avoient fait interrompre l'usage , & en institua quelques autres pour faire briller avec plus d'éclat la majesté de son nouveau trône. Il fit revivre celles des anciennes loix qui n'étoient plus en vigueur , & en promulgua de nouvelles , conformément aux circonstances où il se trouvoit alors ; il sacrifia au Ciel , & rendit hommage à ses Ancêtres ; il réforma les abus qui s'étoient introduits dans le gouvernement ; il eut sa Musique particulière ; il régla de nouveau le Calendrier , & fit une nouvelle division de l'Empire. Il donna des récompenses aux Sages & aux Politiques qui l'avoient aidé de leurs conseils , & aux Guerriers qui lui avoient prêté le secours de leurs bras ; en un mot , tout ce qu'avoient fait *Yao* , *Chun* , *Yu* & *Tcheng-tang* ; lorsqu'ils prirent possession de l'Empire , il le fit lui-même en prenant en main les rênes du gouvernement ; & il n'y eut rien , dans tout ce qu'il fit , qui ne fût marqué au vrai coin du plus pur Chinois.

Il savoit que *Yao* , *Chun* , *Yu* & *Tcheng-tang* avoient refusé , par modestie , de monter sur un trône qu'ils disoient ne pas leur appartenir , & dont ils se regardoient comme indignes ; il savoit qu'ils n'avoient enfin adhéré à ce qu'on exigeoit d'eux , qu'après l'élection juridique des Grands ,

qu'après s'être assurés de la volonté du Ciel & du consentement des Peuples. Comme eux, il refusa long-tems de se mettre à la tête d'un Empire dont il persistoit à dire qu'il n'étoit que le très-humble vassal. Il résista pendant bien des années aux instances réitérées des Princes & des Grands qui le désignoient leur Empereur d'une commune voix. Il attendit pour se déclarer, que les Peuples eussent, pour ainsi dire, secoué d'eux-mêmes le joug. Il consulta, ou il fit semblant de consulter le Ciel; & *ce ne fut qu'après s'être assuré que le Ciel & la Terre concouroient de concert à rejeter la race des Chang; qu'il se crut légitimement autorisé à prendre les armes.*

C'est ici où les Chinois déploient toute leur éloquence pour justifier la conduite de *Ou-ouang*, qu'ils regardent comme un de leurs plus grands Empereurs. « Quelque impie, disent-ils, quelque » cruel, quelque barbare que soit un Souverain, il n'est jamais permis à un sujet de se révolter contre lui & de le combattre : » cela est vrai. Il est vrai encore que le féroce *Tcheou-sin*, » dernier rejeton des *Chang*, étoit Empereur légitime, & que » *Ou-ouang* étoit son vassal; mais comme il n'y a point de » Souverains où il n'y a point de sujets, *Tcheou-sin* cessa d'être » Empereur, dès qu'il n'y eut plus personne qui voulût lui » obéir. Or, ce ne fut qu'alors que *Ou-ouang* se rendit enfin » à l'empressement des Peuples qui ne vouloient que lui pour » maître; ce ne fut qu'alors qu'il crut voir manifestement que » le Ciel lui donnoit l'Empire. Un refus opiniâtre, ou une plus » longue résistance; une délicatesse hors de saison, ou une » crainte mal fondée, l'eussent également rendu coupable. » Il prit les armes, parce qu'il le devoit; il combattit, parce » qu'il ne lui fut pas possible de faire autrement ».

En vérité, si les Chinois, depuis le tems où vivoit Confucius jusqu'à celui où nous sommes, avoient eu le plus léger

soupçon que le fondateur de la troisième race de leurs Empereurs étoit un étranger, auroient-ils mis ainsi leur esprit à la torture pour l'excuser du crime de rébellion, pour soutenir qu'il n'étoit pas usurpateur, ni même ambitieux ?

Quelques-uns, moins prévenus en faveur de la vertu de *Ou-ouang*, conviennent de bonne-foi que ce Prince, en prenant les armes contre son *légitime Souverain*, avoit fait une action qu'on ne sauroit louer; mais, ajoutent-ils pour le justifier en quelque sorte, s'il arracha l'Empire à celui à qui il appartenoit de droit, ce ne fut, pour ainsi dire, qu'à son corps défendant; ce ne fut que pour satisfaire à l'empressement des Peuples, & aux instances réitérées des Princes & des Grands qui vouloient placer la couronne sur sa tête; ce ne fut que pour venger les droits de l'humanité, qu'un Empereur barbare ne cessoit de violer impunément par les cruautés les plus inouïes; ce ne fut enfin qu'après que les trois grands personnages, en considération desquels on obéissoit encore au dernier Empereur des *Yn* (1), eurent disparu, qu'il prit son dernier parti.

Pendant long-tems *Ouei-tsé*, *Ki-tsé* & *Pi-kan*, avoient contenu le Peuple dans les bornes du devoir, en lui faisant espérer un amendement dans la conduite du Prince, dont ils ne laissoient pas que de modérer un peu la fureur par leurs sages remontrances. Etant du même sang que lui, ils se crurent en droit de lui représenter souvent ses excès, & de lui faire envisager les suites funestes qui en résulteroient infailliblement, s'il ne prenoit des mesures efficaces pour se corriger. L'Empereur paroïssoit quelquefois avoir envie de suivre leurs conseils;

(1) La seconde Dynastie est appelée indifféremment la Dynastie des *Chang* ou la Dynastie des *Yn*,

mais à la moindre occasion, la férocité de son naturel l'emportoit, & il devenoit de jour en jour plus barbare.

Ouei-tsée, après avoir tenté inutilement toutes les voies possibles, & ne voulant plus servir sous ce Prince inique, l'abandonna à son mauvais sort. Il quitta la Cour, & se retira dans le lieu de la sépulture de ses peres (1), pour avertir les ancêtres, & les prendre à témoin, qu'il n'avoit rien oublié pour conserver plus long-tems l'Empereur de la famille des *Chang*.

Ki-tsée, après avoir fait les mêmes tentatives & avec aussi peu de succès, se refugia chez *Ou-ouang*; mais ce ne fut, disent les Historiens chinois, qu'après avoir reçu les traitemens les plus indignes & les plus déshonorans pour une personne de sa naissance & de son rang. L'ayant fait raser à la manière des esclaves, le cruel *Tcheou* l'avoit condamné à être employé aux ouvrages les plus vils (2).

Pi-kan ne craignant point de s'exposer à une mort certaine, ne cessoit de représenter à son barbare maître, toute l'horreur qu'inspiroient ses crimes. « Prince, lui dit-il un jour » avec cette noble liberté qu'inspire la vertu, daignez vous » rappeler l'histoire de vos ancêtres; pensez sur-tout à ces » chefs augustes qui ont répandu tant d'éclat sur votre race;

(1) Quelques Auteurs prétendent que *Ouei-tsée* se retira dès-lors chez *Ou-ouang*, avec lequel il prit des mesures efficaces pour enlever l'Empire au monstre qui le déchiroit. Le nom de *Ouei-tsée* étoit *Ki*; on l'appelloit *Ouei-tsée*, du nom de la ville de *Ouei*, dont il étoit seigneur.

(2) Le nom du dernier Empereur de la seconde Dynastie se prononce & s'écrit différemment du

Tcheou sous lequel on désigne la troisième Dynastie. Cela ne fait aucune équivoque en Chinois; cela pourroit en faire une en français. J'en avertis ici, afin qu'on ne confonde pas les Empereurs de la Dynastie des *Tcheou*, avec le tyran *Tcheou-sin*, par qui & avec qui finit la Dynastie des *Chang* ou des *Yn*, qui est la seconde des Dynasties chinoises.

» au sage *Sie*, en faveur duquel l'Empereur *Chun* érigea la prin-
 » cipauté de *Chang* qui donna son nom à votre famille, &
 » dont elle fut l'apanage pendant treize générations; au ver-
 » tueux *Tcheng-tang*, que la voix unanime de tous les ordres
 » de l'Empire plaça sur ce même trône que vous occupez
 » aujourd'hui, mais que vous déshonorez par une conduite
 » indigne de tant de grands hommes qui vous l'ont transmis suc-
 » cessivement, indigne de vous-même, indigne de l'humanité.
 » Daignez au moins faire quelques réflexions sur ce qu'il en a
 » coûté de soins, de peines & de travaux à *Fou-hi*, *Chen-*
 » *noung*, *Hoang-ty*, *Yao* & *Chun* pour fonder ce vaste Em-
 » pire, pour lui donner de si belles loix, & pour le rendre si
 » florissant. Prince, le Ciel est irrité contre vous; & les Peuples
 » sont sur le point de secouer le joug odieux sous lequel vous
 » les faites gémir. Corrigez-vous: c'est par-là que vous pou-
 » vez encore apaiser le Ciel; il vous reste ce moyen pour
 » maintenir les Peuples dans les bornes étroites de l'obéissance
 » & du devoir, &c. »

Il n'en falloit pas tant pour irriter ce Prince qui ne vouloit
 être contredit en rien. La noble hardiesse avec laquelle *Pi-*
kan lui fit ses représentations, pour tâcher de le faire rentrer
 en lui-même, alluma sa fureur. « Votre discours, lui répondit-
 » il, est véritablement le discours d'un sage; il est digne de la
 » réputation que vous vous êtes faite, & dont vous jouissez
 » dans tout l'Empire; mais on dit que le cœur d'un sage est
 » percé de sept trous; je ne fais sur quoi un pareil proverbe
 » peut être fondé; il faut que je voie par moi-même ce qui en
 » est. Qu'on lui ouvre le ventre, dit-il en s'adressant à ses satel-
 » lites, & qu'on m'apporte son cœur, je veux l'examiner (1) ».

(1) Voyez l'Histoire chinoise, & jusqu'à la dernière année du règne
 sur-tout la glose depuis la vingtième de *Tcheou-fin*.

L'exécution de cet ordre barbare mit le dernier sceau à la réprobation de *Tcheou-sin* ; elle révolta tous les esprits , & chacun pensa dès-lors à mettre sa propre vie à couvert des fureurs du tyran. Depuis qu'on avoit massacré si inhumainement un homme tel que *Pi-kan* , il n'y eut aucun Prince , aucun Grand , aucun homme en place , qui ne se crût à la veille d'être ainsi massacré sous le moindre prétexte. Un grand nombre se refugia dans les Etats du fils de *Ouen-ouang* , comme dans un asyle impénétrable aux poursuites du barbare *Tcheou* ; car , outre les forces propres de sa Principauté , *Ou-ouang* avoit encore à ses ordres plus de quarante autres petits Souverains qui le reconnoissoient pour leur chef.

L'arrivée de tant d'illustres infortunés qui lui racontoient tous les excès auxquels se livroit le monstre qui osoit se qualifier du glorieux titre de *fils du Ciel* ; les vives sollicitations de ceux d'entre les Grands qui , n'ayant pu quitter la Cour , y ménageoient des intelligences secrètes pour y mettre le trouble au premier signal qui leur en feroit donné ; la compassion que lui inspiroient les calamités dont tout l'Empire étoit inondé , la vue des maux présens ; le souvenir des traitemens indignes faits injustement à son propre pere (1) ; les guerres intestines qu'il prévoyoit devoir bientôt eclorre & faire couler des fleuves de sang : tout cela le fit enfin consentir à une guerre que le Ciel & les hommes lui paroissoient approuver de concert , pour le bien général de l'espece humaine dont l'infame *Tcheou-sin* dégradoit chaque jour la dignité par quelque nouveau forfait.

Une parenté nombreuse , des alliances qui ne l'étoient pas

(1) *Ouen-ouang* avoit fait lui-même des représentations à l'Empereur , qui , pour récompense de son zèle , l'avoit fait enfermer dans une étroite prison , dont il ne sortit que par artifice.

moins, une foule de petits Princes ses vassaux, ses voisins ou ses amis, eurent bientôt joint leurs troupes aux siennes. Le rendez-vous général de tous ceux qui devoient combattre sous ses étendards, fut indiqué au-delà de la rivière, non loin du pont qu'on appelloit alors du nom de *Meng-tsin* (1). Plus de huit cens, tant Princes que Grands & Seigneurs particuliers s'y trouverent rassemblés, à la première Lune de la treizième année du règne de *Ou-ouang*, laquelle répond à la trente-troisième de *Tcheou-sin*, & à l'an 1122 avant l'Ère chrétienne (2). L'armée des Confédérés se trouva forte de soixante-dix mille hommes. *Ou-ouang* en fit la revue, lui intima ses ordres, la partagea en six corps, & la fit marcher contre celle de l'Empereur, qui étoit composée de sept cent mille hommes (3). A la seconde Lune les deux armées se trouverent en présence dans les plaines de *Mou-ye* (4).

Dès que le signal du combat eut été donné, les troupes de *Tcheou-sin* baissèrent les armes, & vinrent se ranger sous les étendards de *Ou-ouang*. L'Empereur se voyant trahi, se sauva dans sa Capitale, s'enferma dans son Palais, se revêtit de ses habits de cérémonie, & finit ses jours dans les flammes qu'il avoit allumées lui-même pour ne pas tomber vivant entre les mains d'un sujet rebelle: car c'est de ce nom odieux qu'il croyoit devoir appeler celui qui lui enlevait l'Empire (5). Je n'en dis pas davantage, parce que l'objet que je me propose

(1) *Meng-tsin* est le nom du pont: & apparemment que c'est aussi le nom que portoit la rivière du *Honan*, sur laquelle ce pont étoit construit.

(2) Voyez le *Chou-king*, article *Tay-ché*, première partie.

(3) Il est dit dans le *Ché-ki*, que dès que *Tcheou-sin* apprit ce qui se passoit

contre ses intérêts dans les États de *Ou-ouang*, il se mit en devoir de l'aller combattre, & qu'il mit sur pied une armée de 700000 hommes, &c.

(4) Voyez le *Chou-king*, article *Mou-ché*.

(5) Voyez le *Chou-king*, article *Ou-icheng*.

ici n'est pas d'écrire l'Histoire. Je n'ai fait mention de quelques particularités qui concernent la conquête de l'Empire par *Ou-ouang*, que pour faire voir que ce fondateur de la troisième Dynastie des Empereurs chinois, étoit Chinois lui-même.

Pour établir l'opinion contraire & que je combats, il seroit à propos que parmi les *caractéristiques* de la Nation égyptienne, on en choisît quelques-uns qui, confrontés avec les *caractéristiques* de la Nation chinoise, donnassent à connoître par des traits suffisamment marqués, qu'ils ont une même origine.

J'appelle les *caractéristiques* d'une Nation, toutes les marques auxquelles on peut la connoître & la distinguer de toute autre Nation qui n'est pas originairement elle; ainsi ce qu'elle a de particulier dans le culte religieux, dans les cérémonies politiques & civiles, dans les loix fondamentales de l'Etat, dans les habillemens, dans les jeux, dans la manière de déclarer la guerre & de faire la paix, dans le commerce, dans ces signes d'institution que l'on appelle monnoie, dans la manière de déterminer les poids & les mesures, & enfin dans ce qui se pratique pour honorer les vivans & les morts, la caractérise plus ou moins distinctement, suivant qu'il lui est plus ou moins singulièrement propre.

Tout ce que j'ai pu apprendre dans les différens livres que j'ai lus sur ce qui concerne l'Egypte, comparé avec ce que je fais sur la Chine, n'a pu me fournir jusqu'à présent de quoi faire un parallèle, d'où l'on dût inférer qu'une de ces deux Nations a été entée sur l'autre. Tout m'y a paru, au contraire, si peu conforme, si différent ou si opposé, que j'en ai conclu l'impossibilité d'admettre cette prétendue transmigration d'une Colonie égyptienne, venue à la Chine vers l'an 1122 avant l'Ere chrétienne.

Du tems de *Ou-ouang*, le polythéisme & l'idolâtrie étoient déjà parvenus chez les Egyptiens à leur plus haut point d'absurdité. Déjà ce peuple superstitieux avoit rendu les honneurs divins aux astres & aux élémens, aux fleuves & aux montagnes, aux hommes & aux animaux, aux légumes même de ses jardins. N'est-il pas naturel de croire que si *Cu-ouang* avoit été Egyptien, il auroit imprimé dans le pays qu'il venoit de conquérir, quelques vestiges de la Religion du pays qu'il avoit quitté? Mais ni le *Ly-ki*, ni le *Tcheou-ly*, qui est proprement le rituel de ce Prince & de ceux de sa Dynastie, ne présentent rien d'approchant. Tout ce qui y est prescrit en fait de culte, regarde le Ciel & les Ancêtres, les Esprits bienfaisans, & ceux qui peuvent nuire. Du reste, point de Temple public, point d'hommes destinés par état au culte des autels. Le Souverain étoit en même tems Empereur & Pontife; & lui seul pouvoit offrir solennellement des sacrifices au Ciel. Tout ce qui s'étoit pratiqué pour honorer les Ancêtres & les Esprits sous *Hoang-ti*, *Yao*, *Chun*, sous les Empereurs de la première & seconde Dynasties, se pratiqua de même sous ceux de la troisième; & l'on ne fit, sous les *Tcheou*, que perfectionner le cérémonial & augmenter le nombre des cérémonies.

Je ne suis point au fait de tout ce qui regarde l'ancienne Egypte, & je manque de secours pour m'en instruire; je chercherois en vain dans le petit nombre de livres que j'ai à ma disposition, de quoi faire une comparaison suivie des coutumes & des usages des Egyptiens, avec ce qui se pratiquoit anciennement à la Chine. Il seroit nécessaire de découvrir chez les Egyptiens les caractéristiques suivans : 1°. que ces Peuples ont eu pour symbole, ce reptile mystérieux, auquel les Chinois donnent le nom de *Loung* (Dragon), qui fait son séjour dans

le milieu des airs, qui a le corps couvert d'écailles comme les poissons, la tête d'un chameau, les cornes d'un cerf, les oreilles d'un bœuf, le col d'un serpent, les jambes d'un tigre, & les griffes comme les serres d'un aigle ou d'un epervier.

2°. Que le fondateur de quelqu'un des royaumes d'Egypte, ayant vu sortir du milieu des eaux ce quadrupede admirable nommé par les Chinois *Loung-ma* (Dragon-cheval, & ayant observé sur son corps couvert d'écailles, des signes propres à être employés pour manifester au dehors ce qui se passe au dedans, conçut l'idée des huit lignes triples, partie entieres & partie brisées, telles que les Chinois assurent avoir été mises en usage par leur Législateur, sous le nom de *Pa-koa* : signes merveilleux, disent-ils, qui renferment les élémens de toutes les sciences, & au moyen desquels on peut dévoiler les secrets même de la nature, impénétrables, sans eux, aux efforts de l'esprit humain.

3°. Qu'il y a eu anciennement en Egypte la tradition d'un amphibie de la classe des testacées, qui, en se montrant, laissa voir des caracteres empreints & rangés sur son dos de la même maniere qu'ils le sont dans les livres, comme la tradition immémoriale chez les Chinois l'assure d'une tortue qui se montra ainsi dans les premiers tems de leur Monarchie.

4°. Que les anciens Egyptiens ont eu l'idée d'un Roi des volatiles, oiseau singulier, dont le plumage présente aux yeux les cinq couleurs & les nuances qui en dérivent, dont le chant fait entendre les cinq tons & les douze modulations qui en résultent, qui se nourrit de la plus fine moëlle des bambous & qui s'abreuve de la rosée du Ciel la plus pure, qui ne se montre que sous le regne des bons Rois : tel en un mot que les Chinois nous dépeignent leur *Foung-hoang*.

5°. Qu'il y a dans la Thébaïde, ou dans quelqu'un des

Royaumes voisins, l'idée généralement reçue de l'apparition d'une licorne extraordinaire, pour pronostiquer quelque grand événement, ainsi que les anciens Chinois l'ont cru de l'apparition de leur *Ki-lin*.

6°. Que quelqu'un des Rois d'Egypte, pour mettre sous les yeux du Peuple la carte générale du pays, la division des provinces & des districts, les revenus généraux & particuliers de l'Etat, les productions respectives de différens terrains, la situation des montagnes, le cours des fleuves & des rivières, le nombre des principales villes, & en général tout ce qui peut servir à faire connoître l'industrie & les richesses d'une Nation, imagina de construire des grands vases de fer ou d'airain sur lesquels tout cela fût gravé, comme le grand *Yu* fit construire les neuf célèbres *Ting*, pour représenter l'état actuel de son Empire.

* Voyez ci-après, p. 308, ces Planches, avec l'explication.

J'ai rassemblé dans les planches * jointes à ce Discours, les six caractéristiques Chinois dont je viens de parler. Si je leur ai donné la préférence sur une foule d'autres, dont j'aurois pu également faire mention, c'est que je les regarde comme plus particulièrement propres à la Chine; qu'ils sont de tradition immémoriale, & constamment adoptée de génération en génération; & qu'en les voyant gravés ou empreints sur quelque monument national, on peut conclure que le monument est chinois, avec autant de certitude qu'on concluroit qu'il est françois ou autrichien si l'on y voyoit pour signe héraldique l'aigle à deux têtes, ou trois fleurs-de-lys. Je crois en avoir assez dit pour prouver que l'Empire des Chinois n'est ni aussi ancien que quelques Savans ont voulu l'insinuer, ni aussi moderne que l'ont prétendu quelques autres. Dans les contestations qui ont pour objet l'Histoire d'une Nation policée, il faut s'en tenir aux Auteurs de la Nation même : selon ce principe

en

en rendant aux Annales chinoises, telles que les Tribunaux littéraires nous les donnent, une partie de la justice qu'elles méritent, on ajoutera au moins autant de foi à ce qu'elles renferment, qu'on en ajoute aux histoires anciennes des Grecs & des Romains, & aux histoires modernes de nos Nations d'Europe.

Equitables dans leurs prétentions, exacts dans leurs citations, solides dans leurs raisonnemens, forts dans leurs preuves, les Auteurs dont le suffrage est de quelque poids à la Chine, n'avancent rien à la légère, n'affirment rien qu'ils ne soient en état de démontrer être tel qu'ils l'affirment, ou dont ils ne disent les raisons sur lesquelles ils se fondent, ou qu'ils n'indiquent les autorités dont ils s'étaient. Ils conviennent unanimement que les tems antérieurs à *Fou-hi*, sont purement mythologiques; ils conviennent encore que le nombre des années qui se sont écoulées entre *Fou-hi* & *Hoang-ty*, est un nombre qu'il n'est pas facile de déterminer; & ils regardent cet espace de tems, comme un tems dont les limites ne sauroient être assignées avec certitude. Ils disent : « Nous ne doutons pas que » *Fou-hi* n'ait été à la Chine, & qu'il n'y ait eu des hommes avant » lui. Nous croyons même que ces hommes gardoient entre » eux quelques regles de subordination; mais n'ayant laissé » aucun monument de ce qui se pratiquoit alors parmi eux, » n'ayant aucun signe d'institution, pour pouvoir transmettre » à la postérité la connoissance de ce qui les regardoit, » n'étant pas même assez policés pour en avoir conçu l'idée, » comment savoir ce qui s'est passé dans ces tems reculés? » Sur quel fondement pourrions-nous établir un système & » le soutenir ensuite, comme on a coutume de soutenir la » vérité?

» Nous ne laissons pas néanmoins de parler de *Pan-kou*;

» des trois *Hoang*, & des dix Races qui se sont succédées
 » les unes aux autres avant *Fou-hi* ; mais nous n'avons garde
 » de donner ce que nous en disons, comme des faits certains,
 » comme une véritable histoire : nous ne le donnons que
 » comme des traditions orales, que les premiers hommes qui
 » ont habité la Chine en corps de nation, avoient apprises
 » de leurs ancêtres & qu'ils transmirent à leurs descendans.
 » On comprend assez, sans qu'il soit besoin de le dire, com-
 » bien de pareilles traditions ont dû être altérées. Aussi, nous
 » n'en faisons que le cas qu'elles méritent ; & lorsque nous les
 » rapportons, nous ne voulons dire autre chose, sinon qu'a-
 » vant *Fou-hi*, il y avoit des hommes à la Chine. D'où étoient-
 » ils venus ? comment étoient-ils venus ? qu'ont-ils fait ?
 » quelle étoit leur manière de vivre ? C'est ce dont nous
 » ne nous mettons pas en peine de nous instruire. Chacun
 » peut faire là-dessus ses conjectures, & telles conjectures qu'il
 » voudra.

» Pour ce qui est des années qui se sont écoulées entre le
 » regne de *Fou-hi* & celui de *Hoang-ty*, nous n'avons rien de
 » bien certain ; nous ne savons pas même avec certitude com-
 » bien il y a eu d'Empereurs intermédiaires. Les sentimens
 » sont partagés ; & chacun a ses raisons pour soutenir le sien.
 » Nous savons très-certainement qu'il y a eu un *Fou-hi*, un
 » *Chen-noung*, qui ont appris aux hommes de leur tems, la
 » plupart des choses qui sont nécessaires pour l'usage de la vie ;
 » nous ne sommes pas aussi sûrs de ce qui regarde ceux qui
 » leur ont succédé, & chacun est libre encore de penser sur
 » cela ce qu'il jugera à propos. Ce n'est pas sans raison que
 » nous ne donnons pas à cette partie de notre Histoire, le
 » degré d'authenticité que nous lui accordons pour les autres
 » parties depuis *Hoang-ti* jusqu'au tems où nous vivons.

» Nous n'ignorons pas qu'un petit nombre de Lettrés, plus
 » versés dans la connoissance des livres qui traitent de la mo-
 » rale, que dans celle des monumens historiques, ont abusé
 » de quelques passages de Confucius, pour révoquer en doute
 » l'existence des quatre Empereurs qui ont régné entre *Hoang-*
 » *ty & Yao*. Confucius (ont-ils dit) en rappelant de tems en
 » tems le souvenir des premiers Empereurs, ne parle que de
 » *Fou-hi*, *Chen-noung*, *Hoang-ty*, *Yao & Chun*. Pourquoi si
 » *Chao-hao*, *Tchoan-hiu*, *Ty-kou & Tché* avoient gouverné
 » l'Empire après *Hoang-ty*, ce grand Philosophe n'en auroit-
 » il pas fait mention comme des autres ? On a répondu que
 » Confucius n'avoit prétendu parler que des plus illustres, que
 » de ceux qui s'étoient distingués par leur sagesse & leur bonne
 » maniere de gouverner, qui avoient fait de plus grandes
 » choses, & qu'on pouvoit proposer pour des modeles sur
 » lesquels les Souverains devoient se régler.

» Heureusement ceux qui, par un zele outré, pour les paroles
 » de Confucius, ont voulu prendre à la lettre tout ce qu'il a
 » dit, n'ont pas eu plus d'imitateurs que quelques autres qui,
 » par un zele non moins outré pour les paroles de *Mong-tsé*,
 » ont conclu de ce qu'il dit sur l'état où se trouvoit l'Empire
 » du tems de *Yao*, que les hommes d'alors étoient encore à
 » demi sauvages, & que la Chine n'étoit presque qu'un désert.
 » Faute d'avoir été suffisamment instruits, les uns & les autres
 » se sont fait illusion ; mais leur exemple n'a pas été conta-
 » gieux ».

C'est ainsi que s'expriment les Chinois éclairés quand ils
 parlent de leur propre Histoire. S'ils avoient eu, comme cer-
 tains autres Peuples, la manie de vouloir se faire plus anciens
 qu'ils ne sont, que leur en eût-il coûté de faire une généalogie à
Fou-hi, & de forger un roman suivi, en liant entre elles toutes

leurs traditions sur *Pan-kou*, sur les trois *Hoang*, les neuf *Teou*, les cinquante-neuf *Ché*, les cinq *Loung*, & les autres, jusqu'au fondateur de leur Monarchie ? Ils pouvoient le faire ; mais ils ne l'ont pas fait, parce qu'ils n'ont voulu en imposer à personne, parce qu'ils n'ont pas voulu se tromper eux-mêmes. Ils ont dit tout simplement : « nous ne savons pas d'où nous » sortons, nos anciennes traditions sont pleines de fables aux- » quelles nous n'avons garde d'ajouter foi ; c'est la partie fabu- » leuse que nous mettons à la tête de notre Histoire, en ne la » donnant que pour ce qu'elle est. Après elle vient la partie » douteuse, ainsi appelée parce qu'elle n'est pas également » certaine dans tous ses points. Nous en avertissons, afin que » ceux qui étudient l'Histoire ne donnent pas au tems qui s'est » écoulé depuis *Fou-hi* jusqu'à *Hoang-ty*, le même degré de » croyance qu'ils doivent donner à nos annales depuis *Hoang-ty* » jusqu'au tems présent ».

Il ne faut, ce me semble, qu'avoir un peu d'équité pour ne pas refuser de rendre aux Chinois la justice qu'ils se rendent à eux-mêmes. Pour moi qui les connois assez pour ne pas douter de leur bonne-foi dans la recherche du vrai sur tout ce qui concerne leur Nation ; qui suis convaincu qu'ils n'ont été dirigés dans la composition & dans l'arrangement de leurs annales, ni par l'intérêt, ni par la vaine gloire, ni par les aveugles préjugés, ni par aucun de ces motifs qui peuvent faire naître des doutes sur l'évidence elle-même ; qui fais jusqu'à quel point ils ont poussé l'exactitude dans les citations, dans les vérifications, dans les calculs, dans les raisonnemens & dans les preuves, pour ne pas admettre mal-à-propos ce qu'il falloit rejeter, ou pour ne pas rejeter ce qu'il falloit admettre ; qui suis instruit par eux-mêmes de la manière naturelle & toute simple dont ils procedent pour ne pas se faire illusion :

je n'ai rien de mieux à faire que de marcher sur leurs traces & de les suivre pas à pas , tant dans les routes battues de leur immense Histoire , que dans les sentiers écartés dont elle est entre-coupée.

Comme eux , j'ai renfermé tout ce qui s'est dit de la Nation chinoise sous trois points de vue , qui sont comme trois époques générales qui renferment elles-mêmes la division des tems en tems mythologiques & fabuleux , en tems douteux ou incertains , en tems historiques ou manifestement vrais. En partant de la première de ces époques , je ferai mention de ce qu'on rapporte de ces siècles ténébreux , qu'on suppose s'être écoulés depuis *Pan-kou* jusqu'à *Fou-hi* : supposition qui , n'étant fondée que sur des traditions mal rendues d'abord , plus mal reçues encore , altérées ensuite , & puis entièrement défigurées , devient inadmissible pour quiconque veut faire usage de sa raison.

Arrivé au tems de *Fou-hi* , qui est celui de la seconde époque , je parlerai de ce fondateur de l'Empire chinois & des Princes qu'on peut croire avoir régné successivement jusqu'à *Hoang-ty*. J'indiquerai le nombre d'années qu'on présume devoir remplir tout le tems de ces regnes intermédiaires ; mais comme il n'y a aucun monument authentique qui puisse en constater la durée , ni aucune raison solide qui puisse nous faire admettre un nombre déterminé d'Empereurs , je n'en parlerai que comme on parle de ces histoires ambiguës , qui peuvent être ou n'être pas , & qu'on peut croire ou ne pas croire suivant qu'on se trouvera affecté par les différens degrés de probabilité qui les caractérisent. Enfin , après avoir donné une idée de ces tems mythologiques & de ceux qui sont incertains , je commencerai la troisième époque par la soixante-unième année du regne de *Hoang-ty* , & en dévidant la chaîne non

interrompue des cycles , année par année , je tâcherai de remplir le cannevas , que m'a fourni l'Empereur , de tout ce que je trouverai dans l'Histoire de curieux ou d'instructif.

Pour rendre la Chronologie chinoise plus intéressante , j'y joindrai celle de tous les anciens Peuples connus , de ceux au moins qui ont fait quelque figure dans le monde jusqu'à la naissance de J. C. tels que sont , par exemple , les Hébreux , les Egyptiens , les Arabes , les Perses , les Medes , les Grecs & les Romains.

Je n'ai aucun système particulier sur ce qui concerne ces Nations étrangères à la Chine , & je me garderai bien d'en avoir. Je ne saurois penser , sans une espèce de regret , au tems que j'ai employé à vouloir concilier les différens Chronologistes entre eux. Après avoir perdu quelques mois à tâcher de les corriger les uns par les autres , des fautes dans lesquelles ils s'accusent mutuellement d'être tombés , j'ai compris que dans cette extrémité du monde où il y a si peu de secours , il n'étoit pas possible de rien faire de mieux que ce qui a déjà été fait. Si en Europe , dans le centre de la vraie Science , de l'exacte littérature & du bon goût , tant d'habiles gens ont employé inutilement leurs veilles à vouloir éclaircir ce qui probablement sera éternellement obscur , pouvois-je me flatter que des recherches qui n'eussent été ni si exactes , ni si multipliées , ni si bien discutées , m'eussent conduit où ils n'ont pu atteindre ? J'ai donc abandonné un travail auquel je me serois livré en pure perte , & je me suis contenté de choisir parmi les Chronologistes les plus estimés , celui dont l'ouvrage m'a paru s'accorder le mieux avec la raison , la saine critique , & l'Histoire chinoise.

En disant ce qu'a dit le P. Pezron dans son *Antiquité des tems défendue* , & en adoptant l'ordre qu'il a suivi pour

l'arrangement des différentes époques de l'Histoire du Peuple de Dieu en particulier , & de la succession des Dynasties qui ont donné des loix à l'Egypte , je n'ai pas prétendu me faire le garant de ses systèmes. Je fais qu'ils souffrent leurs difficultés ; qu'on a fait contre eux bien des objections auxquelles il n'est pas aisé de répondre. Je n'ai eu d'autre intention , comme je viens de le dire , que de placer sous un même point de vue toutes les Monarchies de l'Univers , & d'épargner la peine de recourir ailleurs, pour les voir se former successivement & se détruire de même , devenir la proie les unes des autres , être englouties ensuite par des Nations barbares , & ne laisser des traces de leur existence qu'un souvenir plus qu'à demi effacé : tandis que la Chine , souvent déchirée par ses propres enfans , quatre fois subjuguée par des Etrangers , les *Leao* , les *Kin* , les *Mongoux* & les *Mantchoux* , reste toujours la même , dompte tous ses vainqueurs , leur donne la loi , les absorbe tour-à-tour , les fait disparaître ou en fait de véritables Chinois dans l'espace de moins d'un siècle : coup-d'œil frappant qui put fournir matière aux plus sérieuses réflexions.





ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'EMPIRE CHINOIS.

PREMIERE PARTIE,

Contenant les tems mythologiques ou fabuleux , depuis Pan-kou jusqu'à Fou-hi.

LES tems fabuleux ou mythologiques des Chinois commencent aux trois *Hoang*. Le mot de *Hoang* signifie Empereur suprême , Roi souverain , &c. Les trois *Hoang* par excellence sont les *Tien-hoang* ou les Rois du Ciel , les *Ty-hoang* ou les Rois de la Terre , & les *Jin-hoang* ou les Rois des Hommes.

Les Auteurs sont partagés tant sur l'origine que sur l'existence des trois *Hoang*. Les uns croient , & c'est le sentiment le plus suivi , que les trois *Hoang* sont *Fou-hi* , *Chen-noung* , & *Hoang-ty*. Les autres au contraire , mais en petit nombre , sont persuadés qu'outre *Fou-hi* , *Chen-noung* & *Hoang-ty* , il y a eu long-tems auparavant , trois races d'hommes qui ont donné successivement des loix au monde ; & ces trois races , disent-ils , sont les *Tien-hoang* , les *Ty-hoang* & les *Jin-hoang*. Je parlerai séparément de chacune de ces trois races , après que j'aurai rapporté ce que quelques Critiques disent en général des trois *Hoang*.

L'origine du nom des trois *Hoang* n'est pas fort ancienne , dit un Savant qui vivoit du tems des *Soung* , & qui est connu dans

dans la république des Lettres sous le nom de *Ou-foung-hou-chi*. Il en est parlé pour la première fois dans les livres faits sous la Dynastie des *Tcheou*, & encore ne trouve-t-on dans ces livres que le nom des trois *Hoang*, sans distinction de *Tien-hoang*, de *Ty-hoang* & de *Jin-hoang*. Ce ne fut que sous les *Tsin*, petite Dynastie qui succéda à celle des *Tcheou*, qu'un *Po-chi*, du nombre de ceux qui étoient chargés de ramasser les matériaux dont on se servoit ensuite pour composer l'Histoire, parla des *Hoang* ou des premiers Empereurs qui avoient gouverné le monde, avec la distinction de *Tien-hoang*, de *Ty-hoang*, & de *Jin-hoang*, sans assigner l'époque précise où on avoit commencé à les appeler ainsi.

Sous les *Han*, successeurs immédiats des *Tsin*, il est parlé aussi des trois *Hoang*; mais il n'y est pas dit sur quel fondement on a bâti le système des Rois du Ciel, des Rois de la Terre & des Rois des Hommes. *Koung-ngan-koue*, Auteur célèbre de ce tems-là, dans une Préface qu'il mit à la tête du *Chou-king*, prétend que les véritables *San-hoang* ne sont autres que *Fou-hi*, *Chen-noung* & *Hoang-ty*. Cependant, ajoute-t-il, je ne blâme pas ceux qui disent qu'avant *Fou-hi*, *Chen-noung* & *Hoang-ty*, il y a eu les *Tien-hoang*, les *Ty-hoang* & les *Jin-hoang*. Doit-on rejeter entièrement tout ce qui ne se trouve pas dans ce qui nous est resté des livres de la plus haute antiquité? Il est vrai que dans le *Kia-yu* de *Koung-fou-tsée*, c'est-à-dire dans le livre où l'on a recueilli les discours familiers de Confucius, il est parlé des Empereurs depuis *Fou-hi* en descendant, sous le titre de *Ty*, & il n'est fait aucune mention d'Empereur depuis *Fou-hi* en remontant. On trouve encore dans les commentaires sur l'*Y-king* du même Confucius, & dans son *Tchun-tseou*, les noms de *Hoang-ty* & de *Yen-ty*, mais on n'y trouve

point les noms de *Tien-hoang*, de *Ty-hoang*, & de *Jin-hoang*. Dans l'article *Yut-ling*, il est fait mention de *Ty-tay-kao*, de *Ty-yen-ty*, de *Ty-hoang-ty*, & nullement de ceux qui ont précédé. Dans les livres même faits sous les *Tsin*, on y dit que *Fou-hi*, *Chen-noung* & *Hoang-ty* sont les trois *Hoang*. Tout cela est vrai; mais est-il dit dans quelqu'un de ces livres que les *Tien-hoang*, les *Ty-hoang*, & les *Jin-hoang* n'ont pas existé? Combien d'autres livres, dans lesquels peut être il étoit fait mention des trois *Hoang* avant *Fou-hi*, ne sont pas parvenus jusqu'aux tems des premières Dynasties de l'Empire! combien de monumens qui s'étoient perdus avant même qu'on sût ce que c'étoit que monument! Ce qui a fait pencher la plupart des gens de Lettres à croire qu'il n'y a point eu de Souverains à la Chine avant *Fou-hi*, c'est que Confucius, dans ses commentaires sur l'*Y-king*, parle de *Fou-hi*, de *Chen-noung*, de *Hoang-ty*, d'*Yao*, de *Chun*, comme des premiers qui aient gouverné l'Empire sous le nom de *Ty*. On peut s'en tenir à ce sentiment, & j'avoue qu'il est le plus raisonnable & le plus sûr. Cependant il ne faut pas pour cela rejeter entièrement les trois *Hoang*. On peut même en parler sous les noms de *Tien-hoang*, *Ty-hoang* & *Jin-hoang*.

Voici, je pense, ce qui peut avoir donné lieu à l'Histoire des trois *Hoang* sous les noms de Rois du Ciel, Rois de la Terre, & Rois des Hommes. « Dans le débrouillement du » chaos, le Ciel est ce qui s'est formé en premier lieu; après » le Ciel a paru la Terre; & après la formation du Ciel & de » la Terre, l'Homme a été produit par les différentes combi- » naisons que les vapeurs subtiles prirent alors entre elles.

« Le Ciel commença ses opérations à la période dite *du Rat*; » la Terre commença les siennes à la période *du Bœuf*; & » l'homme fut produit à la période *du Tigre* ». Jusques là, c'est

Ou-foung-hou-ché qui a parlé ; j'ai tâché d'expliquer ses paroles , suivant leur véritable sens ; mais comme il ne dit point quelle est la durée de chacune de ces périodes , *Chao-tsé* y suppléa : voici comment il s'exprime.

Depuis le moment où le Ciel & la Terre ont été en mouvement jusqu'à celui où ils finiront , il doit y avoir une révolution entière. Une révolution contient douze périodes , & la période est composée de dix mille huit cents ans. A la première période , dite *la période du Rat* , le Ciel a commencé ses opérations ; à la seconde période , dite *la période du Bœuf* , la Terre a commencé les siennes ; & à la troisième période , dite *la période du Tigre* , l'Homme a été produit , & en état de faire aussi ses opérations. Depuis cette troisième période , jusqu'à *la période du Chien* , qui est la onzième , toutes choses iront leur train ; mais après avoir passé par toutes les combinaisons & tous les degrés dont elles sont capables , elles cesseront d'être ; & le Ciel devenu sans force , ne produira plus rien jusqu'à la douzième période , où la Terre & tout ce qui l'environne se détruiront aussi , & tout l'Univers rentrera dans le chaos. Ce chaos sera toute la douzième période à se débrouiller.

A *la période du Rat* , première de la seconde révolution , il se formera un nouveau Ciel , lequel , une fois en mouvement , continuera toujours ses opérations , & ne finira jamais.

Depuis *la période du Tigre* , troisième de la révolution , jusqu'à *la période du Cheval* , septième de la révolution sous laquelle *Yao* naquit , & commença à gouverner l'Empire , l'an *Kouei-ouen* , vingtième du Cycle (1) de soixante , il s'est écoulé plus de quarante-cinq mille ans. Il n'est pas douteux que pendant tout cet espace de tems , il n'y ait eu des hommes , peut-être même y a-t-il toujours eu des Rois ou des Maîtres

(1) Voyez ci-après ce qui est dit de ce Cycle.

pour les gouverner ; mais comme il n'y avoit point alors de livres , ou que s'il y en a eu , ils ne font pas parvenus jusqu'à nous , comment savoir ce qui s'est passé ?

Pour ce qui est des *Tien-hoang* , *Ty-hoang* & *Jin-hoang* , on ne peut avoir appris ce qui les regarde , que par tradition. Leur Histoire ayant passé de bouche en bouche , & de génération en génération , ne fauroit manquer d'avoir été beaucoup altérée. Comment se persuader que la vie de chacun d'eux a été d'un si grand nombre d'années ? Dire que les *Tien-hoang* & les *Ty-hoang* ont été des hommes qui ont vécu chacun dix-huit mille ans , est-ce vouloir être cru ? Suspendons notre jugement sur tout cela , & avançons de bonne-foi que ce qui regarde les premiers hommes ne nous est pas connu.

Avant le regne de trois *Hoang* , il y a eu celui de *Pan-kou* , qui est regardé comme le *Protoplaste* de la race humaine. Voici comment on explique son origine.

Du premier principe , ou *Tay-ki* , sont sortis les deux *co-principes Yn* & *Yang* majeur & mineur ; les deux *co-principes Yn* & *Yang* , ont formé les quatre images , ou *Sée-fiang* ; & les quatre images , par les différentes combinaisons qu'elles ont prises entre elles , ont produit toutes choses. De toutes les productions , l'homme est la première & la plus noble. Il est fait pour régner sur l'Univers entier. Le premier qui parut sur la terre après le débrouillement du chaos , fut *Pan-kou-ché* ou *Houn-toun-ché*.

Ou-foung-hou-ché , dit *Pan-kou-ché* , a été formé dans le débrouillement du chaos. On ne fait pas son origine. Il connoissoit la vertu du Ciel & de la Terre , il savoit jusqu'où pouvoient aller toutes les combinaisons des deux *co-principes Yn* & *Yang*. Le chaos s'est entièrement débrouillé depuis lui.

Tsing-hiuen-tcheou-ché , dit : dans le débrouillement du

chaos , à peine le Ciel fut séparé de la Terre , que *Pan-kou* parut , & qu'il tint la place du Ciel pour gouverner la Terre. Le Ciel fut entièrement formé à la période du *Rat* ; après la formation du Ciel il y eut les *Tien-hoang*. La Terre fut entièrement formée à la période du *Bœuf* ; & après la formation de la Terre , il y eut les *Ty-hoang*. L'Homme fut formé à la période du *Tigre* ; & après la formation de l'Homme , vinrent les *Jin-hoang*. Le Ciel , la Terre & l'Homme ayant été formés , toutes choses se formerent peu-à-peu de même , & prirent chacune une maniere d'être qui lui fut propre.

Quelques Auteurs regardent *Pan-kou* , comme ayant débrouillé lui-même le chaos dans lequel il étoit enveloppé. *Pan-kou-ché* , disent-ils , *kai-pi-tien-ty* , ce qui veut dire *Pan-kou-ché* débrouilla le Ciel & la Terre. La maniere dont on le peint communément , fait voir assez clairement l'idée qu'on s'en forme (1).

Les *Tien-hoang* , ou Empereurs du Ciel , gouvernerent le Monde après *Pan-kou*. Ils ne se mettoient point en peine de leur nourriture ni de leurs vêtemens , & le travail étoit alors inconnu. Ils exerçoient un empire absolu , & tout le monde obéissoit aveuglément à leurs ordres. Ils firent un Cycle de dix , & un autre de douze. Les dix qui composoient le premier Cycle furent appelés les dix *Kan* ou les dix troncs , & les douze de l'autre Cycle eurent pour nom celui de *Tché* ou de branche (2).

Avant les *Tien-hoang* , le nom d'année étoit inconnu. Ce sont eux qui déterminèrent le nombre des jours qui devoient la composer. Ils furent treize de même nom , ils étoient frères ,

(1) Voyez Planche 2.

(2) Voyez ci-après le Mémoire sur les Cycles.

& vécurent chacun dix-huit mille ans , ce qui fait entre eux tous 254000 ans.

Les *Ty-hoang* , ou Empereurs de la Terre , succéderent aux *Tien-hoang*. Ils donnerent au Soleil , à la Lune & aux Etoiles les noms qui les désignent. Ils donnerent aux Ténèbres le nom de Nuit , & à la Lumière le nom de Jour. Ils appellerent mois ou lunaïson , l'intervalle de trente jours. Ils étoient onze frères de même nom , & la vie de chacun d'eux fut de dix-huit mille ans ; ce qui fait entre eux tous , cent quatre-vingt-dix-huit mille années.

Les *Jin-hoang* , ou Empereurs des Hommes , remplacerent les *Ty-hoang*. Ils divisèrent la Terre en neuf parties ; les montagnes & les rivières servirent de termes pour chaque division. Ils ramassèrent les hommes qui étoient épars çà & là , & qui n'avoient point de demeures fixes , & leur assignèrent des habitations. Ce sont eux qui formerent les premiers liens d'une société de Citoyens ; c'est pourquoi on leur a donné aussi le nom de *Kiu-fang* , qui signifie *habitans d'un lieu*. Tous les Arts furent trouvés de leur tems. La duplicité n'avoit point encore paru sur la Terre , cependant il y avoit déjà de l'inégalité dans les conditions. On fit des loix , on créa des Magistrats , on inventa des punitions & des récompenses , on connut l'usage du feu & de l'eau , on savoit l'art d'apprêter les différens mets , & on assigna les devoirs particuliers de chacun des deux sexes. Neuf frères de même nom se partagerent l'Empire du Monde , & vécurent entre eux tous quarante-cinq mille xcnsfiens.

Les *Jin-hoang* , dits *Ouang-ouang-jou* , sont appelés par les uns *Tay-hoang* , & par les autres *Kiu-fang-ché*. Les *Ty-hoang* avoient gouverné en paix tout l'Univers. Sous leur regne les hommes avoient toutes choses en abondance ,

sans qu'ils eussent besoin de se les procurer par le travail.

Jin-hoang naquit sur la montagne *Hing-ma-chan*, située dans le Royaume de *Ti-ry*. Il divisa la Terre en neuf parties, les montagnes & les rivières lui servirent de termes. Il choisit la partie du milieu du Monde pour être le lieu de son séjour. De là il donna ses ordres, & gouverna tout l'Univers. Il civilisa les hommes, & leur apprit les manières. Les vents & les nuages lui obéissoient, & il dispoſoit à son gré de six sortes de *Ki*, ſavoir, le repos, le mouvement, la pluie, les vents, la lumière & les ténèbres. Il avoit la ſubtilité & les autres qualités des eſprits; il n'eſt rien qu'il ne ſût & qu'il ne pût. Il réduiſit tous les idiômes en une ſeule Langue, qui eſt celle qu'il parloit lui-même. Il embrailloit tout l'Univers, & tout l'Univers le reſpectoit & lui rendoit hommage. Sa doctrine egaloit le Ciel par ſa hauteur, & la Terre par ſa profondeur. Sa vertu étoit immanſe, & les bienfaits dont il combla les hommes ne pouvoient ſe compter: ils egalotent ceux qu'on peut recevoir du Ciel. Il étoit maître, & il étoit bon maître; il gouverna, & il gouverna bien. Il inſtruſoit les Peuples, & leur donna les regles de la ſageſſe & du bon gouvernement. il leur enſeigna la manière d'apprêter les mets, & les regles d'un honnête mariage.

Je ne parle ici que d'un *Jin-hoang*, continue le même Auteur, quoiqu'ils fuſſent neuf de même nom qui donnoient en même tems des loix au Monde. La raiſon eſt que la forme du gouvernement étoit la même par-tout, & que les neuf freres n'avoient qu'un même cœur & une même volonté. Leur mérite étoit inſigne, ainſi que leur vertu. Après eux, il n'y eut plus ſur la terre qu'un Empereur; les autres Souverains avoient le titre de Roi, & lui rendoient hommage. Les *Jin-hoang* vécurent entre eux tous quarante-cinq mille ſix cens ans.

Un Critique, nommé *Yu-tsoung-hai*, sans toucher aux années qu'on assigne pour la vie des *Jin-hoang*, abrège le nombre de celles qu'on assigne pour la vie de chacun des *Tien-hoang* & des *Ty-hoang*. Il prétend qu'on a substitué un caractère pour l'autre dans la manière dont les Chinois s'expriment ; & qu'au lieu d'écrire les *Tien-hoang* & les *Ty-hoang* vécurent chacun *y-ouan pa-tsien*, il falloit écrire *y-ouan pa-pé* ; c'est-à-dire, au lieu de *dix-huit mille*, il falloit écrire *dix mille huit cents ans* : le caractère *Tsien*, qui signifie *mille*, a été mis en place du caractère *Pé*, qui signifie *cent*. Du reste cet Auteur ne dit pas sur quels fondemens il appuie son opinion. Il veut parler sans doute de la période qui résulte de la multiplication du *Tri-cycle* (1), composé de cent quatre-vingts années, par le cycle de soixante.

Quoi qu'il en soit des raisons qu'il peut avoir eues d'ôter 12600 ans à l'antiquité du monde chinois, nous ne le chicanerons pas là-dessus. Nous souhaiterions au contraire que plusieurs autres Critiques lui en ôtassent chacun tout autant : nous ne serions pas loin de compte, eux & nous. Disons mieux ; si les Critiques vouloient bien apprécier la valeur des années que ceux qui parlent des premiers hommes ont assignées pour la durée de leur vie ; si aux années solaires, telles qu'on les compte aujourd'hui, ils substituoient des Lunaisons, ou des années lunaires, telles qu'on les comptoit probablement à la Chine avant la réunion de ses habitans en corps de Nation, nous serions eux & nous parfaitement d'accord ; & nous conclurions peut-être ensemble, que tout ce qui est dit des *Tien-hoang*, des *Ty-hoang* & des *Jin-hoang*, n'est qu'une tradition défigurée de ce que l'Écriture

(1) Voyez les Mémoires sur les Cycles.

dit des Patriarches d'avant le déluge & du nombre d'années que chacun d'eux a vécu.

Après le regne des trois *Hoang*, vint celui de cinq *Loung*. *Loung* signifie *Dragon*. Ils étoient freres, & habiterent dans cinq endroits différens, qu'ils gouvernerent chacun d'une maniere particuliere.

L'ainé de tous s'appelloit *Koung-loung*; le puiné, *Tchoung-loung*; le troisieme *Chou-loung*; le quatrieme *Ki-loung*, & le cinquieme *Chao-loung*. L'Empire du premier étoit au milieu du monde, & celui des autres aux quatre côtés. Ils mesurerent la Terre, & en déterminerent les parties. Ils dormoient ou sur des arbres, comme les oiseaux, ou dans des cavernes, comme les quadrupedes. On dit que le Soleil & la Lune avoient alors beaucoup plus de clarté qu'ils n'en ont aujourd'hui.

Sous la Dynastie des *Han*, on honoroit les coqs *Loung* d'un culte particulier, dans une Ville du second ordre qui étoit près de la montagne *Ou-loung-chan*. Le premier de ces *Loung* est appelé, par quelques-uns, *Esprit de la Terre*, & par quelques autres, *Esprit des bois*; on lui donne aussi le nom de *Dragon cornu*. Les Auteurs qui parlent des cinq *Loung* (dit *Ouang-ouang-jou*), assurent qu'ils sont immortels; mais les gens éclairés n'en croient rien.

Les cinquante-neuf *Ché-ty* succéderent aux cinq *Loung*. *Ché* signifie *Serpent*, & *Ty* Empereur. Au lieu de cinquante-neuf, quelques-uns comptent jusqu'à soixante-quatre *Ché-ty*. Quoiqu'il en soit, les *Ché-ty*, dit-on, savoient toutes les sciences spéculatives & pratiques, naturelles & acquises. Ils connoissoient tout ce qui pouvoit résulter des différentes combinaisons des principes entre eux, tout ce que pouvoient faire l'*Yn* & l'*Yang*; &

toutes les vertus des cinq élémens , la Terre , les Métaux , l'Eau , le Feu & les Bois. Ils lisoient dans l'avenir comme dans le passé ; ils avertissoient les Peuples de ce qui devoit arriver , afin qu'ils prissent leurs précautions pour parer aux inconvéniens.

Un Auteur , dont on ne cite pas le nom , prétend qu'il y eût d'abord les soixante-quatre *Ché-ty* , ensuite les neuf *Loung* ; & après les neuf *Loung* , les trois *Hoang*.

Le livre que j'ai sous les yeux , place les trois *Ho-lo* après les cinquante-neuf *Ché-ty* , & s'explique en ces termes. *Sur le dos de la Tortue* , dit l'Historien , *etoient gravés des caractères mystérieux. Du milieu de ces deux caractères , sortit un oiseau appelé Lo. La Tortue , les Caractères & l'Oiseau , sont immortels. Hoang-ty est immortel comme eux.* Quelques-uns prétendent que c'est ce qui a donné lieu à l'Histoire des trois *Ho-lo*. D'autres veulent , au contraire , que *Ho-lo* soit le nom de trois Empereurs qui ont succédé les uns aux autres. Le premier des *Ho-lo* , disent-ils , apprit aux hommes à se faire des demeures dans le sein de la Terre. Il avoit pour symbole un quadrupède ailé nommé *Fei-lou* , pour marquer la promptitude avec laquelle il donnoit ses ordres par tout l'Univers. On ne fait pas trop , ajoute mon Auteur , quelle espèce d'animal c'étoit que ce *Fei-lou*. On fait seulement que *Ho-lo* aimoit fort les *Fei-lou* , & qu'il en nourrissoit autant pour son plaisir que pour son utilité. Quelques-uns croient que c'est le nom qu'on donnoit autrefois aux chevaux.

Pour ce qui est de la Tortue , ce n'est pas la seule fois qu'on en ait vu de semblables. Je crois que tout cela , c'est-à-dire , la Tortue , les Caractères & l'Oiseau , n'est qu'une allégorie pour dire que *Ho-lo* avoit trois principes. Il gouverna le Peuple ,

il l'instruisit, il seconda le Ciel dans ses opérations. La Tortue disparut aussi-tôt après s'être montrée ; comment savoir quels caractères elle avoit sur son dos ?

Aux trois *Ho-lo* succéderent les six *Lien-toung*. Leur symbole étoit une licorne ailée.

Lien-toung avoit une idée distincte du Ciel & de la Terre. Il connoissoit toutes les plantes, la maniere de les cultiver, d'en conserver & d'en multiplier les espèces ; en un mot, rien ne lui étoit caché dans la nature. Il apprit aux hommes à tempérer le froid par le chaud & le chaud par le froid ; il mit en usage les métaux, les bois & tout ce que les montagnes peuvent produire ; il distingua ce qui étoit bon à manger d'avec ce qui étoit nuisible ; il pouvoit à son gré ou exciter, ou appaiser les tempêtes, faire tomber à propos la rosée ou la pluie ; il pouvoit dissoudre la terre & les pierres, & les anéantir s'il l'eût voulu ; il voyoit les hommes passés & ceux qui étoient à naître, comme il voyoit ceux qui existoient actuellement & qui étoient sous ses yeux ; il appelloit les Esprits, & les Esprits, dociles à sa voix, obéissoient à ses ordres. Les gens d'un entendement médiocre ne comprennent rien à tout cela ; mais il n'est rien que les hommes éclairés ne comprennent. Pour moi, dit *Ouang-ouang-jou*, dont j'emprunte cet article, je ne fais ce que c'est que ces six *Lien-toung*, ni leur prétendu pouvoir. Il peut se faire que leur pouvoir fût un peu au-dessus de celui des autres hommes ; mais il n'est nullement croyable qu'il fût tel qu'on veut bien le dire.

Les quatre *Su-ming* remplacèrent les *Lien-toung*. Ils avoient pour symbole un char traîné par des dragons.

Su-ming réfléchissoit en détail sur tous les décrets du *Ming*. *Ming* signifie chez les Chinois ce que *fatum* signifioit chez les Latins ; on peut l'expliquer aussi par le mot de *Providencé*.

Su-ming connoissoit la volonté du Ciel & la manifestoit aux hommes, qu'il instruisoit également de toutes les choses dont il avoit lui-même la connoissance.

Lorsque je regarde la Terre & que je contemple le Ciel, je me dis à moi-même : il y a quelque Être qui est l'auteur de ce que je vois, qui le regle & qui le dirige. Les fameuses montagnes *Heng-chan*, *Ho-chan*, *Tai-chan* & *Hoa-chan*, d'où tirent-elles leur nom & leur origine ? Qui est-ce qui a fait les Astres, & leur a donné un cours déterminé ? Toutes les montagnes, toutes les rivières du Monde ont un nom ; qui le leur a donné ? Qui est-ce qui, le premier, a enseigné l'art de deviner par les sorts ? Quel est l'être assez éclairé pour avoir pu tout cela ? Il n'y a que *Su-ming*. Je ne saurois en dire la raison ; mais lorsque je médite sur les six *Lien-toung* & les quatre *Su-ming*, rien ne me paroît incroyable, si ce qu'on rapporte d'eux mérite d'être cru.

- Après les *Su-ming* régnerent les *Sun-fei*. Ils ont été vingt-un de même nom. La vertu de *Sun-fei* étoit très-grande ; sa droiture étoit à l'épreuve de tout ; il fut honoré dès qu'il parut, & son culte se répandit ensuite dans tout l'Univers avec une promptitude incroyable. Quelques-uns croient que *Sun-fei* fut le successeur de *Ku-ling* ; d'autres ne mettent *Ku-ling* que long-tems après, puisque entre les *Sun-fei* & *Ku-ling*, ils placent les treize *Yn-ty*, les dix-huit *Chan-toung* & *Chou-ki*. Les treize *Yn-ti*, disent-ils, examinant le Ciel, la Terre & tout ce que la nature produit, expliquèrent leur principe & leurs qualités ; c'est pourquoi on leur donna le nom qu'ils portent : car *Yn* veut dire *modele*, & *Ty* signifie *expliquer, développer, faire, savoir*, &c. Les *Chan-toung* furent ainsi appelés, parce qu'ils tenoient sur la Terre la place du Ciel, dont ils avoient la vertu ; car *Chan* veut dire *à la place*, & *Toung* signifie *avec* ;

c'est-à-dire , avec & à la place du Ciel , ils gouvernoient les hommes.

Pour ce qui est de *Chou-ki* , on dit qu'il connoissoit l'avenir ; qu'il ne faisoit jamais que ce qu'il étoit à propos de faire , & qu'il le faisoit promptement ; qu'il aimoit tous les hommes ; qu'il étoit juste , vertueux , éclairé , & qu'il agissoit suivant ses lumieres. *Chou* signifie qui fait les choses éloignées , & *Ki* signifie qui fait les choses promptement.

C'est après *Chou-ki* que les Auteurs dont je viens de parler , placent *Ku-ling*. *Ku-ling* , disent-ils , fut Empereur & gouverna le Monde entier. Il instruisit les hommes de leurs devoirs ; il honora le premier principe sous le nom de *Tay-ki* ; il étoit grand & bon ; on n'a jamais dit aucun mal de lui ; il fit de très-bonnes choses & en grand nombre. Il naquit à *Fen-tou* , qui étoit le lieu où est aujourd'hui *Fen-yang-fou* du *Chan-fi* ; il apprit aux hommes l'art de la guerre , & les instruisit de tous les exercices militaires ; il dispoisoit à son gré de l'*Yn* & de l'*Yang* ; il pouvoit transporter les montagnes , & détourner les rivières ; il laissoit vivre en paix les méchans , comme les bons ; il porta la tranquillité par-tout ; il n'avoit point de demeure fixe.

Un Auteur , qu'on ne nomme point , prétend que sa demeure étoit à *Chou* : c'est aujourd'hui *Chou-hien* , dans le *Sée-tchouen*. Il y a dans cette ville des Temples en l'honneur de *Ku-ling*.

C'est ici proprement où finissent les six races qui ont succédé aux *Jin-hoang* , suivant la plupart des *Ouai-ki*. On appelle *Ouai-ki* , toute Histoire , Anecdotes , Mémoires sur l'Histoire , & qui ne sont pas faits par autorité publique , qu'on a rejettés du corps de l'Histoire même , lorsque sous les *Han* on la mit en ordre pour la première fois. Le plus célèbre des *Ouai-ki* est celui qui a été rédigé par *Lieou-jen*. Ce que

je vais ajouter sur les tems fabuleux est placé par l'abréviateur *Ouang-ouang-jou*, immédiatement après les dix races, sans distinction de tems ou de périodes, comme quelques Auteurs ont cru devoir le faire. Il parle d'abord de *Ku-kiang*, de *Tsiao-ming* & de *Tchouo-koang*.

Les montagnes *Tsiao-ming-ché-chan*, & *Tchouo-koang-ché-chan*, tirent leur nom de ces deux Princes. C'est ainsi qu'on l'a trouvé dans un ancien livre, qui portoit le titre de *Pé-king* ou *livre sacré du Nord*; mais ce livre n'existe plus, & on ne peut savoir en détail ce qu'il renfermoit. « Pour moi, ajoute mon » Auteur, je suis au désespoir de la perte d'un tel livre. On » est instruit du nom de ces deux Empereurs, mais on ignore » tout ce qui les concerne... Je ne veux penser à cela ». *Keou-ichen-che*, le livre que je traduis, n'en dit rien.

Hoan-chen-ché, c'est-à-dire, *Esprit jaune*; il portoit aussi le nom de *Ou-y-tien-cheng*, & de *Ou-san-tai-pou*. Il savoit toutes choses par le moyen des sorts, & rien de ce qui concernoit la Doctrine céleste ne lui étoit caché. Il régna trois cens quarante ans. Au commencement des tems, le Ciel n'étoit point varié de différentes couleurs; on n'y voyoit que du blanc. Sous le regne de *Hoang-chen-ché*, on commença à y appercevoir du jaune; c'est ce qui a donné lieu au nom d'Esprit jaune qu'on a donné à cet Empereur.

Ku-chen-ché. Après la mort de *Jin-hoang*, *Ku-chen-ché* prit les rênes du gouvernement. Il naquit à *Tcheng-hoei* dans le *Kiang-nan*, & régna trois cens ans. Il y a eu cinq Empereurs de même nom, qui, entre eux tous, ont occupé le trône l'espace de mille cinq cens ans. Leur symbole est un char traîné par des moutons ailés, ou simplement un mouton ailé.

Ly-ling-che. Le corps de *Ly-ling-che* est à *Toung-hoang-king*. Il s'est conservé, dit-on, incorruptible.

Ta-kouei-che naquit à *Nan-mi*. On l'appelle aussi *Tai-kouai*. On dit que *Hoang-ty* le fit chercher, & qu'on le trouva dans un lieu nommé *Ku-tsé* où il étoit entièrement occupé de la méditation, & cherchoit les moyens de monter au Ciel. Il n'eut aucune dignité sur la terre.

Kouei-kouei-ché, *Yen-tsé-che*, *Tay-foung-che*. Le livre que je traduis, ne dit rien des deux premiers. *Tay-foung-che* naquit à *Ho-chian*, fameuse montagne d'où sortent neuf rivières. Quelques-uns disent que *Tay-foung-che* est l'esprit qui préside au bonheur; qu'il tint sa Cour à *Fen-chan*, lieu peu éloigné de celui où il prit naissance; que sa tête étoit rayonnante, & que c'est pour cette raison qu'on a cru que c'étoit un esprit.

Jan-siang-che étoit comme un globe en mouvement. Il n'avoit ni commencement, ni fin, ni âge, ni figure humaine; l'immortalité est son apanage. Les caractères *Jang-siang* signifient *vivace*.

Kai-yng-ché. La rivière *Jo-choui* se partage en deux bras près d'un lieu qu'on appelle *Yu-tchoung*. C'est-là, dit-on, où est la sépulture de *Kai-yng-ché*, & en effet on appelle encore aujourd'hui cet endroit du nom de *Kai-yng-kieou*, qui signifie sépulture de *Kai-yng*. Le caractère *Kai* signifie *orgueil*, & celui de *Yng* signifie *plein*, *rempli*, &c.


Yun-yang-che tenoit sa Cour à *Tchang-cha* à l'ouest de *Sing-an-fou*. On l'honore aujourd'hui comme un esprit, dans une ville du troisième ordre qu'on appelle *Lai-tché-yé-hien*; le culte qu'on lui rend est en particulier dans le temple *Ouan-ly-cha-fée*.

Ou-tchang-che. *Ou* signifie *enchanteur*; & *Tchang*, qui goûte les mets. Mon Auteur n'en dit pas davantage.

Tay-y-che comme une Histoire naturelle qu'il fit graver sur des planches. Il gouverna le Monde entier, dont il étoit aimé & toujours obéi. Sa science étoit immense; il n'ignoroit

rien. Il apprit aux hommes à distinguer les véritables esprits d'avec ceux qui ne l'étoient pas, & leur en fit connoître de plusieurs especes. Les choses invisibles étoient à sa disposition, comme celles qui étoient visibles. Il connut & apprit à connoître le goût particulier de tout ce qui est comestible. La postérité lui est redevable de presque tous les arts qu'il connoissoit parfaitement, & dont il fit mettre par écrit les différens préceptes. Un des livres qu'il a composés porte le titre de *Ping-fa-tsa-tsée*, c'est-à-dire, *mélange sur ce qui regarde l'art militaire*; il en fit un autre qu'il intitula ou qu'on intitula pour lui, *Yn-yang*; *Yun-ki-hoang-yé*, c'est-à-dire, *livre qui traite des premiers principes des choses, des nuages & des différentes couleurs*. On lui en attribue un troisième, qui a pour titre *Tay-y-chou*; c'est-à-dire, *livre des grands usages*. Ces deux caractères *Tay-y* sont différens de ceux qui composent le nom *Tay-y-che*. Ceux-ci signifient *tranquillité inaltérable*.

Koung-sang-che. Au midi de *Tchen-lieou-hien*, près de *Kang-toung*, il y a une montagne qu'on appelle *Koung-lou-chan*, qui n'en est éloignée que d'environ quinze lys. Près de cette montagne il y a une espece de forteresse qui porte le nom de *Koung-sang-tcheng*. C'est-là, dit-on, où *Koung-sang-ché* tenoit sa Cour. *Koung-sang* est le nom qu'on donne quelquefois au mûrier; c'est aussi le nom d'une montagne fort élevée.

Chen-min-ché, qui veut dire *Esprit-peuple* (car *Min* signifie *Peuple*; & *Chen*, *Esprit*). Il sortit lors de la séparation du Ciel d'avec la Terre. On n'en fait pas davantage sur son origine. Quelques-uns disent qu'il étoit en même tems Esprit & Empereur. « J'avoue, dit mon Auteur, que je ne comprends pas trop ce qu'on veut dire par ces  *Esprit-peuple* & *Esprit empereur*. Je pense que *Chen-min* étoit un Prince très-eclairé, & que c'est par cette raison qu'on lui a donné le nom d'Esprit

» d'Esprit ». Il tenoit sa Cour dans un lieu qu'on appella ensuite *Chen-min-kieou*. Il avoit pour symbole un cerf ailé, ou un char traîné par des cerfs ailés. Il régna, dit-on, trois cens ans.

Y-ty-che. *Y-ty* est le nom d'une montagne près de *Nan-yang-fou*. Apparemment que c'est-là que résidoit *Y-ty-che*, que mon Auteur dit avoir été Empereur.

Tsée-min-ché, qui signifie *différent du Peuple*, succéda à *Ché-ouei-tsée* (qui signifie *personnage qui peut de lui-même*) & fut remplacé par *Yuen-hoang*, qui signifie *Empereur primordial*. Celui-ci étendit les bornes du Ciel & de la Terre. Il enseigna tout ce que les hommes étoient capables d'apprendre; & mit ses instructions par écrit, pour l'avantage de la postérité. Avant lui les hommes habitoient dans des cavernes; il leur apprit l'art de bâtir des maisons.

Yn-ty. Ces deux caractères signifient *faiseur de livres*. C'est tout ce qu'en dit mon Auteur.

Tchen-fang-ché, qu'on appelloit aussi *Hoang-tsée*, naquit à *Ty-po*. Il médita profondément sur le Soleil & sur la Lune, sur les choses d'en haut & sur celles d'en bas, sur le Ciel & sur la Terre, & il acquit une connoissance claire & distincte de tout. Il avoit, dit-on, toutes les qualités des Esprits. Les premiers hommes n'avoient pas l'art de se faire des habits pour se couvrir. Du tems de *Tchen-fang*, il souffla un vent très-froid, ce qui lui fit naître l'idée des vêtemens. Il prit l'écorce de quelques arbres, & les ajusta sur son corps en forme d'habits; il releva ses cheveux, & les mit autour de sa tête en forme de bonnet. Le Peuple l'imita bientôt; & c'est pour cette raison que les hommes d'alors furent appelés les hommes d'écorce. *Tchen-fang* succéda à *Tsée-ming-che*, & eut lui-même quatre successeurs de sa race. Il régna deux cens cinquante ans.

Chou-chan-ché. *Chou* est le nom d'un Royaume fondé par

Jin-hoang. Le premier Roi de cet Etat fut *Tsan-tsoung*, le second *Pai-hou*, & le troisieme *Yu-fou*. Ils vécurent chacun quelques centaines d'années. *Tsan-tsoung* tenoit sa Cour à *Chou*; *Yn-fou* la transporta à *Tao-kiang*: c'est le *Tché-kiang*, ou une partie du *Tché-kiang* d'aujourd'hui. De-là la Cour fut transférée à *Pou-tchai* dans le *Chan-si*. Dans ce tems-là, les Hommes étoient très-eclairés, les Magistrats & le Peuple n'avoient qu'un même but & une même volonté; ils savoient parler; mais ils ignoroient l'art de l'écriture, & l'éloquence leur étoit inconnue. Dans la suite ils apprirent l'art de former des caracteres & celui de bien parler. Le docteur *Tou-yu* dit qu'après *Tsan-tsoung*, il y a eu un Roi qui s'appelloit *Lou-pao*.

Houei-kouei-ché. Mon Auteur n'en dit rien.

Houn-toun-che. Confucius, suivant le *Kia-yu*, disoit un jour à son disciple *Tsée-koung*: nous ne pouvons savoir, ni vous ni moi, la maniere dont *Houn-toun-ché* gouvernoit l'Empire.

Anciennement, dit *Tseng-tse*, on ne nouoit pas ses cheveux autour de sa tête, on les laissoit flotter sur son corps; les Rois eux-mêmes n'en agissoient pas autrement. *Houn-toun-ché*, étoit très-vertueux. Il vouloit que tous les hommes fussent bons; mais il ne faisoit pas mourir pour cela les méchans. Il n'ôtoit pas les biens; mais il les donnoit. De son tems, les hommes étoient habillés simplement; mais ils étoient vertueux. La Terre produisoit d'elle-même sans qu'il fût besoin de la cultiver; la pluie & la rosée ne lui étoient pas même nécessaires. Les oiseaux ne se cachotent pas pour faire leurs nids, la crainte des hommes ne les obligeoit point à aller déposer leurs œufs dans des lieux inaccessibles. Les bêtes qui sont aujourd'hui les plus terribles n'avoient alors aucune férocité. L'*Yn* & l'*Yang* étoient toujours d'accord. On connoissoit les jours de chaque lunaison; mais on ne s'étoit pas encore avisé

d'en déterminer un certain nombre pour en composer une année. La duplicité n'avoit point encore établi son Empire sur la terre, & l'intérieur de l'homme étoit manifesté par son extérieur. Voilà à-peu-près comment alloit le monde sous l'Empire de *Houn-toun-ché*. Mon Auteur a emprunté ce qu'on vient de lire, de *Tfeng-ifsé* surnommé l'ancien (*Lao-tcheng-ifsé*.)

Toung-hou-che succéda à *Houn-toun*, dont il fut le fidele imitateur. Ils furent dix-sept de même nom ou de la même race. *Toung-hou* étoit ingénieux, affable & poli. Il étoit honoré particulièrement à *Kieou-hoan*: c'est aujourd'hui *Kieou-tcheou*. De son tems il y avoit beaucoup d'oiseaux & de quadrupedes, & les forêts étoient immenses. Les hommes avoient encore en partage la droiture & la fidélité; si l'on venoit à perdre quelque chose, personne ne le ramassoit pour se l'attribuer. Quand on avoit mangé suivant son besoin ou son appétit, on laissoit-là les restes sans craindre que personne y touchât. On ne chantoit rien alors qui pût blesser la pudeur ou la bienséance. Quand on pleuroit, on ne jettoit aucun cri, mais on laissoit les larmes couler tranquillement des yeux, lorsqu'il falloit témoigner sa douleur. On ne faisoit rien qui ne respirât la vertu.

Hoang-tan-ché, qu'on appelloit aussi *Ly-koang-ché*, avoit la tête fort grosse, & deux rayons de lumière qui la rendoient resplendissante. Il avoit pour symbole un *foung-hoang*. Il naquit à *Tcheng*. Rien ne le mettoit en souci. Il honoroit l'esprit du Ciel & de la Terre. Il étoit l'ami de tous les êtres, & tous les êtres l'aimoient & lui étoient soumis. Il ne trompoit personne; mais il ne vouloit pas être trompé. Il étoit terrible quand on le provoquoit. Il eut sept descendans qui, entre eux tous, occuperent le trône pendant deux cens cinquante ans.

Ki-toung-che eut trois descendans. Sa doctrine étoit sublime;

mais obscure & presque inintelligible. Sa vertu étoit grande ; mais elle n'en avoit pas l'apparence. Il étoit accompli ; mais ses talens étoient cachés : il ne vouloit point être connu pour ce qu'il étoit. Il avoit comme un voile qui le déroboit à la connoissance des hommes.

Ki-ku-ché croyoit ce qu'il entendoit dire, tout comme ce qu'il voyoit de ses propres yeux. Il connoissoit le bon & le mauvais des hommes. Il étoit indifférent pour tout. Il savoit quelle étoit sa mère ; mais son père lui étoit inconnu. Il mangeoit & buvoit comme font les oiseaux, dont il avoit l'inconstance. Il ne s'embarassoit point s'il feroit loué ou blâmé. Il alloit sans cesse d'un lieu à un autre. Il passoit les nuits dans les cavernes, & prenoit ses repas avec les bêtes des forêts. Son corps s'éteignit de la même manière qu'un vent, qui, après avoir soufflé pendant quelque tems avec assez de force, cesse tout-à-coup sans qu'on sache comment : ainsi finit *Ki-ku-ché*.

Hi-ouei-che, Esprit empereur, ou Empereur esprit, savoit & pouvoit tout. Il eût pu faire un autre Ciel & une autre Terre. Cependant, quoiqu'il fût tout-puissant, il ne pouvoit pas communiquer à d'autres une partie de sa toute-puissance, & ne pouvoit rien faire d'extraordinaire lorsqu'il étoit vu. Ils furent quatre de la même race, qui se succédèrent dans le gouvernement.

Yeou-tchao-ché, autrement dit *Ta-tchao-ché*, vint au monde pour le bonheur de l'espèce humaine. Il enseigna l'art de faire des habits avec des peaux de bêtes, dont il apprit aux hommes à manger la chair & à boire le sang. Anciennement les hommes dormoient ou sur des arbres, ou dans des cavernes ; ils étoient compagnons des bêtes même les plus féroces, dont ils ne recevoient aucun mal : peu-à-peu les hommes se raffinerent ; & les bêtes prirent, pour la plupart, de la féroce ;

elles se servirent de leurs cornes , de leurs dents ou de leurs griffes , comme d'armes offensives , pour attaquer l'homme dont elles commencerent à être redoutées.

Avant *Yeou-tchao-ché* , on n'enterroit point les morts. Dès que quelqu'un étoit expiré , on abandonnoit son cadavre , & on le jettoit dans le premier endroit , ce qui faisoit un spectacle hideux ; *Yeou-tchao-ché* voulut qu'on les habillât , qu'on les brûlât , & que leurs cendres fussent couvertes de terre. Dans ces tems heureux les hommes étoient pleins d'égards les uns pour les autres ; ils ne se nuisoient pas mutuellement ; ils ne se faisoient jamais de mal de propos délibéré. *Yeou-tchao-ché* les avoit déjà policés , & leur avoit appris à ne faire cas que de la vertu. Il leur avoit donné des loix au moyen desquelles les plus forts n'étoient plus , comme auparavant , les maîtres des autres ; ce n'étoit qu'aux plus habiles & aux plus vertueux qu'on obéissoit. Si quelqu'un avoit commis quelque faute qui méritât punition , on la lui faisoit subir , & l'on gravoit sur un arbre le crime & le châtiment. On faisoit aussi des nœuds à une corde pour marquer les mêmes choses , & l'on exposoit cette corde à la vue de tout le monde. *Yeou-tchao-ché* faisoit sa demeure ordinaire à *Che-leou*. (*Che* signifie pierre, & *leou* entre-sol). Il régna trois cens ans. Ils furent deux de même nom.

Soui-jen-ché & *Yeou-tchao-ché* dont je viens de parler , ont réellement existé : ils ont été ou Souverains ou Chefs de Peuplades , avant *Fou-hi*. Leurs noms se sont conservés ; mais il n'est pas de même de leurs actions. Voici ce qu'on dit à l'occasion de *Soui-jen-che*.

Près de la montagne *Pou-tcheou-chan* , il y a une espece de forteresse , ou un lieu ceint de murailles , qu'on appelle *Y-tcheng* , où l'on ne voyoit autrefois ni le Soleil , ni la Lune ; d'où l'on ne distinguoit pas les quatre parties du Monde. Dès

qu'il eut atteint l'âge de puberté , il se mit en devoir de chercher l'endroit où ce qu'il y a de plus beau dans la nature ne lui fût pas caché. Après s'être éloigné de sa patrie , il arriva à *Nan-tchoui* (*nan* , midi , *tchoui* en latin *imminere*). Là ses yeux commencerent à jouir du plus bel éclat de la lumière. Il vit des oiseaux faire sortir du feu en béquetant les branches & les feuilles de certains arbres. Il admira le prodige , & voulut l'approfondir. Il leva ses yeux vers le Ciel , & porta ses regards du côté opposé à l'endroit d'où les oiseaux faisoient sortir des bluettes de feu ; la lumière du Soleil lui offusqua la vue. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire conclure que c'étoient les rayons de cet Astre qui enflammoient les parties les plus seches du bois ; & que ce feu concentré & invisible avoit été mis en mouvement par le béquettement des oiseaux. Il mit à profit cette réflexion , pour tirer lui-même du feu des arbres. Il s'aperçut que les mêmes arbres n'en donnoient pas indifféremment dans toutes les saisons. Il trouva que les ormeaux & les faules ne donnoient leurs étincelles qu'au printems , & les cerisiers & les pommiers qu'en été ; les mûriers , les poiriers , l'aube-épine , & une espece d'arbre dont le bois est mou , lui donnerent les leurs en Automne ; l'arbre de Sandal , & une autre espece d'arbre dont les fleurs servent à la teinture jaune , ne lui en fournirent qu'en Hiver.

Après que l'art de faire du feu eut été trouvé , *Soui-jen* chercha les moyens de l'employer utilement. Il apprit à faire cuire les viandes & à les assaisonner. Il enseigna , dit-on , neuf manieres d'apprêter les mets , & sept façons d'employer la farine. Il fit faire des trépièds , des fourneaux , & des vases de terre. Le feu lui servit pour tout cela. Depuis ce tems les maladies devinrent rares , & les hommes jouirent d'une santé plus forte qu'auparavant.

Soui-jen mit aussi ses soins à former de grands Ministres, des Magistrats habiles, des Ecrivains éclairés, & des Savans dans tous les genres. *Ming-yeou* fut celui qu'il mit à la tête des affaires. *Pi-lieou* fut chargé de contempler le Ciel, & d'examiner en particulier les différentes couleurs des quatre parties du Monde. Le soin d'écrire l'Histoire fut donné à *Tcheng-po*; & *Yun-kiu* fut chargé de mettre par écrit tout ce qui paroïssoit mériter quelque attention. Avec les secours de ces quatre personnes, *Soui-jen* fit fleurir le Gouvernement, les Sciences & les Arts. Dès-lors chacun connut les devoirs particuliers qu'il avoit à remplir. On distingua les quatre parties du Monde, on connut les deux Pôles, on fit une Sphere universelle, on traça un Cadran pour marquer les différentes heures de la journée, on eut connoissance des différentes Constellations qui partagent le Ciel, & des cinq Planetes qui le parcourent chacune dans un espace de tems particulier.

La Morale ne fut point négligée: on fit connoître les Vertus, & on enseigna des moyens pour en faciliter la pratique. La Physique eut aussi ses cultivateurs, lesquels s'attachèrent sur-tout à donner aux quadrupèdes & aux oiseaux, des noms qui pussent les désigner par quelqu'une de leurs qualités propres.

Enfin on apprit alors à distinguer ce qui est essentiel & nécessaire, d'avec ce qui n'est qu'utile & convenable. Il y eut des regles pour les mœurs, pour la politesse, & pour tous les usages civils. Il fut établi que les garçons se marieroient à trente ans & les filles à vingt. Chaque famille prit un nom particulier, sous lequel on la connut dans la suite des tems: & c'est peut-être là l'origine des *Pe-kia-sing*, c'est-à-dire, des cent noms de famille, qui ont encore lieu de nos jours. Les Peuples furent heureux sous un Prince qui n'ambitionnoit que de les

rendre tels. Les jeunes gens respectoient les vieillards, & les vieillards étoient pleins de tendresse pour les jeunes gens. La paix, l'union & la concorde régnoient par-tout.

Soui-jen régna environ deux cens ou deux cens trente ans. Il est dit dans un livre qui porte le titre de *Lieou-y-lun*, que depuis la soixante-douzième année après la mort de *Soui-jen* jusqu'à *Fou-hi*, il y a eu quatre-vingt-onze familles qui ont occupé le trône. Il est dit ailleurs qu'il y a eu quatre Empereurs de la race de *Soui-jen*, & qui ont porté le même nom.

Young-tcheng-che. Sur la montagne *Kun-yu-chan*, il y a une plaine ; les quatre côtés de la montagne s'avancent au loin comme pour la garder & lui servir de boulevard. C'est-là que *Young-tcheng-che* tenoit sa Cour. Les hommes étoient alors très-groffiers & dans une extrême ignorance ; les herbes & les reptiles étoient leur nourriture ; ils n'avoient point de lieu particulier pour prendre leur repos ; ils dormoient tantôt sur des arbres , & tantôt dans des cavernes ; semblables aux bêtes sauvages¹, ils vivoient de compagnie avec elles ; les serpens ne leur nuisoient point , & ils ne nuisoient point aux serpens.

Young-tcheng-che avoit un fils qui s'appelloit *Ki-tsée*, homme adonné à la plus brutale volupté. Les femmes ne lui suffisoient pas pour satisfaire son infame appétit. Il attendoit en plein jour à l'honneur des hommes même. Son pere justement indigné, le chassa de sa présence. Loin de se corriger, *Ki-tsée* n'en devint que pire. Un monstre qui avoit le corps d'un homme, la queue & les pieds d'un cheval, fut le fruit de son horrible passion pour une jument.

Mon Auteur place ici le *Ki* des *Chan-toung*. *Che-hoang-thé*, auquel on donna le nom de *Toang-ty*, qui signifie *Empereur des greniers*, & le surnom de *Heou-kang*, avoit la figure d'un Dragon.

Dragon. Il parloit avec beaucoup de netteté & de précision, & avoit le son de voix fort agréable. Il avoit quatre yeux, de chacun desquels il sortoit des rayons d'une lumiere très-vive. Le Ciel le destina à être le modele des Souverains. Sa vertu étoit sublime, & son savoir immense. Dès sa plus tendre enfance il sut écrire, & par la seule inspection des *Koa*, il savoit & prévoyoit tout. En contemplant le Ciel, il s'aperçut que les étoiles ne gardoient pas entre elles le même ordre d'arrangement, & qu'elles formoient des figures de toutes les sortes; il en tira ses conséquences. En jettant ses regards sur la terre, il vit une tortue sur l'ecaille de laquelle il distingua des caractères dont il comprit tout le sens. Les aîles des oiseaux, les montagnes & les rivières furent aussi l'objet de ses remarques & de ses profondes réflexions. Elles lui donnerent occasion de former des caractères inconnus jusqu'alors, & de composer une piece d'éloquence. Il assigna un son particulier pour la prononciation de chaque caractère, Il fit connoître & assigna les devoirs particuliers des Souverains & des Magistrats, des Peres & des Enfants. Il mit une différence entre les conditions. Il inventa divers genres de supplices pour punir les coupables, suivant la nature & la griéveté de leurs crimes; & il assigna différentes manieres d'appliquer à la question ceux qu'on soupçonneroit avec fondement, pour arracher de leurs propres bouches l'aveu de leurs fautes.

Les cinq principales cérémonies qui sont la base de notre politesse, furent déterminées par *Che-hoang-ché*. La Musique lui doit aussi son origine, ou tout au moins, quelques degrés de perfection qu'elle n'avoit pas avant lui. Il apprit à connoître quels étoient les devoirs généraux de la société, & les devoirs particuliers dont chaque membre devoit s'acquitter, suivant son état. Il divisa la Magistrature en plusieurs ordres, &

assigna à chaque ordre le genre d'affaires dont il devoit connoître.

Tout alloit à merveille sous un tel Prince : les hommes le combloient d'éloges, & le Ciel de faveurs. Un jour, au grand étonnement de tout le Peuple, une abondance de grains couvrit la surface de la terre ; le méchant Esprit en pleura de rage & se cacha de honte.

Les caractères étoient déjà trouvés ; on s'appliqua à les mettre en usage ; on fit des livres ; on mit par écrit les belles actions & les vertus de ceux qui s'étoient le plus distingués. On créa des dignités & des charges, & on donna à chacune des noms particuliers. Chaque famille, outre son nom propre, eut encore un surnom.

Foung fut fait par *Ché-hoang-ché*, gouverneur de *Kié-kieou* ; & comme il savoit les Lettres, il fut chargé de rédiger ce qu'il y avoit de plus essentiel dans les différentes sciences, & d'en composer comme un corps d'Histoire, pour l'instruction de la postérité.

Che-hoang-ché régna cent dix ans. Sa Cour étoit à *Yang-ou*. Dans son Palais il y avoit une salle qu'on appelloit *Ly-fiang-ting* : c'est-là qu'on enterra son corps.

Le propre nom de *Ché-hoang-ché* étoit *Ki*. *Che-hoang*, signifie *Empereur historien*. Suivant la véritable Histoire il faut rayer *Che-hoang* du nombre des Empereurs, & en faire un des Ministres ou des contemporains de *Hoang-ty* : car ce qu'on dit de lui, est précisément ce qui est attribué ensuite à *Tsang-kie*, inventeur des caractères.

Pe-hoang-che, dont le nom étoit *Tché* (qui est, aussi celui d'une fleur très-odoriférante, & le surnom *Pe* qui signifie *cyprés*, pour exprimer la bonne odeur de ses vertus & la durée de sa gloire) ; *Pe-hoang*, dis-je, écrivoit sur des tablettes

l'éloge des personnages vertueux , ou de ceux qui avoient fait quelque belle action. Il leur en faisoit présent , pour les animer par-là à aimer toujours de plus en plus la vertu. Il étoit si humble & avoit si basse opinion de lui-même , qu'il se croyoit hors d'état de rien faire de bien. Il étoit fort libéral , & il n'est personne qui ne se ressentît de ses bienfaits. Il tenoit sa Cour à *Hoang-jen-chan* : au midi de *Tcheng-yang* ; c'est aujourd'hui *Kai-fong-fou* du *Ho-nan*. Il eut deux descendans.

Tchoung-hoang-ché , qu'on appelloit aussi *Tchoung-yang-che* & *Tchoang-hoang-tsé* , avoit beaucoup de vénération pour les nombres impairs , & en particulier pour le nombre de cinq. Le Ciel , disoit-il , a cinq parties , le Nord , le Sud , l'Est , l'Ouest & le Milieu. La Terre a cinq Elémens ou principes , qui sont les Métaux , le Bois , le Feu , l'Eau & la Terre. Il n'y a que cinq sortes de goûts dans les différentes choses que produit la nature , & ces goûts ou saveurs sont le doux , l'amer , l'âpre , l'aigre & le salé. La Musique a cinq tons , *Koung* , *Chang* , *Kio* , *Tché* , *Y*. Il y a cinq couleurs principales ou primitives , le jaune , le rouge , le blanc , le noir & le verd. L'homme lui-même a cinq principaux devoirs à remplir , d'où dérivent essentiellement tous les autres ; & ces cinq devoirs sont l'humanité , la justice , les cérémonies , la droiture , la fidélité. Sous le regne de *Tchoung-hoang-ché* , il y eut vingt-cinq personnes qui se distinguèrent par leur sagesse & leur habileté. Il les employa dans les affaires qui avoient un rapport immédiat avec le gouvernement. Il ne vouloit point du service des Cénobites ; & il éloigna de la Cour des gens qui , selon lui , devoient être toujours renfermés dans le cercle étroit de leur profession : mais en revanche il employoit les véritables Sages. Il eut quatre descendans. On dit qu'il a composé un Livre , &

que son fils, par respect pour un tel ouvrage, le fit placer dans un lieu fort élevé; mais comme on n'en tira aucune copie, on ne peut savoir ce qu'il renfermoit.

Ta-ting-ché est un des plus grands Princes qui aient existé. Sous son regne toutes choses alloient à merveille. Il n'y avoit jamais de dérangement dans les Saisons; la Terre n'étoit point ingrate; les trois sortes d'Astres que nous admirons au-dessus de nous, étoient beaucoup plus brillans qu'ils ne le sont aujourd'hui. Cinq *Foung-hoang* de couleurs différentes se montrèrent alors. *Ta-ting-ché* tenoit sa Cour à *Ku-fou* (dans le *Chan-song*). Dans le tems que la Principauté de *Lou* avoit ses Souverains particuliers, il y avoit dans la capitale, une maison royale appelée *Ta-ting-kou*: c'étoit, dit-on, l'ancienne demeure de *Ta-ting*. Cet Empereur régna quatre-vingt-dix ans. Il étoit actif & vigilant dans l'administration des affaires. A sa mort on lui donna le nom de *Yen-ty*, qui signifie actif & brillant comme le feu. Il eut cinq descendans.

Ly-lou-ché, autrement dit *Ly-mou-ché*, étoit un Prince orgueilleux & stupide, qui exerçoit mille vexations envers le Peuple. Indocile aux salutaires avis de ses Ministres, il ne suivoit que sa propre volonté. Le sage *Toung-ty-ssé* fut une des victimes de sa fureur. Ce méchant Prince fit lier ce grave personnage, & après l'avoir fait conduire au lieu où l'on exécutoit les criminels, il le fit inhumainement massacrer, comme s'il l'eût cru coupable des plus grands crimes. Cette action barbare lui attira l'horreur & l'exécration de tous ses sujets. Il eut cinq descendans.

Kouen-lien-ché, autrement dit *Ly-lien-ché* & *Ly-hiu-ché*, eut onze descendans. Mon Auteur n'en dit pas davantage.

Yen-che. Dans le tems que Confucius, se trouvant entre le royaume de *Tchou* & celui de *Tsai*, fut contraint de se tenir

caché pour se soustraire à la fureur de ses ennemis, & de passer sept jours entiers sans prendre aucune nourriture, il chanta, dit-on, des vers où il étoit fait mention de *Yen-che*.

Hiuen-yuen-ché naquit & tint sa Cour à *Koung-sang*, qui est aujourd'hui une ville du troisième ordre dans le *Ho-nan*, laquelle porte le nom de *Tchen-lieou-hien*. Il considéra les ouvrages de la nature, & son entendement s'ouvrit. Il s'aperçut un jour que le vent agitant les feuilles d'une plante appelée *jei-pong*, les dispoisoit de manière qu'elles représentoient une machine propre à transporter d'un lieu à un autre les hommes & les plus pesans fardeaux. Il prit occasion de-là de faire un charriot; & c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom qu'il porte : car *Hiuen* signifie le bois transversal, & *Yuen* le bois qui lui est perpendiculaire; ou autrement, *Hiuen* est l'effieu, & *Yuen* les brancards du charriot. On dit de lui qu'il fit bien toutes choses. Les principales de celles qu'on a transmises à la postérité, sont celles-ci. Il fit ouvrir des chemins au travers des montagnes; il fit, par le moyen du cuivre, toutes sortes d'instrumens utiles ou nécessaires pour l'usage de la vue; il mit un prix à chaque chose, suivant sa valeur intrinsèque ou l'utilité dont elle pouvoit être; il rendit ses sujets heureux. Il eut trois descendans.

Quoique les deux caractères *Hiuen-yuen* forment un nom qui est le même qu'un de ceux que portoit *Hoang-ty*, il n'est pas à présumer que le Prince dont il s'agit ici soit le même que *Hoang-ty*.

He-sou-che, que quelques-uns appellent *He-siu-che*, rendit les Peuples heureux. Il faisoit tout avec une tranquillité d'ame qui paroissoit inaltérable; c'est pourquoi on lui a donné le nom qu'il porte, car *He* signifie gravité, *Sou* tranquillité d'ame, & *Siu* constamment, continuellement.

Avant lui les hommes ignoroient les arts , ils couloient leurs jours dans l'ignorance & l'oïveté , ils se promenoient souvent , & se faisoient un point capital d'avancer beaucoup leur ventre lorsqu'ils marchaient. Le plus souvent ils alloient sans savoir où ils dirigeoient leurs pas ; ils n'avoient aucun tems réglé pour prendre leurs repas ; ils mangeoient à toute heure de la journée ; quelques-uns d'entre eux cultivoient la terre , mais c'étoit sans ordre , & seulement quand la fantaisie leur en prenoit ; ils étoient incapables d'un travail constant & suivi. En général , les hommes mangeoient quand ils avoient faim , buvoient quand ils avoient soif , dormoient lorsqu'ils avoient sommeil. Ils ignoroient la différence qu'il y a entre le bien & le mal ; ils n'étoient travaillés d'aucun souci , ni d'aucune inquiétude ; ils n'étoient sensibles ni aux eloges , ni au mépris. Les vents n'agitoient pas alors les eaux , & la mer toujours tranquille n'excitoit aucune vague. Les rivières n'étoient point sujettes aux inondations , mais elles avoient un cours paisible & toujours égal. *Hé-sou-ché* tenoit sa Cour à *Tien-chan*.

Un Auteur nommé *Siné-hinen-tchen* , dit : « l'Empereur » *Tchou-young* est regardé aujourd'hui comme l'esprit de » *Heng-fou* : l'Empereur *Yu-ty* est immortel & voltige autour » de *Tsang-ou* : *Hé-sou* est regardé comme le génie tutélaire » de *Tsien-chan* , & *Hoang-ty* comme celui de *Ting-hou* ».

Ka-tien-che est ainsi appelé , parce qu'il tenoit sur la terre la place du Ciel , dont il avoit la vertu. Il ressembloit à un globe. Ses sujets lui obéissoient avant même qu'il leur eût intimé ses ordres. On ne trouve pas de termes propres pour le louer dignement. Il inventa huit sortes d'instrumens de musique , & de plus une espece de cornet à bouquin. Je trouve en petits caracteres l'explication ou plutôt l'usage de ces différens instru-

mens. Le premier s'appelloit *Tsai-min*, ce qui signifie aimer le Peuple ; le second, *Hien-niao*, l'Oiseau noir ; le troisieme, *Tsoui-tsao-mou*, ne pas couper le bois ; le quatrieme, *Fen-ou-kou*, cultiver les huit sortes de grains séparément ; le cinquieme, *Kin-tien-tchang*, chanter en détail la doctrine céleste ; le sixieme, *Ta-ty-koung*, chanter clairement le mérite du Souverain ; le septieme, *Y-ty-té*, imiter la vertu de la terre ; & le huitieme *Ouan-ou-tché-ki*, rappeler le souvenir de tout ce qui est. Il composa la Musique *Koang-yo*, dans laquelle le *Kpai-fou* & le *Oua-yo* étoient suivis du *Lou-tsao* ; c'est-à-dire, dans laquelle le concert précédoit la comédie.

Ko-tien-che honora l'Esprit universel, auquel quatre fois chaque année, au commencement de chaque saison, il alloit sacrifier sur la montagne *Tay-chan*. Il se servit des métaux pour en faire de la monnoie. Il fit filer & travailler la soie. Avant lui les petits Souverains, qui s'étoient fort multipliés, ne reconnoissoient aucun chef commun, & étoient divisés entre eux ; *Ko-tien* les soumit, & donna la paix à l'Univers. Il eut quatre descendans.

Bien des inventions qu'on attribua à *Ko-tien*, & à plusieurs autres qu'on fait régner avant lui, sont ensuite attribuées à *Hoang-ty*. Sur cela il me vient une idée que je veux communiquer une fois pour toutes. Ne pourroit-il pas se faire que dans les différens Mémoires particuliers que l'on tira du cabinet de quiconque s'en trouva muni lors de la restauration des Lettres, on eût désigné par *Ko-tien* & plusieurs autres noms, un seul & même Empereur, qui est par exemple *Hoang-ty* ; & que ceux qui copierent dans la suite ces Mémoires, dont la lecture devoit leur être fort difficile, confondirent tout ? Le lecteur judicieux pourra faire sur cela ses réflexions. Je crois en général que la plupart de ceux qui sont érigés en

Souverains & en Empereurs dans les Mémoires qu'on appelle *Ouai-ki*, n'étoient que des chefs de famille, dont les descendants conservoient par écrit les noms & quelques-unes de leurs actions les plus remarquables.

Tfoun-lou-che honora le Ciel, aima les hommes, & fit un bon usage de toutes choses. Il purgea le monde de tout ce qu'il avoit de mauvais. Il gardoit un juste milieu en tout. Il exhortoit sans cesse les hommes à n'aimer & à n'estimer que la vertu. On dit qu'il ne porta jamais que des habits de soie. Son regne fut d'environ quatre-vingt-dix ans. Il tenoit sa Cour à *Kiang-tay*. Le lieu de sa sépulture est au nord de la montagne *Fou-fei-chan*. Il eut cinq descendans.

Tchou-soung-che étoit aussi connu sous le nom de *Tchou-yao-che*; mais son véritable nom étoit *Tchou-young-che*. On dit de lui que son cœur & son corps furent toujours exempts de souillure. Il eut pour maître le grand *Koang-chou*, qui fomenta & nourrit en lui les principes & l'amour de la vertu. Il n'eut pas besoin d'employer les châtimens pour obvier aux désordres ou pour punir les crimes; le Peuple, sous un tel Souverain, se portoit de lui-même à la pratique de tous ses devoirs. Il distingua la subordination en trois degrés principaux. Les Grands comme le Peuple la doivent sans réserve au Souverain, les Enfans à leur Pere & Mere, & les Femmes à leurs Maris. Il y renfermoit un juste retour de ceux-ci envers ceux-là: c'est ce qu'il appella les principaux devoirs de la société. Il établit que chacun de ses sujets lui donneroit la neuvième partie de ses revenus.

Un jour que *Tchou-young-che* prenoit son plaisir à entendre des oiseaux, il imagina une musique qui imita parfaitement leur chant. Il composa des signes pour désigner les différens tons. Il composa encore une musique particulière pour chanter les

les louanges de ceux qui pratiquoient la vertu , ou qui avoient bien mérité de l'Empire ; & cette musique étoit si belle , que non-seulement les hommes , mais les esprits eux-mêmes en étoient enchantés. Il avoit , dit-on , l'oreille bonne & les yeux fins , ou , ce qui revient au même , l'oreille fine & les yeux bons. Son sang n'engendra jamais de maladie ; aussi vécut-il très-long-tems. Il changea tout ce qu'il y avoit de mauvais sur la terre , & la terre se trouva par ses soins dans un état florissant. Il se donnoit souvent le plaisir de chanter & de jouer des instrumens. Il étoit exact & expéditif dans les affaires ; & c'est en particulier pour cette raison qu'on lui a donné les noms qu'il porte , & qui signifient *très-eclairé* , *fin* , *délié* , *subtil* , &c. Il tenoit sa Cour à *Hoei-ty* , & sa sépulture est à *Tcheng-ty* , au midi de la montagne *Heng-chan*. Quoiqu'il ne soit pas bien sûr que sa sépulture soit près de cette montagne , on le conjecture ainsi , parce qu'on l'appelle communément la montagne de *Tchou-young*. Il eut deux descendans.

Hao-yng-che fit abattre une grande quantité d'arbres , & tuer un grand nombre de bêtes féroces. Dans ces tems-là il y avoit peu d'hommes & beaucoup de forêts. Les cerfs n'engendroient presque pas , & les oiseaux ne faisoient presque point d'œufs. Les Magistrats n'avoient pas de quoi pouvoir offrir à l'Empereur. A la mort de quelque personne distinguée , il ne se présentoit personne pour faire les cérémonies funebres ; on n'habilloit pas les morts , & on ne les mettoit pas dans un cercueil. *Hao-yng-che* eut neuf descendans.

Yeou-ichao-ché enseigna aux hommes l'art de faire des maisons de terre , avec une ouverture pour servir d'entrée , & des degrés pour y monter : car il voulut que les maisons fussent élevées pour se préserver des inondations. Il défendit de dormir sur des arbres , comme on faisoit auparavant ; & de Peuple ;

en lui obéissant, le bénissoit de lui avoir procuré l'avantage des maisons construites avec de la terre. *Yeou-tchao-che* s'acquitta de son devoir de Souverain, comme le Soleil & la Lune s'acquittent du leur en éclairant le Monde. On l'a appelé par honneur l'*ancien des Empereurs*. Il parut sous son regne une tortue mystérieuse & un dragon volant. Les hommes commencèrent à être éclairés, & l'Univers fut en paix. Il eut sept descendans.

Tchou-siang-che. Sous le regne de ce Prince, il y eut presque toujours du vent, & presque jamais de pluie. Les nuages ne se rassemblaient même pas. Le Soleil ne répandit qu'une lumière pâle, & toute sa vertu sembloit éteinte. La terre devenue aussi stérile que le sable, donnoit à peine des ronces. Arbres, plantes, fruits, herbes, tout périt, ou étoit sur le point de périr. Les hommes eux-mêmes, foibles, languissans, ou accablés de maladies, dispaçoient chaque jour de dessus la surface de la terre en très-grand nombre. Touché de tant de maux, *Tchou-siang-che* ordonna à son Grand-maître de la Musique de jouer du *ché*, & de mettre en usage tout son talent pour tâcher de fléchir le Ciel. Le Grand-maître se met en devoir d'obéir; il accorde son instrument, & à peine en eut-il tiré quelques sons, que les nuages commencèrent à s'assembler & à couvrir le Ciel. Une abondante pluie suivit de près, la terre en fut abreuvée & rassasiée, & reprit sa première fécondité. Le Peuple, pour témoigner sa reconnoissance à l'Empereur, lui donna, d'une commune voix, le surnom de *Lay-yn*, qui signifie *qui fait venir la pluie*. Il tenoit sa Cour à *Tchou*, & eut trois descendans.

Yn-kang-ché. Sous son regne l'air fut presque toujours pluvieux & mal sain; les maladies inonderent, pour ainsi dire, la terre. L'Empereur faisoit faire chaque jour

l'exercice militaire à ses sujets. Les mouvemens qu'ils étoient obligés de se donner, ne contribuèrent pas peu à la guérison de ceux qui étoient languissans, & à maintenir en santé ceux qui se portoit bien. *Yn-kang-che* tenoit sa Cour à *Hoa-yuen*. Il eut deux descendans.

Qu-hai-che régna avant *Ty-tay-hao*, c'est-à-dire avant *Fou-hi*. Ce fut lui qui apprit le premier aux hommes à pratiquer la vertu & à fuir le vice, & leur procura par-là une tranquillité dont ils ne jouissoient pas auparavant. L'abondance & la paix régnerent par-tout. La colère commença à ne plus se peindre sur les visages, & la volupté à ne plus diriger toutes les actions : les hommes sentirent enfin qu'ils pouvoient maîtriser leurs passions. Persuadés que tout ce qui se faisoit étoit pour leur avantage, ils étoient également contens de tout ; ils n'avoient aucune prédilection pour un genre d'ouvrage particulier. Comme ils n'estimoient pas ce qu'ils faisoient, ils n'avoient aucun mépris pour ce qu'ils voyoient faire aux autres. Chaque famille avoit son logement tellement situé, qu'elle ne pouvoit pas entendre l'aboïement des chiens de la famille la plus voisine, ni le chant de ses coqs. On ne perdoit pas son tems à se visiter les uns les autres ; chacun demouroit en paix dans son propre ménage.

Le *Foung-hoang*, la Tortue & le Dragon se montrèrent alors. Il ne faisoit du vent, & il ne tomboit de la pluie que lorsqu'il étoit à propos qu'à cela arrivât. Il ne faisoit chaud ou froid que dans les saisons convenables, & lorsqu'il étoit bon que cela fût ainsi. *Ou-hoi-che* alloit souvent sur la montagne *Tay-chan* pour sacrifier au Ciel. Un jour, pendant le tems du sacrifice, les nuages s'abaissèrent jusqu'à lui & le couvrirent. Pour éterniser la mémoire d'un événement si merveilleux, il le fit graver sur une pierre, & le Peuple couroit en foule pour lire &

apprendre par cœur. les belles paroles que l'Empereur avoit employées pour l'exprimer. Il eut fix descendans.

Tcheng-hioug-che ; ce qui veut dire , véritable héros , héros parfait , &c. Le docteur *Pang-tsée* demande ce que c'est que *Tcheng-hiung*, ce qu'on peut croire de lui , ce qu'il a fait, quels sont ses ancêtres, quelle a été sa doctrine ; si on doit, ou si on peut. l'imiter ; s'il est vrai qu'il ait régné dix-huit mille ans ; s'il est vrai que tous ses soldats aient été des héros comme lui ; si personne n'osoit & ne pouvoit lui résister ; si, comme le Ciel & la Terre, il a toujours été le même. Voici la réponse que fait à toutes ces questions un autre Docteur nommé *Hokoang-tsée*. *Tcheng-hiung*, dit-il, n'eut ni une vertu ni un mérite extraordinaires ; il trouva l'Empire, que ses ancêtres lui avoient transmis, en très-bon état ; il ne fit que le maintenir tel qu'il étoit auparavant : les choses, sous son règne, alloient pour ainsi dire d'elles-mêmes.

Sou-hoang-che. Mon Auteur n'en dit rien.

Nei-tchoan-ché. Ceux qui le voyoient de près, admiroient sa vertu ; ceux qui n'étoient pas à portée de le voir, croyoient tout ce qu'ils entendoient dire de lui, & le regardoient comme un Prince d'une sagesse extraordinaire. Lorsque *Nei-tchoan* donnoit des avis, on l'écouloit avec attention, & on tâchoit de se conformer à ce qu'il suggéroit. Il n'étoit personne qui ne fût persuadé de la droiture de ses intentions dans tout ce qu'il faisoit. Il aimoit en général tous les hommes, comme s'ils eussent été ses propres enfans ; aussi on venoit en foule des quatre parties du monde pour lui rendre hommage. Les deux Empereurs *Sou-hoang-ché* & *Nei-tchoan-ché* ont gouverné avec beaucoup de sagesse ; on n'a qu'à les imiter pour être en état de bien régner.

Pour me mettre au fait, & savoir, s'il étoit possible, quels ont

été les Empereurs qui ont régné entre les trois *Hoang* & les cinq *Ty*, j'ai parcouru, dit *Hoang-sing-ichouan*, tous les livres anciens & modernes que j'ai pu déterrer. Je n'ai rien oublié; j'ai tout mis en usage pour me procurer les connoissances que je voulois acquérir. Voici en général à quoi tout peut se réduire.

Il y a eu les neuf *Teou*, les cinquante-neuf *Ché*, les trois *Ho-lo*, les six *Lien-toung*, les quatre *Su-ming*, les vingt-un *Sun-fu*, les treize *Yn-ty*, les dix-huit *Chan-toung*, & les quatorze *Chou-ki*, ce qui fait en tout dix races, qui ont successivement donné des loix au monde. Je n'ai pas cru devoir rapporter tout ce que j'ai trouvé; je laisse même au Lecteur judicieux, à juger si le peu que j'ai dit mérite d'être cru. Pour moi je n'oserois dire mon avis, je prie qu'on en fasse de même; ou que, si l'on veut absolument décider, on se donne la peine de réfléchir, de combiner & de comparer, pour ne pas s'exposer à ajouter foi à ce qui doit être rejeté, ou à rejeter ce qui doit être retenu. Voyez le premier volume de l'Abrégé de l'Histoire chinoise, par *Ouang-ouang-jou*, Auteur qui vivoit sous la Dynastie des *Ming*. Voyez les Préfaces des autres Abréviateurs, des Commentateurs, & de la plupart de ceux qui ont expliqué le *Kou-ouen*. Voyez encore l'*Y-toung-tché*, & les livres faits sous les *Han*, &c.

Je finis l'exposé des tems fabuleux & mythologiques des Chinois, par les paroles que l'Auteur de la troisieme dissertation insérée dans le troisieme tome de l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences, dit fort mal-à-propos des commencemens de la vraie Histoire chinoise, jusqu'à l'an 206 avant J.C. *C'est un chaos monstrueux, dont on ne sauroit rien extraire de suivi & de raisonnable.* Ce que je vais ajouter sur les tems douteux & incertains depuis *Fou-hi* jusqu'à *Hoang-ty*, pouvant

donner occasion à des conjectures ou à des inductions qui ne renferment rien d'absurde , mérite en quelques sorte d'occuper quelques momens. Les Chinois savent en général que *Fou-hi* est le fondateur de leur Empire ; qu'entre son regne & celui de *Hoang-ty*, il y a eu des Souverains intermédiaires ; mais ils n'ont aucun monument solide sur lequel ils puissent établir la véritable durée de leurs regnes , l'Histoire de ce qu'ils ont fait de remarquable , ou le détail de leurs actions. Je rapporterai néanmoins ce qu'en disent les Auteurs les plus célèbres ; & l'Histoire authentique de la Nation.

Il n'est pas nécessaire que je proteste ici que je ne prétends pas donner à cette partie de l'Histoire chinoise , que j'appelle douteuse , un degré d'autorité que le titre seul démentiroit ; je la laisse en possession de tous ses biens , sans m'embarrasser de vérifier ses titres.





ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'EMPIRE CHINOIS.

SECONDE PARTIE,

Contenant les tems douteux ou incertains, depuis Fou-hi, fondateur de la Monarchie, jusqu'à Hoang-ty, qui en est proprement le législateur.

T*AI-Y-HAO*, autrement dit *Fou-hi*, portoit aussi le nom de *Foung*. Il tenoit sa Cour à *Ouan-kieou*, dans le *Ho-nan*, non loin de l'endroit où est aujourd'hui *Tchen-tcheou*. Il régna cent quinze ans. Le bois fut son emblème, & on l'appella *Roi des bois*, parce qu'il avoit, dit-on, toutes les vertus qu'on attribue au bois.

1.
FOU-HI.

On ne parle point de son pere; on dit seulement que sa mere s'appelloit *Hoa-siu*. *Hoa-siu* est le nom d'un lieu dans la province de *Chan-si*, où est aujourd'hui *Lan-tien-hien*.

Voyant les vestiges d'un pied d'homme d'une grandeur plus qu'ordinaire, imprimés sur la surface de la terre, *Hoa-siu* desira d'avoir un fils semblable à l'homme dont elle voyoit les traces. Ses vœux furent exaucés, elle conçut, & mit au monde *Fou-hi* après l'avoir porté quatorze mois dans son sein.

« *Fou-hi* est le premier Empereur qu'il y ait eu dans le monde. Levant la tête vers les Cieux, & contemplant l'economie admirable des différens Astres qui les embellissent, il travailla à en déterminer le cours & inventa l'Astronomie.

» Tournant ensuite ses regards vers la Terre, il fit attention
 » aux cinq choses principales qu'elle renferme dans son sein &
 » qui la composent. Il connut les métaux, les plantes, les
 » eaux, le feu & la terre. Il inventa des moyens pour mettre
 » tout cela en usage. Enfin en s'examinant lui-même, il s'ap-
 » perçut qu'il étoit lui seul un petit monde, ou le monde en
 » abrégé. Dans ses deux yeux, il vit l'Astre qui nous eclaire
 » pendant le jour, & celui qui préside à la nuit. Il reconnut la
 » terre dans sa propre chair. Ses dents & ses os lui représen-
 » terent les différens métaux. Ses cheveux & sa barbe lui repré-
 » senterent les arbres & les plantes. Il trouva des rivières & des
 » mers dans les différentes parties de son corps; & son acti-
 » vité lui parut l'image du feu, & le feu lui-même ».

Ayant vu un *Dragon-cheval* sur le dos duquel étoient cer-
 taines marques, sortir en sa présence de la rivière *Meng-ho*;
 ayant vu de même une mystérieuse tortue portant sur son
 ecaille des caractères merveilleusement disposés, sortir de
 la rivière *Lo-ho*, il en prit occasion de former les huit
Koua, composés chacun de trois lignes. La vertu de ces
Koua est spirituelle & toute céleste; il n'est rien qu'elle ne
 renferme.

Quelques nœuds formés sur une corde, étoient la seule
 manière d'écrire avant *Fou-hi*. Ce sage Prince inventa des
 caractères auxquels il donna des noms particuliers, afin que
 tout le monde pût les apprendre, les retenir & s'en servir
 dans l'occasion. Il fit un calendrier pour apprendre à connoître,
 à distinguer & à mesurer les tems.

Avant lui il n'y avoit point de mariage déterminé. Il établit
 une manière de le contracter, & des cérémonies pour en conf-
 rmer la validité. Il assigna à chacun des deux époux, des
 devoirs particuliers à remplir. C'est depuis cet établissement
 qu'il

qu'il y a eu parmi les hommes des regles de bienséance & de mœurs, & qu'ils ont vécu en corps de Nation.

Pour empêcher que le Peuple ne retombât bientôt dans l'état d'ignorance & de grossièreté dont il venoit de le tirer, *Fou-hi* fit des loix, & créa des Magistrats pour les faire observer. Il appella ces Magistrats du nom général de *Dragon*, en mémoire du *Dragon-cheval* qu'il avoit vu sortir de la rivière *Meng-ho*: il se choisit deux Ministres, dont le premier fut *Koung-koung*, & le second *Pe-hqang*. Il voulut de plus que *Tchou-siang* & *Hao-ying* fussent l'un à sa droite & l'autre à sa gauche, lorsqu'il traitoit les affaires; que *Ly-lou* fût placé derrière lui du côté du nord; *He-fu* devant lui, du côté du midi; *Koun-ou* à sa droite, du côté de l'ouest, & *Ke-tien* à sa gauche, du côté de l'est. Il fit placer immédiatement au-dessous de lui, *Yn-kang*; & après que les principales places eurent été ainsi déterminées, il donna des noms & des emplois particuliers à ceux dont il avoit dessein de se servir pour le gouvernement.

Il appella *Tchou-siang* du nom de *Dragon volant*, & lui donna le soin d'écrire ce qui se passoit d'un peu essentiel. *Hao-ying* fut nommé *Dragon caché*, & fut chargé de faire le Cycle. *Tay-ting* eut le nom de *Dragon domicilié*, & eut ordre de bâtir des maisons. *Houn-toun* fut appelé *Dragon qui se fait suivre*, & fut chargé de remédier à tous les désordres qui pourroient se glisser parmi le Peuple. Le nom de *Dragon des champs* fut le distinctif de *Yn-kang*, qui eut aussi le soin de faire travailler à la terre; enfin, *Ly-lou* fut nommé *Dragon des eaux*, & fut chargé de tout ce qui a rapport aux arrose-mens des terres, aux fleuves & aux rivières, & en général aux écoulemens des eaux.

Outre ces différens Mandarins, il en créa encore cinq autres

pour présider aux Saisons de l'année. Le premier fut appelé *Dragon verd*, & présida au Printemps; le second *Dragon rouge*, & présida à l'Été; le troisième *Dragon blanc*, & présida à l'Automne; le quatrième *Dragon noir*, & présida à l'Hiver; le cinquième eut le nom de *Dragon jaune*, & présida aux entre-deux des Saisons.

Fou-hi inventa des filets pour la pêche, & apprit aux hommes la manière d'apprêter les viandes; ce qui fut cause qu'on lui donna le nom de *Pao-hi*. Il inventa aussi la Musique, & le premier usage qu'il en fit, fut de chanter ces établissemens même qui le faisoient triompher si glorieusement de la barbarie. Avec du bois appelé *Ou-ioung*, il fit un *Kin*, qui est une espèce de Lyre; & avec du bois de *sang* (c'est le mûrier), il fit un *Ché*, autre espèce de Lyre plus grande & plus parfaite que la première. Il monta le *Kin* avec vingt-cinq cordes, & le *Ché* avec trente-six. Enfin, après un règne de cent quinze ans, il cessa de vivre, & son corps fut déposé dans le *Tchen*, où l'on montre encore le lieu de sa sépulture, qui est, suivant l'*Y-ioung-tché*, au midi de la ville de *Tchen-scheou* d'aujourd'hui, à trois lys de distance. (Voyez le *Kan-mou* & le *Toung-kien-kan-mou*).

2
NIU-OUA-CHÉ, &
KOUNG-KOUNG-
CHÉ,

Niu-oua-ché, sœur utérine de *Fou-hi*, succéda à son frère après avoir mis à mort *Koung-koung-ché*, qui s'étoit emparé du gouvernement. Apparemment que ce *Koung-koung-ché* est le même qui fut choisi par *Fou-hi* pour être son premier Ministre. Je ne trouve autre chose sur ce qui le regarde, sinon qu'il étoit velu par tout le corps, qu'il avoit les cheveux rouges, & que se voyant revêtu de l'autorité suprême, son orgueil lui fit croire qu'il étoit quelque chose de plus qu'un homme: il s'érigea de lui-même en esprit, & voulut qu'on le regardât comme tel. Il s'attacha à faire des choses extraordi-

naires , parmi lesquelles il y en eut qui lui attirerent la haine des Peuples. Il inonda le pays , en détournant le cours naturel de quelques rivières. *Niu-oua-ché* , voyant que le mécontentement étoit universel , rendit des pièges à cet insensé , qui n'eut pas l'adresse de les éviter , le fit mourir & régna à sa place.

Cette Princesse fit revivre les beaux jours de *Fou-hi*. Elle avoit montré dès son enfance un esprit & un discernement au-dessus du commun. Elle avoit aidé son frère à déterminer les devoirs particuliers du mari & de la femme , pour pouvoir devenir de dignes chefs de famille. Elle inventa un instrument de musique appelé *Cheng* : cet instrument est un assemblage de tuyaux de bambou , qui donnent les différens tons. Elle vécut cent trente ans.

Il est dit dans le *Ouai-ki* que *Fou-hi* eut quinze successeurs qui régnerent les uns après les autres , jusqu'à ce que *Chien-noung* prit les rênes de l'Empire. Leurs noms sont , 1°. *Niu-oua-ché* , 2°. *Pé-hoang* , 3°. *Tchoung-yang* , 4°. *Ta-ting* , 5°. *Ly-tou* , 6°. *Ly-lien* , 7°. *Hoa-taun* , 8°. *He-siu* , 9°. *Tsoun-lou* , 10°. *Hao-yng* , 11°. *Yeou-tchao* , 12°. *Tchou-siang* , 13°. *Ko-tien* , 14°. *Fn-kang* , 15°. *Ou-houai*. Mais quand on se donne la peine d'examiner de près ce que dit le même *Ouai-ki* , de ceux que choisit *Fou-hi* pour l'aider dans l'administration des affaires , on trouve qu'ils étoient également au nombre de quinze , & que leurs noms sont presque tous les mêmes que ceux des prétendus Empereurs ses successeurs ; d'où l'on peut conjecturer , dit *Nan-siuen* , que ce sont précisément les mêmes personnages , lesquels après la mort de *Fou-hi* , se seront élevés en petits Souverains , chacun dans un lieu particulier. Ce sentiment est celui des meilleurs Critiques. Pour moi , ajoute le même *Nan-siuen* , je m'en tiens à ce que je trouve dans le *Ta-tchouan* de l'*Y-king* & je place *Chien-noung* , immédiatement

après *Fou-hi*, comme le fait Confucius dans son commentaire. (C'est le *Ta-ichouan*).

3 *Yen-ty, Chen-noung-che.* Le Prince de *Chao-tien*, dit le *Quai-ki*, épousa *Ngan-tong*, fille de *Yeou-kiao-ché*, dont il eut deux fils. L'aîné eut le nom de *Ché-nien* & fut élevé sur les bords du *Kiang*; c'est pourquoi on ne l'appelloit communément que *Kiang*. Le nom de *Chen-noung*, qui signifie *esprit laboureur*, ne lui fut donné long-tems après, qu'en mémoire des services qu'il avoit rendus aux hommes, en leur apprenant le plus utile de tous les arts, qui est celui du labourage. Il paroît que le nom de *Yen-ty* fut celui qu'il porta dès son avènement au trône, pour désigner, dit un des commentateurs de l'Histoire, que sa succession à l'Empire étoit légitime. Suivant le *Ché-y* & l'*Y-toung-tché*, la petite ville du nom de *Kiang* devant laquelle coule une rivière qu'on appelle *Kiang-choui*, à sept lys de distance au midi de *Pao-ki-hien*, du district de *Foung-siang-fou*, est l'endroit où fut élevé *Chen-noung*, les premières années de sa vie. De-là il passa à la montagne de *Lit-chang*, où il s'appliqua à l'étude de la nature & à acquérir une connoissance sûre de ses différentes productions; ce qui l'a fait nommer encore *Lit-chan-ché*.

Il tint d'abord sa Cour à *Y*, d'où il la transféra ensuite à *Ki*; & c'est pour conserver le souvenir de ces deux événemens, qu'on a désigné ce Prince sous le nom de *Y-ky-ché*. Après son avènement à l'Empire, dit l'Historien *Yen-ty, Chen-noung-ché* eut le feu pour emblème; & fut appelé Roi du feu. Il choisit le pays de *Tchen* pour être le lieu de sa Cour. C'est le lieu qu'on appelle aujourd'hui *Tchen-tcheou* dans le district de *Kai-fong-fou*. Il la transféra ensuite à *Kiu-fou*, qui est aujourd'hui *Yen-tcheou-foung*, de la Province de *Chan-tong*. Son premier soin fut celui d'occuper ses sujets des travaux de la campagne. Il leur fit connoître les cinq sortes de grains les plus

propres à servir de nourriture, & leur apprit à distinguer les cent sortes de plantes utiles. Il inventa tous les instrumens qui peuvent faciliter la culture de la terre & en enseigna l'usage. Il goûta lui-même les différentes productions de la terre, & il connut les plantes vénémeuses, & celles qui contribuent à la santé; celles dont la vertu est d'échauffer, & celles qui rafraîchissent; celles qui sont tempérées & celles qui n'ont aucune vertu. Leur extrême différence le frappa, il fit sur cela de profondes réflexions, & inventa la médecine. Il expliqua les qualités des principales plantes dont on peut faire usage pour la guérison de nos maladies, & enseigna la manière de les préparer. Il a composé un livre où l'art de connoître & de guérir les différens maux qui n'empoisonnent que trop souvent notre vie, est expliqué dans le plus grand détail. Ce livre, dit-on, s'est conservé jusqu'à nos jours.

Pour faciliter la circulation des choses nécessaires à la vie, *Chen-noung* établit des marchés qui se tenoient au milieu du jour & dans des lieux déterminés. Il fit de sages réglemens pour obvier aux fourberies. Il fit de plus un tarif où chaque marchandise étoit taxée suivant sa valeur intrinsèque : une denrée n'étoit payée que par d'autres denrées; car l'usage de la monnoie n'étoit pas encore introduit.

Il changea les noms des Magistrats; & au lieu de les appeller *Dragons*, comme *Fou-hi* l'avoit déterminé, il leur donna l'épithète de *Feu*, pour signifier par-là, que comme dans l'ordre naturel le feu consume & purifie tout, ainsi dans l'ordre politique, l'autorité du Magistrat doit consumer ou purifier tout ce qui mérite l'un ou l'autre.

Il est dit dans le *Ouai-ki*, que, du tems de *Chen-noung*, le Prince de *Chou-cha* se révolta; mais que ses propres sujets, loin d'entrer dans ses vues, se saisirent de sa personne & le

mirent à mort. Depuis ce tems, continue le *Ouai-ki*, l'Empire de *Chen-noung* s'étendit du côté du midi, jusqu'au *Kiao-tche*, qui est le *Tong-king* & la Cochinchine d'aujourd'hui; du côté du nord, jusqu'à *Yeou-tou*, qui est aujourd'hui *Tay-tou*; du côté de l'est, jusqu'à *Yang-kou*, connu aujourd'hui sous le nom de Japon; & du côté de l'ouest, jusqu'à *San-ouei*, montagne du *Chan-si*, près de laquelle on a bâti ensuite la ville *Cha-tcheou*. Enfin, après un regne de cent quarante ans, *Chen-noung* mourut à *Tcha-hiang*, dans le pays de *Tchang-cha*. Suivant le *Che-y*, *Tcha-hiang* est aujourd'hui *Tcha-ling-tcheou*, du district de *Tchang cha-fou*, dans la province de *Hou-kouang*.

4 *Ty-lin-koui*. *Ty-lin-koui*, fils de *Chen-noung*, succéda à son pere, & régna quatre-vingts ans. *Chen-noung* avoit épousé *Ting-po*, fille de *Mang-choui-che*, il en eut *Ty-tcheng*.

5 *Ty-tcheng*. *Ty-tcheng*, fils de *Ty-lin-koui*, succéda à son pere & régna soixante ans. Il fut remplacé par son fils *Ty-ming*.

6 *Ty-ming*. *Ty-ming*, fils de *Ty-tcheng*, régna après son pere pendant quarante-neuf ans. Son fils *Ty-y* lui succéda.

7 *Ty-y*. *Ty-y*, fils de *Ty-ming*, régna pendant quarante-cinq ans. Il eut aussi le nom de *Ty-tché*. Son fils *Ty-lai* lui succéda.

8 *Ty-lay*. *Ty-lay*, qu'on appelloit aussi *Ty-ke*, succéda à *Ty-y* son pere, & régna quarante-huit ans. Il eut pour successeur son fils *Ty-ly*.

9 *Ty-ly*. *Ty-ly*, qu'on appelloit aussi *Ty-kin*, régna pendant quarante-trois ans. Le *Toung-kién-kan-mou* ne lui donne que quarante-deux ans de regne, après lesquels *Yu-ouang*, son arriere-petit-fils, monta sur le trône.

Ty-ly, dit le *Ouai-ki*, eut pour fils *Tsié-kang*; *Tsié-kang* eut lui-même deux fils, dont l'un s'appelloit *Ke* & l'autre *Hi*. *Tsié-kang*, *Ke* & *Hi* ne régnerent point. Après la mort de *Ty-ly* on choisit un des fils de *Ke* pour être à la tête de l'Empire. Il s'appelloit *Yu-ouang*.

Ty-yu-ouang, fils de *Ke* & arriere-petit-fils de *Ty-ly*, succéda à son bifaïeul, & gouverna l'Empire pendant cinquante-cinq ans, après lesquels s'étant rendu odieux à ses sujets, il fut obligé de s'enfuir pour se soustraire à la fureur de ceux qui en vouloient à sa vie. C'est en lui que finit la race de *Chen-noung*; & l'Empire passa à *Yeou-hioung-che*, qui en est regardé comme le second fondateur.

10.
TY-YU-OUANG.

Yu-ouang, dit le *Ouai-ki*, étoit arriere-petit-fils de *Ty-ly*: il tenoit sa Cour à *Koung-fang*. Son gouvernement étoit dur, & quand il punissoit, c'étoit toujours avec une rigueur extrême. Les Grands & les principaux Officiers n'étoient jamais sans crainte. Un d'entre-eux, nommé *Tché-yeou*, leva le premier l'étendard de la révolte. Son exemple fut bientôt suivi, & l'Empereur fut contraint d'abandonner sa Capitale. Il se retira à *Tcho-lou*, & y tint encore une espèce de Cour.

11.
YU-OUANG.

Koung-soun-suen-yuen étoit alors Roi de *Yeou-hioung*. C'étoit un Prince doux, affable, & qui avoit la réputation de bien gouverner. Les révoltés le reconnurent pour leur Souverain, & tout le reste de l'Empire les imita. Cela arriva à la cinquante-cinquième année du regne de *Ty-yu-ouang*, auquel on donna pour partage le pays de *Tcho-lou* à gouverner. Il est dit dans le même *Ouai-ki*, qu'outre *Lin-koui* qui fut son successeur, *Chen-noung* eut un autre fils nommé *King-kia*, personnage recommandable par sa vertu & par son assiduité au travail. Ce fut lui sur-tout qui instruisit les hommes dans l'art de défricher les terres, de les cultiver & de les faire valoir. Il seconda parfaitement les vues de *Chen-noung*, son pere; & la postérité voulant reconnoître en quelque sorte les bienfaits qu'elle en a reçus, l'a honoré sous le nom d'*Esprit des grains*. Quelques-uns croient que *King-kia* fut aussi Empereur après *Chen-noung*; mais ce sentiment n'est pas fondé. Quelques

autres sont persuadés que la race de *Chen-noung* ne fut pas éteinte à la mort de *Ty-yu-ouang*, mais qu'elle se perpétua jusqu'après les *Tcheou*, de la manière qui suit.

On a vu plus haut que *Ty-ly* eut un fils nommé *Tsié-kang*; que *Tsié-kang* eut lui-même deux fils, dont l'un s'appelloit *Ke* & l'autre *Hi*.

Hi fut pere de *Ki*, & *Ki* de *Tchou-young*, qui, sous l'Empereur *Hoang-ty*, fut Mandarin du titre de *Sée-tou*. Il eut pour fils *Chou-hiao*, & *Chou-hiao* fut pere de *Keou-loung*, qui, sous l'Empereur *Tchouan-hiu*, fut Mandarin du titre de *Heou-tou*, & rangea les Provinces de l'Empire sous neuf principaux gouvernemens. Il fit outre cela des réglemens concernant les terres; il assigna leurs différentes qualités, & instruisit le Peuple des moyens qu'il devoit prendre pour en tirer le meilleur parti possible. C'est pour cela que la postérité l'a mis au nombre des Esprits, & l'a honoré sous le nom d'*Esprit de la terre*, ou d'un des principaux Esprits de la terre. Il eut pour fils *Tsouï*, lequel, sous le regne de *Yao*, fut Mandarin du titre de *Koung-koung*. *Tsouï* fut pere de *Pey*, qui fut Souverain du pays de *Liu*, & eut sous l'Empire de *Chun*, le titre de *Sée-yo*. Un de ses descendans, nommé *Liu-chang*, s'étant distingué par ses services, du tems des *Tcheou*, eut en récompense la Souveraineté du pays de *Tsi*. Ce *Liu-chang* est le même que le fameux *Kiang-tay-koung*.

Voilà tout ce que je trouve sur les tems douteux depuis *Fou-hi* jusqu'à *Hoang-ty*. Les soixante premières années du regne de celui-ci n'étant point marquées par les caractères cycliques dans la Table chronologique de l'Empereur, doivent être rangées parmi celles qui composent les tems incertains. C'est pourquoi je vais ajouter ici l'histoire de ce Prince jusqu'au tems des différens établissemens que l'Histoire

met sur son compte : établissemens qui ne peuvent avoir été faits qu'à la longue, & lorsqu'il étoit paisible possesseur de l'Empire.

Hoang-ty, c'est-à-dire l'Empereur jaune, a été ainsi appelé parce qu'il avoit la terre pour emblème, & que la terre primitive est de couleur jaune, dit l'Historien que j'ai sous les yeux. Le nom de sa famille étoit *Koung-soun*, son surnom étoit *Huen-yuen*. *Huen-yuen* est une colline qui est près de *Sin-tcheng-hien*, ville du troisième ordre, du district de *Kai-fong-fou*, dans la province du *Ho-nan*. C'est-là, dit-on, que naquit *Hoang-ty*.

Il parla de très-bonne heure, & montra dès son enfance une intelligence peu commune. Son entendement se développoit chaque jour, & chaque jour il acquéroit de nouvelles connoissances. Mais on remarque qu'il s'attachoit sur-tout à acquérir la vertu. Devenu grand, il donna, dans toutes les occasions, des preuves d'un esprit supérieur & d'un discernement qui n'étoit pas au-dessous de son esprit.

Son père étoit Souverain d'un Royaume qu'on appelloit anciennement du nom de *Yeou-hiung*. Ce Royaume, ou plutôt ce petit pays, n'est autre que la partie du district de *Kai-fong-fou*, qui est du côté de *Sin-tcheng-hien* d'aujourd'hui. C'est-là qu'il donna les premières preuves du talent éminent qu'il avoit pour gouverner les hommes; & comme ces lieux sont arrosés par les eaux de la rivière de *Ki*, près de laquelle il fut élevé, *Hoang-ty* prit aussi le nom de *Ki*.

Les descendans de *Chen-noung* ayant dégénéré de la vertu de leurs Ancêtres, les gouverneurs des Provinces se souleverent, & se disputèrent entre eux la succession à l'Empire. Au défaut de la famille régnante, *Hoang-ty* étoit en droit de faire valoir ses prétentions; car sa mère *Fou-pao*,

étoit l'épouse légitime du Prince de *Chao-tien*, lequel descendoit en ligne droite d'un des freres cadets de la mere de *Chen-noung*. Cependant il ne pensoit point alors à se faire Empereur, & s'il prit les armes, ce ne fut que pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Il les combattit avec succès. *Yen-ty-yu-ouang* fut rétabli dans tous ses droits; mais ce Prince, peu satisfait d'une obéissance forcée, voulut user de sévérité, & il perdit tout. Les Esprits, déjà trop irrités contre lui, le furent encore davantage par une rigueur exercée à contre-tems. Ils se révolterent de nouveau, & d'un commun accord ils choisirent *Hoang-ty* pour être leur Empereur. Ils voyoient dans sa personne un Prince sage & éclairé, qui joignoit au talent de bien gouverner, celui de faire la guerre avec succès; qui procureroit à ses sujets une honnête abondance de tout; & qui, en les occupant sans cesse à des travaux utiles & modérés, les avoit disposés à ne pas se rebuter aisément, lorsqu'ils auroient des peines à surmonter, ou des difficultés à vaincre. *Hoang-ty* ne crut pas devoir se refuser à leur empressement.

Cependant *Yen-ty-yu-ouang* s'étoit mis à la tête de tout ce qui lui restoit de fideles sujets. Il voulut se maintenir par les armes, dans la possession d'un Empire dont il se regardoit comme le seul & légitime Souverain. Trois fois il combattit contre *Hoang-ty* dans les plaines de *Pan-tsuen*, & trois fois il fut vaincu. *Hoang-ty* n'auroit pas joui pleinement de sa victoire, s'il avoit laissé vivre en paix le rebelle *Tché-yeou*. Ce *Tché-yeou* étoit de la même famille que *Yen-ty-yu-ouang*, puisqu'il descendoit de *Chen-noung* comme lui. Il étoit intrépide à la guerre, qu'il aimoit & qu'il avoit faite avec succès en y employant des armes de son invention. Il s'étoit distingué sur-tout en combattant contre *Yen-ty-yu-ouang*, qu'il vouloit détrôner pour régner lui-même à sa place. Il le battit dans les

campagnes de *Koung-fang*, & remporta sur lui une victoire complète, après laquelle il établit le siège de sa domination à *Tcho-lou*, qu'on appelle aujourd'hui *Tcho-tcheou*, ville du second ordre, à la distance d'environ cent vingt lys au sud-ouest de Péking. Ce fut là que *Hoang-ty* alla le chercher.

A la tête de ses propres troupes, & des troupes des Gouverneurs des Provinces qui s'étoient rangées de son côté pour l'aider à châtier les rebelles, *Hiuen-yuen*, dit le *Ouai-ki*, s'avança jusques dans les plaines de *Tcho-lou*. *Tche-yeou* se crut en état de lui résister; il rangea son armée en bataille, & combattit avec sa valeur ordinaire; mais il ne fut pas secondé. Ses troupes se débanderent; il fut vaincu, & ne put trouver son salut que dans une prompte fuite. *Hiuen-yuen* se mit à le poursuivre; & lorsqu'il étoit sur le point de l'atteindre, un brouillard des plus épais le déroba tout-à-coup à sa vue. Il s'égarâ dans un pays où les chemins ne lui étoient pas encore connus, & qu'il voyoit peut-être pour la première fois. Pour se tirer de l'embarras présent, & pour se précautionner contre l'avenir, il inventa une manière de char, dont les quatre côtés étoient toujours tournés vers les quatre parties du Monde. Il savoit à-peu-près où *Tche-yeou* pouvoit s'être réfugié; il y dirigea ses pas, atteignit le rebelle dans le lieu nommé *Tchoung-ki*, se saisit de sa personne, & le mit à mort. Les Grands & tous les Officiers de l'armée reconnurent de nouveau *Hiuen-yuen* pour leur légitime Empereur, en lui donnant, d'un consentement unanime, le glorieux titre de *Fils du Ciel*.

Après cette expédition, *Hoang-ty* ne pensa plus qu'à jouir du fruit de ses travaux militaires, en se donnant tout entier à des travaux d'une autre espèce, auxquels il lui eût été impossible de vaquer au milieu du tumulte des armes. Il fit des loix, il établit des cérémonies, il inventa ou perfectionna les arts; & après

une vie de cent onze ans, dont cent avoient été employés à gouverner les hommes, il mourut auprès de la montagne *Kin-chan*, dans le district de *Ho-nan-fou* d'aujourd'hui. Son fils *Hiuen-yao*, autrement dit *Chao-hao*, lui succéda.

Je parlerai plus au long de *Hoang-ty* & des inventions qu'on lui attribue, dans la partie de cet Ouvrage qui a pour objet les tems certains de l'Histoire chinoise. Il me suffit, pour le présent, de montrer par une courte récapitulation de tout ce que j'ai dit sur les tems incertains, que quand même le nombre des années qu'on attribue aux regnes de tous les Empereurs qui ont précédé *Hoang-ty*, seroit tel qu'on l'affigne, il ne s'ensuivroit nullement que le regne de *Fou-ki*, fondateur de l'Empire chinois, fût antérieur aux tems du Déluge, déterminé sur la version des Septante. Un coup d'œil sur ce qui suit, suffira pour en convaincre.

En remontant depuis l'année courante 1769 de l'Ère chrétienne, sous le regne de *Kien-long*, jusqu'à la soixante-unième de *Hoang-ty*, il y a un espace de quatre mille quatre cents six ans, par conséquent la soixante-unième année du regne de *Hoang-ty* répond exactement à la deux mille six cents trente-septième avant J. C. ; & c'est à ce terme que conduit, année par année, la Table chronologique faite par ordre de l'Empereur, ou par l'Empereur lui-même. Ainsi, ajoutant les différentes sommes des tems incertains, telles à-peu-près qu'on les assigne dans quelques *Kan-kien*, c'est-à-dire par les regnes de

<i>Hoang-ty.</i>	60 ans
<i>Yen-ty-yu-ouang.</i>	19
<i>Ty-ly.</i>	42
<i>Ty-lay.</i>	48
<i>Ty-y.</i>	45

<i>Ty-ming.</i>	49
<i>Ty-tcheng.</i>	60
<i>Ty-lin-koui.</i>	80
<i>Chen-noung.</i>	140
<i>Koung-koung-che & Niu-oua-che.</i>	130
<i>Fou-hi.</i>	115

on a pour somme totale. 824 ans :
 lesquels ajoutés à l'année avant l'Ere vulgaire 2637, donnent
 pour l'époque de l'établissement des Chinois en corps de Nation,
 ou, ce qui est le même, pour l'époque de la fondation de leur
 Empire par *Fou-hi*, l'an 3461 avant J. C., c'est-à-dire, 255
 ans après le Déluge universel, qui, par une supputation faite
 sur la version des Septante, doit être arrivé la trois mille
 sept cent feizieme année avant l'Ere vulgaire. D'où il faut
 conclure que, quand même ces tems douteux & incertains
 du commencement de la Monarchie chinoise, seroient regardés,
 contre le sentiment unanime de la Nation, comme des tems
 purement & certainement historiques, ce qui est rapporté
 dans l'Ecriture sainte, du Déluge de Noé & de ses terribles
 suites, n'en seroit ni moins indubitable, ni plus difficile à
 expliquer.





ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

. D E

L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'EMPIRE CHINOIS.

TROISIÈME PARTIE,

Contenant tous les tems historiques , ou certains , depuis la 61^e année du regne de Hoang-ty , c'est-à-dire , depuis l'an 2637 avant J. C.

Nota. Nous employons dans cette Table , outre l'Ere chrétienne dont on se sert en Europe , les Cycles & les Tri-cycles dont se servent les Chinois. Il est nécessaire de donner ici quelque Notice de ces Cycles & Tri-cycles,

Du Cycle sexagénaire des Chinois.

L'INVENTION du Cycle pour fixer les époques & mesurer le tems , est une des plus anciennes parmi celles dont le souvenir & l'usage se sont perpétués chez les Chinois. Elle date du commencement de leur Monarchie. Quelques-uns en font honneur à *Fou-hi* , mais le plus grand nombre l'attribue à *Hoang-ty*. *Hoang-ty* , dit l'Histoire , ordonna à *Ta-mao* d'examiner avec soin les cinq Elémens (1) & les sept Etoiles , & de composer le Cycle. Le Cycle est composé de deux rangs ou ordres de caractères , dont l'un est de dix & l'autre de douze,

(1) C'est-à-dire , les cinq Planetes représentées par les cinq Elémens , & les sept Etoiles de l'Ourse,

Les dix sont appelés *Kan* ou *troncs*, & les douze portent le nom de *Tché* ou de *branches*. C'est en joignant de suite les uns aux autres, jusqu'à ce que le premier des *Kan* & le premier des *Tché* reviennent pour être joints ensemble, que se forme le nombre des soixante, qui est celui du Cycle. Ainsi les dix *Kan* sont chacun réunis six fois à quelqu'un des *Tché*, & chaque *Tché* est réuni cinq fois à quelqu'un des *Kan*. Un coup-d'œil sur le Cycle même, en fera voir tout l'artifice.

On applique l'usage de ce Cycle aux jours, aux lunaisons & aux années. On se sert aussi des douze *Tché* pour mesurer les heures, à chacune desquelles on donne le nom d'un *Tché*. On voit par-là, que les heures chinoises en contiennent deux des nôtres.

Les dix *Kan*, & les douze *Tché* ont encore quantité d'autres usages dont ce n'est pas ici le lieu de parler. Pour faire retenir plus aisément l'arrangement des *Tché*, on leur a donné à chacun le nom de quelque animal, comme on le voit ci-dessous.

Les 10 *Kan* ou *Troncs*.

- 1 *Kia*.
- 2 *Y*.
- 3 *Ping*.
- 4 *Ting*.
- 5 *Ou*.
- 6 *Ki*.
- 7 *Keng*.
- 8 *Sin*.
- 9 *Jen*.
- 10 *Koui*.

On a donné aux dix *Kan* plusieurs autres noms dont je ne dirai rien ici, parce qu'ils ne sont pas d'un usage ordinaire dans la Chronologie non plus que dans l'Histoire.

Les 12 *Tché* ou *Branches*.

- | | | |
|-------------------|----------------|--------------|
| 1 <i>Tsé</i> . | <i>Chou</i> , | le Rat. |
| 2 <i>Tcheou</i> . | <i>Nieou</i> , | le Bœuf. |
| 3 <i>Yn</i> . | <i>Hou</i> , | le Tigre. |
| 4 <i>Mao</i> . | <i>Tou</i> , | le Lievre. |
| 5 <i>Tchen</i> . | <i>Houng</i> , | le Dragon. |
| 6 <i>Sé</i> . | <i>Ché</i> , | le Serpent. |
| 7 <i>Ou</i> . | <i>Ma</i> , | le Cheval. |
| 8 <i>Ouei</i> . | <i>Yang</i> , | le Mouton. |
| 9 <i>Chen</i> . | <i>Heou</i> , | le Singe. |
| 10 <i>Yeou</i> . | <i>Ki</i> , | la Poule. |
| 11 <i>Hou</i> . | <i>Keou</i> , | le Chien. |
| 12 <i>Hai</i> . | <i>Tchou</i> , | le Pourceau. |

232 ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

Cycle de soixante années, composé de la réunion complète des dix Kan avec les douze Tché.

1 Kia, tsé.	16 Ki, mao.	31 Kia, ou.	46 Ki, yeou.
2 Y, tcheou.	17 Keng, tchen.	32 Y, ouei.	47 Keng, siu.
3 Ping, yn.	18 Sin, fée.	33 Ping, tchen.	48 Sin, hai.
4 Ting, mao.	19 Jen, ou.	34 Ting, yeou.	49 Jen, tsé.
5 Ou, tchen.	20 Koui, ouei.	35 Ou, siu.	50 Koui, tcheou.
6 Ki, fée.	21 Kia, chen.	36 Ki, hai.	51 Kia, yn.
7 Keng, ou.	22 Y, yeou.	37 Keng, tsé.	52 Y, mao.
8 Sin, ouei.	23 Ping, siu.	38 Sin, tcheou.	53 Ping, tchen.
9 Jen, chen.	24 Ting, hai.	39 Jen, yn.	54 Ting, fée.
10 Koui, yeou.	25 Ou, tsé.	40 Koui, mao.	55 Ou, ou.
11 Kia, siu.	26 Ki, tcheou.	41 Kia, tchen.	56 Ki, ouei.
12 Y, hai.	27 Keng, yn.	42 Y, fée.	57 Keng, chen.
13 Ping, tsé.	28 Sin, mao.	43 Ping, ou.	58 Sin, yeou.
14 Ting, tcheou.	29 Jen, tchen.	44 Ting, ouei.	59 Jen, siu.
15 Ou, yn.	30 Koui, fée.	45 Ou, chen.	60 Koui, hai.

Des Cycles chinois en général.

Le Cycle de soixante, comme on vient de le voir, est composé des dix Kan & des douze Tché, réunis de suite les uns aux autres jusqu'à ce que le dernier des Kan se trouve avec le dernier des Tché. Ce Cycle répété trois fois, fait une période de cent quatre-vingts, qui est dénommée *San-yuan*, ce qui veut dire à la lettre *triple principe*.

La première partie de ce triple principe est appelée *Chang-yuen*, c'est-à-dire *principe supérieur*; la seconde partie est appelée *Tchoung-yuen*, c'est-à-dire *principe miroyen*; & la troisième partie porte le nom de *Hia-yuen*, c'est-à-dire *principe inférieur*. On peut les appeler aussi *principe d'en haut* (*Chang-yuen*), *principe du milieu* (*Tchoung-yuen*), & *principe d'en bas*.

bas (*Hia-yuen*) : c'est du *San-yuen* que l'Empereur fait usage dans sa Table chronologique. J'ai traduit le *San-yuen* par le mot françois de *Try-cycle*.

Ce *Try-cycle*, multiplié par le Cycle simple, forme une autre période, qui est celle qui arrive à chaque conjonction d'un signe céleste avec un autre signe; c'est-à-dire, dans l'espace de dix mille huit cents ans: produit du try-cycle, cent quatre-vingt, multiplié par le cycle de soixante.

Cette période de dix mille huit cents, multipliée par le Cycle de douze, forme ce qu'on appelle la grande période, c'est-à-dire, la révolution entière au premier principe, laquelle se fait après douze conjonctions d'un signe avec un autre, c'est-à-dire, comme le croient les Chinois, de cent vingt-neuf mille six cents ans.

Voilà ce qu'il y a de plus essentiel à savoir sur les Cycles & les périodes dont les Chinois ont fait usage. Du reste, à l'exception des Cycles de dix, de douze & de soixante, qui sont aussi anciens que la Monarchie, tous les autres sont postérieurs aux *Han*.



234 ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

TABLE CHRONOLOGIQUE de l'Histoire chinoise.

Années du Cycle.	Premier Cycle du premier Tri-cycle.	Années avant J. C.
1 Inventions des Chinois sous le règne de Hoang ty	La soixante-unième année du règne de Hoang-ty, par où commence cette Table chronologique, répond, suivant la supputation faite sur la version des Septante, à la 3335 ^e de la création du Monde, la 2077 ^e de la période Julienne, la 1079 ^e après le Déluge, la 719 ^e après la mort de Noé, la 538 ^e après la dispersion, la 113 ^e avant la naissance d'Abraham, & la 2637 ^e avant J. C.	2637
2	Il paroît que, dans tous les pays, l'usage des armes offensives & défensives est une des premières inventions des hommes. Les Chinois prétendent que l'arc & la fleche, la lance & le bouclier leur viennent de Fou-hi. Ils font cependant honneur à Tché-yeou & à Hoang-ty, de quelques nouvelles inventions en ce genre.	2636
3 La Bouffole.	Hoang-ty s'étant égaré en poursuivant Tché-yeou, inventa, pour diriger sûrement ses pas dans un pays qui lui étoit probablement inconnu, une manière de char, au-dessus duquel, suivant le sentiment de plusieurs interpretes, étoit une figure d'Esprit qui montrait toujours la partie du midi, de quelque manière que ce char fût tourné. Ce char désigne évidemment la Bouffole.	2635
4	Un Critique nommé Tchen-yn, avoue de bonne-foi qu'il est impossible de savoir de quelle manière étoit fait ce char. Je fais bien, ajoute-t-il, que du tems des Tang, sous Hien-tsung (qui monta sur le trône l'an 806 de J. C. & régna dix-sept ans) on fit un char qui montrait toujours les quatre parties du Monde, à l'imitation, disoit-on, de celui qui fut fait sous Hoang-ty. Au-dessus étoit une	2634
5		2633

Années
du Cycle.

6

galerie carrée, dont chacun des quatre angles étoit surmonté d'un dragon sculpté en bois, il y avoit au milieu un Esprit de figure humaine, dont la main indiquoit toujours le Midi. Quelques-uns assurent qu'il y avoit aussi un bassin, autour duquel on avoit gravé les douze heures avec les caractères qui les désignent; & au milieu du bassin, une aiguille qui marquoit le rumb du vent. Je ne disputerai pas sur cela, *See Voyez* le *Tsien-pien* sous *Hoang-ty*.

De quelque manière que le char désignât les quatre parties du Monde, il est certain que les Chinois ont inventé la Bouffole.

7

Établisse-
ment des Loix
civiles, des
Magistrats &
du

8

gouvernement

Après la mort du rebelle *Tché-yeou*, les Grands de l'Empire donnent au vainqueur le nom de *Hoang-ty* ou d'Empereur jaune, faisant allusion à la couleur de la terre primitive, & à la vertu qu'elle a de conserver, de fomentier, de produire & de donner l'accroissement aux choses naturelles; & voulant désigner par-là, dit le *Quan-ki*, les qualités d'un bon Empereur: qualités qu'ils reconnoissent dans celui auquel ils venoient de se soumettre.

Ils reconnoissent *Hoang-ty* comme le légitime successeur de *Chen-noung*, le proclament de nouveau Empereur, & lui donnent les glorieux titres de *Fils du Ciel*. C'est probablement depuis ces tems que les Empereurs de la Chine se sont appelés *Tien-fé*.

9

Hoang-ty accepte de nouveau l'Empire, se choisit ses Ministres, crée des Mandarins; & leur donne le nom de *nuages*, à l'occasion de quelques nuages extraordinaires qui parurent lors de sa proclamation.

Il nomme deux officiers, ou deux Mandarins, pour avoir soin d'écrire l'Histoire. Par consé-

Années
avant J. C.

2632

2631

2630

2629

Années
du Cycle.
10

quent les caractères étoient déjà inventés. Le fameux *Tsang-kié*, qu'on en fait communément l'inventeur, & que quelques-uns ont désigné sous les noms de *Che-hoang-ché* & de *Tsang-ty*, parce qu'ils ont cru qu'il avoit été Empereur, fut, dit-on, un de ceux que choisit *Hoang-ty* pour être les Historiens de l'Empire.

Années
avant J. C.
2628

11
Cycle

Ta-nao est chargé de composer une mesure périodique pour régler les tems. Il joint les dix *Kan*, ou tronc, aux douze *Tché* ou branches; & comme chacun des dix *Kan* se trouve nécessairement six fois réuni à chacun des douze *Tché*, pour que le dernier des *Kan* se trouve avec le dernier des *Tché*, il en résulte le nombre de soixante, qui est celui du Cycle.

2627

12
Astronomie.

Hoang-ty nomme des Mandarins pour observer les Astres. Il ordonne à *Joung-tcheng* de tracer une représentation du Ciel, de régler les saisons, d'ajouter à propos une Lune intercalaire aux douze qui composent l'année ordinaire, & enfin de faire des règles d'Astronomie au moyen desquelles on pût connoître l'état du Ciel.

2626

13
Arithmétique.

Ly-cheou que quelques-uns nomment *Ly-fieou*, eut ordre de travailler sur le calcul. Il invente l'Arithmétique, & détermine neuf manières de compter. C'est en conséquence du calcul, dit le *Ouai-ki*, que les *lu* & l'art de déterminer les dimensions, ont été trouvés. Je dirai plus bas ce que c'est que les *lu*. L'art de déterminer les dimensions consiste dans la balance & les mesures. On leur donna des noms, & on détermina leurs différens usages.

2625

14
La balance
& les mesures.

Au moyen de la balance, on commut le poids des différentes choses, & on fut en état de les comparer entre elles. Au moyen des mesures on connut combien de fois une chose étoit contenue

2624

<p><i>Années du Cycle.</i> 15 <i>La Musique.</i></p>	<p>dans une autre, & de combien une chose étoit ou plus grande ou plus petite qu'une autre.</p> <p><i>Lyng-lun</i> invente les douze <i>lu</i>, qui ne sont autre chose que la mesure des sons, au moyen de laquelle ils deviennent des <i>tons</i>, qui dérivent l'un de l'autre, soit en montant, soit en descendant, & qui ont leur source commune dans le <i>Hoang-tchoung</i>, ou ton fondamental. De ces douze <i>lu</i>, six sont <i>yang</i> ou majeurs, & six sont <i>yn</i> ou mineurs.</p>	<p><i>Années avant J. C.</i> 2623</p>
<p>16 <i>Les Cloches.</i></p>	<p><i>Joung-yuen</i> fonde douze cloches, dont le son exprimoit les cinq tons de la Musique, sous la dénomination de douze <i>lu</i>. Les cinq tons sont <i>koung</i>, <i>chang</i>, <i>kio</i>, <i>tché</i>, <i>yu</i>; les douze <i>lu</i> sont <i>hoang-tchoung</i>, <i>tay-tsou</i>, <i>kou-fi</i>, <i>joui-pin</i>, <i>y-tsé</i> & <i>ou-y</i>, tous les six <i>yang</i> ou majeurs; <i>ta-lu</i>, <i>ying-tchoung</i>, <i>nan-lu</i>, <i>lin-tchoung</i>, <i>tchoung-tu</i>, <i>kia-tchoung</i>, tous les six, <i>yn</i> ou mineurs.</p>	<p>2622</p>
<p>17 <i>Les Danfes.</i></p>	<p><i>Ta-joung</i> composa la Musique <i>hien-tché</i>, qui devoit servir comme d'ouverture aux cérémonies. Cette Musique a été ainsi nommée, dit le <i>Ouai-ki</i>, parce que le jour <i>y-mao</i> de la Lune du milieu du Printemps, le Soleil se trouve dans la constellation <i>Koui</i>; & suivant le <i>Ché-ki</i>, elle étoit suivie des Danfes <i>yun-men</i> & <i>Ta-kiuen</i>. <i>Yun-men</i> & <i>Ta-kinen</i>, dit le <i>Ché-ki</i>, sont des noms de Musique; & ces Musiques, inventées du tems de <i>Hoang-ty</i>, furent ainsi nommées parce qu'elles imitoient les nuages qui vont & viennent, s'éloignent & s'approchent, &c. Cette Musique étoit accompagnée de Danfes. On l'exécutoit encore du tems de <i>Yao</i> & ensuite sous la Dynastie des <i>Tcheou</i>.</p>	<p>2621</p>
<p>18</p>	<p><i>Hoang-ty</i> inventa le bonnet appelé <i>mien</i> & les habits de cérémonie. Dans un livre intitulé <i>Che-ming</i> il est dit que le mot <i>mien</i> signifie <i>ais liés d'une corde</i>. A voir la peinture qu'on fait de ce</p>	<p>2620</p>
<p>19 <i>Bonnet & habits de cé- rémonies.</i></p>		<p>2619</p>

Année
du Cycle.

Année
avant J. C.

20
Les cinq cou-
leurs primi-
tives.

21

22

23
L'art des
Fourneaux.

24
Les instru-
mens, &c.

24

bonnet, il paroît qu'il étoit composé de plusieurs ais joints ensemble ; il étoit, dit le *ché-ming*, rabaislé pardevant & relevé par derriere. De chacun de ses côtés pendoient douze flocons en forme d'epis, & ces epis étoient composés de pierres précieuses. Les vingt-quatre flocons représentoient les vingt-quatre *Tsé-ki*, dont une année est composée.

Il est dit encore que *Hoang-ty* examinant le Ciel & la Terre les arbres, les plantes & le plumage des oiseaux, trouva qu'il n'y avoit dans la nature que cinq couleurs primitives ; il voulut qu'elles fussent représentées, par gradation ou sur le bonnet ou sur les habits.

Le nombre des pierres précieuses qui composoient les epis, étoit de cent vingt-quatre. Il est dit dans le *Yu-fou-tché*, que la longueur du bonnet *mien*, étoit de sept pouces, sa longueur d'un pied deux pouces, qu'il avoit des angles par derriere, & qu'il étoit arrondi pardevant. La longueur des flocons étoit de quatre pouces pour ceux de devant & de trois pouces seulement pour ceux de derriere.

Hoang-ty se servoit du bonnet *mien* & de l'habillement nommé *Koun* lorsqu'il sacrifioit au Ciel, & qu'il faisoit hommage à ses Aneêtres ou aux Souverains ses prédécesseurs. Pour ce qui est des autres cinq especes d'habits de cérémonie, elles ne datent que du tems des *Tcheou*.

Il nomma *Ning-foung* pour préides aux fourneaux, & *Tché-tyang* pour être à la tête de tous les ouvriers en bois. Ce fut alors, dit le *Quai-ki*, qu'on inventa les différens ustensiles, & la plupart des instrumens dont on se sert pour la commodité de la vie. Le *Quai-ki* nommé en particulier des instrumens à broyer & à monder les grains, des chausseurs, des ponts, plusieurs

2618

2617

2616

2615

2614

Année
du Cycle.

instrumens de Musique, une espèce de cornet à bouquin, les conques marines dont on se servoit dans les armées pour avertir les troupes de ce qu'on alloit faire, & enfin quantité d'ouvrages de menuiserie.

Année
avant J. C.

Le commentaire de *Toung-ty* assure qu'il y avoit déjà des tambours.

25
Les Bateaux
& des rames.

Il ordonne à *Koung-kou* & *Ho-hou* de faire des bateaux, & des rames pour les faire aller. *Hoang-ty* conçut l'idée de ces bateaux en voyant flotter sur l'eau un tronc d'arbre creux. L'usage des radeaux étoit déjà établi. Il est dit dans la glose de l'Histoire, que *Koung-kou* & *Ho-hou* étoient deux Grands de l'Empire sous *Hoang-ty*, lesquels furent chargés en même tems de faire des charriots, à l'imitation des sept étoiles du Nord. Le *Ouai-ki* ajoute qu'on fut dès-lors en état de transporter les fardeaux les plus pesans, tant par terre que par mer.

2613

26
Les Chars.

Les anciens, dit le *Toung-sien-chou*, prirent l'idée des roues, en voyant rouler quelques feuilles détachées de la plante *Pong-hao*. Ils adapterent ensuite les roues à un essieu, & sur cet essieu ils mirent des brancards.

2612

Avant l'invention des charriots, on montoit déjà à cheval, & on se servoit de bœufs pour le transport.

2611

28
L'Architecture

Il eleva l'edifice *Ho-koung*. Cet edifice, suivant le *Ouai-ki*, étoit une espèce de temple dans lequel *Hoang-ty* offroit des sacrifices au *Chang-ty*, & alloit recevoir les Esprits. Avant le *Ho-koung* on avoit déjà bâti des maisons pour y demeurer, des appartemens particuliers pour s'y mettre à couvert du grand froid ou de l'excessive chaleur, & des palais dans lesquels on rendoit la justice, on promulguoit les loix, & l'on intimoit les

2610

29

2609

Années du Cycle.		Années avant J. C.
30 L'art de fon- dre les Mé- taux.	ordres & les défenses à tous les sujets de l'Em- pire. <i>Sou-che</i> dit que ces Edifices ou Palais furent placés au milieu de la ville. Il est dit dans le <i>Ouai-ki</i> , que <i>Hoang-ty</i> ayant fait fondre de l'or ou en général du métal (car le mot de <i>Kin</i> , qui signifie <i>métal</i> , désigne l'or en particulier , & il se prend pour l'un ou pour l'autre) en fit le signe des richesses , pour tenir lieu de tout ce qui est nécessaire ou utile à la vie , & pour en être la représentation. Il fit faire des pieces de monnoie en forme de couteau , d'où elles furent appelées <i>kin-tao-tsien</i> . Il s'en servit pour acheter les denrées , pour payer ses officiers , & pour mettre un prix à tout ce qui peut être d'usage. C'est alors qu'on fut dans l'Em- pire ce que c'étoit que richesses.	2608
31 La Monnoie.		2607
32 Livres de Mo- rale & de Phy- sique.	Il composa le livre appelé <i>Nei-king</i> . Suivant le <i>Ouai-ki</i> , ce <i>Nei-king</i> étoit une espece de livre universel , dans lequel l'homme apprenoit à connoître son intérieur moral & physique , ainsi que son extérieur. Il apprenoit aussi à faire un bon usage de l'un & de l'autre , & à rap- porter à l'un ou à l'autre tout ce qui est hors de lui.	2606
33 L'Art de tra- vailler la Soie	Il ordonna à la fille de <i>Si-ling-che</i> , sa légitime epouse , d'instruire le Peuple de la maniere d'élever les vers à soie. Le <i>Ouai-ki</i> ajoute que cette Princesse enseigna aussi la maniere de filer la soie , & de l'employer pour en faire des habillemens ; & que c'est en reconnoissance d'un si grand bienfait , que la postérité l'a élevée au rang des Esprits , & lui a rendu des honneurs sous le nom particu- lier d' <i>Esprit des mûriers & des vers à soie</i> .	2605
34 Partage des Terres.	Il érigea des Provinces , partagea les campa- gnes , & assigna à chacun l'espace de terrain qu'il devoit cultiver. Ce fut alors que les noms de	2604

villes,

Années du Cycle.	Villes, Villages, Hameaux, Provinces & Royaumes furent connus. L'Univers prit une nouvelle face, les hommes furent entièrement civilisés, les campagnes cultivées, les arts établis, & toutes les guerres terminées. Le Ciel & la Terre, suivant le <i>Ouai-ki</i> , concoururent à l'envi pour immortaliser la mémoire d'un si beau regne. Une nouvelle plante nommée <i>Ku-y-tsao</i> , parce qu'elle avoit la vertu de désigner les méchans, crût d'elle-même dans les jardins de <i>Hoang-ty</i> ; le <i>Foung-hoang</i> fit son nid sur le faite du Palais, & le <i>Ki-lin</i> parut.	Années avant J. C.
35		2603
36	<p><i>Hoang-ty</i> eut quatre épouses & plusieurs concubines. Il eut, tant des unes que des autres, vingt-cinq fils; de <i>Lei-tsou</i>, fille de <i>Si-ling-che</i>, & sa première épouse, il eut <i>Tchang-y</i>, <i>Siuen-hiao</i>, qui est le même que <i>Chao-hao</i> & <i>Loung-miao</i>. De sa seconde épouse <i>Tsié</i>, fille de <i>Fang-lei-che</i>, il eut <i>Hieou</i> & <i>Tsing</i>. De la fille de <i>Young-yu-che</i>, qui étoit sa troisième femme, il eut <i>Hoei</i> & <i>Y-peng</i>. Sa quatrième femme <i>Mo-mou</i> lui donna <i>Tsang-lin</i> & <i>Yu-yang</i>. Cette femme étoit fort laide, ajoute le <i>Ouai-ki</i>, mais elle avoit le cœur excellent. Ses autres seize fils lui furent donnés par ses différentes concubines.</p>	2602
37		2601
38	<p>De tous les enfans de <i>Hoang-ty</i>, il n'y en eut que quatorze qui eurent un nom, & douze qui firent tige & laisserent postérité. Les noms sous lesquels on connoît ces douze familles sont <i>Tsi</i>, <i>Tchi</i>, <i>Teng</i>, <i>Tseng</i>, <i>Jin</i>, <i>Hiun</i>, <i>Si</i>, <i>Kie</i> ou <i>Tsie</i>, <i>Hoang-hi</i>, les deux <i>Ki</i> & les deux <i>Yeon</i>. Dans la suite, lorsque <i>Chun</i> fut maître de l'Empire, il érigea dix-neuf Principautés, qu'il donna à gouverner aux descendans de <i>Hoang-ty</i>, avec le titre de <i>Heou</i> & de <i>Pe</i>. Enfin, dit le <i>Toung-kien</i>, après avoir déterminé les loix & fixé les cou-</p>	2600
39		2599

222 ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

<i>Années du Cycle.</i>		<i>Années avant J. C.</i>
40 <i>Du règne de Hoang-ty qui est celle de sa mort.</i>	tumes, après avoir instruit les hommes de leurs devoirs respectifs, & leur avoir appris tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre heureux, Hoang-ty se transporta à la montagne <i>Cheon-chan</i> , qui est près de <i>Siang-tcheng-hien</i> , du district de <i>Kai-fong-fou</i> , y ramassa du cuivre qu'il fit porter au pied de la montagne <i>King-chan</i> du côté du midi, montagne qui est près de <i>Feng-hiang-hien</i> , du district de <i>Ho-nan-fou</i> : là il fit jeter en fonte trois de ces vases que l'on appelle <i>Ting</i> , & ces vases se trouvant achevés le 16 de la huitième Lune, il cessa de vivre à l'âge de cent onze ans, dont il avoit employé les cent derniers à gouverner les hommes. Son corps fut déposé dans la montagne <i>Kiao-chan</i> , qui est près de <i>Tchoung-pou-hien</i> , du district de <i>Yen-ngan-fou</i> . Un de ses Grands nommés <i>Tfo-tchè</i> , pénétré de douleur de la perte qu'il venoit de faire, prit les habits & le bonnet de Hoang-ty, le bâton sur lequel il s'appuyoit, la table sur laquelle il avoit coutume de manger, les renferma dans un <i>Miao</i> qu'il fit construire à ce dessein, & rappelant dans son esprit le souvenir de celui à qui toutes ces choses avoient été d'usage, il fit des cérémonies telles qu'il les auroit faites, s'il avoit encore vu de ses propres yeux le bon maître qu'il regrettoit.	2598
41 <i>Chao-chao première an- née.</i>		2597
42		2596
43 <i>Du règne de Chao-hao.</i>		2595
44	Non content des hommages particuliers qu'il venoit de rendre lui-même à Hoang-ty, <i>Tfo-tchè</i> voulut encore que la principale partie de la Nation imitât son exemple. Il convoqua les Grands de l'Empire & les Gouverneurs des différentes Provinces, pour leur faire déterminer un tems dans l'année où ils viendroient reconnoître par des marques extérieures du plus profond respect, les bienfaits sans nombre dont ils étoient redevables à leur Législateur. C'est ainsi que, quoique Hoang-ty soit comme les autres hommes, sa mémoire s'est con-	2594
45	servée de génération en génération, pour passer jusqu'à	2593

Années
du Cycle.

Années
avant J. C.

46

Origine pré-
sumée des Cé-
rémonies en
l'honneur des
Ancêtres.

47

48

49

Du règne de
Chao-hao la
neuvième.

50

51

la postérité la plus reculée. Ce que je viens de dire est emprunté de *Toung-kien*, lequel l'a emprunté lui-même du *Ouai-ki* & d'un Auteur nommé *Chouang-hou-hou-ché*.

Après la mort de *Hoang-ty*, son fils *Hiuen-hiao* lui succéda. C'est le même que *Chao-hao*, *Tien-ché*. Avant de parler de *Chao-hao*, je remarquerai ici en passant que l'origine des cérémonies qu'on fait à la Chine en l'honneur des Ancêtres, paroît dater de l'année de la mort de *Hoang-ty*, c'est-à-dire de l'an 2598 avant l'Ere chrétienne. Ce que fit *Tso-tché*, peut avoir donné occasion à chaque famille d'honorer ceux qu'elle reconnoissoit pour être la source dont elle n'étoit qu'une tige. Si je trouve en chemin faisant, une origine plus marquée, je ne manquerai pas d'en faire mention. En attendant on peut se contenter de celle que je viens d'indiquer.

J'ai souligné tout ce qui a rapport à cette cérémonie, afin qu'on y fit une plus particulière attention, & qu'on ne confondit point les usages primitifs de la Chine, avec ceux que la superstition a introduits dans la suite des tems. On me pardonnera cette remarque, qui paroît un hors-d'œuvre dans une Table chronologique. Elle peut avoir son utilité.

Je continue sur le même plan; c'est-à-dire que je remplis le vuide des années du règne de *Chao-hao*, comme j'ai fait de celles du règne de *Hoang-ty*, en rapportant de suite tout ce qui se trouve dans l'Histoire, à l'occasion de ce Prince.

Chao-hao, ou autrement *Hiuen-hiao*, avoit pour nom *Tché* & pour surnom *Ky*. Il étoit le second des fils qu'eut *Hoang-ty* de *Lei-sou*, la principale de ses épouses. On l'appelle aussi *Koung-sang-che*, dit le *Ouai-ki*, à cause d'une ville de ce nom dont il fut le fondateur, & *Tching-yang-ché*,

H h ij

2592

2591

2590

2589

2588

2587

Années
du Cycle.

parce qu'il commença son regne à *Tching-yang*. Il prit les métaux pour emblème, parce qu'il en avoit les qualités; & c'est pour cette raison qu'on l'a appelé *Kin-tien-ché* ou *Roi des métaux*.

Années
avant J. m.

52

Le titre de *Chao-hao* dont il fut décoré, lui fut donné par ses sujets, parce qu'ils le regardèrent d'abord comme un Prince qui réunissoit dans la personne la plupart des belles qualités de *Fou-hi*, qui s'appelloit *Tay-hao*, ou le grand *Hao*. *Tay-hao* signifie proprement *grand par excellence*, & *Chao-hao*, *grand moindre*.

2586

53

Ce fut en effet sous le regne de *Chao-hao*, que tout ce qui avoit été trouvé par *Fou-hi* & par *Hoang-ty* reçut un nouveau degré de perfection, & qu'on inventa encore tout ce qui manquoit aux hommes pour la nécessité, l'utilité ou l'agrément de la vie. A peine fut-il monté sur le trône, que le *Foung-hoang* se montra; ce qui lui donna occasion d'établir que les oiseaux seroient le symbole des Mandarins, & que leurs différentes figures seroient empreintes sur leurs habits de cérémonie, pour désigner les différens grades auxquels ils étoient élevés.

2585

54

Il composa la Musique *Ta-yuen*, ainsi nommée, dit le *Ché-ki*, parce qu'elle est propre à tenir les esprits unis avec les hommes, & les grands avec les petits.

2584

55
Du regne de
Chao-hao la
quinzième.

Il changea le lieu de sa Cour, & vint demeurer à *Kiu-fou*. *Chao-hao-ché*, dit encore le *Ché-ki*, étoit à *Kiung-sang*, qu'on croit être le même endroit que *Lou-tcheng*, du district de *Yen-tcheou-fou* d'aujourd'hui, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement; dans la suite il transporta sa Cour à *Kiu-fou*, qui est aujourd'hui une ville de *Chan-tong*, du district de *Yen-tcheou-fou*. Jusques-là l'Empire avoit été très-florissant. L'humanité, la

2583

Sarug, dix-huitième Patriarche, meurt âgé de trois cents trente ans.

56

2582

57

2581

*Andes
de Cycle*

justice, la droiture, les bonnes mœurs, les cérémonies, tout, depuis *Hoang-ty* avoit été en se perfectionnant ; mais bientôt tout changea de face. Les neuf *Ly* que quelques-uns croient être les neuf Gouverneurs de Province, & que quelques autres assurent être neuf Ministres qui étoient tous de la famille de *Ly-ché* ; les neuf *Ly*, dis-je, introduisirent une mauvaise doctrine ; & avec elle tous les vices auxquels les hommes pouvoient être enclins. Cette mauvaise doctrine consistoit dans le culte dont ils osèrent honorer les mauvais esprits.

Annales
avant J. C.

58
Le culte des
mauvais Es-
prits introduit
à la Chine.

2580

59

Chao-hao s'étant relâché dans la pratique de ses devoirs, dit le *Ché-ki*, les neuf *Ly* n'eurent pas de peine à renverser tous les fondemens de la saine doctrine. C'est dans les siècles les plus reculés, ajoute *Ou-foung-hou-ché*, qu'il faut chercher la source de tous les maux qui ont inondé la terre.

60

Du tems des cinq *Ty* (*Chao-hao* est compté pour un des cinq *Ty*), les neuf *Ly* commencerent à infecter l'Empire du poison d'une doctrine perverse. Mais ce fut sur-tout sous les *Han* que les hommes furent bientôt entièrement corrompus; & depuis ce tems le mal s'est perpétué de génération en génération, & est devenu presque incurable. Les supérieurs ont méconnu le prix de la vertu, cultivée pour elle-même. L'intérêt particulier a été l'unique mobile de leurs actions, & ils ont cru remplir leur destinée, en ne travaillant que pour acquérir des richesses, ou se procurer de vains honneurs.

2578

**Second Cycle
du premier
Tri-cycle.**

I

Du regne de
Chao-hao la
vingt-unieme.

2577

2

De-là l'oubli, ou, pour mieux dire, l'ignorance crasse des devoirs d'humanité & de justice, dans laquelle la plupart d'entre eux ont vécu. Les inférieurs, entraînés par leurs mauvais exemples,

2576

3

2575

1

2574

2

273

Années du Cycle.		Années avant J. C.
6	sur-tout séduits par une espèce d'hommes d'un genre de vie particulier (les <i>Ho-chang</i> , qu'on appelle communément en françois du nom de <i>Bonzes</i>), se sont livrés à toutes sortes d'excès.	2572
7		2571
8		2570
9	Ils ont ajouté foi aux vaines promesses de ces séducteurs qui leur faisoient espérer tous les degrés de bonheur pour ce monde & pour l'autre.	2569
10		2568
11	Ils se sont livrés à leurs prestiges, & ont cru par-là tous leurs devoirs accomplis. L'assurance qu'ils recevoient de l'efficacité de leurs prières, pour détourner de dessus eux, durant la vie & après la mort, les malheurs dont ils se croyoient menacés, leur a tenu lieu de l'accomplissement de leurs obligations les plus essentielles, &c. Tel est le sens des paroles de l'Auteur que je viens de citer. Lui & la plupart des Savans de quelque nom, font remonter la décadence insensible de la véritable doctrine chinoise, jusqu'au regne de <i>Chao-hao</i> . Ils conviennent tous, que c'est sur-tout sous les <i>Han</i> , que cette doctrine a reçu le plus grand échec par l'établissement des Cénobites, qui introduisirent un culte qui n'avoit eu lieu jusqu'alors que dans les Indes, c'est-à-dire le culte de <i>Fo</i> . Ils conviennent encore que c'est du tems de <i>Chao-hao</i> que les maladies firent les plus grands ravages sur la terre, & que la vie des hommes commença à être considérablement abrégée.	2567
12		2566
13		2565
14		2564
15		2563
16		2562
17		2561
18		2560
19		2559
20		2558
21		2557
22		2556
23		2555
24		2554
25		2553
26		2552
27		2551
28		2550
29		2549
30		2548
31	Il n'est pas jusqu'aux choses insensibles, qui n'eussent part au dérangement universel, & les élémens eux-mêmes souffrirent leur altération. Pourquoi cela, dit un Abréviateur d'histoire? C'est parce que l'homme lui-même changea le premier. Les semences de la bonne doctrine furent étouffées dans son cœur, & les passions y régnèrent en souveraines, &c.	2547
32		2546
33		2545
34		2544

*Du regne de
Chao-hao la
première septième.*

*Du regne
de Chao-hao
la cinquante-
neuvième.*

Années du Cycle.	Son corps fut déposé à <i>Yung-yang</i> , montagne qui est près de <i>Kiu-fou-hien</i> , dans le district de <i>Yen-tcheou-fou</i> d'aujourd'hui. C'est pour cette raison que <i>Chao-hao</i> est aussi appelé <i>Yun-yang-ché</i> , suivant l' <i>Y-toung-ché</i> . La sépulture de ce Prince est à l'est de celle de <i>Hiuen-yuen</i> , autrement dit <i>Hoang-ty</i> , & à deux lys de distance au nord-est de la ville de <i>Kiu-fou-hien</i> . Il y a dans cette sépulture une statue de pierre, les huit <i>Koua</i> gravés sur la pierre, & une espèce d'autel aussi de pierre, sur lequel chaque année, à un tems déterminé, on va faire les cérémonies accoutumées pour honorer la mémoire de cet ancien Empereur.	Années avant J. C.
3		2519
4		2514
5	<i>Tchouan-hiu</i> , <i>Kao-yang-ché</i> , fils de <i>Tchang-y</i> & petit-fils de <i>Hoang-ty</i> , prit les rênes du gouvernement après <i>Chao-hao</i> son oncle,	2513
Première année du règne de Tchouan-hiu.		Abraham étoit alors dans la douzième année de son âge.
6	Il est bon de remarquer en passant, que l'Empire n'étoit point encore héréditaire. Il ne passa de pere	2512
7	en fils, par voie de légitime succession, que du	2511
8	tems du grand <i>Yu</i> . Dans les premiers tems de	2510
9	la Monarchie, les Grands, les Ministres, & les	2509
10	principaux d'entre les Magistrats choissoient	2508
11	celui qu'ils croyoient le plus en état de le bien	2507
12	gouverner, le mettoient à leur tête, & le procla-	2506
13	moient Empereur. Il paroît néanmoins que l'Em-	2505
14	pereur régna désignoit son successeur, & que	2504
15	l'on s'en rapportoit pour l'ordinaire au choix	2503
16	qu'il avoit fait. C'est ainsi qu'en agit <i>Chao-hao</i> ,	2502
17	lorsque, dix ans avant sa mort, il choisit son	2501
18	neveu, qui n'étoit encore qu'à la dixième de son	2500
19	âge, pour s'en servir dans l'administration des	2499
20	affaires, ou plutôt pour le faire instruire sous	2498
21	ses yeux dans le grand art du gouvernement. Il lui	2497
22	donna la préférence sur ses propres enfans, parce	2496
23	qu'il connut qu'il étoit plus propre qu'eux à re-	2495
24	médier aux maux dont l'Empire étoit affligé, & à	2494
25		2493

corriger

Années du Cycle.		Années avant J. C.
26	corriger les abus qui s'étoient glissés dans tous les ordres de l'état. La saine doctrine, disent les Glōf	2491
27	sateurs, n'avoit plus ou presque plus de partisans.	2490
28	L'amour du merveilleux avoit introduit les vaines	2489
29	pratiques de la magie. Ingrats envers le Ciel,	2488
30	insensibles aux bienfaits dont il les avoit com-	2487
31	blés, les Grands, comme le Peuple, ne lui ren-	2486
32	doient plus le culte qui avoit été établi par les	2485
33	Anciens. Chaque maison, chaque famille avoit	2484
34	les superstitions particulières & les sacrifices	2483
35	propres. On offroit indistinctement à tous	2482
36	les esprits; on évoquoit les ombres, on croyoit	2481
37	que les uns & les autres pouvoient procurer les	2480
38	biens & écarter les maux. Le mal étoit universel	2479
39	& presque sans remède. Il falloit à <i>Chao-hao</i> ,	
40	un successeur qui fût tout-à-la-fois vertueux &	2478
41	eclairé, & qui réunît dans sa personne l'amour	2477
42	de l'ordre, avec la fermeté nécessaire pour le	2476
faire observer : tel étoit le fils de <i>Tchang-y</i> .		La quarante-neuvième de l'âge d'Abraham.
43	Ce <i>Tchang-y</i> , comme on l'a déjà vu, étoit le	2475
	fils aîné de <i>Hoang-ty</i> . Il épousa la fille de <i>Chou-</i>	
	<i>chan-ché</i> , connue sous le nom de <i>Tsang-pou</i> &	
44	sous celui de <i>Niu-chou</i> , dont il eut un fils qu'il	2474
	appella <i>Ki</i> . C'est ce même <i>Ki</i> qui fut Empereur	
	après <i>Chao-hao</i> , & qui est connu sous les noms	
	de <i>Tchouan-yu</i> & de <i>Kao-yang-ché</i> . Ce dernier	
45	nom n'est proprement qu'un titre qu'on lui donne	2473
46	à l'occasion du changement qu'il fit en trans-	2472
	férant la Cour à <i>Ty-kieou</i> , où elle étoit quand	
	il prit possession de l'Empire au pays de <i>Kao-</i>	
	<i>yang</i> .	
47	<i>Ty-kieou</i> , suivant <i>Hoang-sou-mi</i> , est le même	2471
	endroit que celui qu'on nommoit de son tems,	
	& qu'on nomme encore aujourd'hui <i>Pou-yang</i> ,	
	dans le district de <i>Toung-kiun</i> . On lit dans l' <i>Y-</i>	
48	<i>oung-tche</i> , que dans le district de <i>Tay-ming-sou</i> , à	2470

Année
de Cycle.

Année
avant J. C.

- soixante-dix lys au nord-est de *Hoa-kiem*, près d'un village nommé *Tou-chan-tsoun*, il y a une forteresse du nom de *Ty-kiou*, & que c'étoit apparemment dans ce lieu qu'étoit la ville de *Ty-kiou* du tems de *Tchouan-yu*. Le même *Y-toung-tché*, ajoute qu'à vingt-cinq lys de distance, à l'est de *Kai-tcheou*, il y a une forteresse du nom de *Tchouan-yu*, qu'on appelle aussi *Toung-kou-tcheng*; mais comme à trois lys de distance au nord-est de *Lin-ho-kiem*, il y a une autre forteresse qui porte le nom de *Tchouan-yu-tcheng*, on ne peut assurer lequel de ces lieux fut le véritable séjour de cet ancien Empereur. On peut croire, conclut *Ly-toung*, que *Tchouan-yu* a demeuré tantôt dans l'un & tantôt dans l'autre.
- On me pardonnera de m'appesantir ainsi sur des minuties; ce que j'en fais est pour prouver que les Chinois n'ont aucun doute sur la réalité de l'existence de leurs premiers Souverains. Je reviens à l'Histoire.
- Tchouan-hiu*, *Kao-yang-ché*, avoit les eaux pour symbole, & fut nommé Roi des eaux, parce qu'il avoit, dit-on, toutes les vertus de cet élément. Il préféroit la couleur rouge à toutes les autres.
- Il tint d'abord sa Cour à *Ty-kiou*, d'où il la transféra ensuite à *Kao-yang* dans le lieu même où est aujourd'hui *Ki-hien*, ville du troisième ordre, dans le district de *Kai-fong-fou*.
- Il partagea l'Empire en neuf *Tcheou* ou Provinces, dont les districts respectifs, dit l'*Y-toung-tché*, embrassèrent tous les Royaumes connus. Quoiqu'il soit marqué dans le *Chou-king*, continue-t-il, que le grand *Yu* partagea aussi l'Empire en neuf *Tcheou* ou Provinces, il ne faut pas croire que ce partage ait été fait pour la première

2465
De l'âge d'or
brahmin la soixantaine

2464

2463

2462

2461

2460

53
Du règne de
Tchouan-
hiu la qua-
rante-neu-
vième.

52

54

55

56

57

58

DE L'HIST. UNIVER. DE L'EMP. CHINOIS. 231

Avant le Cycle. fois sous *Yai Le Ou-ien-toung-kao*, & les autres livres qui jouissent, comme lui, de l'estime générale, en assignent la première époque sous le règne de *Tchouan-yu*.

Avant le Cycle.

59 Il créa cinq nouveaux Magistrats. *Tchouan-hiu*, dit le *Ché-ki*, ne pouvoit pas se ressouvenir de bien loin. Il commença par former des maîtres pour l'instruction du Peuple, & ces maîtres furent les quatre fils de *Chao-hao*, & un des petits-fils de *Hoang-ty*. Les quatre fils de *Tchao-hao* sont *Tchoung*, *Kai*, *Sieou* & *Hi*. *Ly* est le nom du petit-fils de *Hoang-ty*, &c.

2459

2458

Premier Cycle du second Tri-cycle.

I Du règne de Tchouan-hiu, la cinquante-septième.

Tchoung & *Ly* furent chargés des affaires qui regardent le Ciel & la Terre, ainsi que du soin de faire rendre aux Esprits & aux Hommes ce qui leur est respectivement dû.

2457
De l'âge d'Abraham la soixante-huitième.

Tchouan-hiu marqua les changemens qu'il falloit faire aux calculs & aux observations. Il assigna la Lune *Yz* (la troisième dans l'ordre du Cycle) pour le commencement du Calendrier.

2456

La Terre, dit le *Ché-ki*, étant simplement *Yn*, est placée fixement dans le milieu. Le Ciel étant *Yang*, tourné par-dessus, l'environne, & tourne continuellement autour d'elle; mais comme il ne présente que des images confuses, l'Empereur en fit une représentation, sur laquelle il assigna un point par où on compteroit son commencement. Il y distingua avec exactitude les pleins & les vuidés, ce qui monte & ce qui descend. Cette année le commencement du Printemps fut compté pour le premier jour de la première Lune; les cinq planètes s'étant réunies dans le Ciel, passèrent dans la constellation *Yng-che*.

2455
Abraham âgé de soixante-dix ans, quinquante par ordre du

2454
Dieu Ur de Chaldée, sa patrie, & vint avec son père Tharé demeurer à

2453
Carran,

Il fit composer la musique *Tchong-yun*, & voulut que ce fût par elle qu'on commençât la cérémonie. L'Empereur, dit le *Ché-ki*, ordonna

232 ABREGE CHRONOLOGIQUE

Années
du Cycle.
6

à *Fai-loung* de se conformer aux sons que produisent les huit vents; & de composer le cantique *Koui-choui*, pour obtenir la température d'air nécessaire à la production des choses. Il fit faire des cloches avec du métal fondu; il fit composer les airs *Ou-ki* & *Lou-ying* dans lesquels l'*Yng* & l'*Yang* s'accordent; & l'on fit usage de tout cela, lorsqu'il sacrifioit au *Changty*. C'est ce qu'on désigne par le cantique *Koui-choui*.

Années
avant J. C.
2452

7

Le *Che-y*, après avoir expliqué quels sont les huit vents aux sons desquels *Fai-loung* eut ordre de se conformer, conclut en disant: pour ce qui est du sens du cantique *Koui-choui*, j'avoue que je ne l'entends pas.

2451

2450

9
Du règne
de Tchouan-
hiu La soix-
antième

Tous les Auteurs s'accordent à faire l'éloge de *Tchouan-yu*, comme étant un des plus grands Empereurs qu'ait eus la Chine. Il joignoit un esprit supérieur à une prudence consommée. Il étoit savant, & il entendoit très-bien les affaires pour toutes les choses qui sont de l'usage ordinaire de la vie; la terre fut son modèle, & il se conforma exactement à l'état où étoit alors le Ciel, pour régler les saisons. Pour ne pas se tromper dans l'administration de la justice, il imploroit le secours des Esprits; & pour que ses sacrifices fussent agréables au Ciel, il y apportoit une intention droite, & avoit soin de se purifier avant de les offrir.

2449
Vocation
d'Abraham.
Commence-
ment du Pen-
ple Hébreu.

10

2448

11

2447

12

2446

Son Empire s'étendit jusqu'à *Yo-ling* du côté du nord, jusqu'à *Kiao-tché* du côté du midi, jusqu'à *Pan-mou* du côté de l'est, & jusqu'à *Lieou-cha* du côté de l'ouest.

13

2445

14

Yo-ling est ce qu'on appelle aujourd'hui *Chun-tien-fou* ou Péking; *Kiao-tché* est la Cochinchine; *Pan-mou* est le nom d'une montagne qui est dans la mer orientale: cette montagne s'appelle au-

2444

Années du Cycle.		Années avant J. C.
15	<p>jour d'hui <i>Tou-so</i> ; <i>Lisou-cha</i> est aux extrémités du <i>Chan-fi</i>.</p> <p><i>Tchouan-hiu</i> épousa d'abord la fille de <i>Tseou-lou-ché</i>, dont il eut un fils auquel on donna le nom de <i>Lo-ming</i>. Il épousa en second lieu la fille de <i>Chèng-fen-ché</i>, dont il eut <i>Kiuen-tchang</i>. Les autres femmes lui donnerent <i>Kioug-tchan</i> & <i>Tao-ou</i>. Ce dernier fut un Prince stupide, incapable de quoi que ce soit. Pour ce qui est de <i>Lo-ming</i>, il prit dans la suite le surnom de <i>Sé</i> ; il fut père de <i>Pe-kouan</i>, qui eut pour fils le grand <i>Yu</i>, fondateur de la première Dynastie, dite la Dynastie des <i>Hia</i>, parce que le premier des titres de <i>Yu</i> fut celui de Prince de <i>Hia</i> (<i>Hia-heou-ché</i>). <i>Kiuen-tchang</i> eut de son épouse <i>Niu-kiao</i>, un fils qui porta d'abord le nom de <i>Ly-hoei</i>, & ensuite celui de <i>Ou-hoei</i>. <i>Ou-hoei</i> fut père de <i>Lou-tchoung</i>, & <i>Lou-tchoung</i> eut six fils, dont les noms sont <i>Fan</i>, <i>Hou-lien</i>, <i>Tsien-kang</i>, <i>Hou-jin</i>, <i>Tsao-sing</i>, <i>Ki-lien</i>.</p> <p><i>Ou-hoei</i> fut, sous le règne de <i>Kao-sin</i>, Mandarin du titre de <i>Tchou-young</i>. <i>Fan</i>, son petit-fils, fut fait gouverneur du pays de <i>Koun-ou</i> ; <i>Tsienkan</i>, un autre de ses petits-fils, eut en partage le pays de <i>Peng</i> ; ce qui lui fit donner le nom de <i>Peng-tsou</i>. <i>Peng-tsou</i> fut grand-père de <i>Yuen-tché</i>, qui fut fait gouverneur du pays de <i>Ouei</i>, & qui est connu sous le nom de <i>Ché-oueï</i>. Le pays de <i>Koun-ou</i> & de <i>Ouei</i> furent érigés en principautés sous la Dynastie des <i>Hia</i>, & les Princes qui les gouvernerent eurent le titre de <i>Heou</i> & de <i>Pe</i>.</p> <p><i>Ki-lien</i>, le sixième des fils de <i>Lou-tchoung</i>, prit le surnom de <i>Mi</i>. Ses descendants furent Souverains du royaume de <i>Tchou</i>.</p> <p><i>Kioug-tchan</i>, troisième fils de <i>Tchouan-hiu</i>,</p>	<p>2443</p> <p>2442</p> <p>2441</p> <p>2440</p> <p>2439</p> <p>2438</p> <p>Abraham âgé de quatre-vingt-six ans, a un fils d'Agar, sa concubine. Ce fils fut nommé Ismaël. Il est le père des Ismaélites, des Agaréniens, des Arabes, & de plusieurs autres Peuples, suivant le sentiment de quelques-uns ; mais ce sentiment n'est</p>
16		
17		
18		
19		
20		

Du règne de
Tchouan-
hiu, la soixante-quatrième.

Années
du Cycle.

fut pere de *King-kang*; *King-kang* le fut de *Kiu-ouang*; *Kiu-ouang* de *Kiao-nieou*; *Kiao-nieou* de *Kou-seou*; & *Kou-seou* eut pour fils le célèbre *Chun*, qui fut Empereur après *Yao*. Un des descendants de *Tchouan-hiu*, dont le nom étoit *Niu-seou*, fut pere de *Ta-yé*. *Ta-yé* eut de *Niu-sin* sa légitime épouse, *Ta-fé*, connu sous le nom de *Pe-y*, le même qui aida le grand *Yu* dans l'importante affaire de l'écoulement des eaux. L'Empereur *Chun* lui donna le surnom de *Yng*, & le grand *Yu* ne dédaigna pas de l'honorer après sa mort à l'égal de ses propres ancêtres. Dans la suite des tems, les descendants de *Ta-lien*, fils aîné de ce même *Pe-y*, furent Rois de *Tsin* & de *Tchao*.

21

On lisoit autrefois dans le *Chou-ki*, disent les Auteurs du *Houi-pien*, que *Tchouang-hiu*, *Kao-yang-ché* avoit huit fils qui portoient tous le nom de *Kai*. On lisoit encore dans le même livre, que *Kioun-echan* n'étoit que le grand-pere de *Chun*; mais il y a long-tems que les Savans ont corrigé ces erreurs; c'est pourquoi on n'en parle plus aujourd'hui. Par ces paroles du *Houi-pien*, on peut conclure que le *Ché-ki*, tel qu'on l'a dans les nouvelles éditions, est purgé de la plupart des fautes qui avoient échappé à *Sé-ma-tsen* lorsqu'il le composa. La réflexion que je fais ici, peut avoir son utilité. Après un regne de soixante-dix-huit ans, *Tchouan-hiu* mourut à la quatre-vingt dix-septieme année de son âge; son corps fut déposé à *Pou-yang*.

22

23

Ty-kou, *Kao-sin-che*, fils de *Kiao-ki* & petit-fils de *Chao-hao*, monte sur le trône; il eut le bois pour symbole, & fut nommé Roi des Bois. Il préféroit la couleur noire à toutes les autres. Suivant le *Ché-ki*, il avoit pour nom propre *Ki*, & pour surnom *Hien*, *Sien* ou *Tsuen*, car

24

Années
avant J. C.
pas senti de
mois par rap-
port aux Ara-
bes, puisqu'ils
régnèrent à
Babylone
avant la nais-
sance d'Abra-
ham.

2437

2436

2435

2434

Années du Cycle.		Années avant J. C.
25	il peut se prononcer de ces trois façons. Il étoit naturellement sage, & sa vertu fut plus qu'ordinaire.	2433
26	Il n'avoit encore que quinze ans lorsque <i>Tchouan-hiu</i> lui fit part du gouvernement, & lui donna	2432
27	pour apanage le pays de <i>Sin</i> . A l'âge de trente	2431
28	ans il fut déclaré <i>Fils du Ciel</i> & successeur de	2430
29	<i>Kao-yang-ché</i> , & comme le pays de <i>Sin</i> fut le	2429
30	lieu d'où il fut tiré pour donner des loix à tout	2428
31	l'Empire, il prit le nom de <i>Kao-sin-ché</i> .	2427
32	Il tint sa Cour au pays de <i>Po</i> . Ce pays, suivant l' <i>Y-toung-tché</i> cité par <i>Lieou-houng</i> , étoit	2426
33	près de <i>Koui-te-fou</i> , ville du premier ordre dans	2425
34	la province du <i>Ho-nan</i> . La ville de <i>Po</i> est désignée à quarante-cinq lys au sud-est de la ville	2424
35	de <i>Koui-te-fou</i> d'aujourd'hui. C'est dans cet endroit,	2423
36	dit <i>Lieou-houng</i> , que <i>Ty-kou</i> , pere de <i>Sie</i> , tenoit	2422
37	sa Cour, & où <i>Tcheng-tang</i> , fondateur de la Dynastie des <i>Chang</i> , transféra la sienne du pays de	2421
38	<i>Chang-kieou</i> où il la tenoit auparavant. <i>Hoang-fou-mi</i> dit que le pays de <i>Meng</i> est le <i>Po</i> du	2420
39	nord, qu'on appelloit aussi <i>King-po</i> ; que le	2419
40	pays de <i>Kou-chou</i> est le <i>Po</i> du Midi, celui-là	2418
41	même où <i>Tcheng-tang</i> alla tenir sa Cour, après	2417
42	qu'il eut été appelé à gouverner l'Empire; &	2416
43	que le pays de <i>Yen-ché</i> & le <i>Po</i> occidental ou	2415
44	de l'ouest, est le même que <i>Pan-keng</i> , dix-septième Empereur de la Dynastie, choisit pour	2414
45	être le lieu de sa Cour. (l'an 1401 avant l'Ere chrétienne). Les trois <i>Po</i> dont il est parlé dans	2413
46	l'article ou chapitre <i>Ly-tcheng</i> du <i>Chou-king</i> , continue <i>Hoang-fou-mi</i> , sont ceux dont je viens de	2412
47	parler. Mais comme les anciens livres ont été brûlés, il est difficile de savoir au juste lequel	2411
48	de ces trois <i>Po</i> est le véritable lieu où <i>Ty-kou</i>	2410
49	tenoit sa Cour.	2409
50	<i>Ty-kou</i> composa la musique <i>Lou-yng</i> , ou, pour	2408
51		2407
52		2406
53		2405

256. ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

Années du Cycle.		Années avant J. C.
54	mieux dire, fit composer la musique <i>Lou-yng</i> , par laquelle il voulut que l'on commençât la cérémonie.	2404
55		2403
56	L'Empereur, dit le <i>Ché-ki</i> , donna à <i>Hien-ho</i> l'inspection générale sur tout ce qui concernoit la Musique, & lui ordonna de faire des cantiques & de composer des airs. Il chargea <i>Tsouï</i> du soin des cloches, des <i>King</i> & des tambours de peau; & <i>Ling-kouang</i> eut ordre de veiller sur les instrumens à vent, tels que le <i>Huén</i> & le <i>Tché</i> . On composa une musique à laquelle on donna le nom de <i>Lou-yng</i> . Dans cette musique, dit le <i>Che-y</i> , on célébroit le Ciel, la Terre, les quatre Saisons, & tout ce que les uns & les autres offrent de brillant & de bon.	2402
57		2401
58		2400
59		2399
60		2398
Second Cycle de du second Tri- cycle.		
1		2397
Du regne de Ty-kou la septe neuvi- me.		
2	Ce Prince passe dans l'esprit des Chinois pour un très-grand Empereur. Le <i>Ché-ki</i> fait son éloge en ces termes : <i>Ty-kou</i> savoit employer chaque chose à son usage propre, & il en tiroit toujours le meilleur parti possible. Il n'étoit point attaché à sa propre personne, & l'amour-propre ne fut jamais un défaut chez lui. Il étoit si éclairé, qu'il savoit les choses éloignées comme si elles s'étoient passées sous ses yeux; rien ne lui échappoit; comme le Ciel, il étoit équitable à l'égard de tout le monde. Quoiqu'il aimât tendrement son Peuple, il ne se dépouilloit jamais de cette majesté qui attire le respect; & quoiqu'il fût naturellement complaisant & compatissant, sa fermeté n'en étoit pas moins inébranlable. Il se gouvernoit lui-même comme il gouvernoit les autres. Il connoissoit les richesses de la terre, & il apprit à ses sujets la véritable manière de se les procurer. Instruit du cours du Soleil & de la Lune, il savoit quand il falloit aller au-devant ou les accompagner. Plein de respect pour les	2396
3		2395
4		2394
5		2393
6		2392
7		2391
8		2390
9		2389
10		2388
11		2387
12		2386
13		2385
		Esprits

<i>Années du Cycle.</i>		<i>Années avant J.-C.</i>
14	Esprits & pour les Ombres, il rendoit aux uns	2384
15	& aux autres les honneurs qui leur sont dus. Sa	2383
16	figure étoit des plus brillantes; mais les vertus	2382
17	dont il étoit orné, brilloient encore davantage.	2381
18	Tous les mouvemens de son corps étoient tou-	2380
19	jours à propos. Ses habits n'étoient ni précieux,	2379
20	ni vils; il gardoit en toutes choses ce juste milieu	2378
21	qui fait la perfection. Sa gloire s'étendit aussi	2377
22	loin que les rayons du Soleil & la clarté de	2376
23	la Lune, & son empire fut celui de l'univers	2375
	entier.	
<i>Du regne de Ty-kou la soixante-unie- me.</i>	<i>Ty-kou</i> avoit épousé la fille de <i>Yequ-tay-ché</i> ;	
	laquelle, sous le nom de <i>Kiang-yuen</i> ; eut le rang	
	de légitime & première épouse. Il en eut un fils	
	qui fut appelé <i>Ki</i> . La naissance & l'éducation de	
24	ce fils ne furent pas dans l'ordre ordinaire, ce	2374
	qui fut cause, peut-être, qu'il ne fut pas désigné	
	pour être le successeur de son père dans le gou-	
	vernement de l'Empire. Dans la suite des tems	
25	l'Empereur <i>Chun</i> , frappé de son mérite, l'éleva	2373
	à la dignité de <i>Heou-tchi</i> . C'est de ce <i>Ki</i> que le	
	fondateur de la Dynastie des <i>Tcheou</i> tire son	
	origine.	
	La seconde épouse de <i>Ty-kou</i> s'appelloit <i>Kien-</i>	
26	<i>ty</i> . Elle étoit fille de <i>Yeou-soung-che</i> , & fut mère	2372
	du fameux <i>Sié</i> , que <i>Chun</i> mit au nombre de ses	
	Ministres, en lui donnant le titre de <i>Sé-tou</i> . C'est	
	de lui que descendent le fondateur de la Dynastie	
27	des <i>Chang</i> , & le célèbre Philosophe connu en	2371
	Europe sous le nom de Confucius.	
	<i>King-tou</i> , fille de <i>Tchen-soung-che</i> , fut sa troi-	
28	sième épouse. C'est d'elle que naquit l'illustre &	2370
	sage <i>Yao</i> , sous lequel arriva ce déluge qui fit	
	tant de ravages à la Chine. Il fut Empereur sous	
	le nom de <i>Tao-tang-ché</i> .	
	Sa quatrième épouse, nommée <i>Tchang-y</i> , étoit	

Années du Cycle.		Années avant J. C.
29	<p>filles de <i>Tseou-ché</i>, autrement dit <i>Tseou-tsé-ché</i>. Elle eut deux fils, dont l'aîné, qui portoit le nom de <i>Tché</i>, succéda à son pere <i>Ty-kou</i>, & le second, qui s'appelloit <i>Che-tchen</i> & <i>Ngo-pe</i>, fut un homme moins qu'ordinaire & presque imbécille.</p>	2369
30	<p>Du reste, les titres de premiere, seconde, troisieme & quatrieme epouses, ne désignent dans l'Histoire chinoise, que les rangs qu'occupoient les différentes femmes des Empereurs. Si l'etiquette du Palais étoit alors ce qu'elle est aujourd'hui, on donneroit à la premiere epouse le titre d'Impératrice, & aux trois-autres le titre de Reines du premier, second & troisieme ordres. Je fais cette remarque, afin qu'on ne croie pas que ces femmes se sont remplacées après la mort l'une de l'autre.</p>	2368
31 Ty-kou meurt à l'âge de quatre- vingt dix-neuf ans ou de cent un ans.	<p>Après un règne de soixante-dix ans, <i>Ty-kou</i> cessa de vivre à la quatre-vingt-dix-neuvieme année de son âge, ou plutôt à la cent unieme; car, suivant le <i>Ché-ki</i>, il avoit trente ans révolus quand il monta sur le trône. Son corps fut déposé à <i>Toun-kieou</i>.</p>	2367
32 Premiere an- née du regne de Ty-tché	<p><i>Ty-kou</i> eut pour successeur immédiat <i>Ty-tché</i> l'aîné des deux fils qu'il avoit eus de <i>Tchang-y</i> sa quatrieme epouse. <i>Ty-tché</i> n'avoit aucune des bonnes qualités qui font les grands Empe- reurs, & il avoit tous les défauts qui auroient dû le faire exclure de l'Empire, s'il n'avoit eu soin de les cacher du vivant de son pere. Mais à peine fut-il sur le trône, qu'il s'abandonna à toutes sortes d'excès. Tel est le portrait que l'Histoire fait de ce Prince. Son regne, dit le <i>Ché-ki</i>, commença l'année <i>Kia-ou</i>, trente-unieme du Cycle de 60, à dater depuis la mort de son pere, & finit l'année <i>Kia-tchen</i>, quarante-unieme du même cycle. Ainsi depuis l'année <i>Y-ouei</i>,</p>	2366
33		2365
34		2364 Naisances d'Esau & de Jacob.
35		2363
36		2362

Année
du Cycle
37

rente-deuxieme du Cycle , qui est comptée pour la premiere du regne de *Ty-tché* jusqu'à l'année *Kia-tchen* , quarante-unieme du Cycle , qui est celle de la déposition de ce Prince , il y a neuf ans accomplis.

38

Les Princes & les Grands , voyant que *Ty-tché* , par sa mauvaise conduite , déshonoroit le trône de ses Ancêtres , l'obligerent à y renoncer. Ils

39

proclamerent tout d'une voix son frere *Yao* , & lui donnerent l'auguste titre de *Fils du Ciel* , dont ils le croyoient digne par ses vertus & ses belles qualités.

40

Du regne de
Ty-tché la
neuvieme &
derniere an-
née.

Quoique depuis *Ty-tché* en remontant (apparemment jusqu'à *Hoang-ty*) , on puisse déterminer l'âge & les regnes des différens Empereurs , dit *Kin-lien* , cité par *Nan-suen* , il n'est pas aisé de les déterminer suivant l'ordre des Cycles. Il suffit pour le présent que nous sachions combien de tems ils ont vécu , & combien d'années ils ont donné des loix au monde.

41

Kia-tchen.
Premiere an-
née du regne
de *Yao*.

Ty-yao , Prince de *Tang* sous le titre de *Heou* , est élevé à la sublime dignité de *Fils du Ciel* , & tient sa Cour à *Ping-yang*. On lui donne le feu pour symbole , & on l'appelle *Roi du feu* , parce qu'il avoit les qualités qu'on attribue à cet élément.

C'est de cette premiere année du regne de *Yao* que les Chronologistes les plus exacts & tous les Historiens de l'Empire partent comme d'un point fixe , pour marquer avec les caracteres cycliques la durée non interrompue de leur Monarchie ; durée , disent-ils , qu'ils renferment par ce moyen , dans les justes bornes d'une certitude contre laquelle il n'y a pas le moindre doute à former.

On a vu dans le discours préliminaire , comment

Années
avant J. C.
2361

2360

2359

2358
Commer-
mens de la
seconde Dy-
nastie des
Princes de
Tanis ou des
Rois Pasteurs

2357

*Années
du Cycle.*

l'Empereur, aujourd'hui régnant, a cru devoir remonter encore plus haut, & assigner pour première époque de la certitude chronologique, la soixante-unième année du règne de *Hoang-ty*, c'est-à-dire, l'an 2637 avant J. C.

*Années
avant J. C.*

A l'aide du brillant flambeau dont cet illustre Prince n'a pas dédaigné d'éclairer la république littéraire de son vaste Empire, je n'ai pas craint de pénétrer dans l'obscurité de ces premiers tems, & je vais parcourir d'un pas rapide les routes très-peu battues de l'Histoire la plus étendue qui soit dans l'Univers.

Cependant comme nos Savans d'Europe se plaignent que les commencemens des Annales chinoises manquent de faits & de détails, faute desquels, disent-ils, l'Histoire de la Chine n'a aucune prérogative sur les Histoires des autres Nations, je tâcherai de les satisfaire, en rapportant par le menu tout ce que je croirai pouvoir contribuer à les faire revenir de leurs préjugés.

Le nom de *Yao*, dit le *Ché-ki*, étoit *Fang-hiun*, & son surnom *Y-ki*. Il étoit frère cadet de *Tché*, fils *Ty-kou*, *Kao-sin-ché*, & petit-fils de *Hoang-ty* à la seconde génération, c'est-à-dire, petit-fils du petit-fils de *Hoang-ty*. *King-tou*, sa mère, fille de *Tcheng-foung-ché*, le conçut sous l'heureux présage d'un dragon rouge; & lorsqu'elle fut au quatorzième mois de sa grossesse, elle le mit au monde à *Tan-ling*.

41
*Première année du règne
de Yao.*

Yao fut élevé dans le Royaume de *Y*, dont la famille de sa mère étoit en possession. Il passa ensuite dans le pays de *Ki*; & c'est pour rappeler le souvenir du séjour qu'il fit dans ces deux endroits, qu'on lui donna le nom de *Y-ki-ché*.

2357

Années
du Cycle.

Il n'étoit encore qu'à la treizieme année de son âge, quand *Ty-tché* le jugea digne d'avoir part au gouvernement, en lui assignant le pays de *Tao* pour apanage.

A l'âge de quinze ans, il fut fait Prince du *Tang* avec le titre de *Heou*.

L'année d'après, *Ty-tché* étant dans la neuvieme de son regne, & s'étant rendu par sa mauvaise conduite un objet de mépris pour le Ciel & pour les hommes, les Grands de l'Empire le déposèrent unanimement, choisirent *Yao* pour régner en sa place, & le proclamèrent fils du Ciel à *Ping-yang*, où il tint d'abord sa Cour. Il choisit la lune *Ping-yu*, autrement dite la lune du Tigre, troisieme dans l'ordre du cycle, pour être la premiere de l'année civile.

Kin-lien dit à cette occasion que *Yao* ne fit que se conformer au règlement qui avoit déjà été fait sous *Tchouan-hiu*, par lequel l'année devoit commencer à la lune *Ping-yn*. Ce règlement fut confirmé de nouveau par le grand *Yu*, suivant le *Tchoung-tché*: *Yao* naquit l'année *Kia-chen* (vingt-unieme du Cycle) & monta sur le trône l'année *Kia-tchen* (quarante-unieme du Cycle); d'où il résulte qu'il étoit dans la vingt-unieme année de son âge, lorsqu'il fut fait Empereur, & non pas dans la seizieme comme le dit le *Ché-ki*. Le plus grand nombre des Critiques, & l'Historien avec eux, se décident pour ce dernier, & leur sentiment est aujourd'hui suivi de tout le monde. Mais quand même les sentimens seroient partagés sur l'âge qu'avoit *Yao* lorsqu'il monta sur le trône, il n'en résulteroit que des doutes sur la durée totale de sa vie, mais non sur celle de son regne. *Yao*, dit le *Chou-king*, chapitre *Yao-tien*, étoit un Prince

Années
avant J. C.

41
Premiere année
du regne
de Yao.

2357.

Années
du Cycle.

d'un mérite accompli. Son respect étoit éclairé, sa science réfléchie : il étoit toujours en paix avec lui-même, il étoit condescendant avec simplicité, il étoit véritablement humble. Sa gloire se répandit des quatre côtés, & remplit le haut & le bas. Connoissant tout ce que la vertu a de plus sublime, il aimoit tendrement ses proches de neuf degrés, & ses proches vécurent entre eux dans une union intime. Il instruisoit son Peuple, connut clairement ses devoirs & les pratiqua. Il pacifia les différens Royaumes, & le *Peuple des têtes noires*, qui s'étoit perverti, vécut en paix comme les autres.

Comme mon objet ici est d'entrer dans tous les détails du commencement de l'Histoire chinoise, on me permettra de rapporter ce que disent les Interprètes en éclaircissant ce passage du *Chou-king*. Les proches de neuf degrés, dit le *Koung-tchouan*, se comptent depuis le trisaïeul jusqu'au fils de l'arrière-petit-fils. Par le *Peuple des têtes noires*, il faut entendre le grand nombre, au sentiment de plusieurs Auteurs graves. Quand *Yao* prit les rênes du gouvernement, la discorde régnoit en général parmi les hommes.

41
Première année du règne de Yao.

Yao, continue le *Chou-king*, chargea les Astronomes *Hi*, *Ho*, du soin de calculer & d'observer. Il leur ordonna d'instruire le Peuple de la connoissance des tems, &c. Voy. dans les Discours préliminaires, pag. 94 & suiv. Selon *Chao-ssé*, dans le livre intitulé *Hoang-ki-king*, tout ce qu'on vient de dire doit être placé sous la première année du règne de *Yao*. Les livres faits sous les *Han* orientaux, sous les *Tsin* qui vinrent après eux, en disent de même, & suivent en cela le *Tchun-ssieou* : d'où l'on peut conclure, dit le Glossateur que j'ai sous les yeux, que *Yao* regarda l'Astronomie

Années
avant J. C.

2357

Années
du Cycle.
42
Seconde an-
née du regne
de Yao.

comme le point le plus essentiel de son gouver-
nement, puisque ce fut celui-là même qui mérita
le premier de ses soins.

Années
avant J. C.
2356
/

43
Troisième an-
née du regne
de Yao.

Yao ordonna à *Hi* & *Ho* de composer des
regles pour l'intercalation des Lunes, de déter-
miner exactement les quatre saisons, & de rendre
l'année complète. Les interprètes font ici leurs
efforts pour deviner la méthode qui fut alors
employée. Voyez l'Histoire sous la seconde année
du regne de *Yao*, le commentaire du *Chou-king*
sous le chapitre *Yao-tien*, &c.

2355

44
Quatrième an-
née du regne
de Yao.

Sous la troisième année du regne de *Yao*, *Nan-
siuen* fait une remarque que je vais rapporter, &
à laquelle il est bon qu'on fasse attention. Con-
fucius, dit-il, commence *Tchun-tsieou* la quarante-
neuvième année du regne de *Ping-ouang*, l'année
Ki-ouei, cinquante-sixième du Cycle, & le finit
à la trente-neuvième année du regne de *King-ou-
ang*, l'année *Keng-chen*, cinquante-septième du
Cycle (la quarante-neuvième année du regne
de *Ping-ouang*, répond à l'an 722 avant J. C.).
Cet intervalle de tems, continue *Nan-siuen*, ren-
ferme 242 ans. Il n'y a pas des affaires à rap-
porter sous chaque année ; cependant chaque
année est marquée de son nombre ordinal : mé-
thode excellente, qui empêche la confusion, &
que tous les Annalistes auroient dû suivre. Le
Tchun-tsieou de Confucius, est aujourd'hui le
modele sur lequel on se forme.

2354

45
Cinquième an-
née du regne
de Yao.

Yü-chang-ché, du royaume de *Y* méridional,
vint à la Cour & apporta une grande tortue. Du
tems de *Tao-sang-ché*, dit le *Toung-tché*, *Yü-chang-
ché*, du Royaume de *Y* méridional, vint à la Cour,
& apporta une tortue merveilleuse qui existoit à-
peu-près depuis mille ans. Elle avoit plus de trois
pieds de circonférence.

2353

Années
du Cycle.

46

Sixième an-
née du regne
de Yao.

L'Histoire du monde depuis son commence-
ment jusqu'alors, étoit écrite sur son ecaille en
caractères *Ko-teou*. Yao la fit transcrire, & lui
donna le nom de *Koui-ly-chou*, c'est-à-dire,
livre des généalogies rapportées sur la tortue.

Le *Ché-ki* dit que dans le jardin de Yao il
crût une plante qui pouffoit une feuille chaque
jour de la Lune, depuis le premier jusqu'au 15 ;
& qui chaque jour en perdoit une, depuis le 15
jusqu'au commencement de la Lune suivante.
On appella cette plante *Ming-kié* ou plante du
calendrier. Les faits de la tortue & de la plante,
dit un Critique nommé *Kin-lien*, ne méritent
aucune croyance. D'autres ne pensent pas tout-à-
fait comme lui, & regardent ces deux faits
comme des allégories qu'ils tâchent d'expliquer ;
quelques-uns plus crédules croient devoir ajouter
foi à cette ancienne tradition, & disent qu'il
n'est pas étonnant que le Ciel ait voulu faire
des prodiges en faveur d'un Prince aussi ver-
tueux & aussi sage que l'étoit celui sous lequel
les deux faits en question sont arrivés.

47

Septième an-
née du regne
de Yao.

La septième année du règne de Yao, le *Ki-lin*
se montra dans les bois, & le *Foung-hoang* fit son
nid sur le faite du palais. Voyez ce que j'ai dit
de ces deux animaux merveilleux dans l'expli-
cation de la première & de la seconde planche.

48

Huitième an-
née du regne
de Yao.

Il est dit dans le *Toung-tché*, que sous le regne
de Yao l'étoile *King-hing* parut ; qu'il tomba du
Ciel une rosée douce ; qu'il sortit de terre une
source jaillissante d'une très-bonne eau ; qu'il
crût une herbe d'un rouge éclatant ; que le *Foung-
hang* fit son nid sur le faite du Palais ; que dans
l'enceinte du même Palais, on vit un dragon
dans une marre d'eau ; & qu'enfin il y eut dans
un même jour jusqu'à dix merveilles ;

49

Neuvième an-
née du regne
de Yao.

Années
avant J. C.

2352

2351

2350

Abraham,
vingt-unième
Patriarche,
meurt âgé de
cent soixante-
cinq ans.

2349

Quelques

<i>Années du Cycle.</i> 50	<p>Quelques interpretes prétendent que ces prodiges arriverent sous le regne de <i>Yao</i>, pour affermir les sentimens d'estime que les sujets de ce grand Prince avoient conçus pour lui.</p>	<i>Années avant J. C.</i> 2348
51	<p><i>Lou-ché</i> dit que le <i>Ki-lin</i> est de couleur jaune, & que la pointe de sa corne est arrondie.</p>	2347
	<p>Les mots <i>King-hing</i> signifient étoile brillante; je ne connois aucune étoile particuliere qui porte ce nom.</p>	
52 <i>Douzieme an- née du regne de Yao.</i>	<p>La douzieme année de son regne, <i>Yao</i> visita les montagnes des quatre côtés.</p>	2346 <i>Bélus fonde à Babylone la Monarchie des Assyriens.</i>
53	<p>Les montagnes dont il s'agit ici sont appellées du nom de <i>Yo</i>. C'étoit l'usage des anciens Rois, d'aller sacrifier sur ces montagnes. Elles étoient au nombre de quatre; mais sous la Dynastie des <i>Tcheou</i>, on en ajouta une cinquieme. On avoit choisi les plus élevées parmi celles qui étoient situées aux quatre côtés de l'Empire.</p>	2345
54	<p><i>Houng-tse</i> dit : <i>Ty-yao</i>, parvenu à la douzieme année de son regne, se communiqua à tout son Peuple; & dans le commentaire on ajoute que la même chose se pratiquoit de douze en douze ans une fois seulement.</p>	2344
55	<p>Il est dans le <i>Toung-iché</i> que la cérémonie d'aller visiter les cinq <i>Yo</i>, ou principales mon-</p>	2343
56	<p>tagnes, fournissoit aux Empereurs l'occasion de s'informer de ce qui regardoit le Peuple. Ils s'informoient par eux-mêmes auprès des Gou-</p>	2342
57	<p>verneurs des villes ou des Provinces par où ils passaient, des vertus & des défauts du Peuple, & de l'état bon ou mauvais où il se trouvoit.</p>	2341
58	<p>Ils soulageoient les malheureux; ils pourvoyoient à la subsistance des veuves, &c. C'est dans ces rencontres en particulier, que le grand <i>Yao</i> se montrait le père plutôt que le maître de ses</p>	2340
59	<p>sujets. Il en fut si tendrement aimé, que sa seule</p>	2339
60 <i>Vingtieme année du re- gne de Yao.</i>		2338

<i>Années du Cycle.</i>		<i>Années avant J. C.</i>
	volonté suffisoit pour leur faire pratiquer tous leurs devoirs.	
<i>Troisième Cycle du second Tri-cycle.</i>	Les premières années de ce Cycle, jusqu'à la vingt-unième, ne sont marquées d'aucun événement ; mais la vingt-unième, qui est la quarante-unième du règne de Yao, est recommandable par la naissance de Chun. L'Historien, en marquant cette naissance, fait en même temps la généalogie de celui qui étoit destiné pour être le successeur de Yao.	2337 2336
1		
<i>Vingt-unième année du règne de Yao.</i>		
2		2335
3		2334
4		2333
5		2332
6	<i>La quarante-unième année du règne de Yao, Chun naquit à Tchou-foung, dit Mong-tse. Il étoit du pays de Y oriental. Son père, dit le Ché-ki, s'appelloit Kou-seou, &c, suivant le So-yn, le nom de sa mère étoit Ngo-teng.</i>	2331 2330
7		
8		2329
9	On lit dans le <i>Toung-tché</i> , que Chun avoit les yeux à double prunelle, le teint basané, la bouche grande, &c la majestueuse contenance du dragon ;	2328
10	qu'il avoit six pieds de haut ; qu'il naquit dans le pays de Yao-hiu, &c que c'est pour cette raison qu'on l'appelle aussi du surnom de Yao. Le caractère Yao du surnom de Chun, est très-différent	2327 2326
11	du caractère Yao, qui désigne l'Empereur Yao. Les deux sons ne font aucune équivoque en Chinois, ils pourroient en faire en François, c'est pourquoi je fais cette remarque.	2325 2324
12		
13	Dans le <i>Lou-ché</i> de <i>Lo-ché</i> , il est dit que le grand-père de Chun ayant été Souverain du pays de Yu, le surnom de Yu est le premier sous lequel on désigne sa famille, &c le premier sous lequel on le désigne lui-même en l'appellant <i>Yu-chun</i> . Les commentaires sur le <i>Tchun-tseou</i> , disent à-peu-près la même chose.	2323 2322 2321 2320
14		
15		2319
16		
17		
18		
19		
20	Le livre intitulé <i>Kou-ché</i> fait par <i>Sou-ché</i> , dit : on appelle Chun du nom de <i>Hieou-yao</i> , parce qu'il étoit né à Yao-hiu, du district ou du terri-	2318

Années du Cycle.		Années avant J. C.
21	toire de Tchou-foung. On l'appelle du nom de Yeou-koui, parce qu'il avoit demeuré à Kouï-joui.	2317
Quarante- unième année du règne de Yao.	Tchou-foung & Kouï-joui étoient aux environs de l'endroit où est aujourd'hui Ho-toung-hien, ville du troisième ordre du district de Ho-tchong-fou. Pour ce qui est des paroles de Mong-tse : Chun étoit du pays de Y oriental, elles ne sont employées qu'en opposition de ces autres : Ouén-ouang étoit du pays de Y occidental ; c'est un parallèle que fait Mong-tse entre Chun & Ouén-ouang ; & comme il appelle Ouén-ouang du nom de Si-y-jin, qui signifie homme de Y occidental, il appelle Chun du nom de Toung-y-jin, qui signifie homme de Y oriental. Ainsi, suivant Mong-tse, Ho-tchoung est le Y oriental, & Ki-tcheou est le Y occidental. De l'un à l'autre de ces deux endroits il y a plus de mille lys de distance.	2316
22	Je parlerai plus au long de ce qui regarde Chun, sous les années de son propre règne.	2315
Quarante- deuxième an- née du règne de Yao.	La cinquantième année de son règne, Yao se promena dans le carrefour, & se rendit ensuite à la montagne Houa-chan.	2314
23	Ce carrefour, ou lieu à triple issue, étoit apparemment quelque jardin public, où il étoit permis à tout le monde de se rendre ; car c'est-là, suivant le Ché-ki, que Yao entendit faire son éloge par des bouches peu accoutumées à la flatterie. Voici comment il rapporte le fait.	2313
24	La cinquantième année de son règne, Yao se promenant dans le lieu à triple issue, entendit des enfans qui, en se divertissant entre eux, chantoient les paroles suivantes : c'est le plus grand Prince qui ait gouverné le monde ; savoir imiter sa conduite, c'est savoir toute chose, c'est être en possession de tout. Ouén-tchoung-tse prétend que dans ce	2312
25		2311
26		2310
27		2309
28		2308
29		2307
30		2306
Cinquantième année du rè- gne de Yao.		2305
31		
32		
33		

Années
du Cycle.

carrefour il y avoit une maison royale, dans laquelle le Prince se rendoit quelquefois pour s'informer de ce qui concernoit le Peuple.

Années
avant J. C.

34

Le *Toung-tché* rapporte qu'un vieillard qui se trouva sur le passage du Prince, chanta, en frappant de tems en tems la terre avec son bâton, les paroles dont voici le sens : « Dès que le So-
 » leil se leve, je me mets au travail ; lorsque le
 » Soleil se couche, je vais prendre mon repos ;
 » quand j'ai soif, l'eau que je puis moi-même
 » me sert de boisson ; quand j'ai faim, les grains
 » que j'ai moi-même semés & recueillis, sont
 » ma nourriture : pourquoi, grand Prince, vous
 » donner tant de mouvement pour me procurer
 » ce dont je suis abondamment pourvu ? »

2304

35

Il est dit encore que lorsque *Yao* étoit en chemin pour se rendre à *Hoa-chan*, un homme de *Hoa-foung*, s'écria en le voyant : « Vertueux per-
 » sonnage, puissiez-vous vivre encore un grand
 » nombre d'années, que vos richesses aillent
 » toujours en augmentant ! que votre postérité
 » soit des plus nombreuses ! — Que me souhaitez-
 » vous là, lui répondit *Yao* ? Me souhaiter beau-
 » coup d'enfans, c'est me souhaiter beaucoup
 » d'inquiétudes & de chagrins ; vouloir que mes
 » richesses augmentent, c'est vouloir augmenter
 » mes soins ; désirer que je vive long-tems, c'est
 » désirer que j'aie beaucoup de fautes à me
 » reprocher.

2303

36

« Non, Prince, repliqua l'homme de *Hoa-
 » foung* ; l'objet de mes vœux n'est pas tel que
 » vous le dites. Le Ciel, en rendant un Peuple
 » nombreux, veut qu'il y ait des maîtres pour
 » le gouverner ; si vous avez beaucoup d'enfans,
 » vous confierez à chacun d'eux une portion de
 » votre autorité, ils vous soulageront dans le

2302

37

2301

Années
du Cycle.
38

39

40
Soixantième
année du re-
gne de Yao.

» gouvernement de l'Empire : quel chagrin peut-
» il vous en revenir ? Formés par vos sages le-
» çons, ils imiteront votre conduite. Si vos ri-
» cheffes augmentent, vous les distribuerez, vous
» ferez des heureux; qu'y a-t-il en cela qui exige
» de si grands soins ? Je n'y vois pour vous qu'une
» satisfaction de plus, celle de pouvoir suivre
» le doux penchant qui vous entraîne à faire du
» bien. Je fais que l'homme le plus parfait n'est
» pas exempt de défauts; mais comme le nombre
» des vertus l'emporte chez vous sur celui des
» vices, & que vous faites chaque jour de nou-
» veaux efforts pour diminuer celui-ci, en au-
» gmentant celui-là; vous souhaitez une longue
» vie, c'est faire des vœux pour votre perfection.
» Ainsi, Prince, puissiez-vous, après avoir vécu
» dix mille ans, devenu Esprit, monté sur un
» nuage blanc, vous elever jusqu'au séjour du
» Ty ».

La soixantième année de son regne, Yao alla
visiter les quatre *Yo* ou principales montagnes.
Il loua publiquement la piété filiale de *Yu-chun*.

Après la mort de *Chun*, *Kou-sou*, prit une
seconde femme, à laquelle il donna le titre de
légitime épouse : il en eut un fils qui porta le
nom de *Siang*. Ce fils, l'objet particulier de sa
tendresse, étoit dur, orgueilleux, jaloux & vin-
dicatif. Le mérite de *Chun*, son frere aîné, étoit
trop éclatant pour qu'il ne lui fit pas ombrage.
Il fit tous ses efforts pour l'obscurcir; mais tous
ses efforts furent inutiles. *Chun* opposa toujours
une douceur inaltérable, aux mauvais procédés
de *Siang*; ce qui irrita si fort celui-ci; qu'il résolut
de tuer son frere, & qu'il en chercha l'occasion.

Quelques interpretes prétendent que *Chun*
ignore quelque tems le cruel dessein de son

Années
avant J. C.
2300

2299

2298

Années
du Cycle.

Années
avant J. C.

40
Soixantième
année du re-
gne de Yao.

2198

frere; ce qui fut cause, disent-ils, qu'il ne quitta pas si-tôt la maison paternelle. Mais *Mong-tse* ne pense pas ainsi. Quoi qu'il en soit, le *Ché-ki* attribue à *Kou-seou* lui-même, le dessein de faire mourir son fils, & il ajoute que ce ne fut que pour se soustraire à une mort certaine, que *Chun* prit enfin le parti de la fuite. Il alla d'abord à la montagne de *Ly-chan*, où il cultiva la terre de ses propres mains. Ceux des environs ne tarderent pas à s'appercevoir que cet Etranger etoit un homme plus qu'ordinaire. Ils se mirent sous sa conduite. Ils le reconnurent pour leur chef. *Chun*, qui vouloit vivre inconnu, quitta cet endroit & se retira près du lac *Lei-tché*, où il s'occupa de la pêche. Ceux qui habitoient les environs de ce lac, charmés de sa bonne façon d'agir, lui céderent en tout la prééminence, & ce fut là précisément ce qui l'engagea à s'éloigner encore. Il alla à *Ho-pin*; il y construisit des fourneaux; il y fit des briques & des vases de terre, dont la bonté surpassa tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors de meilleur en ce genre. De *Ho-pin* il se rendit à *Cheou-kieou*, & de *Cheou-kieou* il passa à *Fou-hia*, exerçant toujours quelque art pour pourvoir à sa subsistance. Il n'eut pas demeuré un an à *Fou-hia*, qu'il se forma un village entier autour de sa cabane. Ceux qui cultivoient les terres de ce canton, s'étoient rassemblés auprès de lui & l'avoient reconnu pour leur chef. Sa réputation s'étendit bientôt au loin; on venoit de tous côtés pour lui demander des instructions ou des avis, ou pour vivre sous ses ordres. Le nombre de ces derniers augmenta si fort, qu'au bout de trois ans, il fut plus que suffisant pour former une grande ville. *Chun* en bâtit une, l'entoura de murailles, & y fit les fonctions de gouverneur.

Années
du Cycle.

Il n'est pas étonnant que le mérite d'un tel homme fût porté par la renommée jusqu'aux oreilles de *Yao*. Ce sage Prince qui s'informoit si exactement de tout ce qui regardoit ses sujets, ne pouvoit ignorer que difficilement ce qui se passoit d'un peu essentiel dans les cours respectives des petits Princes ses vassaux. Or, *Kou-siou*, pere de *Chun*, & descendant de *Hoang-ty* par *Tchouan-hiu*, étoit prince de *Yu*. Il n'est pas à présumer que *Yao* ne sût rien de la fuite de *Chun*, & des motifs qui l'y avoient déterminé. Quoi qu'il en soit, s'il ne l'avoit pas su auparavant, il l'apprit la soixantième de son regne, lorsqu'il fit la visite des quatre *Yo*.

Années
avant J. C.

Je mets ici toutes ces particularités, pour faire connoître d'avance celui qu'on verra bientôt associé à l'Empire. L'Historien public n'a pas dédaigné d'en embellir son ouvrage, pourquoi aurois-je craint de les rapporter d'après lui ? Elles n'ont rien qui sorte des bornes de la vraisemblance ; elles sont au contraire très-conformes aux mœurs & à la simplicité de ces anciens tems ; d'ailleurs elles sont attestées par toute l'antiquité, & les Critiques même les plus sévères n'ont pas osé les révoquer en doute quant à leur totalité. Ces gens qui s'assembloient en assez grand nombre pour former d'abord un village, & ensuite une ville, n'ont rien qui doive surprendre.

2198

40
Soixantième
année du re-
gne de *Yao*.

Du tems de *Yao*, il ne pouvoit pas y avoir des villes bien près les unes des autres. Je crois qu'à l'exception de la Capitale & des lieux particuliers où les petits Princes feudataires tenoient leur Cour, tout le reste n'offroit que cabanes ou maisons rustiques, propres à loger des hommes qui s'occupoient plus des travaux de la campagne que de toute autre chose.

Années
du Cycle.

41

Soixante-
unième année
du règne de
Yao. Déluge
ou plutôt
grande inon-
dation.

Fondé sur les paroles du *Chou-king*, sur le sentiment du plus grand nombre des interprètes, & sur la manière fixe dont les travaux faits pour l'écoulement des eaux, sous les règnes de Yao & de Chun, sont énoncés, l'Historien a cru devoir placer sous cette année le déluge qui fit de si grands ravages dans toute la Chine.

La soixantième année du règne de Yao, dit-il, les grandes eaux ayant fait leurs funestes ravages, l'Empereur, après avoir consulté le *Sée-yo*, fit choix de *Kouen*, le décora du titre de *Sée-koung*, & le chargea du soin d'y remédier. Ces paroles, ajoute-t-il, sont extraites du *Chou-king*, article Yao-tien.

42

43

44

45

46

47

Dans ce tems-là, dit le *Toung-tché*, le passage de *Loung-men* n'étant point encore ouvert, le pays de *Liu-leang* ne recevant point encore les eaux, les rivières sortirent de *Mong-men*, se réunirent au *Kiang* & au *Hoai*, & coulerent ensemble sans avoir aucun lit. Les campagnes furent inondées, les eaux s'élevèrent au-dessus des collines, environnerent les montagnes, & sembloient vouloir s'élever jusqu'au Ciel. Yao consterné de l'affliction de son Peuple, chercha quelqu'un qui pût le soulager dans ses maux. Les Grands & le *Sée-yo* à leur tête lui proposerent *Pe-kouen*, fils de *Kao-yang-ché*, comme un homme très-propre à faire ce qu'il souhaitoit. L'Empereur accepta *Pe-kouen*, le chargea de faire travailler à l'écoulement des eaux, & lui donna toute l'autorité requise pour pouvoir agir & faire agir comme il le jugeroit à propos. *Pe-kouen* assembla les ouvriers, fit élever une muraille de neuf *Jin* d'épaisseur (un *Jin* est la mesure de huit pieds); mais ce travail fut inutile. Peut-être que cette muraille étoit une espèce de

Années
avant J. C.

2297.

2296

2295

2294

2293

2292

2291

Ninus succéda
à son père Be-
lus, auquel il
fait élever une
statue pour ser-
vir de refuge
aux criminels.

2290

48
Soixante-hui-
sième année
du règne de
Yao.

digue

Années
du Cycle.

digue , pour empêcher les eaux d'inonder la capitale.

Années
avant J. C.

49

La soixante-neuvième année du règne de *Yao*, *Pé-kouen* mit fin à ses travaux, & l'on fut convaincu de son peu de talent ; car il ne remédia à rien. Ce n'est pas, dit *Tcheng-efé*, que *Kouen* manquât d'habileté ; mais comme il ne réussit point dans son entreprise, parce qu'il n'écouloit aucun avis ; & que d'ailleurs, sans égard pour les personnes, les lieux & les circonstances, il chargeoit trop les uns, tandis qu'il avoit trop de ménagement pour les autres, il s'attira la juste indignation du Souverain & la haine de tout le monde. Il n'est pas à présumer, ajoute-t-il, qu'un Prince aussi éclairé que *Yao*, eût donné une commission de cette importance, à un homme qui n'eût pas joui d'une bonne réputation du côté du génie.

2289

Tous les Historiens, depuis les *Tcheou*, dit le *Tfien-pien*, assurent que, du temps de *Yao*, il y eut un déluge qui dura neuf années entières. Il s'est trouvé des Auteurs qui ont mal compris ces paroles, & qui ont cru que pendant neuf années consécutives, il y avoit chaque année des inondations qui désoloient l'Empire. Ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre ce que disent les Historiens. Il n'y eut proprement qu'une inondation, aux ravages de laquelle *Kouen* fut chargé de remédier. Il fit travailler neuf années de suite sans pouvoir en venir à bout. *Chun* lui fut substitué, & fit travailler encore deux ou trois ans, après lesquels on chargea *Fu* de cette importante commission. Je laisse à part tout ce que disent les commentateurs, sur ce terrible événement. Ils n'avancent que des conjectures fondées sur des explications du *Chou-king*, ou forcées ou trop

2289

49
Soixante-neu-
vième année
du règne de
Yao.

*Année
du Cycle,*

littérales, c'est-à-dire, prises dans toute la rigueur des termes.

*Année
avant J. C.*

50
*Soixante-
dixième année
du règne de
Yao.*

La soixante-dixième année de son règne, Yao produisit Chun dans les grands emplois, & lui donna ses deux filles en mariage. Chun préféda d'abord aux Cérémonies, & eut ensuite l'inspection générale sur tous les Mandarins. Il mit les huit Kai pour veiller sur les terres, & leur confia l'administration des affaires. Il chargea les huit Yuen de promulguer par-tout les cinq sortes de Doctrine.

2288

Tout ceci demande explication, & une explication un peu étendue. Je vais la donner d'après les Glossateurs & les Interprètes.

J'ai dit simplement : Chun préféda d'abord aux cérémonies, & eut ensuite l'inspection générale sur tous les Mandarins. A traduire exactement à la lettre, j'aurois dû dire : Yao préposa Chun pour faire observer avec respect les cinq sortes de Rits, & l'éleva à la dignité de Pe-koui. Ces paroles sont extraites du Chou-king. Tsai-ché prétend que ces mots, pour faire observer avec respect les cinq sortes de Rits, ne signifient autre chose, sinon que Chun fut élevé à la dignité de Sée-sou : or, l'emploi du Sée-sou est à-peu-près celui du Tribunal des Rits d'aujourd'hui ; & que les autres expressions, l'éleva à la dignité de Pe-koui, signifient que Chun fut décoré de l'emploi qu'on appelloit, sous les Tcheou, du nom de Tchoung-tsai. Cet emploi consistoit à veiller sur tous les Mandarins & sur tous les officiers de l'Empire qui avoient un rapport immédiat avec le gouvernement.

Suivant les paroles de Tai-ché-ke, rapportées dans le Tso-schouan, Kao-yang-che, autrement dit Tchouan-hin, avoit parmi ses enfans huit fils qui se distinguèrent par leurs vertus. Les noms

Année
du Cycle.

5
Soixante-
dixième année
du règne de
Yao.

Année
avant J. C.

2288

de ces vertueux personnages sont *Tsang-chou*, *Touï-ngai*, *Tao-yeu*, *Té-lin*, *Mung-kiang*, *Ting-kien*, *Tchoung-joung* & *Chou-ta*. Ils étoient pénétrés de respect & d'estime pour tous leurs devoirs; ils en étoient parfaitement instruits, ils les remplissoient avec exactitude, avec beaucoup de droiture, & avec une fidélité à toute épreuve. Leur exemple contribua beaucoup à rendre le Peuple sincère & bon; ce qui fut cause qu'on les désigna par le nom général de *Kai*, & l'on disoit les huit *Kai*, comme si l'on avoit dit *les huit modèles*, *les huit instructeurs*, *les huit conseillers du Peuple*.

Kao-fu-che, autrement dit *Ty-kou*, avoit également huit fils, qui s'étoient rendus recommandables par leurs belles qualités. Leurs noms sont *Pe-fen*, *Toheung-kou*, *Chou-hien*, *Ki-tchoung*, *Ra-hou*, *Tchoung-young*, *Chou-pao* & *Ki-ty*. L'humanité, la bienfaisance, l'équité, la gravité, l'amour de la concorde leur avoient acquis l'estime générale. C'est à cause de ces vertus constamment soutenues, que le Peuple les appella les huit *Yuen*, comme qui diroit *les huit principes*, *les huit sources de tous les biens*, &c. Quoique les descendants de ces seize personnages n'eussent pas dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, Yao ne put se décharger sur aucun d'eux en particulier, du soin de gouverner tous les autres; il donna à *Chou* la préférence sur eux tous... Par les huit *Kai* & les huit *Yuen*, il faut entendre le Peuple en général, parce que ces seize familles venant en droite ligne des Empereurs, étoient les plus distinguées, & tenoient le premier rang après celles qui avoient eu de petites souverainetés en partage, ou qui avoient actuellement des dignités dans l'Empire. Elles représentoient, pour ainsi dire,

Année
du Cycle.

le corps du Peuple. Tout ce que dit là le *Tso-tchouan* est très-bien, dit *Nan-suen*. Il a puisé dans de bonnes sources, je n'en doute pas ; mais je ne saurois l'approuver en ce qu'il dit : *Yao* ne put se décharger sur aucun d'eux du soin de gouverner les autres. Ces paroles ne sont pas exactes. *Yao* étant vieux, commença à se décharger peu-à-peu du fardeau du gouvernement. Il jeta les yeux sur *Chun*, comme étant celui qu'il croyoit en état de bien faire. Il eût pu choisir tout autre, s'il avoit voulu.

Mong-tse prétend que *Yao*, en même tems qu'il donna ses deux filles en mariage à *Chun*, lui envoya neuf de ses fils, pour qu'il les instruisît, &c.

51
Soixante-
onzième année
du règne de
Yao.

Chan disposa en maître de tout ce qui étoit entre les quatre portes ; il exila les quatre familles des méchants ; il fit enfermer *Kouen* dans les prisons de *Yu-chan* ; il chassa *Houan-teou*, jusqu'à *Tchoung-chan*.

2287

On trouve dans le *Tso-tchouan* une assez longue explication de ce texte : en voici le précis. *Chun disposa en maître de tout ce qui étoit entre les quatre portes* ; ce qui signifie, qu'il purgea la ville de tous les désordres qui s'y commettoient. *Il exila les quatre familles des méchants* ; cela ne veut dire autre chose, sinon qu'il envoya en exil tous les réfractaires aux loix, & ceux qui, par leurs actions ou leurs mauvais exemples, pouvoient causer du dommage parmi le Peuple. Ces mots, *il exila les quatre familles des méchants*, sont pris dans le sens figuré. On appelloit anciennement les quatre méchants, quatre espèces d'animaux nuisibles ; & par extension, on appella du même nom, tous ceux qui pouvoient nuire à leurs semblables de manière analogue à quelqu'une des qualités nui-

Années
du Cycle.

fibles des quatre méchans. Il fit enfermer Kouen dans les prisons de Yu-chan. On prétend que Yu fils de Kouen, qui avoit été plusieurs années le compagnon des travaux de son pere, le fut aussi de sa disgrâce. On ajoute qu'il fut, comme son pere, enfermé dans les prisons de Yu-chan : il chassa Houan-teou jusqu'à Tchoun-chan, c'est-à-dire, qu'il fit donner la chasse à tous les brigands, & à tous ceux des hordes voisines de l'Empire qui venoient l'infester par leurs excursions fréquentes. Plusieurs bons Critiques sont surpris que quelques Historiens aient placé tous ces faits sous la soixante & la soixante-unieme année du regne de Yao. Il est certain, disent-ils, que tout cela n'arriva qu'après que Chun eut été élevé aux premieres dignités de l'Empire : il n'est pas moins certain que Chun n'obtint ces dignités qu'à la soixante-dixieme année du regne de Yao, &c. Nous aimons mieux croire qu'ils ont écrit un caractere pour l'autre, que de les accuser d'une inadvertence si peu vraisemblable.

Années
avant J. C.

52
Soixante-
dixieme an-
née du regne de
Yao.

Chun fut envoyé jusqu'au pied des montagnes. Yu fut chargé de niveler les eaux & les terres ; Y fut chargé de mettre le feu ; Ki eut la commission d'instruire le Peuple de la maniere dont il devoit ensemençer les terres dans les circonstances présentes ; Sié fut élevé à la dignité de Sée-tou, & eut ordre de promulguer les cinq sortes de doctrines. Ces paroles sont extraites du Chou-king, article ou chapitre Chun-tien.

2286

En explication de ce texte, l'Historien rapporte fort au long ce qu'en ont dit les Auteurs les moins suspects. Je vais rapporter d'après lui ce qu'il y a de plus essentiel.

Suivant le Ché-ki, lorsque Chun fut envoyé jusqu'au pied des montagnes, les vents, le

Années
du Cycle.

tonnerre, la pluie & le mauvais air, ne le firent jamais reculer d'un pas. Il traversa sans crainte les bois & les marais, pour remplir l'objet de sa commission; & lorsque ceux qui l'accompagnoient, pénétrés de frayeur à la vue de tant de dangers (dit *Sou-ché*), abandonnoient leurs devoirs, tranquille dans le fond du cœur, il ne se désista pas un seul moment de ce qu'il avoit à faire. Il est à croire que le Ciel, la Terre & tous les Esprits ne dédaignèrent pas de lui prêter leur secours.

Années
avant J. C.

Plusieurs Critiques, dit *Ta-ki*, prétendent que *Yao* envoya *Chun* au pied de la montagne *Tay-chan*, & que l'objet de sa commission fut de prier le *Chang-ty*, & de lui offrir un sacrifice pour obtenir d'être délivré des malheurs qui affligeoient l'Empire. Le *Ta-ki* ajoute, & c'est un sentiment assez répandu, que dans ce tems-là les vents, les eaux & le tonnerre prirent une nouvelle combinaison: ce qui signifie qu'il y eut un dérangement dans la nature, ou, pour mieux dire, que la nature prit alors un nouvel arrangement. *Huai-nan-esté* dans son *Ouai-ki*, dit la même chose, & a été copié par la plupart des Auteurs qui sont venus après lui.

Il est dit dans le même *Ta-ki*, cité dans le *Tsien-pien*: « pour remédier aux désordres des » grandes eaux, *Hao* préposa *Chun*, & *Chun* » choisit lui-même tous ceux qui devoient l'aider » dans cette importante entreprise. Il chargea *Y* » de mettre le feu aux arbres & aux herbes dont » la terre étoit couverte. Il ordonna à *Fu* de » faire la division des terres; à *Ki*, d'enseigner » au Peuple comment il falloit les cultiver » pour pouvoir en recueillir les fruits, &c. »

Mang-ssé, dit: « le Monde existoit depuis long-

Années
du Cycle.

» tems ; il avoit été tantôt tranquille & tantôt
» dans le trouble ; le tems de *Yao* n'étoit pas
» encore celui de la parfaite tranquillité. Les eaux
» avoient inondé l'Empire, les arbres & les
» herbes avoient presque couvert la surface, les
» oiseaux & les quadrupèdes s'étoient multipliés
» à l'infini, & les cinq sortes de grains n'étoient
» plus la nourriture ordinaire. Les animaux nui-
» soient aux hommes, & les traces de leurs pieds
» étoient imprimées par tout le Royaume d'ar-
» lieu. *Yao* pénétré d'affliction, se déchargea sur
» *Chun* du soin de remédier à tant de maux.
» *Chun* ordonna à *Y* d'employer le feu ; & à
» mesure que le feu consumoit les herbes des
» montagnes & les joncs des marais, les ani-
» maux prirent la fuite, & allèrent se cacher
» ailleurs.

Années
avant J. C.

» *Yu* creusa le lit de neuf rivières, ouvrit des
» canaux pour faire couler le *Tchi* & le *To*, fa-
» cilita le cours du *Jou* & du *Han*, & dégagea
» le *Hoai* & le *Sé*. Le Royaume du milieu fut
» alors en état de produire les cinq sortes de
» grains, & d'en nourrir ses habitans. Pendant
» les huit années que dura ce travail, *Yu* fut tou-
» jours absent de chez lui ; trois fois il passa
» devant la porte de sa maison, & il n'y entra
» point. *Heou-tché* apprit au peuple l'art d'en-
» semencer la terre & de faire la moisson, de
» cultiver & de recueillir. Les cinq sortes de
» grains devenus abondans & communs furent
» bientôt la nourriture ordinaire des hommes.
» Tout cela ne suffisoit pas encore : les hommes
» ont des devoirs à remplir ; car si satisfaits,
» lorsqu'ils ont une nourriture abondante &
» des vêtemens qui les mettent à l'aise, ils
» passent leur vie dans l'oisiveté, sans s'em-

Années
du Cycle

» barrasser de s'acquitter les uns envers les
 » autres de ce qu'ils se doivent mutuellement ,
 » leur condition dans ce cas ne differe guere de
 » celle des brutes. C'est à-peu-près l'état où se
 » trouverent après le déluge les sujets de *Yao*
 » & de *Chun*. Ces deux personnages n'oublierent
 » rien pour les en tirer. Ils eleverent *Sié* à la
 » dignité de *Sé-tou* , & lui enjoignirent d'instruire
 » le Peuple des obligations particulieres des peres
 » envers les enfans , & des enfans envers les
 » peres , afin qu'une tendresse mutuelle les liât
 » inséparablement les uns aux autres ; du Prince
 » envers les sujets , & des sujets envers le Prince ,
 » pour pouvoir donner à chacun ce qui lui est
 » légitimement dû ; des deux epoux entre eux ,
 » pour qu'ils connoissent la différence de leurs
 » droits respectifs ; des cadets envers les aînés ,
 » & des aînés envers les cadets pour ne pas
 » confondre les rangs ; & enfin des amis entre
 » eux , afin qu'ils soient constans dans la fidélité
 » qu'ils se doivent. Tels sont les devoirs naturels
 » que *Sié* eut ordre d'inculquer dans l'esprit du
 » Peuple. Allez , lui dit *Fang-hiun* , (c'est un des
 » noms de *Yao*) allez , applanissez toutes les voies ,
 » soyez accessible à tout le monde , consolez les
 » affligés , conduisez-vous avec droiture , donnez
 » du secours à ceux qui en auront besoin , aidez
 » tout le monde , procurez tous les avantages qui
 » dépendront de vous , sans attendre qu'on vous
 » en supplie ».

Années
avant J. C

Voilà le passage de *Mong-tse* , qui , pour avoir
 été mal rendu ou peu compris , a fait tirer bien
 des conséquences très-propres à induire en erreur
 des Savans qui ne sauroient lire dans l'original.
 J'ai tout lieu de croire que je l'ai traduit selon
 son véritable sens , parce que ce n'est qu'après

avoir

*Années
du Cycle.*

52

*Soixante-
deuxième an-
née du règne de
Yao.*

avoir lu ce qu'en disent les plus célèbres Critiques, que je l'ai mis en François; il me reste à faire quelques remarques qui serviront de solution à quelques difficultés faites ou à faire. On a vu sous le règne de *Hoang-ty*, que la Chine étoit peuplée, policée, & avoit déjà tous les arts; &, suivant le passage de *Mong-tse*, il faut que sous le règne de *Yao* on la police de nouveau, & l'on apprenne à ses habitans celui même de tous les arts qui est le plus nécessaire à la vie, je veux dire la manière de cultiver ou d'ensemencer la terre. Cela a paru contradictoire à quelques Européens prévenus contre les antiquités chinoises. S'ils s'étoient donné la peine de lire avec attention, de suite & non par lambeaux détachés, tout ce qui est rapporté depuis *Hoang-ty* jusqu'à *Yao*, ils auroient conclu que les eaux étant stagnantes dans les lieux qu'elles avoient inondés dix ans auparavant, on avoit cessé toute culture dans ces mêmes lieux, & les habitans s'étoient nourris de poissons, de plantes aquatiques, & des autres alimens qu'ils avoient pu se procurer. Ils avoient vécu pendant tout ce tems-là séparés les uns des autres, chaque famille dans le coin qu'elle occupoit, parce que la communication devoit être très-difficile. La même difficulté de communication avoit empêché les Magistrats de veiller sur cette portion des sujets de l'Empire, par conséquent les loix ne devoient plus y être en vigueur, & une ignorance crasse des devoirs les plus essentiels, devoit être le triste effet de la vie qu'on y menoit. Aussi ce n'est proprement que dans ces sortes d'endroits, que *Yao* veut que l'on apprenne aux hommes ce qu'ils se doivent les uns aux autres, & qu'on leur enseigne comment ils doivent faire valoir les

*Années
avant J. C.*

2286

Années
du Cycle.

terres : ce qu'ils avoient eu le tems d'oublier , ou ce que la paresse , jointe aux difficultés qu'il y avoit à surmonter , leur avoit peut-être fait envisager comme tout-à-fait impossible.

Quand on lit attentivement ce qui est rapporté dans l'Histoire & dans le *Chou-king* , on est convaincu que la Cour du Prince , que les cérémonies qui s'y observoient , & tout le reste y étoit dans le même état qu'auparavant , & que les désastres causés par les eaux ne regardoient que les campagnes. Il n'est fait aucune mention de villes détruites , d'hommes noyés , &c. On voit au contraire par les opérations qui furent faites pour l'écoulement des eaux , telles que sont celles de percer les montagnes , de creuser des lits aux rivières , de faire des canaux de communication , &c. qu'il devoit y avoir un nombre prodigieux d'hommes. Je n'insiste pas davantage sur cela. Le Lecteur judicieux suppléera sans peine à ce que je ne saurois dire ici.

Il est plus que vraisemblable que ce déluge ne s'étendit point jusqu'aux Provinces les plus méridionales de la Chine ; & que celles qui en furent les plus incommodées , furent le *Pé-tché-ly* , le *Chan-sy* , le *Chen-sy* , le *Chan-tong* , le *Ho-nan* , une partie de *Leao-toung* & quelques autres endroits voisins de ceux que je viens de nommer. Il ne seroit pas impossible de faire la carte des lieux inondés , & de donner sur ce fameux événement des connoissances assez sûres , pour convaincre qu'il n'a rien de commun avec la terrible catastrophe qui bouleversa toute la terre du tems de Noé. Avec le secours du *Chou-king* & de ses commentaires , de l'Histoire & de la Glose perpétuelle qui l'accompagne , on pourroit traiter cet article de manière à détruire bien-

Années
avant J. C.

*Années
du Cycle.*

des préjugés. Je reviendrai à cet article en parlant du grand Yu.

*Années
avant J. C.*

Sur cet article ainsi que sur tout autre, quand on lit les Auteurs chinois, quels qu'ils soient, il faut bien distinguer ce qui est dit oratoirement, d'avec les narrations purement historiques; les narrations historiques qui n'ont que les faits pour objet, d'avec celles qui embrassent les faits dans toutes leurs circonstances; ce qui est rapporté comme devant servir d'exemple pour exciter à la pratique de la vertu ou à la suite du vice, d'avec ce qui est traité *ex professo*. Si l'on avoit toujours fait cette attention, on n'auroit pas abusé de certains passages pour faire valoir des opinions extraordinaires qui n'ont d'autres fondemens que les exagérations en plus ou en moins des moralistes, les à-peu-près des narrateurs, & les compilations informes des Ecrivains, qui, n'étant pas en état de juger par eux-mêmes d'après les originaux, se sont attachés, de préférence, à ceux d'entre les Traducteurs qui ont travaillé avec le moins d'exactitude & de goût. On n'auroit pas envisagé, comme des difficultés, & des contradictions insurmontables, ni comme des différences dans les principales époques, ce qui n'est que l'exposition des sentimens particuliers de quelques Lettrés, dont le suffrage n'est point, & ne fut jamais celui du corps entier de la littérature, qui est, & qui a toujours été celui de la Nation; l'on n'auroit point enfin enveloppé dans d'épais nuages, ce qui est souvent très-clair en lui-même, & très-clairement énoncé. On trouvera peut-être que ces remarques sont déplacées; n'importe, elles n'en seront pas moins utiles.

La soixante-treizième année de son regne, à.

N n ij

Années
du Cycle.

53

Soixante-
troisième an-
née du règne
de Yao.

Association
de Chun à
l'Empire.

Première an-
née de l'asso-
ciation de
Chun.

la première Lune du Printemps, Yao associe Chun à l'Empire. Chun reçoit l'investiture de sa nouvelle dignité dans la salle de *Ouen-tsou* (c'est le lieu qui étoit consacré aux Ancêtres de Yao) : dès-lors il prit en main les rênes du gouvernement. Il fit faire une machine qui représentoit le Ciel, & les sept Planètes qui s'y meuvent. Les perles & les pierreries de différentes couleurs, qu'on avoit employées pour y désigner chaque chose d'une manière qui pût la faire reconnoître, la rendoient très-belle à voir.

Pour témoigner son respect envers le *Chang-ty*, Chun lui offrit des sacrifices avec toute la majesté dont il fut capable. La pompe avec laquelle cela se fit, surpassa les six magnificences. Les montagnes & les rivières attirèrent sur-tout son attention. Il offrit aux Esprits qui y président, ainsi qu'aux Esprits de tous les ordres; & n'oublia rien pour se les rendre propices.

Après s'être acquitté envers le *Chang-ty* & les Esprits, il tourna ses vues du côté du Gouvernement. Il ordonna que les Princes & les Grands apportassent chacun la tablette de pierre précieuse qui étoit le signe distinctif de la dignité dont il étoit revêtu. Il y en avoit de cinq ordres différens. Elles furent toutes vérifiées; & après la vérification, chaque jour, vers la fin de la Lune, on les rendoit à ceux qui en étoient pourvus auparavant, ou on les donnoit à d'autres suivant la volonté du Prince, laquelle, dit un Commentateur, étoit toujours conforme à la justice, soit que l'on promît ou que l'on cassât, soit qu'on abaissât ou qu'on élevât. Il n'est pas nécessaire de faire observer que le *Chou-king*, dont tout cet article est extrait, ne dit point que la sphère céleste dont il est parlé, fût achevée cette année

Années
avant J. C.

2285

Années
du Cycle.

là même. Le fait cesseroit alors d'être vraisemblable. Il ne dit pas non plus si ce que fit *Chun* en l'honneur du *Chang-ty* & des Esprits, & si l'assemblée des Princes & des Grands qui devoient apporter la tablette précieuse qui étoit le signe distinctif de leurs dignités réciproques, furent des cérémonies passagères, ou des établissemens fixes qui devoient avoir lieu chaque année dans des tems déterminés. Presque tous les Commentateurs prononcent pour ces derniers. Voy. le *Ge-kiang* & le *Chou-king-icheng-kiai*.

Années
avant C. J.

54

Soixante-
quatrième
année du règne
de Yao.

Seconde an-
née de l'asso-
ciation de
Chun.

La soixante-quatorzième année du règne de *Yao*, *Chun* alla visiter les *Yo* ou principales montagnes des quatre côtés. Il fixa la saison, la lune, & le jour où l'on devoit promulguer tous les réglemens qui concernoient le bon ordre. Il détermina que les *lu* musicaux & les mesures de longueur & de capacité, fussent les mêmes partout, & uniformes dans tout l'Empire. Il régla les cinq especes de Rites, & assigna les cinq sortes d'instrumens dont on devoit faire usage lors des cérémonies. Tout étant fini, il prit le chemin du retour.

2284

Tchou-tsé dit que les réglemens pour le bon ordre regardoient en particulier les Gouverneurs des Provinces, & la réforme des abus qui pouvoient s'être glissés dans leurs gouvernemens. On trouve dans le *Chou-king*, que de cinq ans en cinq ans, *Chun* faisoit une fois la visite de l'Empire, & que les Princes ou Gouverneurs des Provinces, lui rendoient compte alors de leur administration dans le plus grand détail. Ceux qui s'étoient bien conduits recevoient des récompenses ou des présens de la part de l'Empereur. Il leur donnoit, dit le *Chou-king*, des chars & des habits.

Années
du Cycle.

Année
avant J. C.

Soixante-
quatrième
année du règne
de Yao.

Seconde an-
née de l'as-
sociation de
Chun.

55
Soixante-
cinquième an-
née du règne
de Yao.

Troisième an-
née de l'as-
sociation de
Chun.

56
Soixante-
sixième année
du règne de
Yao.

S'il s'agissoit de prouver la persuasion intime où sont tous les Chinois de la vérité de ces commencemens de leur Histoire, je n'aurois qu'à rapporter ce que disent les plus célèbres d'entre leurs Auteurs, pour tâcher de déterminer quelles étoient les montagnes des quatre côtés, qui servoient de termes aux visites de Chun lorsqu'il gouvernoit l'Empire. Ils le suivent, pour ainsi dire, pas à pas, & ils ne diffèrent entre eux que de quelques minutes, qui, n'intéressant en rien l'essentiel de l'Histoire, prouvent seulement jusqu'où ils ont poussé l'exactitude dans les combinaisons, dans les citations & dans le raisonnement. On peut consulter sur cela le *Ge-kiang*, le *Tcheng-kiai*, & les autres commentaires du *Chou-king*, le *Ly-ike-sen-shouan*, le *Tcheou-ty*, le *Eulh-ya*, &c.

Ceux qui voudront se former une idée des *lu* & des mesures, peuvent lire ce que j'en ai dit dans l'explication des figures qui sont insérées après la partie de cet Ouvrage qui comprend les tems incertains. Je dirai seulement ici que les *lu* musicaux étoient au nombre de douze, dont six étoient *yang* ou majeurs, & six *yn*, ou mineurs. J'ajouterai que ces *lu* servoient de règle pour les différentes mesures.

Chun exila Koung-koung au pays de Yeou-tcheou. Suivant le *Tsien-pien*, le pays de Yeou-tcheou est le même que celui qu'on appelloit le pays des *Y* du nord. C'est probablement la Province qui porte aujourd'hui le nom de *Leao-toung*. C'est toujours l'Auteur du *Tsien-pien* qui parle.

Il repoussa les *Sau-miao* jusqu'au pays de *Sau-ouei*. Suivant le *Tsien-pien*, les *Sau-miao* sont ces Peuples qu'on appelloit autrement les *Y* de

2283

2282

Année
du Cycle.

Quatrième an-
née de l'as-
sociation de
Chun.

Supplices
stimulés, dé-
terminés pour
la première
fois.

l'occident ; & le pays de *Sau-ouei* a pris son nom d'une montagne qui étoit ainsi appelée. On prétend que les *Sau-miao* sont les descendants de ces Peuples qui ne voulurent pas se soumettre à *Hoang-ty* après la défaite de *Tché-yeou* ; ils ont toujours vécu dans l'indépendance de l'Empire ; & ceux qui les ont gouvernés étoient de la race de *Tché-yeou* lui-même : on peut voir sur cela ce que disent les Erudits, & en particulier les Commentateurs du *Chou-king*.

Il déterminâ les cinq sortes de supplices. Ces paroles & les précédentes sont extraites du *Chou-king*.

Ces cinq sortes de supplices, dit *Tchou-efé*, sont, 1°. marquer au visage avec des caractères ignominieux ; 2°. couper le nez ; 3°. couper le jarret ; 4°. faire eunuque ; 5°. mettre à mort. Ces peines étoient infligées pour les grands crimes. Le fouet, le bâton, la prison & l'exil, étoient pour les fautes qui méritoient quelque indulgence.

On établit encore, continue le même *Tchou-efé*, des amendes pécuniaires, & la confiscation des biens. Toutes ces punitions étoient proportionnées à la nature des fautes. Il y avoit des cas où l'on pouvoit se soustraire au supplice, moyennant une somme d'argent ; mais il falloit pour cet effet, que le coupable n'eût pas encore été puni pour quelque autre crime, ou qu'on ne lui eût point encore accordé de pardon : car il n'étoit pas rare qu'on pardonnât les premières fautes.

La soixante-dix-septième année du règne de *Yao*, on composa la musique *Ta-tchang*. Ces paroles, dit l'Historien, se trouvent dans le livre des grandes cérémonies (*Tay-ty-chou*), cha-

Année
avant J. C.

Années
du Cycle.

Cinquième an-
née de l'as-
sociation de
Chun.

pitre *Yo-ki*, c'est-à-dire, des instrumens de mu-
sique.

Suivant le *Toung-tché*, cette musique étoit em-
ployée lorsqu'on offroit des sacrifices au *Chang-ty*. Ce fut un nommé *Koui* qui fut chargé de la
composer & de la faire exécuter. Il y fit entrer
tous les sons modifiés que peuvent produire les
choses naturelles. C'est à cette occasion que le
Ché fut perfectionné. Aux cinq cordes qu'il avoit
dans sa première invention, on en ajouta dix ;
& aux quinze dont il étoit monté alors, on en
ajouta huit autres, & ces vingt-trois cordes
firent du *Ché* le plus parfait des instrumens. On
prétend que *Koui* est l'auteur d'un cantique qui
porte le nom de *Mi-lo*. On demanda à *Chun*
d'augmenter le nombre des Musiciens ; *Koui*,
suffit, répondit *Chun*.

58

Soixante-
dix-huitième
année du règne
de Yao.
Sixième an-
née de l'as-
sociation de
Chun.

Chun alla visiter les *Yo*, ou principales mon-
tagnes des quatre côtés. Un Esprit, sous la forme
d'une tortue, portant sur son dos des carac-
teres, sortit de la rivière de *Lo*.

Koung-ngan-koue dit que du tems que *Yu* tra-
vailloit à l'écoulement des eaux, un Esprit se
montra sous la forme d'une tortue, portant sur
son dos un nombre de caracteres mystérieuse-
ment déterminé. Ce nombre qui commençoit
par l'unité, & dont le complément étoit neuf,
fournit à *Yu* un modele de ce qu'il devoit faire.
Suivant *Kouan-tsé-ming*, l'arrangement de ces
caracteres étoit tel qu'il les rapporte, c'est-à-
dire, qu'il y en avoit neuf sur la partie supé-
rieure, & un seulement sur la partie inférieure,
trois sur le côté gauche, & sept sur le côté droit ;
à gauche, du côté qui regarde la tête, il y en
avoit quatre, & à droite du même côté de la
tête il y en avoit deux ; vers l'endroit qui regarde

Années
avant J. C.

2280

Années
du Cycle.

59

Soixante-dix-neuvième année du règne de Yao.

Septième année de l'association de Chun.

60

Quatre-vingtième année du règne de Yao.

Huitième année de l'association de Chun.

la queue, il y en avoit huit à gauche, & fix à droite. Tous ces caractères réunis font le nombre de quarante, dont la moitié est formée par des nombres impairs, & l'autre moitié par des nombres pairs. Ceux d'entre les Chinois qui, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, ont travaillé sur la prétendue loi des sorts, n'ont pas manqué de faire usage de ces nombres.

Cette année, la quatre-vingt-huitième du règne de Yao, & la huitième depuis que Chun eut été associé à l'Empire, Yu ayant heureusement fait écouler les eaux, détermina des tributs particuliers pour chacune des neuf Provinces de l'Empire, tenant en main la tablette de pierre précieuse de couleur noire, qui étoit la marque de la dignité dont il étoit revêtu. Il entre, est admis en présence, & rend compte de la manière dont il s'est acquitté de sa commission. Ces paroles sont extraites du *Chou-king*, chapitre Yu-koung. De tous les monumens qui nous restent de la haute Antiquité, il n'en est point de plus authentique que le *Chou-king*; & de tous les morceaux qui composent le *Chou-king*, ceux qui rapportent les travaux du grand Yu, sont sans contredit ce qu'il y a de plus précieux. Les Interprètes n'ont rien oublié pour les éclaircir, & ils ont si bien réussi, qu'aujourd'hui même, après un intervalle de plus de quatre mille ans, malgré les changemens arrivés dans l'Empire, malgré la différence des noms dont on a appelé certaines montagnes & certaines rivières, on reconnoît parfaitement la Chine, & l'on est convaincu qu'il est impossible qu'il y ait sur la terre deux vastes pays auxquels on puisse adapter les mêmes descriptions.

Le chapitre Yu-koung, au sentiment des meilleurs critiques, fut pris anciennement dans

Années
avant J. C.

2279

2278

*Années
du Cycle.*

l'Histoire de la Dynastie *Hia*; mais il s'en faut bien qu'il renferme tout ce qui étoit alors dans l'Histoire; ce n'en est qu'un très-mince extrait, & cet extrait même tout mince qu'il est, a fourni matière à bien des chicanes sur le nombre des années qui furent employées par *Yu* pour l'écoulement des eaux. Les uns veulent qu'au bout de huit années tout fut fini; les autres prétendent que ce fut après neuf ans, & les autres après treize: & tous se fondent sur les paroles de *Yu-koung*. Avec un peu d'attention, ils eussent été tous d'accord. *Yu* travailla d'abord avec *Kouen*, son pere; & il est à présumer qu'il exerçoit un des premiers emplois sous lui, puisqu'il eut part à sa disgrâce. Il travailla ensuite tout seul, c'est-à-dire, qu'il fit en chef ce qu'il n'avoit fait qu'en second. Ainsi l'on dit vrai, en assurant que les travaux de *Yu* ont duré treize années, parce qu'on lie alors les deux circonstances. L'on dit vrai encore, quand on assure que *Yu* employa huit ans à faire écouler les eaux, parce qu'on n'entend alors que les huit années de sa commission comme chef, &c. L'année qu'il employa à reconnoître les terres, pour fixer les especes de tributs que le Souverain pouvoit tirer conformément à ce qu'elles pouvoient produire, étant compté parmi celles de ses travaux; l'on dit vrai encore, en assurant que *Yu* fut neuf années de suite à réparer les ravages du déluge.

*Années
avant J. C.*

*Premier Cycle
du troisieme
Tri-cycle.*

*I
Quatre-vingt-
unieme année
du regne de
Yao
Neuvieme
année de Pas-
sation de
Chun.*

Cette année, quatre-vingt-unieme du regne de *Yao*, on partagea l'Empire en douze *Tcheou* ou Provinces, pour la premiere fois. On denomina douze montagnes, & on assigna les rivières qui devoient servir de terme. Ces paroles sont extraites du *Chou-king*, chapitre *Chun-tien*.

On a déjà vu que *Yu* avoit partagé l'Empire

2277

Année du Cycle.		Années avant J. C.
Nouvelle divi- sion de l'Em- pire. Il est par- tagé en douze Provinces.	en neuf <i>Tcheou</i> ou Provinces, & qu'il avoit assigné de hautes montagnes & de grandes ri- vieres pour leur servir de termes. A ces neuf <i>Tcheou</i> , on en ajouta trois autres, qui ne furent proprement que des dénombremens de la Pro- vince de <i>Ki-tcheou</i> , laquelle s'étendoit fort loin,	
2	dit le <i>Tsien-pien</i> . Après l'écoulement des eaux & le nivellement des terres, les hommes se trou- vant à l'aise, se rassemblèrent dans différents en- droits pour y former des habitations, & s'éle- gnerent ainsi de la Capitale. La Cour avoit déjà été transférée de <i>Tao-sang</i> à <i>Ki-tcheou</i> . Tout le	2276
3	pays qui étoit en-deçà de la rivière <i>Quei-chou</i> , fit une Province particulière sous le nom de <i>Ping-scheou</i> . Le pays de <i>Kou-lin</i> fut appelé la Province de <i>Kou-tcheou</i> , & tout ce qui étoit au- dessus de <i>Ki-tche</i> , jusqu'au nord de <i>Tsing-tcheou</i> , forma la Province de <i>Yng-tcheou</i> .	2275
4	On lit dans le <i>Ou-yue-tchun-sshou</i> , que <i>Kao</i> , ayant donné à <i>Yu</i> le nom de <i>Pé-yu</i> , la fit <i>Man- darin</i> du titre de <i>Sé-koung</i> , & voulut qu'il portât le surnom de <i>Sé</i> . Il établit chef des Gouver- neurs des Provinces, & le chargea de faire la visite des douze frontières sous l'autorité de	2274
5	<i>Yao</i> ; & en vertu de la dignité dont il étoit revêtu, <i>Chang</i> donna à <i>Pé-yu</i> le pays de <i>Yeon-lin</i> ; à <i>Sé- yo</i> , le pays de <i>Yéou-lin</i> , pour le gouverner con- jointement avec <i>Pé-y</i> ; à <i>Sé</i> le pays de <i>Chang</i> ; & à <i>Ki</i> le pays de <i>Tay</i> . Ces différens pays furent érigés en Souveraineté en faveur de ceux qu'on vient de nommer & de leurs descendants.	2273
6	Il est dit dans le <i>Kou-ju</i> , qu'en donnant à <i>Sé-yo</i> le pays de <i>Yéou-lin</i> à titre de Souverai- neté, on lui donna aussi le surnom de <i>Kiang</i> . Ce <i>Sé-yo</i> , ajoute le même <i>Kou-ju</i> , étoit comme un main de <i>Yu</i> ; il n'eut avec lui	2272

Quatre-vingt-
cinquième an-
née du règne
de Yao.
Troisième
année de l'af-
filiation de
Chun.

Années
du Cycle.Années
avant J. C.

qu'un même cœur & une même volonté; c'est à l'école de ce grand homme qu'il se forma dans le grand art du gouvernement.

7

Le *Che-ki* rapporte que dans l'Histoire particulière de *Tsin*, il étoit dit que *Pé-y* étoit descendant de *Tchouan-hiu* par *Niu-feou*, qui eut pour fils *Ta-yé*: ce *Ta-yé* épousa *Niu-houa*, fille de *Chao-tien*, dont il eut *Ta-fei*: *Ta-fei* est

2271

8

le même que *Pé-y*. Lorsque *Yu* rendit compte de son importante commission, il dit à l'Empereur: « Si j'ai réussi dans mes travaux, c'est à » *Ta-fei* que j'en suis redevable; ou plutôt c'est » *Ta-fei* qui a tout fait. *Ta-fei*, répondit l'Em- » pereur, vous avez été d'un grand secours à » *Yu*: je vous ai donné une bien petite récom- » pense; mais votre postérité sera des plus for- » tunées ».

2270

9

Il est dit dans le *Fo-yn* qu'un des noms de *Ta-fei* étoit *Pé-y*; c'est le même que le *Chou-king* appelle simplement *Y*. Le *Che-pen* & le *Han-chau* lui donnent le nom de *Pé-y*. C'est de lui que vinrent les *Tsin* & les *Tchao*.

2269

10

Dans une des odes du *Ché-king* intitulées *Chang-soung*, il est dit expressément que *Sie* eut le pays de *Chang* à titre de Souveraineté. Comme c'est de ce *Sie* que descendoit le fondateur de la Dynastie des *Chang*, quelques Auteurs, à la tête

2268

11

desquels on met *Sie-ma-tien*, ont avancé que *Sie* étoit fils de *Ty-kou* & de la seconde de ses épouses; mais ce sentiment est rejeté par les meilleurs Critiques. Il est clair, dit le *So-yn*, que *Sie* naquit du temps de *Yao*, d'une famille obscure, & c'est pour cette raison qu'on ne trouve point le nom de son père. Son mérite seul fut cause de son élévation, & c'est *Chan* qui le connut, le fit valoir & le récompensa.

2267

12

2266

Années
du Cycle.

Années
avant J. C.

- Les mêmes Critiques ne font pas plus de grace à *Sé-ma-tsien*, & à ceux qui pensent comme lui sur l'origine de ce *Ki*, à qui *Chün*, sous l'autorité de *Yao*, donna le pays de *Tay* à titre de Souveraineté. *Sé-ma-tsien* dit dans le *Ché-ki*, que *Ki* étoit fils de *Ty-kou* & de *Kiang-yuen*, la principale de ses épouses. Il ajoute que *Ki* signifie *enfant abandonné*; parce qu'en effet sa mere le fit exposer après sa naissance, &c. Comment peut-on se persuader, disent les Critiques, que la principale épouse d'un Empereur puisse abandonner ainsi son fils à l'insu de son mari? D'ailleurs *Ki* est la source d'où sortirent les *Tchéou*. S'il avoit été fils de *Ty-kou*, pourquoi ces mêmes *Tchéou* n'auroient-ils pas reconnu *Ty-kou* pour le chef de la race? Pourquoi, si *Kiang-yuen*, mere de *Ki*, avoit été la principale épouse de *Ty-kou*, auroit-elle occupé la premiere place dans la salle des Ancêtres des *Tchéou* à l'exclusion de son mari? Pourquoi enfin les *Tchéou* auroient-ils voulu priver *Ly-kou* des honneurs que l'on a coutume de rendre aux Ancêtres?
- Je laisse aux Chinois le soin de répondre à ces objections, & je m'en tiens pour le présent aux paroles du *Ché-king*, qui dans les *Tchéou-soung* du *Ta-ya*, ode intitulée *Lou-soung*, assurent positivement que *Ki* eut le pays de *Tay* à titre de Souveraineté. Du reste *Ki* portoit aussi le nom de *Heou-tsi*; on le désigne aussi quelquefois sous le nom de *Ki*, par un caractère différent du premier *Ki*, qui signifie *enfant abandonné*. Ces deux mots *Ki* ne font aucune equivoque en Chinois.
- La quatre-vingt-dixieme année du regne de *Yao*, *Yu-chun* donna publiquement à son pere *Kou-seou* les marques les moins equivoques de sa piété filiale.
- Je ne trouve point quelles sont ces marques.

2265

2264

2263

2262

2261

2260

Années
du Cycle.

19

de piété filiale que *Chun* donna à son pere. L'Historien cite les paroles de Confucius & de *Mong-tse*, qui disent seulement que *Chun* s'acquitta pendant cinquante années des devoirs d'un bon fils, autant qu'il fut en pouvoir de le faire. Il avoit fui la maison paternelle; mais il portoit son pere dans son cœur; & dès qu'il fut en état de lui donner des preuves extérieures de la tendresse & du profond respect dont il étoit pénétré pour lui, il les lui donna de manière à le convaincre qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne se fût acquitté plutôt de ce devoir. C'est par la conduite que *Chun* tint à l'égard de son pere, qu'il mérite le nom de grand, dit *Mong-tse*. On peut se rappeler ici que la piété filiale est regardée par les Chinois, comme le premier des devoirs de l'homme.

20

Centième
année du règne
de Yao.Vingt-huitième
de l'as-
sociation de
Chun.Yao mourut
âgé de 116.

Parvenu à la centième année de son règne & à la cent seizième de son âge, Yao cessa de vivre à *Yang-tcheng* (c'est la ville qu'on appelle aujourd'hui *Ten-foung-hien*). Le Peuple pleura sa mort comme on pleure la mort d'un pere & d'une mere, & en porta le deuil pendant trois années de suite. Dans tout cet espace, qui est renfermé entre les quatre mers, on ne fit entendre aucun des huit sortes de sons, c'est-à-dire, qu'on s'interdisoit la musique dans tout l'Empire, pendant les trois années de deuil. Ces paroles sont extraites du *Chou-king*, chapitre *Chun-tien*.

De tous les Empereurs qui ont occupé le trône Chinois, il n'en est aucun qui jouisse d'une réputation plus entière que Yao. C'est le Saint de la Chine, c'est le modèle des Souverains; il a donné l'exemple de toutes les vertus. L'éloge qu'on en a fait depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au temps présent, se réduit à ce peu de mots,

Années
avant J. C.

2259

2258

Années
du Cycle.

Il est dit, dans le *Lou-che*, que *Yao* avoit dix fils, dont l'aîné, qui s'appelloit *Kien-ming*, mourut avant son pere; mais il laissa postérité. Il est parlé de lui & d'un de ses descendans nommé *Lieou-lei* dans les livres faits sous les *Han*, & en particulier dans l'Histoire de cette Dynastie, dont les chefs font remonter leur origine jusqu'à *Lieou-lei*, descendant de *Che-pe*, fils de *Kien-ming* & petit-fils de *Yao*. L'Histoire compte les années du deuil comme étant encore du regne de *Yao*, parce que *Chun* refusa d'accepter l'Empire au préjudice du fils de ce Prince.

Années
avant J. C.

21

Cento-unième
année du regne
de Yao.

Vingt-neu-
vième année de
l'association
de Chun.

22

Cent-deuxième
année du
regne de Yao.

Trentième
année de l'as-
sociation de
Chun.

Après la mort de *Yao*, dit *Mong-tsée*, *Chun* refusa l'Empire pour le céder à *Tan-tchou*, fils de son ancien maître. Il voulut le faire proclamer Empereur; il le fit chercher, il l'invita à venir s'asseoir sur le trône de son pere; mais les Grands & le Peuple s'y opposerent: ils vouloient *Chun* pour Empereur. Tous vinrent rendre hommage à *Chun*, continue *Mong-tsée*, & aucun n'alla à *Tan-tchou*. Tous chanterent des cantiques en l'honneur de *Chun*, & aucun n'en chanta en l'honneur de *Tan-tchou*. *Tan-tchou* s'étoit retiré au nord de la riviere *Nan-ho*.

2257

2256

Joseph âgé de
dix-sept ans,
est vendu par
ses freres à des
Madianites,
qui le mènent
en Egypte.

23

Première
année du regne
de Chun.

Après bien des résistances, *Chun* se déterminâ enfin à accepter l'Empire cette année, qui est comptée pour la première de son regne. Le premier jour de la première Lune du Printemps, il se rendit au *Ouen-tsou*, où il fit les cérémonies en l'honneur des Ancêtres de *Yao* & de *Yao* lui-même, & fut reconnu seul & légitime Empereur.

2255

Il tint sa Cour à *Pou-pan*, qu'on appelle aujourd'hui *Ho-tchoung-fou*. Il prit la terre pour emblème & fut appelé Roi de la terre, non pas de la terre en général, mais de la terre comme élément.

Années
du Cycle.

Après cette cérémonie, *Chun* déclara *Tchou*, fils de *Yao*, Prince du pays de *Tan*. Il lui permit de porter tous les distinctifs de la dignité impériale, en disant qu'elles lui étoient dues plutôt qu'à lui *Chun*, qui n'étoit qu'un étranger sur le trône.

Années
avant J. C.

23

Première an-
née du règne
de Chun.

Il se transporta ensuite chez *Kou-seou*, son pere, avec tout l'appareil de sa nouvelle dignité. Il donna à *Siang*, celui de ses freres dont il avoit reçu tant de mauvais traitemens, le pays de *Yeou-ki*, à titre de Souveraineté; mais comme il connoissoit son peu de talent, & son naturel emporté, il ne lui laissa de la dignité à laquelle il l'élevoit, que les honneurs & les-revenus. L'autorité en fut confiée à des Magistrats integres, qui gouvernerent sous son nom. Il est permis au Sage, dit *Mong-tse* à ce sujet, de faire du bien à ses parens, de les combler d'honneurs & de richesses, en les mettant en même tems hors d'état de pouvoir en abuser.

2255

Il prit pour ses quatre Ministres *Yu*, *Kao-yao*, *Y*, & *Tchi*; & partagea le soin qu'exigeoient les affaires générales de l'Empire, entre vingt-deux personnes qu'il eut soin de choisir lui-même. Cela fini, il se mit en chemin pour faire la visite des quatre *Yo* & des huit *Pé*. J'ai dit plus haut ce que c'étoit que les *Yo* & les *Pé*. Je trouve dans une remarque, que, pendant la visite, *Yu*, *Chun* arrivant à chacun des *Yo* & des *Pé*, commençoient par offrir des sacrifices, pendant lesquels on chantoit des hymnes, & l'on dansoit au son des instrumens. Il y avoit, ajoute la même remarque, des Poètes d'office, comme il y avoit des Musiciens & des Danseurs. Voyez *Yu-hia-tchouan* sous la première année de *Chun*.

Chun

Années
du Cycle.

24
Seconde an-
née du regne
de Chun.

Chun fait une recherche des Sages de l'Empire, & de tous ceux qui sont distingués par leurs talens. Il les invite à lui donner des avis, à le reprendre même de ses fautes. Il fait placer pour cela un instrument de bois à la porte de son palais, & il le nomme l'instrument des fautes, parce qu'en entendant le son de cet instrument, que les interpretes disent être une espece de tambour, le public étoit averti qu'on avoit quelque faute à reprocher à l'Empereur. Quelques Auteurs prétendent que cet instrument & son usage sont de l'institution de *Yao*, & que *Chun* ne fit que renouveler ce qui avoit déjà été fait par ce grand Prince. Le *Toung-tche* ajoute que lorsque *Chun* avoit été averti de quelque défaut dont il devoit se corriger, il l'écrivoit sur l'éventail, ou sur tel autre meuble à son usage, afin que l'ayant sans cesse devant les yeux, il fît sans cesse des efforts pour se corriger. Il donna à cet instrument le nom de *Ou-ming*. Les interpretes varient sur l'instrument des fautes; quelques-uns croient que c'étoit un étendard qui étoit arboré à la porte du palais, & sur lequel il étoit libre à chacun de marquer les fautes de l'Empereur: quoi qu'il en soit, ils conviennent tous que *Chun* vouloit qu'on l'avertît de ses défauts. Ce Prince fit un *Kin* particulier qu'il monta de cinq cordes. J'ai déjà dit ailleurs que le *Kin* est une espece de lyre. Le son de ces instrumens est fort doux, mais un peu sombre. Les cordes dont il est monté sont de soie crue. On dit que *Chun* excelloit dans l'art de pincer le *Kin*. Celui qu'inventa *Fou-hi*, étoit pour servir dans les grandes Musiques; il paroît que celui de *Chun* étoit pour le cabinet.

Années
avant J. C.

2254

La troisième année de son regne, *Chun* fit un

Etablissement
des examens.

Années
du Cycle.

25
Troisième année
du règne
de Chun.

examen général, dans lequel furent appelés ceux qui avoient quelque mérite, afin qu'après les avoir connus on pût les employer suivant leurs talens.

L'homme ne sauroit être oisif, dit *Tchen-ché*; s'il est désœuvré, il n'aura bientôt d'autre règle que la fantaisie. Il ne sauroit être surchargé de travail; car bientôt il seroit épuisé, ou il abandonneroit tout. C'est pourquoi *Chun* établit que de trois en trois ans, on examineroit seulement une fois, tant ceux qui étoient déjà en exercice de quelque charge, que ceux qui en vertu de leurs talens prétendoient à quelque emploi. Après l'examen, ceux qui s'étoient distingués recevoient des éloges ou étoient promus; ceux au contraire qu'on pouvoit soupçonner de s'être négligés, recevoient des reproches ou étoient cassés de leurs emplois s'ils en avoient. La cérémonie finissoit par des exhortations & des encouragemens à mieux faire à l'avenir. Cette sage coutume subsiste encore de nos jours.

26

27

Sixième année
du règne de
de Chun.

Chun ordonne qu'on commence la grande cérémonie par la musique *Siao-chao*. Cette musique avoit neuf parties; elle étoit complète, car elle étoit accompagnée de danses. Le *Foung-hoang* parut. Ces paroles sont extraites du *Chou-king*, chapitre *Y-ki*.

J'ai déjà dit ailleurs ce que c'étoit que le *Foungthoang*; je dois expliquer, ou du moins donner une idée de la musique *Siao-chao*. On prétend que ce nom lui a été donné à cause des danses dont elle étoit accompagnée, & en particulier à cause d'un instrument appelé *Siao*, que les danseurs tenoient en main lors de leurs évolutions. Quelques-uns croient que *Siao-thao*

Années
avant J. C.

2253

2251

2251

Années
du Cycle.

Années
avant J. C.

est le nom général de la Musique qui fut composée du tems de *Chun*.

Il est dit que cette musique avoit neuf parties, c'est-à-dire qu'elle avoit neuf modulations, dans chacune desquelles le ton primitif *Kou-ny* changeoit de place : c'est ainsi que la chose est expliquée dans la glose. On y ajoute bien des eloges de cette musique, qu'on appelle parfaite.

28

Etablissement
du College im-
périal.

Chun fait l'examen du mérite & des talens, & va visiter les *Yo* ou principales montagnes des quatre côtés. Plusieurs interpretes placent sous cette année l'établissement du College impérial, dans lequel les fils des Princes & des Grands devoient être instruits dans les lettres, les cérémonies, la musique, les danses, & dans l'art de lancer un javelot. C'est sous cette même année que *Chun*, en faisant sa visite, établit le cérémonial & la musique qui devoient avoir lieu chez les Princes & ses vassaux, suivant le titre plus ou moins honorable dont ils étoient décorés. Il établit aussi qu'on feroit des pièces de poésie pour être chantées publiquement.

2250

29

Il composa lui-même le cantique *Ta-sang*, lequel, suivant *Tcheng-che*, étoit une espece d'ode, dans le goût du tems où l'on ne respiroit encore que la vertu. Cette ode célébroit les vertus du grand *Yao*. Confucius, dans le *Ta-schouan* du *Chou-king*, dit que *Chun* la composa l'année d'après sa visite des *Yo*.

2249

30

Cette année, neuvième de son regne, *Chun* fit le grand examen qu'il réitéra jusqu'à trois fois. Il promut ceux dont le mérite fut reconnu ; il abaisa ceux qui ne donnerent pas des preuves d'une capacité suffisante. Il partagea les *San-miao* en différentes tribus, & les distingua ainsi des autres sujets.

2248

31

Neuvième an-
née du regne
de *Chun*.

2247

Années
du Cycle.

32

33

On a déjà vu sous la soixante-seizième année du règne de *Yao*, que *Chun* avoit repoussé les *San-miao* jusqu'au pays de *San-ouei*. Ces Peuples, toujours inquiets, n'observoient pas les loix comme les autres sujets de l'Empire. La montagne de *San-ouei* où ils s'étoient réfugiés, étoit pour eux un boulevard qui leur assuroit l'impunité, parce qu'il étoit très-difficile de les y forcer : il falloit user d'artifice pour leur faire recevoir le frein ; c'est ce que fit *Chun*. Il les divisa en plusieurs tribus, à chacune desquelles il donna des Magistrats particuliers pour la gouverner. Il leur assigna des terres à cultiver ; il bâtit pour eux des habitations & des villages ; il les distingua par familles, & n'oublia rien en un mot pour les rendre dociles au joug. On verra dans la suite de cette Histoire, que malgré tous les soins qu'on s'est donnés pour les civiliser & les contenir, ils ont presque toujours vécu dans l'indépendance. On les appelle indifféremment *San-miao*, *San-ouei*, & *Miao-tse*. Ils sont répandus aujourd'hui dans presque toutes les montagnes de la Chine, & conservent, comme auparavant, un caractère d'indocilité qui fait qu'on ne cherche plus à les soumettre : on les laisse vivre à leur fantaisie ; & les Mandarins qu'on charge en apparence du soin de les gouverner, n'ont d'autre autorité sur eux que celle qu'ils veulent bien leur donner eux-mêmes. Il n'est pas douteux que ces anciens Peuples, qui datent du tems de *Hoang-ty*, n'aient conservé bien des traditions, qui, dépouillées des fables dont on les aura sans doute enveloppées, pourroient être de quelque secours pour les tems primitifs de l'Histoire chinoise. Je regrette que le zèle de nos Missionnaires ne leur ait pas

Années
avant J. C.

2246

2245

Années
du Cycle.

34

Douzième an-
née du règne
de Chun.

suggéré de pénétrer dans leurs montagnes. En parcourant leur pays, & en s'insinuant dans les antres & les cavernes qui servent de demeure à la plupart d'entre eux, ils auroient peut-être découvert des monumens inconnus à ceux qui en sont les possesseurs, mais qu'on auroit pu déchiffrer dans la capitale de l'Empire, où il y a des Savans de tous les ordres & de tous les genres. Ce n'est qu'en demeurant grand nombre d'années dans un pays, qu'on peut se procurer l'avantage de le connoître à fond. Les Empereurs ont envoyé quelquefois des Mandarins & des Lettrés chez les *Miao-tsé*, avec ordre de faire des recherches sur tout ce qui méritoit d'être su dans ce qui concerne ces especes de sauvages; mais ces Mandarins & ces Lettrés ne se sont transportés que dans les lieux les plus apparens, & de plus facile accès. La crainte des bêtes féroces, & des hommes souvent plus féroces qu'elles, les a toujours retenus pendant le peu de séjour qu'ils y faisoient dans les lieux les plus habités; ils ont pris des instructions telles quelles; & à leur retour ils n'ont rien fait connoître qu'on ne sût déjà. Des Missionnaires, habitués dans l'endroit même, n'auroient pas eu la même crainte; & nous aurions peut-être eu par leur moyen des connoissances sur les tems voisins du Déluge.

36

Quatorzième
année du règne
de Chun.

La quatorzième année de son règne, *Chun* fit composer des hymnes, & en composa lui-même qu'il ne dédaigna pas de chanter. Ces paroles sont tirées du *Chou-king*, chapitre *Y-tsi*.

Les interpretes conviennent unanimement que *Chun* composa & fit composer cette année un grand nombre d'hymnes qui furent chantés; mais ils different entre eux quant aux sujets sur

Années
avant J. C.

2244

Suivant *Sim-son*, o'est sous cette année qu'il faut placer le déluge d'Ogyès. Ce sentiment est fondé sur l'autorité de *Jule Africain* & d'*Orose*. Cette même année *Isaac*, ving-deuxième Pa-triarche, meurs âgé de cent quatre-vingts ans.

2243

Joseph, fils de *Jacob*, est fait Ministre par *Pharaon*, il étoit âgé de trente ans. Son Ministère dura quatre-vingts ans.

2242

<i>Années du Cycle,</i>		<i>Années avant J. C.</i>
37	lesquels rouloient ces mêmes hymnes. Les uns veulent qu'on n'y célébrât que la puissance & la vertu du Ciel suprême; les autres prétendent qu'on y traçoit les obligations des Grands & des uns & des autres envers le Peuple. Quelques-	2241
38	uns assurent que ces hymnes avoient pour objet le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, & tout ce qui embellit le Ciel matériel que nous voyons; ils citent quelques strophes qu'ils croient avoir fait partie de quelques-uns de ces anciens hymnes, en confirmation de leur sentiment; mais ceux qui ne sont pas de leur avis, leur répondent que quand même les strophes qu'ils citent auroient fait partie de quelques-uns de ces anciens hymnes, il ne faudroit les regarder que comme des exemples, des figures, des allégories qui entroient dans ces hymnes; mais qui	2240
39 <i>Dis-septième année du regne de Chun.</i>	qui n'en étoient pas pour cela le principal sujet, &c.	2239 <i>Sémiramis re- gne en Assyrie.</i>
40		2238
41		2237
42		2236
43		2235
44 <i>Vingt-deuxième ann. du re- gne de Chun.</i>	Je me fers du mot d'hymne, parce que le caractère Chinois que j'interprète ainsi, désigne toute pièce de poésie qu'on chante, ou qui est faite pour être chantée.	2234 <i>Jacob âgé de cent trente ans se transporte en Egypte avec sa famille.</i>
	La quinzième année de son regne, Chun présida à l'examen, & termina la cérémonie par le chant d'un hymne.	<i>Commence- ment des Ob- servations as- tronomiques de mille neuf cents trois ans, qui furent trouvées à Ba- bylone trois cents trente 6 un ans avant J. C.</i>
	Quelques Lettrés postérieurs rapportent un hymne qu'ils disent être celui qui fut chanté alors; mais les Critiques le rejettent comme apocryphe, & Nan-sien en particulier, dit qu'on voit au style dont il est, qu'il ne remonte pas au-delà des <i>Soung</i> . <i>Hou-ché</i> dit que cet hymne n'étoit qu'un cantique d'alégresse par où Chun voulut qu'on terminât la cérémonie. S'il m'étoit permis de deviner, je dirois, comme il est très-vraisemblable, que cet hymne ou cette	2233
45		2232
46		

<i>Années du Cycle.</i>		<i>Années avant J. C.</i>
47	ode, renfermoit d'un côté l'éloge de la diligence & de l'application, & de l'autre des sarcasmes contre la paresse, ou le défaut d'application dans l'exercice de son emploi.	2231
48		2230
49	L'année seizième de son règne, <i>Chun</i> chanta	2229
50	les neuf ordres de choses. L'Historien place cette	2228
51	cérémonie sous cette année, fondé sur l'autorité de <i>Yu-hia-tchouan</i> . Les interpretes varient encore	2227
52	sur le sujet de cette cérémonie. L'opinion qui me paroît la plus vraisemblable, est celle de <i>Tchou-efle</i> , qui dit que ces neuf ordres de choses	2226
53	sont les neuf principes d'où dérivent toutes choses, c'est-à-dire, auxquels les Chinois attribuent tout ce qui est dans la nature.	2225
	Les Critiques sévères rejettent cette explication, & croient que l'hymne en question n'est appelé l'hymne des neuf ordres des choses, que parce qu'il étoit accompagné de neuf sortes de danses, avec une musique qui avoit ses neuf parties. Je ne rapporte ces minuties, que pour prouver que les Chinois ne révoquant point en doute les commencemens de leur Histoire, ils ne se donneroient point ainsi la torture, pour trouver des explications, souvent forcées, à ces passages obscurs, s'ils avoient le moindre soupçon que ce qu'ils lisent dans leurs anciens livres a pu être supposé.	
54	<i>Chun</i> , à l'exemple du sage <i>Yao</i> qu'il s'étoit proposé pour modèle de sa conduite, voulut se décharger d'une partie du pesant fardeau du gouvernement. Le mérite de <i>Yu</i> lui étoit connu, puisque c'étoit par ses ordres que ce grand homme avoit été préposé pour travailler à l'écoulement des eaux. La manière dont il s'étoit acquitté d'une si importante commission, & la conduite qu'il avoit tenue dans l'emploi dont il avoit été décoré	2224

Trente-deuxième année du règne de Chun.
Première année de l'association de Yu.

Années
du Cycle.

en récompense de ses services, persuaderent à tout le monde, que personne ne pouvoit mieux que lui gouverner l'Empire.

Chun crut ne pouvoir rien faire de mieux, ni qui fût plus au gré de ses sujets, que de le choisir pour son collègue. Il l'associe au Gouvernement & lui met en main toute son autorité. Voyez le *Chou-king*, chapitre *Ta-yu-mo*. Il est dit dans le livre intitulé *Tchan-che-ki-nien*, que *Chun* associa *Yu* à l'Empire l'année *Ting-sê*, cinquante-quatrième du Cycle, laquelle répond précisément à l'année trente-deuxième du règne de *Chun*; & cependant on trouve dans le chapitre *Ta-yu-mo* du *Chou-king*, ces paroles qu'on met dans la bouche de *Chun* lorsqu'il proposa *Yu* pour être son collègue : *voici la trente-troisième année que je suis sur le trône impérial; pourquoi donc mettre l'association de Yu à l'Empire à la trente-deuxième année du règne de Chun? C'est parce qu'on ne compte la première année du règne de Chun qu'après la troisième année du deuil de Yao, au lieu que dans les paroles du Chou-king, Chun compte pour première année de son règne la troisième de celle du deuil, &c.*

54
Trente-deuxième année
du règne de
Chun.
Première an-
née de l'as-
sociation de
Yu.

Nan-siuen remarque que lorsque *Yao* associa *Chun* à l'Empire, il lui donna pour toute leçon, ce peu de mots : *gardez en tout un juste milieu; & que Chun prenant Yu pour son collègue, au lieu de l'instruction toute simple qu'il avoit reçue lui-même de Yao, il ajoute aux paroles de ce grand Prince : ayez de l'exactitude, corrigez les abus, réduisez tout au centre de l'unité.* La raison que *Nan-siuen* apporte pour expliquer cette addition que fit *Chun* aux paroles de *Yao*, se réduit à ceci. « L'instruction que *Chun* donne à *Fu* est la même que celle qu'il a reçue lui-même de *Yao*; il

55
Trente-troisième année
du règne de
Chun.

Années
avant J. C.

2214

2215

22

Années du Cycle.	» n'a fait qu'ajouter les moyens qu'il falloit em- » ployer pour qu'elle eût son effet ».	Années avant J. C.
Seconde an- née de l'as- sociation de Yu.	La trente-troisième année du regne de <i>Chun</i> , le premier jour de la première Lune du printemps, <i>Yu</i> se transporta à la salle destinée à honorer la mémoire de <i>Yao</i> , dite la salle de <i>Chen-tsoung</i> . Là il reçoit solennellement l'investiture de sa nouvelle dignité, & est mis à la tête de l'Empire, pour le gouverner conjointement avec l'Empereur. Voyez le <i>Chou-king</i> , chap. <i>Ta-yu-mo</i> . <i>Chun</i> lui recommande de mettre en ordre les neuf principaux articles du <i>Houng-san</i> (livre où tout ce qui s'étoit passé après le déluge étoit exactement marqué): on en trouve des lambeaux dans les commentaires du <i>Chou-king</i> . <i>Yu</i> s'en tint à l'ancien partage qu'il avoit fait de l'Empire, en neuf <i>Tcheou</i> ou Provinces.	2222 2221
56	Le grand <i>Yu</i> , dit le <i>King-che-ly</i> , après avoir reçu l'investiture de sa dignité dans le <i>Miao</i> de <i>Chen-tsoung</i> , ayant egard aux terrains & aux eaux, assigna pour l'exakte division de l'Empire, neuf <i>Tcheou</i> , neuf montagnes, neuf rivières, neuf lacs.	2220 2219
57	C'est cette année que <i>Yu</i> fit de nouveau la division de l'Empire en neuf <i>Tcheou</i> , dit le <i>Tsien-pien</i> suivant <i>Chao-ssé</i> . Ce fut l'année <i>Ting sé</i> , c'est-à-dire, l'année précédente, cinquante-quatrième du Cycle. Ce point mérite d'être examiné, ajoute-t-il.	2218
Second Cycle du troisième Tri-cycle.	Les années précédentes, <i>Yu</i> avoit été occupé à mettre la discipline parmi les Peuples du dehors; il avoit châtié les <i>Yeou-miao</i> . Il avoit engagé les <i>San-miao</i> à se soumettre de leur plein gré; il avoit rangé sous son obéissance le Royaume de <i>Lô-koue</i> ; & il avoit reçu comme tributaires ceux du Royaume de <i>Chou-chen</i> .	2217 Jacob meurt en Egypte âgé de quatre qua- rante-sept ans
I Trente-neu- vième année du regne de Chun. Huitième an- née de l'as- sociation de Yu.		

Années
du Cycle.

Cette année, l'Empereur & son collègue firent un examen général pour elever ou abaisser, pour punir ou pour récompenser ceux qui méritoient l'un ou l'autre.

Auteurs
avant J. C.

Depuis cet examen jusqu'à la mort de *Chun*, les annales ne spécifient aucun fait, mais les Glossateurs rapportent les différens sentimens des Critiques pour savoir à quelle année précise du regne de ce Prince il faut placer celle de sa mort. Je ne crois pas m'écarter de mon sujet en rapportant ici le précis de ce qu'ils disent. Quelques Auteurs trop scrupuleusement attachés à la lettre dans ce que dit le *Chou-king*, prétendent qu'on doit placer la mort de *Chun* à la cinquantième année de son regne. Voici le texte sur lequel ils se fondent: c'est celui qui termine le chapitre *Chun-tien*. Parvenu à la cinquantième année de son regne, *Chun* arriva dans l'endroit qu'il devait résider, mourut certainement.

On leur répond que le *Chou-king*, en disant que *Chun* cessa de vivre la cinquantième année de son regne, compte pour la première celle qui suivit immédiatement la mort de *Yao*; au lieu que ceux qui le font mourir à la quarante-huitième année de son regne, n'en comptent le commencement qu'après que les années du deuil de *Yao* furent expirées. Ce ne fut qu'alors que *Chun* accepta l'Empire. C'est donc depuis ce tems seulement que doit dater son regne. L'Empereur dans sa Table chronologique, & l'Annaliste le marquent ainsi.

10
Quarante-huitième année
du regne de
Chun.
La dix-septième
de l'association de *Yu*.
Mort de *Chun*.

La quarante-huitième année de son regne, disent les annales, *Chun*, âgé de cent dix ans, mourut à *Ming-tiao*.

Le *Ta-ki* rapporte que les Mémoires historiques qui ont le titre de *Ki*, disent que *Chun*

2208

Années
du Cycle.

mourut & fut enterré dans le pays de *Tsang-hou*. *Tsang-hou* est le nom d'une montagne du *Hou-kouang* ; c'est du moins le nom qu'on donnoit à cette montagne , qui est dans le district de *Tao-tcheou* d'aujourd'hui , près de *Ming-yuen-hien*.

Années
avant J. C.

11

Quarante-neuvième année du règne de Chun.

Dix-huitième année de l'association de Yu.

Quelques Critiques regardent comme peu vraisemblable que *Chun* ayant associé *Yu* à l'Empire pour pouvoir se décharger sur lui d'une partie du pénible fardeau du Gouvernement , entreprit à l'âge de cent dix ans , un voyage dont il pouvoit si aisément se dispenser en chargeant son collègue de faire la visite qu'il avoit projetée. D'autres Critiques leur répondent qu'il ne faut pas juger de *Chun* comme du commun des hommes. « Ce vertueux Prince , disent-ils , voulut s'acquitter jusqu'au bout des obligations qu'il se étoit imposées en acceptant l'Empire ».

2207

12

Cinquantième année du règne de Chun.

Dix-neuvième année de l'association de Yu.

Après la mort de *Chun* , il y eut un deuil général dans l'Empire ; & ce deuil dura trois années , comme après la mort de *Yao*. *Yu* voulut se démettre du Gouvernement en faveur de *Chang-chiun* , fils de *Chun* ; mais les Grands & le Peuple s'y opposèrent. Après bien de la résistance , *Yu* se détermina enfin à accepter l'Empire. C'est par lui que la Monarchie chinoise commença à devenir héréditaire. Il est Fondateur de la première Dynastie , dite la Dynastie des *Hia* ; c'est par son règne que je commencerai la seconde époque de la véritable Histoire chinoise.

2206

Troisième année de deuil après la mort de Chun.

En finissant cette première époque , je demande au Lecteur judicieux & impartial , si dans ce qu'il vient de lire , depuis la soixante-unième année du règne de *Hoang-ty* jusqu'à la mort de *Chun* , il a trouvé tant de contradictions , & un chaos si monstrueux , qu'il ne lui ait pas été possible de rien extraire d'exact & de suivi.

Dans tout ce que j'ai extrait moi-même, j'ai suivi les Auteurs les plus accrédités de la Nation. Je n'ai pas dit tout ce que j'aurois dû dire, parce qu'il m'auroit fallu faire un Ouvrage immense; & mon dessein n'étoit d'abord que de donner une simple Table chronologique, comme le titre le porte. Mais je crois en avoir assez dit pour convaincre ceux qui peuvent être convaincus.



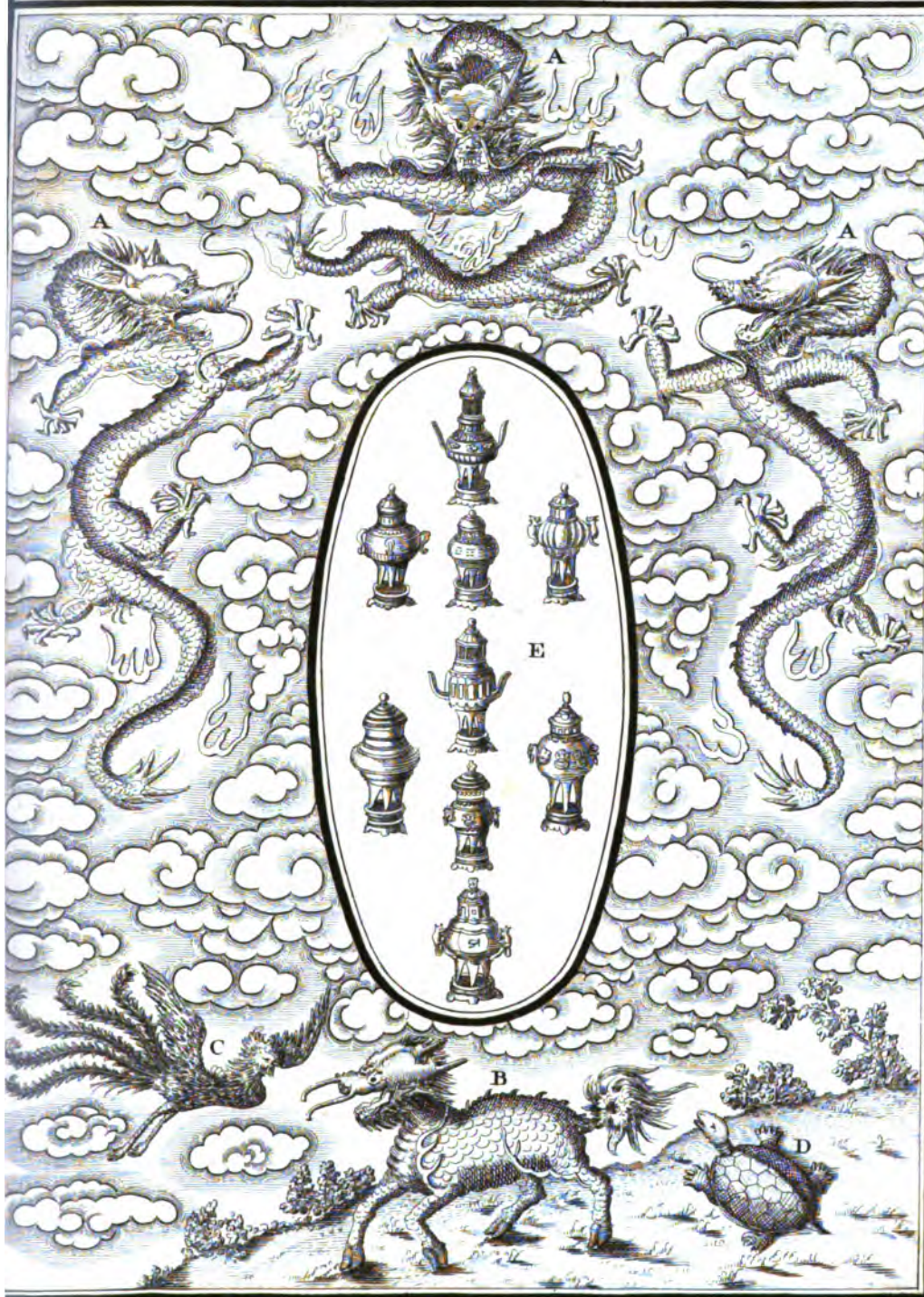
AAA. *Les trois Dragons.*

B *Le Kilin.*

C *Le Foung-Hoang.*

D *Le Kouï, ou la Tortue.*

E *Les Neuf Ting.*

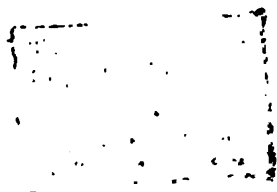


Picquet, Sculpt.





Picquet Sculp^t





Deliquet, Sculp.

THE JEFFREY AND
TIERNEY FOUNDATION



ESSAI SUR LA LONGUE VIE DES HOMMES

DANS L'ANTIQUITÉ,

SPÉCIALEMENT A LA CHINE;

Par feu M. CIBOT, Missionnaire à Pékin.

LES Annales & les Traditions des plus anciens Peuples nous le disent comme les Livres saints, la vie des hommes, bien long-tems encore après le Déluge, ne fut ni exposée à tant de maladies, ni si courte qu'elle l'a été. L'antiquité, l'universalité & la conformité des témoignages rapportés par Joseph, en fournit une preuve complète. Manethon & Berosé, dont le premier écrivit l'Histoire d'Egypte, & le second celle des Chaldéens; ensuite Hesticus & Jérôme d'Egypte, qui ont écrit les Antiquités des Phéniciens, conviennent de la longue vie des Hommes dans ces tems reculés. Les Grecs, auxquels on s'est souvent trop fié, n'ont commencé à être un Peuple que dans la vieillesse du Monde; que pouvoient-ils savoir des tems qu'ils n'avoient point vus, & dont ils ne trouvoient chez eux ni traces, ni vestiges? Les Romains, qui ont été nos maîtres, furent les disciples des Grecs. Ne les consultons point sur les Antiquités reculées; mais consultons l'ancienne Chine: elle a vu les premiers âges d'après le Déluge; elle en a conservé les monumens; elle atteste la longue vie des Hommes dans les tems anciens.

Quelle raison peut-on alléguer de cette longue vie, abstraction faite des vues de la Providence divine? Les probabilités en cette matière ne peuvent guere qu'être les mêmes pour tous les Peuples; & dès-là, celles qui prouvent pour la Chine

sont également concluantes pour tous les autres pays. Or, il est constant par les grands & les petits *Kings*, ou Livres canoniques anciens, 1°. que la maniere de vivre & les mœurs; 2°. que la douceur & la bienfaisance du Gouvernement; 3°. que les principes & les soins de la Médecine, devoient naturellement y conduire la multitude à une haute vieillesse. Ce sont donc les raisons les plus probables, les plus sensibles, & les plus satisfaisantes de la longue vie des hommes dans ces premiers tems: raisons d'autant plus concluantes, que ce sont toutes des raisons de fait; & que ce n'est que par des faits que nous prétendons en faire voir la solidité. Comme la multitude même des citations est plus éblouissante que lumineuse, nous nous bornerons à celles qui sont plus essentielles & plus décisives. Mais nous garantissons que nous n'avancons rien que d'après les monumens les plus authentiques.

I.

Il en est des faits historiques, comme des observations astronomiques; la vérité seule peut les rapprocher, les combiner & les concilier. Moïse, par cette raison seule, ne fût-il qu'un simple Historien, le témoignage que lui rendent les monumens anciens des premiers Peuples, est si uniforme, qu'il ne laisse aucun doute sur la vérité de ses récits. Celui que lui rend en particulier le *Chou-king*, le plus ancien, le plus beau & le plus authentique des Livres canoniques de la Chine, suffiroit seul au tribunal de la Critique le plus inquiète. Que celle d'Europe en lise les premiers chapitres, puis les compare avec le neuvième de la Genèse & les suivans; soit qu'elle y considère l'état actuel des terres de cette extrémité de l'Asie, & les mœurs civiles, domestiques, politiques & religieuses des premiers Chinois; soit qu'elle apprécie leurs diverses

connoissances & tous leurs arts, elle reconnoitra d'abord que la colonie gouvernée par le bon *Yao*, étoit une branche de la grande dispersion des plaines de Babylone.

La Chine n'avoit pas été peuplée jusqu'alors. *Mong-tse*, le plus célèbre disciple de Confucius, & celui dont il reste le plus d'ouvrages, articule très-nettement que l'Empire n'avoit point encore pris ni forme, ni consistance; que les plaines basses & enfoncées étoient couvertes d'eaux stagnantes, restes du Déluge dont les montagnes, comme dit le *Chou-king*, avoient été couvertes; que les terres qui étoient plus élevées, n'offroient qu'un mélange confus d'arbres & d'herbes sauvages; que l'Empereur *Yao*, aidé de *Chun* & de *Yu*, qui furent ses successeurs, fit mettre le feu aux bois, écoulér les eaux, & ensemençer les campagnes (1). La nouvelle colonie fixée dans le *Ki-tcheou*, s'étendit & se multiplia d'une génération à l'autre. Quelle perte pour l'histoire du genre humain que celles des détails de son agrandissement! l'Empire de Chine est trop immense pour que son entière population pût être l'ouvrage de quelques siècles. On voit en effet que la famille impériale des *Chang*, qui succéda à celle des *Hia*, & celle des *Tcheou* qui fonda la troisième Dynastie, commencerent, bien des siècles après *Yao*, à monter au rang des Princes, en fondant des Colonies & en faisant entreprendre des défrichemens. Quoique Confucius lui-même ne soit né que l'an 549 avant J. C. les Provinces qui sont au-delà du fleuve *Kiang* n'étoient peuplées qu'en partie de son tems, & ne le furent tout-à-fait que plus de trois cens cinquante ans après, sous le regne du fameux *Tsin-chi-hoang*. Ce qui frappera toujours un Lecteur attentif, c'est qu'en remontant même jusqu'à *Yao*, les Chinois n'ont pas été de stupides mangeurs.

(1) Voyez *Mong-tse*, chap. 3.

de glands, comme le dit Hérodote des Arcadiens⁽¹⁾. Bien loin d'adorer les plantes qui sortoient de terre, ils se mirent d'abord à la labourer & à semer diverses especes de graines. Le *Chou-king* atteste qu'ils connurent d'abord les arts de besoin, & furent initiés dans les sciences, jusqu'à avoir une Astronomie & une Musique.

Qu'on ne soit donc pas étonné de nous voir représenter les anciens Chinois tout autres qu'on ne se figure quelquefois les hommes de ces tems reculés. Les Auteurs des Annales & des *Kings*, ne pensoient ni à Moïse ni à nous, lorsqu'ils écrivirent l'Histoire de leurs premiers Ancêtres. Les préjugés même d'Occident, fussent-ils moins suspects d'ignorance & de prévention, il faudroit qu'ils pliaissent sous la multitude des faits qui se rendent témoignage les uns aux autres, s'éclaircissent réciproquement & forment une chaîne suivie d'événemens qu'aucun soupçon ne peut rompre. L'Histoire de la Dynastie des *Tcheou* suppose celle des *Chang*, & celle des *Chang* suppose l'Histoire de la Dynastie des *Hia*.

Les Annales donnent cent & quelques années de regne à *Yao*, d'après le *Chou-king* : mais comme le *Chou-king* ne dit rien de plus, elles varient sur le nombre précis des années qu'il a vécu, ainsi que sur celles de *Chun* & du grand *Yu* ses successeurs, que tous les Historiens conviennent cependant avoir vécu plus d'un siècle. Peu importe. Un regne de cent ans dans la crise d'un établissement laborieux, prouve suffisamment qu'il falloit que la carrière de la vie fût plus longue qu'elle ne l'a été depuis. Mais comme c'est la moyenne antiquité qui va être le sujet de mes discussions, nous descendrons tout d'un coup jusqu'à la Dynastie des *Tcheou*, qui commença 1122 ans avant J. C. Or, nous trouvons que *Quen-ouang*, qui en

(1) *Clio*, chap. 66,

est en quelque sorte le premier fondateur, vécut près de cent ans. Ses trois fils, *Vou-ouang* qui détruisit la Dynastie des *Chang*, l'immortel *Tcheou-kong*, & *Tai-kong*, en vécurent plus de quatre-vingt-dix. Le second même alla jusqu'à la fin du siècle, que leur grand-père avoit passée. Or, dès-là qu'on trouve tant de belles vieillesse dans une même famille où la vie étoit exposée à tous les périls du bien-être & de la grandeur, elles devoient être encore plus communes dans la sphere mitoyenne des simples citoyens. Cette conséquence est attestée comme un fait par le *Ly-ki* qui détaille les prérogatives, exemptions & privileges que les loix accordoient aux vieillards de quatre-vingt-dix & cent ans, & parle d'eux en tant de rencontres, qu'on ne peut supposer qu'ils fussent en petit nombre. Dans le fond la maniere de vivre & les mœurs de ces tems reculés devoient naturellement conduire là.

L'Europe croit enfin que la Chine est un des pays de l'Univers où il y a le plus de Villes, où les Villes sont plus grandes, & où les grandes Villes sont plus peuplées; mais l'Europe fait-elle que jusqu'au milieu de la troisième Dynastie, c'est-à-dire, jusqu'aux premières Olympiades des Grecs, on ne voyoit en Chine que la capitale de tout l'Empire, & les capitales des Etats feudataires & Principautés qui en augmentèrent tant le nombre depuis en se multipliant. Une ville encore se réduisoit alors à la maison du Prince, à ses officiers, aux chefs de l'administration, à quelques ouvriers de besoin, & à un petit nombre de marchands qui n'y demouroient pour la plupart que passagèrement. Les soldats ne vinrent s'y fixer que lorsqu'elles furent entourées de murailles; & elles furent long-tems sans en avoir. Une ville alors n'étoit que comme l'accompagnement du palais, qui étoit au milieu, & en devoit faire la troisième partie. Aussi les rues en étoient-elles fort larges & bien alignées, les

carrefours vastes & commodément distribués, & toutes les maisons agrandies par des cours & des jardins. Aussi le séjour n'en étoit-il pas moins sain que celui des campagnes.

O le beau spectacle alors que celui des vastes plaines de *Chen-fi*, du *Chan-fi*, du *Ho-nan*, du *Hou-kouang* & des autres Provinces qui étoient défrichées & peuplées ! comme toutes les terres appartenoient à l'Etat, on avoit continué, à l'exemple du grand *Fu*, à y creuser d'innombrables canaux pour recevoir la surabondance des eaux qui étoient dans les champs, & les rendre en arrosements aux terres arides. Ces canaux, à en juger par le *Ly-ki* & le *Tcheou-ly*, serpentoient dans les vallées en mille manières, entrecoupoient les champs labourés, & étoient tellement ramifiés, que les plus petits se dégorgeoient dans les mitoyens, & ceux-ci dans les grands, qui aboutissoient à de vastes bassins ou se vuidoient dans les rivières. Mais il n'est plus possible de bien saisir le plan de leur distribution, ni de la continuer avec les chemins qui séparoient les grands quartiers de terres ensemençées, dont ils formoient les limites.

Quoi qu'il en soit de ce beau système qui suppose tant de vues & de sagesse, des campagnes ainsi préparées devoient être un séjour également sain & agréable dans toutes les saisons. On y respiroit un air libre, & d'autant plus tempéré, que les bords des eaux étoient plantés de saules à branches pendantes & de mûriers pour les vers à soie. Quelques jardins pour les herbages, étoient semés çà & là à l'entrée des villages, comme pour varier la décoration des scènes ; mais le grand nombre rejeté au-delà des terres ensemençées, avec les vergers & les pâturages, terminoit dans chaque Principauté ou grand district, la grande enceinte dont elles étoient environnées, & formoit comme la bordure de ces rians paysages, bordure qui étoit relevée elle-

même par les bois & les forêts antiques , qu'on laissa d'abord entre chaque Province, & qui ne furent abattues que peu-à-peu.

Il y avoit alors aussi peu de villages que de villes. Si l'on en excepte les ouvriers sédentaires & les marchands qui se fixoient auprès des *grands canaux* dans les lieux destinés aux marchés , les habitans des campagnes étoient tous dispersés çà & là ; les laboureurs , par pelotons de huit familles , au milieu de neuf cens arpens de terre qu'ils cultivoient à frais communs ; les Jardiniers & les Bergers dans les endroits les plus commodes , les uns de leurs jardins , les autres de leurs pâturages , qui , comme nous venons de le dire , étoient au-delà des champs de bled & de leur enceinte. Chacun étoit au large , & les maisons n'étoient pas des prisons. Celle d'un Lettré , selon le *Ly-ki* , occupoit un arpent. C'étoit une distinction sans doute ; mais elle indique que le Peuple étoit au large dans les siennes. On voit en effet dans le même *Ly-ki* , qu'elles avoient un logement extérieur pour les hommes , & un appartement reculé pour les personnes du sexe , ce qui demandoit plusieurs petites cours , & dès-là un emplacement honnête , c'est-à-dire , tout ce qu'il falloit pour en rendre le séjour également sain , agréable & commode. La simplicité des Anciens se bornoit à la vérité à des rez-de-chaussée jusques pour les Palais ; mais ils étoient assez élevés de terre chez les plus pauvres colons , pour que l'humidité ne pût pas y pénétrer. A en croire même quelques Savans , si l'on préféra cette manière de bâtir , que la crainte des tremblemens de terre a fait conserver , c'est qu'on croyoit alors que l'air des *Leou* (ou *erages*) est moins doux , moins ami de la poitrine , & moins approprié à toute l'organisation du corps humain que celui que la nature a préparé plus près de la terre pour tous les animaux. En seroit-il de même de l'exposition au midi que les

Anciens choissoient pour toutes leurs maisons? Une chose qui touche de si près à la santé de tout le monde, en quelque pays que ce soit, mériteroit ce semble qu'on y fit quelque attention, & qu'on interrogeât du moins les oracles de l'expérience. Car enfin, si les observations qu'on a faites ici n'avoient pas été si déceives, est-il croyable que la police moderne eût adopté la maniere des Anciens, jusqu'à souffrir qu'on cherchât l'exposition du midi dans les plus grandes villes, aux dépens du coup-d'œil des rues; & que de quelque façon qu'elles fussent percées, les maisons, qui ne sont pas boutiques, fussent tournées de ce côté? » Les plantes même & les » arbres, dit *Lurichi*, nous apprennent à chercher les regards » du Soleil; c'est la chaleur que ses rayons leur portent qui les » vivifie; elle est si fort nécessaire à la santé, que les Anciens » n'osoient pas la refuser aux prisonniers ». La physique de ce Lettré lui fournit bien des raisonnemens pour prouver que l'exposition au midi est plus avantageuse pour les bâtimens, plus commode pour toutes les saisons, & sur-tout plus amie de la santé. C'est celle, selon lui, qui est la plus propre à renouveler l'air des chambres, & à empêcher qu'il ne s'use par la respiration, ou ne se corrompe par l'humidité dans les tems de pluie. Quoi qu'il en soit de sa théorie, elle atteste que les préférences des Anciens pour l'exposition au midi, étoient regardées de son tems, comme un soin nécessaire pour rendre les maisons plus saines: soin dès-là qui atteste qu'ils y regardoient de bien près en fait de santé, & que leurs précautions étoient les mêmes pour tous les ordres des Citoyens.

Un Lettré a fait le calcul des journées qu'il avoit fallu pour les habillemens d'une Comédienne, & a démontré qu'elles équivaloient à la vie entière de douze personnes. Il prouve après par un second calcul, que les habits de cent particuliers,

coûtoient moins de travail à la société, sous les trois premières Dynasties, que ceux de cette ~~seule~~ femme sous la Dynastie de *Tsin*, qui encore ne les portoit que peu de tems, & en ufoit bien d'autres. Du reste, bien loin de donner à entendre que les Anciens fussent mal en habits, il soutient, d'après l'Histoire, que la matiere de tous les vêtemens étant très-abondante, & ceux qui les mettoient en œuvre, en beaucoup plus grand nombre que dans les siècles suivans, la multitude devoit être mieux fournie d'habits: vu sur-tout que les gens en place ne pouvoient pas donner dans le luxe, & que le partage des biens étoit plus égal entre les particuliers. « Ces deux derniers articles, ajoute-t-il, sont hors d'atteinte: ils faisoient partie du droit public. Quant aux matieres premières des habits, il est évident qu'elles étoient plus communes; y ayant tant de troupeaux, & les grandes chasses étant si fréquentes, cela devoit fournir beaucoup de laines & de fourrures pour l'hiver; puis les chanvres, les cotons, & les racines qu'on cultivoit par-tout, donnoient diverses sortes de toiles pour l'Été. *Qui bêche son jardin, dit le proverbe, se courbe & s'arrête; qui laboure son champ est debout & marche.* Plus les habits des Anciens étoient simples, plus la quenouille, la navette & l'aiguille devoient les multiplier; & comme la loi faisoit une obligation de l'exemple du travail, aux personnes du sexe à qui leur état en ôtoit le besoin, en y comprenant même l'Impératrice, les consommations devoient être beaucoup moindres que les produits de chaque année, & dès-là les faciliter, les assurer sans cesse à la société & avec eux l'abondance des habits ».

Nous ne nous chargeons point de trouver cette logique en défaut. Donnât-elle prise, il n'y a rien à opposer aux témoignages des *Kings*. O la belle & l'aimable police que la police.

des habits chez les anciens Chinois ! A l'exemple de la nature qui a varié en tant de manières la figure, la taille, les proportions, les contours & les couleurs des fleurs, elle avoit déterminé selon chaque saison, cérémonie & solennité, diverses matières, formes & ornemens pour les vêtemens des Princes & des Grands, des premiers Magistrats & de leurs subalternes, des Gens de Lettres & des simples Citoyens, des matrones & des filles, des jeunes gens & des enfans. « Pour-
 » quoi cela, demande *Tchin-issé* ? afin de concilier tous les
 » intérêts, répond-il ; & afin qu'en se servant de cette admirable variété de matières, de formes & d'ornemens pour
 » distinguer les rangs & entretenir la subordination, on pût
 » tirer parti de tout au profit de l'abondance commune. On
 » donnoit en effet à la multitude, tout le coton & toutes les
 » peaux de mouton, en décernant aux Grands l'usage journalier
 » de la soie & des belles pelleteries. Les distinctions de la loi
 » étoient tellement combinées, que tout ce qui pouvoit être
 » mis en œuvre pour les vêtemens, étoit tout-à-la-fois & employé
 » & limité : employé, pour étendre les ressources de l'abon-
 » dance générale, limité pour qu'elle fût égale dans toutes les
 » conditions ». Le succès répondit à des vues si sages ; &, comme dit *Yen-issé*, les plus pauvres avoient des habits chauds pour l'Hiver ; & légers pour l'Eté.

Le *Ly-ki* suppose sans cesse une grande abondance d'habits dans toutes les familles. Ici il recommande d'enfermer à part ceux de filles, & de ne pas même garder ensemble ceux du mari & de la femme, à moins qu'ils n'aient plus de soixante ans. Là il prescrit aux brus d'avoir soin que leur beau-pere & leur belle-mere, soient vêtus chaudement ; & de les presser, selon la saison ou le tems, d'en prendre de plus épais. Dans le détail du service filial, qui regardoit sur-tout le Peuple, il fait une énumération

d'aiguilles , de cheveux & d'ornemens , de ceintures & de mouchoirs , de petits meubles & de fournitures qui suppose une aisance inconciliable avec la disette des habits (1).

Le *Ché-king* qui fait chanter aux jeunes filles de la campagne les peines & les chagrins de leur âge , ne leur met jamais de plaintes à la bouche sur leur parure ; au contraire il en prend occasion de les faire gémir sur la vanité trompeuse du monde , qui couronne de fleurs les victimes qu'il egorge. Elles parlent de toiles de coton , de chanvre , de *Ko* , & de diverses peaux & soieries. On trouve dans le *Tcheou-ly* , qu'il y avoit des Mandarins chargés par office de procurer en tout l'abondance des matieres premieres des habits , & d'autres de les faire mettre en œuvre. Ce grand soin étoit le partage du sexe & la matiere de sa gloire. Un mot dira tout. La femme d'un Lettré , selon le *Ly-ki* , ne pouvoit pas employer des mains étrangères pour les habits de son epoux. Il falloit qu'elle en tirât la matiere , de ses vers à soie ; la mît en œuvre , & les fît elle-même. Ainsi en étoit-il des jeunes filles pour elles-mêmes ; ainsi la navette leur étoit aussi familiere. que le fuseau & l'aiguille.

Il seroit difficile d'articuler combien leur industrie inventa de sortes d'etoffes , & jusqu'où leur adresse réussit à varier les mélanges de la soie & du coton , du coton & du chanvre , du chanvre & des diverses ecorces ou racines. Les mélanges alloient si loin , qu'il fallut donner des bornes à leur zele & arrêter leurs inventions. Les paysannes même avoient les leurs. Leur tendresse imagina les chapeaux de paille pour garantir leur epoux des ardeurs du Soleil , & réussit à ourdir avec tant d'art des feuilles de roseau , qu'elles étoient impénétrables à la pluie , & formoient des surtouts également légers & commodes.

(1) Voyez le *Ly-ki* , chap. 12.

Si c'est tomber dans la bonhomie de ces anciens tems que de parler d'une si mince invention, qu'on pardonne cette simplicité à qui a vu de près la misère des colons dans leurs villages. Elle nous a si touchés que l'invention sublime du télescope & des lunettes achromatiques paroît moins précieuse à notre sensibilité, que celle de ces petites bagatelles de besoin, qui ont conservé tant de santés, & tant de vies. Il faut convenir qu'après la dispersion des Peuples, quelques branches de la grande famille du genre humain perdirent peu-à-peu leur part à l'héritage commun dans le fond des bois & des déserts où elles s'étoient dispersées. Mais qu'on remonte tant qu'on voudra jusqu'à *Yao & Chun*, les premiers chefs & les Patriarches de la colonie qui s'établit à la Chine, on trouvera que dès-lors on savoit réduire les grains en farine, & pétrir diverses sortes de pâtes qu'on cuisoit encore plus diversement.

Laiçons aux Grecs la confusion, l'incertitude, & les contradictions perpétuelles du commencement de leur Histoire. Bien des siècles avant qu'il y eût des *mangeurs de glands* dans l'Arcadie, les greniers publics de la Chine étoient remplis de riz, de froment, d'orge & de diverses especes de mil; les basses-cours étoient garnies de cochons, de poules, d'oies & de cannes; les pâturages étoient couverts de troupeaux de brebis, de bœufs & de chevaux; les vergers étoient ombragés de jujubiers, de poiriers, de pommiers, de pruniers, de cerisiers & de noisetiers; les jardins enfin couronnés de plantes odoriférantes, semés de diverses especes d'herbages, & fertiles en toutes sortes de légumes. Les forêts & les montagnes, les rivières & les étangs y payoient tribut à l'abondance des tables & en varioient les mets.

L'article des alimens des anciens Chinois est trop immense pour que nous puissions en entreprendre la longue énumération.

ration. Avant que Cadmus eût porté des lettres aux Grecs barbares, que Minos eût donné des loix à l'isle de Crete, & que le fameux Hercule eût rempli ses douze travaux, la table des Empereurs & des Princes de Chine, étoit couverte chaque jour de plusieurs sortes de mets, & le simple Peuple mangeoit souvent diverses sortes de viandes avec ses gâteaux de miel ou de froment, & avoit toujours divers herbages avec son riz. La nourriture même des moins riches étoit abondante en tout tems; & les colons dans leurs fêtes avoient pour la venaison & le gibier, pour le poisson & la volaille, bien des cuiffons & des assaisonnemens, que la cuisine des Achille, des Agamemnon & des Nestor n'avoit pas encore appris; des bieres & des cidres de plusieurs sortes, leur tenoient lieu de vin de raisin, que le luxe même n'a pas pu maintenir. Il seroit aisé d'accumuler les citations, & de passer d'un *King* à l'autre, sur-tout pour le tems des *Tcheou* que nous avons choisi; mais à s'en tenir même aux chansons populaires, on voit que les plus pauvres ne mangeoient jamais *leur riz sec*, que les vieillards avoient toujours de la viande, & que l'abondance générale mettoit toutes les familles dans cette aisance honnête qui concilie la tempérance avec les besoins.

En Occident, les paysans, même de nos jours, ne sont pour la plupart que de serviles manœuvres qui cultivent à la sueur de leurs fronts des terres qui ne leur appartiennent pas. Chargés en entier du pesant fardeau des travaux continuels de l'agriculture, il n'ont presque qu'une subsistance précaire, & sont réduits toute l'année à des alimens dont on a bien peu idée dans les villes. Les Colons chinois au contraire, dans les tems dont nous parlons, étoient comme les Juifs sous le sceptre paternel des Juges. « Les moissons du Laboureur, » dit *Kouan-tsé*, entroient dans ses greniers, & son travail

322 ESSAI SUR LA VIE DES HOMM. DANS L'ANT.

• lui produisoit ses besoins. Il alloit se coucher après avoir
• soupé , & se levoit le matin sans être inquiet pour son dîner :
• parce que , lors même que l'année étoit mauvaise , ses provi-
• sions le mettoient à l'aise ».

Mais pour bien sentir tout ce qui est énoncé dans ce témoignage , & jusqu'où il est vrai , candide & persuasif , il faudroit connoître l'administration paternelle d'alors , qui ne faisoit qu'une famille de tout l'Empire : administration tellement combinée que tous les biens étoient communs , en ce sens que toutes les terres appartenoint à l'Etat , & que l'Etat les distribuoit aux familles , les faisoit passer de l'une dans l'autre selon les circonstances , & n'en retiroit que la dixme pour l'entretien des officiers publics. Les bois , les eaux & les mines , dont il s'étoit gardé le domaine , lui suffisoient abondamment pour ses autres dépenses , parce que les corvées annuelles , auxquelles chacun étoit soumis , dispensoient le fisc des frais des travaux publics. A quoi il faut ajouter qu'outre leurs jardins , leurs parcs & leurs troupeaux , l'Empereur & les Princes avoient en propre les salines & les douanes établies sur les frontières de leurs Etats.

Voici de quoi lever toutes les difficultés à ceux qui ont quelque connoissance de ces heureux tems. La Famille impériale & celle des grands Feudataires exceptées , il n'y avoit alors ni noblesse ni bourgeoisie. On ne montoit aux charges publiques , que par la supériorité des talens & des vertus ; on y montoit de toutes les conditions , & l'élévation du pere ne faisoit pas un degré pour celle des enfans. De-là vient qu'on trouve dans le *Ly-ki* que lorsqu'un Etranger s'informe des fils d'un Lettré , on dira que l'aîné fait conduire la charrue & que le cadet apprend à porter le bois de chauffage (1). On ne comptoit alors que quatre

(1) Voyez le *Ly-ki* , article 16.

ordres de Citoyens : les Lettrés , c'est-à-dire , ceux qui étoient ou dans les charges ou en voie d'y entrer, les Cultivateurs , les Artisans , & les Marchands (*che , nong , kong , chang*) ; or , ces quatre ordres étoient tellement combinés , distribués & proportionnés , que , comme disent les Anciens , *de dix Citoyens il y en avoit huit de Laboureurs*. Un pareil gouvernement étoit bien favorable à la conservation & à la propagation paisible de la vie des hommes ; on avoit moins de besoins , & on y satisfaisoit avec moins de travail , soit à raison de la fertilité de la terre , soit parce que tout le monde travailloit & que chacun dépensoit moins.

Qu'on se rappelle la longue & effrayante énumération des maladies des riches oisifs & des artistes , des gens de guerre & des marins , des hommes de cabinet & des pauvres travailleurs ; on sera forcé de convenir que toutes ces nouvelles portes que les malheurs des tems ont ouvertes à la mort , étoient fermées pour les anciens Chinois. Quant à celles que la mollesse , l'oisiveté & la corruption des mœurs , agrandirent & multiplièrent si effroyablement chez les Grecs & chez les Romains des derniers tems , il n'y avoit pas encore de chemin en Chine pour y arriver. *On ne faisoit cas alors que de la vertu & du mérite* , selon la belle expression du *Li-ki* : le moyen que le vice pût devenir si fatal à la santé de la multitude ?

Si cet article étoit & moins intéressant & moins neuf pour l'Europe , nous nous contenterions de dire en général , que les Chinois d'alors étoient réunis en plus petit nombre , que tout le monde étoit occupé , & que les riches n'étoient pas assez riches , ni les pauvres assez pauvres pour rompre le joug des devoirs. Mais voici qui est plus concluant encore. Sans remonter jusqu'aux timidités , aux soins , aux attentions & aux

vigilances de la princesse *Tai-gin*, mere de *Quen-ouang*, pour assurer à son fruit les impressions vertueuses du sein maternel, on trouve attesté par l'Histoire, pour des tems bien postérieurs : « qu'une femme enceinte ne dormoit pas couchée négligement, ne s'afflevoit pas de côté, ne se penchoit pas quand elle étoit debout, ne mangeoit rien qui fût d'un goût dépravé, ne touchoit pas même à des viandes mal découpées, & ne s'afflevoit pas sur une natte si elle étoit mal déployée. Ses yeux ne pouvoient rien voir ni ses oreilles rien entendre qui réveillât aucune mauvaise idée. Pour se procurer même un sommeil plus paisible & plus serein, elle faisoit chanter le soir des vers du *Chi-king*. C'est par ces précautions, que les anciennes meres assuroient à leurs enfans une heureuse conformation d'organes, & tout ce qui peut soit faciliter la vertu, soit aider les talens (1). Ce morceau porte avec soi sa réflexion. Du reste toutes les meres d'alors allaitoient elles-mêmes tous leurs enfans, & on laissoit à leur tendresse le soin de leur premier âge. Dès que la raison commençoit à poindre en eux, les filles s'enfermoient avec leurs meres dans l'appartement intérieur, d'où elles ne sortoient que pour se marier, & les garçons le quittoient pour ne plus y revenir. Celles-ci apprenoient sous les yeux de leurs meres la modestie, l'obéissance, & les timidités de la pudeur, la pratique du cérémonial, les ouvrages de l'aiguille, & la grande science du ménage (2). On étoit persuadé alors, que conquérir ces jeunes cœurs à l'amour de la retraite & au goût du travail, c'étoit assurer le bonheur de leurs jours, & la vertu de la génération suivante.

Le Portique & le Lycée n'ont donné que des Philosophes; les ecoles des trois premieres Dynasties peuploient l'Empire

(1) Voy. *Sée-ki-lié-niu*, Tchouen.

(2) Voy. *Nei-tsé-yen-y*.

de bons Citoyens. Elles étoient multipliées sans fin , parce que l'Etat en faisoit la dépense , & exigeoit que tous les enfans sans distinction y allassent puiser cette uniformité de doctrine & de morale , de connoissances & de goûts , qui captive l'indocilité , subjugué l'inconstance , enchaîne le caprice , dérouté les passions , étouffe les défauts , donne d'autant plus d'effort au talent , au génie & à la vertu , qu'ils sont , pour ainsi dire , en vis-à-vis , & comme mis aux prises de fort près. Les fils même des Princes & des Grands n'étoient que des ecoliers dans les Ecoles , & les maîtres y avoient tous les droits des peres. Les premières études finies , c'est-à-dire , vers la fin du troisième lustre , on examinoit ceux qui étoient propres à présider aux sacrifices , à entrer dans les charges , à porter les armes , à exercer la médecine , à étudier l'astronomie , ou à exceller dans les arts & métiers (1) ; & on les faisoit entrer en petit nombre dans une seconde école , pour se mettre en état de remplir un jour la carrière qui s'ouvroit devant eux : tous les autres alloient vouer le reste de leur vie aux travaux de l'agriculture ou au commerce. Ce n'est pas ici le lieu de finir le tableau de cette belle éducation. Bornons-nous à ce qui fait le plus à notre sujet , & remarquons que ces secondes études étoient entremêlées de divers exercices : études & exercices qui varioient eux-mêmes selon la saison. La musique & la danse , l'art de conduire un char & de tirer de la fleche , fortifioient les corps & délassoient les esprits des enseignemens sérieux sur les *Kings* & sur les sciences. Remarquons encore que les vertus religieuses , morales , civiles & domestiques étoient regardées comme le grand objet de l'éducation ; & que la supériorité des talens ne pouvoit jamais y suppléer dans les différens examens sur les mœurs , ni garantir de la proscription flé-

(1) *Ly-ki* , art. 5.

triffante, ou même de l'exil, qu'attiroient les fautes & les vices (1).

Les hommes étoient alors plus forts, & on les marioit plus tard que l'on n'a fait depuis ; parce que dit *Sée-ma-kouang*, la corruption des mœurs ne pressoit pas les peres & meres de hâter le mariage de leurs enfans ; & parce que aussi ils regardoient une fécondité trop précoce, comme également fatale à la santé des meres & à la constitution de ceux à qui elles donnoient la vie, à la tranquillité des familles & à la persévérance de l'amour conjugal, à l'éducation qu'il falloit avoir reçue & à celle qu'il falloit donner. La regle commune fixoit l'âge de vingt ans pour les filles & de trente pour les garçons. C'étoit aux peres & meres à assortir leurs caractères : « les personnes d'un sexe différent, dit le *Ly-ki*, ne doivent » pas même savoir leur nom, ni s'envoyer des présens, que les » propositions de mariage ne soient acceptées. » Mais il étoit d'autant plus sûr alors de s'en fier à la tendresse des parens, qu'une fille n'ayant point d'autre dot que sa vertu & son mérite, la convoitise des richesses ne pouvoit ni égarer leur choix ni l'arrêter.

Tout étoit sérieux, médité & solennel dans les préludes des fiançailles. Les deux familles qui alloient s'allier, s'avançoient l'une vers l'autre par des paroles portées, par des hommages & par des présens. Les fiançailles qui devoient avoir une publicité légale, dévançoient de plusieurs mois la grande solennité des noces, à laquelle on se préparoit par le jeûne & la pureté pour se rendre l'esprit propre (2). Les Princes, l'Empereur lui-même, alloient chercher leur épouse dans sa maison, pour montrer, disent les Anciens, que le respect est le premier

(1) Voyez *Ly-ki*, art. 5, 6, & 17.

(2) Voyez *Ly-ki*, art. premier.

lien des cœurs. Le pere, la mere & tous ses plus proches parens lui faisoient leurs adieux, en lui recommandant, chacun comme il lui convenoit, d'être inviolablement fidelle à remplir ses nouveaux devoirs. Aussi la fête finie, elle débutoit, de quelque rang qu'elle fût, par inviter son beau-pere & sa belle-mere à un repas domestique, dont elle avoit préparé tous les mets, & dans lequel elle les servoit seule. Que ceux qui cherchent à approfondir les choses, examinent pourquoi le nouvel epoux conduisoit de chez soi le char où il venoit chercher son epouse, montoit s'y asseoir avec elle, le conduisoit quelque tems, puis lui en remettait les rênes, & en descendoit avant d'arriver, pour l'attendre à la porte de sa maison & l'y introduire; pourquoi il se mettoit seul à table avec elle dans leur appartement, troquoit trois fois de coupe en cérémonie avec elle pendant le repas, & n'avoit les trois premiers jours de la noce, ni musique ni réjouissance, les consacrant à la continence, dit le *Kia-ly*; pourquoi encore la nouvelle mariée retournoit à la maison paternelle après un mois, & y faisoit un assez long séjour, séparée de son epoux, qui ne venoit l'y visiter que rarement & en cérémonie; pourquoi enfin, elle étoit toujours traitée comme un hôte après son mariage, dans sa famille, & même par ses pere & mere, tandis qu'elle étoit occupée des plus bas & des plus vils soins d'un ménage dans celle de son epoux: ou plutôt qu'ils entrent avec nous dans l'intérieur d'une famille, & ce qu'ils y verront, le leur apprendra mieux que toutes leurs réflexions.

Chez les anciens Chinois, au premier chant du coq, tous les enfans & toutes les brus entroient respectueusement dans la chambre du pere & de la mere, pour les aider à s'habiller & les servir. Chacun avoit son emploi, & les plus petits étoient admis à leur rendre les services enfantins & aimables que

328 ESSAI SUR LA VIE DES HOMM. DANS L'ANT.

portoit leur âge. Le *Ly-ki*, où sont conservés ces précieux détails, avertit les brus de composer leur maintien, de baisser le ton de leur voix, & d'ajouter à leurs empressements un air gai, respectueux & attentif qui les rende agréables. Il prescrit aux fils déjà en charge, de venir les saluer avec respect, & de donner des ordres afin qu'on prépare le dîner selon leur goût. Il exige que toute la famille environne le papa & la maman pendant leurs repas; & il fait une distinction, du soin de les servir de plus près. Dans le cours même de la journée, les cadets doivent céder à leur frere aîné la consolante distinction de leur offrir ce qu'ils demandent; & le grand privilege des brus est d'être toujours préférées en cela à leurs propres filles. Pour le soir chacun avoit son emploi lorsqu'ils alloient se coucher. Un Lettré, un Mandarin, un Grand de l'Empire, devoit son exemple à toute la famille (1).

« Tout notre corps, jusqu'à nos cheveux, disoit Confucius;
» nous vient de nos parens. Le conserver & le respecter est
» le premier degré de la piété filiale. Pour en atteindre la perfection, il faut secouer le joug du vice, marcher à pas de géant dans la carrière de la vertu, & immortaliser son nom pour assurer une gloire durable aux auteurs de ses jours...
» qui aime son pere & sa mere, qui les honore de cœur n'oseroit
» ni haïr, ni mépriser personne... Les grands devoirs de la
» piété filiale ne varient que pour les détails. Ce qui est essentiel, regarde l'Empereur comme le dernier de ses sujets... La
» piété filiale est la loi éternelle du Ciel, la justice suprême de la terre, & la mesure invariable de tout mérite. Nos anciens
» Princes avoient mis toute leur politique à exceller en tendresse & en respect pour leurs parens. Les Grands imitoient
» le Prince dans le secret de leur domestique. Ils n'auroient

(1) *Ly-ki*, art. 12.

» pas osé marquer du mépris pour le dernier de leurs gens ,
 » comment auroient-ils osé manquer d'égards pour leur épouse ,
 » ou de tendresse pour leurs enfans ? Nos parens nous ont
 » donné la vie. Voilà le lien au-dessus de tout lien qui nous
 » attache à eux , le titre imprescriptible de leur autorité & le
 » fondement inébranlable des sentimens intimes & des hautes
 » préférences qu'on leur doit. La piété filiale met à profit
 » toutes les productions de la nature & les economise avec
 » sagesse pour subvenir aux besoins des peres & meres. Un
 » fils bien né fait eclater son respect pour eux jusques dans le
 » secret de leur appartement ; il leur procure sans cesse tout
 » ce qui peut assurer leur conservation & etendre leurs plaisirs ,
 » il redouble de soins & d'attentions dans leurs maladies , il
 » leur rend les derniers devoirs avec une profusion de larmes
 » & un excès de douleur qui expriment ses inconsolables
 » regrets , honore enfin leur mémoire avec une sensibilité &
 » une pompe qui la consacrent (1) ».

Il faut avoir lu les *King* & les annales pour comprendre
 jusqu'où ces maximes copiées sans choix peignent & repré-
 sentent d'après elle-même la piété filiale des anciens
 Chinois. Il faut avoir vu dans le *Chou-king* jusqu'où *Chun*
 s'imputoit amèrement les froideurs d'un pere prévenu , les
 injustices d'une marâtre furieuse , & les jalousies orgueilleuses
 d'un cadet préféré ; jusqu'où aussi *Ouen-ouang* pouffoit les atten-
 tions & les sollicitudes de son amour pour la vieillesse de
 son pere , & *Kao-tsong* ses regrets , sa désolation & sa douleur
 pour la mort du sien. Il faut avoir lu dans la *Chi-king* les
 soupirs d'un grand Ministre inconsolable , de ce que les soins
 continuels du gouvernement privent sa tendresse d'en rendre
 à son vieux pere ; les inquiétudes d'un Soldat qui oublie ses

(1) *Hiao-king.*

périls , pour songer aux maux qui affligent la caducité de ses parens ; & les plaintes d'un Colon , qui n'est désolé de la perte des moissons , que parce qu'elle diminue les ressources de sa piété filiale. Il faut avoir examiné les loix , les préceptes , les coutumes , les usages , les observances , les pratiques , les attentions , les réserves , & les cérémonies dont le *Ly-ki* fait mention au sujet de la piété filiale , vers laquelle il ramène tout , à laquelle il revient de par-tout , & qu'il met continuellement au-dessus de tout. Il faut avoir admiré enfin dans l'Histoire , une jeune bru , qui se met à genoux pour présenter la mam-melle à sa belle-mere décrépète ; un enfant qui rassasie les cousins de son sang , pour en épargner les piquures à ses parens ; une jeune fille , qui se jette sur un tigre , pour sauver son pere qui alloit être dévoré. L'ancienne Chine dut à la piété filiale , cette universalité de sagesse & de vertu , qui conserva si long-tems l'innocence des mœurs publiques , & augmenta le bonheur des peres & meres , de celui de leurs familles & de tout l'Empire.

La liaison des conséquences nous a entraînés vers un sujet bien doux à traiter. Qu'on nous pardonne cet écart , d'où il est d'autant plus aisé de revenir à notre sujet , qu'il nous mène même de l'envisager sous un nouveau point de vue. Combien en effet de Nations barbares , venues originairement des Chinois fugitifs qui s'étoient cachés dans les déserts pour y éviter le glaive de la Justice ! Combien de Nations furent comme conquises à l'humanité & conservées à une vieillesse que la férocité de leurs mœurs les empêchoient d'atteindre ! Mais cet article intéressant nous conduiroit trop loin. Nous ne reviendrons point même sur nos pas par des réflexions , pour rapprocher ce que nous avons dit de la conséquence qu'il en faut tirer. Autant il est certain que la longue vie des hommes ,

pris dans leur généralité , dépend en première instance de la bonté du séjour qu'ils habitent , des aïfances des maisons où ils logent , de la salubrité & de l'abondance des alimens dont ils se nourrissent ; de la commodité des habits dont ils sont vêtus , de la juste mesure des travaux dont ils s'occupent , & sur-tout de l'innocence des mœurs , qui ecarte du corps tous les excès , & fauve l'ame du fatal conflit des passions ; autant il est palpable & démontré que la façon de vivre & les mœurs des anciens Chinois devoient naturellement conduire la multitude à une longue & paisible vieillesse.

II.

UNE des principales causes de la longue vie des anciens Chinois , fut la douceur de leur gouvernement. L'autorité souveraine fut établie sur le modèle du pouvoir paternel. La Chine n'environna le trône impérial de tant de majesté & de tant d'éclat , que pour obliger ceux qui y montoient , à une supériorité de sagesse & de vertu , qui correspondit à celle de leur rang , & ne rompit pour eux l'équilibre de l'égalité universelle , que pour assurer plus efficacement les prépondérances & les changemens qui devoient maintenir celle de leurs sujets.

Une autorité limitée & dépendante dans un Empereur , ne seroit qu'un fantôme d'autorité dans une infinité d'occasions décisives ; une autorité aussi sans frein ni arrêt , conduiroit comme par elle-même aux tyrannies de l'affreux despotisme. L'une & l'autre est inconciliable avec la douceur & la bienfaisance d'un gouvernement tout paternel. Celle des Empereurs des anciens *Tcheou* , ne voyoit rien entre le Ciel & elle , & embrassoit tout sur la Terre ; mais elle n'agissoit dans les Provinces , que par les Princes feudataires ; dans les domaines

impériaux, que par les chefs de l'administration; & dans l'intérieur même du palais, que par des Officiers en titre : c'est-à-dire, qu'elle ne pouvoit agir que communiquée, qu'elle ne pouvoit être communiquée que par la loi, & que la loi qui la communiquoit en dirigeoit l'exercice & les fonctions. Or la loi étant essentiellement sage, juste & invariable, l'usage de l'autorité devoit l'être. Comme néanmoins la plénitude de puissance de l'Empereur, si nécessaire en soi pour contenir les Princes & les premiers Magistrats, pouvoit devenir fatale au bien commun, ou par ses défauts, ou par ses fautes, ou par ses méprises, la loi l'avoit environné des censeurs choisis, qui venoient au secours de sa foiblesse par leurs représentations & leurs conseils. Ses regards ne pouvoient jamais fuir le miroir de la vérité qu'ils lui présentoient. La loi outre cela avoit mis deux Historiographes à ses côtés, pour écrire l'un ses parolès, l'autre ses actions, & lui faire entendre d'avance ce qu'en diroient les siècles à venir. La loi enfin obligeoit les Princes de l'Empire & les premiers Magistrats, à réclamer pour elle par leurs prières, par leurs larmes & par leurs soupirs, jusqu'à se sacrifier pour ses intérêts, & renoncer à leurs emplois, plutôt que de la trahir. Sa cause ne pouvoit succomber que par leur entière défection; & cette défection étoit comme impossible.

Voici ce qui ne caractérise pas moins ces heureux tems, & ce qui assuroit encore plus prochainement la douceur de l'administration. On arrivoit de toutes les conditions à la Magistrature, mais on n'y arrivoit que par la science, le mérite & la vertu. On passoit d'abord par les petits emplois, il falloit s'y distinguer pour monter aux grands, & on perdoit les uns & les autres à la moindre malversation. Le nombre des charges étoit très-limité, & celui de ceux qui pouvoient les remplir ne l'étoit point. L'Antiquité étoit persuadée que l'autorité du

ministère public perd de son ascendant , de sa force & de sa majesté , à proportion qu'elle est plus répandue. Elle croyoit encore que la distance des officiers assure plus efficacement la tranquillité publique , lorsque la ramification des charges est bien entendue ; parce que l'action du premier mobile, est plus prompte , plus directe , plus pleine, plus continue , plus uniforme , & plus irrésistible. Peu d'hommes d'ailleurs ont le talent de conduire les hommes. C'est l'étouffer que de le resserrer ; & surcharger l'état que de trop multiplier les emplois.

Avoir ouvert l'entrée des charges & des dignités à toutes les familles , mais ne les fixer jamais dans aucune , c'étoit ramener une génération par l'autre à la seule égalité des conditions , dont les sociétés humaines soient susceptibles : égalité dont personne ne pouvoit jamais se plaindre , & dont tout le monde recueilloit continuellement le fruit ; égalité qui ne faisoit qu'une grande famille de tout l'Empire , & qui contribuoit à maintenir ces persévérances de politesse , ces déférences d'honnêteté , ces attentions de conduite , ces egards de considérations , cette noblesse de procédés , cette candeur de sentimens , cette générosité , cette bienfaisance , cette bonne-foi & cette loyauté de cœur , qui font le charme de la vie.

Toutes les Nations du monde ont entendu parler du cérémonial politique , civil & domestique des anciens Chinois. Or , ce cérémonial que nous osons appeller un chef-d'œuvre de sagesse , venoit de tous côtés au secours de la concorde contre les entreprises de la vanité & les usurpations de l'orgueil , par qui commencent tous les troubles. On n'a pas senti , on ne sent pas , on ne sentira peut-être jamais au-delà des mers , jusqu'où la pratique continuelle du cérémonial , de l'étiquette & des usages reçus , touchent de près par-là à la félicité

publique. Oui sans doute, les formules de civilité, les attentions du moment, les modesties du bout des levres, & les offres de courtoisie, dont l'ensemble formoit le cérémonial & la politesse antiques, ne sont qu'un mince vernis répandu sur l'extérieur, & les passions ne doivent passer que pour cachées par le voile dont il les couvre. Les anciens Législateurs l'avoient certes bien compris. Mais ceux qui en ont pris occasion de plaifanter sur leur prétendue ignorance, n'ont pas vu comme eux, que la loi humaine n'ayant point de prise sur le cœur, c'étoit avoir remporté une grande victoire sur les passions, que les réduire, non-seulement à se cacher, mais encore à prendre le ton du sentiment & à se revêtir de l'extérieur de la vertu. Outre en effet que cette façon de se montrer & de représenter, empêche ces rengorgemens d'orgueil & ces dedains de fierté, ces saillies de corruption & ces hardiesses de licence, ces confidences de trahison & ces témérités de jalousie, qui allument une passion par l'autre; outre qu'elle force en tout tems & en tout lieu à des marques de respect, d'estime & d'amitié qui imposent aux prétentions, & les calment, font tomber les craintes, dissipent les défiances, arrêtent la précipitation des jugemens, ouvrent une issue aux réflexions, & fortifient la probité de la conscience, contre la foiblesse de l'âme; outre enfin qu'elle prévient les offenses de la grossièreté, les incartades de l'humeur, les brusqueries de la rudesse; & les négligences de la familiarité; elle empêche la contagion du scandale, consacre la subordination, maintient les préséances du rang ou de l'âge, & admet dans le commerce de la vie civile, cette continuité d'attentions, de prévenances, d'égards, de déférence, d'honnêteté, qui amoindissent l'autorité, & annoblissent la dépendance.

Confucius qui le sentoit en philosophe citoyen, fut obser-

vateur jusqu'au scrupule de toutes les ordonnances & dispositions du cérémonial, abaissa son génie jusqu'à en expliquer les plus menues observances, & en mêla l'enseignement à celui des vérités les plus essentielles & des premiers devoirs. Bien plus, pour conserver dans toute sa pureté le cérémonial des Anciens & en procurer les avantages aux générations suivantes, il compila lui-même le *Ly-ki*, où il fit entrer tant d'usages, de coutumes, de traditions; & s'opposa toute sa vie, à découvert & avec force, aux innovations philosophiques qui tendoient à rompre cette antique & utile barrière. Si le cérémonial ne donne aucune vertu, il empêche les progrès du vice, & laisse à l'innocence toutes ses forces.

Si la Chine, devenue idolâtre, n'est pas tombée dans les bassesses, les avilissmens & les excès infames qui prostituèrent la sagesse d'Athènes & la majesté de Rome aux pieds des idoles, la Chine le doit à la décence dans laquelle l'a maintenue le peu même qui lui reste de son ancien cérémonial. Quels que soient ses désordres & sa corruption, les bienfaisances qu'elle observe, la morale qu'elle enseigne, la conduite qu'elle affiche, font un hommage continuel rendu à la vertu & à la vérité.

L'Histoire qui raconte avec candeur bien des désordres & des abus particuliers, les fait croître en proportion du dépérissement & du discrédit du cérémonial antique. Selon la peinture qu'en font les *Kings*, le trône de l'Empereur étoit alors bien plus élevé qu'il ne l'a été depuis; les Princes & les Grands n'en approchoient qu'en habit de cérémonie, & pour se prosterner la face contre terre; mais l'Empereur en descendoit pour faire accueil à un simple Lettré. Il alloit visiter un vieillard du Peuple, un petit officier malades, & ne recevoit des présens, que pour avoir occasion d'en faire de magnifiques.

Les hommes publics étoient environnés de distinctions & d'un appareil de puissance qui commandoit au loin le respect; mais ces distinctions & cet appareil, qui ne mettoient aucune barrière entre leur tribunal & les derniers Citoyens, les accompagnoient lorsqu'ils assistoient dans leur degré de parenté aux fêtes & cérémonies de leurs familles. Toutes les prééminences d'un homme public ne servoient qu'à donner plus d'éclat à la manière dont il cédoit la première place à un frère aîné, à un oncle, ou à un vieillard du village. Ces fêtes & ces cérémonies domestiques étoient, comme les politiques & les civiles les plus solennelles, des leçons touchantes de subordination & d'honnêteté. Le frère y recevoit de son cadet tous les respects qu'il rendoit à son aîné, & le plus petit enfant y avoit droit à des égards proportionnés à son âge. Dans le commerce même des champs le plus familier, on y avoit les prévenances, l'affabilité & la politesse de la ville; & il falloit les y porter, sous peine d'y en recevoir des leçons: ainsi que cela arriva à quelques disciples de Confucius.

Tout répondoit dans le gouvernement, à cette urbanité des mœurs générales. Quelques Princes de l'Occident ont mérité le glorieux surnom de *pères des Peuples*. Le *Chi-king* décerne celui de *père & mère du Peuple* aux Empereurs, pour exprimer encore plus énergiquement & plus tendrement ce qu'ils faisoient pour lui. Les premiers fondateurs de la Monarchie avoient tourné d'abord tous leurs regards vers l'agriculture, comme vers la source primitive de la subsistance des Peuples & de la vraie richesse de l'Etat. La faciliter, l'étendre, l'encourager, l'adoucir & l'annoblir, fut l'objet de leurs successeurs. Que de sagesse dans cet admirable partage de terres, qui couvrit peu-à-peu toute la Chine de cultivateurs, & changea les marais & les bois en campagnes fertiles, que chaque

année

année couvroit d'abondantes moissons & couronnoit de fruits ! Partage systématique , mais partage paternel , qui , attachant chaque famille aux terres qui lui étoient assignées , faisoit son intérêt particulier de l'intérêt commun ; partage qui , en proportionnant les impôts à la fertilité de la terre , & le nombre des Colons à ce que pouvoit lui faire produire leur travail & à ce que demandoient leurs besoins , arrêtoit tout à la fois & les murmures du mécontentement , & les négligences de la paresse , & les entreprises de la cupidité : partage qui , en fixant la multitude dans les campagnes , fixoit le sort de l'agriculture , & lui assuroit pour tous les âges les premiers soins du Ministère public ; partage enfin qui tendoit par lui-même à étendre sans cesse les conquêtes de l'agriculture , parce qu'il en faisoit un besoin qui marchoit de front avec les progrès de la population , & auquel il ne pouvoit subvenir que par des défrichemens qui augmentoient la population à leur tour , & avec elle la nécessité de les augmenter eux-mêmes.

La loi en effet ayant proportionné la grandeur du champ au nombre des Colons , il falloit de nouveaux champs pour de nouveaux Colons , & de nouveaux Colons pour de nouveaux champs. La direction publique , trouvant de nouveaux Colons dans les progrès de la population , trouvoit de nouveaux champs pour eux dans les défrichemens ; & conduisit ainsi comme de front la population & l'agriculture de District en District , de Province en Province , jusqu'au *Cha-mo* , aux rivages de la mer , & aux montagnes les plus occidentales du *Yun-nan* & du *Sée-tchouen*. Plus les premiers chefs de la famille des *Tcheou* s'étoient signalés dans cette carrière , plus les Empereurs , leurs descendans , eurent à cœur de s'y distinguer. Des déserts jusqu'alors stériles , ouvrirent leur sein au riz & au froment qu'ils y firent semer , & les marais leur

rendirent en moissons les joncs & les roseaux qu'ils n'y avoient plus voulu.

Il le falloit ainsi : l'impulsion puissante du sceptre qui reculoit sans cesse les limites des terres cultivées , se replioit aussi sans cesse sur elles , pour y entretenir la continuité des travaux , y donner essor à l'industrie , & y vaincre par le secours de l'art , les dédains & les épargnes de la nature. Les rivières se resserrèrent dans leur canal , les ruisseaux vinrent s'étendre dans les plaines arides , les collines s'applanirent sous le soc de la charrue , l'agriculture gravit jusqu'au sommet des montagnes , & des amphithéâtres de moissons verdoyantes y succéderent aux plus affreux rochers. Nous respectons toutes les louanges qu'on a données aux pyramides , aux obélisques , aux labyrinthes & aux innombrables palais qui ont tant fait admirer la grande puissance des Rois de l'ancienne Egypte ; mais qu'on nous pardonne d'applaudir à la sagesse des anciens Empereurs de Chine , qui n'ont jamais cherché à éblouir le vulgaire par ces fastueuses & durables inutilités , ont méprisé la vaine & fatale gloire d'une magnificence encore plus tyrannique que gigantesque , & n'ont travaillé à s'immortaliser que par les empressements & les générosités de leur bienfaisance. Ce qui signala leur puissance , & qui leur a mérité les louanges de tous les siècles , ce fut ce qu'imagina la sensibilité de leur cœur paternel pour alléger aux Colons les peines continuelles de la culture des campagnes ; ce fut d'avoir entre-coupé tous les champs d'une infinité de canaux , contenu les plus grands fleuves par de fortes digues & des levées , ménagé de tous les côtés des bassins & des réservoirs pour les arrosements , répandu dans chaque endroit toutes les espèces de grains & de légumes , multiplié sans fin les instrumens du labourage , accrédité sans relâche les découvertes utiles & les nouvelles inventions,

facilité enfin à tout le monde la culture lucrative de la soie par des plantations innombrables de mûriers qui joignoient les hameaux aux hameaux, les villages aux villages, les villes aux villes, & offroient une continuelle moisson de feuilles sur les bords des chemins qu'elles embellissoient. Nous le dirons avec assurance : les jardins merveilleux que la magnificence de Sémiramis avoit suspendus en l'air sur d'énormes voûtes, qu'étoient-ils, comparés à tant de vastes Provinces ainsi défrichées, cultivées, fertilisées & embellies ? Les Empereurs de Chine ne laissoient pas même approcher des villes ni de leurs palais les inventions & les industries futiles, qui ont aujourd'hui tant de panégyristes.

Les besoins de la société sont immenses, disoient-ils : un travail immense peut seul y subvenir ; l'enfance & la vieillesse, l'infirmité & la foiblesse ne peuvent pas en partager le poids ; les officiers publics & les Gens de lettres à qui est confié l'enseignement, ou qui se préparent à leur succéder, ne le doivent pas. Permettre aux arts d'agrément & d'imagination, de diminuer le nombre de ceux qui en sont chargés, ce seroit se rendre complice de leurs fatales inutilités, augmenter toutes les misères de la vie par de nouveaux besoins, & exercer une tyrannie d'autant plus cruelle, qu'en paroissant augmenter l'abondance publique, elle en tarit la véritable source. Les délicatesses, les vains raffinemens, & les plaisirs dispendieux du luxe, sont de véritables usurpations sur les besoins communs.

Ici que ne pouvons-nous épuiser les aimables détails où entrent le *Ly-ki* & le *Tcheou-ly*, soit sur les Mandarins qui alloient inviter les cultivateurs à profiter des beaux jours du Printemps pour préparer les nouvelles moissons, leur enseigner les soins de la culture, diriger les arrosemens, & le sceptre

de la Justice à la main, débrouiller toutes les limites des champs ; soit sur les officiers préposés pour veiller à la conservation des bleds , commander des chasses de défense qui repouffoient les bêtes des bois & des montagnes dans leurs forêts , prévenoient leurs ravages , & délivroient les campagnes de toutes les craintes qui en auroient troublé les travaux ; soit sur les ordres qui suspendoient toutes les corvées pour les ouvrages publics , & laissoient au Peuple tous ses loisirs. & toutes ses forces , afin qu'il pût vaquer plus doucement aux soins de l'agriculture ; soit sur les attentions de bonté qui faisoient cesser en tous lieux les différens travaux de la terre , & invitoient les Colons , au nom même de la loi , à prendre quelque repos pendant que les bleds montés en epis se remplissoient de grain ; soit sur les encouragemens du Prince , qui envoyoit ses gens dans les campagnes , pour exhorter paternellement les Moissonneurs à ne pas différer par la crainte des chaleurs la consolante fatigue de la récolte , d'où dépendoit tout leur bien-être & l'abondance publique ; soit enfin sur les avertissemens publics pour les engrais , les semailles & les provisions d'Automne , afin que l'hiver trouvât tous les champs en bon état , & les familles environnées dans leurs demeures , des commodités que méritoient leurs travaux !

Quel gouvernement que celui des anciens *Tcheou* dans les tems qui correspondent à ceux de la fin des juges & des premiers Rois de Jérusalem ! les Empereurs ne bornoient pas leur sollicitude paternelle à protéger l'agriculture par leurs loix , à l'encourager par leurs soins , à la diriger par leur sagesse , à la seconder par leur vigilance , à la favoriser par leurs bienfaits ; tout ce qui la concernoit attiroit singulièrement leur attention , & intéressoit sans cesse leur bonté ; il falloit leur en porter la nouvelle d'un bout de l'Empire à l'autre ; ils se mettoient eux-mêmes à

la tête des grandes chasses d'hiver dans les montagnes du *Ki-tcheou*, pour y diminuer le nombre des bêtes féroces, & sauver les moissons de leurs ravages. Tous les Princes l'imitoient dans leurs Etats, & partageoient leur chasse, comme lui, avec les chasseurs qui les avoient suivis, & les vieillards qui ne pouvoient plus en soutenir les fatigues. Pour annoblir tout à la fois par son exemple le labourage & le consacrer par la Religion, le chef de la grande famille de l'Empire prenoit lui-même en main le manche de la charrue, & traçoit trois sillons dans le champ destiné à la culture du bled des sacrifices; les Princes du sang & les Grands continuoient l'ouvrage sous ses yeux en habits de cérémonie, & prenoient ensuite avec lui un repas champêtre, au milieu des Laboureurs & des Vieillards dont ils étoient entourés. Pour donner encore plus d'éclat à cette auguste cérémonie, l'Empereur y paroissoit accompagné de toute sa Cour, & la marche de son retour avoit la pompe, l'appareil & la joie d'un triomphe.

C'étoit pour prévenir les calamités publiques, que les Mandarins avoient toujours les yeux ouverts sur les mœurs du Peuple, veilloient de si près sur l'éducation de la jeunesse, conservoient avec tant de vigilance la doctrine des Anciens, détournoient de si loin les scandales, & s'opposoient avec tant de fermeté & de rigueur aux moindres abus. Ce soin décidoit de leur fortune. Le gouvernement les rendoit responsables de tous les egaremens de la multitude. Pour comprendre jusqu'où alloit à cet égard la vigilance publique, il suffit de se souvenir que toute innovation devoit être dénoncée comme un attentat commis contre la Commune; que l'Empereur se faisoit porter les chansons qui avoient cours parmi le Peuple pour examiner où en étoient ses mœurs; & quand les jeunes Elèves du Collège impérial étoient incorrigibles, il falloit l'en

avertir. Il jeûnoit trois jours avant de les condamner ; mais il les exiloit dans un désert , afin que la contagion de leurs vices ne devînt pas un levain de corruption pour les mœurs publiques.

Quant aux crimes & aux forfaits que la Justice frappe de son glaive , *Chun* disoit , au commencement de la Monarchie , « les loix font grace à ceux qui sont plus malheureux que » coupables ; elles ne déploient toute leur rigueur que contre » les crimes réfléchis ou réitérés. Encore que d'attention & » de respect pour l'humanité ne doivent pas avoir les juges ! Il » ne faut punir que lorsque la clémence elle-même ne peut plus » pardonner ». Ces belles paroles , qu'on trouve si admirablement bien commentées dans les instructions que *Kang-kao* donna tant de siècles après au jeune prince *Fong* son frere , & mieux encore dans les annales , peignent au naturel la douceur & l'esprit de l'ancien gouvernement jusques dans ses rigueurs. Les Empereurs , en pliant sous la dure nécessité de venger la cause publique , n'ont jamais oublié qu'ils étoient pères : leur tendresse aussi a toujours adouci & affoibli les coups dont ils étoient forcés de frapper leurs sujets. Voilà pourquoi ils avoient imaginé cet appareil effrayant , ces condamnations multipliées , ces préludes lugubres , qui annonçoient une sévérité qu'ils n'avoient pas , & qui produisoient l'effet essentiel des supplices.

Les Empereurs s'étoient réservé le triste droit de prononcer seuls des arrêts de mort ; parce qu'ils étoient plus sûrs de leur cœur que de celui de leurs Magistrats. Mais quand il falloit en prononcer enfin , que de formalités ! que d'examens ! que de délibérations ! Toutes les fêtes de leur Cour étoient suspendues , la magnificence disparoissoit d'autour de leur personne , ils choisissoient la saison la plus rigoureuse & la plus lugubre de

l'année ; ils se retiroient en solitude , se préparoient par le jeûne , & leur main tremblante se refuseit encore à signer bien des arrêts , & n'en signoit d'autres qu'en les adoucissant. Ils s'appliquoient de toutes leurs forces à cultiver la paix par leur douceur , leur modération , leur sagesse & leur équité. Les siècles entiers s'écouloient sans aucun bruit de guerre ; & quand il falloit la déclarer à quelque Prince rebelle , par combien de moyens ne tâchoient-ils pas de le faire rentrer dans son devoir avant de s'y déterminer !

« Ah , Seigneur ! (disoit un vieux Lettré dans ses représentations à un Empereur ébloui par le faux éclat d'un grand nom) , voyez d'où partent vos desseins & où ils tendent. Il falloit repousser les Barbares , que nos dissensions avoient attirés : votre auguste pere l'a fait en héros. Combien de victoires dans deux campagnes ! mais combien de larmes n'ont-elles pas fait verser sur les palmes qu'il a moissonnées ! que de veuves & d'orphelins ! que de peres & de meres désolés ne voient que le souvenir de leurs pertes dans ses victoires ! Il en gémissoit lui-même dans son triomphe , & tous les maux qu'il avoit détournés de nos frontières , ne pouvoient le consoler de ceux qu'il avoit causés malgré lui : l'admiration de tous les siècles lui en tiendra compte ; & louera d'autant plus cette noble sensibilité , qu'il devoit la guerre au salut de ses Peuples , & l'a finie malgré les succès dès qu'il n'y a plus été forcé. Mais vous , seigneur , qui vous force à l'entreprendre ? Quoi ! la vaine ambition de grossir les tributs qu'on vous porte , aveugleroit votre sagesse jusqu'à renoncer aux biens sans nombre que vous prodigue la paix ? La politique & l'Histoire vous le diront ; il faudra ouvrir vos trésors , dépeupler les campagnes , armer les Princes de l'Empire , vous exposer tout à la fois aux

» ligues des ennemis que vous allez vous faire , & aux cabales
 » des mécontents que vous allez réunir ; à attirer sur vos fron-
 » tieres la guerre que vous voulez porter au loin , & à l'allumer
 » peut-être dans le sein de vos Etats ; à courir en vain après
 » des victoires injustes , & à trouver des révoltes & des
 » défections encore plus criminelles. Votre sujet connoît votre
 » sublime pénétration , il n'insistera point sur tout ce qu'elle
 » a prévu ; mais il en appellera à votre cœur , & le prendra
 » pour juge de tous les homicides dont elle seroit comptable.
 » Quoi , seigneur ! un criminel , un malfaiteur , un scélérat
 » condamné par la loi , jugé solennellement par vos Magis-
 » trats , votre justice hésite à signer sa mort ; ce n'est qu'après
 » de nouveaux examens & de longues discussions , que l'intérêt
 » public vous arrache enfin sa condamnation : & vos Princes ,
 » vos Grands , vos plus fideles sujets , & des millions d'innocens ,
 » vous les envoyez mourir loin de leur Patrie , dans les exé-
 » cutions sanglantes de la guerre : toute mon ame se refuse
 » à cette pensée ; & j'ai trop vécu si elle ne vous fait pas
 » horreur ».

Cette façon de penser n'étoit si universelle , si ancrée dans
 les esprits , & si puissante sur l'Empereur , que parce que la
 doctrine publique ne parloit de la guerre que comme du plus
 terrible des fléaux célestes. Aussi ne voit-on presque point de
 guerres dans l'Histoire , jusque vers le septieme siecle avant
 J. C. & le sceptre des Empereurs , comme dit *Tchin-tsée* ,
 fut un sceptre de vie & de conservation.

Loin de ce sceptre paternel , tout ce qui annonçoit la servi-
 tude & l'esclavage. L'homme sous lui ne fut point l'esclave
 de l'homme. S'il cessoit d'être citoyen , parce qu'il avoit cessé
 d'être innocent , il ne perdoit sa liberté qu'entre les mains
 de la loi ; & les travaux publics , auxquels elle le condamnoit
 étoient

etoient la seule chaîne dont il fût chargé ; quelque coupable qu'il se fût rendu , il étoit toujours homme aux yeux des autres hommes. Les pauvres , les orphelins , les veuves & les vieillards sans enfans , étoient respectés & honorés ; on les appelloit par distinction le *Peuple du Ciel*. L'Empereur , comme le pere & la mere de la Nation , se déclaroit spécialement le leur par une protection éclatante & publique. La loi leur donnoit droit de glaner à la suite des moissonneurs ; la loi leur assignoit des provisions sur les greniers publics ; la loi chargeoit les Magistrats de leur rendre des soins continuels. On regardoit alors le soin des orphelins , des veuves & des vieillards , comme le premier devoir du Prince ; & dire qu'il le négligeoit , à en juger par le *Chi-king* , étoit la censure la plus flétrissante de son regne.

Mais aussi étoient-ils les seuls pauvres qu'on connoît. La piété filiale étoit comptable de tous les autres au gouvernement ; le gouvernement , de son côté , venoit à son aide par des exemptions ou des privileges. Selon qu'un pere ou une mere étoient plus avancés en âge , un plus grand nombre de leurs enfans étoit déchargé des corvées publiques , des courses de la chasse & des travaux militaires. Les Mandarins acquéroient le droit de se retirer ; & les soins qu'ils pouvoient rendre à la vieillesse de leurs parens , l'emportoient sur les plus chers intérêts de l'Etat. Que dis-je ? l'Etat sembloit vouloir disputer de sollicitudes & d'attentions avec la piété filiale ; lorsqu'il s'agissoit des vieillards. Non content d'avoir erigé en obligation les egards , les déférences & les respects ; qu'il leur procuroit par-tout , il leur accordoit des distinctions proportionnées à leur âge ; il les exemptoit dans le deuil , dans les cérémonies publiques , à la Cour , jusques en la présence de l'Empereur , des sujétions de l'étiquette qui leur auroient été trop pénibles ;

il changeoit , il abrogeoit pour eux bien des choses dans le cérémonial , tandis qu'il l'augmentoît envers eux , & leur accordoit des honneurs , des distinctions , & des préférences supérieures à celles de la naissance & des dignités , sans autre titre qu'un grand âge. Ils avoient droit de donner des avis à l'Empereur , & c'étoit chez eux qu'il venoit demander leurs conseils. O l'aimable & attendrissante fête que celle qu'on leur donnoit tous les ans ! Soit que les Ecoles publiques fussent les seuls edifices dont la grandeur & la disposition pussent convenir à cette grande cérémonie ; soit qu'on leur eût donné la préférence pour en faire une leçon plus touchante à la jeunesse , on invitoit les vieillards à un repas solennel , où ils étoient rangés , honorés & distingués selon leur âge. Beauté & magnificence des décorations , abondance & délicatesse des mets , noblesse & pompe du cérémonial , joie de la musique & de la danse , tout annonçoit la majesté du Gouvernement. L'Empereur , suivi de tous les Grands , présidoit dans la Capitale à cette auguste cérémonie , & présentoit lui-même la coupe au premier vieillard du festin. Tous les Princes feudataires , tous les grands Mandarins , tous les chefs de l'administration l'imitoient dans le reste de l'Empire ; & tout le monde partageoit la joie de cette aimable fête. Les fils , les petits-fils , les familles entières , triomphoient des honneurs qu'avoit reçus la vieillesse de leur Patriarche. Son cœur flétri s'ouvroit encore aux tressaillemens de la joie , & les congratulations domestiques en augmentoient le sentiment. Que les Sages calculent combien ces fêtes conserverent de vieillards , & prolongerent leur vie par les redoublemens de soin , de sollicitudes , d'attentions & de ménagemens qu'elles leur obtenoient des cœurs les moins sensibles.

Celles qu'on donnoit aux Citoyens pour consacrer les

prééminences du rang , honorer la supériorité des talens & des vertus , maintenir la subordination de l'âge , n'étoient ni moins aimables , ni moins utiles. Comme les Provinces ne pouvoient pas jouir du grand spectacle des Princes feudataires & des grands vassaux de la couronne qui venoient rendre hommage à l'Empereur , lui offrir leurs tributs , & en recevoir à leur tour des honneurs proportionnés à leur rang , & des distinctions mesurées sur la sagesse de leur Gouvernement , on en copioit l'idée dans les festins publics , pour échauffer dans tous les cœurs l'amour du Prince & de la Patrie , du devoir & de la vertu , de la concorde & de la paix. Ainsi les fêtes annuelles de la Famille Impériale , pour honorer les Ancêtres , devenoient aussi des leçons de piété filiale pour tout l'Empire. Car , comme l'ont remarqué Confucius & *Mong-tseë* , plus l'enfant *che* , qui représentoit le premier Ancêtre , recevoit de prosternations & d'honneurs de tous les Princes du sang & de l'Empereur lui-même , plus la pompe de sa réception dans la salle étoit auguste & brillante , plus les cantiques & les danses pendant son repas , étoient pleins de grandeur & de majesté , plus enfin étoit grand le nombre des Princes & des Princesses , soit de la tige régnante , soit des branches collatérales & des personnes de leur Cour , & plus aussi le bruit qui s'en répandoit dans tout l'Empire , inspiroit d'attention & de vigilance dans les fêtes domestiques des plus pauvres Colons.

Telle étoit en effet la bienfaisance du Gouvernement , que les fêtes même de la Cour tournoient au profit des vertus sociales. Chaque saison avoit les siennes , pour ménager des délassemens au Peuple , & soulager la continuité de ses travaux. Mais voici le trait le plus ravissant d'un tableau unique , que nous ne pouvons qu'ébaucher. *Un pere* , dit Confucius , aime ce qu'aime son enfant : les Empereurs avoient adopté

cette charmante maxime. Autant ils s'appliquoient à tirer le Peuple de la bassesse naturelle de ses idées & de ses inclinations en relevant par tout l'éclat & par toute la magnificence du trône, les fêtes & les cérémonies, soit civiles, soit domestiques; autant aussi ils se plaisoient à se rapprocher de lui en prenant part à sa joie à l'occasion des moissons, de la récolte de la soie, & de la nouvelle année. Ses jeux même & ses amusemens les plus simples, entroient dans leurs Palais, & ils s'en divertissoient dans la saison sans y rien ajouter, ni en rien retrancher. Nous le prévoyons d'avance : ceux qui voudroient qu'on leur représentât toujours un Empereur faisant tout trembler, comme le Jupiter d'Homere, par un mouvement de ses sourcils, seront blessés de la naïveté de ces détails; mais nous en appelons aux ames tendres & sensibles : une bienfaisance qui popularisoit ainsi la majesté d'un Empereur, n'enhérissoit-elle pas sur tous ses titres & sur toute sa puissance, en lui gagnant le cœur de ses sujets ? Elle faisoit plus, elle lui donnoit une place plus glorieuse & plus satisfaisante dans l'estime de tous les Sages, que le trône le plus élevé du despotisme.

Cette place en effet, comment la refuser ? L'Empereur étoit vraiment en tout le pere & la mere du Peuple, se faisant une affaire de cœur de toutes les siennes. Il présidoit par lui-même à l'éducation de la jeunesse, & couronnoit ses succès; la diligence du Colon attiroit ses regards & obtenoit ses récompenses; les succès de l'artisan étoient honorés par son suffrage & illustrés par ses libéralités; il décernoit des honneurs aux vertus privées & domestiques, comme à celles qui brilloient avec le plus d'éclat dans les dignités & les emplois; sa table accrétoit les fruits & les productions de chaque contrée; & ses meubles, ses habits, l'habileté de chaque classe d'ouvriers, naissance, mariage, maladie, mort, tout l'intéressoit dans ses

ſujets ; il falloir l'en avertir, il y prenoit part, pour un grand nombre, par ſes ſergens, & venoit lui-même ou viſiter un Mandarin integre, un Lettré vertueux malade, ou pleurer la perte avec les ſiens. Sa bienſaiſance paternelle ſuivoit les morts juſques dans leurs tombeaux, & conſacroit leur nom à l'immortalité par les titres & les eloges qu'elle y attachoit. Quel deuil, quelle triſteſſe à la Cour, quand on apprenoit que quelque canton étoit affligé ou menacé même de quelque calamité ! Tous les chemins ſ'accourciſſoient ſous les pas des couriers qui alloient porter les ordres & les libéralités de l'Empereur ; & tout autour de lui annonçoit ſa peine, juſqu'à ce que le péril fût paſſé. Malheur en toutrems aux gens en place qui auroient oſé en impoſer à ſa vigilance paternelle ! En ne paroiffant que vouloir faire honneur au grand âge des vieillards des lieux par où il paſſoit, & ſe ſouvenir d'un ancien ſerviteur, ou témoigner ſa bonté aux habitans de la campagne, il ſe procuroit mille façons de ſ'en inſtruire. Le moyen de peindre en entier la bienſaiſance des Empereurs chinois dans les ſiècles reculés dont nous parlons ? Le *Ly-ki* même, le *Tcheou-li*, & les autres *King*, où nous avons puisé ces idées ſommaires, n'en embrassent pas tous les détails, & ne font qu'en montrer la perſpective immenſe. La continuité des ſoins auxquels cette bienſaiſance obligeoit un Empereur, n'étoit point pénible. *Qui n'eſt pas pere*, dit Kouan-tſée, *n'imagine que des peines fatigantes dans les ſoins, les ſollicitudes & les attentions dont un pere fait ſes délices. Il en eſt de la ſouveraineté, comme de la paternité. Que ſont toutes les jouiſſances des ſens, comparées au plaifir que goûte un bon Prince à conſoler ſon Peuple & à le ſoulager ; à le défendre du vice & à cultiver ſes vertus ; à le ſauver du menſonge, & à lui faire aimer la vérité ?*

Confucius prend ſon eſſor plus haut, & prouve par là

doctrine des *Kings*, que le Ciel n'a confié aux Empereurs une portion de sa puissance, que pour adoucir aux hommes les misères de la vie, & les conduire à la vertu; que c'est à leur bienfaisance qu'il a attaché les consolations qu'il verse dans leur ame, la protection dont il environne leurs trônes & leurs personnes, les récompenses qu'il aime à leur prodiguer, & la longue & glorieuse postérité qu'il leur accorde. Terminons ici cet article, & concluons en preuve de ce que nous avons avancé, que cette douceur & cette bienfaisance du Gouvernement devoient naturellement prolonger la vie des Peuples qu'elles délivroient de tant de maux, environnoient de tant de secours, & à qui elles procuroient tant d'aisances, de douceurs & de plaisirs, en conservant leur innocence & en cultivant leurs vertus.

II I.

Quelle différence, au sujet de la Médecine, entre les admirations précipitées du Préjugé qui s'extasie, & les jugemens réfléchis de la Philosophie qui compare! Ebloui par les longues énumérations de secrets, de découvertes & de spécifiques annoncés de toutes parts, le Préjugé se persuade que la force des remèdes est de jour en jour plus supérieure au venin des maladies. La Philosophie, qui interroge tous les siècles & toutes les Nations de l'Univers à la fois, voit la théorie de l'organisation du corps humain si compliquée, les causes & la nature des maladies si discordantes & si couvertes de ténèbres, les systèmes de traitement si différens, ou même si opposés de peuple à peuple, de climat à climat, de génération à génération, qu'elle n'ose résoudre le grand problème des guérisons. « Oui, disoit l'austère *Lien-tchi* aux panégyristes enthousiastes des progrès des sciences sous la grande Dynastie des *Soung*:

SPÉCIALEMENT A LA CHINE. 35

« oui, la Botanique, la Chimie, l'Anatomie & la Médecine
« ont franchi de nos jours toutes les barrières où les siècles
« précédens les avoient vues arrêtées; le génie & l'étude les
« ont conduites dans le sanctuaire de la nature; le flambeau
« lumineux des observations & des expériences leur en a
« montré les mystères; le voile qui leur cachoit ses ressorts
« les plus déliés est tombé: & elles en sont venues à changer
« les poisons même en remèdes. Mais meurt-on moins ou plus
« tard dans la Capitale & dans les grandes Villes où elles
« déploient toutes leurs ressources & s'éclairent de toutes
« leurs lumières? Guérit-on moins souvent & plus lentement
« dans les villages & dans les campagnes, où elles marchent
« encore à tâtons dans leurs anciennes pratiques, & n'ont pour
« remèdes que les plantes qui y croissent? Passons chez les
« Sauvages, parmi lesquels ces sciences n'ont pas même de
« nom, & comparons le nombre de leurs vieillards & de leurs
« infirmes à celui des nôtres ». *Lien-tchi*, après d'autres tirades
aussi tranchantes, concluoit en vieux Lettré, que ces sciences
de bienfaisance & de salut, comme il les nomme; au milieu
de leurs découvertes & de leur progrès, voient souvent
changer en breuvages de mort, leurs plus admirables panacées.

La philosophie de ce savant Chinois est que les jours de
l'homme sont comptés, la longueur de sa courte mesuree,
& la borne de sa carrière fixe & immobile, sans aucun
espoir que la Médecine puisse y rien changer; parce que toute
vie est un anneau dans la grande chaîne des destinées du
monde, dont toutes les proportions sont déterminées & im-
muables. Ce principe est sans doute outré; il seroit insensé
de mépriser les secours de la Médecine. Ils entrent dans
les conduites de la Providence, concourent à l'accomplis-
sement de ses desseins, & sont destinés par elle-même à

nous tirer des maladies où elle ne veut pas nous faire mourir. Les découvertes & les progrès de cette Science, sont en ce sens-là un de ses bienfaits, & un vrai don de sa bonté, comme les vertus des plantes & des remèdes. Voilà d'où nous partons pour prouver que les principes & les soins de la Médecine des Anciens ont dû contribuer à procurer une plus longue vie aux hommes.

Indiquons d'abord clairement les sources où nous avons puisé. L'Edit de *Tsin-chi-hoang*, qui condamna aux flammes les *Kings*, les Annales & les plus beaux monumens de l'Antiquité, respecta les livres de Médecine, & les excepta nommément de la proscription générale. Voilà sans doute ce qui a persuadé au-delà des mers, que cette Science privilégiée, & si digne de l'être, remontoit par ses livres jusqu'aux premiers âges, & s'éclaircit du double flambeau de la théorie & de la pratique de toutes les générations. C'est une erreur : la Médecine pleure ici ses pertes, comme toutes les autres Sciences ; pertes peut-être plus fatales au genre humain, pertes très-souvent renouvelées, & malheureusement presque irréparables. Les Critiques & les Savans qui ont approfondi l'histoire de ses malheurs, nient décidément l'antiquité de tous les livres qui ont d'anciens noms, & la réduisent à y chercher les lueurs de quelques textes & traditions qu'on a recueillis d'une façon peu authentique, & qui sont confusément semées dans ce qu'on a écrit depuis *Tsin-chi-hoang*. Qu'on ne soit plus étonné après cela de ce que nous ne faisons point usage des livres prétendus de *Chin-nang*, de *Chao-ty*, de *Hoang-ty*, ni même de ceux de quelques Auteurs anciens, dont l'existence est moins problématique, pour ne pas dire moins fabuleuse & moins chimérique. Mais si les *Kings*, les Annales & les autres anciens monumens que nous leur préférons nous laissent
beaucoup

beaucoup plus à l'étroit, leur garantie est sûre, & en disant moins de choses nous dirons plus de faits & de vérités.

Les enfans mordent à un fruit qui leur plaît, & puis demandent s'il est nuisible. Que de Peuples & de Nations ont fait pire lorsqu'il a fallu choisir leur séjour ! Combien que l'in-promptu d'une halte, le hasard d'un contre-tems, le caprice de la circonstance, ou la pensée du moment, ont fixés subitement dans un territoire mal-sain ! Sans cela en effet, comment expliquer, nous ne disons pas les antiques & fatales méprises de nos Ancêtres, mais les fautes de nos fondateurs modernes de tant d'établissmens dans les deux Amériques & dans les Indes ? La Médecine préserva ici les anciens Chinois d'une précipitation dont les suites sont si long-tems funestes. Selon le *Chi-king*, le fondateur de la Dynastie des *Tcheou* s'avança dans les terres incultes du *Chen-fi*, jusqu'à ce qu'il eût enfin trouvé une plaine arrosée par des eaux vives, & où tout annonçoit un séjour aussi sain qu'agréable. Selon le *Chou-king* ce ne fut qu'après de longs examens & des rapports discutés avec soin, que *Tching-ouang* choisit le riant bassin de *Lo-yang* pour y bâtir sa nouvelle Capitale. Que de précautions encore ne prit-on pas pour en déterminer la position, & l'aspect les plus avantageux ! *Tay-yuen*, la première ville de Chine, & la plus ancienne peut-être de l'Univers, est si heureusement située, à des environs si charmans, & l'air qu'on y respire est si doux, qu'il suffiroit pour attester combien on étoit attentif dans les premiers âges, au choix si fort négligé depuis, d'un bon séjour.

Toutes les considérations politiques & économiques plioient alors devant le grand intérêt de la salubrité de l'air. On aimait mieux affliger les Peuples par plusieurs transmigrations, & faire, pour ainsi dire, voyager la Capitale, que d'affronter les

vapeurs dangereuses des inondations du *Hoang-ho*. Aussi les Poètes de ces tems reculés, commencent-ils les louanges des villes qu'ils célèbrent, par l'éloge de la bonté, de la douceur & de la salubrité de l'air qu'on y respire. Autant il seroit superflu d'insister sur les raisons pressantes de ces attentions, autant il seroit curieux de pouvoir découvrir les principes qui dirigeoient les Anciens dans leur choix, & les signes, soit passagers, soit permanens, qui les décidoient. Les allusions qu'y font quelques Ecrivains, & le peu qu'on en trouve dans les *Kings*, font également entrevoir qu'on avoit beaucoup d'égard à la nature du terrain & des eaux, à la position des collines & des montagnes des environs, au voisinage des terres inondées ou arides, à la profondeur ou à la distance des mines, mais sur-tout au vent qui dominoit : quant à ce que les modernes ont débité sur l'aspect du Ciel, sur les Etoiles & les autres rapports ridicules, dont la folle superstition berce la crédulité des idolâtres, les monumens anciens lavent pleinement ces tems reculés de toutes les calomnies dont on voudroit les noircir. Les hauteurs méridiennes solsticiales du Soleil, que le Prince *Tcheou-kong* fit prendre avec des gnomons, étoient des points fixes qu'on donnoit à la Géographie & à l'Astronomie, & non pas des chimeres Astrologiques. Si ce qu'on en lit dans le *Tou-chou-pien* étoit aussi ancien & aussi authentique qu'on le prétend, ce seroit un vrai secours pour éclaircir ce qu'on trouve dans nos livres sur la gnomonique des Babyloniens & des Egyptiens.

Le *Kou-kin-y-tong*, qui est un excellent abrégé des meilleurs livres de Médecine, prétend qu'on connoissoit anciennement par le plus ou le moins de consistance de la terre, par la couleur ou suite des couchés, par la forme & l'odeur des vapeurs qui s'en élevoient, ou par le goût & la profondeur

des eaux qu'elle couvroit ; par les effets qu'y produisoient le chaud & le froid, la sécheresse & l'humidité, ou par les plantes qui y croissoient plus rapidement, & la teinte dominante de la verdure : qu'on connoissoit, dis-je, jusqu'où un endroit étoit favorable à un sexe plus qu'à l'autre, contraire ou avantageux à la population, opposé à l'embonpoint ou à la maigreur ; jusqu'à quel point il alongeoit, grossissoit, ou raccourcissoit la taille ; lavoit, jaunissoit ou blanchissoit le teint ; attaquoit les tempéramens par les poumons, par les nerfs ou par l'estomac ; echauffoit le sang ou l'humectoit ; dégageoit la transpiration ou la resserroit ; amollissoit la peau ou l'endurcissoit, &c. Mais ce témoignage moderne que nous ne trouvons garanti dans ce détail par aucune autorité, ne nous persuade pas. Le *Ly-ki*, à la vérité, semble faire allusion à plusieurs de ces connoissances & les supposer ; toutefois elles sont si profondes, si délicates, si nuancées, que ce qu'on trouve de plus articulé dans le chapitre *Yu-kong*, un des plus anciens du *Chou-king*, soit sur la nature des terres, soit sur leurs neuf degrés de fertilité, ne sauroit dissiper les doutes qui se présentent en foule.

Il est plus aisé de croire que les premiers Chinois avoient la science de graduer ainsi la fertilité des terres, que de penser que les générations suivantes aient pu pousser si loin leurs découvertes, même après bien des années. La gradation des progrès de l'Europe en ce genre décide. Les Lettrés qui soutiennent la supériorité des Anciens, ont beau alléguer les premières traditions, & se prévaloir de ce que le *Tcheou-ly* pose en fait que dans le *Y-tcheou* il naissoit cinq garçons contre trois filles ; dans le *Tcheou-ly*, cinq filles contre trois garçons ; dans le *Ho-tcheou*, autant de filles que de garçons, &c. Outre que la seule inspection des rôles des naissances donnoit cette

observation toute faite, ainsi que l'a remarqué *Fang-tchi*, il y a bien loin des obscures traditions, jusqu'à des détails si particularisés. En refusant néanmoins de les admettre, nous convenons, d'après le même *Tcheou-ly* & le *Ly-ki*, que les Anciens avoient dans un degré éminent le génie d'observation pour tout ce qui a trait à la vie, à la santé, & à la conservation des hommes. Leur zèle, sans autre secours que celui des yeux & de la mémoire, des confrontations & des déductions, des faits & de leurs circonstances, avoit trouvé pour chaque pays des regles de précaution & des principes de régime qui doubloient les services de la Médecine, en détournant les causes des maladies. L'on ne fut néanmoins qu'assez tard dans le cas de faire usage de plusieurs, parce qu'on avoit dédaigné d'abord & destiné seulement à la proscription & à l'exil les terres sablonneuses ou arides, enfoncées ou marécageuses, aussi bien que les montagnes escarpées & les déserts. Les Colons, comme il a été dit ci-devant, demouroient par pelotons au milieu de leurs champs, qui étoient aussi lieux choisis. N'y ayant alors que peu de villes, & les villes comptant peu d'habitans, la campagne étoit le séjour général de la Nation; séjour qui, étant le plus doux & le plus sain, renfermoit seul une infinité de soins & de précautions qu'on ne sauroit trop priser, & sur lesquels on n'a pas assez rendu justice aux Anciens : car enfin la campagne est le séjour naturel de l'homme.

Pour nous, nous en déférons la remarque à leur gloire; lors même que les progrès de la population forcèrent les anciens Chinois à franchir peu-à-peu toutes les barrières qu'ils s'étoient tracées pour n'habiter que les lieux dont le séjour étoit le plus sain, ils n'approchèrent jamais leurs habitations des grandes mines; lors même que la soif de l'or & de l'argent les eut

corrompus : tant ils étoient persuadés que l'air qu'on respire dans leur voisinage est mal-sain , dangereux & nuisible même aux fantés les plus robustes. Bien plus, ils ne croyoient pas que le gouvernement pût permettre qu'on fit des établissemens aux environs des mines , sans se rendre responsable à la société, des maladies , des accidens & des morts qui en étoient la suite nécessaire. Aussi ne se détermina-t-on que bien tard à exploiter certaines mines ; on y suivoit les veines de métal moins profondément , & on n'y envoyoit que les criminels , en prescrivant encore des précautions , des soins & des repos qui assuroient leur conservation. Car , comme dit *Tchin-tse* , & ce qui fait bien voir de quelle trempe étoit l'humanité d'alors , la Justice ne croyoit pas qu'elle pût prendre ce biais pour faire mourir là ceux que la loi ne condamnoit pas ; & le Public lui auroit imputé comme de vrais homicides , les négligences même qui auroient été suivies de la mort des coupables qu'elle y avoit envoyés pour travailler. En vain la politique a-t-elle prétendu depuis pouvoir l'en absoudre ; la morale tient bon pour le droit naturel , & ses raisonnemens sur cette matière font trembler pour ceux qui cachent aux Princes combien l'exploitation de certaines mines abrége de vies.

Quant aux révolutions continuelles qui changent la face de l'atmosphère , & produisent sans cesse des changemens dans nos corps par les nouvelles températures de l'air que nous respirons , & par les qualités qu'elles lui communiquent , il faut décerner la palme de la vigilance & des soins à la bonne Antiquité. Elle elevoit ici destours à la Médecine pour observer ce qui arrivoit sur l'horison , comme à l'Astronomie pour étudier les mouvemens des astres. Encore faut-il ajouter à la louange que les mêmes vues de sagesse qui lui avoient fait sentir la nécessité de l'utilité de l'Astronomie , l'avoient déter-

minée à la fixer à la Cour d'où ses soins pouvoient s'étendre sur toutes les Provinces de l'Empire & suffisoient pour leurs besoins. Par cette raison le grand & magnifique Observatoire, pour lequel on n'avoit rien épargné & qu'on entretenoit à grands frais dans la Capitale, étoit le seul qu'il y eût dans l'Empire, & une des prérogatives de l'Empereur. Mais la Médecine avoit les siens dans toutes les Métropoles des Princes feudataires, c'est-à-dire, au moins dans les beaux jours de la troisieme Dynastie, dans plus de deux cens villes.

Quelque idée qu'on veuille se former du plan de ces tours & de leurs plates-formes, des observateurs par office, attentifs jour & nuit à tout ce qui se passoit sur l'horison & dans toute l'atmosphère, examinoient de-là jusqu'où les variations de sécheresse & d'humidité, de chaleur & de froid, changeoient le ton de l'air; observoient les effets continuels des inconstances du vent, de ses fougues & de son radoucissement; confidéroient les diverses alternatives de sérénité, de nuages & de vapeurs qui font plusieurs jours dans un jour, ou semblent le prolonger d'un lendemain à l'autre; mesuroient la quantité & la durée des pluies; apprécioient la force & la qualité des orages; suivoient les rapports de tous ces changemens, avec les bases de la Lune, le cours du Soleil, la série des années; & tenoient un registre exact de toutes ces observations, pour aider l'administration publique dans ses entreprises & ses arrangements; mais sur-tout pour diriger la Médecine, soit dans le traitement des maladies, soit dans les précautions pour les prévenir.

Toutes ces observations *Medico-astronomologiques*, conservées, réunies & comparées pendant une longue suite d'années, offrirent des à-peu-près & des ressemblances qui firent soupçonner des périodes & des cercles de révolutions qui rame-

noient les mêmes phénomènes. En conséquence on se persuada dans la basse Antiquité, qu'on pouvoit prédire l'avenir par le passé, & on cessa d'étudier le présent. Qui auroit imaginé en Europe que les prédictions ridicules & absurdes des Almanachs, avoient ici une origine si savante ? Mais les anciens Chinois connoissoient trop la nature, pour se flatter si follement d'avoir pénétré ses secrets & de pouvoir prédire l'avenir. Ils étoient persuadés que les pestes, les famines, les grêles, les orages, les inondations, les sécheresses, les grands froids, les chaleurs extrêmes & tous les dérangemens des saisons, correspondoient aux scandales, aux injustices, aux abominations, aux impiétés des Empereurs & des Peuples, & les regardoient comme des calamités envoyées par le Ciel, & les fléaux extraordinaires de sa colère.

A en juger par le chapitre *Yue-ling* du *Ly-ki*, que les Critiques avouent cependant n'être pas bien authentique, ces observations météorologiques de la Médecine déterminoient le gouvernement à fixer le tems où il commanderoit, suspendroit, finiroit les ouvrages publics, les exercices militaires, les foyemens des terres, les chasses & les pêches communes. Il est remarquable qu'il est dit presque à chaque article : *si l'on renverse cet ordre, les Peuples seront attaqués de diverses maladies, & l'Empire exposé à de grandes calamités* ; & plus remarquable encore que ces menaces se trouvent presque toujours après les indications des jeûnes, des prières & des sacrifices de chaque mois. La stupide superstition & l'idolâtrie ont brouillé depuis toutes les idées de ce Calendrier de religion, de politique & de santé, le seul peut-être qui ait jamais été fait. Mais plus elles s'obstinent à ne voir que des influences de fatalité dans les phénomènes les plus simples, & à s'en effrayer jusqu'à la démence, plus il est glorieux pour la Méde-

cine des Anciens, d'avoir sauvé les Princes & les Peuples de ces crédulités, & de leur avoir fait voir avec les yeux d'une Physique intelligente, comment & jusqu'où ils devoient varier leurs soins pour leur santé, selon les variations de l'atmosphère.

Combien d'ordonnances de police rapportées dans le *Ly-ki*, furent évidemment le fruit des conseils éclairés de la Médecine! Témoin celles de ne pas vendre au marché des herbages, des légumes ni des fruits prématurés ou trop précoces; de suspendre en certaines saisons l'usage de la venaison & du gibier, de certaines viandes & de plusieurs poissons; de ne laisser ni trop vieillir les bleds dans les greniers publics, ni manger les nouveaux grains d'abord après la moisson; de ne pas fouiller la terre, ni y creuser de grands fossés pendant les chaleurs de la canicule; de préférer les plantes médicinales de certains cantons, & d'en faire la récolte avant les pluies de l'été, & celle de leurs racines avant les froids de l'hiver. Témoin encore celles qui fixent l'âge où l'on pouvoit entrer dans la milice, & celui où il étoit trop périlleux d'y rester, celles qui marquent les bornes que devoient avoir les exercices publics de force, d'adresse & d'agilité; celles encore qui indiquoient les attentions que demandoient les châtimens corporels; & les tortures de la Justice. Tout ce qui a trait à la santé, aux forces & à la conservation dans le *Ly-ki*, est si humain & si étudié, qu'on sent d'abord que la Médecine avoit été consultée par la politique, & lui avoit épargné ou fait prévenir une infinité d'homicides.

La politique à son tour en épargnoit un bon nombre à la Médecine, en la sauvant des méprises de l'ignorance, des négligences de la paresse & des trahisons de la cupidité. Nous l'avons insinué plus haut d'après le *Ly-ki*, tous les
Médecins

Médecins de l'Empire sortoient du *Ta-hio*, ou Collège impérial, Collège qui étoit sous les yeux de l'Empereur, gouverné immédiatement par lui-même, honoré plusieurs fois l'année de son auguste présence, & environné en tout tems des soins de sa sagesse; Collège dont les Maîtres les plus célèbres dirigeoient les études & préludoient par la conduite difficile de la jeunesse, aux emplois & aux charges du Gouvernement; Collège qui n'admettoit que l'élite des jeunes Lettrés de toutes les écoles des Provinces, & où le nombre des concurrens multiplioit d'autant plus les succès, qu'il en rendoit la supériorité & plus difficile & plus flatteuse.

Soit que l'universalité des talens ne fût pas alors à la portée des plus beaux génies, soit qu'on crût plus utile pour eux de s'élever que de s'étendre; la loi des écoles resserroit chacun dans la sphère des études auxquelles il avoit été appliqué. La Science même de la Médecine étoit regardée comme trop immense pour que personne pût en savoir toutes les parties d'une manière bien avantageuse au public. Bien loin de ne faire qu'une seule Science, comme les Egyptiens & les Grecs, de la Botanique, de la Pharmacie, de la Chirurgie & de la Médecine proprement dite, on voit par le *Tcheou-ly* qu'au moins à la Cour & dans les grandes Villes, chaque Médecin se bornoit à certains genres de maladies plus analogues. Les Lettrés à conjectures & à systèmes, ont prétendu trouver dans les anciens commentateurs, en quoi consistoit le partage qu'en faisoit l'autorité publique. A les en croire, les uns étoient bornés à traiter les maladies des enfans ou des vieillards; les autres, celles des personnes du sexe ou des gens de travail; ceux-ci, les maladies internes ou de langueur; ceux-là les maladies violentes ou extraordinaires. Mais autant les raisons de convenance qu'ils allèguent en preuve, paroissent satisfaisantes, autant les témoignages

362 ESSAI SUR LA VIE DES HOMM. DANS L'ANT.

qu'ils citent sont peu concluans. Aussi, pour ne rien avancer que d'universellement avoué & reconnu d'après l'Histoire, nous nous bornons à dire que, soit que quelques Médecins se fussent rendus singulièrement célèbres dans le traitement de quelques maladies, soit que réellement ils se fussent bornés à celles d'une classe, on appelloit de loin un Médecin plutôt que l'autre, selon la nature de la maladie. *Tso-tchi*, dont l'autorité est si grande après les *Kings*, en cite des exemples dans son *Tchun-tseou*. Quoi qu'il en soit de ce point, qu'il n'est plus possible de bien éclaircir, non plus que ce que dit *Lié-tsé* sur la distinction des Médecins *vulgaires*, des Médecins *habiles*, & des Médecins *de génie*, le gouvernement s'y prenoit de façon à assurer à chaque malade tous les soins, toutes les attentions, & tous les empressemens des Médecins.

Pour que la cabale, l'intrigue, le patelinage, la mode, ou la protection ne détournassent pas les regards du Public, ni du Prince, de dessus le mérite modeste, pour les fixer sur le savoir-faire, la charlatanerie, ou la présomption, on rendoit un compte exact au président du College des Médecins, de tous les malades que chacun d'eux avoit vus, de ceux qui lui étoient morts, de ceux qu'il avoit guéris; & le registre du Président étoit remis, à la onzième Lune chaque année, aux Ministres d'Etat, pour que, comparant le succès des traitemens de chaque Médecin au nombre de ses malades, ils en déduisissent un résultat général sur lequel le Gouvernement régloit les rangs, les récompenses & les promotions des Médecins. Il n'y avoit pas de subterfuge, ni de manœuvre qui pût eluder les tendres sollicitudes de cette administration toute paternelle. Car, outre qu'on ne trompe jamais le Public, dans ce qui est public & intéresse le Public, le district de chaque Médecin étant fixe & limité, il ne pouvoit ni chercher ses malades, ni

les éviter. Que l'Europe examine ce point de police. N'étoit-il pas également au profit des malades & des Médecins? N'est-il pas possible qu'en épargnant aux derniers des courses continuelles & pénibles, il procurât & assurât aux malades des soins d'autant plus assidus, qu'il étoit plus difficile de les dénier?

L'objection se présente d'abord. Combien de sages & de savantes ordonnances des Médecins vont echouer dans les Pharmacies! Combien de remèdes de *guérison & de résurrection*, n'y changent-elles pas en poison, par ignorance, par avarice, ou par paresse & défaut de soin! Combien d'Hippocrates & de Galliens doivent en conséquence être la victime des fautes dont ils sont plus qu'innocens! Malgré que le *Tcheou-ly* ne fasse qu'effleurer les détails, il commence par dire que le Président de la Médecine avoit l'œil sur le choix des drogues destinées pour le Public, & sur la composition des remèdes: ce qui suppose une police qui répond pleinement à cette difficulté pour l'ancienne Chine; ce qui nous donne aussi à entendre, comme on le conclut d'ailleurs, que, soit que le fisc en fit les frais ou seulement les avances, c'étoit l'Etat qui étoit chargé des Pharmacies. Administration admirable & unique dans l'Histoire des Peuples. Ce qu'on en peut dire de moins, c'est qu'elle suppose une grande probité dans les mœurs publiques, des tendresses paternelles dans le Gouvernement, & qu'elle a dû sauver bien des vies. Les plus prévenus contre l'Antiquité doivent reconnoître que cette communauté, cette publicité, nous avons presque dit cette légalité des Pharmacies, assureroit tout à la fois le zèle & le soin des Officiers publics, pour le choix des drogues; l'attention & la vigilance des Médecins, pour l'enoncé de leurs ordonnances; l'exactitude & la ponctualité des Phar-

maciens , pour la préparation des remèdes ; & les empressements , les sollicitudes des familles , pour le soulagement des malades. Les Pharmacies publiques étant les seules & tout y étant public , les Harpies même de la cupidité ne pouvoient pas les infecter de leur venin.

Mais quelles étoient alors les drogues , quels étoient les remèdes dont la Médecine faisoit usage ? Le torrent des siècles n'a pas plus épargné les livres de l'ancienne Médecine d'ici , que ceux de la nôtre. La Chine pleure ses pertes comme notre Occident , & peut-être sont-elles plus funestes & plus irréparables. Les tentatives ridicules du superbe *Tsing-chi-hoang* , pour trouver le breuvage d'immortalité , firent négliger les vraies connoissances des premiers âges sur les drogues & sur leur nature , sur les remèdes & sur leur usage. Les folles & innombrables nouveautés en genre de potions , de breuvages & de spécifiques , que son délire fit éclore , accrédita , mit à la mode , & multiplia à l'infini , furent cause qu'on négligea d'abord , puis changea , & enfin abandonna & oublia la théorie & la pratique des Anciens. On ne commença bien à en sentir la perte , & à songer à la réparer , que lorsque l'Empire , dévasté par une longue suite de guerres civiles , fut couvert des ténèbres de la magie , de la superstition , des préjugés , de la plus lamentable ignorance , & enfin de l'idolâtrie , source intarissable de toutes sortes de maux. Les premières lueurs de la Critique firent distinguer les *Kings* dans le chaos des débris & des ruines où l'Antiquité étoit ensevelie. On recueillit précieusement les fragmens épars de quelques anciens livres de Médecine , on les afforta , on les réunit ; mais les traditions étoient perdues ou brouillées , & leur lumière seule pouvoit donner la vraie intelligence de ce qu'on y trouve sur la Pharmacie des *Tcheou*.

Il est evident par le *Tcheou-ly*, que les Anciens faisoient usage dans la Médecine, des végétaux, des minéraux & des animaux qu'ils avoient rangés par classes, ainsi que l'indique la longue nomenclature qui en reste encore dans le *Eulh-kia*, qui est un des petits *Kings*. Il est evident aussi qu'ils se servoient, sinon intérieurement, du moins extérieurement, des poisons & des venins les plus redoutés, & qu'ils savoient les tempérer & les préparer avec assez d'art pour en faire des remèdes bienfaisans. Il est evident encore, quelle que soit l'idée qu'ils attachoient aux mots, qu'on distinguoit cinq saveurs primordiales, *l'acre, l'acide, la salée, l'amère & la douce*; & que quoiqu'ils reconnussent qu'elles étoient mêlées, tempérées, & très-diversement combinées dans les trois regnes, ils imaginoient encore des mélanges & des combinaisons pour en faire des tisanes & des potions assorties à la nature des maladies & à l'état du malade. Il est evident enfin, qu'ils savoient extraire des sels, exprimer des huiles, & préparer des décoctions & des infusions purement médicales, qu'on conservoit pour le besoin. Si nous ne craignons pas de trop émanciper nos conjectures & de trop donner à l'idée que nous avons des anciens Chinois, nous nous risquerions à dire que tout cela tenoit à une théorie bien supérieure à ces routines, qu'aucune connoissance approfondie n'éclairé ni ne guide. Mais comme en cette matière les raisons & les convenances n'ont de poids que celui que leur donne le témoignage des monumens authentiques, nous aimons mieux les abandonner à nos Critiques que de les prendre sur notre compte.

Pour ceux qui sont trop prévenus en faveur de l'Antiquité, & qui ont la puérile manie de transformer ses expériences en systèmes, & de lui faire honneur de toutes les découvertes des modernes, qu'ils se gardent bien de voir dans nos récits

ce que nous n'avons pas prétendu y mettre, & de faire pour les anciens Chinois, comme Borrichius & Kirker pour les Egyptiens, à qui ils ont décerné si gratuitement l'honneur d'avoir découvert les plus curieux secrets de la Chymie. Les sciences des Anciens, à en raisonner d'après la Chine, nous paroissent avoir été aussi simples que leurs mœurs; & leurs mœurs étoient trop simples pour qu'ils eussent des maladies si compliquées, si difficiles, j'ai presque dit si travaillées & si savantes que celles des modernes. Dès-là, qu'avoient-ils à faire de la haute Chymie? Si on ouvre les Annales de la Médecine, on trouvera qu'il lui a fallu inventer des noms pour la plupart des maladies de langueur & de foiblesse, dont la bonne chère, la luxure & la mollesse ont inondé dans tous les pays, les hautes & les moyennes sphères du monde de nos jours. Le travail, la sobriété, la modération & l'innocence de la vie, en préfervoient les anciens Chinois. La nature n'avoit pas encore reçu l'outrage de voir le sexe le plus noble renversé par des vapeurs, des Militaires cultiver un rhume, & des Bourgeois étudier leur digestion. Qu'auroit-il servi aux anciens Chinois de connoître la vertu spécifique du mercure contre la plus affreuse des maladies? Ils n'avoient pas même idée de ses ravages: témoin la petite-vérole, dont elle a si fort aigri le levain, & qui n'étoit pour eux qu'une purgation salutaire, qui ne demandoit presque aucun soin. Or, combien d'autres maladies, dont le traitement ne fut qu'un régime dans les premiers âges, & a été longtemps bien plus doux que dans ces derniers siècles!

Abstraction faite en effet, soit de la malignité que la manière de vivre des modernes a ajoutée à la plupart des maladies, soit de cette triste débilitation des tempéramens, qu'on dit aller toujours croissant, soit aussi des augmentations de forces que produisoient la rénovation de l'air primordial & la

transfusion du sang des animaux, dont les Anciens avoient le secret : abstraction faite, dis-je, de tout cela, les soins de la Médecine devoient, sinon parer, du moins rendre moins dangereuses la plupart des maladies. Comment cela ? C'est qu'elle veilloit alors sur la santé des Peuples, par des attentions de régime continuelles, que le Prince accrédoit en s'y soumettant, en y conformant ses loix & en y pliant toutes les conduites du Gouvernement & de l'administration, tous les réglemens de la police & du cérémonial. Ainsi c'étoit la Médecine qui déterminoit le tems où l'on devoit quitter ou prendre les fourrures ou les habits piqués de coton, les soies doublées ou sans doublure, les gazes ou les toiles légères de racine de *Ko*. La Cour donnoit l'exemple, & le Peuple se laissoit conduire. Combien d'imprudences épargnées par-là aux vieillards qui veulent encore paroître jeunes, & aux jeunes gens qui veulent trop le paroître ? C'étoit elle encore qui interdisoit ou prescrivoit certains alimens & certaines boissons selon le cours des saisons, & sur-tout selon les maladies qui régnoient dans un canton, ou qu'on y craignoit. Ce qu'elle avoit interdit n'étoit plus mis en vente. Dès-là combien de sensualités dangereuses, d'indigestions funestes & de contagions prévenues. C'étoit elle enfin qui, articulant les progrès de la diminution des forces du vieil âge, & l'augmentation de soins & de précautions qu'il demande, avoit fait une bienfaisance publique, de bien des ménagemens pour les vieillards, & forcé le respect humain de venir au secours de la piété filiale. Dès-là, combien de peres & de meres âgés, servis, soignés & choyés avec plus de vigilance ! Les détails du *Ly-ki* & du *Tcheou-ly* sur cette matiere sont ravissans. Chaque sexe, chaque condition, chaque âge y sont invités à tous les soins que demandent nos santés dans le repos & dans l'action, dans la nourriture & dans la boisson, ainsi

que dans la veille & pendant le sommeil. L'article de la nourriture est singulièrement remarquable, en ce qu'il indique, non-seulement la vraie saison pour manger chaque viande, mais encore l'affaïsonnement, la cuisson qui lui conviennent; & ce qui est bien digne de remarque, quelles sont les autres choses avec lesquelles on peut ou l'on ne peut pas les manger. Que des régimes ainsi popularisés supposent de vues ! qu'ils montrent dans un beau jour, les bienfaisantes attentions de la Médecine des anciens Chinois ! qu'ils devoient prévenir de maladies, & combien ils devoient faciliter le traitement des autres !

Le *Tcheou-li* donne à entendre, qu'aux infirmités de la vieillesse près, on ne connoissoit presque point de maladies alors, que celles qui étoient causées par les changemens & les dérangemens des saisons. Quant au traitement, le *Médecin*, dit-il, *juge de la nature de la maladie & du péril du malade, par le ton de sa voix, par sa couleur, & par les Ou-ki.* La Langue qu'il faudroit parler ici nous est trop étrangère pour que nous osions suivre les Commentateurs Chinois dans leurs explications. Il n'appartient qu'aux Disciples d'Hippocrate d'expliquer comment un Médecin peut juger de la nature des maladies par un teint pâle, jaune, allumé, livide ou bleuâtre; par une voix pleine, grêle, rauque, aiguë ou éteinte; par la chaleur ou la fraîcheur, la moiteur ou la sécheresse, la tension ou la mollesse de la peau. Il faut bien pourtant que ces signes ne fussent qu'accessoires, puisque le philosophe *Lie-istse*, comparant un Ministre d'Etat à un Médecin, prétend que comme le poulx qui décide celui-ci sur le vrai état du malade, de même aussi ce sont les mœurs publiques & générales qui rassurent ou inquiètent l'autre sur la destinée prochaine du Royaume. On voit en effet par les anecdotes historiques les plus anciennes, que les Médecins donnoient une attention particulière

culière & un soin spécial à l'étude du pouls des malades. Quelque fussent les principes qui dirigeoient les conséquences qu'ils en tiroient, dès qu'ils en étoient venus à tracer la forme de ses ondulations, de ses battemens, à en saisir des diversités, & à les rédiger en tables, il falloit qu'ils eussent bien approfondi la connoissance de sa marche, de ses variations & de ses périodes.

C'est probablement à cette grande connoissance du pouls qu'il faut attribuer la manière claire & précise avec laquelle les Médecins prédisoient d'avance les crises des maladies, les révolutions diverses, & la guérison ou la mort du malade. *Tschien* en rapporte un exemple sur le prince de *Tsin*, & *Sie-ma-tsen*, un autre sur le prince de *Tsi*. Il paroit par le dernier, qu'on distinguoit alors trois tems dans le traitement; les premières attaques du mal, le fort de sa crise, & son dernier période. La guérison étoit regardée comme ordinaire dans le premier cas, comme le fruit d'une grande habileté dans le second, & comme un miracle de l'art dans le dernier; sans préjudice néanmoins du grand axiome : *le Médecin guérit des maladies, mais il ne sauve pas de la mort.*

« Si la nature, dit *Tchang-ti-y*, a des ressources, des subtilités & des reprises qui démentent les désespoirs précipités de la Médecine, elle a encore plus souvent des fuites, des délais, des semens & des trahisons qui confondent toutes les espérances. Les exceptions dans les traitemens des maladies, sont en presque aussi grand nombre que les règles. L'âge ni la force du malade, la nature ni la légèreté de la maladie, ne donnent jamais des garans sûrs & infailibles pour promettre une guérison. Les remèdes ne guérissent que ceux dont le dernier jour n'est pas venu ». On a voulu ici pénétrer ce grand mystère, & savoir d'avance le secret de ce dernier jour, quand

la superstition & l'idolâtrie ont eu comme anéanti la religion de l'Antiquité ; & on a regardé la Médecine dans les voies ténébreuses de la Magie, de la Divination & de l'Astrologie. Les meilleurs esprits sont si stupides aujourd'hui en cette matière, qu'on ne distingue pas l'homme de Cour & le Lettré, de la vieille grand-mère du Village.

Quant au traitement des maladies cutanées & des ulcères, de qu'on dit le *Tchou-Lo* ne souffre aucune difficulté. Il enonce très-clairement qu'on se servoit de potions médicales pour les premières, & de cataplasmes, d'emplâtres, de caustiques, de scarifications pour les seconds, de *caupures à mort* même ou amputations, lorsqu'il ne restoit plus d'autre ressource. Mais que faut-il entendre par ces paroles sur les maladies internes ? On attaque le mal avec les cinq poisons, & on fortifie la nature avec les cinq restaurans ; on pousse la guérison avec les cinq remèdes, & on cultive la convalescence avec le régime de cinq saveurs. Nous comprenons bien que par les cinq poisons il faut entendre avec les Commentateurs, les purgatifs, les vomitifs, & les sudorifiques violens, qu'on tiroit des trois regnes, & qu'on avoit rangés sous cinq classes, ou qu'on désignoit tous, par le mot conglobatif ordinaire de cinq. Nous comprenons encore que les restaurans sont les tisanes & les bouillies claires ; tirées de cinq especes de grains, qu'on donne encore ici aux malades, comme nous le bouillon. Nous comprenons bien enfin que les cinq remèdes & les cinq saveurs indiquent des infusions & des potions qui achevoient de dégager la nature, de dissiper les restes de la maladie, de réparer les forces du malade, & de le mettre en pleine santé. Mais comme tout cela est subordonné à ce qui est dit plus haut des deux changemens qui arrivent dans les neuf ouvertures du corps, & les trois différens mouvemens des intestins, à moins que d'avoir la clef de la Méde-

cine des Anciens, on ne peut que débiter des conjectures fort incertaines & or, outre cela, que tous les Commentateurs prétendent avoir trouvées, est si différente dans chacun, qu'il faut la regarder comme perdue. Car l'idée vague de la suppression ou augmentation des évacuations par la bouche, les narines, les yeux, &c. & l'indication encore plus obscure de la précipitation, du concentrement, ou de la faiblesse du pouls, qui désigne le vice de la circulation des humeurs dans les viscères, montrent bien que le traitement des maladies étoit éclairé par une connoissance profonde du mécanisme du corps humain, & dès-là devoit conduire heureusement une guérison à la plus parfaite convalescence; mais elles ne disent point quelles étoient les règles, les vues & la théorie qui le dirigeoient.

On doit être d'autant plus réservé dans ses conjectures, que le peu qui reste des Anciens, indique des recherches très-singulières sur la connoissance des maladies par les malades, & des malades par les maladies, ainsi que sur le choix, l'appropriation & l'harmonie des remèdes, sur la conciliation de tous les besoins & de tous les intérêts des viscères, des humeurs & des nerfs. Par exemple, qu'entendoient-ils par guérir en unissant l'action du remède avec celle du mal, en tirant du second l'efficacité du premier, en seconduisant sa malignité pour l'épuiser, en la divisant pour l'affoiblir, en la brusquant pour la dompter? Qu'entendoient-ils encore par *dégager la plénitude & remplir le vuide*, qui étoit tout à la fois le grand principe sur lequel ils foudoient leurs raisonnemens, & le but vers lequel ils dirigeoient toutes ses conséquences? Aucun Médecin moderne ne se flatte de le bien expliquer. Car autant notre Médecine préconise les découvertes des derniers siècles, & les rares connoissances dont ils l'ont enrichie, autant celle

de la Chine se lamentent sur les portes innombrables qu'elle a faites, & gémit de n'avoir plus que le nom des plus beaux secrets de l'Antiquité. Contraste singulier, & qui, bien approfondi, réfute les accusations grossières d'ignorance dont on a chargé les Anciens dans quelques livres, & rabatt d'autant les louanges excessives qu'on y prodigue à la science des modernes. La nouvelle en est désespérante, mais elle est certaine. En matière même de conjectures, d'opinions & de rêves systématiques, la moyenne Antiquité de Chine, c'est-à-dire celle qui correspond au commencement des Olympiades, a fait beaucoup plus d'écarts, que nos modernes de chemin. Aussi se perdit-elle sous Tschinghi-hoang, & après, dans les abîmes dont elle s'étoit comme environnée par de folles curiosités.

Pour revenir à notre sujet, le traitement des maladies étant éclairé par une théorie lumineuse & savante, guidé par une pratique intelligente & sûre, on ne doit pas être étonné que la Médecine fût si heureuse à procurer, à promettre, ou même à garantir d'avance tant de guérisons. Car il faut savoir que, bien loin d'être esclave des préceptes, comme en Egypte, elle les perfectionnoit en quelque sorte par la manière dont elle les modifioit dans l'application. La saison, l'année, le climat, la façon de se nourrir, la manière de vivre de chaque pays, lui faisoient imaginer des tempéramens, des modifications & des exceptions sans nombre. Rien ne montre tant combien elle procédoit avec candeur dans les maximes austères qu'elle empruntoit de la morale pour tracer des règles de régime, que la maxime philosophique & aimable dont elle ménageoit un malade. Bien loin de l'affliger par des craintes, des sujétions & des contraintes, plus accablantes souvent que le mal, elle épiloit les indications de la nature, dans ses goûts, ses caprices, ses inquiétudes, & s'éclaircit de leurs bisarreries

& de leurs inconstances , pour juger du progrès des attaques & les tourner contre elles , en se prêtant à de vaines imaginations. Jamais elle ne montrait ces pusillanimités inquiètes ; ni ces craintes contristantes , qui donnent au mal toutes les forces qu'elles ôtent au courage du malade. Toujours elle couronnoit comme de fleurs , la coupe des remèdes qu'elle lui présentait ; & si elle ne pouvoit pas lui en ôter l'amertume , elle en rendoit l'odeur agréable , & soulageoit toujours ses répugnances par la satisfaction de quelque'un de ses sens ; mais sur-tout par les plaisirs & les contentemens du cœur. C'est d'elle que la piété filiale avoit appris aux enfans à goûter les potions qu'elle ordonnoit à leurs parens , à les présenter eux-mêmes , à se tenir jour & nuit à leur chevet , & à garder le même régime qu'eux durant leur convalescence. Pourquoi la piété filiale des enfans ne seroit-elle pas pour la vieillesse d'un pere ou d'une mere , ce que leur amour a fait pour leur enfance ?

C'est sans doute dans la pensée de ménager les malades , & en vue de compatir à leur foiblesse , que la Médecine avoit encore imaginé les manieres si peu connues aujourd'hui , de les guérir par des dietes extraordinaires , par des exercices forcés , par des frictions répétées , par des bains de diverses liqueurs , par des caléfactations artificielles , par des vapeurs aromatiques , par des suctions répétées , par des piquures d'aiguille & des cauteres d'arnoise , par des excoriations sanguinolentes , & même par des coleres provoquées exprès , ou par des surprises ménagées de contentement & de joie. Un malade a tort sans doute de reculer devant les remèdes qui lui portent sa guérison ; & dès qu'il se refuse aux soins qu'on lui rend , il est seul responsable du tort qu'il se fait. Les anciens Chinois , qui ne voyoient que l'homme dans le malade , &

son péril dans ses travers, admettoient ces principes par raison, & en rejettoient les conséquences par bon-cœur. C'est pour cela que leur Médecine avoit imaginé tant de manières de les secourir ; inventions également respectables & précieuses, qui n'ont été négligées, que lorsque les hommes ont commencé à ne plus se tant aimer.

L'Antiquité s'étoit si appliquée à étudier les fruits des arbres & leurs écorces, les plantes & leurs racines, qu'elle avoit trouvé l'art précieux de changer en supplément des moissons, ce que les campagnes ont de plus vil & de plus sauvage. Une génération a transmis à l'autre ses découvertes, elles se sont répandues dans tous les villages, soulagent en tout tems les pauvres, & deviennent une ressource commune quand la disette & la famine deviennent générales. Moins on peut dire combien la Médecine des Anciens a conservé, conserve encore de vies dans toute la Chine par ses heureuses recherches, & combien dès-là elle mérite de louanges ; plus il y a lieu de s'étonner que celle d'Europe n'ait pas encore eu le zèle de l'imiter en réunissant toutes ses découvertes, en rédigeant toutes ses observations, en complétant ses expériences, & en les tirant des Bibliothèques pour les mettre entre les mains des habitans de la campagne, à qui elles seroient toujours si utiles & souvent si nécessaires. Qu'elle nous permette de lui représenter, que leur ensemble bien rédigé intéresse essentiellement la chose publique ; car enfin, il seroit une ressource tranquillisante pour les Etats, un secours très-utile bien des fois pour les armées, & une aumône continuelle à cette portion de Citoyens, qui procure l'abondance publique, & qui se recueille souvent pour elle que la plus extrême misère.

Nous ne finissons pas si nous voulions épuiser le sujet que nous traitons ; mais ce que nous avons dit, suffit pour rendre

palpable & faire toucher au doigt , que la maniere de vivre & les mœurs des anciens Chinois , étant si propres par elles-mêmes à conduire la multitude à un âge très-avancé , la douceur & la bienfaisance du Gouvernement y contribuant en tant de façons , les principes & les soins de la Médecine devoient être encore plus efficaces , & dès-là expliquent d'une maniere très-concluante , ce qui est raconté dans toutes les Annales des Peuples sur la longue vie des hommes , jusques & bien avant dans la moyenne Antiquité. Car , quoique nous nous soyons bornés à la Chine , l'Antiquité se ressembloit trop elle-même chez la plupart des Peuples policés , pour qu'on puisse disconvenir que notre explication leur conviënt également. Autant néanmoins nous avons balancé & hésité longtemps à entreprendre ce petit essai , d'après nos conjectures & nos connoissances ; autant nous hésitons peu à demander grace pour les méprises qui nous seront échappées : *qui ne veut pas tromper , dit le célèbre Tchín-í-tse , n'a pas à rougir de s'être trompé.*



NOTICE SUR LES ABEILLES ET LA CIRE ;

Par feu M. CIBOT, Missionnaire à Pékin.

LA Cire qui a été envoyée en 1761, n'étoit pas de la cire d'Abeilles, mais de la cire d'arbre, beaucoup plus blanche & beaucoup plus ferme que ne l'est jamais la première. Elle a aussi l'avantage de donner une lumière très-douce, très-claire, & de ne point faire de fumée.

Quand à la question qu'on fait sur la manière d'élever les Abeilles & de blanchir la Cire à la Chine il est fort facile d'y répondre. On élève très-peu d'Abeilles en Chine depuis plusieurs siècles, parce qu'il n'y a guère que la Médecine & quelques arts qui se servent du Miel & de la Cire qu'elles travaillent. On ne blanchit de Cire, en Chine, qu'à Peking & à Canton, au moins que nous sachions. A Peking, ce sont les Missionnaires qui en font blanchir dans leurs maisons, à la façon d'Europe, pour l'usage de leurs Eglises. Soit que cela vienne de la nature de la Cire, ou de l'eau de pluie dont ils se servent, ils réussissent à en avoir de très-belle & d'un bon usage. A Canton, les Chinois ont appris des Portugais de Macao à blanchir celle qu'on y porte des Provinces, & sur-tout des îles de Timor, de Malaque, &c. Les bougies que font les Cantonniens, sont très-belles ; mais autant que nous pouvons nous en souvenir, elles coûtent aussi cher qu'en France.

Il ne faut qu'ouvrir les anciens livres de Chine, pour voir qu'on y a connu de toute antiquité les Abeilles, le Miel &

la Cire. Le *Chi-king*, le *Ly-ki* & le Dictionnaire *Eulhy-a*, en parlent très-clairement.

Les Naturalistes chinois distinguent plusieurs sortes d'Abeilles par leur couleur, leur taille, leurs mœurs & l'endroit où elles se logent. La belle & intéressante Histoire de cet insecte merveilleux a été successivement connue, oubliée, réapprise, enflée d'exagération, enluminée de fables, & puis réduite aux faits constatés par des observations, comme on peut le voir dans l'immense collection *Kou-kia-tou-chou*, livre 170 de l'Histoire des Insectes.

Le Lettré *Li-tchi* distingue trois sortes d'Abeilles ; les Abeilles des forêts, les Abeilles des rochers, qui sont au bord de la mer, & les Abeilles domestiques ; les premières sont plus grosses & d'un jaune qui décline vers le gris ; les secondes sont presque noires, & les dernières jaunes comme les nôtres. Quant au miel, il dit qu'il est blanc, jaune de citron, jaune orangé, rougeâtre, selon les endroits ; & que sa saveur, son parfum & ses qualités varient encore plus.

Il est clair qu'on élevait beaucoup d'Abeilles domestiques sous les trois premières Dynasties, & qu'on cessa presque entièrement d'en élever pendant les troubles horribles & les guerres effroyables qui précédèrent la grande désolation de *Tsin-chi-hoang*, qui anéantit l'ancien gouvernement, deux cens trente ans environ avant l'Ere chrétienne. Le Fondateur de la Dynastie suivante reçut comme un grand présent, vingt-huit ans après, quelques vases de miel, & deux cens bougies de Cire. (Voy. *Si-king*), *Tsa-ki*. Comme les Abeilles se multiplient d'elles-mêmes dans les forêts de plusieurs provinces, il dut être très-aisé de s'en procurer & d'en élever dans les villages, quand une seconde révolution eut rendu à tout l'Empire son ancienne tranquillité. Les Historiens remarquent comme une

providence singulière, que les Abeilles des forêts se sont multipliées étonnamment certaines années dans des districts affligés par la famine, au point d'être d'un grand secours pour le Peuple. Pour bien comprendre tout ce que l'Histoire veut dire par-là, il faut favoir que les Chinois mangent les nymphes des Abeilles sauvages, soit macérées dans de la saumure ou du vinaigre, soit frites dans la graisse ou dans l'huile.

C'est la famine sans doute, qui a fait recourir à des essais dont on s'est assez bien trouvé. On en est venu ensuite à manger les nymphes des Abeilles domestiques, & les gourmets de village en sont très-friands.

Voici qui n'est pas moins singulier & mérite plus d'attention. Nous avons trouvé dans un ancien livre, diverses préparations de farine, de racines & de cire jaune, qu'on dit être admirables pour suppléer une nourriture abondante, & résister aux ravages que fait sur les tempéramens la disette des alimens. Nous nous bornerons à parler de celle qui semble la plus estimée, & dont il paroît qu'on fait usage quelquefois dans les forins des frontieres, & dans les voyages où l'on a eu à traverser de longs déserts. Faites cuire dans l'eau, en pâte très-épaisse, six onces de fleur de farine, cinq onces de belle colle-forte (celle qu'on indique est transparente comme de la gomme, & est faite avec beaucoup de soins, parfumée par les aromates qu'on y mêle) : quand votre pâte sera cuite & refroidie, formez-en de petites boules grosses comme des pois, & quand ces boules seront sèches, jetez-les dans trois onces de cire jaune fondue, & remuez-les jusqu'à ce qu'elles l'aient toute pompée ; puis laissez-les sécher à l'ombre ; une fois séchées, on les met dans un vase de terre, & on les garde pour le besoin. Quand on a pris à jeun quarante à cinquante de ces petites boules, on peut rester plusieurs jours sans prendre

d'autre nourriture ; l'unique attention qu'il faille avoir , c'est de boire chaud après les avoir avalées. Dans les autres recettes on fait entrer des racines aquatiques , de la poussière de viande séchée , des graines huileuses , des amandes , des pois , du miel , des aromates , &c. On dit que quelques-unes peuvent soutenir & conserver la santé pendant huit ou dix jours , & même davantage , quand on en a pris deux ou trois onces. Si on en prend chaque jour une demi-once , on peut se passer plusieurs mois de toute autre nourriture. Ce fait , tout singulier qu'il paroît , a été constaté plusieurs fois. Un fameux Bonze n'avoit pas d'autre secret pour soutenir aux yeux du Public le spectacle d'une abstinence qui paroissoit tenir du prodige , & qui ne fut plus rien quand on eut observé qu'il prenoit furtivement des boulettes préparées , avant le thé qu'on lui donnoit deux fois le jour.

Les plantations de sucre qu'on fit dans les provinces du midi , vers la fin du troisième siècle , firent beaucoup tomber l'usage du miel & négliger les Abeilles. La découverte des insectes à cire blanche (*Pe-la-tchang*) à la fin du troisième siècle , acheva d'en dégoûter , parce que leur Cire étant plus belle que celle des Abeilles , on lui donna la préférence à la Cour. C'est cette Cire qu'on appelle fort improprement *Cire d'arbre*.

Les Lettrés ont beau exhorter les colons à élever des Abeilles , & à se donner un revenu qui ne demande presque aucun soin , il y a aujourd'hui assez peu d'Abeilles domestiques en Chine. L'hiver trop rigoureux dans les provinces du nord , & l'été trop pluvieux dans celles du midi , deux circonstances qui rendent difficiles la conservation des ruches , sont peut-être ce qui en a dégoûté.

Comme les Abeilles sauvages se logent sur les arbres dans

les provinces du midi, & au bas de leur tronc, & à moitié en terre dans les provinces du nord, les Chinois ont suivi cette indication de la nature pour les Abeilles domestiques. Ceux des provinces du midi placent leurs ruches dans des endroits exhaussés, secs & aérés, pour leur épargner les incommodités de l'humidité & de la trop grande chaleur. Ceux du nord au contraire, mettent les leurs dans des endroits enfoncés, abrités, & tournés au midi.

La maison rustique de Chine regarde comme un point essentiel de ne laisser ni trop ni trop peu de miel aux Abeilles : si on leur en laisse trop, dit-elle, elles deviennent paresseuses, malades & ne se multiplient pas ; si on ne leur en laisse pas assez, elles s'épuisent & dépérissent peu-à-peu. Dans les provinces méridionales on fait deux récoltes de miel & de Cire, une au milieu du printemps, & l'autre après le commencement de l'automne. On ne fait que la première dans celles du nord.

On plaçoit autrefois les ruches d'Abeilles dans une muraille de pierre sèche bâtie en hémicycle, où l'on laissoit des vuides proportionnés au nombre des ruches qu'on avoit. Ces vuides avoient deux ouvertures, l'une au midi & l'autre au nord, afin que les Abeilles pussent entrer & sortir des deux côtés ; mais en hiver on fermoit avec du gazon & de la terre grasse celui du nord, pour les garantir du froid. La muraille d'un autre côté étoit assez épaisse pour y enfoncer la ruche de façon qu'elle y fût à l'abri de la pluie, du vent, & même du soleil en été.

Les ruches d'Abeilles varient beaucoup ici pour la forme ; il y en a qui sont en berceau renversé, d'autres en caisse de rambour, & quelques-unes en tour carrée. Les plus louées & les plus profitables, dit le *Hoa-king*, Liv. VI, sont celles qui

sont à plusieurs etages , parce que ce sont les plus commodes pour faire la récolte du miel & de la Cire. On met un nouvel etage sur les anciens, puis le lendemain on en tire un des anciens pendant la nuit.

La récolte du miel est fort aisée dans les endroits où les ruches sont à coulisses d'un côté , ou fermées par une porte en couvercle de boîte , & garnie en dedans d'un *Kia-tsée* , sur lequel portent les gâteaux de Cire ; c'est-à-dire une etagere de bambous , que les Abeilles trouvent fort commode pour y attacher & suspendre leurs gâteaux de Cire. Quand on veut exploiter une ruche , on ne fait que l'ouvrir ou l'ôter de dessus son etage , puis on enlève les Abeilles avec la fumée d'une grosse corde d'armoise séchée qu'on tient au vent. Soit que cette fumée plaise aux Abeilles par son odeur , ou les enivre , elles ne s'effarouchent , ni ne s'irritent , & laissent prendre ce qu'on veut dans leurs ruches. On indique cependant dans quelques livres , de se couvrir les mains & le visage avec de la gaze , ou de les frotter avec des feuilles de baume , pour n'être pas exposé à leurs piqures.

Dans les cantons où le froid de l'hiver est trop rigoureux & trop long pour que les Abeilles y puissent résister , on les enferme dans leurs ruches qu'on couvre en entier de gazon séché au soleil & de terre grasse , afin que l'air extérieur ne puisse pas y pénétrer ; & on n'ouvre leur prison que lorsque le printems est bien décidé. Il y en a , dit le livre *Hoa-king* , qui suspendent une poule dans la ruche , avant d'y enfermer les Abeilles ; mais ils la vident , & la laissent quelque tems exposée à l'air , afin qu'elle se desseche un peu & n'y répande pas de mauvaise odeur. Quand on ouvre la ruche au printems , ajoute-t-il , on ne trouve plus que le squelette de la poule. Plumes & chairs , tout a été mangé. Que nos Curieux & nos

382 NOTICE SUR LES ABEILLES

Naturalistes fassent leurs observations sur ce fait, que nous leur donnons tel que nous le trouvons.

Les Abeilles aiment les bords des ruisseaux & des fontaines; il est bon que les hémicycles de pierre, qu'on bâtit pour mettre ses ruches, n'en soient pas éloignés, & que tout le terrain du voisinage soit en gazon. S'il est planté d'herbes odoriférantes, ce sera encore mieux; mais il est essentiel qu'il soit solitaire & peu passant.

Voilà à-peu-près tout ce que nous avons trouvé de mieux dans les Livres chinois que nous connoissons sur tout ce qui a trait aux Abeilles.

Il est certain par l'Histoire de la Dynastie des *Tang*, qui a commencé en 618, qu'on blanchissoit alors la Cire en Chine. La maniere de le faire ne s'est perdue que depuis la découverte de la belle Cire blanche dont on se sert aujourd'hui à la Cour. On nomme *Niu-tchin* ou *vierge*, l'arbre qui la porte, ou plutôt sur lequel habitent les vers dont on la tire. Du reste, la quantité n'en est pas bien considérable; & comme la provision de la Cour prélevée, il en reste fort peu pour le Public, il la paie fort cher, vu la petite quantité de Cire blanche qu'on tire de l'arbre *Niu-tchin*. Il est evident que peu de personnes peuvent s'en procurer; mais graces aux mœurs générales & au ton du Gouvernement, cette belle Cire étant décorée du titre de Cire impériale, & destinée par préférence aux usages du palais, aucun particulier ne se croit permis de pouvoir s'en servir dans sa maison, & les Princes du sang eux-mêmes n'oseroient en faire un usage journalier. Le palais excepté, on ne s'en sert presque jamais que dans les cérémonies funéraires, ou aux Ancêtres, ou dans les oratoires d'Idoles, même chez les Grands & les Princes. Nos préjugés européens traitent cela d'esclavage; mais les Chinois soutiennent que ne pouvoir

rien faire qui nuise au bien de la chose publique, est la vraie liberté & la seule que puisse souhaiter un bon Citoyen. L'Empereur lui-même donne l'exemple à cet egard. Il n'auroit qu'à dire un mot, & il auroit chaque année toute la Cire blanche qu'il voudroit. Or, il est de fait, 1°. que toutes les grandes idées de la richesse de son Empire & de la hauteur de son trône mises dans la balance pour ce qu'elles valent, il n'a pas cru devoir augmenter la provision annuelle de cette Cire : 2°. que l'Impératrice mere, l'Impératrice epouse & lui, sont les seuls qui en usent habituellement, plutôt par distinction que par bien-être ; les Princes & Princesses ses enfans, les Reines & les Princes du sang n'en reçoivent chaque année qu'une assez modique quantité : 3°. que lorsque les magasins où on la garde, sont si pleins qu'il n'y a plus de place pour la nouvelle, on aime mieux ou la distribuer en présens honorifiques aux Grands & aux Princes étrangers, ou la faire vendre au Public pour les besoins des arts & des cérémonies solennelles, que d'en augmenter les consommations dans le palais.

Le second Empereur de la Dynastie des *Tang*, ayant témoigné à un vieux Lettré la peine que lui causoient les grands soupers & les assemblées nocturnes qui entretenoient bien des divisions, ruinoient les plus riches, dérangoient les plus sages, & causoient une infinité d'abus & de désordres auxquels il étoit très-difficile de remédier, celui-ci se retira sans mot dire, & revint le lendemain pour représenter à Sa Majesté, qu'aucune loi, aucun édit ne pouvoit remédier efficacement & sans beaucoup de grands inconvéniens aux mauvais effets des soupers & des assemblées nocturnes ; puis profitant du trouble & de l'inquiétude de *Kao-tsong* : je crois néanmoins, Seigneur, que votre humble sujet a trouvé un moyen sûr d'arrêter les soupers & les assemblées nocturnes, ajouta-

t-il ; mais je ne fais pas si *Votre Majesté* , qui peut seule le faire réussir , voudra l'agréer. » Que viens-tu me dire , répondit » *Kao-tsong* avec vivacité : est-ce quelque système de cabinet ? » Je ferai avec plaisir & de grand cœur tout ce qui fera sage & » raisonnable ; dis toujours : si tu n'as médité qu'un rêve , je te » garderai le secret ». *Les Anciens* (dit *Lieou-tchi*) , avoient bien leurs vues lorsqu'ils avoient réglé que l'Empereur donneroit ses audiences en tout tems au soleil levant , & que les tribunaux commenceroient aussi alors leurs séances. Il ne dépend que de *Votre Majesté* de rétablir cet ancien usage. Si elle le fait , les assemblées nocturnes tomberont d'elles-mêmes à la Cour , à la Ville & dans les Provinces. La révolution faite , il sera aisé de fermer les barrières des rues la nuit , & de défendre qu'on ne trouble le sommeil de ceux qui doivent se lever de grand matin pour les affaires de la Cour & du Peuple. Cette loi de justice établie , les soupers & les assemblées nocturnes ne pourront plus se continuer. Les Lettrés parlent de cette petite requête de *Lieou-tchi* , comme madame Dacier de la harangue du vieux Nestor à Achille. La meilleure louange & le meilleur commentaire sont les faits. Or , à s'en tenir à ceux que nous avons sous les yeux , il n'y a ni soupers , ni assemblées nocturnes à Péking , parce que toutes les affaires se font à la pointe du jour , soit au palais , soit dans tous les tribunaux. Combien ne diminueroit pas la consommation de la Cire en France , si l'on y devenoit Chinois sur cet article , qui en entraîne tant d'autres ? Bien éclairer les rues de Paris durant la nuit , est une très-bonne chose ; mais faire qu'on n'eût pas besoin qu'elles fussent éclairées , seroit peut-être encore meilleur.

De la maniere dont s'expriment plusieurs Lettrés des troisieme , quatrieme & cinquieme siècles , qui ont été en Chine les beaux siècles des Arts , il paroît qu'on avoit autrefois en Chine

la maniere de travailler le suif, de le purifier & de le rendre d'un usage semblable ou à-peu-près à celui de la Cire pour les bougies & les chandelles. Nous allons rappeler ce que nous trouvons à ce sujet dans les Livres chinois.

1°. Les Lettrés *Pang*, *Lao* & *Tsien* prétendent que le beurre qu'on tire du lait, la graisse que donnent tous les animaux, le sain-doux du cochon, le suif de mouton, l'huile de poisson, des graines & des différentes amandes, sont substantiellement la même matiere différemment travaillée; & que si on savoit imiter la nature, on trouveroit des huiles dans les graisses, & des graisses dans les huiles. Le froid, disoient-ils, fige les huiles en graisse, & la chaleur liquéfie les graisses en huile. Il ne s'agiroit que d'imiter leur action.

2°. Le livre *Tchouen-ou-tchi* parle d'un mémoire sur la maniere d'épaissir & de figer les huiles; & insinue que quand on fait évaporer ce qu'il y a de plus liquide (le *Choui-ki*, l'esprit d'eau) dans l'eau de chenevi, elle devient comme une pâte pétrissable & se durcit après comme du suif.

3°. Selon le livre *Y-ming*, l'huile d'amande de pruniers sauvages ayant fermenté avec une pâte bien fine de ces mêmes amandes, donne une espece de suif qui a tous les usages de l'autre.

4°. L'on se contente aujourd'hui de couvrir d'une couche de Cire d'arbre, les chandelles d'usage, & de parfumer le suif de celles qu'on destine à la chapelle des Idoles. Les Anciens donnoient au suif des préparations qui le purifioient, le blanchissoient & lui ôtoient sa mauvaise odeur. Le peu qu'on dit de ces préparations, paroît se rapprocher de celles qu'on donne au sain-doux pour en faire de la pommade.

5°. Selon l'ancien livre *Kai-yuen-y-che*, le prince *Ning* se servoit de bougies qui sembloient être de cire, & n'étoient

pas de cire ; avoient la couleur de suif , & n'étoient pas de suif.

6°. Il est parlé de chandelles d'huile de chanvre cuire , dans l'Histoire de la Dynastie des *Tsin* orientaux.

7°. Plusieurs livres parlent de chandelles de santé , c'est-à-dire , qui ne donnent aucune mauvaise odeur , & dont la lumière est fort douce pour les yeux ; mais les plus vantées sont celles d'un ancien Médecin , qu'on allumoit dans la chambre des malades pour hâter leur guérison , & empêcher que ceux qui les servoient , ne prissent leur mal. Ces chandelles varioient selon les maladies & les saisons ; mais on ne dit point ni comment elles se faisoient , ni si le secret s'en est conservé. Nous trouvons seulement que celles dont on se servoit pour la Princesse *Tchang* , étoient de deux pouces de diamètre ; qu'elles répandoient leurs parfums à la distance de cent pas ; qu'il y avoit dedans de la graisse d'huîtres ; & qu'elles étoient peintes de diverses couleurs.

Les plus estimées de ces chandelles étoient celles qui dissipent toute mélancolie , tristesse & mauvaise humeur , qui ne prevoient pas de remords ou de passions. Le livre *Song-yn* , insinue qu'on faisoit bouillir des herbes odoriférantes & aromatiques , dans les matières dont ces dernières étoient faites. Peut-être seroit-ce un moyen de corriger la mauvaise odeur des chandelles de suif.

8°. L'article de la cuisson & de la purification du suif , nous paroît mériter quelque attention. Nous ne sommes pas assez versés dans les arts du chandelier & du cirier , pour bien entendre ce qu'ont écrit à ce sujet les Chinois ; mais autant que nous pouvons l'entrevoir , il y a une manière de préparer le suif , qui approche beaucoup de celle de blanchir la cire , soit pour augmenter sa blancheur & sa dureté , soit pour l'épurer & dimi-

nuer sa mauvaise odeur. Nous n'oserions articuler qu'on le fasse passer par l'eau de fontaine & de pluie, ni qu'on le *soleille* ; mais il paroît que la meilleure maniere de le fondre, est une espece de bain-marie, en ce que la chaudiere où il est s'enchauffe dans une autre plus grande, dont l'eau bouillante le fond. Nous osons encore moins insinuer la pratique d'y mêler de l'huile & pâte de pignons, ou même de la résine crue.

Avant de finir cet article, qu'on nous permette d'observer, en faveur des pauvres Colons, 1°. que les Chinois tirent de l'huile de tout ce qui est graine ou amande, & que nous nous servons à Péking d'une huile d'amandes d'abricots sauvages, qui est d'un très-bon usage ; 2°. que l'on a trop négligé de répandre dans les campagnes l'usage des meches de moëlle de jonc desséchée, des *hiang*, dont le feu P. d'Incarville a envoyé la composition & la fabrication. Les *hiang* sont d'une très-petite dépense, & d'une commodité charmante pour conserver du feu la nuit. Ce qui est inutile dans nos villes, ne le seroit pas dans les campagnes ; quand les bêtes à cornes sont attaquées de quelque maladie épidémique, on ne sauroit mieux faire que de brûler des *hiang* dans les etables pour en purifier l'air.

Finissons par deux petites remarques : la premiere sur l'usage des cierges longs en Chine. La Chine en a fait usage de tout tems dans les sacrifices au *Chang-ty*, & les autres cérémonies religieuses : ils datent des premieres générations d'après le Déluge. 2°. En feuilletant les Livres dont nous avons tiré cette Notice, nous avons trouvé que plusieurs arbres ont été portés de Perse en Chine, en différens tems. Les grosses pêches & les grenades en particulier y sont venues vers le milieu du septieme siecle. Nous ne fixons pas à cette époque les cierges longs qui furent présentés à l'Empereur par un Prince étranger, parce

388 NOTICE SUR LES ABEILLES ET LA CIRE.

que le *Chan-tang-sée-kao* qui le rapporte, ne le dit pas assez nettement ; mais son récit prouve les relations que la Chine avoit alors avec les Princes de l'Occident. La longueur des cierges, du reste, est un sujet de remarque pour un Historien, parce que les chandelles & bougies de Chine sont moulées grosses & courtes.



PREMIERE NOTICE

SUR LES PIERRES DE YU,

Par feu M. CIBOT, Missionnaire à Peking.

LES pierres de Yu, sont des especes de cailloux d'une dureté extraordinaire, & qui approche presque de celle du diamant; elle surpasse de beaucoup celle de tous les marbres. Les plus dures & les plus pesantes sont les plus estimées : ce sont en effet les Yu qui ont le grain le plus fin & qui acquierent un plus beau poli. Ceux qui ont ri en Europe, en entendant dire que les anciens Chinois, comme les modernes, avoient des instrumens de musique de pierre, ont ri par ignorance. Le Yu est très-sonore; c'est même sa qualité distinctive; plus il est fin, plus le son qu'il rend est doux & harmonieux. Nous avons vu nous-mêmes, au Palais, un *King* de trois pieds de long, qui étoit très-sonore. Il y a plusieurs autres instrumens de la Musique impériale qui sont aussi de Yu. Les couleurs du Yu n'ont pas l'éclat des marbres panachés & de l'agate; mais elles ont une douceur & un vernis qui sont d'une grande beauté : le Yu sur-tout couleur de petit-lait, est admirable; nous avons vu des vases, des tasses avec leurs soucoupes, des anneaux pour tirer de l'arc, qui étoient au-dessus de tout ce qu'on peut dire.

La maniere dont les Chinois travaillent le Yu, démontre que si l'expérience de trente-siècles n'avoit pas désabusé le Gouvernement de tous les arts de goût, d'imagination & d'adresse, ils iroient beaucoup plus loin que nous. Quoique le Yu ne puisse se travailler qu'avec la pointe d'acier, la poussière de Yu & la roue, ils viennent à bout de faire

de petites chaînes , de sculpter des figures très-déliçates , & d'ecrire en relief leurs caracteres les plus fins. On ne fait pas d'où les anciens Chinois tiroient leur *Yu* ; on en tiroit beaucoup du *Yan-nan*, sous la Dynastie des *Han*. Quand elle eut etendu ses conquêtes au nord-ouest de la Chine , elle en tira beaucoup des déserts de la Tartarie. Comme l'Empereur régnant vient de conquérir tous les pays qui sont entre la Moscovie asiatique , la mer Caspienne & la Chine , on tire aujourd'hui beaucoup de *Yu* d'une riviere qu'on trouve assez près d'*Irque*.

Le *Yu* brut , tel que les rivieres du *Yun-nan* & des pays nouvellement conquis , le roulent avec les cailloux du haut des montagnes , est précisément comme les cailloux ordinaires , pour la figure. Il faut le connoître pour le distinguer. Nous ne serions pas surpris qu'on en trouvât dans le Gave & dans les autres rivieres des Pyrénées , qui roulent beaucoup de cailloux. Il est rare qu'on trouve de gros *Yu* ; les plus beaux sont ordinairement assez petits : les plus grands qu'ait l'Empereur , ne passent pas trois pieds & demi de long. Le *Yu* augmente de poids à proportion de sa grosseur. Comme il faut un tems infini pour le travailler , & que plusieurs milliers de journées ne fussent pas pour finir certaines pieces , les ouvriers de l'Empereur se succedent sans interruption ; & quoiqu'ils travaillent le jour & la nuit, ils sont des neuf & dix années après une seule. Les frais de la façon , joints au prix de l'achat , sont que les beaux morceaux de *Yu* coûtent des sommes exorbitantes.

Le *Yu* a cela de particulier , que quoiqu'il soit très-dur & presque à l'égal du diamant , il se casse très-aisément en tombant à terre , pour peu qu'il soit mince. Outre les especes dont nous avons parlé , il y en a plusieurs autres especes moyennes. Mais on ne connoît pas assez cette pierre singuliere en Europe , pour entrer dans tous les détails des curieux Chinois. A les en

croire, le Yu a été connu de toute antiquité; mais il s'en faut bien qu'on puisse en fournir des preuves. Celles qu'on peut admettre ne remontent pas avant les Tcheou; si elles ne fussent pas pour prouver que le Yu d'alors fût le même que celui d'aujourd'hui, on ne sauroit nier qu'il ne fût de la même espèce, parce que les Ecrivains articulent nettement qu'il étoit transparent, très-dur & sonore. Les Philosophes ont pris le Yu pour le symbole du Sage. L'Histoire du Yu en Chine, fourniroit à un fort long Mémoire. L'endroit par où il seroit le plus curieux, ne seroit pas les essais qu'on a faits pour en extraire une liqueur de longue vie. Ce que les hommes d'état y verroient plus volontiers, ce seroit les biais qu'a pris la politique, pour détourner de ce côté le levain du luxe, pour épuiser sa force & ses richesses dans de petites pièces qui ne sont que pour le cabinet, & ne peuvent ni aigrir le sentiment que le Peuple a de sa misère, ni introduire le faste & l'éclat dans les premiers ordres des Citoyens.



SECONDE NOTICE

SUR LES PIERRES DE YU,

Par le même.

LES pierres nommées *Yu* en Chinois, sont connues & estimées en Chine de toute antiquité. Le préjugé & la mode s'accordent aujourd'hui à les mettre au niveau des bijoux & des pierres les plus précieuses; l'industrie qui est toujours à leurs gages, fait entrer tant d'art & d'habileté dans la manière dont elle les met en œuvre, qu'elles sont montées à un prix qui surpasse celui de l'or; elles ont passé des cabinets des curieux & des tables, entre les mains des Princes & sur la tête des Dames. On en fait des anneaux pour tirer de l'arc, des tabatières, des boîtes de fenteur; & on leur donne une forme si élégante, qu'après les pierreries & les perles, elles tiennent le premier rang dans ce monde de bagatelles précieuses que les Dames chinoises & tartares entremêlent à leurs cheveux pour se parer.

On a déjà envoyé d'ici une Notice détaillée (1) sur la nature des pierres de *Yu*, sur les différens endroits d'où on les tire, sur leurs différentes espèces, & sur la manière dont les *Yusiang* les travaillent. Ce qu'on se propose ici, c'est de suppléer à ce qu'on a pu omettre.

Comme le *Yu* est très-cher en Chine, si on en avoit en France, on auroit un objet de commerce bien considérable pour peu qu'on fût mettre de vues dans la manière

(1) Elle est imprimée tome VI de ce Recueil, pag. 257. Voy. aussi la Notice précédente, p. 389.

de le vendre à Canton, on pourroit en tirer des sommes immenses. L'expérience apprendroit jusqu'où il feroit plus avantageux de le porter brut ou travaillé.

Nous n'oserions pas assurer que nous ayons du *Yu* en France; la Chine, toute immense qu'elle est, en a fort peu: celui qu'elle tire du *Yun-nan* est le plus beau; mais il est très-rare. La majeure partie de celui qu'on offre aujourd'hui à l'Empereur, vient du pays de *Yu-yuen* & d'*Y-li*. Les Mahométans de ces vastes contrées, le trouvent dans les rivières qui coulent aux pieds de leurs montagnes, & sur les montagnes elles-mêmes. Nous soupçonnons qu'on pourroit en trouver dans les rivières qui coulent aux pieds des Pyrénées, & dans les endroits de ces montagnes où il y a des cailloux & du gravier. Voici ce qui donne lieu à notre conjecture. Peu de tems après notre arrivée à *Peking*, nous vîmes une quantité de cailloux qu'on rangeoit sous une galerie du Palais, auprès de laquelle l'Empereur devoit passer en entrant dans la salle où travaillent nos Peintres. Cela nous étonna d'autant plus qu'ils nous paroïssent n'avoir rien de plus particulier que ceux que nous avons en Béarn, sur les rives du Gave & en allant à Barrege, dans différens endroits des Pyrénées. Mais quand on nous eut dit qu'on les achetoit au poids de l'argent, & plusieurs au poids de l'or, lorsqu'ils étoient mis en œuvre, nous les regardâmes de plus près, & nous trouvâmes qu'ils avoient un vernis, une finesse de grain, & une transparence que nous n'avions jamais vus dans les cailloux. Peu de jours après nous vîmes des tasses avec leurs soucoupes, des boucles & agraffes de ceinture, telles qu'elles étoient sorties des mains des *Yu-tsiang*, ou ouvriers en *Yu*; & nous sentîmes que, la mode & le préjugé à part, le *Yu* est une très-belle pierre. Le cas qu'on en fait aujourd'hui à *Peking*, & la grande vogue qu'il a, a rappelé à notre

connoissance cette premiere idée, & nous nous hasardons à la communiquer.

Le *Yu* n'est sûrement, dans son origine, qu'un caillou: que les Physiciens & les Naturalistes expliquent le comment ainsi qu'ils l'entendront, il est de fait que ce caillou a une dureté, une finesse, un éclat & une transparence, qui le tirent de la classe des cailloux. Les beaux *Yu*, verd foncé, verd pâle, verd de mer, bleu tendre, bleu céleste, bleu turquin, blanc sale, blanc de lait, blanc de petit-lait, & dont la teinte est unie, sont les plus estimés des Chinois; mais ceux qui sont marbrés & nuancés, ont aussi leur prix & seroient peut-être plus au goût de l'Europe. Les cailloux devenus *Yu*, se trouvent parmi d'autres cailloux, qui n'ont rien de particulier. Il est remarquable & certain, que tout *Yu* a la figure irrégulière du caillou; & que les plus gros qu'on ait offert à l'Empereur, ne passent pas la grosseur des cailloux que nous avons vu en Béarn. Comme le Gave qui passe à Pau, & presque toutes les rivières qui descendent des Pyrénées, roulent une grande quantité de cailloux de toutes les espèces & couleurs, qu'elles ont détachés de la montagne en en descendant, ou que la fonte des neiges a entraînés dans leur lit, il nous paroît fort vraisemblable qu'on pourroit y trouver quelques *Yu*. Les premières recherches demandent les soins & les yeux d'un homme intelligent; si on parvient à en trouver quelques-uns, il sera aisé de remonter vers l'endroit d'où les eaux les ont détachés de la montagne. Les Chinois & les Mahométans vont les chercher dans le lit des rivières, où on les trouve, & le plus près qu'ils peuvent de la montagne d'où elles descendent; on en trouve cependant de fort beaux dans les terres après les grandes pluies & après la fonte des neiges. Ces deux tems sont les plus favorables pour en trouver, comme il est très-aisé à com-

prendre. On distingue ici les Yu d'eau & les Yu de terre ; les premiers sont ceux qu'on trouve dans les rivières & dans les torrens , les seconds sont ceux qu'on tire des endroits de la montagne mêlés de terre & de cailloux , que la crue des eaux a creusés. La surface des ceux-ci est plus douce & plus unie , parce qu'ils se polissent en roulant dans l'eau avec les cailloux ; celle de ceux-là est raboteuse & grossière , ce qui les rend plus difficiles à distinguer entre les cailloux ; mais ils ne sont point fendus & entamés comme les autres le sont souvent. Ajoutons à tout ce que nous venons de dire , que la pesanteur du Yu est un signe si marqué & si distinctif , qu'il n'est pas possible de s'y méprendre ; tous pèsent le double du caillou ordinaire , & plus il est fin , plus il est pesant. Nous avons vu au Palais trois hommes avoir leur faix d'un Yu , qui n'étoit pas bien gros. Un homme seul eût porté fort aisément un caillou de cette grandeur.

Pour peu qu'on fasse attention aux détails dans lequel nous venons d'entrer , il sera aisé de trouver des Yu ou au bas des Pyrénées , ou au bas des Alpes , ou de quelque autre montagne de notre France , dont les rivières & torrens roulent des cailloux ; les jaunes & sur-tout couleur de citron , sont les plus estimés , parce que c'est la couleur de l'Empereur , & qu'il n'y en a au Palais que d'anciens ; le blanc de petit-lait , sans nuance , & d'une seule teinte , est le plus estimé après le jaune ; & après le jaune & le blanc , le jaune mêlé de taches rouges , le rouge de cinabre , & le pourpre.

A Péking, ce 12 Septembre, 1771.

NOTICE SUR LE *LIEOU-LI*, OU TUILES CHINOISES VERNISSÉES;

Par feu M. CIBOT, Missionnaire à Peking.

AUTANT le Gouvernement chinois est opposé au luxe & au faste des Citoyens, autant il est zélé pour la splendeur & l'éclat de tout ce qui annonce la majesté de l'Empereur, & raconte aux yeux la grandeur, la richesse & la magnificence de l'Empire. De la même main dont il arrête les particuliers & même les Grands qui voudroient se faire remarquer par l'élevation, la beauté & la grandeur de leurs maisons, il embellit & orne les palais du Prince & les edifices publics de tout ce qui peut frapper la multitude, étonner les Etrangers, & se faire admirer par la postérité. Ces grandes idées ont fait inventer le *Lieou-li*, ou Tuiles vernissées dont on orne les Maisons impériales. Les salles élevées à l'honneur des Empereurs, des grands Hommes & des Héros; les Temples, &c.

Ces Tuiles sont une espèce de fayance grossière; mais placées au haut d'un edifice, l'éclat de leur vernis & la variété de ses couleurs en relèvent l'architecture, le font remarquer de loin, & lui donnent un air de magnificence, que notre plomb doré n'égalerait jamais. Qu'on juge de l'effet que doit faire un toit couvert de tuiles jaunes, vertes, violettes, rouges & bleues, &c. dans une longue suite de bâtimens sur lesquels on les a distribuées avec goût & avec symétrie. Ces Tuiles sont fort pesantes, & il est difficile de s'en procurer. Il seroit peut-être plus intéressant encore, d'avoir la matière première réduite en pâte, & préparée à être mise en tuile; mais on ne

NOTICE SUR LE *LIEOU-LI*, OU TUILES, &c. 397

pourroit la tirer que de la grande Manufacture, qui est dans les montagnes, à l'Occident de *Peking* (1).

(1). On pourra voir quelques autres détails sur le *Lieou-li*, dans les *Missionnaire à Péking*, imprimée dans le onzième volume de ces *Mémoires*, extraits d'une Lettre de feu M. Collas, pag. 326, art. II.



NOTICE SUR L'HIRONDELLE;

Par feu M. GIBOT, Missionnaire à Péking.

Nous avons bien des fables en Occident sur les Hirondelles: les Chinois en ont encore plus. Les bonheurs, les prospérités & les succès qu'annonce l'Hirondelle blanche à tout l'Empire, sont bien autre chose que ce que débite le Peuple chez vous, sur les maisons où les Hirondelles viennent faire leurs nids. Les très-augustes & très-graves Empereurs philosophes de la Dynastie des *Song*, recevoient des félicitations solennelles de toute la Cour, sur l'apparition de l'Hirondelle blanche, que personne n'avoit vue. Ce ne fut pas impunément. MM. les Poètes, qui sont aussi mordans & aussi satyriques en Chine qu'en Europe, se donnaient la satisfaction de dire tant d'hyperboles sur l'Hirondelle blanche, qu'ils réduisirent la Cour à tourner la philosophie d'un autre côté. Quant à l'idée que les Hirondelles annoncent vie & santé à ceux chez qui elles viennent faire leur nid, quelques Lettrés ont voulu la justifier en disant qu'elles distinguent quand l'air d'une chambre est sain ou mauvais. Pour bien sentir jusqu'où leur observation peut être vraisemblable, il faut savoir que des deux especes d'Hirondelles domestiques qu'on a ici, les unes, qui sont plus grosses & toutes noires, sont en possession de faire leur nid dans l'intérieur des maisons. Qu'il y ait du monde dans la chambre ou qu'il n'y en ait pas, c'est égal pour elles; elles vont dans leur nid & le quittent sans façon, & passent auprès des gens, de sorte qu'on pourroit les prendre à la main. Comme l'on aime à les voir, bien loin de les inquiéter, on met un

panier sous leur nid pour le garantir , & empêcher aussi que la fiente qui en tombe ne salisse ce qui est dessous. D'où est venu le proverbe : *Quand la fiente des Hirondelles salit les meubles dans la chambre , les mauvaises herbes étouffent les blés dans les champs.* Les Hirondelles de la seconde espèce , qui sont plus petites & ont le ventre blanc , font leurs nids sous les avant-toits , ou dans les trous des murailles , & ont le cri plus aigu.

Les Hirondelles s'en vont au commencement de l'automne , & reviennent au commencement du printemps. Leur départ & leur retour sont si certains , que les Anciens attendoient l'un & l'autre , pour bien des choses. Les femmes en particulier n'osoient faire eclorre leurs vers à soie avant le retour des Hirondelles , parce que jusques-là on n'étoit pas sûr que les gelées fussent finies. Les Chinois ont été aussi curieux que nous , de savoir ce que devenoient les Hirondelles pendant les six mois de leur absence , & où elles alloient. Nous trouvons répété & attesté dans plusieurs Livres , que des Hirondelles , aux pattes desquelles on avoit attaché des signes pour les reconnoître , sont revenues plusieurs années de suite dans la même maison. Ce fait a constaté que celles qui s'en alloient en automne , étoient les mêmes qui revenoient au printemps. Mais où vont-elles ? Les Anciens prétendoient , les uns qu'elles *passoient la mer* , les autres qu'elles s'enfonçoient dans l'eau , ainsi que le rapporte le *Keou-kin-tou-chou* , livre 24 , article de l'Hirondelle. Deux faits rapportés dans les annales , ont désabusé les modernes de cette opinion , que le *Pen-sao-kang-mou* traite comme de *sable puérile* , livre 48 , page 41. Voici les deux faits. « Le Peuple , disent les Annales des » *Tsin* , étant accablé par les malheurs qui affligèrent le regne » de l'Empereur *Ngan-ty* , plus de mille familles désertèrent » leurs villages & allèrent se réfugier dans les montagnes les

» plus enfoncées & les plus sauvages du *Chang-tong*, pour
 » fuir les révoltes & la famine. Comme rien n'avoit poussé
 » encore, elles furent réduites à se nourrir de rats sauvages
 » & d'Hirondelles qu'elles trouvoient assemblées par pelotons
 » dans les cavernes & dans les creux des rochers ». Le second
 fait est tiré du *Ouen-tchang-tsa-lou*. « L'Empereur (c'est *Yang-*
 » *ty* du *Leang*, qui monta sur le trône l'an 605), ayant
 » ordonné de grandes réparations sur les deux bords du fleuve
 » jaune, on trouva une grande quantité d'Hirondelles assem-
 » blées par pelotons dans le creux des rochers & dans les
 » cavernes des endroits où ces bords sont déserts & très-
 » escarpés ». M. de Réaumur étoit un très-habile Naturaliste;
 mais la Chine est si loin de l'Occident, que nous avons
 peine à croire qu'il n'eût pas mis bas ses doutes, & eût
 résisté à un témoignage fondé sur des faits si publics & si
 notoires. Les Poètes & le Peuple suivent encore l'opinion des
 Anciens; mais tous les Naturalistes & les Savants ne croient
 plus, ni que les Hirondelles aillent passer l'hiver chaudement au
 fond de l'eau, ni qu'elles passent la mer. « Il est très-difficile de
 » croire qu'on l'ait cru, dit *Lu-chi*, puisqu'on ne voyoit point
 » les Hirondelles, ni prendre les chemins des pays méridio-
 » naux, ni marcher en troupe comme les oiseaux voyageurs,
 » qui viennent toutes les années de Tartarie & y retournent
 » au printems. Ceux-ci font des armées, & passent durant plu-
 » sieurs jours; au lieu que les Hirondelles disparoissent d'une
 » Province, sans qu'on en voie un plus grand nombre dans
 » l'autre, même dans les Provinces le plus près de la mer ».

La Médecine d'ici a décidé qu'il étoit dangereux de manger
 des Hirondelles, parce qu'elles se nourrissent souvent d'insectes
 vénimeux. Quoique cette raison n'ait rien que de plausible, il
 n'est pas bien sûr que cette décision ne vienne pas en première

instance

miere instance, des métamorphoses d'hommes & de filles, sur-tout en Hirondelles, qu'ont débité les *Tao-sée*, & que les Poètes ont accueillies, comme cela est naturel : vu sur-tout qu'on fait intervenir le grand Dragon, dans le danger qu'il y a à se baigner après en avoir mangé. Plusieurs Auteurs disent que c'est exposer sa raison que de manger des Hirondelles, & que leur chair attaque & dérange le cours des esprits. Selon le *Pen-tsao-kang-mou*, leurs plumes réduites en cendres & délayées dans de l'eau, sont un excellent contre-poison ; selon le même, la fiente des Hirondelles, sur-tout des petites, prise à la quantité de cinq gros, délayée dans de l'eau froide, est souveraine contre la gravelle ; on la donne aussi en infusion, mêlée avec des pois & des graines d'une espèce de hêtre, contre la rétention d'urine : elle appaise sur le champ les maux de dents, mâchée avec ces mêmes graines à l'endroit de la douleur. On l'applique en cataplasme, avec la terre du nid, contre les inflammations. Ce n'est pas dans le nid des Hirondelles, c'est dans leurs viscères, que les Chinois cherchent la pierre dite d'Hirondelle.



NOTICE SUR LE CERF;

Par feu M. CIBOT, Missionnaire à Peking.

QUELLE est la première origine de l'idée d'hommes métamorphosés en animaux, & d'animaux métamorphosés en hommes ? Comment est-il arrivé que tous les Peuples idolâtres aient raconté sérieusement des métamorphoses ridicules ? Pourquoi les Sages & les Philosophes de la gentilité, se sont-ils mis si peu en peine de désabuser leurs contemporains sur ces métamorphoses ? Jusqu'où les Grecs & les Romains croyoient-ils les métamorphoses absurdes de leurs Dieux & Déeses ? A en juger par les Chinois, il faudroit répondre à la première question, que l'ignorance & la stupidité idolâtriques, ont pris le change sur les allégories, les métaphores, les allusions des Anciens, & les ont enigées bêtement en faits réels. Il ne faut qu'ouvrir le *Chi-king*, pour voir que l'on a d'abord tourné & travesti en faits, des allégories naturelles. Ce premier pas fait, on les a multipliées, chargées d'un faux merveilleux, & poussées jusqu'au ridicule. L'Impératrice, épouse de *Yeou-ouang*, lui ayant reproché ses infidélités dans une jolie chanson, où une *Hirondelle* se plaint de sa compagne, on en a fait une *Hirondelle*, &c. Quant aux trois autres questions, comme il est certain que tous les Anciens ont fait un grand usage des allégories & des paraboles, il a dû arriver qu'elles aient donné occasion aux mêmes méprises, quand les idées publiques ont été salies de préjugés, infectées de superstitions, & obscurcies par l'ignorance. A y regarder d'un peu près, le zèle de Confucius pour instruire le Peuple, est peut-être ce qui prouve le plus

en sa faveur. Ses Disciples n'ont eu quelque chose de ce zèle, qu'autant qu'ils ont été attachés de cœur à la Doctrine des *King*, c'est-à-dire, par intervalles; car nous ne confondons pas avec ce zèle, leur chaleur à défendre la Doctrine de leur Ecole & à attaquer l'idolâtrie. A en juger par les Chinois, nous comparerions volontiers la créance des métamorphoses chez les Grecs & chez les Romains, à celle des revenans & des vampires dans l'Europe: c'est une croyance détachée des idées & de la conduite; ce n'est qu'un être de conversation, qui ne tient à rien & n'influe sur rien. Les métamorphoses chinoises, sont absurdes pour la plupart, ridicules, maussadement imaginées, parce qu'elles sont de l'invention du petit peuple & des idolâtres; mais elles ne sont point obscènes, ni même galantes. L'ascendant des idées publiques a subjugué l'idolâtrie à cet égard, dans les choses mêmes où elle s'est permis un merveilleux rustique & sauvage.

Qu'on ne soit pas étonné d'un exorde si disparate avec une Notice sur le Cerf. Comme le Cerf est un animal sacré chez les *Tao-sée* & chez les adorateurs de *Foe*, on en conte tant de métamorphoses dans les Recueils que nous avons parcourus, & nous en avons été si ennuyés, que nous n'avons pas pu nous empêcher d'en dire quelque chose.

Le Cerf a été connu & prisé à la Chine de toute antiquité. il en est parlé souvent dans les vers du *Chi-king* & dans le *Ly-ki*. Autant il est rare d'en trouver hors des vallées, des montagnes les plus solitaires, autant il étoit prodigieusement commun autrefois dans toutes les Provinces. Sous la troisième Dynastie, il faisoit partie des tributs que les Princes devoient à l'Empereur. Il paroît par les plus anciens textes, qu'il étoit du nombre des animaux qu'on offroit à l'Empereur suprême de la Terre & du Ciel, ou *Chang-ty*, au commencement de

l'hiver. On le voit représenté sur plusieurs anciens vases sacrés, qu'on croit communément avoir été destinés à cet usage. Le Cerf est loué dans les *King*, de ce qu'il cherche de lui-même la solitude & l'obscurité des forêts; de ce qu'il appelle les autres Cerfs quand il a trouvé de gras pâturages; de ce qu'il ne mange que les herbes qu'il connoît, & se borne à un petit nombre, expose sa vie pour sauver celle d'un autre lassé par les chasseurs, & se laisse tuer sans pousser aucun cri.

Les Livres modernes n'entrent pas dans de si grands détails que les nôtres sur l'Histoire naturelle du Cerf; mais ce qu'ils en disent s'accorde parfaitement avec ce qu'en racontent nos Naturalistes. On distingue ici plusieurs especes de Cerf, & il y a cette différence très-remarquable entre le *Lou* qui est le nôtre, & le *My*, dont nous n'avons rien trouvé dans nos Livres, que le *Lou* perd son ancien bois au commencement de l'été, au lieu que le *My* ne perd le sien qu'au commencement de l'hiver. Comme nous ne sommes pas à portée de faire des recherches sûres, nous nous bornerons à dire, que comme on trouve des noms particuliers pour le Daim, l'Elan & la Renne, il n'est pas naturel de croire que ce soit une pure méprise. Dieu a déployé sa toute-puissance avec tant de magnificence dans les variétés & diversités d'especes parmi les animaux qu'il a répandus sur la terre, que rien ne doit étonner en ce genre. Les Cerfs de Chine sont communément d'un jaune d'orange & tigrés. Les Cerfs de la couleur des nôtres sont ici une rareté. On dit vulgairement que le Cerf perd sa couleur jaune & la moucheture blanche en vieillissant, & devient peu-à-peu ou tout blanc ou tout noir. Cela paroît aussi fabuleux que la longue & très-longue vie qu'on lui attribue & qui lui a valu d'être le symbole d'une demi-immortalité. Du reste, pour raconter les choses comme nous les

trouvons, il paroît difficile de dire qu'il en soit du Cerf blanc comme de l'Hirondelle blanche. L'un & l'autre sont également un sujet de bonheur & de prospérité publique, selon les idolâtres; mais il y a cette grande différence sur la réalité de leur existence, qu'on trouve dans les Annales & dans plusieurs autres Livres que telle année, tel mois, tel jour, on présenta en tel lieu, un Cerf blanc à l'Empereur, & cela non pas une fois, mais dans presque toutes les Dynasties, & sous plusieurs Empereurs de chacune; au lieu que pour l'Hirondelle blanche, on trouve seulement que quelqu'un disoit l'avoir vue: ce qui est bien différent.

On traite communément de fable en Europe, ce qui est dit dans quelques Auteurs, sur des Cerfs qui avoient appartenu plusieurs siècles auparavant à Alexandre, à César, à Auguste: or, comme il se trouve ici qu'on raconte dans les Annales des faits tout semblables, cette ressemblance fait embarras. Car enfin, comme l'on ne peut soupçonner de convention, il faut que cette opinion ait quelque fondement & porte sur quelque chose. Il y a plus de deux mille ans que *Kouan-tse* mesuroit la longueur de la vie des animaux, sur le tems qu'ils restent dans le ventre de la mère. *Hoai-nan-tse* en a pris occasion de faire intervenir les *Koua* de *Ly-king*; & après avoir dit avec les Anciens, que le Cerf ne naît qu'au bout de six mois, il trouve dans le nombre, des pourquoi très-plaisans pour lui donner plusieurs siècles de vie. Les Naturalistes modernes admettent le principe des Anciens, sur le rapport de la durée de la vie des animaux, avec le tems qu'ils ont été dans le ventre de leur mère; mais il ne font point entrer les *Koua* ni dans leurs calculs, ni dans leurs raisonnemens. Malgré cela, ils s'accordent tous à donner une plus longue vie au Cerf, au Tigre, à l'Ours, &c. que nos Européens. S'il est

probable que les Chinois se trompent sur ce point, comme sur bien d'autres, il n'est pas démontré que nos Naturalistes ne se trompent point.

La Médecine chinoise fait grand cas du Cerf, & lui attribue bien des vertus & des propriétés. A l'en croire, toutes les parties du Cerf sont d'excellens remèdes. Ses cornichons, ses cornes, sa chair, ses pieds, son sang, sa moëlle, sa graisse, ses dents, sa cervelle, &c. ont chacun leur préparation particulière, & sont vantés comme des spécifiques singuliers. Le Cerf est si connu en Europe, qu'il seroit presque aussi inutile que difficile d'entrer dans certains détails. Nous nous bornerons à quelques bagatelles qui nous ont paru mériter d'être données en preuve des recherches de la Médecine chinoise.

C'est à la quatrième Lune, peu de tems après que le bois du Cerf s'est détaché, qu'il faut prendre les cornichons. Comme il est très-difficile de les bien conserver, on les fait cuire à la vapeur de l'eau-de-vie ou de quelques herbes aromatiques, & puis sécher selon le nouveau *Pen-teko*, ils sont souverains contre toutes les maladies qui proviennent de foiblesse, d'épuisement & d'appauvrissement du sang. On les donne aux femmes foibles & délicates, qui sont sujettes à de fausses-couches; aux Gens de Lettres & de Cabinet, qui se sont épuisés par un travail forcé; à ceux qui ont la dysenterie après la fièvre maligne; aux convalescens qui ne peuvent recouvrer leurs forces; à ceux dont la désurie provient de foiblesse.

La corne de Cerf la plus pesante est la meilleure, & les andouillers sont préférables de beaucoup au tronc du bois. On fait de la gelée ou colle de corne de Cerf & d'andouillers. Cette colle qui est en tablettes, comme la colle de peau d'âne, se conserve très-bien au moyen de la cuisson & préparation qu'on lui donne; elle a grande vogue, parce qu'on l'a

à la main, & qu'il ne faut qu'un instant pour la délayer dans l'eau chaude. On lui attribue les mêmes vertus qu'à la gelée de cornichon, quoique dans un degré inférieur. Elle est fort recommandée pour les femmes, soit pendant leur grossesse, soit pendant leurs couches, soit après, pour celles sur-tout qui sont foibles & délicates. Bien des gens qui ne sont point malades, en font usage pour réparer ou augmenter leurs forces. Le Lettré *Lu-chi* voudroit qu'on en fit usage pour les gens de travail, soit pour les empêcher de succomber dans leurs maladies, soit pour les aider à se rétablir. A l'en croire, la moisson de corne de Cerf, qu'on fait toutes les années, & qui est si pénible pour cet Animal, indique que c'est un don de l'Auteur de la nature, & que c'est plus pour nous que pour lui, qu'il a la tête chargée de cet excellent remède. La corne de Cerf calcinée, réduite en poussière, délayée en pâtre avec du vin, & appliquée sur la langue des enfans quand elle est enflée & enflammée, est un spécifique singulier.

La grande chasse du Cerf en Tartarie, à la fin de l'automne, procure à *Peking* toutes les années plusieurs milliers de Cerfs; mais comme l'on attend les grands froids pour porter cette venaison, elle a perdu beaucoup à être conservée par le froid & gardée gelée. On dit que la viande des Cerfs des Provinces méridionales, est très-délicate & très-saine. A en juger par celle du Cerf de notre isle de France, nous pencherions beaucoup à le croire. Mais à propos de l'isle de France, d'où lui sont venus ses Cerfs, s'il n'y en a pas en Afrique, comme l'assurent plusieurs Auteurs? On n'attribue guere à la viande de Cerf d'autres vertus que des cornes; mais plus douces & d'un usage plus commode, parce qu'étant un aliment, elle aide la nature sans la violenter ni la troubler. On recommande de n'en pas manger ni avec des poulets, ni avec des che-

vrettes, sous peine d'en être incommodé & d'avoir des tran-
chées. Elle n'est bien saine qu'à la fin de l'automne. Les queues
de Cerf, celles sur-tout qui sont fumées, sont un mets friand
chez les Tatars.

Les ongles sont recommandés comme un remède sûr
contre la paralysie des bras & des mains, qui a été occasionnée
par une attaque d'apoplexie, & la moëlle l'est encore plus
contre toutes les maladies qui proviennent de la foiblesse des
nerfs.

La transfusion du sang, dont quelques Anciens ont parlé,
& que quelques modernes auroient bien voulu trouver, est-
elle une chimere ? A entendre & à expliquer cette trans-
fusion, comme on l'a fait dans ces derniers tems, il est plus
que vraisemblable qu'elle est chimérique. Mais si ce qu'on nous
a raconté (1) comme un fait sur une espèce de transfusion de
sang de Cerf, étoit pratiqué, & avoit réussi, ce qu'ont dit les
Anciens s'expliqueroit, & la transfusion du sang ne seroit pas
une chimere.

Nous ne mettons ce mot que pour diriger les recherches de
ceux qui voudroient en faire, & les aider à trouver dans les
Anciens, ce qu'ils y ont vu sans l'appercevoir.

(1) Voyez ce que nous avons imprimé sur le sang du Cerf, employé
comme remède, tome VIII de ce Recueil, pag. 271, & suiv.



NOTICE SUR LA CIGALE;

Par feu M. CIBOT, Missionnaire à Pékin.

LA Cigale tient un rang distingué dans l'Histoire Naturelle, dans la Poésie & dans la Médecine de Chine.

Le *Chi-king*, le *Li-ki* & le *Tcheou-chou* parlent de la Cigale d'une manière qui ne laisse aucun doute sur les idées que les Anciens avoient de cet insecte singulier. Ils le désignent, dit le *Choue-ouen*, par un mot qui signifie, *qui crie* ou *qui chante par les flancs*. *Houi-nan-tsé* dit, en termes formels, *la Cigale n'a pas de bouche, & elle crie*. Les Anciens avoient-ils poussé leurs recherches jusqu'à examiner de près, & à étudier le mécanisme singulier des organes par lesquels ce petit animal fait un si grand bruit? Nous n'osons, ni l'affirmer, ni le nier, parce que nous n'en trouvons aucune preuve décisive; mais pour ce qui est de ses métamorphoses & de l'histoire de toute sa vie, il paroît qu'ils en ont su à-peu-près autant que nous. La Cigale est représentée dans ses trois états, dans quelques anciens monumens des *Han* & des *Tang*. Le Lettré *Ou-ta*, qui vivoit sous cette dernière Dynastie, alloit déterrer lui-même des nymphes de Cigales, pour les faire voir aux Payfans; & leur montrait les morceaux de bois où la mere avoit déposé ses œufs, pour les désabuser des fables qu'on débitoit sur l'Histoire de cet insecte. L'ancien livre *Yeou-yang-tsa*, raconte en détail comment la Cigale commence par être un ver, puis s'enterre au pied des arbres en Automne pour y passer l'hiver, sort de terre au printems, monte sur les arbres & s'y métamorphose. Nous avons un livre de drogues de la

Dynastie précédente, où la Cigale est représentée dans les trois formes par où elle passe avant d'avoir des ailes.

Soit que ce soit l'effet de la différence des climats en cette extrémité de l'Orient, soit qu'il y ait une plus grande variété naturelle d'espèces que nous n'en connoissons, les Chinois comptent six sortes de Cigales : savoir, la Cigale de cinq couleurs, c'est-à-dire, sur laquelle on distingue clairement du jaune, du rouge, du bleu, du verd & du noir; la Cigale de bled, qui est verte & petite; la grosse Cigale qui a jusqu'à trois pouces de long; la Cigale moyenne; la Cigale verdâtre & argentée, & enfin la Cigale couronnée, qu'on ne trouve que sur les bamboux. Cette dernière espèce paroît faire une vraie espèce à part. Les autres ne diffèrent qu'en grandeur & en couleur, & se ressemblent par les parties essentielles.

L'ancien Proverbe dit: « Les Cigales de la seconde & de » la troisième Lune, n'ont pas de voix; celles de la quatrième » & de la cinquième Lune, ont un cri clair; celles de la » neuvième Lune, ont une voix foible, rauque & presque » éteinte ». Ce Proverbe ne regarde que les Provinces méridionales. Il seroit très-curieux de savoir s'il y a plusieurs générations de Cigales dans une année. Nous trouvons bien que les Cigales de la huitième & neuvième Lune viennent de celles de la seconde & de la troisième. Selon *Houi-nan-tse*, la Cigale ne vit pas au-delà de trente jours après sa dernière métamorphose, & *Tchoan-tse*, qui est plus ancien, avance comme un fait prouvé, que la Cigale du printemps n'a jamais vu l'automne. Tout cela n'est pas assez précis, ni assez constaté pour pouvoir en conclure rien de satisfaisant & de décisif. Ce qui nous frappe le plus à cet égard, c'est que les Cigales d'automne ressemblent à celles du printemps.

Il faudroit être dans les Provinces méridionales, pour avoir toutes les especes de Cigales. Il y a une espece de Cigale qui, sur ce qu'on nous a dit, est curieuse, en ce qu'elle est rouge & jaune; mais la Cigale couronnée, seroit celle qui feroit le plus de plaisir en Europe. Nous n'osons la décrire d'après une gravure du *Pen-tsoa-kang-mou*, parce que nous avons observé qu'on n'a pas osé la mettre dans la grande collection du Palais que nous avons sous les yeux. La prétendue couronne que cette Cigale porte sur sa tête, paroît être une antenne à plusieurs panaches. Il ne paroît pas qu'elle laisse de dépouille à sa dernière métamorphose.

Les anciens Chinois mangeoient les Cigales. Les prendre étoit un des amusemens de la saison. Cette espece de chasse se faisoit la nuit avec des torches, nous ne savons trop comment. *C'est par l'éclat de la lumière qu'on prend & conduit la Cigale (dit Ku-tée); les hommes sont de même, ils ne peuvent être attirés que par les rayons de la sagesse, ils ne peuvent pas aussi se défendre contre la douceur de leur clarté.* Cette phrase semble donner à entendre que la lumière attiroit les Cigales, & les faisoit descendre des arbres.

On prend aujourd'hui beaucoup de ces insectes, pour les vendre dans les villes. Un pauvre Lettré, de la Dynastie des *Tang*, eut recours à cet expédient pour soulager sa misère. Il alla dans la campagne, choisit de belles Cigales, leur fit de petites cages, & les porta dans les rues de *Tchang-ngan*. C'étoit une nouveauté. Il n'en falloit pas davantage pour que cela prît dans une ville riche & voluptueuse. L'ascendant de la mode fit trouver agréable à la Ville, le cri de la Cigale, dont on étoit excédé dans les campagnes. Les Reines, les Dames du palais, voulurent avoir des Cigales. On créa majestueusement & très-sérieusement un emploi, pour des gens

qui, en vertu des appointemens qui y étoient attachés, devoient en fournir une certaine quantité de toutes les tailles, formes & couleurs. Il en fut des Cigales à *Tchang-ngan*, comme il en a été depuis des Pantins à Paris : on trouvoit des Cigales partout, & on en entendoit dans toutes les rues. En conséquence il fallut les peindre & les faire entrer dans les broderies. On en fit de pierres de *Yu*, on en fit d'or, on en fit en pierreries, en email, en soie; & une Dame ne se croyoit pas bien parée, si elle n'avoit pas une Cigale parmi ses ornemens de tête. Nous faisons cette remarque, pour que l'on voie que les petits travers qu'on reproche si durement à nos pauvres François, sont de tous les pays & de tous les siècles, quand le luxe & la frivolité détournent les riches de leurs devoirs. La mode des Cigales a passé; mais il en est resté un amusement de plus pour le peuple & les enfans. Les gens de la campagne ont continué à prendre des Cigales pour les venir vendre à la ville, & on continue à les leur acheter. Il en est de ce petit commerce, comme de l'eau de Seine que vendoit le Gascon à Paris, il ne manque que des acheteurs aux Marchands. Ses fonds sont immenses; car quand vient le mois de Juillet, tous les saules & tous les peupliers de la campagne sont chargés de Cigales. « Leurs cris se touchent (dit *Pan-chi*) ; & soit qu'on » aille au nord ou au midi, à l'orient ou à l'occident, on a » a dans les oreilles le bruit des Cigales d'une lieue de » pays ».

MM. les Poètes n'avoient pas attendu la mode pour célébrer les Cigales; mais quand la mode leur procura l'attention, l'accueil & les bonnes grâces du Public, ils se mirent à les chanter à qui mieux mieux. C'est merveille de voir combien de vers de toutes les espèces, furent faits dans le septième & le huitième siècle, sur ce pauvre insecte qui n'en pouvoit mais.

La plupart ont été enterrés & oubliés dans les recueils du tems, où personne ne s'avise de les aller chercher. Le ton satyrique & mordant de quelques pieces, leur a obtenu d'être mises au nombre des anciennes pieces de vers qu'il faut avoir lues. Parmi celles que nous connoissons, une est sur un Lettré que sa voix avoit rendu célèbre, & avoit conduit du village au palais ; la seconde, sur un Poète monotone & très-fécond en mauvais vers. La troisieme est une fable, dont voici la traduction. « Une jeune Cigale, parée de ses nouvelles » ailes, ayant chanté sa joie à toute la campagne, prit son » essor pour aller s'abreuver de rosée, & vola sur un saule » verdoyant. Hélas ! elle ignoroit qu'une grosse & cruelle » *Tang-lan* étoit à l'affut sous le feuillage de la branche où » elle venoit se reposer. Celle-ci ravie de la bonne fortune, » raccourcit ses pattes, se courbe sur elle-même, & prépare un » saut pour tomber juste sur sa proie qu'elle a déjà dévorée » dans son cœur. Mais elle ignoroit elle-même qu'un beau » *Hoang-li*, perché sur une branche voisine, balançoit ses » ailes, allongeoit son col, & prenoit son élan pour tomber » sur elle & la gober. Ainsi fut fait : le *Hoang-li* délivra la » Cigale sans avoir pensé à elle. Ce n'est pas tout d'avoir bon » appétit, il faut voir à quoi l'on s'expose pour le satisfaire ».

Le *Tang-lang* est une sauterelle de la plus grande espece. Le *Hoang-li* est un oiseau d'un beau jaune, qui a le bec rouge & est très-joli à voir. La fable que nous venons de traduire est pleine d'allusions à un événement tragique du tems. Personne n'y prenant plus d'intérêt, on l'a cependant conservée à cause de la belle moralité, qui, comme dit *Leang-chi*, montre la mort trop à nud & de trop près pour ne pas arracher quelque réflexion aux Lecteurs, qui sont le moins occupés.

Licou-yuen célèbre les belles qualités de la Cigale, dans une espèce de Poème où il fit entrer ce qu'il y a de plus curieux dans la vie & dans les métamorphoses de cet insecte. Les belles qualités qu'il lui attribue, & dont il la loue, sont la beauté, la variété, l'éclat de ses couleurs, & sur-tout la couronne qu'elle porte sur la tête : sa propreté ; parce que ne faisant que picoter les feuilles de saule ou sucer la rosée, elle ne fait rien de ses excréments : sa tempérance ; peu de chose lui suffit pour sa nourriture, elle reste au milieu des bleds sans y toucher : sa modestie ; lors même que son chant la fait entendre au loin, elle se cache sous les feuilles, & fuit les regards : sa chasteté enfin ; elle est fidelle, & ne cherche sa compagnie qu'en son tems.

D'autres Poètes se sont bornés, les uns à l'état de la Cigale cachée sous terre ; les autres à celui où, devenue nymphe, elle monte sur les arbres ; ceux-ci à la perte de tout mouvement & de toute action pendant que se prépare sa métamorphose ; & ceux-là à la nouvelle forme sous laquelle elle paroît, & à son chant. Tous ces sujets prêtent à des allégories, & on ne les néglige pas. C'est quelquefois pour instruire agréablement, mais le plus souvent c'est pour faire des satyres très-piquantes. Les jeunes & vieux Lettrés ont toujours la préférence ; & comme ces sortes de pièces sont presque toutes sur le ton d'Horace, tout en plaignant celui qui est mal mené de vers en vers, on n'a pas le courage d'en savoir mauvais gré au Poète, qui, après tout, parle pour le Public.

La pièce intitulée le chant de la nouvelle Cigale, peint si naïvement les bévues, la suffisance, la fécondité d'un nouveau Poète, que quelque éloignées que soient les idées d'Europe de la manière dont on prend ici les Cigales, dont on les porte à la ville, & dont on s'amuse de leurs chants, les

NOTICE SUR LA CIGALE. 1415

imaginationes les plus froides , feroient bien du chemin en la lifant , & y trouveroient des allufions plus que plaifantes. Celles qui regardent les eloquenes d'organe , de babil , de haut ton , de flux de paroles , de fuffifance , feront voir que les Poëtes Chinois s'entendent à faire rire le Public aux dépens de ceux qui le méritent. Un d'eux dit que quand les Cigales ne chantent pas en leur tems , il court bien de faux bruits parmi le Peuple. Il dit vrai : la ftupidité de la fuperftition en prend occafion de craindre & de prédire des malheurs fans nombre pour les moissons , pour les familles , & pour le gouvernement.

C'est un des Poëtes les plus méditatifs de la Dynaftie des *Song* , qui a avancé que *quand les Cigales ne chantent pas à la cinquieme Lune , c'est figne que les Miniftres cachent à l'Empereur le mauvais etat des affaires*. Cela eft très-aifé à concilier avec le grand fyftême d'alors , que la bonté des mœurs ou leur corruption influoit phyfiquement fur le cours de la nature , comme les paffions de l'homme fur la fanté.

La Médecine de Chine , ancienne & moderne , fait entrer la Cigale dans les remedes. Selon quelques modernes , on faisoit ufage de la dépouille de la Cigale & de fa perfonne. Il eft rare qu'on faffe ufage aujourd'hui de la perfonne de la Cigale. Nous allons dire ce que nous trouvons fur l'une & fur l'autre.

Il faut recueillir les dépouilles de la Cigale avant les pluies. La maniere de les préparer , pour les garder , confifte à les laver dans de l'eau chaude pour en détacher la terre ; à détacher tout ce qui n'eft pas le corfet ; à faire paffer ce corfet par la vapeur de l'eau de gingembre , & puis fécher.

Cette dépouille réduite en cendres eft excellente , dit-on , pour arrêter une dyffenterie invétérée. Réduite en poudre , &

416, NOTICE SUR LA CIGALE.

donnée en potion, elle appaise les convulsions des enfans, facilite tout ce que doit suivre l'accouchement, & appaise les migraines & les violentes douleurs de tête, qui viennent d'avoir été exposé à un vent froid. Donnée en infusion, elle facilite l'éruption de la petite-vérole, modère l'ardeur de la fièvre qu'elle cause, & diminue les démangeaisons lorsqu'elle commence à sécher. Elle est encore vantée pour appaiser les vomissemens qui proviennent d'une grande chaleur d'estomac, & contre les vents.

On tâche de prendre des Cigales nouvellement écloses, on leur ôte la tête, les ailes & les pattes, puis on les fait sécher, & passer par la vapeur de l'eau de gingembre. Quelques Auteurs disent qu'elles ont les mêmes vertus que la dépouille, & plus de force pour toutes les maladies internes. On les recommande en particulier contre les convulsions qui ôtent la voix aux enfans, ou les font pleurer & crier jour & nuit; contre les vers auxquels ils sont sujets tandis qu'ils têtent encore, & contre les ardeurs qui causent un bruit sourd dans les entrailles. On s'en sert aussi avec succès pour délivrer les femmes de leur fruit quand il est mort dans leur sein, & pour soulager dans les rétentions d'urine.



EXTRAIT

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT,

MISSIONNAIRE;

Ecrit de Peking, le 20 Mai 1786.

DEPUIS que votre Voltaire est mort, il n'y a pas, je me l'imagine, de plus vieux Poète, de ces Poètes, j'entends, qui jouissent d'une célébrité un peu étendue, que notre Empereur *Kien-long*. Il compte cette année, la soixante-treizième année de son âge, & la cinquante-unième de son glorieux règne. Je ne vois d'ici que le Roi de Prusse, s'il fait encore des vers, qui puisse concourir avec lui pour ce double Doyenné. Tous les vers qui tombent du pinceau de Sa Majesté Tartaro-chinoise, sont estimés, admirés même de tous les Lettrés de son vaste Empire, parce qu'au mérite de l'observation exacte des règles de la Poésie chinoise, ils joignent cet autre mérite plus important encore, de ne rouler que sur des sujets graves, dont on veut transmettre la mémoire à la postérité. C'est toujours ou un père de famille qui parle à ses enfans pour les exhorter à bien faire; ou un juste appréciateur d'une action louable qu'il veut récompenser par quelques mots d'éloges, propres à la faire valoir; ou un Souverain qui instruit ses sujets de ce qui peut leur être utile, ou de quelque événement qu'il leur importe de ne pas ignorer.

Vous m'avouerez sans peine, que ce sont là des sujets dont on peut, à tout âge, s'occuper décemment, même en vers; mais vous ne conviendrez pas peut-être aussi facilement que des vers faits à un certain âge, soient dignes de pareils sujets, après que vous aurez lu l'explication françoise d'une petite

Piece de poésie qui vient de paroître dans les Gazettes de la Cour, sous le nom de notre Empereur. Elle a été composée à l'occasion d'un magasin de riz trouvé dans le sein de la terre, aux environs d'un village du district de *Hoai-ngan*. Comme la famine étoit à son dernier période dans ce canton, on a regardé comme un événement miraculeux, le hasard qui a fait découvrir cet ancien grenier, dont la provision a été faite, sans qu'on en puisse douter, avant que les Mantchoux fussent maîtres de la Chine, c'est-à-dire, il y a près de deux siècles, ou peut-être même long-tems auparavant.

Sa Majesté Impériale, qui n'ignore pas que le Peuple chinois attribue à ses Souverains les bienfaits qu'il reçoit du Ciel, comme il les rend responsables des maux qui l'affligent, & qui d'ailleurs étoit très-sincèrement affligé de voir une partie de ses sujets réduite à mourir de faim, faute de nourriture, malgré les secours multipliés qu'elle a fait passer dans les Provinces où le fléau de la famine s'est fait le plus ressentir, a été un peu consolée par cet événement inattendu. Elle a cru pouvoir en tirer parti pour sa justification, en le faisant envisager comme un secours du Ciel. Elle a voulu le célébrer elle-même, & c'est en vers qu'il l'a célébré. Si vous trouvez que l'Empereur ne s'exprime pas en François d'une manière digne du sujet qu'il traite, ne vous en prenez qu'au *vieillard* qui lui fait parler cette langue étrangère, qui n'a & ne sauroit avoir l'énergie ni le coloris des caractères Chinois, que vous savez être tout autant de tableaux. Je réclame sur cela votre indulgence en faveur de mes soixante-neuf ans. Vous vous rappellerez, s'il vous plaît, que la vieilleffe a ici plus que par-tout ailleurs, le droit d'ennuyer un peu, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Vous jugerez jusqu'à quel point j'en profite, par ce que vous allez lire.

Traduction des Vers de l'Empereur.

« Quand on m'annonça qu'une portion de mon pauvre
» Peuple n'avoit plus de ressource pour appaiser sa faim ,
» que celle de dévorer les racines des plantes & l'écorce
» des arbres , je fus pénétré de la douleur la plus vive ; mais
» je ne désespérai pas : comptant sur la protection du Ciel,
» je m'attendois à quelque preuve de sa bonté envers ceux
» qu'il ne m'étoit pas possible de soulager. Ma confiance n'a
» pas été trompée : une espèce de prodige vient de la récompenser.

» Ne trouvant plus d'arbres à dépouiller , ni de racines à
» arracher , ces pauvres affamés , en cherchant dans les en-
» trailles de la terre quelques filamens échappés à leurs pre-
» mieres recherches , ont rencontré à quelques pieds de profon-
» deur , un amas de grains auxquels le tems , quelle qu'en
» ait été la durée , n'a apporté d'autre altération que celle de la
» couleur. Ils étoient noirs ; mais cette noirceur ne perçoit pas
» au-delà de la superficie.

» Au premier bruit de cette heureuse découverte , le Man-
» darin s'est transporté sur les lieux : il a tout vu , tout examiné
» par lui-même ; il s'est convaincu que c'étoit un ancien dépôt
» de riz , qu'on peut présumer n'avoir été , dans son origine , que
» l'approvisionnement de quelque village voisin pour les cas
» de besoin. Après s'être convaincu par plusieurs essais , que
» ce vieux riz n'avoit rien de nuisible , il en a fait faire une
» juste distribution à tous les habitans du canton : tous en ont
» mangé : tous s'en sont rassasiés ; mais , hélas ! que cette pro-
» vision a été bientôt épuisée ! Elle ne consistoit qu'en quelques
» milliers de boisseaux ; & le nombre des affamés étoit bien
» au-dessus encore.

» Ce n'a été là , j'en conviens , qu'un bien petit secours
 » pour un si grand besoin ; mais ce secours , tout petit qu'il est ,
 » a été donné par le Ciel ; & c'est lorsqu'on s'y attendoit le
 » moins , que le Ciel a bien voulu donner cette marque de sa
 » bonté , pour nous faire entendre , sans doute , qu'il s'intéresse
 » spécialement à la vie des hommes , & que dans quelque
 » extrémité qu'ils se trouvent , les hommes ne doivent jamais
 » cesser d'espérer.

» Pour moi qui fais consister ma félicité dans celle de mon
 » Peuple , je n'ai pu lire , sans verser des larmes de joie , l'agréable
 » nouvelle de ce secours inattendu , & sur le champ j'en ai fait
 » au Ciel mes remerciemens les plus sinceres. Je n'ai pu voir sans
 » la plus vive emotion la montre qu'on m'envoyoit de ce pré-
 » cieux riz : je l'ai reçue avec un très-profond respect , *comme*
 » ma portion du présent du Ciel suprême ; j'en ai mangé avec
 » avidité , mes fils , mes petits-fils , mes arriere-petits-fils &
 » leurs enfans en ont mangé de même. Jamais mets n'a été pour
 » nous d'un si bon goût , d'un goût si exquis.

» Ah ! si sans proportionner son bienfait à mon peu de
 » mérite , le Ciel avoit daigné n'avoir egard qu'aux besoins
 » pressans de mon Peuple , de quelle douce satisfaction n'eussai-je
 » pas été pénétré ! Quelle joie n'eût pas été la mienné ! Je porte
 » tous mes sujets dans mon cœur , je souffre de leurs souf-
 » frances , & je ne goûte de plaisirs que lorsqu'ils sont dans
 » l'abondance & le contentement ».

C'est ainsi , à-peu-près , que s'est exprimé dans sa Langue naturelle le Monarque Tartaro-chinois. Je dis *à-peu-près* , parce qu'il ne m'a pas été possible de transporter dans notre idiome la touchante & noble simplicité de l'original. Les sentimens que Sa Majesté Impériale exprime dans cette petite piece , ne sont pas de ces sentimens stériles qui se bornent à plaindre ceux

qui souffrent, encore moins des sentimens factices d'une commiseration dont il voudroit faire parade pour en imposer à ses sujets : ces sentimens paroissent être dans le fond de son cœur, & son pinceau n'a été que leur interprete, autant qu'on en peut juger par les faits. Je vais en recueillir quelques-uns que je mettrai sous vos yeux.

Le 21 de la douzieme Lune de la cinquantieme année de son regne, c'est-à-dire le 20 Janvier 1786, Sa Majesté, à l'occasion de la disette, fit publier le *Chang-yu* suivant. « Au-
» jourd'hui j'ai donné audience à *Ly-foung*, trésorier général
» de la Province de *Kiang-nan*. Après m'avoir rendu compte
» des affaires pour lesquelles il avoit été mandé, il m'a dit
» que dans les villes de *Sou-tcheou*, *Tchang-tcheou* & *Tchen-*
» *kian*, où la disette devenoit de jour en jour plus extrême,
» malgré les secours que je leur avois fait passer, les Ex-man-
» darins, les Lettrés, les principaux d'entre les Citoyens &
» de ceux qui jouissent de quelque fortune, se sont cotisés
» pour acheter du riz, qu'ils distribuent gratis à ceux de leurs
» compatriotes qui sont dans le besoin; que plusieurs autres
» d'entre les Citoyens aisés, se sont présentés au Gouverneur
» & aux Tribunaux, pour obtenir des Patentes, & être auto-
» risés à aller acheter des grains à leurs propres frais & dépens
» dans la Province de *Sée-tchouen*, s'offrant, après leur retour,
» à vendre au public ces mêmes grains, à un prix modique.

» Dans les trois villes que je viens de nommer, le Peuple
» s'est trouvé réduit à une extrême misere. Il est heureux qu'il
» s'y trouve des hommes assez généreux pour sacrifier le peu de
» fortune qu'ils peuvent avoir, au soulagement de ceux qui man-
» quent du nécessaire. Ces hommes ainsi généreux, sont dignes
» des plus grands eloges, & méritent une attention particuliere
» de ma part. J'ordonne au *Vice-roi* de s'informer exactement

» de leurs noms , surnoms , état présent & passé , & de m'en
 » instruire dans le plus grand détail... Si dans d'autres lieux il se
 » trouve de ces hommes humains qui compatissent efficacement
 » aux maux de ceux qui souffrent, en les soulageant par des secours
 » gratuits , ou de toute autre manière , qu'on m'en instruisse de
 » même. Comme il ne m'est pas possible d'étendre ma vue sur
 » chaque particulier individuellement , pour subvenir par moi-
 » même à tous ses besoins , je tâcherai du moins de me pro-
 » curer la douce satisfaction de récompenser ceux qui concou-
 » rent avec moi à des actes de bienfaisance , ou qui me sup-
 » pléeront dans ce que je ne saurois faire en ce genre ».

Autre Chang-yu.

.. Le 20 de la seconde Lune de la cinquante-unième année
 du règne de *Kien-long* , c'est-à-dire le dix-neuvième mars de
 cette année 1786. *Chang-yu* de l'Empereur.

» *Ho-yu-tcheng* , gouverneur de la Province de *Kiang-si* ,
 » me fait savoir que dans les lieux soumis à son inspection , les
 » grains augmentoient chaque jour de prix , parce que dès
 » l'année précédente , les Marchands & autres des Provinces
 » de *Kiang-nan* & de *Tché-kiang* , n'avoient cessé de venir s'y
 » pourvoir : il me demande en conséquence des ordres qui
 » l'autorisent à empêcher cette exportation.

» L'année précédente , le *Kiang-nan* & le *Tché-kiang*
 » n'eurent presque aucune récolte : les Marchands de ces deux
 » Provinces se pourvurent dans les Provinces voisines de ce
 » qui leur étoit nécessaire pour continuer leur commerce , en
 » fournissant à leurs Concitoyens les denrées de première
 » nécessité. Je fus instruit de tout cela dans le temps ; & si mon
 » affliction fut grande , en apprenant qu'une partie de mon
 » pauvre Peuple étoit sur le point de manquer du nécessaire

» pour pouvoir subsister, je fus consolé en quelque sorte en
» apprenant en même tems qu'elle avoit la ressource de pouvoir
» s'alimenter des secours pris dans les Provinces limitrophes,
» où les récoltes ordinaires n'avoient pas manqué.

» A cette occasion je fis expédier mes ordres à tous les
» Mandarins d'avoir à soulager tous ceux de mes sujets de leurs
» districts respectifs, qui seroient dans le besoin, & cela à mes
» frais & dépens. Je leur enjoignis en particulier de ne pas
» gêner l'importation & l'exportation des grains, & d'en favo-
» riser la circulation & la vente, autant qu'il seroit en leur
» pouvoir de le faire. Maintenant *Ho-yu-icheng* m'écrit que
» dans la Province qu'il gouverne, les grains avoient augmenté
» de prix, & qu'ils deviendroient de jour en jour plus chers,
» si l'on ne se hâtoit d'en défendre l'exportation. Quelle maniere
» de s'exprimer, dans les circonstances ! Quelles vues étroites
» dans une personne qui est faite pour me représenter dans
» les lieux que j'ai commis à ses soins ! Ignore-t-il ce premier
» principe d'humanité, qu'il faut que ceux qui sont dans
» l'abondance, donnent du secours à ceux qui sont dans le
» besoin ? Vous tous, Grands Mandarins, & autres à qui j'ai
» confié quelque portion de mon autorité, n'oubliez pas que le
» premier de vos devoirs, en tant que mes représentans, est
» de faire en sorte que le Peuple ait de quoi vivre. Dans plus
» d'une occasion j'ai donné mes ordres pour favoriser l'expor-
» tation des grains dans tous les lieux de mon Empire ; je les
» réitere aujourd'hui, & j'exhorte les Mandarins d'user de
» toutes les voies possibles pour procurer la vente d'une denrée
» si nécessaire à la vie.

» *Ly-ché-kie* m'a fait savoir en dernier lieu, qu'il avoit
» envoyé dans le *Sée-tchouen* faire une provision de grains qui
» pût suffire, en attendant, à la sustentation des pauvres de son

» district. Avant d'en venir là , il avoit ouvert tous les greniers
 » de la Province , & en avoit fait vendre les grains au même
 » prix qu'ils se vendent dans les années où l'on a recueilli à
 » l'ordinaire.

» *Chou-tchang* m'annonce qu'il a envoyé en toute diligence
 » des hommes sûrs , pour faire des achats de grains par-tout où
 » il s'en trouveroit , & à quelque prix que ce fût. C'est en agis-
 » sant comme l'ont fait ces deux Grands , qu'on entre dans mes
 » vues paternelles , & qu'on peut être digne de remplir les
 » premiers emplois d'une Province. Tous les hommes qui vivent
 » dans mes vastes Etats , composent mon Peuple ; tous sont
 » mes sujets , & je suis leur pere commun ; je ne mets aucune
 » différence entre eux : pourquoi *Hou-yu-tcheng* voudroit-il
 » m'engager à favoriser ceux que je lui ai donnés à gouverner ,
 » préférablement aux autres ? Il est dans l'erreur ; qu'on l'inf-
 » truisse ».

Peu de jours avant la circulation du *Chang-yu* que vous venez de lire , il en avoit paru un autre , à l'occasion d'une lettre dans laquelle le *Vice-roi* du *Hou-pe* demande un secours d'argent à Sa Majesté , pour pouvoir contribuer au soulagement du Peuple qui est confié à ses soins. Voici en quels termes est conçu ce *Chang-yu*.

» *Kien-long*, cinquante-unieme année de la seconde Lune
 » 10 (le 19^e Mars 1786.)

» *Ou-yuen*, Vice-roi de la Province du *Hou-pe*, m'avertit que
 » le Peuple confié à sa vigilance & à ses soins , s'étant trouvé
 » réduit à une misere extrême , lui Vice-roi n'avoit rien oublié
 » pour lui procurer tous les secours qui dépendoient de lui , &
 » qu'en conformité des ordres que je lui avois donnés , il avoit
 » employé l'argent de mon trésor de cette Province. Il ajoute
 » que ce trésor est aujourd'hui à sa fin , & que n'ayant plus de
 quoi

« quoi distribuer au Peuple , il a recours à moi pour obtenir la
 » somme de cent soixante-trois *ouan* de taëls d'argent , espérant
 » qu'avec ce secours il pourra faire subsister encore les malheu-
 » reux qui n'ont pas de quoi se procurer leur subsistance. »
 Pour ne pas m'exposer à des erreurs de calcul , en évaluant
 les sommes d'argent , j'emploierai les expressions chinoises ,
 en vous avertissant que ce que les Chinois appellent un
ouan est ce que nous appelons dix mille , & qu'un taël
 d'argent vaut sept livres dix sous , monnoie de France.

« Cette année , continue l'Empereur , la disette a été extrême
 » dans le *Hou-pe* , & le Peuple a été exposé à manquer de
 » tout. Je l'ai secouru de toutes les sommes d'argent que j'avois
 » dans cette Province. Cette source étant tarie pour le présent ,
 » il faut le plutôt possible aller puiser dans d'autres. J'ai donné
 » mes ordres pour qu'on prît trente *ouan* dans le dépôt de mes
 » revenus sur la taille du *Tché-kiang* , & vingt *ouan* dans le
 » dépôt de mes revenus sur l'impôt du sel dans cette même
 » Province ; qu'on prît dans mes trésors du *Hou-nan* , trente
 » *ouan* du dépôt de mes revenus sur la taille , trente *ouan* du
 » dépôt de mes revenus de l'impôt sur le sel , & dix *ouan* du
 » dépôt de l'argent des douanes de cette même Province , aux-
 » quels on ajoutera quarante-trois autres *ouan* de l'argent des
 » douanes de *Kieou-kiang*.

« Pour porter toutes ces sommes au lieu de leur destination ,
 » il faut que les Mandarins choisissent des hommes sûrs , &
 » veillent à leur sûreté sur la route. Pour en faire une juste
 » répartition au Peuple , il faut que les Mandarins redoublent
 » d'attention , & le donnent proportionnellement au besoin.
 » On rendra compte ensuite à mon Tribunal des subsides , de
 » la manière dont tout cela se fera fait.

« Je reçois dans le moment , une lettre du Vice-roi du *Chan-*

» *tong* , qui m'avertit que le Peuple est réduit à une misère
 » extrême. Je donne mes ordres aux Mandarins , de prendre
 » dans mes différens trésors les sommes nécessaires pour donner
 » au Peuple de cette Province de quoi se procurer la nourriture
 » pendant deux mois ».

Ce que l'on vient de lire , n'est rien en comparaison de ce que l'Empereur a continué de faire en faveur de son Peuple. Ce n'est , si je puis m'exprimer ainsi , qu'une espece de prologue de la piece qui mettroit en scene l'énumération de ses bienfaits. Il n'a pas jugé à propos d'en faire passer le détail au commun de ses sujets , pour ne pas les effrayer en leur faisant part des raisons qui l'ont porté à cette extraordinaire bienfaisance ; mais nous savons ici , par le récit de quelques Voyageurs non suspects , que dans les Provinces de *Kiang-nan* , *Ho-nan* , & *Chan-tong* en particulier , on s'y est porté jusqu'à dévorer des cadavres humains. Le nombre des malheureux qui , n'ayant plus de quoi subsister chez eux , abandonnoient leur patrie pour chercher des lieux où ils pourroient trouver de quoi se nourrir , étoit immense. N'ayant pas la force de se traîner , ils mouroient par centaines & par milliers , pour servir de pâture à ceux qui leur survivoient. Quelque pressés qu'ils fussent de la faim , ils n'assaffinoient pas ; mais dès que quelqu'un des leurs , épuisé de fatigue & de faim , rendoit le dernier soupir , ceux qui restoient de sa bande , car ils alloient par bandes séparées d'une douzaine de familles chacune , plus ou moins , suivant que le village qu'ils abandonnoient étoit plus ou moins grand ; ceux , dis-je , qui restoient de sa bande , entouroient son cadavre comme des corbeaux font d'une voirie , le dépeçoient , s'en partageoient les membres , & les dévoroient en versant des larmes , dans l'attente d'avoir un sort pareil après quelques jours , ou peut-être après quelques heures.

Pardonnez-moi d'avoir mis sous vos yeux ces affreuses & dégoûtantes images. Elles vous donneront la vraie idée de l'extrémité à laquelle trois années d'une sécheresse absolue, & par conséquent d'un manque de récolte dans quelques Provinces de ce vaste Empire, ont réduit les habitans de ces mêmes Provinces, où le Peuple ne vit qu'au jour la journée, sans jamais penser au lendemain. La première année de disette, l'Empereur fit ouvrir ses greniers dans les lieux où elle régnoit; & le Peuple eut encore de quoi vivre en continuant son travail. La seconde année, il fit ouvrir les greniers des villes voisines, dans l'espérance de les remplir l'année d'après. Enfin la troisième année, il a non-seulement ouvert ses autres greniers & ses trésors, mais il a épuisé encore toutes les autres ressources, pour fournir des vivres ou de quoi en acheter à ceux de ses sujets qui en manquoient. On peut dire, en toute vérité, qu'il a fait tout le bien qu'il a pu, & qu'il n'a pas tenu à lui qu'on ne fût dans tout son Empire, comme on l'a été dans la Capitale & ses environs, dans l'abondance ordinaire de tout, malgré la sécheresse qui y a fait manquer plusieurs récoltes comme ailleurs. On le conclut du *Chang-yu* suivant.

« En allant de *Si-ling* (c'est le nom de la sépulture de l'Impératrice sa mere) à la montagne de *Ou-tay-chan*, dit
 » l'Empereur dans un *Chang-yu* qu'il publia à son retour, j'ai
 » exempté des deux tiers de la taille, tous les endroits par
 » où j'ai passé & toute l'étendue de leurs districts; j'ai accordé
 » la même exemption aux districts de *Chun-té-fou*, de *Koang-*
 » *ping-fou*, de *Ta-ming-fou*, de la Province de *Pe-tché-ly*;
 » de *Ouei-hoei-fou* & de *Tchang-té-fou*, de la Province du
 » *Ho-nan*, parce que, dans presque tous ces endroits, il n'y
 » a presque point eu de récoltes ces dernières années. J'avois
 » ordonné ci-devant aux Mandarins, d'avancer pour la nourri-
 » ture du Peuple, la quantité de riz qui seroit nécessaire, &

» de l'argent de mes trésors pour en acheter. Il leur seroit diffi-
 » cile de me rendre les avances que j'ai faites pour eux , dans
 » le cas même que cette année courante fournît une récolte
 » des plus abondantes. En supputant ce que je leur ai avancé
 » en différens tems , on trouve sept *ouan* , fix mille huit cens
 » quatre-vingt *tan* de riz (un *tan* est la mesure qui contient dix
 » boisseaux); & vingt-deux *ouan* , cent & quelques taëls d'ar-
 » gent. Je leur remets cette double dette. Ils doivent être
 » persuadés qu'il n'est aucun de mes sujets que je ne porte dans
 » mon cœur , & dont je ne voulusse faire la félicité , si cela
 » dépendoit de moi. Ma plus grande peine est de savoir que
 » mon Peuple souffre. *Kien-long* , cinquante-unieme année,
 » troisieme Lune le premier (30 Mars 1786) ».

Il est tems que je détourne vos yeux d'un spectacle qui ne
 peut manquer d'exciter votre sensibilité , & d'attrister votre
 cœur. Je finis cette lettre en vous annonçant que le Ciel vient
 enfin de s'ouvrir en faveur de ceux du *Ho-nan* ; & qu'une
 pluie des plus abondantes , en pénétrant leurs terres autant
 qu'il le faut pour les disposer à la fécondité , leur donne lieu
 d'espérer des jours plus heureux que ceux qu'ils ont coulés ces
 trois dernieres années. Voici comme le Vice-roi de cette Pro-
 vince annonce cette agréable nouvelle à Sa Majesté.

« Du 28 de la troisieme Lune , c'est-à-dire , du 26 Avril 1786.

» *Pi-yuen* , Vice-Roi du *Ho-nan* , se prosterne aux pieds
 » de Votre Majesté. Il y a déjà nombre d'années qu'on ne
 » récolte que très-peu dans toute l'étendue de cette Pro-
 » vince , parce que les pluies ont constamment manqué.
 » L'année dernière , on recueillit un peu de bled dans quelques
 » cantons ; mais dans ces cantons même , ainsi que dans le
 » reste de la Province , le *Kao-leang* , le millet , & les autres
 » petits grains de l'arrière-saison , n'ont pas été semés : toutes

« les terres sont en friche. J'ai recours à Votre Majesté pour
 » la supplier de prêter à cette Province affligée, la somme
 » de cent *ouan* de taëls d'argent, que je distribuerai aux diffé-
 » rens propriétaires qui n'auront pas pu semer, & faire cultiver
 » leurs champs qui sont aujourd'hui comme abandonnés. Ils
 » s'acquitteront envers Votre Majesté quand ils le pourront.
 » En tout cas ce sera un don que Votre Majesté aura ajouté à
 » tant d'autres qu'elle a déjà faits à cette Province.

« Je ne parle pas de la taille : il ne faut pas même y penser. Le
 » Peuple n'a pas de quoi vivre, comment pourroit-il la payer » ?

L'Empereur répond à ce Vice-roi, en lui accordant ce qu'il
 demande, & en se déchargeant sur lui du soin de procurer au
 Peuple de la Province qu'il gouverne, tous les autres secours
 qu'il jugera lui être nécessaires. Il le gratifie personnellement
 d'une casaque de satin jaune, en reconnaissance de ce qu'il
 entre dans ses vues paternelles pour l'avantage de ses sujets.
 La casaque de satin jaune est ici une marque de distinction
 aussi honorable que le cordon bleu l'est à la Cour de France.

De nouveaux *Chang-yu* viennent de paroître coup sur coup
 pour l'instruction des Mandarins. Je crois que vous en verrez
 volontiers le précis.

« *Chang-yu*, du vingt-huitième jour de la quatrième Lune
 » (25 Mai 1786).

« *Foulahoun*, Gouverneur général de la Province de
 » Canton, m'écrit que le nommé *Pan-ouen-yen*, l'un des
 » chefs des *Hang* établis pour le commerce des Marchands
 » d'Europe, s'étoit présenté à lui, pour m'offrir, de concert
 » avec ses associés, la somme de trente *ouan* d'onces d'argent,
 » si je voulois bien les accepter, pour être employées au soula-
 » gement de ceux des Provinces de *Kiang-nan*, *Tché-kiang*,
 » *Hou-koang* & autres, où la disette avoit lieu, &c.

» Il faut avouer que *Foulahoun* est bien mal avisé de m'e-
 » crire ainsi. Ignore-t-il que tous mes trésors sont ouverts pour
 » le soulagement de mon Peuple? Aussi-tôt qu'on m'eut informé
 » que la sécheresse étoit extrême dans le *Kiang-nan*, le *Tché-*
 » *kiang*, le *Ho-nan*, le *Chan-tong* & autres lieux de l'Empire,
 » je donnai mes ordres aux Mandarins respectifs, de ne point
 » exiger les droits qui me revenoient de la taille imposée sur
 » ces différentes Provinces. Quand on m'annonça que cette
 » sécheresse avoit produit la disette, je fis ouvrir mes greniers,
 » je fis passer le plutôt possible des sommes considérables,
 » pour être employées à alimenter ceux de mes sujets qui se
 » trouveroient dans le besoin, en achetant du riz & autres
 » grains pour leur être distribués; & ces sommes se montent à
 » plusieurs dizaines de centaines de *ouan* d'onces d'argent. Si
 » *Foulahoun* ignore tout cela, pour un homme qui est en place,
 » il est bien peu instruit de ma manière de gouverner; s'il ne
 » l'ignore pas, ce qu'il m'écrit prouve dans lui une âme basse,
 » un cœur étroit & vil, qui me suppose une espèce de cupi-
 » dité bien opposée à la conduite que j'ai tenue depuis que je
 » suis sur le trône. Se persuaderoit-il que je puis être bien
 » aisé de faire rentrer dans mes coffres les trente *ouan*
 » qu'il m'offre, comme une sorte de dédommagement d'une
 » partie des sommes immenses qui en sont sorties? Cet homme
 » n'entre nullement dans mes vues. Qu'on lui réponde par les
 » propres paroles qu'on vient de lire; & qu'on lui dise en
 » même tems que c'est de mon propre pinceau que j'ai ainsi
 » apostillé sa lettre ».

Vous serez surpris peut-être de la réponse dure que Sa Majesté
 Impériale veut qu'on fasse de sa part à ce *Tsong-tou*, ou Gou-
 verneur général de Canton, pour une chose qui n'a rien d'offen-
 sant en elle-même, & qui ne dénote en apparence que bonne

volonté, tant de la part du *Tsong-tou*, que des *Hangnistes* qui l'ont mis en jeu. Votre surprise cessera sans doute quand vous saurez ce qui s'est passé antécédemment, à l'occasion des *Mandarins de Canton*, qui offroient chaque année à Sa Majesté des bijoux ou curiosités d'Europe, dont la valeur excédoit celle de leurs appointemens ou des autres revenus de leurs emplois respectifs.

L'Empereur voyant que parmi ces bijoux & ces curiosités, il s'en trouvoit de tems en tems qui lui paroissoient être d'un prix excessif, craignit que les *Mandarins* qui les lui offroient, n'en eussent fait l'acquisition par des voies illicites, soit en les extorquant des *Marchands étrangers*, qui ne les leur cédoient peut-être, à un prix au-dessous de leur valeur, que pour se mettre à l'abri des vexations & des chicanes qu'ils pouvoient essuyer de leur part; soit en les achetant à un prix convenable, & même au-dessus de ce qu'elles valoient, mais aux dépens des vendeurs eux-mêmes, en les rançonnant sur les différens objets de leur commerce. En conséquence Sa Majesté leur défendit de lui offrir désormais, en fait de curiosités étrangères, quoique ce fût, qu'elle ne l'eût demandé elle-même pour son usage particulier. Elle les exhorta en même tems à se conduire dans l'exercice de leurs emplois avec toute l'intégrité & le désintéressement qu'elle avoit lieu d'attendre de la part de ceux de ses sujets qu'elle distinguoit des autres par la confiance dont elle les honoroit; de maniere sur-tout à se concilier l'estime des Nations étrangères.

Nonobstant cette défense, & l'exhortation dont elle étoit accompagnée, celui des *Mandarins* qui est à la tête des *Douanes de Canton*, s'est avisé en dernier lieu, d'offrir à l'Empereur un magnifique présent en effets venus d'Europe : je ne saurois dire en quel genre, parce que rien n'en a transpiré au

dehors. A cette occasion Sa Majesté a publié le *Chang-yü* suivant.

« Malgré les défenses réitérées que j'ai faites aux Mandarins
 » de Canton, l'un d'entre eux vient de m'envoyer des effets
 » venus d'Europe, en me disant que ce qu'il m'envoyoit, il
 » l'avoit reçu en *pur don* de quelques Marchands étrangers.
 » Plaisante dé faite pour eluder mes ordres. Si ces Marchands
 » étrangers lui ont fait ce don en reconnaissance de ce qu'il
 » en agit bien envers eux, c'est un signe qu'il entre dans mes
 » vues en se conciliant la bienveillance des Etrangers. Je ne
 » puis qu'être bien aise que mes Mandarins se fassent aimer de
 » ceux auxquels ils ont à faire, s'ils viennent sur-tout des pays
 » lointains. Je pourrois cependant lui observer bien des choses
 » sur ce *don* vrai ou prétendu, auxquelles il ne lui seroit pas aisé
 » de me répondre. Quoiqu'il en soit, puisque son présent est
 » déjà parvenu jusqu'ici, je ne lui ferai pas l'affront de le lui
 » renvoyer; mais qu'il sache que s'il lui arrive de tomber
 » désormais dans la même faute, non-seulement je n'aurai pas
 » les mêmes egards, mais je le punirai comme le méritent
 » ceux qui défobéissent à mes ordres. Je veux que mes Man-
 » darins de Canton s'en tiennent à m'offrir ce qui est d'usage,
 » c'est-à-dire, quelques productions particulieres aux pays
 » qu'ils gouvernent, quelques fruits de l'industrie de ceux qui
 » habitent ces mêmes pays, & autres choses semblables, ainsi
 » que le font les Mandarins des autres Provinces de l'Empire.
 » Qu'on les avertisse sérieusement de mes intentions, en les
 » instruisant de ce que je viens de dire ».

Voilà sans doute de bien belles paroles; mais à en croire les
 mal intentionnés, ces paroles ne sont que de style, & resteront
 sans effet, comme tant d'autres qui ont été dites & redites cent
 & cent fois. Je ne suis pas de leur avis; & je me fonde sur
 les

les exemples de sévérité qui ont lieu chaque jour à l'égard des hommes en place, qui, de manière ou d'autre, ont donné des preuves de malversation ou de cupidité. Au moment où j'écris ceci, partent des Commissaires envoyés par l'Empereur pour se rendre à Canton, avec ordre d'informer contre le *Tsong-iou Foulahoun*, qui est accusé d'avoir puisé dans le trésor de la Province de *Tché-kiang*, lorsqu'il y étoit grand Mandarin, il y a quelques années; & comme on a déjà fourni à l'Empereur toutes les preuves qui constatent la réalité du fait, Sa Majesté ajoute à ce premier ordre, celui de conduire ici *Foulahoun* chargé de chaînes, pour y être interrogé & jugé en dernier ressort.

Ce ne sera probablement pas le seul exemple en ce genre qui aura lieu dans le courant de cette année. La circonstance de la disette a occasionné bien du vuide tant dans les trésors que dans les greniers des Provinces de l'Empire, d'où les Gouverneurs & principaux Mandarins ont tiré de quoi soulager le Peuple qui n'avoit pas de quoi se nourrir. Sa Majesté veut être instruite en détail du *déficit* de chaque trésor & de chaque grenier. On lui a fait entendre, que pour être exactement au fait du vrai, il seroit à propos de faire choix de quelques Grands d'une intégrité reconnue, & de les envoyer en qualité de visiteurs, pour examiner par eux-mêmes l'état présent des trésors & des greniers, & les comptes des Mandarins qui en ont eu l'administration. Ce sage conseil lui a été donné par un Mandarin chinois, qui exerce actuellement en Province l'office d'examineur des Lettrés.

« On ne sauroit être plus sensible que je le suis, lui
« écrit ce Mandarin, à la confiance dont Votre Majesté
« m'honore, en se déchargeant sur moi du soin de vérifier
« l'état des finances & des provisions en grains de cette

434 EXTRAIT D'UNE LETTRE

»-Province. Je lui avoue avec ingénuité que cet emploi est
 » au-dessus de mes forces. Je ne me suis jamais occupé de
 » comptes ni de calculs; & tout mon talent se réduit à
 » connoître & à expliquer les livres. Il y auroit de la témé-
 » rité à moi d'accepter la nouvelle commission dont elle m'hon-
 » nore, sans lui faire l'aveu sincere de mon incapacité. Je la
 » supplie très-instamment d'avoir egard à ma foiblesse, & de
 » ne pas me charger d'un fardeau que je suis hors d'état de
 » porter. Les vues de sagesse, & les intentions de Votre Ma-
 » jesté, ne seroient pas remplies par le ministère d'un homme
 » tel que moi. J'ai oui dire que les finances, en particulier,
 » étoient depuis bien des années dans un désordre auquel il
 » n'est pas possible aux Administrateurs actuels de remédier
 » sans le secours de Votre Majesté. *Je n'affure pas le fait; je le*
 » rapporte tel que je l'ai oui dire. On m'a dit encore, qu'il s'en-
 » faut bien qu'il y ait dans les greniers la quantité de grains
 » qu'il devroit y avoir, indépendamment de ceux qu'elle a
 » fait distribuer pour le soulagement du Peuple; & l'on a
 » ajouté que ce mal n'étoit pas nouveau, & que les Man-
 » darins qui se sont succédés dans cette partie de l'adminis-
 » tration, se sont epaulés les uns les autres, & ont caché le
 » tout à Votre Majesté. *Je ne l'affure pas; je l'ai oui dire, &*
 » la chose me paroît très-probable de la maniere dont on la
 » raconte. Un Mandarin, dit-on, qui vient remplir un de ces
 » postes qui donnent inspection sur les finances & sur les
 » provisions, trouve en arrivant des instructions toutes dressées
 » de la part de celui qu'il remplace, lequel le supplie instam-
 » ment de ne pas déclarer avec une exactitude scrupuleuse
 » ce qu'il aura trouvé dans les coffres ou dans les magasins,
 » mais de s'en tenir simplement à l'énoncé des comptes qu'il
 » lui transmet; qu'au surplus il peut être tranquille sur la somme

» d'argent ou la quantité de grains qu'un besoin pressant de
» l'un ou de l'autre l'a obligé de convertir à son usage, parce
» que son premier soin, en entrant dans le nouvel emploi
» dont il est pourvu, sera de remplacer exactement ce qui
» manque. Il tient parole, il est vrai; mais aux dépens de
» qui ? D'ailleurs il arrive quelquefois que ce Mandarin
» meurt ou est destitué avant que la restitution ait pu avoir
» lieu; & alors celui qui lui a rendu service, se trouve chargé
» d'acquitter sa dette, & d'employer, pour se tirer d'affaire,
» le moyen mis en usage par son prédécesseur. C'est à cet
» abus, qui n'est que trop commun, qu'il faut attribuer une
» partie des malversations dont les Mandarins des Provinces
» se rendent quelquefois coupables : il leur faut remplir les
» vuides, ils tâchent de les remplir de manière ou d'autre.

» Cet abus a lieu également lors des visites que font les
» Grands envoyés par Votre Majesté pour voir par eux-
» mêmes si tout est en ordre. Aussi-tôt que les Mandarins ont
» connoissance de la prochaine arrivée de ces Visiteurs, ils se
» donnent toutes sortes de mouvemens pour n'être pas trouvés
» en défaut; ils empruntent à gros intérêt les sommes qui
» leur manquent, les versent dans le trésor, & les en retirent
» ensuite pour les rendre à ceux dont ils les avoient empruntées.
» Ce que les uns font pour l'argent, les autres le font pour les
» grains. *Je n'affure pas tout cela*; mais je l'ai oui dire, & je
» ne le répète à Votre Majesté que comme un bruit public
» qui peut faire ouvrir les yeux sur un mal qui date de loin,
» afin que si elle veut y remédier efficacement, supposé
» qu'il soit tel qu'on le dit, elle choisisse parmi ses Grands, des
» hommes d'une intelligence bien au-dessus de celle que je
» puis avoir, pour s'instruire du vrai sur les lieux, & y remettre
» le bon ordre ».

Charmé de cette lettre , l'Empereur l'a apostillée par ces mots honorables. « Voilà un homme sincere ; il seroit à souhaiter » qu'il eût beaucoup d'imitateurs. Je suivrai son conseil : qu'on » rende sa lettre publique , en l'accompagnant de ce que je » viens d'y ajouter ».

Cette même lettre ne sauroit manquer d'avoir des suites fâcheuses pour bien des familles. Toutes les éponges imbibées depuis quelques années de la substance du Peuple , vont être exprimées jusqu'à la dernière goutte , dans le réservoir à l'usage de Sa Majesté , qui , par ce moyen , le mettra bien vite au niveau de ce qu'il étoit avant que cette dernière sécheresse ne l'eût en quelque sorte épuisé. Celle de *Foulahoun* , c'est-à-dire , de ce *Tsong-tou* de Canton , dont j'ai parlé plus haut , est déjà à sec ; il en fera bientôt de même de toutes les autres , car les Commissaires que l'Empereur vient de nommer pour la confrontation des comptes rendus , avec ce qui reste dans les trésors & dans les greniers , sont déjà en chemin , & ne tarderont pas d'arriver dans les différens lieux de leur destination. Tous les Mandarins qu'ils trouveront coupables , morts ou vivans , seront dénoncés sans miséricorde ; & combien n'en trouveront-ils pas ? Et par-là que de fortunes renversées d'un seul coup ! Il paroît que l'intention du Gouvernement est de n'épargner personne ; & je crois que c'est pour cette raison qu'il a produit la lettre du Mandarin chinois , qui donne occasion aux recherches , afin que les maisons distinguées parmi les Mantchoux , qui se trouveront dans le cas d'éprouver des disgrâces , n'attribuent pas la cause de leur malheur à d'autres Mantchoux : ce qui produiroit dans les familles des haines irréconciliables ; & c'est à quoi l'on veut obvier. Du reste , je vous dirai ce que le Mandarin chinois dit à Sa Majesté Impériale : *je ne l'affure pas ; je le soupçonne ; je le conjecture.*

Voici encore quelques *Chang-yu* qui ont rapport aux affaires dont je vous ai déjà parlé.

« *Chang-yu* , du 26 de la cinquieme Lune de la cinquante-
» unieme année du regne de *Kien-long* ; c'est-à-dire, du ving-
» unieme Juin 1786.

« *Sun-ché-y* , Vice-roi de Canton , m'avoit averti ci-devant
» que le nommé *Yn-che-kiun* , domestique du *Tsong-tou Fou-*
» *lahoun* , se prévalant de l'autorité de son maître , fouloit le
» Peuple en lui suscitant des affaires pour en extorquer de
» l'argent. Aussi-tôt après cet avertissement, j'ai cassé *Foulahoun*
» comme étant indigne d'occuper le poste important où je
» l'avois placé, & j'ai envoyé *Chou-tchang* pour lui être substi-
» tué *en attendant* , & informer juridiquement de la conduite
» de *Foulahoun* & de ses gens, avec ordre de prendre pour
» adjoints dans ses informations le Vice-roi *Sun-che-y* , & les
» deux officiers de mes gardes *See-té* & *Tchang-ling* , que je
» chargeois de conduire ici le *Tsong-tou*. J'ai enjoint à *Chou-*
» *tchang* & aux autres, d'envoyer des Commissaires à *Sou-*
» *tcheou* , qui étoit le domicile ordinaire du nommé *Yn-che-*
» *kiun* avant son entrée au service de *Foulahoun* , & où sa
» famille est établie , pour s'informer exactement de l'état où
» sont actuellement les affaires de ce Domestique, de sa con-
» duite passée, de sa fortune présente , & de tout ce qui le
» concerne, & de m'envoyer le résultat de toutes leurs infor-
» mations. Mes ordres ont été exécutés, & l'on me fait savoir
» qu'on avoit trouvé dans la maison du nommé *Yn-che-kiun* ,
» plus de deux *ouan* d'onces d'argent ; qu'outre cette somme,
» exorbitante pour un homme de cette espece , il possédoit
» trois maisons en ville , & six cens trente arpens en bonnes
» terres dans les environs, tout cela sous le nom de son fils,
» pour lequel il avoit acheté le titre de *Kien-cheng* , petit

» Mandarinat qui l'élevoit au-dessus de sa condition. *Yn-fiao-*
 » *ki*, fils d'un domestique, n'a point acquis par lui-même tant
 » de richesses; il les tient d'*Yn-che-kiun* son pere, & celui-ci
 » ne sauroit les avoir acquises légitimement au service du
 » *Tsong-tou Foulahoun*. Ce ne peut être que par des concus-
 » sions ou des vexations odieuses, qu'il se les soit procurées.
 » Son crime est de la nature de ceux que commettent les bas-
 » officiers des Tribunaux, lorsqu'ils rançonnent les cliens pour
 » l'expédition de leurs affaires: il mérite la même punition.

» Si cet homme s'étoit contenté de recevoir quelques grati-
 » fications honnêtes de la part de ceux pour lesquels il s'em-
 » ployoit auprès de son maître, soit pour expédier plus promp-
 » tement leurs affaires, soit pour les expliquer clairement &
 » contribuer par-là à les faire réussir, il ne se seroit guere
 » enrichi que de quelques milliers d'onces d'argent, & c'eût
 » été beaucoup encore: mais avoir acquis plusieurs *ouan* d'onces
 » d'argent, des terres & des maisons, une telle acquisition ne
 » peut avoir été faite qu'injustement.

» Pour moi, à qui toutes les affaires de l'Empire sont portées
 » en dernier ressort, quand elles sont de nature à intéresser l'Etat
 » ou le bonheur des Peuples, je suis entouré d'Eunuques
 » dont l'emploi est de me présenter l'un après l'autre, les diffé-
 » rens écrits qui concernent les affaires dont les Ministres, les
 » grands Tribunaux & autres, doivent m'instruire, de les ra-
 » masser après que je les ai lus, & de les ranger par ordre.
 » Quoique ces Eunuques n'entrent pour rien dans les affaires,
 » ils peuvent cependant rendre quelques services indirects à
 » ceux qui sont chargés de les traiter, en les avertissant des
 » signes qui peuvent m'être échappés, de satisfaction ou de
 » mécontentement, lorsque j'en ai lu le précis; en me pré-
 » sentant l'un plutôt que l'autre; & en employant quelques

» autres petits artifices pareils que je n'ignore pas, mais contre
» lesquels, quelque attention que j'y apporte, il ne m'est pas
» possible de me prémunir de tout point. Avec tous ces petits
» artifices, tout ce qu'ils peuvent acquérir au-dessus de ce que
» je leur donne pour leur entretien, ne va guere au-delà de
» mille ou tout au plus deux mille onces d'argent, dont ils
» augmentent la fortune de leurs familles; & le domestique d'un
» simple *Tsong-tou*, qui n'a qu'une Province à gouverner, fera
» parvenu à augmenter si prodigieusement la sienne par des
» voies honnêtes? Cela n'est pas possible. Il a nécessairement
» prévarié, soit en extorquant des sommes de la part des
» Mandarins inférieurs ou des bas-officiers du tribunal de son
» Maître, soit en vexant le Peuple sous différens prétextes. Une
» preuve de la criminelle avidité de cet homme, se tire de la
» conduite qu'il a tenue envers *Foulahoun* lui-même.

» Quand *Foulahoun* fut nommé Trésorier général, cet
» homme se mit à son service, & y resta tout le tems que son
» Maître exerça cet emploi. Quand j'appellai *Foulahoun*, pour
» être premier Président du Tribunal des ouvrages publics,
» cet homme le quitta, parce qu'il prévoyoit qu'il seroit éclairé
» de plus près dans la Capitale, & que dans ce nouvel emploi
» de son maître, il n'y avoit pas beaucoup à gagner pour lui.
» Quand, après quelque tems, je nommai *Foulahoun* pour
» être *Tsong-tou* de la Province du *Hou-koang*, cet homme
» se remit à son service, & a continué de le servir jusqu'à pré-
» sent. Je ne comprends pas comment *Foulahoun* n'a pas ouvert
» les yeux sur la conduite d'un pareil sujet, dont les intentions
» devoient tout au moins lui paroître suspectes; & ce que je
» comprends moins encore, c'est de lui avoir donné sa con-
» fiance, & de l'avoir mis dans le cas d'en abuser. *Foulahoun*
» a-t-il pu se persuader que pour remplir les devoirs de la

« dignité dont je l'avois honoré en le mettant à la tête d'une
 « grande Province ,il lui suffisoit d'y représenter comme une
 « statue qui ne fait , ne voit , ni n'entend rien ? A-t-il cru que
 « je serois aussi peu attentif que lui , & que je ne m'informe-
 « rois pas de sa conduite ? Il ne m'est pas permis de lui par-
 « donner, sans aller contre la justice, contre ce que je me dois
 « à moi-même , & ce que je dois à mes sujets.

« Ce n'est pas seulement à Canton qu'il s'est rendu coupable
 « de négligence dans l'exercice de son emploi , & ce n'est pas
 « là que ses Domestiques ont dû s'enrichir ; il n'y faisoit la
 « fonction de *Tsong-tou* que depuis quelques mois. Qu'on
 « fasse des informations exactes dans tous les lieux où il a
 « exercé de grands emplois , & qu'on m'instruise de tout. *Akoui*
 « est maintenant dans le *Tché-kiang* , l'une des Provinces que
 « *Foulahoun* a ci-devant gouvernées ; je le nomme pour
 « éclaircir cette affaire , & la mettre en état d'être jugée défi-
 « nitivement quand il m'en enverra le précis : qu'il ne me
 « cache rien. Hier encore , un des Officiers généraux de la
 « Province de Canton , qui est venu ici pour des affaires parti-
 « culières , fut admis en ma présence ; je l'interrogeai sur le
 « compte de *Foulahoun* ; il me dit que ce *Tsong-tou* se laissoit
 « tromper par ses Domestiques , & sur-tout par le nommé *Yn-*
 « *che-kiun*. Je le fis interroger plus en détail par l'un des Minis-
 « tres , & ses réponses furent les mêmes que celles qu'il m'avoit
 « faites. Qu'on écrive tout cela à *Akoui* ; qu'on conduise *Fou-*
 « *lahoun* auprès de lui , pour être à portée d'être confronté aux
 « gens du lieu ; & qu'on lui envoie ce *Chang-yu* par un de ces
 « Couriers qui font six cens lys par jour (c'est-à-dire soixante
 « lieues) ».

Chun-ché-y a vu avec chagrin ce *Chang-yu*. Il a craint que
 les parens , alliés & amis de *Foulahoun* , ne le regardassent
 que

que comme un vil délateur , qui avoit accusé ce *Tsong-tou* dans le dessein de le supplanter. Pour se mettre à couvert de ce blâme , il a supplié Sa Majesté de le dispenser de servir en Province , l'assurant qu'il seroit très-satisfait d'être employé dans quelqu'un des Tribunaux de Péking , ou dans sa propre bannière. Loin d'adhérer à sa priere , l'Empereur voulut qu'il retournât à Canton pour y exercer tout à la fois les deux dignités de Vice-roi & de *Tsong-tou* , avec promesse de le décharger de cette dernière , aussi-tôt qu'il aura trouvé quelqu'un capable de la remplir avec honneur. Cependant pour donner quelque soulagement à la sensibilité de ce brave Officier , il a bien voulu le justifier lui-même aux yeux du Public dans un *Chang-yu* où il s'exprime ainsi.

« *Chang-yu* , du premier de la sixième Lune de la cinquante-unième année du regne de *Kien-long*.

» *Yn-che-kiun* , l'un des domestiques de *Foulahoun* , s'est
 » trouvé nanti de plusieurs *ouan* en argent , somme exorbitante
 » pour un homme de son état ; on en a conclu que son Maître ,
 » ou l'avoit mis dans l'occasion de se la procurer en l'employant
 » au-dehors , ou n'avoit pas veillé sur lui pour empêcher qu'il
 » ne s'enrichît par des moyens illicites. Coupable de l'une ou
 » de l'autre de ces deux fautes , *Foulahoun* étoit indigne par-là
 » même d'être à la tête d'une grande Province. Je l'ai cassé ,
 » & j'ai ordonné qu'on le conduisît au *Tché-kiang* où se trouve
 » actuellement *Akoui* , afin que ce premier Ministre fît des
 » informations exactes sur sa conduite passée dans les différens
 » emplois qu'il a exercés , instruisît son affaire actuellement ,
 » & le jugeât.

» Il y a long-tems que *Foulahoun* étoit tiré de la classe du
 » commun des Mandarins ; je l'avois mis au rang des Grands de
 » l'Empire , & depuis je n'ai pas cessé de le combler de bienfaits.

» Voulant m'affurer si sa conduite répondoit à l'idée que j'étois
 » en droit de me former, je pris occasion de l'entrevue que
 » j'eus avec *Chou-tchang*, qui venoit de Canton; pour m'in-
 » former de la maniere dont en agissoit le nouveau *Tsong-tou*.
 » Sa réponse fut en général, qu'il ne croyoit pas que *Fou-*
 » *lahoun* fût capable de remplir avec honneur l'emploi dont je
 » l'avois honoré. Quelque tems après *Mouktengue*, Lieutenant
 » général des troupes qui sont dans cette Province de Canton,
 » vint à son tour; je lui fis la même interrogation sur le compte
 » de *Foulahoun*, & sa réponse fut la même que celle que j'avois
 » reçue de *Chou-tchang*.

» Sur ces deux rapports, j'ordonnai au Vice-roi *Chun-ché-y*
 » d'eclairer la conduite de *Foulahoun*, & de m'informer
 » exactement de ce qu'il y trouveroit de répréhensible. Il étoit
 » du devoir de *Chun-ché-y* de m'obéir. Il m'écrivit de Canton
 » que la complaisance de *Foulahoun* pour ses domestiques,
 » & la confiance qu'il avoit en eux, étoient cause de plusieurs
 » malversations au dehors, que son insouciance l'empêchoit
 » d'entrevoir, pour n'avoir pas la peine d'y mettre ordre. Main-
 » tenant que les richesses d'un seul de ses domestiques, ont
 » mis dans tout son jour la vérité de ce qu'on m'avoit dit sur
 » son compte, on doit en conclure que si *Foulahoun* a été
 » cassé, il a été lui-même l'artisan de sa propre disgrâce. Ce
 » n'est point en conséquence des réponses que me fit *Chun-*
 » *ché-y* lorsque je l'interrogeai sur son compte. Le témoignage
 » uniforme des trois Grands que je viens de nommer, lesquels,
 » sans s'être consultés, me dirent que la négligence de *Foula-*
 » *houn* à veiller sur ses gens, étoit cause qu'il se commettoit à
 » Canton bien des malversations auxquelles il ne tâchoit pas
 » de remédier, me fit ouvrir les yeux sur la conduite de ce
 » *Tsong-tou*. J'ordonnai qu'on instruisit son affaire; & en atten-

» dant, je nommai *Chun-ché-y* pour faire la fonction de *Tsong-*
 » *tou*. *Chun-ché-y* étoit si éloigné de vouloir supplanter *Foula-*
 » *houn*, que j'ai été contraint d'user de toute mon autorité,
 » pour l'engager à le suppléer, en attendant que j'aie trouvé
 » quelqu'un sur qui je puisse compter, pour remplir dignement
 » cet emploi. Je lui ai promis qu'aussi-tôt que *Tetchengue* aura
 » rempli l'objet d'une commission importante dont je l'ai
 » chargé, je le nommerai Vice-roi de Canton, & j'appellerai
 » *Chun-ché-y* auprès de ma personne. Je veux qu'on sache
 » que je ne traite pas les affaires à la hâte. Qu'on publie ce
 » *Chang-yu* ».

Autre *Chang-yu*, sur le même sujet. 18 de la sixième Lune
 (13 Juillet 1786).

« Depuis que je suis sur le trône, je me suis fait une loi de
 » choisir moi-même parmi les officiers qui sont sous les ban-
 » nieres, ceux que je destinois à remplir les grands emplois
 » dans les différentes Provinces de l'Empire ; & mon choix ne
 » tomboit que sur des hommes que je croyois en état de bien
 » gouverner. Tels ont été *Yn-ki-chan*, *Kao-tsing*, *Sa-tai*, &
 » les autres qui se sont distingués plus ou moins dans la carrière
 » que je leur ai fait parcourir. De tels hommes méritoient ma
 » confiance, & je la leur ai donnée.

» Il y a environ dix ans que j'ai employé *Foulahoun*. Je l'ai
 » fait passer par les emplois les plus honorables, & je l'ai com-
 » blé de mille bienfaits. Je le regardois comme un homme qui
 » pouvoit être placé au premier ou au second rang parmi les
 » *Tsong-tou*. Je lui donnai à gouverner la Province du *Fou-*
 » *kien* ; & comme je ne reçus aucune plainte sur son compte,
 » j'en conclus qu'il gouvernoit bien, & que je ne m'étois pas
 » trompé dans le choix que j'avois fait de lui. En conséquence
 » je voulus le placer plus haut. Je le tirai du *Fou-kien* pour le

» faire passer à Canton, persuadé qu'il figureroit avec honneur
» dans un poste exposé à la vue des Nations étrangères, &
» je rappelai *Chou-tchang* qui y remplissoit depuis peu les
» fonctions de *Tsong-tou*. Celui-ci ne vint pas jusqu'à Péking.
» Il me rencontra sur la route du *Chan-si*, où j'allois alors pour
» un sacrifice que je devois offrir sur la montagne de *Ou-tay*,
» & je l'admis en ma présence. Je lui fis quelques questions
» sur la Province qu'il quittoit, & je lui ordonnai de me dire
» tout naturellement ce qu'il pensoit de celui que je lui avois
» substitué.

» Il me répondit qu'il n'avoit pas eu le tems d'observer par
» lui-même la conduite de *Foulahoun*; mais qu'il jugeoit par
» le peu qu'il en avoit vu, qu'il manquoit des qualités les plus
» essentielles, la capacité & la fermeté, laissant à ses gens
» un champ libre pour s'exercer aux rapines de différens
» genres.

» Ces paroles de *Chou-tchang* ne firent pas alors sur moi
» beaucoup d'impression. Je soupçonnai qu'il y avoit peut-être
» un peu d'humeur de sa part, & qu'il étoit fâché d'avoir
» quitté son poste pour un autre qui n'étoit pas de son goût.
» Quelque tems après *Mouktengue* vint à la Cour. Après m'a-
» voir exposé l'état des affaires pour lesquelles je l'avois appelé,
» il se tut sur le reste. Je me souvins alors de tout ce que m'avoit
» dit *Chou-tchang*; & il me vint en pensée de demander à cet
» Officier, qui venoit tout fraîchement de Canton, comment
» s'y conduisoit le *Tsong-tou*. Sa réponse fut à-peu-près la
» même que celle que j'avois reçue de *Chou-tchang*. Je fis
» réflexion que ces deux hommes ne s'étant point vus, depuis
» qu'ils avoient quitté Canton, ne pouvoient pas s'être con-
» certés pour me faire une même réponse. J'en conclus que la
» conduite de *Foulahoun* n'étoit pas exempte de reproche.

» Pour n'avoir rien moi-même à me reprocher , j'ordonnai
» secrètement à mes Ministres , d'interroger & de faire inter-
» roger en détail *Mouktengue* sur la maniere dont les affaires
» se traitoient à Canton sous le gouvernement de *Foulahoun*.
» Le précis de ce qu'ils me rapportèrent , fut que *Foulahoun*
» ne veilloit pas assez sur ses gens , & que son indolence sur
» ce point important avoit occasionné bien des vexations &
» des rapines qu'il ignoroit , ou dont il faisoit semblant de ne
» pas s'apercevoir. Sur ce rapport , je résolus de punir légé-
» rement *Foulahoun* en le tirant de son poste pour le placer
» dans un autre moins important , en l'exhortant à éviter défor-
» mais avec soin de tomber dans les fautes pour lesquelles je
» le punissois. Cependant , pour être instruit plus en détail de
» toute sa conduite passée , j'ordonnai à *Chun-che-y* de me dire
» sans détours tout ce qu'il en savoit. Ne pouvant pas ne pas
» m'obéir , il me fit part de ce qui lui avoit paru répréhensible
» dans la conduite de *Foulahoun* , mais sur-tout de sa complai-
» sance aveugle envers ses gens , à la tête desquels il mettoit
» le nommé *Yn-che-kiun* , comme étant plus coupable que les
» autres. Cet *Yn-che-kiun* , me dit-il , dans une occasion où une
» pauvre femme réclamoit la justice du *Tsong-tou* , a exigé
» d'elle plusieurs pieces d'argent pour obtenir de pouvoir lui
» exposer son grief. Le même *Yn-che-kiun* a forcé ceux qui sont
» à la tête des *Hang* qui ont rapport aux Marchands d'Europe ,
» d'acheter du *Gen-cheng* , au prix qu'il y mettoit lui-même ,
» & de lui donner en paiement des montres & autres marchan-
» dises étrangères , qu'il taxoit lui-même au plus bas prix ; ce
» qui faisoit un double gain pour lui , au préjudice des Mar-
» chands , tant Européens que Chinois. Outre cela il avoit fait
» valoir le nom & le crédit de son Maître , pour faire placer
» tous les bas-officiers qu'il s'étoit attachés dans les différens

» passages de terre & d'eau où il y a des Douanes ou des
 » Péages ; & il avoit engagé ceux qu'il avoit ainsi placés , à se
 » cotiser pour faire au *Tsong-tou* un présent qui fût digne de
 » lui. Le présent fut fait : il étoit de dix-neuf mille six cens &
 » quelques taëls. Ce n'est pas tout : l'année dernière , pour
 » subvenir à une partie des besoins de la Province du *Ho-nan* ,
 » j'ordonnai à *Foulahoun* , de prendre dans le dépôt de l'ar-
 » gent qui me revient de mes droits sur le sel , la somme de
 » vingt mille taëls , & de la faire parvenir aux Mandarins de cette
 » Province affligée , pour être employée , avec ce que je leur
 » envoyois d'ailleurs , à secourir le Peuple. *Foulahoun* profita
 » de cette occasion pour retirer une pareille somme du *Fou-*
 » *kien* , où il l'avoit laissée en dépôt lorsqu'il en sortit pour se
 » rendre à Canton , l'envoya à la destination que je lui avois
 » assignée , & garda pour lui celle qu'il tira du dépôt de Can-
 » ton. La précaution qu'il avoit prise de laisser ainsi en dépôt
 » une partie de l'argent qu'il avoit amassé , donne lieu à bien des
 » réflexions qui ne sont rien moins qu'honorables pour lui. Je
 » m'abstiens de les communiquer , parce qu'il n'est personne
 » qui ne puisse les faire de soi-même. J'ai chargé *Akoui* de faire
 » sur les lieux , des informations exactes sur ce qui le concerne.
 » Ne trouvât-on rien de plus que ce qu'on fait déjà , il y en a
 » bien assez pour le rendre indigne d'occuper la haute dignité
 » dont je l'ai fait descendre.

» Cependant , loin de reconnoître ses fautes & d'en témoi-
 » gner du regret , *Foulahoun* , lors de l'intimation qu'on lui fit
 » de mes ordres , s'exhala en paroles , non moins indécentes
 » qu'inutiles. Il osa dire que je m'étois laissé prévenir par ses
 » ennemis , il accusa *Chou-tchang* , *Chun-ché-y* & *Mouktengue* ,
 » de l'avoir desservi auprès de moi : le premier dans l'espé-
 » rance de lui être substitué , comme il avoit été substitué

» lui-même à *Chou-tchang* ; le second , pour se venger de ce
 » que j'avois cassé un officier qui étoit sa créature , & avec
 » lequel il étoit fort lié ; & le dernier , parce qu'il souffroit avec
 » peine de lui être subordonné. Tous ces soupçons injurieux
 » sont sans aucun fondement. *Chou-tchang* , *Chun-ché-y* , &
 » *Mouktengue* ne m'ont dit de lui que ce qu'en disent d'une
 » commune voix tous les Mandarins de Canton , grands &
 » petits , tant de lettres que d'armes : personne en particulier
 » ne l'a accusé ; c'est le Ciel qui a permis que sa conduite me
 » fût dévoilée , pour qu'il fût enfin puni de ses fautes ; & je
 » manquerois moi-même à mon devoir , si je ne le punissois pas
 » comme il le mérite. Qu'on avertisse le Peuple de tout cela ,
 » afin qu'il sache que je mets toute mon attention à le bien
 » gouverner ; & que je punis sans distinction ceux qui le vexent ,
 » ou qui permettent qu'il soit vexé.

» Je fais qu'il n'est pas rare de voir des domestiques abuser
 » de la confiance de leurs maîtres , les tromper , & se livrer à
 » des excès punissables , qu'ils croient devoir être impunis à
 » l'ombre de leur protection. Les Mandarins mantchoux sont
 » encore plus sujets à être trompés par leurs gens , que ne le
 » sont les Mandarins chinois. Il n'y a pas bien long-tems qu'un
 » des officiers de la suite de *Fouloungan* , fit battre un homme
 » du Peuple , qui mourut en conséquence de ce mauvais trai-
 » tement (1). Celui qui avoit causé sa mort , eut l'adresse d'en-
 » gager un pauvre malheureux à se donner pour seul coupable ,
 » en lui assurant une somme d'argent , qui le feroit vivre à l'aise
 » le reste de ses jours , & la protection de son Maître , dont le
 » crédit suffisoit , à ce qu'il croyoit , pour le soustraire au sup-
 » plice , auquel la loi condamne un meurtrier.

(1) Ce fait est rapporté plus au long dans une Lettre de M. Amiot ,
 imprimée dans le tome XI de ce Recueil , pag. 553 & suiv.

» La trame étoit si bien ourdie , que les Juges eux-mêmes
 » s'y tromperent : mais le Ciel ne permit pas que le véritable
 » auteur du crime échappât à la vengeance des loix. Le
 » malheureux qui s'étoit déclaré coupable , dans l'espérance
 » d'échapper à la punition , se voyant conduire au supplice ,
 » fit sa déclaration publique de tout ce qui s'étoit passé entre
 » lui & le Mandarin au service de mon gendre , à l'occasion
 » du meurtre de l'ouvrier. Mon gendre eut recours à moi pour
 » obtenir la grace de son officier. Je la lui refusai , & j'or-
 » donnai que justice se fit : je le tançai même de ce qu'il osoit
 » s'intéresser pour un misérable qui méritoit de perdre la vie
 » pour avoir fait battre un homme du Peuple , qui étoit mort sous
 » les coups. Je le réprimandai , même assez vivement , de ce qu'il
 » ne veilloit pas assez sur ses gens , quoique je fusse très-bien
 » qu'il ne lui étoit guere possible de s'informer de leur conduite
 » dans un certain détail , étant sans cesse auprès de moi pour
 » vaquer aux affaires générales de l'Empire. Si j'ai usé de
 » rigueur envers mon propre gendre , dont la faute ne pouvoit
 » être qu'au préjudice de quelques personnes , me seroit-il
 » permis de mollir envers un *Tsong-tou* , dont la négligence est
 » toujours au détriment de tout un Peuple ? Si je ne le punissois
 » pas , le Ciel se chargeroit lui-même de son châtimement. Qu'on
 » ne s'y trompe pas : tôt au tard les méchans sont punis ,
 » comme les bons sont récompensés. Le Ciel le veut ainsi pour
 » nous rendre attentifs sur nous-mêmes dans tout ce que nous
 » faisons. Qu'on fasse part de ce *Chang-yu* , à tous les Manda-
 » rins : puissent-ils en retirer le précieux avantage de contenir
 » dans les bornes du devoir tous ceux dont ils sont obligés de
 » se servir , en éclairant de près leur conduite ».

En attendant le résultat des informations que fait *Akoui* sur
 la conduite de *Foulahoun* , & du jugement qu'il en porte , je
 vais

je vais vous faire part d'un autre *Chang-yu* que l'Empereur a fait publier à l'occasion d'une requête qui lui fut présentée par le Tribunal qui a l'inspection générale sur toute la police de l'Empire, & qu'on nomme ici le *Tou-icha-yuen*.

« *Kien-long*, cinquante-unième année, sixième Lune le premier. *Chang-yu*.

« Le *Tou-icha-yuen* vient de m'informer qu'un nommé
« *Kiang-lou-yu*, & quelques autres, tous de la classe du bas
« Peuple de la ville de *Ouang-ning-hien*, dans la Province de
« *Hou-pé*, s'étoient présentés pour accuser, au nom du bas
« Peuple de leur ville, tous les subalternes du Tribunal du
« Gouverneur, lesquels, suivant leur rapport, ont prévariqué
« dans la distribution de l'argent & du riz que j'avois assignés
« pour le soulagement du Peuple; ajoutant que cet argent &
« ce riz étoient restés entre les mains des bas Officiers des
« Tribunaux, qui en ont fait le partage entre eux comme d'un
« bien qui leur appartenoit en propre.

« Voilà certainement un de ces faits qui paroïtroient passer
« les bornes de la vraisemblance, si les circonstances ne leur
« donnoient quelques degrés de probabilité. Des hommes du
« plus bas étage, sans appui quelconque, viennent du fond
« d'une Province éloignée (au risque de leur vie, si leur
« déclaration n'est pas conforme à l'exacte vérité), déclarer
« ici que ni eux ni leurs semblables n'ont eu aucune part aux
« bienfaits que je leur destinois, par la raison que les Officiers
« subalternes de leurs Mandarins se les sont appropriés, comme
« s'ils n'eussent été que pour eux, exclusivement à tous autres.
« Il ne peut y avoir qu'une persuasion intime de la vérité, qui
« les ait engagés à une démarche qui les expose à mourir
« dans les supplices auxquels la loi condamne les calom-
« niateurs.

» L'année dernière les Mandarins du *Hou-pé* m'ayant in-
 » formé que, la sécheresse étoit extrême dans leurs Districts res-
 » pectifs, j'en conclus que le Peuple manqueroit bientôt du né-
 » cessaire, si je ne me hâtois de le secourir. J'ordonnai qu'on fit
 » passer incessamment dans cette Province affligée, des grains
 » & de l'argent; & j'exhortai le *Tsong-tou* & les autres grands
 » Officiers, à ne considérer que les besoins plus ou moins grands
 » dans la distribution qu'ils en feroient; leur ajoutant que mon
 » intention étoit que personne ne fût oublié, & que mes bien-
 » faits s'étendissent sans distinction sur tous ceux qui seroient
 » dans le besoin. J'apprends aujourd'hui que les subalternes des
 » Tribunaux, & les gens qui sont de service auprès des Man-
 » darins, ont seuls profité des dons que je faisois au Peuple :
 » eh ! de quoi s'occupent donc les Mandarins, s'ils ignorent
 » une conduite si odieuse de la part de leurs inférieurs ? Quoi !
 » quelques centaines de *ouan*, tant en argent qu'en grains,
 » que j'ai donnés pour le soulagement de mon pauvre Peuple,
 » auront été la proie de ceux qui n'en devoient être que les distri-
 » buteurs équitables ? Je dois toute mon attention à l'éclaircis-
 » sement de cette affaire. Que *Ly-che-yao* & *Lé-pao* se rendent
 » en poste sur les lieux; qu'ils soient accompagnés de quelques
 » Mandarins du Tribunal des crimes, qui les aideront à faire
 » des informations exactes, & que les accusateurs soient
 » conduits à leur suite, pour être confrontés à ceux qu'ils accu-
 » sent, &c.

» J'ordonne qu'aussi-tôt que ces Commissaires seront arrivés ;
 » on donne à *Ly-che-yao* les sceaux du *Tsong-tou* de la Pro-
 » vince, pour qu'après l'affaire terminée, il fasse les fonctions
 » de *Tsong-tou* jusqu'à nouvel ordre. En attendant, je retiens à
 » la Cour *Teichengue* qui étoit décoré de cette dignité. Qu'on
 » m'instruise exactement de tout ».

Si le fait est vrai, comme il y a grande apparence, voilà encore bien des éponges qui vont être exprimées dans le réservoir commun, pour y remplacer ce que la libéralité du Prince en avoit fait sortir par différens canaux, & qu'il est sur le point d'en faire sortir par un canal qui s'est tout récemment ouvert, lorsqu'on s'y attendoit le moins. A la suite d'une sécheresse de trois années, sont venues des inondations qui ont englouti tout ce qu'on avoit confié à la terre dans les Provinces du *Hou-pé* & du *Hou-nan*, aux environs du fleuve & du lac.

« *Yukingao*, dit l'Empereur dans un *Chang-yu* du 7 de la
 « fixieme Lune (31 Juillet 1786), m'avertit en ces termes du
 « désastre arrivé dans les deux Provinces dont il est Gouver-
 « neur général.

« Cette année, nous avons eu d'abord les plus belles espé-
 « rances ; tout sembloit concourir à nous dédommager des
 « pertes passées, par d'abondantes récoltes. Dans le *Hou-nan*
 « & le *Hou-pé*, les pluies du printems ont été à souhait, & la
 « moisson de bled a été des plus riches; mais après cette moisson,
 « la sécheresse est revenue, & dans tout le courant de la qua-
 « trieme & d'une partie de la cinquieme Lune, il n'y a pas eu
 « une goutte de pluie. Le Peuple la desiroit, pour pouvoir donner
 « à la terre les différens travaux nécessaires aux productions
 « qu'il devoit lui confier. Le 12 de la cinquieme Lune, cette
 « pluie tant désirée vint enfin. Elle dura jusqu'au 23, & la terre
 « fut entièrement abreuvée. Le Peuple se répandit en actions
 « de grâces envers Votre Majesté, à laquelle il attribuoit cette
 « faveur du Ciel, & la joie fut universelle. Mais, hélas ! que
 « cette joie fut de courte durée ! Quoique la pluie eût cessé
 « dès le 23, le Ciel ne se découvroit pas encore, & laissoit
 « tomber une espece de bruine qui donnoit lieu de croire

» qu'il alloit bientôt devenir ferein. Il fut constamment dans
» cet état jusqu'au 26.

» Le 26 la pluie recommença , mais avec une force & une
» abondance telles que de mémoire d'homme on n'avoit rien
» vu de pareil. Elle dura avec la même force & la même abon-
» dance , jusqu'au troisième de la sixième Lune ; & cela sans
» discontinuer un seul moment. Le fleuve s'est élevé de deux
» *tchang* (de vingt pieds) au-dessus de son niveau ordinaire ;
» ses eaux se sont réunies à celles du lac , & tout le plat-pays a
» été inondé. Le Peuple accouroit à la ville (à *Tchang-te-fou*)
» pour y trouver un abri. J'ai reçu à bras ouverts tous ceux qui
» ont pu s'y rendre , je les ai rassemblés dans les emplacements
» des *Miao* , & j'ai ordonné au *Tche-fou* (au Gouverneur de
» la ville pour le Peuple) de donner tous ses soins à ce qu'ils ne
» manquaient de rien. Je ne saurois dire encore à Votre Majesté
» à quoi peut se monter à-peu-près la perte générale qu'a occa-
» sionnée cette terrible inondation. Tout le terrain qui est entre
» le fleuve & le lac , les bords de l'un & de l'autre , tant au
» nord qu'au midi , jusqu'à une très-grande distance , ne font
» ensemble qu'une même masse d'eau. Combien de maisons
» abattues , de villages renversés , & d'hommes submergés
» dans cette terrible catastrophe ! je me transporte de tems
» en tems dans les lieux où j'ai rassemblé ceux qui se sont
» réfugiés ici , pour leur dire quelques paroles de consolation ,
» & les exhorter à la patience. Je leur ai promis d'instruire
» Votre Majesté de leur malheur , & de lui dire qu'ils avoient
» tout perdu.

» Je réponds à *Yukingao* , en le louant de sa conduite ; &
» je lui ordonne de redoubler ses soins en faveur de ces pau-
» vres infortunés , en l'autorisant à faire , à mes frais &
» dépens , tout ce qu'il croira nécessaire pour leur soulagement

» présent & à venir. Je lui enjoins de les consoler de ma part,
 » & de les exhorter à s'abstenir de tout murmure, mais à se
 » résigner entièrement à la suprême volonté du *Tien* ».

Avant l'époque de cette inondation, un fléau d'un autre genre s'étoit fait sentir dans la Province du *Sée-tchouen*. *Pao-ning*, qui est *Tsong-tou*, de cette Province, l'annonce à l'Empereur en ces termes.

« *Pao-ning* fait savoir à Votre Majesté, que le 6 & le 7 de la
 » cinquième Lune (c'est-à-dire le premier & le second de Juin,
 » 1786), on a ressenti à *Tcheng-tou-fou*, quelques secousses de
 » tremblement de terre. Ces secousses ont été assez foibles,
 » parce que c'étoit là où il finissoit. Mais à *Tsing-hi-hien*, à
 » *Tchou-tcha*, à *Hoa-ling-ping*, à *Tay-ning-yng*, à *Lou-ting-*
 » *kiao*, à *Hiun-tfien*, à *Ouen-lou-koan*, & sur-tout à *Ta-tfien-*
 » *lou*, il a été des plus funestes, parce qu'il a été des plus
 » violens. J'étois alors en chemin pour la visite des villes &
 » villages de la Province qui sont au midi de *Tcheng-tou-fou*. A
 » chaque pas je rencontrois quelques couriers courant en poste
 » après moi pour m'annoncer cette fâcheuse nouvelle, & me
 » faire part des désastres arrivés dans les lieux d'où ils étoient
 » partis. A les entendre, les *Miao*, les Tribunaux, les Edifices
 » publics, les Maisons des particuliers, avoient presque tous
 » été renversés, & avoient écrasé de leur chute une quantité
 » prodigieuse, tant hommes que femmes & enfans. Je regar-
 » dois ce récit comme exagéré; mais le principal Mandarin
 » de *Kien-tchang-fou*, qui s'est transporté lui-même sur les
 » lieux, m'a assuré que tout ce qu'on m'avoit dit, n'étoit
 » malheureusement que trop vrai. Mon devoir est d'en infor-
 » mer Votre Majesté, en attendant que j'aie tout vu par moi-
 » même. J'irai d'abord à *Ta-tfien-lou* pour ordonner les répa-
 » rations nécessaires. Cet endroit est des plus importants, il

434 EXTRAIT D'UNE LETTRE

« communique avec les *Miao-tse*, & avec toutes les hordes
 « du *Si-tsang*. On ne sautoit être trop attentif à ce qu'il soit
 « toujours en bon état. En partant, je remettrai les sceaux de
 « *Tsong-tou* au Trésorier général de la Province, pour terminer
 « les affaires pendant mon absence ».

L'Empereur le loue de son attention, & lui ordonne de faire travailler incessamment aux réparations de tous les Edifices publics qui ont souffert du dommage, de secourir aux dépens de son trésor, tous ceux qui en auront besoin, soit pour relever leurs maisons abattues par le tremblement de terre, soit pour procurer la subsistance, &c.

Je comptois terminer ici ma lettre ; mais en parcourant les *Chang-yu* du mois dernier, je viens d'en rencontrer un qui mérite d'avoir sa place à la suite de ceux qui ont contribué à vous donner une idée du gouvernement paternel de Sa Majesté Tartaro-chinoise.

« *Chang-yu* du second de la septieme Lune (du 26 Juillet
 « 1786).

« *Pi-yuen*, Vice-roi du *Ho-nan*, me fait savoir que dans
 « le courant de ces dernieres années, il s'est glissé dans les
 « lieux que j'ai confiés à ses soins, une espèce de monopole
 « au préjudice du Peuple qu'il gouverne, qu'il est de ma justice
 « de réprimer.

« Durant le cours des trois dernieres années, la sécheresse
 « a été extrême dans la Province du *Ho-nan*. Les propriétaires
 « des terres, forcés de les laisser incultes, les avoient comme
 « abandonnées, & n'ont vécu pendant tout ce tems qu'au
 « moyen des secours que je leur ai procurés. Je suis le pere de
 « tous mes sujets. Quand parmi eux il s'en trouve qui sont dans
 « le besoin, & hors d'état de se procurer par leur industrie
 « ou par leur travail, de quoi subsister, je regarde comme

» un de mes premiers devoirs , de les secourir. Depuis environ
» dix ans , il ne s'est pas trouvé une seule année où quelques
» Provinces n'aient souffert par les fléaux de la sécheresse ou
» des inondations : mes trésors & mes greniers ont été ouverts
» en leur faveur , en proportion de leurs besoins.

» L'année dernière , la sécheresse fut extrême dans les Dis-
» tricts de *Fen-tcheou* , de *Kiang-tcheou* & autres de la Pro-
» vince du *Chan-si*. Je députai *Leang-tun-chou* pour s'informer
» des nécessités de mon Peuple de ces différens lieux , avec
» ordre de lui procurer à mes frais tous les soulagemens néces-
» saires. Les habitans de cette Province ne peuvent pas ignorer
» les preuves d'affection & de tendresse que je leur ai données
» en particulier dans cette occasion. Mais ils doivent savoir aussi
» que , si je me suis montré en père tendre envers eux , je dois
» les mêmes marques de tendresse à ceux des autres Provinces ,
» parce que les uns & les autres sont également mes enfans.
» La justice n'admet aucune prédilection. La même justice
» exige de ceux du *Chan-si* , de ne pas trouver mauvais que
» je les fasse rentrer dans le devoir lorsqu'ils s'en écartent.

» Le Vice-roi du *Ho-nan* m'avertit qu'un grand nombre
» d'entre eux , se croyant plus riches que la plupart de ceux de la
» Province qu'il gouverne , avoient profité de l'état de misère
» où ces derniers se trouvoient réduits par défaut de récoltes ,
» pour acheter d'eux & à vil prix , les terres dont ils étoient
» possesseurs ; de sorte que la majeure partie des terriens d'une
» partie de la Province du *Ho-nan* , sont des hommes de la
» Province du *Chan-si*. Maintenant que les saisons ont repris
» leur cours ordinaire , & que le Ciel , devenu plus favorable ,
» a accordé à la Province du *Ho-nan* , les pluies qu'il lui
» avoit refusées pendant trois années consécutives , les anciens
» propriétaires voudroient bien rentrer dans leurs droits , en

» revenant sur des ventes qu'une extrême nécessité les avoit
» obligés de faire.

» Je fais que ceux du *Chan-si* sont industrieux, laborieux &
» economies ; & que c'est par ces qualités, dont on leur fait
» honneur dans tout l'Empire, qu'ils trouvent le moyen de s'en-
» richir : jusques-là ils ne méritent de ma part que des eloges ;
» mais quand ils feront servir leurs richesses au préjudice de
» mes autres sujets ; mais quand par un monopole odieux, ils
» acquerront peu-à-peu, & à vil prix, des terres dont un
» grand nombre de mes autres sujets tiroient leur subsistance
» & celle de leurs familles, en les cultivant & les faisant va-
» loir : alors je les tancerai, je sévirai contre eux, & je les
» punirai suivant la nature de leurs délits.

» Ce seroit ici le cas d'ordonner des recherches rigoureuses
» sur les moyens employés par eux pour l'acquisition des mai-
» sons & des terres qu'ils possèdent dans le *Ho-nan* & ailleurs ;
» mais j'aime mieux les exhorter en pere tendre, à rentrer en
» eux-mêmes, & à faire de leur plein gré, ce que la justice
» & l'honneur exigent de concert dans la position où ils se
» trouvent. C'est pourquoi j'ordonne au Vice-roi de se con-
» tenter pour le présent de leur intimer mes intentions, & de
» les engager par les voies de douceur, à rendre aux anciens
» propriétaires, les terres & les maisons qu'ils avoient aliénées
» dans le tems où, pressés par le besoin, ils n'avoient pas
» d'autre moyen pour se procurer de quoi vivre. Si les injustes
» acquéreurs se refusent à des accommodemens honnêtes ; si
» comme des enfans mal nés, ils n'ont pas les sentimens qu'ins-
» pire la piété filiale envers leur pere commun, qu'ils sachent
» que je les traiterai, comme ils le méritent. Usant alors
» de toute mon autorité, je me conduirai à leur egard autant
» en juge sévère, qu'en Souverain equitable.

» Qu'on

» Qu'on envoie ces paroles à *Ifanga*, avec ordre de ma
 » part de les faire afficher dans tous les carrefours de Péking,
 » pour l'instruction du Public. En voulant qu'on les affiche à
 » Péking, j'ai en vue d'engager tous les Mandarins, grands &
 » petits, Marchands, Ouvriers, & autres de la Province du
 » *Chan-fi* qui se trouvent en grand nombre dans cette Capitale,
 » d'écrire, ou faire savoir par quelque autre voie, à leurs parens,
 » alliés & amis qui peuvent se trouver dans le cas d'avoir
 » acheté les maisons & les terres de ceux du *Ho-nan*, que
 » c'est véritablement mon intention qu'ils les restituent aux
 » anciens propriétaires; que ce n'est pas pour les dépouiller,
 » ni pour leur porter le moindre préjudice que j'en agis ainsi,
 » mais uniquement pour satisfaire à un devoir de justice. Je
 » suis le pere de ceux du *Chan-fi*, comme de ceux du *Ho-nan*;
 » je les aime les uns & les autres d'une tendresse egale; &
 » pour leur en donner une preuve certaine, j'ordonne à *Pi-*
 » *yuen* de faire enforte que ceux de la Province qu'il gou-
 » verne, ne se prévalent pas de mes ordres pour exiger des
 » acquéreurs de leurs maisons & de leurs terres, qu'ils les leur
 » restituent, sans faire entrer en ligne de compte, ce qu'ils ont
 » dépensé pour les améliorer. J'ose me flatter que les uns &
 » les autres, en fils obéissans & respectueux, se conduiront
 » suivant les intentions de leur pere commun ».

Sa Majesté ne s'est point flattée en vain. Cette affaire s'est
 terminée à son gré, sans discussion ultérieure, sans procès &
 sans mécontentement d'aucune des deux parts. Du moins c'est
 ainsi que le lui a annoncé le Vice-roi *Pi-yuen*, en lui faisant
 envisager cette réussite comme l'effet du respect & de l'amour
 que tous ses sujets avoient pour elle. L'Empereur de son côté,
 satisfait de la conduite du Vice-roi dans cette occasion, vient
 de le récompenser, en l'élevant à la dignité de *Tsong-tou*.

Akoui n'a point encore porté de jugement définitif sur la conduite de *Foulahoun* ; il continue ses informations à petit bruit, & fait part à son maître de tout ce qu'il apprend. Il y aura bien des Mandarins impliqués dans l'affaire de ce *Tsong-tou*. Déjà le Vice-roi du *Tché-kiang* est cassé, & livré à *Akoui* pour être examiné & jugé. Le sujet de sa disgrâce est d'avoir été d'accord avec *Foulahoun*, & d'avoir fait son éloge lorsqu'il fut chargé par Sa Majesté de lui rendre compte de la manière dont il gouvernoit quand il étoit à la tête de la Province du *Tché-kiang*. « Si les grands Mandarins s'entendent pour me » tromper, dit l'Empereur à cette occasion, comment pour- » rai-je faire rentrer dans la bonne voie ceux d'entre eux qui » s'en écartent, corriger les abus, & gouverner l'Empire à » l'avantage commun de tous mes sujets ? Je ne puis pas tout » voir par moi-même : si ceux qui sont chargés de m'éclairer » ne me donnent que de fausses lumières, comment pourrai-je » me conduire sûrement ? &c. *Ya-té* (c'est le nom du Vice- » roi du *Tché-kiang*) m'en a imposé sur le compte de *Fou- » lahoun*. Il m'en a fait les plus brillans éloges, tandis qu'il ne » pouvoit pas ignorer que sa conduite étoit très-répréhen- » sible. Il n'est guère possible que ces deux hommes ne soient » complices des mêmes fautes. Je casse *Ya-té*, & j'ordonne » qu'il soit conduit à *Akoui*, qui l'examinera & le jugera, &c. »

La réputation du grand Général est, à tous égards, si bien établie ici, que depuis l'Empereur jusqu'au moindre de ses sujets, tant Mantchoux que Chinois, personne n'est tenté de le désapprouver dans quoi que ce puisse être.



EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT , MISSIONNAIRE ;

Ecrit de Peking, le 14 Septembre 1786.

DANS ma Lettre du 20 Mai (1), je vous ai fait part du triste état où l'intempérie des saisons avoit réduit le Peuple chinois de quelques-unes des Provinces de ce vaste Empire. L'étendue de cet Empire , toute vaste qu'elle est , n'est déjà plus en proportion avec le nombre de ceux qui l'habitent. Ce nombre augmente au moins de deux cinquièmes , de génération en génération , & les générations se succèdent rapidement ; mais l'étendue reste toujours la même : car je ne compte point les déserts de la Tartarie , où la politique actuelle des Mantchoux ne permet pas aux Chinois d'aller s'établir. Un concours de causes physiques, morales & civiles contribue à la propagation de l'espèce dans ces climats ; & rien ou presque rien ne s'oppose à elle. Point de guerre au-dehors pour les Chinois : quand il y en a quelqu'une , ce sont les Mantchoux qui la font ; point de peste au dedans ; point , ou presque point de ces maladies épidémiques, qui , dans notre Europe , enlèvent quelquefois , dans une seule saison , plus d'individus qu'il n'en naît dans l'espace de plusieurs années. Otez la petite-vérole , qui moissonne ici en même raison à-peu-près que dans notre Europe , il n'y a guère que la famine qui puisse elaguer le superflu de la race humaine , & encore ce fléau n'est jamais général. Il ne s'étend pour l'ordinaire que dans deux ou trois Provinces. Le plus grand ravage qu'il ait fait de mémoire d'homme , est celui dont je vous ai entretenu.

(1) Imprimée ci-devant page 417.

Pour adoucir en quelque sorte ce qu'un pareil tableau pouvoit présenter d'affligeant, j'ai tâché de l'enchâsser dans un cadre qui pût fixer sur lui l'attention, & le rendre même intéressant. S'il est triste de voir des hommes dans les souffrances, & parmi les horreurs de la mort, il est consolant d'apprendre en même tems qu'il y a d'autres hommes qui travaillent de toute l'étendue de leurs forces, pour leur procurer du soulagement. C'est en particulier ce qu'a fait l'Empereur dans le courant de cette année. Il s'est montré généreux & compatissant, avec tout l'avantage du rang qu'il occupe; & n'eût-il donné dans tout le cours de son long regne que cette seule preuve de sa bienfaisance, on seroit suffisamment autorisé à joindre à l'auguste nom de *fiis du Ciel*, dont l'usage l'honore, le glorieux titre de *Pere du peuple*, que lui ont acquis ses nombreux bienfaits. Je vous ai déjà détaillé une partie de ce qu'il a fait en faveur de ceux de ses sujets qui étoient dans le besoin, en leur distribuant les grains de ses greniers & l'argent de ses propres trésors pour les mettre en état de pouvoir s'en procurer d'ailleurs.

Ces secours ne sont pas les seuls qu'il leur ait donnés : il a mis en œuvre tout ce qu'une politique bienfaisante a pu lui suggérer pour leur en procurer d'accessoires, en les occupant de travaux utiles qui tendoient à la même fin. Ce sont ces travaux que je me propose de vous exposer. Le détail dans lequel je vais entrer, vous présentera tout simplement la manière dont on s'y prend ici, pour tirer parti d'une populace immense qui n'a de ressource pour vivre que celle du travail de ses mains.

Aux premières nouvelles qui viennent à l'Empereur de la continuité de la sécheresse dans les Provinces, en particulier de *Kiang-nan*, *Ho-nan* & *Chan-tong*, Sa Majesté ordonna à

les Mandarins d'occuper tous les hommes sans aveu, qu'une disette des choses nécessaires à la vie pouvoit porter à des extrémités fâcheuses, contraires à la tranquillité publique; & d'imaginer pour cela quelques entreprises dont l'exécution, exigeant un grand nombre de travailleurs, seroit en même tems d'une utilité réelle à l'Etat: sur cet ordre, le Tribunal qui a inspection sur les ouvrages publics, & qu'on nomme ici *Koung-pou*, lui présenta l'écrit suivant en forme de supplique.

« Nous avons fait des recherches sur l'état actuel du canal
» entre les huit ecluses; & nous avons trouvé que depuis l'écluse
» de *Tchang-keou*, jusqu'à celle de *Han-ichoang* dans le *Chan-*
» *tong*, le fond est d'un gros sable & de petits cailloux, dont
» une boue épaisse forme un tout d'une consistance solide;
» que depuis l'écluse de *Han-ichoang*, jusqu'à celle de *Hoang-*
» *lin*, le fond est de petits cailloux sans boue, mais au-dessous
» de ces petits cailloux, est une espèce de tuf d'une assez
» grande dureté, lequel, à ce qu'on prétend, étoit l'ancien
» lit d'une petite rivière. Il nous paroît à propos, & même
» nécessaire, de creuser cet endroit du canal, jusqu'à la pro-
» fondeur de cinq pieds au-dessous de celle qu'il a déjà: ce
» qui demande un grand travail & beaucoup de monde. Les
» circonstances semblent favoriser en tout point l'exécution
» de cette entreprise.

« Ci-devant, les Mandarins de la Province de *Chan-tong*,
» en informant Votre Majesté de l'état du canal entre les huit
» ecluses, lui avoient dit, qu'après avoir examiné par eux-
» mêmes, & s'être informés auprès de gens experts de tout
» ce qui concernoit ce canal, dans les différens lieux de leurs
» districts, ils s'étoient convaincus de la nécessité d'y faire des
» réparations, & d'en faire enlever cette quantité prodigieuse
» de sable, de petits cailloux, & autres débris des montagnes.

» voisines qui y avoient été entraînés par les grandes pluies
» de chaque année , & en avoient exhaussé le fond.

» Votre Majesté appointa leur requête , & les réparations
» eurent lieu ; mais il y a de cela bien du tems. Depuis
» les pluies ont charrié , comme à l'ordinaire ; & les répara-
» tions n'ont été faites que superficiellement. On s'est con-
» tenté de nettoyer chaque année le fond du canal jusqu'à la
» profondeur d'environ un pied , & quelquefois même de deux
» ou trois pouces seulement. Aujourd'hui , les anciens dépôts
» de sable & de cailloux , mêlés avec l'argile , ont beaucoup
» exhaussé ce fond , qui est devenu d'une dureté approchant de
» celle de la pierre. Nous pensons qu'une réparation entière
» & solidement faite est devenue d'une nécessité absolue ; &
» que c'est par elle qu'il faut commencer. *On doit creuser le*
» fond ou lit actuel , jusqu'à la profondeur de cinq pieds.

» Pour ce qui est de cette partie qui est à *Ta-fou-keou* , la
» difficulté ne sera pas si grande , parce que les eaux de la
» montagne n'y entraînent que du sable & un peu de terre.
» Après les pluies l'eau s'écoule peu-à-peu , & emmène avec
» elle une partie de cette terre. Ce qui en reste n'est pas suffi-
» sant pour lier le sable , & lui donner de la consistance.
» L'hiver dernier on commença à y travailler. Le salaire des
» ouvriers est le même que celui de ceux qui travaillent à
» l'entretien du *Cha-kiang* , c'est-à-dire , qu'il en coûte deux
» mille onces d'argent pour creuser l'espace de dix pieds quarrés
» pour chaque , à un pied de profondeur. Les comptes , tant
» anciens que nouveaux , sont tous d'accord sur ce point. Nous
» nous en sommes assurés par nous-mêmes , & nous croyons
» que c'est à quoi on peut s'en tenir , pour cet endroit seule-
» ment , à cause de la facilité du travail.

» Il n'en doit pas être ainsi pour les lieux d'un travail plus

» pénible ou plus long. En compulsant nos registres, nous
» avons trouvé qu'en l'année quarante-septieme de *Kien-long*
» (en 1782) lorsqu'on nettoya le lit de la petite riviere *Yn-kia-*
» *ho* , on paya les ouvriers sur le pied de ceux qui travaillent
» au *Cha-kiang*. La partie du canal prise dans cette petite
» riviere , est au niveau de huit ecluses. Elle a douze mille
» quatre cens *tchang* de longueur (le *tchang* est la mesure de
» dix pieds) dans l'espace de dix lunaisons : on creusa seulement
» sept mille deux cens quarante-cinq *tchang* , dont il n'y eut
» que cinq cens quatre-vingt onze *tchang* qui furent payés
» comme on paie les travaux ordinaires qui se font sous les
» eaux.

» Les circonstances présentes demandent une augmenta-
» tion , tant dans ce qui concerne les travaux que dans le
» salaire des travailleurs. Nous attendons avec respect les
» ordres de Votre Majesté ».

L'Empereur leur répondit en leur ordonnant de se consulter
avec les Mandarins du lieu , & de faire , de concert avec eux ,
tout ce qu'ils croiroient pour le mieux & au plus grand avan-
tage du Peuple , eu egard aux circonstances.

Quelques jours après le Vice-roi du *Ho-nan* ecrivit à Sa
Majesté pour lui proposer l'entreprise d'un ouvrage public
qui devoit procurer à la Province qu'il gouverne , un grand
avantage présent & à venir. Les lettres de ce Vice-roi vous
mettront au fait de la nature de l'entreprise , des dépenses néces-
saires pour la mettre en exécution , & de l'objet qu'on a en
vue en l'exécutant.

« Dans le district de *Kai-fong-fou* , il y a une riviere à
» laquelle il ne manque qu'un peu plus de profondeur pour être
» navigable en tout tems , puisqu'elle l'est pour l'ordinaire dans
» le tems de la crue des eaux. Maintenant que le Peuple de ces

» quartiers est dans une extrême misère, & que l'aridité
 » absolue dont y est la terre ne lui permet aucun genre de
 » culture, j'ai projeté de fournir à ce pauvre Peuple de quoi
 » pouvoir subsister du travail de ses mains, en l'occupant à
 » creuser à cette riviere un lit tel qu'il le faut, pour que les
 » bateaux de transport puissent y faire route en toute sûreté.
 » J'en ai délibéré avec les autres Mandarins-du lieu, & nous
 » en avons conclu tout d'une voix, que ce projet etant très-con-
 » forme aux intentions de Votre Majesté, nous n'avions rien
 » de mieux à faire que d'en venir promptement à l'exécution,
 » sauf à l'interrompre au premier ordre que nous en recevrons.
 » En attendant nous envoyons la carte de cette riviere, ses
 » dimensions en longueur, largeur & profondeur, avec un
 » à-peu-près des dépenses qu'il faudra faire pour la mettre
 » en état.

» Cette riviere porte le nom de *Kou-lou*, elle a sa source
 » dans la montagne de *Ta-tcheou-chan* près de *Joung-yang*,
 » & sort de cette montagne, avec les eaux qui forment ensuite
 » la riviere de *King-so*. Ce n'est qu'une seule & même riviere
 » jusqu'à *Tcheng-tcheou*. Là elle se partage en deux branches
 » dont l'une est appelée *Ly-ho* & l'autre *Kou-lou*; l'une &
 » l'autre ont leur cours du nord-ouest au sud-est; *Ly-ho* coule
 » un peu plus vers le sud, & s'est maintenue jusqu'à présent
 » dans son état de riviere, quoique engorgée de tems en tems
 » par les sables qu'y entraînent les pluies. Il s'agit de la nettoyer,
 » & de creuser un lit au *Kou-lou*, dans l'endroit même où sont les
 » traces de l'ancien.

» Nous avons publié notre projet par une affiche, dans
 » laquelle nous invitons tous ceux qui n'avoient pas de quoi
 » vivre & qui étoient en état de travailler, à se rendre sur les
 » lieux, sous la promesse de leur fournir tous les instrumens
 » nécessaires

» nécessaires au travail, de les habiller, de les loger, de les
» pourrir, & de leur donner en sus de l'argent pour sustenter
» leurs familles dans les lieux propres de leur séjour ordinaire.

» Peu de jours après cette publication, nous eûmes à nos
» ordres plus de dix mille hommes prêts à les exécuter. Nous
» les occupâmes d'abord à construire des baraques avec des
» nattes, pour les mettre à couvert, & leur servir de loge-
» mens; à voiturier des vivres pour leur nourriture; & à tout
» disposer pour commencer l'ouvrage. Nous avons nommé
» des Mandarins pour maintenir l'ordre parmi eux. Nous
» n'attendons, pour leur faire mettre la main à l'œuvre, que les
» derniers ordres de Votre Majesté ». L'Empereur répondit
à cette lettre, par ces mots écrits de son propre pinceau.
*Vous entrez parfaitement dans mes vues; j'approuve tout ce
que vous avez fait, & je m'en rapporte à vous pour ce qui
reste à faire. Je suis persuadé qu'il résultera un double avantage
de l'exécution de votre projet; l'avantage de tout le Peuple
de ces cantons, & celui du commerce en général.*

En conséquence de cette approbation, le Vice-roi suivit son
plan, & en envoya à l'Empereur un exposé un peu plus détaillé
que celui qu'il lui avoit envoyé d'abord. En voici le précis.

» Depuis *Tcheng-tcheou*, où les eaux se partagent en deux
» branches, & où commence la rivière dite *King-so*, ou sim-
» plement *King-choui*, jusqu'au pont *Tchang-hou-kiao* du
» bourg *Tchoung-mou-hien* d'un côté; & depuis l'extrémité
» du district du bourg *Hiang-fou-hien* jusqu'au bourg *Fou-
» keou-hien*, l'espace en longueur est de trois *ouan*, neuf mille
» quatre cens quatre-vingt-six *tchang* (1); la largeur est de

(1) Un *ouan* est l'expression Chi-
noise du nombre de dix mille; & un
tchang est la mesure de dix pieds.

Ainsi l'espace en longueur qu'on
désigne ici, exprimée à notre ma-
nière, est de 394,860. pieds.

» quatre *ichang* (quarante pieds) ; il suffira de donner à l'an
 » cien lit, deux pieds de plus en profondeur. Tout compte fait,
 » je crois que la dépense n'ira guere au-delà de vingt mille
 » quatre cens trente-six onces d'argent. De l'autre côté, depuis
 » le même pont de *Tchoung-mou-hien* jusqu'à *Ly-ou-ichoung*
 » & *Hiang-hou-hien*, le lit de la riviere se trouve presque
 » entièrement comblé par les dépôts que le *Hoang-ho* y laissa
 » dans son débordement de la vingt-sixieme année de *Kien-*
 » *long* (en 1761) : il faudra le creuser de nouveau. L'espace
 » à creuser est de seize mille cent trente *ichang* en longueur
 » (c'est-à-dire, de cent soixante-un mille trois cens pieds) de
 » dix *tchang* (cent pieds), d'un bord à l'autre, en diminuant
 » insensiblement cette largeur jusques vers le fond, qui ne sera
 » que de quatre *ichang* (quarante pieds), & d'un *ichang*
 » (dix pieds) en profondeur. J'ai supputé ce qu'il en pourra
 » coûter pour cet article, & j'ai trouvé que je pourrai m'en
 » tirer moyennant la somme de quatre-vingt-onze mille quatre
 » cens cinquante-sept onces d'argent. Mais ce n'est pas tout : il
 » faut, après avoir creusé, faire battre le fond & les côtés, pour
 » consolider l'ouvrage, & empêcher que la terre ne s'eboule :
 » il faudra, suivant mon calcul, dépenser encore la somme de
 » vingt-quatre mille quatre cens onces d'argent ; ce qui revien-
 » dra, pour le total de la dépense, à cent trente-six mille trois
 » cens quatre onces d'argent ». L'Empereur lui répondit par un
 simple *Tchi-tao-leao*, ce qui signifie, *je suis au fait* ; mais en
 style du pays, cela veut dire : *qu'il fasse comme il le jugera à*
propos, conformément à ce qu'il a représenté.

Les réparations publiques, pareilles à celles dont je viens
 de parler, ont eu lieu dans plusieurs autres districts des Pro-
 vinces qui ont été le plus exposées au fléau de la disette. Il
 est inutile que j'en parle ici. Ce que j'ai dit suffit de reste

pour donner une idée de la maniere dont l'Empereur concourt au soulagement de ceux de ses sujets qui sont dans la misere. Sa politique bienfaisante n'a pas oublié la capitale & ses environs. Elle avoit prévu qu'un grand nombre de ceux qui ne pouvoient pas subsister dans leur patrie , viendroient chercher leur subsistance à Péking , auprès de leur pere commun. Elle a imaginé de quoi les occuper , en les employant à des travaux de différens genres , dirigés vers l'utilité publique , ou pour l'embellissement des édifices consacrés au culte , & de ses propres palais. Ci-devant , c'est-à-dire , il y a une vingtaine d'années , plus ou moins , l'Empereur , voulant tirer parti de tout le terrain inculte qui avoisine ses maisons de plaisance de *Yuen-ming-yuen* , y avoit fait construire des rizieres immenses , dont le produit annuel pût être une ressource assurée & toujours prête en cas de besoin. La position de tous ces terrains , peu éloignés des montagnes , les rendoit très-propres à être inondés chaque année par le superflu des eaux qui coulent de ces mêmes montagnes , pour former les différentes branches de la riviere qui vient baigner les murs de Péking ; & plus largement encore , par les grandes pluies de la septieme lune. Une partie de ces eaux fertilisoit les rizieres , mais ce qui en restoit étoit plus que suffisant encore pour rendre les champs voisins marécageux & peu susceptibles de culture. L'Empereur para à cet inconvénient , au moyen d'un canal qu'il fit creuser depuis le pied de la montagne dite *Hiang-chan* , jusqu'à la riviere , près du fauxbourg de la ville du côté de l'ouest , ce qui comprend un espace d'environ trois lieues en longueur. La largeur & la profondeur de ce canal n'étoient pas egales par-tout. On avoit eu egard à la pente plus ou moins grande du terrain , & à sa position plus ou moins voisine des lieux plus sujets que les autres à être inondés.

Par laps de tems, & faute de réparations annuelles, la quantité des sables que les vents y avoient accumulés, jointe à l'eboulement de ses bords, l'avoient presque entièrement comblé dans une partie de sa longueur. On l'a creusé de nouveau, en lui donnant une largeur & une profondeur beaucoup plus grandes qu'auparavant. Voilà déjà bien des hommes qui ont été soustraits à l'oïiveté & à la misere, par des travaux qui leur ont fait gagner leur vie, en même tems qu'ils sont utiles au public.

D'autres hommes, pour le moins en aussi grand nombre, ont été employés à différens ouvrages pour l'embellissement du magnifique palais que l'Empereur s'est fait construire dans l'enceinte même du Palais impérial, pour s'y retirer lorsque après avoir atteint la quatre vingt-fixieme année de son âge, il abdiquera l'Empire, & ne se mêlera plus des affaires du gouvernement. *C'est-là, a-t-il publié plus d'une fois, qu'il coulera les derniers jours de sa vie dans les douceurs méritées d'un heureux loisir, si le Ciel permet qu'il pousse sa carrière jusqu'au terme qu'il a fixé pour son abdication.* Ce palais d'attente est déjà achevé & meublé en partie, à la maniere du pays. L'Empereur y a ajouté tout ce qui étoit plus particulièrement de son goût, en fait des curiosités étrangères; & chaque jour il ajoute quelque chose de nouveau. C'est un délassement qu'il prend, après avoir vaqué avec ses Ministres aux affaires de l'Etat.

Le desir sincere de secourir le plus grand nombre d'indigens qu'il lui sera possible, sans favoriser le moins du monde la paresse, lui a fait venir la pensée de décorer l'extérieur de ce même palais de plusieurs *Pei* sur lesquels on doit graver les principaux événemens de son glorieux regne. Plusieurs milliers de travailleurs se sont transportés dans les carrieres de marbre,

pour en détacher des blocs de quinze à vingt pieds en quarré, & d'une épaisseur proportionnée; plusieurs autres milliers ont été occupés à les transporter, à les tailler, à leur donner la forme, à y graver les caractères, & à les placer sur leurs piédestaux, qui sont eux-mêmes des blocs énormes sculptés en forme de tortue.

Outre ces *Pei*, Sa Majesté Impériale en a fait eriger d'autres, tout-à-fait semblables quant à la masse, à la matière & au travail, dans les Cours du *Ty-ouang-miao*; c'est-à-dire de ce *Miao* où les tablettes de tous les Souverains qui ont été reconnus pour légitimes Empereurs de la Chine, depuis *Fou-hi* jusqu'à *Yong-tcheng* inclusivement, sont déposées & rangées par ordre chronologique, sur des gradins qui ne ressemblent pas mal à ceux de nos autels. C'est dans la salle particulière où sont ces tablettes, que l'Empereur, après avoir reçu les hommages solennels des Princes, des Grands & des Mandarins qui sont censés les représentans de la grande famille de l'Empire, se rend en personne, au renouvellement de chaque année, pour rendre les siens à la représentation de tous les Souverains qui l'ont précédé.

Il n'est pas nécessaire de vous faire remarquer que de tels ouvrages qui se feroient chez vous au moyen de deux ou trois cens ouvriers, dans un court espace de tems, à l'aide des machines, ne peuvent se faire ici que très-lentement, & en y employant des milliers de bras. Ainsi l'exige l'énorme population du pays. Il faut que tout le monde vive; & comme la classe de ceux qui doivent vivre du travail de leurs mains est la plus nombreuse, la sage politique du Gouvernement est de leur procurer à tous de quoi travailler, parce qu'alors ils ne pensent ni à remuer, ni à se plaindre; & comme ils se contentent de peu, leur sort leur paroît doux s'ils ont un peu de

riz & quelques herbes salées pour leur entretien & celui de leurs familles.

Je termine ici tous ces détails d'ouvrages entrepris en faveur du menu peuple, pour entrer dans d'autres détails plus minutieux encore, mais qui ont rapport à une classe plus relevée, qui est celle des Lettres. Ces détails éclairciront une contradiction apparente qui se trouve dans le nombre des volumes qui doivent composer la collection que l'Empereur fait imprimer, & que je ne porte qu'à cent soixante-huit mille volumes, tandis que dans une lettre antérieure à la mienne (1) on portoit ce nombre à six cens mille. Il peut se faire que je confonde la collection entière, avec le nombre des volumes qu'on n'avoit pas encore livrés à l'impression; ou ces derniers avec le nombre total. Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de m'informer auprès de quelqu'un exactement instruit, pour pouvoir vous dire de quel côté est l'erreur. Vous pourrez le conclure vous même, si vous voulez vous donner la peine de combiner les différens articles des comptes d'un nouveau genre qu'on a rendus à l'Empereur, & que Sa Majesté a rendus publics dans un *Chang-yu*, tombé de son pinceau le 14 de la troisième Lune de la cinquante-unième année de son glorieux règne. Le voici traduit littéralement, à l'exception de quelques mots, tels par exemple que ceux qui expriment certains nombres. Pour ne pas m'exposer, en les nommant à notre manière, à confondre les *ouan* avec les *tsien*, c'est-à-dire, les dizaines de mille avec les simples mille, & autres pareils nombres, je les exprimerai à la Chinoise, sauf à en donner l'explication par parenthèse, quand je le croirai nécessaire. ●

(1) Cette Lettre est de M. Bourgeois, Missionnaire, & est imprimée Tome XI, page 579.

Chang-yu (discours d'en haut).

« A l'occasion de la collection de tous les Ouvrages qui
» doivent entrer dans les quatre Bibliothèques de l'Empire ,
» & dont les autographes se gravent & s'impriment successi-
» vement , le censeur de la Ville de *Tcho-tcheou* m'a présenté
» une supplique , dans laquelle il me représente qu'il seroit à
» propos de faire compter tous les caractères qui sont entrés
» dans cette collection , d'en confronter le nombre total avec
» la somme totale employée pour les faire écrire , & de s'assurer
» par-là , de la fidélité de ceux qui ont été chargés de payer
» l'honoraire des Ecrivains » :

« Ayant egard à cette représentation , j'ai ordonné à *Lieou-*
» *young* d'en remplir l'objet conjointement avec *Fou-ichang-*
» *ngan* , *Ouang-kié* , *Hou-ki-tang* , *Soulinga* & *Lé-pao*. En
» conséquence de mes ordres , *Lieou-young* & les autres m'ont
» rendu compte de la manière dont ils les ont exécutés , &
» m'ont présenté l'écrit suivant.

« Nous *Lieou-young* , l'un des adjoints des Ministres &
» premier Président du Tribunal qui a inspection sur les ouvrages
» publics , & les autres , représentons respectueusement à
» Votre Majesté , que depuis la trente-huitième année de son
» glorieux règne , jusqu'à l'année courante qui en est la cin-
» quante-unième , le nombre des caractères qu'on a écrits pour
» le recueil général des livres qui doivent entrer dans les quatre
» Bibliothèques , est immense ; & qu'il seroit très-difficile de les
» compter. Plus de deux mille Ecrivains ont été occupés de
» ce seul objet , & tous ont reçu dans le tems la juste rétribution
» de leur service plus ou moins long.

« Maintenant , pour savoir ce que chacun d'eux a reçu en
» proportion du nombre de caractères qu'il a écrits , nous

» avons cru qu'il suffisoit, pour entrer dans les vues de Votre
 » Majesté, d'apprécier *à-peu-près* le nombre total des caractères
 » écrits : & voici la manière de procéder que nous avons
 » suivie.

» Nous avons partagé le nombre des volumes qui sont
 » entrés dans la nouvelle collection, en trois parties égales,
 » autant que nous avons pu en juger au premier coup-d'œil.
 » Nous avons compté le nombre des caractères de l'une de
 » ces trois parties, & nous avons trouvé qu'il se montoit à
 » sept *ouan* de *ouan*, trois mille quatre-vingt-un *ouan*, neuf
 » mille. Les Ecrivains n'ont pas été tous de même force, ni
 » d'un mérite égal; il s'en est trouvé qui écrivoient très-vîte,
 » & d'autres très-lentement. Les plus expéditifs peuvent avoir
 » écrit deux cens *ouan* de caractères chacun, ceux du second
 » ordre, environ cent cinquante ou soixante *ouan*, & les plus
 » tardifs un peu moins. Il y a ici quelques observations à faire
 » sur la différence qu'il y a de travail à travail, en écrivant
 » les caractères ordinaires, ou ceux qui étoient en usage dans
 » la haute Antiquité.

» Il est reçu qu'un des caractères anciens du genre de ceux
 » de *Tchoan-tse*, equivaut, pour la peine & le tems, à dix des
 » caractères ordinaires; qu'un des caractères anciens du genre
 » de ceux qu'on appelle *Ly-tse*, equivaut à cinq des caractères
 » communs; & que chaque figure ou planche, contenant plusieurs figures, equivaloit, l'une portant l'autre, pour
 » le travail & le tems, au tems & au travail qu'on emploie
 » pour écrire un millier de caractères communs. C'est ainsi
 » qu'on l'a fixé depuis longues années, & qu'on l'a pratiqué
 » jusqu'à présent.

» Nous supplions Votre Majesté de vouloir bien considérer
 » encore que parmi ceux qui ont été employés à écrire, les

» un 5

» uns, & en très-grand nombre, sont morts ou dispersés, les
 » autres sont montés à des grades de Mandarins, avant d'avoir
 » fini les dix années de service, pour lesquelles ils s'étoient
 » engagés; qu'on a donné des récompenses pécuniaires à mille
 » cinq cens quatre-vingt-quatre, à raison de leur application à
 » bien faire; qu'il s'en est trouvé quatre, qui, par une facilité
 » peu ordinaire, ont écrit un *ouan* de caractères plus que les
 » Ecrivains du premier ordre; que soixante-deux ayant été
 » reconnus pour être capables de remplir les plus grands em-
 » plois, ont été placés, en attendant, dans différens tribunaux,
 » avant que le tems de leur service fût expiré; que le Tribunal
 » des *Han-lin* en a employé soixante-sept autres, pour son ser-
 » vice propre; qu'il n'y a eu que sept cens soixante Ecrivains
 » auxquels on n'a pas cru devoir donner des récompenses au-
 » delà de ce qui est d'usage, parce qu'ils étoient sans mérite
 » particulier, & que leur talent n'avoit rien au-dessus des Ecri-
 » vains les plus ordinaires; & qu'enfin quelques informations
 » qu'on ait faites, il ne nous a pas été possible de savoir ce
 » qu'étoient devenus deux cent vingt-cinq Lettrés, dont les
 » noms se trouvent parmi ceux des autres Ecrivains. Tout cela
 » mis en considération, il résulte de nos calculs, que le total
 » des caractères qu'on a dû écrire, se monteroit au nombre de
 » trente-sept *ouan* de *ouan*, trois mille cinq cens sept *ouan*,
 » quatre mille.

» Suivant les comptes des Mandarins auxquels ce soin avoit
 » été confié, on n'auroit dû payer le nombre des caractères
 » que sur le pied de vingt-neuf *ouan* de *ouan*, deux mille trois
 » cens vingt-sept *ouan*, six mille, en y comprenant le livre
 » des usages établis par *Young-lo*, intitulé *Young-lo Ta-tien*,
 » quoique cet Ouvrage ait été sous l'inspection particulière du
 » Tribunal des *Han-lin*, & qu'il contienne dans son total un

» ouan de ouan , quatre mille trois cens quatre-vingt ouan de
 » caractères : d'où il résulteroit que les Mandarins chargés du
 » total de l'edition , n'ont dû payer les Ecrivains employés par
 » eux , que pour vingt-sept ouan de ouan , sept mille neuf cens
 » quarante-sept ouan , six mille caractères. Mais il y a ici une
 » observation à faire , laquelle a échappé aux Mandarins
 » calculateurs. Ils n'ont pas compris dans leur calcul l'Ou-
 » vrage intitulé *Hoei-yao* , dans lequel il entre six ouan de ouan ,
 » pour deux exemplaires qu'on a fait transcrire ; ni trois exem-
 » plaires d'un autre Ouvrage , qui contiennent entre les trois ,
 » deux ouan de ouan , sept mille quatre-vingt-cinq ouan , sept
 » mille quatre cens caractères ; ni six cens quarante-cinq ouan
 » de caractères qui entrent dans un autre Ouvrage , & qui
 » doivent être mis en ligne de compte. Tout cela a eu en
 » son tems l'approbation de Votre Majesté. Votre Majesté a
 » fait changer dans le *Tsuen-chou-hoei-yao* , qui est le précis
 » de ce qu'il y a de plus essentiel dans la collection , huit mille
 » sept cens ouan de caractères , auxquels il faut ajouter les mille
 » trois cens deux ouan de caractères qui composent les titres des
 » différens Ouvrages. Si nous avons bien compté , il y a pour
 » le total des caractères qu'on a dû payer , le nombre de trente-
 » sept ouan de ouan , cinq mille trois cens quatre vingt ouan ,
 » trois mille quatre cens ; en comparant ce nombre avec le
 » déboursé pour les Ecrivains , il se trouve qu'on a payé
 » mille huit cens soixante-douze ouan , neuf mille quatre
 » cens caractères de plus qu'il ne falloit. Ce surplus a peut-
 » être été employé pour quelques menus frais portés sur
 » les comptes particuliers , qui ont été rendus dans le tems.
 » Tous ces comptes ont été présentés à Votre Majesté , &
 » elle les a approuvés ; il seroit très-difficile d'y revenir. Le
 » nombre de ceux qui ont été employés pour écrire est très-

» grand. Les uns sont placés , & les autres sont dispersés ou
 » morts ; comment pouvoir faire des informations exactes ?
 » S'il y a quelque erreur dans les comptes , nous sommes très-
 » éloignés de croire qu'on ait eu dessein de tromper Votre
 » Majesté ; nous pensons qu'elle vient tout simplement du
 » grand nombre de personnes qui y ont eu part , lesquelles
 » auront erré , les unes plus , les autres moins , sans même s'en
 » douter.

» Pour nous qui avons été chargés de surveiller à l'impres-
 » sion de ce grand ouvrage , nous ne saurions disconvenir
 » qu'il ne nous soit échappé bien des fautes par négligence ,
 » ou autrement , pour lesquelles nous prions Votre Majesté
 » de nous livrer au Tribunal qui , après nous avoir sévèrement
 » examinés , nous jugera & nous condamnera aux peines que
 » nous méritons.

» Il ne nous reste plus qu'à informer Votre Majesté de quel-
 » ques particularités accessoire , au sujet desquelles nous
 » avons reçu ci-devant ses ordres.

» Votre Majesté avoit déterminé que tous les Manuscrits
 » qui auroient été confiés aux Editeurs par les particuliers des
 » différentes Provinces de l'Empire , seroient restitués aux
 » propriétaires , après en avoir fait l'usage qu'on auroit
 » jugé propre à enrichir l'édition. Ces Manuscrits étoient au
 » nombre de treize mille cinq cens un. De ce nombre on a
 » extrait trois mille quatre-vingt-dix-huit qui ont été livrés aux
 » Mandarins qui sont à la tête de la Librairie Impériale ,
 » lesquels les ont fait transcrire comme pouvant être de
 » quelque usage dans la suite ; & les originaux ont été resti-
 » tués. Il s'est trouvé outre cela , qu'on avoit déjà une copie
 » de deux cens soixante-douze Ouvrages qui avoient été
 » présentés autrefois , & dont on n'a pas encore eu occasion de

» se servir , parce qu'ils sont incomplets ; & deux cens quatre-
 » vingt-dix autres , complets à la vérité , mais peu propres à
 » être employés. Ces cinq cens soixante-deux Manuscrits ,
 » ont également été restitués. Trois mille neuf cens dix-huit
 » autres Manuscrits ont été rendus à ceux qui les possédoient
 » ci-devant. Dix-sept Ouvrages complets , traitant des ma-
 » tieres qui concernent le Gouvernement , ont été portés au
 » bureau des Ministres pour y être examinés. On les y *conserve*.
 » Cent quarante-quatre , traitant des sujets indécens ou dan-
 » gereux , ont été déchirés & brûlés. Cent quatre-vingt-un , qui
 » contenoient du bon & du mauvais , ont été elagüés , & ce
 » que l'on en a conservé pourra servir dans l'occasion. Cent
 » quatre-vingt-un Ouvrages complets restent à la Librairie
 » de Votre Majesté , en attendant qu'on en *fasse usage* ; &
 » neuf mille quatre cens seize sont déposés dans les Biblio-
 » theques particulieres du Palais de Votre Majesté , pour
 » servir en tems & lieu. Nous ne disons rien ici des planches :
 » elles sont conservées dans les magasins de la Librairie Impé-
 » riale , & les Mandarins qui président à cette Librairie en ont
 » une liste exacte , pour être communiquée quand ils en seront
 » requis. Il ne nous est pas possible pour le présent de rendre
 » un compte plus exact à Votre Majesté. Nous attendons res-
 » pectueusement ses ordres ».

Réponse de l'Empereur : *Tchi-tao-leao* (je suis au fait).
 Si ce compte rendu à Sa Majesté Impériale ne satisfait pas
 entièrement votre demande sur le nombre total des volumes
 que renferme la collection générale , il servira du moins à vous
 faire connoître la maniere dont on procede ici pour les *grandes*
 comme pour les petites choses. Vous regarderez sans doute
 comme une fonction indigne d'un Ministre d'Etat & des pre-
 miers Mandarins de l'Empire , celle dont viennent de s'ac-

quitter *Lieou-young* , *Fou-ichang-ngan* , & les autres qui sont nommés plus haut. Je n'entreprendrai pas de vous dissuader.

La maniere dont on envisage les choses en Europe , est totalement différente de celle dont on les envisage à la Chine. Il y a long-tems que vous le savez. Vous savez aussi que les Eclipses du Soleil ont été regardées de tout tems par le Peuple Chinois , comme étant d'un très-mauvais augure. La superstition de ce Peuple sur cet article , est si universelle & si profondément enracinée , que le Souverain n'oseroit trop ouvertement la combattre , & se trouve comme forcé de l'adopter en quelque sorte lui-même. *Le Soleil* , dit-on ici , *est l'emblème de l'Empereur : quand sa lumiere en tout ou en partie , cesse pour quelque tems de nous éclairer , c'est un signe manifeste que l'Empereur est offusqué par quelques défauts qui ternissent ses vertus ou sa gloire ; c'est un avertissement que le Ciel lui donne , de rentrer en lui-même & de se corriger.* C'est bien pis encore ; si l'Eclipse arrive le premier jour de l'an , elle menace alors de tous ou tout au moins des plus grands malheurs ; & c'est le Souverain en particulier qu'elle menace.

Cette Eclipse si redoutable a eu lieu le premier jour de la cinquante-unieme année de *Kien-long*. Elle ne pouvoit arriver dans des circonstances plus critiques. Plusieurs Provinces avoient déjà éprouvé trois années consécutives d'une sécheresse extrême , & dans d'autres Provinces il y avoit eu de terribles inondations. Le Peuple de ces différens endroits avoit souffert tous les maux qui en sont la suite , malgré l'abondance des secours qui lui avoient été prodigués ; & lorsqu'on espéroit que le Ciel alloit enfin devenir propice , voilà qu'une misérable Eclipse vient annoncer de nouveaux malheurs. Quel

sujet de mécontentemens & de murmures , pour des hommes qui attribuent ce qui leur arrive en bien ou en mal , aux vertus ou aux vices de celui qui les gouverne ! aussi l'Empereur a-t-il senti toute la difficulté de sa position vis-à-vis de ses sujets. Il s'en est tiré le moins mal qu'il a pu , sans heurter de front le préjugé vulgaire. Vous en allez juger par le *Chang-yu* qu'il fit publier plusieurs jours avant l'Eclipse.

« *Kien-long* , cinquantième année , douzième Lune le 19 ,
 » (c'est-à-dire , le 18 Janvier 1786).

» Le premier jour de la cinquante-unième année de mon
 » règne , il y aura Eclipsé du Soleil. J'ai déjà averti dans l'un
 » des derniers *Chang-yu* , qu'il ne falloit pas faire les céré-
 » monies ordinaires du nouvel an , le premier jour de la pre-
 » mière Lune de l'année qui va commencer. *Quant aux autres*
 » cérémonies , il faut s'en tenir à l'ancienne pratique fixée par
 » le Tribunal des Rites.

» Pour ce qui me concerne , j'observerai exactement dans
 » cette occasion ce que les anciens Sages ont cru devoir être
 » observé par les Souverains. Je ne sortirai pas de mon appar-
 » tement. Là , éloigné de tout ce qui pourroit me distraire ,
 » je rentrerai en moi-même , je m'examinerai rigoureusement ;
 » & si je trouve dans ma conduite passée quelque chose qui
 » n'ait pas été bien , & dans ma propre personne des défauts
 » que peut-être je me suis déguisés , je prendrai des mesures
 » efficaces pour tâcher de me corriger. Du reste je n'oublierai
 » rien de tout ce qui est prescrit dans le cérémonial , pour être
 » observé par le Souverain le propre jour qu'arrive l'Eclipsé.
 » Je n'ignore pas que les yeux de mes sujets sont tous fixés
 » sur moi. Je leur dois l'exemple en tout & pour tout. Qu'ils
 » sachent à leur tour , que je suis pénétré de cette vérité , &
 » que je fais tous mes efforts pour la réduire en pratique.

» J'honore le Ciel, je me soumets à ses ordres, & je ne me
» dispense jamais de lui rendre les devoirs qu'il exige de moi;
» j'aime mes sujets; je mets tous mes soins à les bien gou-
» verner; chaque jour je redouble d'attention pour n'oublier
» aucun des moyens que je puis employer pour les rendre
» heureux.

» Ce que je dis ici, passe peut-être les bornes de la modestie;
» peut-être même ceux qui sont chargés d'écrire l'Histoire
» du tems, l'attribueront-ils à un excès de vanité de ma part.
» N'importe : une pareille crainte ne doit pas m'empêcher de
» dire la vérité. Les Historiens, en rapportant les faits, me ren-
» dront justice, s'ils sont équitables.

» Aux approches d'une Eclipsé de Soleil, il étoit d'usage
» que les Grands, les Mandarins, & sur-tout les Censeurs,
» présentassent au Souverain des Suppliques, dans lesquelles,
» après lui avoir fait l'énumération de ce qu'ils avoient remar-
» qué de répréhensible dans sa conduite, ils l'exhortoient à se
» corriger. Il y a bien des jours que l'Eclipsé qui doit arriver
» le premier de l'an est annoncée, & l'on ne m'a adressé
» encore aucun avis; cependant je suis d'un accès facile, & je
» n'ai pas donné lieu de craindre à ceux que j'ai mis en droit
» de me faire entendre les vérités que mes sujets veulent me
» faire parvenir par leur organe. Qu'ils parlent; je les écouterai
» volontiers: ils ont mille & mille occasions de m'instruire;
» pourquoi n'en profiteroient-ils pas?

» Chaque jour je traite les affaires avec les Ministres d'Etat
» & ceux de mon Conseil privé; plusieurs fois dans le courant
» de chaque Lunaïson, j'admets en ma présence les Grands,
» les chefs des Tribunaux & les Mandarins qui sont chargés
» des offices importants; toutes les fois que les *Tsong-tou*, les
» Vice-rois & les autres Officiers qui sont employés dans les

» Provinces, viennent à la Cour, je les admets de même, je les
 » interroge en détail de l'état où se trouvent les lieux respectifs
 » qui leur sont confiés. Outre ces audiences d'usage, & pour
 » ainsi dire d'appareil, je leur en donne de particulières pour
 » les mettre plus à l'aise & leur fournir l'occasion de me parler
 » avec cordialité & de me dire librement ce qu'ils croiroient
 » devoir me dire. Je m'informe spécialement de ce qui con-
 » cerne le Peuple, s'il travaille, s'il a de quoi vivre, *s'il est*
 » content ; & ces interrogations ne sont rien moins que
 » stériles : elles sont suivies, pour l'ordinaire, d'un prompt
 » secours envers ceux qu'on me dit être dans le besoin.

» Qu'on ne s'imagine pas qu'en publiant ce *Chang-yu*,
 » j'aie intention de prendre, pour ainsi dire, les devants, pour
 » prévenir des représentations qui m'offenseroient *peut-être*.
 » J'aime la vérité ; on peut toujours me la faire entendre, sans
 » craindre qu'elle me blesse. Fût-elle des plus dures, je l'écou-
 » terai volontiers, j'y aurai egard en me conformant à ce
 » qu'elle exigera de moi. J'exhorte les Princes, les Grands &
 » les Mandarins, à profiter de l'occasion de l'Eclipse pro-
 » chaine, pour me dire avec sincérité & sans détour, ce
 » qu'ils trouvent de répréhensible dans ma conduite. C'est un
 » usage anciennement établi ; je desire qu'on le suive, dans
 » l'intention & une intention sincère d'en faire *mon profit*.

» Quoique les Eclipses n'aient rien en elles-mêmes qui doive
 » inspirer la crainte, & qu'elles ne soient que des évènements
 » célestes qui ont leur tems déterminé comme les jours & les
 » nuits & les quatre saisons de l'année ; cependant, comme
 » elles sont plus rares, elles frappent davantage, & *inspirent*
 » à la plupart des hommes une espèce de frayeur.

» La dix-huitième année du regne de *Jen-tsoung*, la pre-
 » mière de celles qu'il dénomma *Kang-ting*, (cette année
 répond

» répond à l'an 1040 de notre Ere vulgaire), il y eut une
 » Eclipsé du Soleil le jour *Ping-tchen*, qui se trouvoit être
 » justement le premier jour de la première Lune. *Yang-ki-té*,
 » (c'est le nom de l'Astronome) qui étoit chargé alors de cal-
 » culer les Eclipses, en avoit averti l'Empereur long-tems avant
 » qu'elle arrivât. Il lui avoit fait part en même tems d'un
 » moyen facile, disoit-il, d'empêcher que l'Eclipsé du Soleil,
 » qui devoit arriver le jour *Ping-tchen*, ne fût le premier jour
 » de l'an. Ce moyen, ajoutoit-il, ne consiste qu'à ajouter
 » une lunaïson à l'année qui précède celle où doit tomber
 » l'Eclipsé. *Jen-tsoung* rejetta ce moyen, & défendit à son
 » Astronome d'interrompre l'ordre de l'intercalation. Qu'on
 » annonce, lui répondit-il, l'Eclipsé du Soleil pour le premier
 » jour de l'an, puisque c'est le premier jour de l'an qu'elle doit
 » arriver. Les Eclipses ont leur tems fixe ; elles sont indépen-
 » dantes des intercalations avec lesquelles elles n'ont aucun
 » rapport ; les intercalations sont soumises à un ordre tel qu'il
 » le faut pour maintenir l'année civile en correspondance avec
 » les saisons : qu'on intervertisse cet ordre, il y aura nécessaire-
 » ment du dérangement dans ce qui concerne les affaires & les
 » cérémonies, & tout le monde en souffrira. L'amour de l'ordre
 » & du bien public doit l'emporter sur la vaine crainte qu'on ne
 » tire, un mauvais pronostic de l'Eclipsé solaire qui doit avoir
 » lieu le premier de l'an ; en conséquence je défends à *Yang-ki-*
 » *té*, & aux autres préposés à la confection du Calendrier, d'in-
 » terrompre l'ordre de l'intercalation.

» Cette réponse est pleine de sagesse, & très-conforme à la
 » raison. L'Eclipsé du Soleil est une chose aussi naturelle que
 » ce que nous appellons son lever & son coucher. Le lever &
 » le coucher arrivent chaque jour, on n'y fait pas attention ;
 » mais parce que l'Eclipsé arrive rarement, on est toujours

» surpris de la voir arriver, & on se livre à des terreurs paniques qui n'ont aucun objet réel. On va plus loin ; on se livre à des pronostics sur des malheurs à venir, sur-tout si l'Eclipse arrive le premier jour de l'an ; & comme ce dernier cas est encore plus rare, on en tire des pronostics encore plus fâcheux.

» J'ai parcouru tous les livres qui ont été faits sur ce sujet depuis les *Han* jusqu'à nos jours ; j'y ai trouvé plusieurs Eclipses de Soleil, marquées du premier jour de la première Lune ; & ces Eclipses sont celles du premier jour de la seconde année de *Kien-ou*, sous le regne de *Koang-ou-ty*, de la Dynastie des *Han* ; de la quatrième année de *Yen-king*, sous le regne de *Hiao-ouen-ty*, de la Dynastie des *Ouei* du nord ; de la quatorzième année de *Tay-ho* ; mais celle sur-tout de la sixième année de *Tchang-koan*, sous le regne du grand *Tay-tsoung*, des *Tang*. Sans remonter si haut, sous le regne de mon auguste aïeul, il y eut deux Eclipses de Soleil qui arriverent le premier jour de la première Lune, l'une à la trente-unième année, & l'autre à la cinquante-huitième année de *Kang-hi* ; très-certainement ces deux années n'entraînerent rien de funeste après elles ; elles furent marquées au contraire, si l'on peut parler ainsi, au coin de la gloire & du bonheur. La trente-unième année le Tartare *Tchourichatahoux*, & ses compagnons vinrent, au nom du chef de leur horde, se soumettre à notre Empire, & rendre hommage à mon auguste aïeul ; & à la cinquante-huitième année, le Prince *Kalka*, descendant de *Kotchourka*, se reconnut vassal de l'Empire, & vint se mettre sous sa protection.

» Cependant quoique les Eclipses n'influent en rien sur le bonheur, ou sur le malheur des hommes, c'est une coutume sagement établie de rentrer en soi-même, lorsqu'elles arri-

» vent, de s'examiner sérieusement, & de prendre des mesures
 » efficaces pour se corriger de ce qu'on aura trouvé de défec-
 » tueux dans sa conduite. C'est ce que j'ai fait moi-même jus-
 » qu'à présent dans ces fortes de circonstances. J'ai prié le
 » Ciel suprême, comme je le prie encore très-sincèrement,
 » de m'accorder tout ce qui est nécessaire pour bien gouverner.
 » S'il juge à propos de prolonger mes jours jusqu'au dernier
 » terme que la nature a fixé à la vie humaine, aussi-tôt que
 » j'aurai atteint la soixante-unième année de mon regne, je
 » déposerai le pesant fardeau de l'Empire, pour le remettre à
 » celui de mes descendans qui doit le porter après moi. Je
 » n'oserois régner plus long-tems que *Kang-hi*, mon auguste
 » aïeul. Voici la cinquantième année que je suis sur le trône ;
 » mon âge me place parmi les vieillards du haut rang ; &
 » cependant je me sens aussi robuste & aussi dispos que je l'étois
 » ci-devant dans un âge moins avancé. Chaque jour je traite les
 » affaires avec la même assiduité, la même attention, la même
 » facilité, sans que cette fatigue m'incommode relativement
 » à la bonne santé dont je jouis. C'est-là sans doute un très-
 » grand bienfait du Ciel, pour lequel ma reconnoissance est
 » sans bornes. Sans doute aussi que ce bienfait ne m'est accordé
 » que pour me mettre dans une espèce de nécessité de remplir
 » dignement sur la terre le poste éminent qu'y ont occupé
 » mes ancêtres.

» Si, lorsqu'arrivera l'Eclipse, après être rentré en moi-
 » même & m'être rigoureusement examiné, je découvrois
 » quelque chose, soit dans ma manière de gouverner, soit dans
 » mes défauts personnels, qui me rendit indigne d'être le suc-
 » cesseur de mes aïeux, on peut être assuré que je n'hésiterois
 » pas un moment à me démettre de l'Empire, pour en confier
 » les rênes en de meilleures mains. Mais je me garderai bien

» d'imiter la conduite de *Kao-tfoung*, de la Dynastie des *Soung*,
 » lequel, sans aucune raison légitime, pour l'amour seul du
 » repos, abdiqua l'Empire en faveur de *Hiao-tfoung*, &
 » renonça à toutes les affaires, avant même qu'il eût atteint
 » l'âge de soixante ans. Une pareille conduite de ma part offen-
 » seroit le Ciel, déshonoreroit mes ancêtres, & feroit rougir
 » mes descendans. La paresse & l'amour du repos n'ont pas
 » assez d'Empire sur moi pour me l'inspirer.

» Je continuerai jusqu'à la soixante-unième année de mon
 » regne, à traiter par moi-même les affaires du Gouvernement
 » avec la même assiduité & la même application que j'ai eues
 » jusqu'à présent. Si le Ciel, en me donnant de vivre jusques
 » alors, me donne en même tems les forces nécessaires, & si
 » je n'abdique pas une année plutôt, ainsi que je l'avois résolu
 » d'abord, c'est uniquement pour donner quelque chose au
 » préjugé vulgaire qui seroit défavorable à mon successeur. J'ai
 » calculé ci-devant plusieurs Eclipses qui doivent avoir lieu dans
 » un certain espace de tems. Parmi ces Eclipses, il s'en trouve
 » une qui arrivera précisément le premier jour de la première
 » Lune de l'année *Y-mao* du Cycle sexagénaire, & cette année
 » *Y-mao* fera la soixantième de mon regne (la soixantième
 » année de *Kien-long* répondra à l'année Européenne 1795).
 » Dans l'opinion du grand nombre, une Eclipsé solaire annonce
 » quelque malheur à venir; une Eclipsé solaire le jour même qui
 » donne le commencement à une nouvelle année, annonce de
 » plus grands malheurs encore. Quels sinistres présages pour
 » celui qui, dans une pareille circonstance, commenceroit à
 » régner! en régnant moi-même une année de plus, je prends
 » sur moi tous les désagrémens qui peuvent résulter de cette
 » fausse opinion, & je les épargne à mon successeur. J'aurai alors
 » une double consolation; celle de le placer sur le trône, & celle

» de ne l'y placer que lorsque le Ciel & la Terre sembleront
» concourir de concert à l'y rendre heureux. Puisse-t-il le rem-
» plir dignement ! puissent nos descendans le remplir de même
» jusques dans les tems les plus reculés ! Tels sont les vœux
» que j'adresse au Ciel chaque jour , en le priant de ne pas se
» lasser de nous protéger.

» Qu'on publie ce *Chang-yu* , afin que les Princes , les
» Grands , tous les Mandarins & le Peuple lui-même soient
» instruits de mes intentions ».

Je ne cherche point à deviner ce que vous conclurez de ce
Chang-yu ; mais j'en conclus que Sa Majesté Tartaro-chi-
noise s'imagine que celui de ses fils , ou petits-fils , ou même
arriere-petits-fils , qui a l'espérance de s'asseoir sur le trône
après elle , s'ennuie de la voir régner si long-tems ; & comme
il n'est aucun de ses descendans actuellement vivans , qui ne
puisse espérer que le choix tombera sur lui pour être son suc-
cesseur , le soupçon tombe également sur tous. Je tire cette
conclusion , de ce que l'Empereur revient trop souvent sur son
abdication future , sans aucune raison , au moins apparente ,
qui l'oblige à en parler. En second lieu , de ce que le jour
même de l'Eclipse , les fils , petits-fils , arriere-petits-fils , & les
fils de ces derniers , à la tête de tous les Princes du sang titrés ,
après avoir fait aux pieds de Sa Majesté la cérémonie du
nouvel an , non comme cérémonie de l'Empire & avec appa-
reil , mais comme cérémonie de famille & en particulier , la
supplient avec toutes les démonstrations de la plus grande
sincérité , de ne point penser à céder le trône , tant qu'elle auroit
un souffle de vie , mais de continuer à régner pour la gloire de
l'Empire , l'honneur particulier de sa race , & l'avantage de
tous ses sujets. En troisieme lieu , de l'attention extrême qu'ont
tous ceux de la famille à éviter tout commerce entre eux , ou

avec les hommes en place , tant du dehors que de la Capitale ; si ce n'est pour traiter les affaires dont ils sont spécialement chargés ; & enfin de l'affectation de l'Empereur à se prévaloir en toute occasion de ses forces & de la bonne santé dont il jouit , pour ne manquer à aucune des cérémonies d'étiquette , quelque pénibles qu'elles puissent être ; pour traiter en personne & avec ses Ministres , toutes les affaires dans le plus grand détail ; pour donner très-facilement audience à tous les Mandarins qui viennent des différentes Provinces à la Cour. C'est de tout cela réuni , & de plusieurs petites anecdotes encore qu'il seroit trop long de rapporter ici , que je conclus que Sa Majesté se laisse aller à des soupçons qui ne sont que trop ordinaires au commun des vieillards , & qu'on peut croire être des plus mal fondés , parce qu'à en juger par les apparences , il n'est aucun de ses descendans qui n'ait la piété filiale dans le cœur , il n'est aucun de ses sujets qui ne soit pénétré d'estime pour ses vertus , de vénération pour sa personne , & qui ne fasse des vœux pour la durée de sa vie & de son regne , jusqu'au plus long terme où l'une & l'autre puissent aller. Tartares & Chinois , tous sont intéressés à la conservation du grand Prince qui les gouverne aujourd'hui. Il leur sera très-difficile d'en avoir un dans la suite , je ne dis pas qui le surpasse , mais qui puisse l'égaliser. Ils en sont persuadés , & ne peuvent que désirer de jouir encore long-tems du précieux avantage dont ils sont en possession. Les soupçons de l'auguste vieillard , s'il est vrai qu'il ait des soupçons , ainsi que je l'imagine , prouvent que les plus grands hommes se rapprochent toujours des hommes ordinaires par quelqu'une de ces faiblesses qui sont l'un des tristes apanages de l'humanité. Il est à craindre que par un effet de cette même faiblesse , il ne travaille lui-même à abrégier ses jours , en se refusant les petites douceurs , & sur-

tout le repos dont il est difficile qu'on puisse se passer à son âge sans quelque risque plus ou moins grand d'altérer sa santé.

Le train de vie que l'Empereur menoit dans le tems de sa plus grande force , il le mene encore aujourd'hui avec la même assiduité ; mêmes travaux, mêmes exercices, mêmes voyages, mêmes récréations. Le six de la seconde Lune, il fit en personne l'examen général des Mandarins de Lettres, tant Mantchoux que Chinois. Cet examen roula sur les *King* & les *Sée-chou* ; & ceux qui furent examinés, étoient tous constitués en dignité, depuis le premier ordre jusqu'au troisième inclusivement.

Cette cérémonie, dans laquelle l'Empereur fait le personnage d'un Maître qui instruit, ne mérite pas moins d'être mise sous vos yeux, que ces autres dans lesquelles il figure ou en Souverain, ou en Pere de famille, ou en grand Prêtre de sa Nation. En vous présentant aujourd'hui ce même Prince faisant la fonction de Maître de la Doctrine, j'aurai l'avantage de vous avoir présenté le fils du Ciel sous toutes les formes qui lui sont propres. Figurez-vous une salle telle que l'exige la majesté du plus grand Potentat de l'Asie. Dans cette salle est le trône d'où ce Potentat dicte ses loix à plus de deux cens millions d'hommes, au pied de ce trône on avoit placé une table sur laquelle étoient déposés les livres classiques de la Nation.

L'Empereur ayant pris sa place, ayant les Ministres d'Etat à ses côtés, les deux battans de la porte s'ouvrirent. A l'instant les Mandarins de Lettres, qui étoient rangés par ordre dans la cour qui fait face au trône, se prosternerent, & touchèrent la terre du front à six reprises différentes. C'est ainsi qu'à la rentrée des classes, les Ecoliers en agissent envers leurs Maîtres, avec cette différence néanmoins que les Maîtres ordinaires ne

reçoivent que trois ou tout au plus quatre *Ko-teou* de la part de leurs Écoliers, & qu'il en faut fixer pour le Maître des Maîtres.

Après cette espèce d'ouverture, l'un des Ministres d'Etat tenant en main le catalogue de ceux qui étoient-là pour être examinés, en appella un à haute voix. Le nommé s'approcha avec respect, & l'Empereur lui donna à expliquer le premier texte qui se rencontra à l'ouverture de l'un des livres. On comprend très-bien que l'explication dut être telle qu'il la falloit pour satisfaire l'auguste examinateur. Comme il n'étoit pas possible que tous ceux qui étoient censés devoir être examinés, le fussent réellement l'un après l'autre, on n'en produisit qu'un ou deux pour répondre sur chacun des livres classiques; & ceux que l'on produisit, quoique déterminés en apparence par le hasard, avoient été choisis parmi les plus habiles, les plus exercés à parler, & les moins timides. Ainsi tout fut à merveille de leur part; & la gloire d'avoir été loués publiquement par le distributeur des graces, ne fut pas le seul avantage qu'ils retirèrent de leurs succès.

Après avoir passé en revue les *King* & les *Sie-chou*, & s'être convaincu par lui-même que les Mandarins de Lettres les entendoient suffisamment pour pouvoir les expliquer, l'Empereur en expliqua lui-même un texte, & parla pendant l'espace d'environ un demi-quart d'heure; & comme s'il eût craint de n'avoir pas été entendu de tout le monde, de ceux sur-tout qui étoient placés le plus loin dans la cour, il chargea le plus jeune des Ministres de leur aller répéter ce qu'il venoit de dire. Celui-ci ne fit que semblant d'obéir, car il n'eut pas fait quelques pas qu'il s'arrêta tout court, comme pour prêter l'oreille à un bruit confus de la part de tous ceux qui composoient l'assemblée; & se tournant le moment d'après vers l'Empereur : *il est inutile,*
lui

lui dit-il, que j'aïlle plus loin ; ils assurent tous que *Votre Majesté* a parlé si clairement, si distinctement, & d'un ton de voix si ferme, qu'ils n'ont pas perdu un seul mot de ce qu'elle a dit, & que toutes ses paroles resteront éternellement gravées dans leur souvenir.

Parler ainsi à un vieillard qui n'a rien tant à cœur que de paroître vigoureux & robuste, c'étoit lui faire sa cour de la manière la plus agréable pour lui. L'Empereur sourit ; & en se levant pour rentrer dans son appartement intérieur, il donna ordre d'arrêter tout ce monde à dîner, & recommanda aux Ministres de tenir sa place pour faire les honneurs. Au reste, il ne faut pas comparer ces festins d'étiquette à nos repas Européens. Plusieurs grands bassins remplis de chair bouillie, quelques plats de crème & de fruits secs, des pains de fleur de farine, cuits à la vapeur de l'eau, tout cela préparé à l'office & aux cuisines de Sa Majesté, & porté gravement à deux mains par des Eunuques, forme ici ce qu'on appelle *festin* dans ces sortes d'occasions.

En commençant cette cérémonie, les Mandarins de Lettres avoient fait six *Ko-teou*, pour reconnoître leur *Maître de Doctrine* dans la personne du Souverain ; en la terminant ils firent les trois qui restoit pour compléter les neuf du grand cérémonial ; & ces trois derniers, pour le remercier de la leçon qu'il venoit de leur donner.

Ainsi finit une séance qu'en terme de college vous appelleriez du nom de *rentrée des classes*, précédée de l'examen général ; & en la nommant ainsi, vous la désigneriez pour ce qu'elle est dans la réalité : car toutes les audiences que l'Empereur donne au corps des Mandarins, à des jours qui sont époque dans le courant de l'année, sont autant de leçons publiques qu'il leur fait sur quelque point de doctrine ou de

politique, concernant les différentes portions d'autorité qu'il leur confie, respectivement au grade de chacun d'entre eux.

Ce n'est pas tout : après avoir rempli ainsi avec toute la décence de son rang, l'une des principales fonctions qui caractérisent le Monarque des Chinois, il étoit naturel qu'il voulût remplir de même la principale de celles qui caractérisent le Souverain des Mantchoux. Les Mantchoux sont une Nation guerrière ; tous sont soldats en naissant, & leurs noms sont inscrits dans les registres des Bannières en général, & de la Bannière en particulier sous laquelle chacun d'eux combattrait dans le tems. Ils manient les armes aussi-tôt qu'ils ont la force de les porter, & c'est à en apprendre l'usage qu'ils sont confier le premier de leurs devoirs, & celui de tous les devoirs dont ils ne sauroient se dispenser sans se déshonorer. Aussi c'est à le remplir dans toute son étendue que l'Empereur ne cesse de les exhorter. Il joint souvent l'exemple aux préceptes ; & quand dans les jardins de *Yuen-ming-yuen*, ou dans ceux de sa maison de plaisance en Tartarie, il voit ses fils, ses petits-fils, & ses arrière-petits-fils s'exercer à tirer de la fleche, il ne dédaigne pas de bander lui-même un arc & de lancer un trait, pour leur apprendre comment il faut viser au but, soit qu'on ne veuille précisément que l'atteindre, ou qu'on fasse usage de toutes ses forces pour tâcher de le renverser.

Il en agit de même toutes les fois que les Princes de son sang, Regalos & Comtes, ou les Seigneurs & grands Officiers qui par leurs emplois sont attachés à sa personne, s'exercent par ses ordres & sous ses yeux à ce genre d'escrime : mais ce ne sont alors que des leçons & des exemples privés. Il en falloit de publics, pour mettre en parallele les Officiers de guerre avec les Mandarins Lettrés. Il avoit examiné ceux-ci sur les livres classiques ; il examina les autres sur l'usage qu'ils

savoient faire des armes. Ce dernier examen fut plus long que celui qui l'avoit précédé , puisqu'il remplit une séance pour chacune des huit Bannieres. Les grands Officiers de chacune de ces huit Bannieres , eurent ordre de se rendre au Palais , à tels jours qu'on leur indiqua , pour tirer de la fleche en présence de Sa Majesté.

Dans une des cours intérieures la plus voisine de celle où s'assembloient les Ministres & les Grands en attendant que Sa Majesté les admît en sa présence , est un pavillon ou *Ting* , comme on l'appelle ici , qui tient lieu de salle du trône , quand l'Empereur préside à quelque exercice militaire des Princes , des Grands , ou de ceux de sa famille. Vis-à-vis de ce *Ting* , on place un but à volonté , plus ou moins loin , suivant la force de l'arc dont on se sert pour lancer la fleche.

Aux différens jours fixés pour l'examen du corps des gens de guerre , c'est-à-dire des Officiers généraux qui le représentoient , l'Empereur se rendit dans ce *Ting* au milieu de ses gardes & suivi de toute sa Cour. Lorsqu'il eut pris sa place , l'un des Ministres nomma l'un après l'autre tous ceux qui devoient faire preuve de leur adresse. Ils lancerent chacun trois fleches ; mais aucune ne donna directement au milieu , qui est un rond peint en blanc , d'environ un pied de diametre. Elles ne toucherent qu'à la distance de quelques pouces de la circonférence en dehors ou en dedans. La gloire de l'atteindre précisément au point du centre , étoit réservée au Maître.

Après que tous les athletes eurent vidé leurs carquois , l'Empereur voulut décocher lui-même une fleche. Il bande son arc , la fleche part ; & à l'instant le but est abattu , ou par la force du coup , ou (puisque vous l'imaginez ainsi) , au moyen de quelque petite ruse ménagée pour cet effet par les Courti-

faits. On se figure aisément quels durent être les applaudissemens de tous ces guerriers assemblés.

Sa Majesté en prit occasion de les exhorter à ne pas se négliger dans l'exercice d'un art qu'avoient cultivé avec tant de gloire & de succès ces illustres Mantchoux, qui les premiers s'étoient frayé la route qui les conduisit à la Capitale de l'Empire chinois, pour de-là donner des loix à tout ce qui est entre les quatre mers. Elle ajouta par forme d'éloge, que tout ce qui s'étoit fait de glorieux sous son règne, étoit une preuve que les descendans de ces vaillans guerriers n'avoient pas dégénéré de la valeur de leurs ancêtres. Elle leur dit en finissant, que pour leur témoigner à tous sa satisfaction ; elle gratifioit chacun des soldats des huit Bannieres, d'un mois de paie qu'on ajouteroit à leur paie ordinaire, tant en signe de récompense, que pour leur servir d'encouragement.

Toutes ces séances qui ont eu lieu coup sur coup dans le courant de l'hiver dernier, c'est-à-dire dans un tems où le vent du nord-ouest exerce son empire avec le plus de rigueur sur tout ce qui est sous le ciel de Péking, ne sont pas les plus pénibles de celles auxquelles l'Empereur a présidé personnellement. Il en est d'autres, qui, dans une saison moins rude pourroient passer pour des délassemens à la maniere des Tartares, puisqu'il ne s'agissoit pour lui que d'être *spectateur* de certains exercices qu'on regarde communément comme de simples jeux ; mais auxquels il met toute l'importance des affaires d'Etat, parce qu'ils entretiennent la vigueur & l'adresse de ses Mantchoux, & empêchent qu'ils ne s'amolissent.

Ces exercices, ou ces jeux, qui sont soumis à l'étiquette & qui ont leur rang parmi les objets réputés dignes d'attention de la part du Souverain, sont différens exercices de manège, particuliers aux Tartares, tels que monter un cheval dans tous les

sens, c'est-à-dire de droite, de gauche, paderrière ou pader-
vant, avec etriers, ou sans etriers; s'y tenir dans toutes les
situations possibles, assis, debout, en long ou en travers, soit
que le cheval ait ou n'ait pas de selle, de bride, &c. soit qu'il
galoppe, qu'il trotte, qu'il aille l'amblé ou le simple pas; diffé-
rens exercices encore dans lesquels on fait preuve de force
& d'adresse, en glissant, marchant ou courant sur la glace,
ayant les mains & le corps libres, ou chargés de quelque far-
deau, avec la simple chaussure ordinaire, ou avec des patins.
Je m'arrête ici, parce qu'un plus long détail en ce genre, ne
pourroit que vous être ennuyeux, & n'ajouterait qu'un sur-
croît de preuves, dont vous n'avez pas besoin pour vous
former une idée de l'attention scrupuleuse qu'apporte l'auguste
vieillard à remplir avec la dernière exactitude tout ce qu'il
croit être de son devoir. Aussi les Princes, les Grands, les
Censeurs, les Tribunaux, qu'il avoit invités, provoqués même
à lui faire des représentations sur ce qu'il pouvoit y avoir de
défectueux dans sa conduite, ont gardé le silence le plus absolu
à l'occasion de l'Eclipse solaire du premier jour de l'an. Aucune
représentation de leur part, dont il ait été personnellement
l'objet. Cependant comme il ne falloit pas qu'ils fussent absolu-
ment muets, parce qu'on auroit pu croire que la crainte leur
fermoit la bouche & suspendoit leurs pinceaux, le Tribunal
qui a l'inspection générale sur la police de l'Empire, & qu'on
nomme ici *Tou-tcha-yuen*, crut devoir avertir Sa Majesté
de quelques abus qui s'étoient introduits dans la Capitale,
par un peu trop d'indulgence de la part de ceux qui sont
préposés au détail du Gouvernement, & pour la suppression
desquels il réclamoit l'autorité suprême. Voici comment l'Em-
pereur s'exprime dans un *Chang-yu* qu'il fit paroître à cette
occasion.

« *Kien-long*, cinquante-unième année, de la première Lune
 » le 20. *Chang-yu*.

« Le *Tou-tcha-yuen* en'a représenté que par un usage immé-
 » morial reçu & observé dans tout l'Empire, les Mandarins
 » qui ont inspection sur le Peuple, doivent faire à son égard
 » la fonction de maître pour l'instruire de ses devoirs, en lui
 » expliquant, le premier jour de chaque Lune, les différens
 » *Chang-yu* qui les loi prescrivent, & en l'exhortant à les pra-
 » tiquer; que cet usage s'observant exactement dans les
 » Provinces, il ne voyoit pas de raison valable qui puisse en
 » empêcher l'observation dans la Capitale; & qu'en consé-
 » quence il demandoit mes ordres, pour le faire observer à
 » Péking, comme on l'observe ailleurs.

« Le second objet de ses représentations, regarde les Co-
 » médiens & les Chanteurs publics qui inondent la ville & les
 » faubourgs, les premiers pour y jouer des farces & des
 » Comédies dans lesquelles on ne respecte pas assez les mœurs;
 » & les autres, pour débiter en chansons, des maximes qui inf-
 » pirent la lubricité. Il observe que ces Chanteurs & ces Comé-
 » diens ne sont que des hommes sans avou, venus à Péking
 » des différentes Provinces de l'Empire, pour y exercer aux
 » dépens des mœurs publiques, des talents qui ne leur eussent
 » été d'aucune utilité dans les pays qui les ont vu naître. Il
 » conclut à ce que j'ordonne qu'on les chasse de la Capitale,
 » comme des pestes qui ne peuvent qu'y répandre la cor-
 » ruption.

« Comme ces deux articles sont de la plus grande impor-
 » tance, je n'ai rien voulu statuer sur ce qui les concerne, sans
 » avoir pris l'avis des principaux Magistrats des grands Tri-
 » bunaux; je leur ai ordonné de s'assembler, de délibérer entre
 » eux, & de me faire part du résultat de leurs délibérations.

« Voici comment ils s'expriment dans l'écrit qu'ils m'ont présenté en conséquence de mes ordres.

« L'usage d'assembler le Peuple le premier jour de chaque Lune, pour l'instruire de ses devoirs, est très-sagement établi ; & l'on doit tenir la main à ce que les Mandarins des Provinces le suivent à la rigueur dans les différens villes de leurs Districts. Ce n'est que par ce moyen, que le bon Peuple, & les gens de la campagne, qui sont nécessairement en relation avec lui pour l'achat & la vente des domestiques & des autres choses nécessaires à la vie, peuvent être instruits de la volonté du Souverain, dans ce qui concerne le maintien du bon ordre en général, les réglemens que les circonstances exigent de temps en temps pour tels ou tels lieux particuliers, & une foule d'autres choses qu'il leur importe de savoir, & qu'ils n'apprendroient pas d'ailleurs ; parce qu'ils sont dans la classe de ceux qui n'ont jamais fréquenté les Ecoles, & qu'ils n'ont de rapports qu'entre eux pour ce qui les intéresse personnellement. Il est essentiel que les Mandarins qui les gouvernent, fassent à leur égard la fonction d'instructeurs & de maîtres.

« Il n'en est pas ainsi du peuple de Péking ; mille lumières se réunissent pour l'éclairer. Nous ne parlons pas des Manchoux, ni de ceux qui sont sous les Bannières. Il y a des écoles particulières pour eux & leurs officiers, qui, en leur faisant observer la plus exacte discipline, les forment à tous les exercices qui leur sont propres, les instruisent de leurs devoirs militaires & civils, & leur expliquent en détail toutes les ordonnances qui émanent du trône, quand elles ont le service pour objet, ou qu'elles sont indistinctement pour tous.

« Pour ce qui est des Chinois, il n'en est aucun qui, de près ou de loin, n'ait des rapports avec des personnes instruites, & dont il ne puisse par conséquent recevoir des instructions de

» maniere ou d'autre ; il n'en est presque aucun qui n'ait quelque
 » parent allié ou ami dans cette nombreuse classe de Lettrés qui,
 » de toutes les Provinces de l'Empire, aboutissent à Péking
 » pour chercher à s'y faire un sort, & qui ne demandent pas
 » mieux que de communiquer, à qui voudra les consulter ou se
 » prêter seulement à les entendre, cette portion de leur science
 » qui roule en particulier sur la connoissance des devoirs de
 » l'homme ; suivant le rang qu'il occupe dans la société. D'ail-
 » leurs les maîtres de profession sont si communs dans cette Capi-
 » tale, que pour peu qu'un pere de famille soit à son aise, il en
 » prend un chez soi pour l'éducation de ses propres enfans, &
 » des enfans de ses proches ou de ses voisins.

» Resteroit donc à assembler cette foule d'hommes sans aveu ;
 » ce grand nombre de vagabonds & de libertins, & tous ces oisifs
 » qui ne demanderoient pas mieux que d'être autorisés à se
 » réunir, & qui ne manqueroient pas d'abuser de cette réunion
 » pour exciter du trouble, ou pour commettre des vols. Tout
 » bien considéré, nous croyons que l'usage d'assembler le Peuple
 » le premier jour de chaque Lune, que les Mandarins des
 » Provinces pratiquent avec fruit dans leurs Districts, ne sauroit
 » avoir lieu dans cette Capitale, sans l'exposer à une foule
 » d'inconvéniens, & sans quelque danger pour la tranquillité
 » publique.

» Le second article de la supplique du Tou-tcha-yuen, par
 » lequel ce Tribunal zélé pour le maintien des mœurs publiques
 » supplie Votre Majesté de purger cette Capitale de cette foule
 » de Comédiens & de Chanteurs qui en inondent tous les quar-
 » tiers, pour les infecter de leur corruption, ne nous paroît pas
 » plus admissible que l'autre, quant à l'exécution.

» Ces Comédiens & ces Chanteurs publics, dit la supplique,
 » sont tous ou presque tous étrangers à Péking ; ils s'y sont
 » rendus

« rendus des différentes Provinces de l'Empire, pour y trouver
 « de quoi subsister : en leur ordonnant de retourner chacun dans
 « leur pays, on ne leur fait aucun tort dont ils puissent raison-
 « nablement se plaindre ; c'est les traiter au contraire avec beau-
 « coup plus d'égards qu'ils n'en méritent. Si Votre Majesté
 « adhéroit à ce que lui suggere ici le Tou-tcha-yuen, il en
 « arriveroit précisément le contraire de ce que se propose ce sage
 « Tribunal, qui est le maintien des bonnes mœurs parmi les
 « sujets de Votre Majesté. Les Comédiens & les Chanteurs pu-
 « blics contribuent, selon ce qu'il prétend, à corrompre les mœurs
 « du Peuple de la Capitale ; & les renvoyant chez eux, ils se
 « trouveroient dispersés dans toutes les Provinces de l'Empire
 « pour y répandre la même corruption.

« Qu'on ne s'y trompe point : les Comédiens & les Chan-
 « teurs, sont des hommes qui, n'ayant point été élevés pour
 « exercer quelque profession honnête, quelque art, quelque métier
 « pour pouvoir gagner leur vie par leur industrie ou le travail
 « des mains, & qui ayant reçu de la nature des talens propres à
 « divertir ou à amuser leurs semblables, ont pris le seul parti qu'ils
 « avoient à prendre, celui de mettre à profit ces mêmes talens,
 « en se faisant Comédiens ou Chanteurs. Si on leur défend de
 « jouer & de chanter dans la Capitale, ils iront jouer & chanter
 « ailleurs : car, après tout, il faut qu'ils vivent ; & s'ils n'ont pas
 « d'autres moyens pour vivre, on peut être sûr que c'est celui-là
 « qu'ils mettront en usage, sinon aussi publiquement qu'ils le
 « font ici, du moins avec des précautions qui seront autant de
 « dangers pour les bonnes mœurs de tous les pays où ils iront
 « jouer ou chanter.

« A ces réflexions, qui nous paroissent assez importantes pour
 « mériter qu'on s'y arrête, nous en ajoutons une autre, qui ne
 « nous paroît pas moins digne de l'attention de Votre Majesté.

» Il faut au Peuple quelque spectacle, quelque amusement qu'il
» lui fasse oublier en quelque sorte ses fatigues, ses peines, &
» toutes ses autres misères grandes & petites, sous le poids des-
» quelles il gémit journellement : les Comédiens & les Chanteurs
» publics lui procurent ce précieux avantage ; nous croyons
» qu'il seroit bien dur de l'en priver, sous prétexte qu'il y a du
» danger pour ses mœurs. Nous sommes bien éloignés de vouloir
» conseiller à Votre Majesté, de rien tolérer qui soit contraire
» le moins du monde à la plus exacte décence dans ce qui con-
» cerne les mœurs publiques de la Nation. Mais nous sommes
» d'avis qu'en tolérant les Comédiens & les Chanteurs publics,
» sous la condition que dans leurs Comédies & dans leurs Chan-
» sons ils ne se permettront rien qui sente la licence en quelque
» genre que ce puisse être & qui soit capable d'alarmer la pu-
» deur, on satisfera à tout. On ne privera pas le Peuple d'un
» amusement dont il a besoin, en tant qu'il le délasse & lui sert
» comme de consolation à ses maux ; & l'on corrigera les abus
» auxquels le Tou-icha-yuen propose à Votre Majesté de remé-
» dier. Il ne sera pas difficile aux Officiers de Police de tenir
» la main à ce que les Comédiens & les Chanteurs ne s'écarterent
» pas de ce qui leur aura été prescrit. Tel est le résultat de nos
» délibérations sur le contenu de la supplique que nous avons eu
» ordre d'examiner.

» Ce résultat s'accorde parfaitement avec ce que je pensois
» moi-même sur les deux objets dont il est question dans ce qui
» m'a été représenté par le Tou-icha-yuen. Ainsi on laissera les
» choses sur le pied où elles étoient auparavant, c'est-à-dire, que
» les Mandarins n'assembleront pas le Peuple le premier jour de
» chaque Lune, comme il est d'usage de le faire en Province ;
» parce que le Peuple, ou ce qui constitue le Peuple dans la
» Capitale, est en trop grand nombre pour pouvoir être réuni

» même par pelotons dans les différens quartiers , sans qu'il en
 » résulte les plus grands inconvéniens pour la tranquillité pu-
 » blique. Il a d'ailleurs mille moyens d'instruction pour appren-
 » dre à remplir ses devoirs , que le Peuple des villes , villages
 » & bourgs des différentes Provinces ne sauroit avoir ; c'est-à-
 » dire encore , qu'on laissera aux Comédiens & aux Chanteurs ,
 » la liberté dont ils jouissoient ci-devant , de jouer , de chanter
 » dans les carrefours & les places publiques , à condition qu'ils
 » respecteront la décence & les bonnes mœurs ; & pour empê-
 » cher qu'ils ne s'emancipent , j'ordonne aux Magistrats qui
 » ont inspection sur la police , d'avoir sans cesse les yeux ou-
 » verts sur eux , & de punir sévèrement tous ceux qu'ils trou-
 » veront en faute ».

Voilà comment les affaires , tant grandes que petites , se
 traitent ici. C'est toujours le Souverain qui les termine ; mais
 il ne les termine qu'après avoir pris l'avis de son Conseil , ou
 de ses Tribunaux. Je suis persuadé qu'après avoir lu les différens
Chang-yu , que j'ai mis sous vos yeux , vous n'en croirez pas à
 ces faiseurs d'Histoire universelle *depuis le commencement du*
Monde , &c. d'Histoire de tous les Tribunaux *des Nations qui*
peuplent la terre , &c. &c. Non plus qu'à cette nuée de Voya-
 geurs qui décident hardiment de la Religion , des loix , des
 Mœurs , des Usages , &c. des Peuples dont ils connoissent à
 peine le nom , & dont ils n'ont pas même vu la première super-
 ficie : vous ne les en croirez pas , dis-je , sur leur parole ; quand
 ils diront que le Monarque Chinois est un despote , dans toute
 l'étendue du sens odieux qu'on attache à ce mot , & que le
 Peuple sur lequel il regne n'est qu'un peuple d'esclaves , que
 la crainte seule contient dans les bornes extérieures du devoir :
 car c'est ce qu'on ose imprimer tous les jours , même en France ,
 où l'on a tant de renseignemens pour connoître la Chine telle

qu'elle a été dans sa constitution primitive , telle qu'elle s'est conservée pendant une trentaine de siècles malgré tant de révolutions qui l'ont agitée , & telle qu'elle est encore aujourd'hui sous la domination des Tartares-Mantchoux.

Je finirai cette Lettre , qui n'est déjà que trop longue , par un *Chang-yu* qui achevera de vous peindre notre auguste Empereur.

« *Kien-long* , cinquante-unième année de la seconde Lune ,
 » le 16 (le 15 Mars 1786) , *Chang-yu*.

« Les grands Maîtres de la Doctrine , les neuf grands Tribunaux , & tous les Grands en corps m'ont représenté , que
 » lorsque je fus parvenu à la vingt-deuxième année de mon
 » règne , on fit une nouvelle édition du *Hoei-tien* , dans laquelle
 » on ajouta tous les décrets , toutes les ordonnances , tous les
 » réglemens , en un mot , tout ce à quoi les circonstances avoient
 » donné lieu depuis que j'étois monté sur le trône ; que depuis
 » l'année de cette édition , jusqu'à l'année courante , trente ans
 » entiers s'étoient écoulés ; que pendant cet espace de tems , d'autres
 » circonstances , d'autres événemens avoient exigé de ma part
 » une foule de Décrets , d'Edits , d'Ordonnances & de Déclarations ;
 » avoient donné occasion à des changemens devenus
 » nécessaires , tant dans le Militaire que dans le Civil ; & que
 » tous ces objets n'étant encore que déposés pêle-mêle dans les
 » registres des différens Tribunaux , ou dans les bureaux des
 » Ministres , ils étoient d'avis qu'on ne pouvoit pas différer
 » davantage à les ranger chacun à la place qu'il doit naturellement
 » occuper dans le *Hoei-tien*. Ils me prient en conséquence
 » de donner mes ordres pour qu'on en fasse au plutôt une édition
 » exacte dans laquelle tous les matériaux soient rédigés avec soin
 » & rangés comme ils doivent l'être.

« Le *Hoei-tien* est une espèce de code universel dans lequel

» doivent se trouver les loix , les coutumes , les usages , & en
 » général tout ce qui doit être observé par la Nation , sous le
 » regne de la Dynastie des *Tay-tsing* qui occupe aujourd'hui
 » le trône. Il doit renfermer outre cela tous les Edits , toutes
 » les Ordonnances , tous les Décrets qui ont été intimés en diffé-
 » rentes occasions , suivant les événemens & les circonstances ,
 » tant aux Tribunaux & aux Mandarins & Officiers des diffé-
 » rens ordres pour leur servir de règle dans l'administration
 » des affaires , qu'aux différentes classes de la société , com-
 » prises sous le nom général de Peuple , pour leur prescrire
 » ce qu'elles doivent observer. Il doit contenir enfin des mo-
 » deles tracés tout à la fois par la raison , la justice , & une
 » heureuse expérience , sur lesquels le Souverain lui-même
 » puisse calquer sa conduite , pour ne pas s'égarer dans la
 » pénible route du Gouvernement. Il convient , il est même
 » nécessaire que tout cela soit digéré avec soin , rangé méthodi-
 » quement & avec ordre , & sur-tout clairement énoncé , pour
 » ne pas fournir des prétextes à l'inobservation , en donnant
 » occasion aux doutes.

» Il y a cinquante-un ans que je suis sur le trône : pendant
 » tout ce long espace de tems , j'ai toujours tâché de remplir
 » jusqu'aux moindres de mes devoirs , & j'ai la douce satis-
 » faction de n'avoir pas à me reprocher d'avoir manqué à
 » aucun de ceux qui ont rapport au Gouvernement , volon-
 » tairement ou par négligence. Je n'ai jamais cessé de prier le
 » Ciel de m'éclairer & de me protéger ; & c'est à l'abondance
 » des secours qu'il a daigné m'accorder , plutôt qu'à mes
 » efforts , que je suis redevable de tous mes succès.

» Me voici enfin parvenu à la vieillesse ; & quoique j'aie
 » passé l'âge ordinaire des travaux , je me sens aussi vigoureux
 » & aussi robuste que je l'étois dans l'âge mûr. Je reviens

» souvent, à part moi, sur les années qui se sont écoulées depuis
 » mon avènement à la dignité suprême, pour examiner, en
 » juge sévère, tous mes procédés envers mes sujets; je trouve
 » que j'ai toujours agi sans haine, comme sans prédilection,
 » ayant sans cesse devant mes yeux le Ciel & mes Ancêtres,
 » pour ne rien faire qui pût les contrister; que je n'ai puni
 » personne qui ne fût coupable; que je n'ai récompensé que
 » le mérite ou la vertu; que je n'ai placé dans les emplois que
 » ceux que j'ai crus en état de les bien remplir; & que s'il est
 » arrivé quelquefois que l'on m'ait trompé, ou que je me sois
 » trompé moi-même, je n'ai pas hésité de réparer le plutôt
 » possible, ces sortes de fautes involontaires qui n'étoient
 » qu'une suite de l'erreur où j'étois.

» L'étendue de mon Empire est fixée par les quatre mers;
 » l'état où il se trouve dans tous les genres est des plus florissans:
 » ainsi, je puis dire en toute vérité, que mon règne est celui de
 » la gloire & des prospérités. Les Princes & les Grands, les
 » Magistrats & le Peuple partagent avec moi cette gloire.
 » Les uns & les autres jouissent des honneurs & des avantages
 » dont je jouis moi-même; mais il n'est aucun d'entre eux qui
 » soit obligé à tant de soins & de sollicitudes, qui soit astreint
 » à tant de travaux, qui éprouve tant de peines, que celui qui
 » est à la tête d'eux tous. Je porte le plus grand fardeau. Je
 » remercie le Ciel de ce qu'à l'âge où je suis, il me donne
 » encore assez de force pour pouvoir le porter comme ci-de-
 » vant; je sens même que l'habitude du travail & l'expé-
 » rience m'en rendent en quelque sorte le poids plus léger.
 » Je me regarderois comme coupable envers le Ciel & mes
 » Ancêtres, si j'osois me négliger un instant.

» En conséquence de la demande qui m'a été faite par les
 » Grands, réunis au corps de la haute Magistrature, & pour

» fatisfaire au defir de tous les ordres de l'Etat , je donne les
» ordres les plus précis pour qu'on travaille inceffamment à
» une edition complete du *Hbei-tien* , dans laquelle on corri-
» gera , ôtera & ajoutera tout ce qui est à corriger , à ôter &
» à ajouter. Tous les événemens qui ont eu lieu sous mon regne
» y feront consignés , ainsi que les Déclarations , Instructions ,
» Ordonnances & Edits qui sont tombés de mon pinceau à leur
» occasion. Comme on y ajoutera en particulier les différens
» *Chang-yu* que j'ai publiés pour annoncer à tous mes sujets
» que si le Ciel me donne de pousser ma carrière jusqu'à la
» quatre-vingt-sixieme année de mon âge , alors j'abdiquerai
» l'Empire en faveur de celui de mes descendans que je croirai
» le plus propre à le gouverner pour la gloire de mes Ancêtres
» & le bonheur des Peuples ; il est à propos qu'on détermine
» des Rites particuliers pour une cérémonie qui ne me fournit
» aucun modele sur lequel je puisse me former.

» On lit bien dans l'Histoire que plusieurs Empereurs ont
» abdiqué la Souveraineté avec un cérémonial adapté aux cir-
» constances ; mais aucun de ces Empereurs n'étoit dans la
» position où je me trouve. Les uns ont abdiqué par paresse
» ou paramour durepos , les autres par foiblesse ou à raison des
» maladies qui les mettoient hors d'état de régner , & plusieurs
» par la crainte , bien ou mal fondée , qu'on ne les dépouillât.
» Je ne suis dans aucun de ces cas. J'aime à remplir mes devoirs ,
» quelque pénibles qu'ils puissent être ; je me donne tout entier
» aux affaires du Gouvernement que je traite moi-même avec
» toute la diligence , tous les soins qu'elles exigent ; j'ai encore
» toute la vigueur de l'esprit & du corps , propre à résister aux
» fatigues qui sont attachées au pénible exercice de la dignité
» suprême ; j'ai augmenté la gloire de l'Empire en le rendant
» des plus florissans dans les différens genres , & je regne pai-

» siblement sur des sujets qui m'aiment, & dont je fais le
» bonheur.

» Il faut donc que lorsque je terminerai ma carrière, il y ait
» un cérémonial particulier qui soit proportionné à la manière
» dont je l'ai fournie; il faut sur-tout que pour le sacrifice qui
» s'offrira au Ciel suprême, le jour de mon abdication, il y
» ait un Rite particulier adapté à la circonstance. Ainsi, que les
» Grands se joignent au corps de la haute Magistrature pour
» délibérer entre eux sur cet important objet; qu'ils avisent à ce
» qui doit se pratiquer, tant de ma part, que de la part de
» tous ceux qui auront quelque fonction à remplir, lorsque je
» procéderai solennellement à l'acte de mon abdication; qu'ils
» déterminent tout ce qu'ils jugeront devoir être observé
» avant, pendant & après le sacrifice. J'examinerai avec toute
» l'attention dont je suis capable, le résultat de leurs délibéra-
» tions; & après en avoir approuvé tout ce qui me paraîtra
» conforme au bon ordre, à la raison, & à l'importance de ce
» grand objet, je le munirai du sceau de mon autorité, pour
» être consigné dans le *Hoei-tien*, comme un monument au-
» thentique, ou de ce que j'aurai fait, ou de ce que je voulois
» faire; car il peut arriver que la durée de mes jours ne s'étende
» pas jusqu'au terme de l'exécution. Ce monument formera
» d'ailleurs un article particulier dans le cérémonial sous l'Em-
» pire de la Dynastie des *Tay-tsing*, pour servir de modèle à
» ceux de mes descendants qui pourront se trouver dans le cas
» de s'y conformer.

» Mon intention, en voulant fixer ainsi à l'avance des céré-
» monies qui ne doivent avoir lieu pour la première fois,
» que d'ici à plusieurs années révolues, n'est pas seulement
» d'augmenter notre cérémonial d'un article qui lui manquoit,
» & de faire insérer cet article dans le Code général, dont

» on va renouveler l'édition. J'ai pensé, outre cela, qu'il étoit
 » avantageux pour moi d'être instruit long-tems avant, de tout
 » le détail de ce que je dois pratiquer personnellement dans
 » ces augustes cérémonies, afin de m'y exercer à l'aise, sans
 » être obligé de prendre sur les affaires essentielles du gouver-
 » nement un tems qui doit leur être consacré, pour pouvoir y
 » figurer, quand le jour en sera venu, avec toute la décence
 » & toute la dignité qui conviennent à mon rang ».

Ne m'avouerez-vous pas que notre auguste Vieillard pousse la prévoyance bien loin? Sans chercher à pénétrer quelles peuvent être ses véritables intentions en s'exprimant comme il vient de le faire, j'ose assurer que si, parmi ceux qui se nourrissent de la flatteuse espérance de régner après lui (& le nombre n'en est pas petit, car tous ses descendants, à quelque degré qu'ils soient, peuvent y prétendre), il s'en trouve qui s'ennuient d'attendre si long-tems, ce *Chang-yu* ne les amusera guère. Tant pis pour eux. Tel qu'il est, il a l'approbation universelle; & plus de deux cens millions d'hommes font des vœux sinceres pour l'entier accomplissement de ce qu'il contient, ne fût-ce que pour avoir part aux bienfaits de différens genres qui seront alors répandus à pleines mains.

En joignant mes vœux particuliers à ceux de la multitude; outre les motifs qui peuvent m'être communs avec ceux qui l'animent, j'en ai de plus relevés, qu'elle ne sauroit avoir. Quoi qu'il en soit, si Dieu me conserve la vie jusqu'à la quatre-vingt-sixième année de notre Empereur, pour pouvoir être témoin du spectacle qu'on se propose de donner sur le théâtre de ce vaste Empire; & si j'ai l'honneur de figurer dans ce spectacle majestueux, comme je figurai l'année dernière, dans la

vénérable scene des Vieillards assemblés (1) ; je vous promets de vous le décrire dans toute l'exactitude du détail. Peut-être même n'attendrai-je pas jusqu'alors, pour être en état de vous en parler pertinemment. Il peut arriver que Sa Majesté Impériale publie dans quelque *Chang-yu* le résultat des délibérations des Tribunaux & des Grands auxquels elle ordonne de déterminer tout ce qui doit être observé dans le grand acte de l'abdication. Dans ce cas, je traduirai ce *Chang-yu*, & je vous l'enverrai travesti à la Françoisise par la mousson la plus prochaine.

Voilà une Lettre bien longue : je souhaite qu'elle ne vous ait point causé d'ennui. Je n'y ajoute plus que deux mots à l'occasion du *Tsong-tou* de Canton, qui s'appelle *Fouléhoun* & non pas *Foulahoun*, comme je l'ai écrit d'après une mauvaise prononciation Chinoise. *Akoui* a refusé la commission que l'Empereur lui avoit donnée de le juger. Il écrit à Sa Majesté qu'étant de la même Bannière, & reconnoissant les mêmes Ancêtres à un degré peu éloigné que *Fouléhoun*, il ne lui convenoit pas de le condamner ou de l'absoudre, & qu'il seroit jugé plus équitablement par Sa Majesté elle-même, ou par le Tribunal des crimes. *Fouléhoun* est aujourd'hui dans les prisons du *Hing-pou*. On prétend qu'il sera exilé à Ily, pour y être occupé à des travaux pénibles. Peut-être en fera-t-il de lui, comme il en a été de *Ly-ché-yao* (2), qui est aujourd'hui dans les grands emplois après une expiation de quelques années.

(1) Voyez la description de cette cérémonie, tome XII, pag. 517, & suiv.

(2) *Ly-ché-yao*, Gouverneur de Canton, accusé & convaincu deux fois de vexations & de concussions. Voyez ce qui en est dit, tom. IX, pag. 41, 44, 45, 63 & 64, tome X, pag. 597, 598, 609, & tome XII, pag. 509 & suiv.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. AMIOT,

Ecrit de Péking le 20 Septembre 1786.

JE suis fâché de n'avoir pas fait jusqu'à présent une étude particulière de la Médecine, parce que mon ignorance profonde sur tout ce qui a rapport à cet art, ou, si vous l'aimez mieux, à cette science conjecturale, met un obstacle invincible au desir que j'aurois de répondre pertinemment aux questions du Médecin célèbre dont vous m'avez envoyé le petit Mémoire. Ne voulant pas me hasarder à balbutier sur un sujet que je n'entends pas, j'ai eu recours à un Médecin chinois, & le Mémoire à la main, je lui ai fait l'une après l'autre les interrogations qui y sont contenues. Je les remets ici sous vos yeux, en y ajoutant les réponses.

1^o. *Les Chinois sont-ils toujours versés dans la connoissance du pouls ?*

R. Cette connoissance a toujours été l'objet principal de nos études en fait de Médecine, depuis qu'il y a des Médecins en Chine, c'est-à-dire, depuis plus de quatre mille ans. Il est à présumer que nous y avons fait quelques progrès, puisque, par le moyen du pouls, nous devinons le plus souvent, dans un malade même qui ne sauroit s'exprimer, quelle est chez lui la partie qui souffre; nous pouvons lui indiquer la plupart des sensations qui affectent cette même partie; & si nous nous trompons, par exemple, sur les pulsations de l'un des bras, nous sommes avertis de notre erreur par les pulsations de l'autre bras. Vous dire si nous en savons plus en ce

genre que nos Anciens , ou si nos Anciens en savoient plus que nous , ce seroit m'exposer à être contredit par d'autres Médecins , quelle que fût mon assertion ; car parmi nous les sentimens sont partagés sur cet article , comme sur une foule d'autres. Je pense en général que les Anciens avoient sur nous l'avantage du génie , & que nous avons sur eux celui d'une plus longue expérience. Nous ne pouvons juger de la science de nos Anciens , que par les monumens qu'ils en ont laissés. A cette science que nous tenons d'eux , nous ajoutons celle de tous les siècles qui se sont écoulés depuis leur tems jusqu'à celui où nous vivons ; mais pouvons-nous nous flatter de posséder tous les monumens qu'ont laissés les Anciens ? Combien ont été moissonnés par la faux du tems ! Combien d'autres qui ne sont parvenus jusqu'à nous que mutilés , tronqués , & peut-être même falsifiés en tout ou en partie ! &c.

2°. *A quelles parties du corps faites-vous répondre chacune de ces trois touches ?*

R. Nous avons deux bras qui ont chacun trois touches qui répondent à des parties différentes du corps. Les touches de l'un & de l'autre bras ont un même nom.

La première, c'est-à-dire , celle qui est plus près du poignet , se nomme *isun* , qui est le nom que nous donnons à la dixième partie de la mesure d'un pied ; & c'est le doigt *index* du Médecin , qui doit appuyer sur cette première touche.

Le seconde touche se nomme *koan* , qui signifie ouverture , porte ; & c'est sur elle que le doigt *medius* doit appuyer.

La troisième touche porte le nom de *tché* , le même par lequel nous désignons la mesure de dix pouces ; & c'est le doigt *annularis* qui doit appuyer sur elle. Dans le bras gauche , le *isun* répond au cœur & à ce que nous appelons les *petites intestins*.

ins. Le *koan* répond au foie & au fiel ; & le *iché* répond aux parties de la génération dans les hommes.

Dans le bras droit le *tsun* répond au poumon & au grand intestin ; le *koan* à l'estomac & au ventricule ; & le *iché* aux reins dans les hommes.

Ce qui est dit du bras gauche pour les hommes, s'applique au bras droit pour les femmes ; & ce qui est dit du bras droit pour les hommes, s'applique au bras gauche pour les femmes. En général le *tsun* répond à la partie supérieure du corps jusqu'au cœur inclusivement ; le *koan* répond à la partie moyenne depuis le cœur jusqu'au nombril ; & le *iché* répond à la partie inférieure, depuis le nombril jusqu'aux pieds dans l'un & l'autre sexe.

3°. *Les principales divisions des pouls sont-elles toujours les mêmes , les sept piao , les huit ly , les neuf tao ? &c.*

R. Ces divisions sont fondées sur la nature , après des observations sans nombre & souvent renouvelées ; & comme la nature n'a pas changé , ces divisions ont resté les mêmes. Du reste on peut donner à chacune d'elles , tel nom qu'on voudra ; les noms ne font rien à la chose , ils la désignent.

4°. *Dans les maladies , savez-vous reconnoître les crises & les prédire par le pouls ?*

R. Nous savons reconnoître les crises & les prédire par le pouls dans les maladies qui sont susceptibles de crises ; telles que les fièvres malignes , celles que nous appellons *chang-han* (c'est ce que nous appellons Pleurésie , Péripleurésie) , & autres semblables. Nous savons de plus distinguer les fausses crises d'avec les véritables ; & prédire par le pouls , les changemens en bien ou en mal que le malade doit éprouver.

Telles sont , Monsieur , les réponses précises que mon

310 EXTRAIT D'UNE LETTRE, &c.

Médecin a faites aux demandes du vôtre. Il m'a ajoué qu'il faudroit des volumes entiers pour expliquer clairement tout ce qui a rapport au sujet pour lequel je me suis adressé à lui, &c.



EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. AMIOT;

Ecrit de Péking le premier Octobre 1786.

JE vous envoie le *Yun-lo* qui vous manquoit pour compléter le nombre des instrumens de Musique dont on fait usage ici. On ne tire le son de cet instrument qu'au moyen d'un seul marteau ; & ce marteau ne doit pas excéder la grosseur de celui qui est dans le tiroir qu'on a ménagé dans le pied de l'instrument. Je crois que vos Musiciens ne seront pas tentés d'exécuter leurs Sonates ou leurs Ariettes sur le *Yun-lo* des Chinois. Chaque Peuple a son goût & sa manière. Chez vous , tout se fait avec rapidité , & comme en sautillant ; il vous faut du mouvement en tout , le repos vous tue. Il faut voler , danser & courir si l'on veut être du bel air. Il n'en est pas ainsi dans les climats Chinois : nous faisons tout posément. Si nous chantons , c'est pour être entendus sans effort ni contention de la part de ceux qui nous écoutent ; si nous jouons d'un instrument , c'est afin que chaque son que nous en tirons puisse pénétrer jusqu'au fond de l'ame , pour y produire l'effet que nous avons en vue. Ainsi les sons que nous tirons du *Yun-lo* ne sont point liés les uns aux autres ; ils servent pour lier entre eux tous les sons des autres instrumens.

Je joins à ce *Yun-lo* les précieuses bagatelles que je reçus de l'Empereur , lors de ma réception dans l'ordre des Vieillards (1). Je les appelle *précieuses* , non pas qu'elles le soient en elles-mêmes , mais parce qu'elles viennent de celui de la

(1) Voyez tome XII de ce Recueil , pag. 517 & suiv.

510 EXTRAIT D'UNE LETTRE, &c.

part de qui tout est précieux. Il n'est pas jusqu'au simple bâton de vieillesse qui n'ait été dans le tems un objet d'ambition pour les plus hauts huppés de cette Cour. N'allez pas, je vous prie, mépriser un pareil meuble ; il a déjà été porté avec le plus grand respect devant le cercueil de bien des Vieillards qui en avoient été décorés, ainsi que moi, & reportés avec non moins de respect, par les parens des vénérables morts, après l'enterrement, dans leurs hôtels ou logis, comme un titre d'honneur, dont leurs descendans pourront se parer. S'il étoit reçu chez vous de conserver dans les familles, les bâtons de ceux qui ont été Maréchaux de France, on ne manqueroit pas de les placer dans le lieu le plus respectable de la maison, dans la salle où seroient les portraits des Aïeux. Ici c'est dans la salle des Ancêtres, à côté des tablettes devant lesquelles on leur rend hommage, qu'on place les bâtons de vieillesse donnés par le Souverain.



EXTRAIT

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. DE GRAMMONT, MISSIONNAIRE;

Ecrit de Canton, le 20 Janvier 1787.

... **C**ES jours derniers j'ai eu l'occasion de lire le placard affiché à Canton, au sujet du meurtre de deux bateliers Chinois, qui furent la victime, il y a deux ans, de l'obéissance aveugle d'un Canonnier anglois. En voici la traduction fidelle.

A V I S A U P U B L I C.

De la part du Gouverneur & du Commandant de Canton.

« PAR une bonté singulière de l'Empereur envers les Etrangers, il est permis à tous Négocians d'au-delà des mers, de venir à Canton, d'y commercer, & d'exporter en leur pays toutes les productions dont ils ont besoin. Quant aux denrées qu'ils nous apportent, l'intention de l'Empereur est qu'on les paie leur juste valeur, & qu'on évite avec le plus grand soin toute vexation, toute infidélité.

« Quoique les besoins de l'Etat ne souffrent point l'exportation de la soie, il n'est point défendu d'en livrer en petite quantité.

« S'il arrive que les chefs des Comptoirs chinois contractent des dettes envers les Européens, on fixera le terme du remboursement, & ce terme échu, on les forcera à payer.

« Qu'on soit attentif à écarter & à prévenir tout sujet de contestation. Si nos Chinois, dans leurs querelles & dans leurs débats, ôtent la vie à quelque Etranger, le coupable, selon

» la loi, fera sans délai puni de mort. Il n'est permis en aucune
 » maniere, à nos gens, d'insulter, d'offenser les Etrangers; &
 » si quelqu'un manque à leur egard, il doit être arrêté, &
 » sévèrement puni, selon la grièveté de l'offense.

» Ces réglemens ne sont pas nouveaux : des affiches publi-
 » ques vous les ont déjà annoncés : ils doivent vous être d'au-
 » tant plus chers, qu'ils ne sont que l'expression de la bonté
 » & de la clémence de notre Empereur envers les Etrangers.

» Dès que les vaisseaux Européens arrivent dans la rade de
 » *Hang-pou*, il est essentiel que chaque Capitaine veille sur ses
 » Matelots, sur ses Officiers, & qu'il les contienne dans l'ordre.
 » Si, par sa négligence, quelqu'un de son bord vient à com-
 » mettre un meurtre, la loi veut que le meurtrier soit sur le
 » champ arrêté, dénoncé & jugé.

» Dans l'affaire présente, *Tou-va* (1), Capitaine du vaisseau
 » *Hoei-lien* (2), est en faute, non-seulement pour n'avoir pas
 » dénoncé le Canonnier de son vaisseau qui a tué deux Bate-
 » liers chinois, mais encore pour avoir eu l'audace de s'opposer
 » aux recherches du Mandarin chargé de saisir & de punir le
 » coupable. C'est pourquoi nous l'avons fait arrêter lui-même,
 » & forcé à livrer son Canonnier.

» Le *Siun-fu* (ou Commandant), suivant le dû de sa charge,
 » après avoir pris connoissance de l'affaire, n'a pu se dispenser
 » de faire son rapport à l'Empereur.

» Le crime de *Ty-sié-hoa* (3) est un crime très-grave en lui-
 » même; mais il le devient encore plus par la résistance sédi-
 » tieuse qu'on a faite pour le soustraire à la Justice; c'est pour-
 » quoi il n'y a point de grace à espérer pour lui. S'il est puni

(1) *Tou-va*, nom estropié du Capitaine anglois.

(2) *Hoei-lien*, nom du Vaisseau anglois.

(3) *Ty-sié-hoa*, nom du Canonnier.

» de mort , comme il le mérite , ne vous en prenez qu'à vous-
» mêmes : on ne se joue pas impunément de nos loix.

» A suivre ces loix à la rigueur , non-seulement le Canon-
» nier , mais le Capitaine lui-même , pour sa négligence à veiller
» sur ses gens , auroit dû être puni de mort. Mais comme
» dans vos petits Etats , vous ignorez les loix de notre Empire ,
» on fait grace au Capitaine , & l'on se contente de punir *Ty-
» sié-hoa* : ce qui , de la part de notre Empereur , est une grace ,
» une faveur que vous ne devez jamais oublier.

» A ces causes , nous avertissons les Directeurs de tous les
» Comptoirs européens : 1°. que désormais , à l'arrivée de leurs
» vaisseaux , ils aient à recommander aux Capitaines respectifs
» de contenir leurs gens dans le devoir , & de se montrer
» dignes des bienfaits de l'Empereur par leur attention & leur
» vigilance à écarter tout désordre , tout accident fâcheux :
» 2°. qu'ils leur signifient que s'il se commet dans la suite quel-
» que meurtre , il faut , selon les loix , qu'ils livrent aussitôt le
» coupable pour être jugé & puni ; & que si on a encore l'au-
» dace de se mutiner pour le dérober aux poursuites de la Justice ,
» on ne se contentera pas , comme cette fois , de punir le meur-
» trier , mais qu'on saisira le Capitaine lui-même , qui sera
» condamné au même supplice.

» Ecoutez ces avis avec respect , & pensez-y bien.

» La quarante-neuvième année de *Kien-long* , le 2 de la
» douzième Lune (le 12 Janvier 1785) ».



TRADUCTION

DE QUELQUES PIÈCES DE POÉSIE CHINOISE,

Par feu M. CIBOT, Missionnaire à Péking.

L E P L A I S I R.

P O I N T de plaisir hors de la vérité. Trente ans d'illusions & d'erreurs m'ont enfin appris à me faire les miens. Enfermé dans cette solitude, je repais mes regards des grands spectacles que m'y donne le Ciel, & des décorations nouvelles qui embellissent la terre. Un beau clair de Lune, le Firmament paré de toutes ses étoiles, donnent l'essor à mon ame; un paysage l'épanouit, & jusques dans le fracas d'un orage, elle se couronne de fleurs; mes pensées sont à l'ancre entre la pauvreté & les richesses. Si la renommée ne parle point de moi, ni la calomnie aussi, peu de gens me cherchent, j'en suis encore moins. Sans ambition, sans projets, je contemple du rivage la mer orageuse du monde, ses flots les plus menaçans n'arrivent pas à mes pieds, toutes ses misères ne me coûtent pas un soupir. Si l'air est serein, j'en respire la douceur; si le Soleil l'embrase, si les Aquilons le glacent, un livre à la main j'appelle le Printems. La terre a beau être couverte de neige, je me promène au milieu des fleurs. Mon appétit règle mes repas, & ma lassitude mon repos. Je dégoûdis mes membres en poussant ma brouette, ou en bêchant mon jardin, & j'exerce mon esprit en écrivant de la prose ou en rimant quelques vers. Quelquefois je devance l'Aurore pour aller entendre dans la vallée les doux ramages dont les oiseaux la saluent à l'envi. D'autres fois assis sous un hêtre, &

le *Kin* à la main, je fais redire à tous les echos, que vivre c'est faire du bien, & qu'il n'y a que de vraies vertus qui adoucissent la mort. Les endroits les plus solitaires ont pour moi mille charmes. Tantôt assis au fond d'un bois, j'y écoute en silence le doux murmure des eaux & le petit bruit des feuilles & des herbes qu'agite le Zéphyr. Tantôt aussi je m'enfonce dans l'épaisseur des montagnes, & me laisse pénétrer de l'horreur secrète qu'elles inspirent. Leurs rochers escarpés, leurs précipices & leurs torrens, disent plus de chose à mon ame que tous les *King*. Quelque part que j'aile, quoique je fasse, il me faut quelque vertu pour être à mon aise. Mes fautes seules me coûtent des larmes & des soupirs. Tous les hommes sont dans mon cœur comme des freres, & toutes leurs affaires loin de moi. Les uns boivent du poison pour abrégér leur vie; d'autres cherchent le breuvage de l'immortalité pour l'allonger sans fin. Pour moi je ne songe plus qu'à bien vivre; si j'y réussis aujourd'hui, je mourrai content dès demain.

II. L' H I V E R.

LES fougueux Aquilons ont enfin franchi la grande muraille; & soufflent dans nos plaines le froid & les rhumes. Tous les arbres sont dépouillés, comme notre armée battue & fuyant devant les Tartares. Les petits oiseaux cherchent les maisons, & se cachent sous les toits. Les campagnes couvertes de neige, paroissent jonchées de coton. Aucun sentier ne conduit plus dans la campagne, & les rivières glacées rendent inutiles nos plus beaux ponts & les soldats qui les gardent. Où me mettre à l'abri du froid? Ma cabane, mal fermée & mal couverte, a beau être échauffée par un bon feu de broussailles, leur fumée m'aveugle; & le vent qui la repousse, me pénètre & me transir. Pour-peu que le Soleil se montre, je vais respirer sa

318 TRADUCTION DE QUELQUES PIECES

douce chaleur au pied d'un mur ; mais quand il a disparu, ou est éclipsé par d'épais brouillards, mes membres roidis se refusent à mes mouvemens, & c'est une grande entreprise pour moi de préparer quelques alimens & de les manger. Je me replie sur moi dans mon lit, sans pouvoir m'échauffer, & le sommeil me persécute en me fuyant jusqu'au jour. O vieillesse languissante, que tu fais acheter cher la sagesse & la modération des desirs ! mais va, je te pardonne ma misère. La perte de mon épouse & de tous mes enfans m'avoit rendu la vie douloureuse. Tu m'en dégoûtes, & m'adoucisses les approches de la mort. Je ne tiens plus à ce monde que comme les feuilles jaunissantes qui ont échappé aux premières gelées. Le moindre vent les détache & les emporte au loin, pour être foulées aux pieds & pourrir. Que faut-il pour rompre la trame usée de mes jours ? Mon corps courbé vers la terre, mes sens à demi éteints, ma langue, tout m'avertit que j'approche du tombeau. Le chemin qui m'y conduit, se hérissé chaque jour d'épines nouvelles ; mais j'en retirerai au moins l'avantage de ne pas oublier le *Tien*, comme j'ai fait tant de fois quand les fleurs du plaisir & de la joie croissoient sous mes pas. Hélas ! comment arrive-t-il que l'illusion nous suive jusqu'au bord de la fosse ? Des enfans à demi nus se jouent sur la neige, & moi je me persuadois que jamais douzième Lune ne vit un froid si rigoureux. Pourquoi donner le change à mes pensées, & ne pas convenir que mon grand âge & ma pauvreté me rendent si sensible & m'exagèrent le froid sur lequel je me lamente ? Je suis trop vieux, il n'y a plus moyen d'éviter la défaillance des forces, & les douleurs qui dévorent le corps. Evitons au moins le mensonge, évitons la lâcheté, & que mes derniers jours, comme ceux du bon *Yao*, se passent à benir le Tien & à purifier mon cœur.

III. CHANSON.

ADIEU aux livres , adieu pour jamais. L'Etat n'a pas besoin de ma science , & la paix de mon cœur a besoin du travail de mes bras. Je rougis d'être entretenu plus long-tems par celui d'un pere déjà vieux & cassé. Les espérances de gloire & de fortune qui suffisent à sa tendresse , ne suffisent plus à mon amour.

Comment tenir à la pensée que , tandis qu'enfermé avec des livres , je lis , je médite , & , le pinceau à la main , je me mesure avec nos Lettrés , ce vieillard , courbé sur une charrue , pousse ses bœufs , & affronte avec eux le vent , la pluie , le chaud & le froid , pour assurer mes loisirs ?

Qu'aurois-je gagné à mes études , si je n'étois qu'un fils ingrat & dénaturé ? Mes enfans au moins ne me reprocheront pas que je leur demande des respects & des sentimens que ma conduite défavoue. Si j'ai la douleur de les voir jamais s'oublier avec moi , ce ne sera pas mon mauvais exemple qui les aura séduits.

Encore un an , & le chemin de la fortune s'ouvroit pour moi. Mais un arbre ebranlé tombe au moindre choc. La moindre maladie peut m'enlever mon pere du soir au matin , ou du moins le clouer sur un lit par la défaillance & de cruelles douleurs. Que devenir alors , moi qui lui acheterois un jour de santé aux dépens de toute ma vie ?

O mensonge ! ô illusion ! ô erreur de ma jeunesse ! Quand je serois en charge , qu'y gagneroit ma piété filiale ? Ne faudroit-il pas quitter ce bon pere , & aller donner à mon dittri & le soin de mon emploi ? Mon épouse même & mes enfans ne sauroient m'y suivre , & je cesserois d'être homme en commençant à être Mandarin.

316 TRADUCTION DE QUELQUES PIÈCES

Assez d'autres fourniront à l'envi cette éblouissante carrière. La Province régorgé de Lettrés, & mon vieux pere n'a que moi. Rendons-lui travail pour travail, fatigue pour fatigue, secours pour secours. Hélas ! je n'ai que trop différé. La piété filiale commande, le soc de la charrue m'attend ; adieu mes livres, adieu pour jamais.

Combien de Guerriers, de Ministres & de Savans ont tout quitté pour reprendre la charrue, & sont venus finir leurs jours au village ! Leurs souvenirs leur y montraient la sagesse au bout d'un sillon, & la vertu assise à ses côtés. Courons les y chercher ; elles feront le charme de ma vie, & me rendront en plaisirs tous mes travaux.

Je n'ai encore vu la nature que dans des mots. Quelle joie de rassasier mes yeux du spectacle toujours nouveau de ses beautés ! La fosse que j'aurai creusée, la motte que j'aurai brisée, me révéleront mille singularités que j'ignore ; & l'herbe qui se redressera sous mes pieds, redressera mes pensées avec elle & m'en donnera que je n'ai jamais eues.

Le silence du Cabinet eclaire l'esprit ; mais il amollit tout le corps, refroidit l'ame, & en engourdit l'énergie. C'est dans un champ que les *Chun*, les *Yu* & les *Heou-tsi* devinrent de grands hommes. La sueur qui y avoit tant de fois mouillé leur front, les rendit plus sensibles aux peines du colon, & plus zélés pour le soulager.

Si les événemens me ramenoient jamais vers les emplois, je ferois par moi-même ce que doit à l'agriculture le ministère public. Il faut avoir été soldat pour commander à la Guerre, & Colon pour bien gouverner le Peuple. Les Colleges ne donnent que des Docteurs : c'est la solitude du village qui mûrit les hommes d'Etat.

Quoi qu'il en soit, j'aurai vécu en homme qui doit mourir ;
&

& qui craint le *Tien*. Qui quitte les livres pour ôter la charrue des mains tremblantes d'un pere vieux & epuisé, a fait de bonnes etudes. Qui est bon fils, est un bon citoyen. Il faut être l'un & l'autre pour vivre en homme & se survivre. Adieu mes livres, adieu pour jamais !

IV. LE POIRIER.

QUE le Poirier est beau à voir ! plus ses branches se sont séparées du tronc, plus elles se rapprochent pour lui donner de la majesté & de la grandeur. N'en frappez aucune de la hache. Le bon Prince *Chao-pe* venoit reposer sous leur ombre.

Que ce Poirier est beau à voir ! que ses rameaux s'étendent & s'elevent avec grace ! Craignez d'en prendre les plus petits. Le bon Prince *Chao-pe* a dormi si souvent sous leur ombre !

O que ce Poirier est beau à voir ! Sa verdure charmante & animée est toujours celle de la saison. Gardez-vous de porter la main sur ses feuilles, le bon Prince *Chao-pe* passoit les journées entieres sous son ombre.

V. LES TROUPEAUX.

QUI dira que tu n'as point de Brebis ? Chacun de tes Troupeaux est de plus de trois cens têtes. Qui dira que tu n'as point de Bœufs ? Les seuls Buffles vont à cinquante attelages. Vois les Brebis aller aux champs, ferrées les unes contre les autres. Les Bœufs les suivent l'oreille droite & le poil lissé. Heureux troupeaux, ils paissent à leur choix dans de gras pâturages, & se défalterent à leur gré sur la rive des eaux. C'est à l'ombre qu'ils se reposent ; c'est sur ce gazon fleuri qu'ils se jouent. Le Berger qui les gouverne va çà & là d'un pas léger, ayant sa pannetiere à son côté. Si la pluie le surprend, il a un

habit de roseaux pour s'en défendre. Mille plaisirs innocens partagent ses loisirs. Tantôt il cueille des plantes utiles, tantôt il taille & emonde les arbres qu'il chérit. En veut-il aux oiseaux ? Il leur tend des filets, & les gros comme les petits viennent s'y prendre. Le voici qui revient chargé de sa chasse. Ses Brebis marchent devant lui. Qu'elles sont grasses ! qu'elles ont une belle toison ! Au moindre signal de sa houlette, elles se détournent & entrent dans le chemin indiqué. Il n'aura qu'à pousser un cri, & elles s'enfermeront toutes à l'envi dans la bergerie. J'ai fait un songe, dit-il, j'ai vu des poissons sans nombre & peu de pêcheurs ; de vastes Campagnes & peu de Colons. Heureux Berger ! voici à mon gré l'explication plausible de ce songe. Ces nombreux poissons t'annoncent de grandes richesses, & ces champs si vastes, une *nombreuse postérité*.

VI. LE VILLAGE.

Ni Mandarins, ni Marchands ne songent à venir dans cet humble séjour ; & ceux qui l'habitent arrivent au bout de leur carrière, sans avoir eu la pensée d'en sortir. La pauvreté & le travail y ont conservé les mœurs des premiers tems. Les Empereurs & les Dynasties ont eu beau se succéder, on y est encore au regne de Yao. L'agriculture y est l'occupation de tout le monde. Jeunes & vieux vont travailler dans les champs ; ils s'y voient, ils s'y aident, ils s'y encouragent à l'envi. Les uns délassent les autres de leur travail par leurs Chançons, les autres le dirigent par leurs conseils, & tous finissent la journée sans souci ni chagrin. Le chaud ou le froid, la pluie ou la sécheresse, le changement de tems ou de saison, sont les seuls événemens qui affectent & dont on parle. Quand les moissons dorées invitent à prendre la faux, toutes les maisons sont vuides, & le village n'a plus d'habitans. Les

femmes se joignent aux moissonneurs auxquels elles sont venues porter leur repas, & s'en reviennent le soir, assises sur les gerbes dont la charrette est chargée. Que de cris de joie, que de chansons dans toutes les aires quand on bat le bled ! Que de doux parfums brûlés ! Que d'aimables prières ! Que d'humbles prosternations, quand on en offre les prémices dans chaque ménage au grand Maître du Ciel & de la Terre ! Ce n'est qu'après cette belle cérémonie qu'on remplit les greniers. Les enfans attroupés à la porte, font entre eux mille jeux. Les jeunes filles se tiennent à l'écart ; mais on les a vues dans les champs, lorsque devant l'aurore, elles alloient cueillir les feuilles de mûrier pour leurs vers à soie. Donne ton aînée à mon fils, dit le voisin à son voisin ; donne la cadette au mien, dit l'autre. Les vieilles grand-mères vont porter les accords qu'elles avoient jadis reçus. Tout le village prend part à la fête, & souhaite mille bénédictions aux nouveaux époux. Tandis que les hommes attablés sous les nattes dont on a couvert la cour, boivent, rient, chantent & se font passer le *Pi-pa* de l'un à l'autre, les femmes enfermées dans la maison, se régalent & se divertissent à leur manière. Les générations se multiplient sous un même toit. L'aïeul décrépît exhorte toute la famille à vivre en paix, & meurt sans avoir connu ni ennui ni remords.

Nota. Cette Piece fut faite sous Ouen-ty, des Han, lequel monta sur le trône l'an 179 avant J. C. L'objet du Poète étoit de rappeler les Chinois à leurs anciennes mœurs. Le Pi-pa est la Musette chinoise.

VII. LA MODÉRATION.

Je ne songeois qu'à éviter la faim, quand je pris la bêche
& me mis au travail. Le froid me fit désirer des habits, je

m'en procurai. Que me falloit-il de plus ? Mon cœur s'éprit d'une jeune beauté, on l'accorda à mes poursuites, & bientôt je me vis père de plusieurs enfans. Comment les entretenir ? Quel héritage leur laisser ? Travaillons. Un gain amène l'autre. J'ai acheté des terres & des maisons. Mais, quoi ! aller toujours à pied ? Je bâtis des écuries, & je les remplis de chevaux. J'eus honte après d'être confondu dans la foule, & je soupirai après une charge. Argent fait tout, je m'en suis procuré une. Mes pensées se tournent maintenant vers les honneurs de la Cour. Finissons notre rêve : qui ne borne pas ses desirs ne sauroit les satisfaire.

VIII. LE SÉJOUR DU VILLAGE.

VIVE le séjour du Village. Je n'en aurai jamais d'autre. Richesses, dignités, pompe & grandeur, vous n'êtes qu'un vain attirail de vanité. Aussi viendriez-vous vers moi, que mon cœur ne vous accueilleroit que par des mépris. Qu'ai-je à faire de cours & d'avant-cours, de salle d'entrée & de cabinets, de colonnes peintes & de meubles précieux ? Les murailles de ma maison sont de terre, & le toit de roseaux : c'est tout ce qu'il faut pour me garantir du froid, & être à l'abri de la pluie. Vienne qui voudra, je n'ai pas peur qu'on me surprenne ; aussi ma porte est rarement fermée. Qui est chez soi, comme dans les carrefours, ne craint pas d'y être vu. Si je suis à table, tant mieux : on y verra que manger n'est pas pour moi une grande affaire. Quelques herbages frais, d'autres confits au sel, & de vieux riz, voilà mon ordinaire. Le bon appétit & la santé m'y font trouver une faveur qu'on ne vend pas au marché. Si mon assiette est de bois & ma tasse de terre, celles du bon Yao en étoient aussi. Si les Citadins boivent de meilleur vin, ils ne le boivent pas si gaîment. Une rasade au Village est le signal d'une autre, &

& on ne quitte pas le broc qu'il ne soit à sec ; mais plus l'on est à table pour rire & s'agacer , moins la sale ivresse est à craindre. Vive le Village pour la douceur de la société ! Ce n'est point le Calendrier qui y règle les visites. Toute raison est bonne pour se chercher , & on se trouve toujours. Un tigre & un ours tombés dans la même fosse sont moins embarrassés l'un de l'autre que deux Citadins assis en cérémonie dans une salle. Ils se tâtent , ils s'épient , ils se fondent , & se quittent souvent sans avoir sonné mot du sujet de la visite. Nous ne sommes pas si habiles dans nos hameaux. Soit que j'aie à faire part de mes peines ou de mes joies à mes amis , leur ame est d'abord au niveau de la mienne. Je trouve dans leur cœur tous les sentimens dont j'ai besoin. Ils savent mes affaires , je fais les leurs ; ils me connoissent , je les connois. Tant pis pour qui ne fait pas avoir tort ; mais que les jouissances sont aimables & naïves quand on a bien fait ! Je n'en fais rien souvent que mon voisin m'a épargné des embarras : comment ne pas lui rendre la pareille ? Mes enfans me donnent sans cesse le plaisir de prévenir mes soins pour nos proches. Ma femme est bien sûre que je prends pour moi , ce qu'elle fait pour leurs veuves & leurs orphelins. Elle leur prête mon riz , elle leur envoie des présens quand il lui plaît : c'est bien fait à elle. Si ma mort lui devenoit par trop funeste , les plus pauvres voudroient la secourir. Que les brus des Citadins s'entendent mieux en saluts , en révérences , en prosternations & en complimens de haut style ; les nôtres savent être gaies , contentes , travailler à ce qu'on veut , & se prêter à tout. Quand je reviens des champs , l'une me porte du thé , l'autre m'amuse avec son enfant.

I X. C H A N S O N.

VINGT lustres font depuis long-tems la plus longue mesure de la vie. Les pleurs & les cris de l'enfance en commencent la trame, l'ennui & la défaillance de la caducité la finit. A quoi se réduisent les années qui en remplissent l'entre-deux ? Que de nuages encore, que de tonnerres & d'orages y font entrer les noirs chagrins & de cuisantes douleurs ? Après l'Automne il n'y a plus de beaux jours ; & le Printems fini, on ne voit plus eclorre de belles fleurs. Hâtons-nous de les cueillir avant qu'elles se flétrissent, dit l'homme de plaisirs ; buvons, chantons, que l'Aurore nous trouve le verre à la main, & que le Soleil se couche sans interrompre nos fêtes. L'Avare au contraire se dispute le riz qu'il mange, se morfond avec la clef qui enferme ses habits, & grossit son cher trésor de ce qu'il prend sur ses besoins. L'Ambitieux est dévoré par la soif des honneurs. Est-il en place ? Les chagrins qui viennent à lui de par-tout, ameurent sans cesse toutes ses pensées, flétrissent son cœur, glacent ses sens, lui ôtent le sentiment de la vie : & il meurt sans avoir vécu. Hélas ! les rêves des autres n'empêchent pas les miens. Les vains projets d'aujourd'hui seront des songes demain. Soyons chaque jour ce qu'il faut être ; différer de le devenir, c'est s'exposer à ne l'être jamais. Un instant touche un instant & l'entraîne. La plus longue vie n'est qu'un souvenir.

Je cherche des yeux ceux qui marchaient devant moi avec plus de fracas : ils ont disparu. Un peu de terre élevée indique leur tombe, & des herbes sauvages que personne ne se met en peine d'arracher, le cachent déjà à demi. Environnons le nôtre de cèdres qui ne craignent ni la hache ni le feu.

Nota. Nous avons eu quelque peine à donner le nom de Chanson à cette petite Poésie : mais, outre qu'elle est imitée

Ko, qu'on ne sauroit traduire que par Chanſon, elle eſt en petits couplets, en vers très-courts, & en rimes à la maniere des Chanſons les plus populaires. Cela nous donnera occaſion de placer ici une remarque pour laquelle nous demandons quelque attention aux ſages, aux hommes publics & aux bons citoyens. Comme il eſt dit dans les Annales, que les anciens Empereurs Chun & Yu, puis le Prince Ouen-ouang & Tcheou-kong ſon fils, avoient fait de petites Chanſons pour les labours, les ſemences, les moisſſons, & les autres travaux des gens de la campagne, le reſpect qu'on a ici pour tout ce qui eſt conſacré par la haute Antiquité, a perpétué l'usage de faire ſans ceſſe de petites Chanſons pour le Peuple. Les plus grands Empereurs en ont rimé de très-jolies; & les plus célèbres Lettrés de toutes les Dynaſties ont aimé à ſe diſtinguer dans ce genre de Poéſie. Les Recueils qu'on a en ce genre ſont immenſes. Mais les Chanſons d'un regne ſont oubliées ſous le ſuivant ou même plutôt; car, comme l'on en fait ſans ceſſe de nouvelles, la dernière faite à la vogue & ſe chante partout. Nous remarquerons en finiſſant, que les livrets pour les enfans & pour le village, ſont pleins de petites Chanſons morales, hiſtoriques, allégoriques & philoſophiques, pour les ménages, les atelièrs, les boutiques, les tavernes, les foires, &c. & que comme il y a toujours des Lettrés qui ont le zèle d'en faire de nouvelles, ou d'en reſondre d'anciennes, les Colons, les Jardiniers, les Bergers, les Artiſtes, Ouvriers & Manœuvres, les Marchands, Mercadiers & Colporteurs, les Soldats & les Matelots, les Femmes & les Filles, & juſqu'aux Pouſſeurs de brouette & les Gardeurs de cannes, en ont ſans ceſſe à choiſir; ce qui a le bon effet d'amuſer le Peuple, & d'empêcher la vogue des Chanſons libertines, ſéditieuſes, &c. On diſoit, dès le tems de Yao & de Chun, qu'on jugeoit ſûrement des mœurs du Peuple, par les Chanſons qui avoient le plus de cours.

X. CHANSON.

Vive la campagne, vive les champs pour être bien portant !
 l'air qu'on y respire est pur, le riz qu'on y mange est sain, &
 chaque Lune offre de petits mets à choisir. Le corps exercé
 par un travail naturel, prend des forces pour chaque Saison.
 Le jour y est jour, la nuit y est nuit. Qui se couche s'endort,
 & qui se leve n'a ni pituite, ni vapeurs.

Vive la campagne, vive les champs pour être libre ! le
 sceptre qui fait tout trembler, n'arrive au village que par son
 ombre ; & la loi qui la montre, laisse chacun passer son chemin.
 Que diroit-elle à celui qui ne quitte sa cabane que pour aller
 dans sa terre, y devance le Soleil, n'y parle qu'aux Echos, &
 traite plus doucement ses Bœufs qu'on ne traite les Grands ?

Vive la campagne, vive les champs pour être tranquille !
 que le Nord soit en paix & le Midi en guerre ; que la Cour
 soit agitée d'intrigues, & la Ville divisée en partis ; que les
 Savans se targuent, & les Poètes s'outragent : on n'en apprend
 rien que par des nouvelles usées. Ce qui concerne même les
 Arts & le Commerce n'y perce pas. Tous les siècles s'y
 ressemblent ; & sous les *Ming* on y est encore à la Dynastie
 des *Hia*.

Vive la campagne, vive les champs pour être gai ! la
 crainte & la frayeur, l'inquiétude & le chagrin, la douleur
 & les angoisses se morfondroient dans nos rizieres. Elles n'y
 paroissent pas. La joie au contraire ne laisse pas finir les ris,
 & mêle ses chants folâtres au ramage des oiseaux. Qu'il tonne,
 qu'il pleuve, ou qu'il vente, tout est égal pour qui n'y perd
 que de faire des paniers, ou de se donner du bon tems avec
 les siens.

Vive la campagne, vive les champs pour être content !
 C'est

C'est le rivage de la grande mer des passions & des vices. Le grain de sable de la médiocrité, arrête, brise & dissipe en ecume leurs flots les plus menaçans; le besoin présent y epuise tous les projets; la vertu seule cause de vrais desirs; & l'innocence qui domine le cœur, y porte toutes ses joies.

Vive la campagne, vive les champs pour être heureux! La piété filiale, l'amour conjugal & l'amitié n'y connoissent de loix que celles du *Tien* suprême. Tous les esprits se voient, tous les cœurs se touchent, toutes les âmes sont unies; & l'estime, qu'aucun mensonge ne trompe, le sentiment, qu'aucun intérêt n'altère, en resserrent les nœuds jusqu'à la mort.

Nota. On attribue cette Pièce à l'Empereur Yong-lo, de la dernière Dynastie. Le grand nombre des Critiques soutient qu'elle est d'un de ses Ministres qui la fit pour l'instruire.

XI. L'ANCIEN MINISTRE.

VOYEZ-VOUS cette feuille qui nage sur la surface de l'eau, va où le vent la pousse, monte sur les flots qui s'elevent, s'abaisse avec eux, & toujours errante, vogue çà & là jusqu'à ce qu'elle soit submergée? C'est l'image de ma vie. Que gagnerois-je aujourd'hui à former des projets? Puisque le *Tien* me veut pauvre, je courrois en vain après des richesses qu'il pousse loin. Le *Tien* est mon Roi, il est mon pere. Qu'il regle ma destinée à son gré. Je reconnois sa bonté dans les biens que m'a procurés ma disgrâce. S'il les retire & afflige ma vieillesse par de nouveaux revers, je ne lui demande que du courage & de la patience. L'Univers est dans sa main: où peut fuir celui que sa colere poursuit? Elle renverse les trônes d'un souffle. La Famine, la Guerre & la Peste, accourent par-tout, & s'y unissent à sa voix. La Terre tremble, la Mer mugit, le Tonnerre gronde sous ses pas, & l'affreuse Mort qui marche

devant elle change les Villes en déserts. J'ai vu les faux Sages confondus, & leur artificieuse politique écrasée sous les plus affreux revers. Les fondemens de la Monarchie s'ébranlent, disoient-ils, soutenons-les par nos conseils, opprimons les Riches par la fraude, & que la multitude des Soldats fasse trembler les Grands. Que ne dites-vous plutôt : l'Innocence est opprimée, la Pudeur n'a plus d'asyle, le Colon ne moissonne que pour ses Tyrans, & la Veuve, dénuée de tout secours, n'a que des pleurs pour nourrir ses enfans : il faut se hâter de les secourir pour que le *Tien* sauve l'Empire. Insensés, un Moucheron vous harcele impunément, & vous prétendez fixer les destinées de l'État ! Ouvrez les yeux, & voyez les hordes innombrables de Mongouls qui accourent du fond de l'Occident. Les montagnes s'applanissent sous leurs pas, la terreur les précède, la victoire les suit, la grande Dynastie des *Song* n'est plus. J'y ai perdu mon rang & ma fortune, mais j'ai recouvré ma liberté. Placé pour toujours loin des orages de la Cour & du tumulte des affaires, me voilà quitte des besoins que me donnoit ma fortune, & du desir inquiet de l'augmenter. La foule qui m'environtoit a fui ; mais mon épouse & mes enfans m'ont suivi. Une Cabane de roseaux est notre commune demeure ; & plus heureux que dans notre ancien Palais où nous lioit la contrainte, nous pouvons sans cesse nous voir, nous aimer, nous le dire, & jouir de tous nos sentimens. Hélas ! quand on est en place a-t-on le tems d'être époux, d'être pere. O *Tien* ! je te bénis de m'avoir conduit dans ces montagnes sauvages ! tu ne m'as ôté que mes illusions & mes peines, & tu m'as donné le repos & la sagesse. Cette solitude & ma pauvreté m'ont appris à connoître le prix de la vie, & les vrais charmes de la vertu. Les Colons innocens, qui y font croître leur moisson, n'ont rien perdu sous nos Vainqueurs, qui les igno-

rent; & leur générosité me rend tout ce que j'ai tâché de faire pour la Patrie. Placé ici sur le rivage, je contemple sans crainte la mer orageuse où j'ai vogué tant d'années. Ses flots encore émus, & les nombreux débris dont elle est couverte m'apprennent d'où est venu le vent qui a causé une si affreuse tempête & les naufrages innombrables dont elle a été suivie. Hélas ! quoique éclairée de la sainte doctrine des *King*, toute la Chine étoit plongée dans les stupides ténèbres de mille Sectes étrangères, & l'herbe croissoit souvent sur l'autel du *Chang-ti*, encore plus inconnu du Peuple, qu'oublié des Lettrés & de la Cour. Aussi les mœurs publiques étoient-elles corrompues dans leur source. Les mauvais peres faisoient les mauvais Mandarins, & leurs fils encore plus pervers, allioient l'homicide avec le vol & l'adultère. Il falloit que des Barbares, sans politesse & sans loix, vinssent nous ôter notre libertinage & notre aveuglement. A quoi a-t-il tenu qu'ils n'aient massacré toute la Nation, & fait de nos différentes Provinces des pâturages pour leurs chevaux ? Mais les fleuves de sang & de larmes qu'ils avoient fait couler, avoient lavé nos crimes. Le *Tien* nous a rendu la paix. Puisse l'innocence & toutes les vertus la rendre durable ! Un sujet fidele ne sert jamais deux Maîtres. Le joug du Vainqueur des *Song* me fût-il offert avec une Principauté, je lui préférerois la mort la plus ignominieuse. O vous, mes chers enfans, la consolation de mes douleurs, & le refuge de ma vieillesse, cette loi ne vous regarde point, vous ne devez que des pleurs à nos anciens Maîtres ! Respectez la main qui les a frappés, & apprenez à craindre celui qui ne confidere que les vices & les vertus des Souverains. Le tombeau va s'ouvrir pour votre pere. Que vos vertus lui obtiennent la seule gloire qu'il desire. Honorez à l'envi votre mere, & aimez-moi les uns dans les autres. Je vous charge de ma recon-

noissance pour les payfans de ces montagnes. Puissiez-vous en aimer assez la solitude pour ne la quitter jamais !

Nota. L'ancienne tradition des Lettrés Néophytes , attribue l'ancien Ministre au Docteur Jean Ting , qui prit cette tournure pour prémunir le célèbre Paul Siu , contre l'éblouissement du Ministère ; & l'engager à prévenir , s'il étoit possible , la chute de la Dynastie des Ming , que tous le Sages voyoient annoncée par tout ce qui avoit le plus contribué à celle des Song.

XII. CHANSON.

QUE m'importe que les diamans brillent d'un éclat plus vif que ni le cristal ni le verre ? Ce qui me frappe , moi , c'est qu'ils ne perdent point de leur prix pour être dans la boue. Ainsi en est-il du vin ; il est aussi bon dans une tasse de terre que dans une coupe de Yu. Le vin porte la joie dans l'ame & l'épanouit. Plus je bois , & plus je ris des vains soucis qui tourmentent les Humains. L'Empereur , pour être sur un trône , ne trouve pas le vin meilleur que moi. Et si l'innocence a quitté son cœur , il a beau en boire de plus exquis , cent rasades ne lui ôteront point un remords. Les Riches boivent pour charmer leurs ennuis , & moi pour étancher ma soif. Buvons , chers amis , buvons à tasse pleine ; la joie de nos fêtes n'a jamais coûté un soupir à aucune vertu. L'Amitié & la Sagesse sont assises à nos côtés. La tasse à la main , écoutons leur leçon. C'est à table que Chan reçoit si souvent leurs couronnes. Buvons comme le fils de tous les siècles , elles nous couronneront comme lui.

XIII. SOLITUDE DE SIPIN.

QUE d'autres aiment la gloire & les richesses , pour moi j'aime les eaux & les rochers. Ils font leurs plaisirs des passions qui les agitent , & moi je fais mon bonheur de la solitude qui

assure ma tranquillité ! Combien peu de gens dans chaque siècle ont connu les agrémens du désert de *Si-pin* ? Ceux qui l'ont vu n'en ont pas senti les charmes, ou les ont méprisés. O qu'on y jouit paisiblement de soi-même ! Qu'on y écoute avec joie les leçons de la Sagesse ! Qu'on y a d'avances & de facilités pour combattre ses vices, & se parer des guirlandes immortelles de toutes les vertus ! Je ferois le plus heureux des hommes, si je pouvois enfin y réussir. Une caverne creusée par la nature dans le flanc d'un énorme rocher, est ma demeure. Je désaltère ma soif dans l'eau d'une claire fontaine, qui me récréée par son murmure. Des racines & des fruits sauvages m'offrent des mets à choisir. Tous mes jours sont à moi, & ils sont trop courts pour les doux soins qui m'occupent. Le croira qui voudra, je m'endors & m'éveille sans penser où je suis.

XIV. LA TRANQUILLITÉ.

UN jour amène un jour, une année suit l'autre : prenons le tems comme il vient. Cent ans de fracas ne valent pas un jour de tranquillité. La source des plaisirs est dans le cœur ; qui les cherche ailleurs, outrage le *Tien*. Mes projets, mes desirs & mes espérances ne sortent pas de moi. Les rivières arrivent en courant à la mer, & y entrent sans la troubler : mon cœur est de même ; tous les événemens du monde ne me coûtent pas un souci. La vérité est ma boussole & la modération mon gouvernail. J'avance chemin à tout vent. Les nuages s'élèvent, les nuages tombent en pluie, sans que je m'en mette en peine. Quand ils me cachent le Soleil pendant le jour, je regarde les Etoiles la nuit. L'Hirondelle qui est dans son nid, voit d'un œil tranquille les batailles sanglantes des Vautours. Quel que soit le Vainqueur, il ne viendra point à elle ; & les mouches ni les vermineux ne lui manqueront pas. Mes habits sont

de toile , mes alimens grossiers , & les roseaux qui couvrent ma cabane , pourrissent chaque Eté. Mais que me serviroit demain d'avoir été vêtu de soie aujourd'hui , & d'avoir digéré des mets exquis ? Les toits dorés ne chassent ni l'insomnie ni les foudres ; & si la terre vient à trembler , j'aurai d'abord gagné ma porte. Mon patrimoine est au bout de mes bras , & chaque jour me donne sa moisson. Quand il fait chaud , je prends le frais à l'ombre d'un saule ; & quand il fait froid , le travail me réchauffe. La vieillesse vient : mais mes enfans sont jeunes , ils me rendront ce que je leur ai prêté. Le Ciel & les Campagnes sont les seuls livres où je leur ai appris à lire. Ils seront heureux , s'ils y voient ce qui est écrit dans leur ame , & le font répéter à leurs actions. Qu'ils ne se démentent jamais , & cent ans de vie ne leur coûteront pas un *soupir*. Quelque tempête qui s'élève , la tranquillité est un port toujours ouvert pour un cœur innocent. O tranquillité de l'ame ! O doux charme de la vie ! Les Rois vendroient leur couronne pour s'acheter s'ils connoissoient ton prix. Mets le comble à tes bienfaits : tu m'as aidé à bien vivre , aide-moi à bien mourir.

Nota. On attribue cette petite Piece , au célèbre docteur **Lean**.



EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. AMIOT , MISSIONNAIRE EN CHINE ;

Ecrit de Peking, le 29 Septembre 1786.

LA succion de sang de Cerf (1) vous paroît, avec raison, bien extraordinaire ; cependant il vaut mieux croire jusqu'à l'impossible , qui n'est pas démontré comme tel , que d'oser poser des bornes à la nature : Quoique je sois de votre avis sur ce point , comme sur bien d'autres , je n'ai pas voulu croire tout-à-fait sur parole. Je me suis exactement informé auprès de quelqu'un très-instruit ; & voici en substance la réponse que j'en ai reçue.

« Il est dit dans les livres chinois que le sang de Cerf, tiré de
» l'animal encore vivant , au moyen d'un petit tube qu'on
» enfonce dans la veine que l'on vient d'ouvrir , guérit la
» phthisie & presque toutes les maladies qui dérivent d'une trop
» grande foiblesse. Mais pour que ce remède ait son effet , il ne
» faut pas que le Cerf, dont on boit le sang, ait été poursuivi
» par les chiens ; parce que dans ce cas , son sang perd sa vertu
» par la crainte & l'extrême agitation qu'il a souffertes. Il faut
» choisir un Cerf qui se soit présenté de lui-même ; ce qui a
» lieu lorsqu'on l'appelle avec un instrument au moyen duquel
» on contrefait le cri du Cerf ou de la Biche. Les Tartares
» chassent le Cerf de cette manière ; & voici en peu de mots
» comment cela se fait ».

Le Chasseurs se coëffent les uns d'une tête de Cerf , & les autres d'une tête de Biche , qu'ils ont eu soin de préparer de

(1) Voyez la Notice sur le sang de Cerf employé comme remède , imprimée dans le Tome VIII de ces Mémoires , p. 271. Cette Notice est de feu M. Cibot , Missionnaire à Péking.

maniere qu'elle leur puisse servir de bonnet : quand ils sont ainsi coëffés, on les prendroit pour être de l'espèce. Ils choisissent, dans la forêt, un lieu où le gibier puisse se rendre sans crainte comme sans embarras ; & dans ce lieu ils construisent avec des branches d'arbres, plusieurs cabanes à quelque distance l'une de l'autre, hors de la portée de la fleche. Le moment fixé pour commencer la chasse étant arrivé, chaque Chasseur entre dans sa cabane, montrant de tems en tems la tête à travers les branches ; & celui qui doit appeller, fait usage de son appeau. Les Cerfs, les Biches, les Faons, m'a-t-on dit, accourent en foule au cri qui les a frappés ; & les Chasseurs qui sont le plus à portée, n'ont que la peine de tirer, en se procurant le plaisir & l'avantage du choix. S'ils veulent avoir le gibier vivant, pour le faire entrer dans quelque ménagerie ou dans quelque parc, ils le font tomber dans le piège qu'ils ont tendu pour cet effet. C'est dans le sang d'un Cerf ainsi pris, que se trouve le remede indiqué. Du reste, les Livres chinois qui parlent de ce spécifique, ne disent pas qu'il faut se gorger de sang de Cerf ou de Biche, pour être guéri ; mais ils disent que la dose doit être proportionnée à l'état & aux forces du malade ; ce qu'ils laissent à la décision du malade lui-même.

Les mêmes Livres chinois attribuent au sang du Lievre les mêmes vertus qu'au sang de Cerf, à un degré plus foible. Ils ajoutent que le sang du Lievre peut servir un mois entier après la mort de l'animal, & même plus long-tems si on le préserve de la corruption, parce qu'il a une qualité qui lui est particulière, celle de ne pas se figer.

Selon ces mêmes Livres, le sang d'âne guérit de la folie, de la manie, & de l'*Ye-ke*. Cet *Ye-ke* est une maladie qui met celui qui en est atteint hors d'état de prendre aucune nourriture,

riture, parce qu'il y a paralysie dans l'estomac, ou dans l'œsophage, & quelquefois dans l'un & dans l'autre, le sang du *Chan-yang*, c'est-à-dire de la Chevre des montagnes, qui est, je pense, notre Chevreuil, a la vertu de guérir les meurtrissures, de dissoudre le sang extravasé, de faire revenir l'écoulement périodique aux personnes du sexe qui l'ont perdu, & de les délivrer du reste de sang qu'elles n'ont pas évacué après les couches & qui feroit dépôt.

Pour produire une partie des effets attribués au sang de ces différens animaux, on fait usage d'un *demi-minéral*, qui se trouve dans toutes les boutiques des Marchands droguistes. Ce *demi-minéral* se nomme en Chinois *tsée-jen-toung*, c'est-à-dire, *approchant du cuivre, qui a de l'affinité avec le cuivre, qui est presque cuivre, &c.* En le voyant vous lui donnerez le nom François qui lui convient, je vous l'envoie. Ce que cette terre métallique a, selon moi, de plus singulier, c'est sa forme. On la trouve dans les montagnes qui renferment des mines de cuivre anciennement exploitées ou qu'on exploite actuellement, & toujours formée en cubes de toutes les grandeurs. On trouve même quelques-uns de ces cubes dans le sein des plus durs rochers; & ceux-là, outre qu'ils ont les mêmes propriétés que les autres, en ont encore qui leur sont particulières. On en prend un, on le lie avec un fil de soie, on le trempe dans du vin, de l'eau ou du thé, & il communique (après quelques minutes seulement) à cette liqueur la vertu de faire circuler le sang, de ranimer les esprits nerveux, & de fortifier les nerfs. Le *tsée-jen-toung*, suivant un article de la Médecine-chinoise, a la propriété de dissoudre le sang extravasé après la fracture des os, & de donner aux fucs osseux la vertu de se consolider promptement. On fait rougir à un feu clair l'un de ces cubes, on le retire

quand on le voit imprégné de feu, & on le laisse refroidir. On recommence cette opération une & deux fois encore, & c'est à la troisième fois qu'il est dans le degré de calcination qu'il faut. On le broie dans un mortier, jusqu'à ce qu'il soit réduit en une poussière fine; on prend trois *fen*, c'est-à-dire, environ trois gros de cette poussière, qu'on fait infuser ou qu'on délaie dans un demi-verre de vin, & on le fait avaler au malade. Trois heures après avoir pris le remède, le malade sent quelque douleur dans les os, & comme une espèce de craquement; & après douze heures, les fragmens des os sont déjà soudés. *Penès auctorem esto fides*. Si l'os n'est que meurtri sans être cassé, il suffit de la dose d'un *fen* ou d'un gros; si le blessé est foible, ou si c'est un enfant, on partage à vue d'œil un *fen* en dix parties, & dans l'espace de dix jours on lui fait avaler la dose entière, c'est-à-dire un *fen* chaque jour: bien entendu qu'on assujettira le membre cassé, & que le malade ne remuera pas indiscretement durant l'espace de cent jours. Il faut être très-réservé sur l'usage de ce remède, & sur-tout n'en pas augmenter la dose prescrite. On en contracteroit une rétention d'urine très-incommode. On a essayé ce remède sur des animaux avant de l'essayer sur l'homme. On cassa la jambe à un chien; & le chien marcha à l'ordinaire après dix ou quinze jours; on cassa l'aile à un oiseau, & après trois jours l'oiseau s'envola. On peut faire la même expérience en France. Il est fort recommandé dans le *Pen-tsao*, de ne pas employer ce remède, s'il n'a pas passé par l'état de calcination avant d'être réduit en poudre. Il faut en général n'en prendre qu'une petite dose, parce qu'il y a du danger à en prendre beaucoup.

La réponse que j'ai faite il y a quelques années sur les os de *Kantahan*, dont on me demandoit les propriétés pour la

guérison de la sciatique & autres maladies semblables , n'étoit rien moins que satisfaisante : les Notices que j'ai eu occasion de me procurer dans mes conversations avec les gens de l'art , le seront peut-être davantage.

On guérit les douleurs d'épaule , de cuisse , de côté , &c. quand elles sont causées par la sueur interceptée , par quelque vent coulis , par le défaut de circulation dans les esprits , dans les humeurs ou dans le sang , en faisant usage du *Lei-ho-tchen* , que j'appelle *aiguille fulminante* , quoique les mors Chinois traduits littéralement diroient : *tchen* , aiguille ; *ho* , du feu ; *lei* , la foudre.

Pour la composition du *Lei-ho-tchen* , il faut prendre cinq *tsien* de *Tsang-chou* , trois *tsien* de *tchouen-kidung* , deux *tsien* de *Lioung-hoang* , trois *tsien* de *Tchouen-chan-kia* (ce *Kia* est un animal qui se trouve dans les montagnes du *Sée-tchouen*) , trois *tsien* de *Man-kin-tsée* , trois *tsien* de *Tsao-kiao* , dix *tsien* ou une once de *Ngai-ye* ou feuilles d'armoïse , cinq *sen* ou gros de *Koang-mou-hiang* , un *tsien* de *Ché-kiang* ou musc , & deux *tsien* de *Hioung-hoang* , en tout dix sortes de drogues. Comme je ne connois point ces drogues , je n'oserois me hasarder à leur donner un nom François. Je vous les envoie avec quelques aiguilles fulminantes. Vous donnerez à chacune le nom qui leur convient. Ce n'est pas tout de connoître ces drogues , il faut savoir les préparer : en voici la manière. On les met toutes ensemble , dans la proportion énoncée ci-dessus , dans un vase de terre qui n'ait pas encore servi , & on les laisse infuser jusqu'à ce qu'elles soient assez molles pour pouvoir être manipulées en consistance de pâte , c'est-à-dire pendant l'espace de vingt-quatre heures , plus ou moins , suivant qu'on les verra dans l'état où on les veut.

Après que tout cela est à son point , on remue avec des bâtonnets

autant de tems qu'il faut pour que toutes les drogues soient parfaitement mêlées. On peut se dispenser de faire infuser le *Lioung-hoang*, le *Ché-kiang*, le *Mou-hiang*, & le *Hioung-hoang*, en se contentant de les mêler avec le reste, pourvu que le mélange soit parfait.

On étend ce mélange sur du papier, comme on étendrait du beurre sur une tranche de pain, en faisant en sorte que cette pâte soit également épaisse par-tout; & cette épaisseur ne doit pas être au-dessus d'une demi-ligne, afin de pouvoir rouler avec facilité le papier qui la contient. On roule ce papier sur lui-même, & on fait des rouleaux de la grosseur qu'on veut, suivant qu'on le trouve d'un usage plus facile & plus commode. On les serre avec une ficelle, pour les rendre plus solides, & on les expose pendant plusieurs jours aux ardeurs du Soleil, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs. Ces rouleaux s'appellent en langue du pays *Lei-hò-tchen*, & je les nomme en François, *aiguilles fulminantes*, bien ou mal, c'est à vous que je m'en rapporte.

Il faut vous dire maintenant comme il faut se servir de ces aiguilles, ou de ces especes de saucissons, qu'on doit avoir soin de bien fermer par les deux bouts, pour empêcher que rien ne s'évapore.

On prend une piece de toile fine, de la grandeur proportionnée à la partie douloureuse qu'on veut guérir; on la plie en huit, & on l'applique sur la chair nue, dans l'endroit où la douleur se fait le plus sentir. On coupe l'aiguille ou le saucisson par l'un des bouts, & on l'allume à la bougie; on trempe son doigt dans de la forte eau-de-vie, & l'on en laisse tomber une goutte sur la toile qu'on vient d'appliquer sur la partie douloureuse, en pressant un peu avec le doigt. On applique alors le saucisson auquel on vient de mettre le feu,

& on le laisse brûler de lui-même tout doucement , en le tenant toujours sur le linge qui touche l'endroit douloureux , pendant l'espace d'environ un quart-d'heure. On renouvelle cette opération deux ou trois fois par jour , jusqu'à une entière guérison. Mon Auteur chinois ajoute que ce remède étant très-chaud par lui-même , ne doit point être employé pour les douleurs de goutte , qui ont leur principe dans un sang trop chaud , ou dans des humeurs dont l'âcreté se joignant à la chaleur du remède , augmenteroit le mal au lieu de le guérir.

De ce que je viens de dire , & de la manière dont je l'ai dit , vous conclurez sans doute que j'ai parlé de ce que je n'entends pas , en m'enonçant sur des matières médicales ; aussi ce n'est que pour ne pas laisser sans réponse les demandes que vous m'avez faites , que je me suis hasardé à servir d'écho à nos Empiriques chinois.

Je finirai ma lettre par vous faire part d'une découverte qui me paroît digne de quelque attention. Elle consiste dans une peinture symbolique que j'ai envoyée. Cette peinture représente l'Eléphant qui fait cortège à l'Empereur lorsque Sa Majesté va offrir le sacrifice au *Chang-ti* dans le *Tien-tan*. L'Eléphant porte avec beaucoup de respect sur son dos , ce qu'on appelle ici le *Pao-ping* , c'est-à-dire le *précieux vase* qui renferme tous les trésors. Sur chacune des quatre faces de ce vase , sont deux trigrammes , ce qui fait les huit trigrammes complets entre les quatre faces. Tout cela en général est ainsi conçu & arrangé , pour désigner qu'il n'est rien que le Souverain ne puisse obtenir du Ciel pour son propre bonheur & pour le bonheur de ses sujets , s'il réunit dans sa personne les vertus qui peuvent le rendre digne , en quelque sorte , de le représenter sur la terre. En examinant avec attention cette peinture sym-

bolique, vous y découvrirez une foule de choses qu'il n'est pas possible de détailler dans une simple lettre; mais ce que vous n'y trouveriez peut-être pas, c'est la manière dont on s'y prend pour peindre ainsi. Ce n'est ni au crayon, ni au pinceau, ni à l'encaustique, ni à la gouache; c'est au feu, ou, pour mieux dire, à la foible braise d'un petit bâtonnet.

On allume ce bâtonnet par l'un de ses bouts; & quand il est brûlé de la longueur de quatre ou cinq lignes, on éteint la flamme, s'il y en a, & l'on trace avec la braise les traits que l'on veut, en appuyant plus ou moins, en restant plus ou moins de tems, suivant que le trait doit être plus ou moins marqué. Cela demande un tems infini, parce qu'à chaque instant il faut souffler sur le bâtonnet, pour en détacher la cendre, & en ranimer le feu qui s'éteindrait sans cette précaution.

Cette invention est due, dit-on, aux Lamás du Thibet, lesquels, pour reconnoître un don que l'Empereur de la Chine leur avoit fait en pièces de soie, prirent une de ces pièces, sur laquelle ils tracerent un *Fo* de la manière que je viens de dire, & l'envoyerent à Sa Majesté Impériale, avec les autres présens dont ils chargerent leurs Ambassadeurs. Comme cet article fut celui de tous dont on parut faire le plus de cas à la Cour de Péking, les Lamas, dans la solitude de leurs montagnes, charment leur loisir en s'occupant de cet objet; & en envoient ici aux plus distingués d'entre leurs amis; les Chinois voulurent d'abord les imiter, mais ils s'en dégoûterent bientôt; soit qu'ils ne trouvassent pas à s'en défaire, à cause du prix qu'ils vouloient y mettre, pour se dédommager de la peine qu'ils avoient eue, & du tems qu'ils avoient perdu; soit qu'ils n'y réussissent pas si bien que les inventeurs. Au reste, le papier n'est pas susceptible de cette

légere empreinte de feu. Il en feroit percé pour peu qu'on manquât d'attention. Il faut de la soie. Je doute qu'on fasse chez vous de ces choses le cas qu'on en fait ici , à cause apparemment de leur singularité & de leur beauté ; car il ne s'en trouve que dans les Cabinets des Curieux.

Fin du Tome trezieme.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux , le treizième Volume d'un Ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les Chinois* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 3 Février 1787.]

BÉJOT,

Le Privilege se trouve au premier Volume.

A PARIS , de l'Imprimerie de STOUPE,

85 /



